



E. BIBL. RADCL.





BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

TOME IV.

LISTE

DE MM. LES COLLABORATEURS

DE LA VIe. SECTION

DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES

ET DE L'INDUSTRIE (1).

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE. — *Collab.* : MM. Coquebert de Montbret (C. M.), Denaix (DEN.), Depping, de Férussac (F.), L. de Freycinet, Jolivot (JOL.), Klaproth, de Rossel, Sueur-Merlin.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET COMPARÉE. MM. Barbié du Boccage (B. DU B.), Champollion-Figeac (W.), Depping, Jomard (J.), Klaproth, Cte. de Laborde, Letronne, Abel Rémusat, Walkenaër (W-R.).

TOPOGRAPHIE, GÉODÉSIE, PLANS, CARTES de toute nature. MM. Barbié du Boccage (B. DU B.), Benoît (B.), Brué, Denaix (DEN.), de Férussac (F.), Louis de Freycinet, Jomard (J.), Lapie, Sueur-Merlin, Walkenaër (W-R.).

STATISTIQUE, ARITHMÉTIQUE POLITIQUE, ÉCONOMIE PUBLIQUE, ET COMMERCE. MM. Berthevin, Blanchard-Boismarsas, de Châteauneuf, Comte, Coquebert de Montbret (C. M.), Depping, Bon. Fourier, Jacquinot, Cte. de Laborde, de Montvéran, Petigny, Sueur-Merlin, Sylvestre, Thierry, Villard, Villot, Warden.

VOYAGES. MM. Coquebert de Montbret (C. M.), Depping (D-G.), Dezos de la Roquette, de Férussac (F.), L. de Freycinet, Albert de Moutemont, de Rossel, Walkenaër, Warden.

Rédacteur principal : M. AUBERT DE VITRY (A. D. V.).

---

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année est de 30 fr. pour 12 numéros, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, No. 4, PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

SIXIÈME SECTION

DU

BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES

ET DE L'INDUSTRIE,

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. LE B^ON. DE FÉRUSSAC,

OFFICIER SUPÉRIEUR AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR,
CHEVALIER DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Au bureau du Bulletin, rue de l'Abbaye, n°. 3;
Chez MM. Dufour et d'Ocagne, quai Voltaire, n°. 13; et même maison de commerce, à Amsterdam;
Chez MM. Treuttel et Würtz, rue de Bourbon, n°. 17; et même maison de commerce, à Strasbourg, rue des Serruriers; à Londres, 30, Soho-Square;
Et chez M. Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n°. 23.

1825.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

1. ALLGEMEINE MATHEMATISCHE UND PHYSIKALISCHE ERDBESCHREIBUNG. Description générale, mathématique et physique de la terre; par le prof. E. F. HOCHSTETTER. 4[e]. part. gr. in-8. Prix, 7 fl. 58 kr. Stuttgard; 1824; Metzler. (*Beyl. zum schwäb. Merkur.*)

La première partie de cet ouvrage, qui paraît sous le titre distinct de *Description mathématique et générale de la terre*, et qui peut être considérée comme isolée de l'autre, a été traitée sans emploi des mathématiques transcendantes et de manière à être mise à la portée de la généralité des lecteurs. Les 3 autres parties, consacrées à la *Description physique et générale de la terre*, forment de même un traité séparé. En parlant de l'état actuel de la terre, sous ce dernier rapport, l'auteur écartant toutes les hypothèses hasardées, répond le plus succinctement possible aux questions les plus importantes sur les changemens qu'a subis le globe à des époques antérieures, sur ceux dont il peut être encore menacé de nos jours, et sur tels autres qu'il éprouvera probablement par la suite.

Le but principal que s'est proposé l'auteur, en traitant un sujet qui touche de si près à l'existence et au bien-être de tous les hommes, paraît avoir été de concilier, à cet égard, l'intérêt et les avantages de la science avec les formes populaires qui peuvent la rendre agréable et d'un accès facile, et, par une exposition bien entendue de tableaux variés et attachans, d'inspirer, de favoriser et de propager le goût et la pratique de l'étude de la nature. L.

2. Aadrijkskunde voor Zeevart en Koophandel. Géographie pour la marine et le commerce; d'après l'anglais de G. Hingston Tuckey. 5 vol. in-8. Rotterdam; Immerzeel.

Comme cette géographie a un but spécial, l'auteur ne s'étend que sur les pays maritimes, et parle très-brièvement de ceux qui sont au milieu des continens ou qui offrent peu d'intérêt au commerce. La partie qui traite des Pays-Bas a été rectifiée et même refaite par le traducteur hollandais, qui pour les autres parties a aussi intercalé des observations qu'on ne peut pas toujours distinguer du texte.

3. Notices pour servir a l'histoire de la statistique et de la géographie de la médecine. (*Zeitschr. für die Staats-arzneykunde*, cah. III, 1824, p. 233.)

Cet article est une série d'observations et de documens recueillis dans les journaux et écrits français et étrangers sur les mouvemens de la population en divers pays et à diverses époques. Cette collection de faits, pour être utile, aurait exigé plus d'ordre et de méthode; les plus récens ont été déjà signalés dans le Bulletin. Nous indiquerons quelques résultats remarquables qui n'y ont pas encore été mentionnés.

Prusse. — D'après des documens officiels, la population, à la fin de 1821, s'élevait à 11,480,815 âmes. Le nombre des naissances, de 1816 inclusivement à 1822 exclusivement, était de 2,843,487; celui des décès de 1,823,511, et l'excédant des naissances sur les décès, de 1,019,976 individus. Le rapport des enfans naturels à la population était ainsi qu'il suit :

Année.	Population.	Enfans nés hors mariage.	Rapport. 1 sur
1816	10,349,031	33,132	312
1817	10,572,843	33,585	315
1818	10,796,874	30,916	349
1819	10,981,334	34,081	322
1820	11,272,482	33,942	332
1821	11,480,815	35,535	323

(*Rusts Magaz. f. d. g. Heilk.* XIVe. vol., 1er. cah.)

D'après M. Gudme, le duché de *Holstein* comptait, en 1817, 362,317 habitans, et 2115 individus par mille carré; — le duché de Sleswig, 300,347 âmes, et seulement 1712 par cha-

que mille carré. Toutefois, la population en 30 ans, de 1787 à 1817, s'y était augmentée de 115,000 âmes.

L'Ostfrise comptait, d'après M. Arend, 127,522 habitans en 1815. La population y croissait annuellement au moins de 1000 âmes. La province prise en masse compte 2429 habitans par mille carré : on en compte 3643 par mille carré de terre cultivée. La superficie totale est de 52 ½ milles carrés, dont 35 milles sont en culture, 5 milles de landes et de fondrières, et 12 ½ milles de marais.

La population du grand-duché de Hesse s'était élevée, en 1822, de 630 mille à 670,000 âmes.

La population de la Finlande s'élève maintenant à 1,177,546 âmes. Elle s'est augmentée, depuis 1815, de 81,589 âmes. A. D. V.

4. Handbuch der alten Geographie für Gymnasien und zum Selbstunterricht. Manuel de Géographie ancienne pour les Gymnases et l'instruction privée; par le D^r. F. C. L. Sickler. in 8. de 874 p. avec 5 cartes lithogr. Prix 2 rthl. 12 gr. Cassel; Bohne.

D'après le titre de son livre, l'auteur paraît avoir constamment eu deux buts, celui d'être utile aux établissemens destinés à l'instruction publique, et celui de faciliter l'étude de la géographie ancienne aux personnes qui veulent s'instruire elles-mêmes et sans le secours d'un maître ; aussi cet ouvrage tient-il le milieu entre les livres élémentaires et les écrits plus considérables qui conviennent davantage aux amateurs d'antiquités et aux savans. L'auteur a mis le plus grand soin à utiliser les recherches modernes et les nombreux résultats qu'elles ont procurés, ainsi que les matériaux rassemblés dans les ouvrages des anciens classiques, tels que monnaies, inscriptions et débris architectoniques. La description géographique de chaque pays est précédée de quelques traits principaux de son histoire; les noms de pays et de lieux sont expliqués, autant que possible, par leurs origines, et les étymologies mythologiques sont toujours distinguées des véritables qui, en général, sont des noms indicatifs des pays et des lieux, d'après leur nature et leurs propriétés particulières. Les nouveaux noms y sont presque toujours joints; l'introduction traite de la géographie en général. Vient ensuite l'histoire de la géographie des anciens divisée en quatre périodes : 1. *Période mythologique*, c'est-à-dire depuis les temps les plus anciens

auxquels remonte la civilisation des Grecs, jusqu'à Hérodote, ou 444 ans avant J. C. Cette période comprend 3 subdivisions; *a.* Géographie fabuleuse, sous les poëtes; *b.* Géographie conjecturale, sous les philosophes; *c.* Géographie descriptive, sous les topographes. 2. *Période historique* depuis Hérodote jusqu'à Ératosthènes de Cyrène 444-276 ans avant J. C. 3. *Période systématique* depuis Ératosthènes jusqu'à Claude Ptolémée de Péluse 276 av.—161 ans après J. C. 4. *Période géométrique* depuis Claude Ptolémée jusqu'à Cosmas, surnommé *Indopleustes*, ou jusqu'à la fin du sixième siècle. On trouve, p. 49, plusieurs passages tirés de la géographie physique des anciens, tels que leurs opinions sur l'origine du globe, sur son âge et sa durée, ainsi que les idées émises par eux sur certaines parties des continens, sur la mer, les lacs, les rivières, l'atmosphère et sur les grandes révolutions du globe. Pag. 57, un aperçu général sur les parties de la terre connue des anciens, dont les noms sont expliqués par les langues sémitiques, comme, par exemple, Ασία d'un mot qui signifie éclairer, le pays qui éclaire; Λιβύη de Flamme, pays de flammes, l'Afrique.

P. 818. Le pays d'Épis d'un mot qui en Syriaque signifie épis. Les cinq cartes qui accompagnent l'ouvrage sont: 1°. mappemonde homérique, 2°. mappemonde d'Hésiode, 3°. mappemode d'après Eschyle, 4°. mappem nde d'Hérodote, 5°. mappemonde d'Ératosthènes et de Strabon; mappemonde de Marin de Tyr et de Ptolémée.

5. Précis de géographie ancienne comparée, à l'usage des sixièmes et de ceux qui aspirent au baccalauréat ès-lettres, adopté par le conseil royal de l'instruct. publ.; par M. F. Ansart, Dr. ès-lettres, etc. 3e. édit. in-18 de 7 f. 1/6. Paris; 1824; Maire-Nyon.

6. Aperçu statistique sur les grands États de l'Europe.

Les dernières estimations établissent de la manière suivante la population et l'étendue territoriale des cinq principales monarchies européennes.

	Milles carrés.	Habitans.
Russie, en Europe.	75,154	47,660,000.
hors d'Europe.	292,339	11,714,000.
Angleterre, en Europe.	5,554	21,400,000.
hors d'Europe.	176,971	150,141,000.
France, en Europe.	10,086	30,749,000.

hors d'Europe.	667	409,000.
Autriche.	12,265	29,691,000.
Prusse.	5,014	11,400,000.
Les 5 puissances ensemble	578,044	268,124,200.
dont en Europe.	108,074	140,800,000.

Si la terre connue a 2,512,000 milles carrés et 938 millions d'habitans, les cinq puissances occupent presqu'un quart de la surface terrestre et règnent sur deux septièmes du genre humain.

L'Europe ayant sur 155,220 milles carrés, une population de 206,780,000, les cinq puissances occupent plus que les deux tiers du territoire et de la population européenne.—L'empire de la Chine toutefois est aussi peuplé et plus étendu que toute l'Europe ensemble.—La monarchie espagnole, avant sa dissolution, avait 30 millions d'habitans. La Turquie et les États-Unis sont aussi de grandes masses. (*Journ. des Débats,* extr. *des nouv. Ann. des Voy.*, mars et avril 1825.)

7. Statistique générale de l'Europe. Décès et naissances en 1824.

PROVINCES et VILLES.	DÉCÈS.	NAISSANCES.
Anvers.	1,403	2,405
Augsbourg.	935	802
Berlin.	6 336	7.531
Bruxelles.	3,029	3,812
Cassel.	667	360
Copenhague.	3,212	2,417
Elberfeld.	713	1,020
Francfort-sur le Mein.	1,053	1,096
Kœnigsberg.	1,986	2,391
Londres.	20,237	25,758
Liége.	1,400	1,842
Mecklenbourg Schwerin.	7,400	15,414
Mulhausen (Haut-Rhin).	412	477
Nuremberg.	845	896
Sleswig et Holstein.	12,416	20,422
Strasbourg.	1,908	1,886
Stuttgard.	930	989
Thurgovie (canton).	2,203	3,000
Vienne (Autriche).	10,537	12,986
Zurich.	459	525

(*Nouv. Ann. des Voyag.*, mars 1825, p. 357.)

8. Collection générale des tableaux de dépréciation du papier-monnaie, publiés dans chaque département, en exécution de la loi du 5 messidor an V. In-8. de 8 f. ½. Prix, 3 fr. Paris; 1825; veuve Dècle-Renard.

9. Des impôts et des charges des peuples en France, par L. De Boislandry, 1 vol. in-8, de xci. — 391 p. Paris; 1824; Bossange.

L'auteur de cet ouvrage remarquable adopte l'opinion que l'on se plaît tant à accréditer, que le gouvernement représentatif est celui où l'impôt se paie le plus facilement, parce que là seulement l'emploi est connu et le crédit établi. Le corollaire simple de cette espèce de théorème serait que l'on y paie le plus; celui de l'auteur, c'est qu'il est le meilleur des gouvernemens. Suivons sa marche sans cependant, comme lui, passer en revue l'histoire des deux mondes, pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler.

M. de Boislandry adopte la division banale de l'impôt en impôts directs et impôts indirects. Il place dans les premiers l'impôt foncier, celui des contributions personnelle, mobilière et somptuaire, et celui des portes et fenêtres, et enfin le droit de patente. Ce dernier pourrait aussi-bien se ranger parmi les contributions indirectes sans que le système perdît son équilibre. Les impôts indirects comprennent les loteries, les droits sur les consommations à l'intérieur, les postes et les douanes. Les financiers préfèrent les impôts indirects; les économistes de l'école de Quesnay croient les impôts directs plus avantageux. Les uns ont pour eux la théorie; la facilité de la perception fait croire aux financiers que les impôts indirects doivent plutôt être conseillés.

L'ouvrage de M. de Boislandry est précédé d'une introduction formant près du quart du volume; à la suite commence le tableau de l'imposition; cette partie est divisée par chapitres. Le premier est l'écho de l'introduction, à l'exception d'un point où l'auteur prétend démontrer la prééminence de l'impôt direct sur les contributions indirectes. Un homme d'esprit (quoique financier) disoit, pour faire valoir la thèse contraire: *l'impôt comme l'atmosphère, doit suivre le contribuable partout, sans se faire apercevoir: en masse, il écraserait la faible créature qui est assez forte pour supporter son poids divisé.* Cette proposition

est tellement vraie, que nous regardons comme une des grandes causes de la facilité de la perception, la division par douzièmes. Cette division donne plus de mouvement au numéraire, fait qu'il vient plus souvent se présenter à l'échange, et par conséquent imprime à la production une action répétée qui l'accroît. Or, aucun mode d'impôt n'est plus divisible que l'impôt indirect.

Les argumens en faveur de l'impôt direct sont, d'après M. de Boislandry, facilité d'assiète, facilité de payement, moins d'inégalité dans la répartition, possibilité de comparer l'impôt avec le revenu, moins de frais dans leur perception. L'argument unique que nous opposerons à l'auteur sera celui-ci : le défaut de capitaux appliqués à l'agriculture est le besoin qui se fait le plus sentir. L'impôt vient accroître encore le besoin, puisqu'il est pris sur les avances destinées à la production ; donc l'intérêt du propriétaire et du cultivateur est que le report de la perception soit fait au moment de la consommation. L'impôt divisé laisse ainsi toutes les avances qu'il absorberait au détriment du producteur; ou, en d'autres termes, l'agriculteur fait agir toute la puissance de son capital, et n'est pas contraint à payer l'impôt par anticipation.

L'auteur, à l'article de la contribution foncière, offre l'état de l'impôt payé par les propriétés rurales en 1784 et en 1822; le premier est présenté dans le traité des finances de M. Necker; le second est emprunté au budget de 1824.

Si on admet les calculs de l'auteur, on évaluera en 1784 la masse des produits des biens ruraux imposables à 700,000,000 net; en 1822, elle s'est portée à 1,600,000,000; on voit qu'actuellement la contribution foncière est du septième du produit net, au lieu qu'en 1784 elle était de moitié. Il y a dans les élémens de l'évaluation quelque omission pour 1784, et sur le revenu une exagération des charges; mais, quoi qu'il en soit, la position actuelle offre une bien grande amélioration à cet égard. La terre produit plus et paye moins.

Nous avons extrait du chapitre de la contribution personnelle quelques données dont nous avons formé le tableau suivant :

POPULATION générale DE LA FRANCE, 30,460,000	NOMBRE d'habitans par maison.	NOMBRE de maisons.	VALEUR locative moyenne.	VALEUR commune du revenu, 495,000,000
Campagnes, 22,000,000	A Paris, 24	Rurales, 4,400,000	A Paris, 2500 fr.	75,000,000 maisons de Paris.
Villes, 7,740,000	Dans les villes, 8	Urbaines, 1,000,000	Des villes, 300	300,000,000 des villes.
Paris, 720,000	Dans les habitations rurales, 5	A Paris, 30,000	Des campagnes, 300	120,000,000 des campagnes.
				Or le revenu total foncier est estimé 1,600,000,000; donc le revenu des maisons est du tiers au quart du revenu total des propriétés.

Tout ce que dit l'auteur de l'impôt des patentes, est d'une précision et d'une exactitude parfaite. La comparaison des maîtrises avec le droit de patente est sans objection. Cette perception est susceptible d'amélioration, tant sous le rapport du produit que du mode de répartition.

Le tableau des perceptions dont l'Angleterre supporte le poids est rapidement tracé. La consommation est atteinte à tout instant. La position de la France n'admettrait, tant dans ses intérêts qu'à cause des habitudes différentes, que difficilement le même mode : nous entendons trop bien le mot de liberté individuelle pour nous soumettre aussi patiemment que l'Anglais aux vexations des employés de l'*accise*. L'auteur consacre 60 pages à combattre les diverses sortes d'impôts indirects : nous croyons que pour les boissons surtout, il serait possible d'atteindre le même produit avec moins de troubles pour le consommateur ; nous croyons encore qu'on pourrait sans altérer le montant du droit, soulager celui du timbre et de l'enregistrement : que les bois réclament protection contre l'énormité des droits : qu'en faisant parvenir les couriers tous les jours (1) dans tous les bureaux de poste, le mouvement serait bientôt productif au-delà des avances : que la loterie devrait être réduite à deux tirages par mois : que les droits sur les canaux sont mal calculés, que les droits de péage sont souvent hors de proportion. M. de Boislandry parcourt ce cercle ; il diffère souvent d'opinion avec celles que nous émettons ; mais il est animé partout par la grande considération du bien public et se distingue par une foule d'aperçus utiles.

Le système prohibitif contre lequel on se déchaîne avec plus ou moins de force n'est que l'ombre de lui-même, si on le compare aux systèmes des aides et des douanes avant le règne de Louis XVI. Les embarras pour la circulation des marchandises de province à province, étaient plus grands qu'ils ne le sont aujourd'hui à l'entrée du royaume. M. de Boislandry est ennemi du système prohibitif; tout ce qui peut lui être opposé, il le saisit avec force. Nous nous bornerons à dire qu'il regarde ce système comme nuisible aux intérêts de l'agriculture, 1er. chapi-

---

(1) Cette mesure occupait les méditations de M. le duc de Doudeauville; son successeur acceptera la noble tâche de faire le bien qu'il avait préparé.

tre ; au commerce en général, 2e. chapitre, aux manufactures, aux consommateurs et au commerce maritime, 3e. et 4e. chapitres : il propose en conséquence la suppression des droits de douanes, et en remplacement, un impôt direct en augmentation de l'impôt foncier.

Une foule de questions sont soulevées dans ce livre : il y a plus de choses dans 400 pag. que dans de volumineux ouvrages ; les vues ne sont pas toujours praticables ; mais elles sont dictées toutes par l'esprit de liberté.

Nous croyons que l'auteur est éminemment homme de bien, que l'on peut recueillir beaucoup de choses de la lecture de son livre, et que cet ouvrage doit être entre les mains de tous ceux qui s'occupent des matières économiques et financières, soit qu'ils pensent comme l'auteur ou qu'ils lui soient opposés. Berthevin.

10. Mémoire sur la mortalité en France, dans la classe aisée, comparée à celle qui a lieu parmi les indigens, lu à l'Académie des sciences dans les séances des 29 nov. et 6 déc. 1824 ; par M. le Dr. Villermé.

L'auteur de ce travail important avait déjà publié en 1820 l'ouvrage intitulé : *Des prisons telles qu'elles sont, et telles qu'elles devraient être.* Il avait depuis cette époque, imprimé, en 1822, dans les bulletins de la Société médicale d'émulation, et lu en 1824, à l'Académie de médecine, deux mémoires sur les naissances et les mortalités dans Paris. C'est dans ces divers écrits qu'ont été puisés, en grande partie, les élémens de deux articles insérés aux numéros de mai et de juin 1824, de la 3e. section du *Bull.* (sciences médicales), p. 32 et 126. Nous donnerons ici un aperçu des résultats principaux que présentent les recherches de M. Villermé, sous les rapports statistiques et économiques. L'exactitude de ces résultats, quant à la mortalité dans les prisons de Paris, ayant été contestée dans le Moniteur, nous extrairons de ce journal les remarques qui y ont été insérées, ainsi que la réponse du Dr. Villermé, la réplique du Moniteur et les observations de l'auteur sur cette réplique, avec un tableau de la mortalité dans les prisons, tiré de l'ouvrage ci-dessus cité, et publié en 1820. Cette analyse, quoique très-sommaire, suffira, nous l'espérons, pour donner au moins une idée des recherches intéressantes de l'auteur, et de la discussion dont elles ont été l'objet.

L'auteur ayant obtenu du ministre de l'intérieur l'autorisation

de consulter les tables de mortalité pour Paris et les départemens, a généralisé ses observations afin d'arriver à des résultats concluans. C'était le moyen de bien constater l'influence de la richesse et celle de la pauvreté sur la santé et la vie; question des plus importantes pour l'économie sociale, et que M. Villermé se proposait de résoudre. Il a d'abord mis en regard les 2 arrondissemens de Paris (le 1er. et le 12e.), qui renferment, l'un le plus grand nombre de riches, et l'autre le plus grand nombre de pauvres. Le nombre des décès, dans le 1er. arrond. (le plus riche), est de 1 sur 50 personnes par année, et dans le 12e. (le plus pauvre), de 1 sur 24; différence effrayante. Ce résultat est le terme moyen de 5 ans d'observations. La rue de la Mortellerie, habitée en général par des malheureux entassés dans de mauvais logemens, et dont la population n'est guère que double de celle des gens aisés qui habitent les quais de l'île St.-Louis, présente pour résultat comparatif avec cette dernière population une mortalité annuelle plus de deux fois aussi considérable, en tenant compte des infortunés habitans de cette rue qui vont mourir dans les hôpitaux. Les résultats sont à peu près les mêmes pour les départemens riches et pauvres, comparés entre eux, toutefois avec une différence moins énorme que pour les arrondissemens, et surtout pour les rues de la Capitale. La mortalité, dans les départemens riches, est annuellement de 1 sur 46, et dans les départ. pauvres, de 1 sur 33. L'indigence qui influe d'une manière si terrible sur la mortalité, n'influe pas autant sur le nombre des maladies, tout en les rendant bien plus souvent mortelles; mais il y a un rapport frappant entre le degré de pauvreté et le danger des maladies. Parmi les ouvriers les plus aisés, comme bijoutiers, compositeurs d'imprimerie, etc., on ne compte à l'hôpital qu'un décès sur 11 malades; parmi les couturières, 1 sur 8; cordonniers ou couvreurs, 1 sur 7; maçons, 1 sur 6; manœuvres, 1 sur 5; chiffonniers, etc., 1 sur 4. Une mortalité excessive atteint les portiers et leurs enfans, qui, en général, vivent très-mal, et ne sont pas mieux logés.

Les résultats des recherches de M. Villermé sur la mortalité dans les prisons sont du plus haut intérêt. Ceux de tous les détenus qu'elle épargne le plus, à raison de leur vie et de leurs travaux en plein air, d'une bonne nourriture, de leurs bons vêtemens, et en général de leur insouciance, sont les forçats. Il n'en meurt par an que 1 sur 49. Mais il faut remarquer qu'on

ne voit parmi eux ni enfans, ni vieillards au-delà de 70 ans, terme de leur séjour au bagne.

Quant aux prisons, celle qui présente la mortalité annuelle la plus effrayante, près de 1 sur 3, est le dépôt de mendicité de Saint-Denis; cependant, lorsqu'ils sont, pour ainsi dire, acclimatés dans les autres dépôts où on les renvoie, elle diminue et n'y est plus que de 1 sur 6, quoiqu'ils n'y soient pas mieux soignés. Dans toutes les autres prisons de Paris, à la Force, grande et petite, à la Conciergerie, à Sainte-Pélagie, à Bicêtre, à Saint-Lazare, on compte un peu plus d'un décès sur 23 détenus. De la comparaison faite par l'auteur entre cette mortalité et la mortalité moyenne en France, il résulte, terme moyen, qu'un an de séjour dans une prison abrège la vie de 20 ans. Les détenus pour dettes, les prévenus acquittés partagent cette cruelle chance.

M. Villermé a fait à part le relevé des décès dans les hôpitaux, et a rapporté à chaque arrondissement de Paris ceux qui lui appartenaient; c'était le moyen d'obtenir des résultats plus certains que ceux du *rapport général des travaux du Conseil de salubrité*, qui diffèrent quelquefois des siens, parce qu'on a fait entrer dans les calculs les casernes et les hôpitaux, pour les arrondissemens où ils se trouvent. Il a exclu aussi de ses calculs comparatifs les départemens qui présentent des causes toujours subsistantes de mortalité. La conclusion de ses comparaisons est, pour les départemens pauvres, une mortalité de moitié des habitans jusqu'à l'âge de 20 ans, *tandis que, dans les départemens riches, la moitié des habitans atteint* 40 *ans*. — « Les mesures propres à amé-
» liorer le sort des indigens, dit avec beaucoup de raison le doc-
» teur Villermé, sont cent fois plus importantes que celles qui ont
» pour but de les bien soigner dans les hôpitaux, quand la misère
» les y a conduits. Il faut, ajoute-t-il, veiller de plus en plus à
» l'exécution des règlemens de salubrité, éclairer les classes infé-
» rieures par l'enseignement élémentaire, favoriser parmi les ou-
» vriers les associations de secours mutuels, leur procurer de l'ou-
» vrage, etc. » On se sent encouragé par les améliorations qui ont déjà eu lieu depuis un demi-siècle. M. Villermé a constaté que « *la mortalité n'était pas maintenant en France les deux tiers de*
» *ce qu'elle était avant la révolution.* » En 1781, on comptait en France 1 décès sur 29 individus. En 1802, on n'en comptait que 1 sur 30, et les cinq dernières années, 1820-1824, ne donnent plus que 1 sur 39. On a remarqué avec raison qu'une *répartition*

plus égale des fortunes, qui s'était opérée partout, en France, était une cause générale et très-influente d'amélioration. Favoriser la concentration des propriétés dans les mains du petit nombre, c'est donc, comme l'ont prouvé les publicistes les plus éclairés, et récemment M. de Montvéran dans son *Histoire critique et raisonnée de l'Angleterre*, et M. de Sismondi dans ses *Nouveaux principes d'économie politique*, favoriser réellement l'accroissement de la misère. Les recherches de M. Villermé prouvent de plus que c'est attenter à la vie des classes inférieures.

Nous donnons ci-dessous les remarques insérées dans le Moniteur.

— Plusieurs journaux ont rapporté les calculs sur la mortalité dans les prisons dépendant du département de la Seine, présentés à l'Académie des sciences, par M. le Dr. Villermé. Nous ignorons à quelles sources M. le Dr. Villermé a puisé les renseignemens qui ont servi de base à ses calculs; mais ces renseignemens sont inexacts, et il est important de détruire promptement l'erreur dans laquelle ils ont entraîné le Dr. Villermé, et que, d'après son assertion, l'Académie des sciences et le public pourraient partager. C'est dans cette intention que nous mettrons ici sous les yeux de nos lecteurs un tableau authentique du mouvement de la population des prisons (désignées par le Dr. Villermé); mais auparavant, il ne sera pas inutile de faire connaître de quelle nature d'individus se compose la population de la maison de St.-Denis et de celle de Villers-Cotterets, où la mortalité paraît exercer un plus grand ravage que dans les autres prisons. On renferme à Saint-Denis les vagabonds que l'on trouve dans les rues de la Capitale, sans asile et sans ressources. La plupart ont déjà souffert de la misère quand on les arrête, et ils sont presque toujours attaqués de maladies, suites de la débauche.

A Villers-Cotterets, sont renfermés les individus qui n'ont point d'autre moyen d'existence que la mendicité; presque tous ont déjà souffert quand ils y entrent, et la plupart sont âgés de plus de 60 ans. Ces observations et le tableau qui va suivre mettront à portée d'apprécier la vérité de l'allégation de M. le docteur Villermé, lorsqu'il dit qu'une année de détention dans les prisons du département de la Seine abrège la vie de vingt années.

BUREAU DES PRISONS. — *Mouvement de la population des prisons de la Seine et du dépôt de mendicité de la Seine, situé à Villers-Cotterets, pendant les onze premiers mois de l'année* 1824.

DÉSIGNATION DES MAISONS.	Villers-Cotterets.	Saint-Denis.	Saint Lazare.	Maison de just.	Madelonnettes.	Petite Force.	Grande Force.	Sainte-Pélagie.	Bicêtre.
Prisonniers existans au 1er. janvier 1824. . . .	826	672	421	99	35	359	45	418	221
Entrés pendant les onze premiers mois de l'année 1824.	194	729	116	911	636	3,367	2,380	1,444	805
Totaux des individus qui ont été détenus pendant les onze premiers mois de l'année 1824. . . .	1,020	1,401	537	1,010	1,036	3,726	2,835	1,862	1,026
Sortis.	185	804	64	910	701	3,317	2,322	1,516	853
Morts.	101	97	18	1	6	11	5	8	8
Total des sortis et morts.	286	901	82	911	707	3,328	2,327	1,524	861
Restans le 1er. déc. 1824.	734	500	455	99	329	398	508	338	165
Proportion des décès (1).	1 sur 10 $\frac{9}{100}$	1 sur 14 $\frac{40}{100}$	1 sur 29 $\frac{83}{100}$	1 sur $\frac{1}{1,010}$	1 sur 172 $\frac{66}{100}$	1 sur 338 $\frac{73}{100}$	1 sur 366 $\frac{10}{100}$	1 sur 232 $\frac{75}{100}$	1 sur 128 $\frac{5}{100}$

(1) La proportion des décès a été calculée en divisant, par le nombre des morts, le total des individus qui ont été détenus pendant les onze premiers mois de l'année 1824.

(*Le Moniteur*, 13 déc. 1824.)

Dans *le Moniteur* du 15 décembre dernier, M. le Dr. Villermé s'attache à repousser les objections qu'on avait opposées à ses calculs, et fait observer que les résultats de son travail sur la mortalité dans les prisons du département de la Seine, sont ceux des années 1815, 1816, 1817 et 1818, tandis que ceux du *Moniteur* sont pour les onze premiers mois de 1824, et qu'il a établi le rapport du nombre total annuel des décès avec la population moyenne annuelle, c'est-à-dire qu'il a déterminé sur combien de fois 365 journées de détenus il y avait eu un décès, au lieu que dans *le Moniteur* on établit la proportion des morts sur les deux nombres réunis, 1°. des prisonniers existans au 1er. janv. 1824; 2°. et des individus entrés dans les prisons depuis cette époque, quelque courte qu'ait été leur détention.

On réplique, 1°. que l'époque qu'il a prise pour base de son travail, venant après la disette, devait amener plus de maladies; 2°. qu'il a regardé comme immobile, pendant chaque semestre, une population toujours mobile; 3°. que vérification faite de ses calculs, la population de la maison de Saint-Denis, par exemple, présentant en 1818 une mortalité de 175 sur une population de 1270 individus, il en résulte le rapport de 1 à 7, et non pas celui de 1 à 3. On répète que ce n'est pas sur la portion de cette population qui reste stationnaire que la mortalité exerce le plus de ravages; c'est sur les individus qui entrent dans ces maisons déjà exténués par la misère et les maladies. On en conclut que la mortalité, plus ou moins fréquente, ne dépend en aucune manière du régime adopté dans les maisons de Saint-Denis et de Villers-Cotterets; au contraire, ajoute-t-on, ceux qui y arrivent souffrans et qui parviennent à y recouvrer la santé, préfèrent souvent le régime auquel ils s'y trouvent assujettis, à la vie pénible et aux ressources incertaines qui accompagneraient leur liberté. On en voit fréquemment venir demander à y rentrer quand ils ont consommé le pécule qu'ils y avaient amassé par le travail qu'on a soin de leur procurer; ils n'y reviendraient pas si, pendant leur séjour, ils s'étaient vus exposés à une mortalité de 1 sur 3, c'est-à-dire à une destruction plus active que par la peste ou la fièvre jaune. A. D. V.

On trouvera dans le présent no. (V. ci-après, *Mélanges*) la réponse de M. Villermé à ces dernières observations: on y remarquera des faits et des développemens que nous n'aurions pas pu faire connaître plus tôt puisque l'auteur ne les avait pas encore publiés.

11. Du commerce extérieur et de la question d'un entrepôt à Paris; par M. D. L. Rodet. In-8. de 200 p. Paris; 1824; Renard.

Cet ouvrage, dans lequel l'auteur s'est proposé d'apprécier la situation respective de l'Angleterre et de la France, et de discuter la question relative au projet d'établissement d'un entrepôt à Paris, commence par une esquisse rapide de l'histoire du commerce chez les peuples modernes; de là passant à l'examen des principes adoptés par l'Angleterre, notamment dans son acte de navigation, l'auteur suit les effets qu'ont eus ces principes pour la mère patrie et pour ses colonies; il compare la situation du commerce de la France, de l'Angleterre et des États-Unis, au moment de la révolution française, et indique quelle était alors la supériorité acquise par la France; puis rappelant quels ont été les effets produits sur le commerce par une guerre non interrompue depuis 1792 jusqu'en 1813, il fait voir que les importations de l'Angleterre en sucre, coton et café, ont doublé, que les exportations pour les mêmes denrées ont décuplé dans ce laps de temps, et que tandis que la navigation des peuples du continent européen éprouvait une ruine complète, l'Angleterre a su, par le nombre et la situation de ses possessions coloniales et de ses stations maritimes, envelopper d'un vaste réseau tous les pays de production et de consommation du globe, afin de conserver les débouchés qu'elle a conquis. Examinant ensuite ce que l'on nomme balance du commerce, l'auteur explique comment cette balance n'est point la différence apparente qui existe entre les importations et les exportations, mais comment elle se complique d'un grand nombre de circonstances qui amènent, soit dans le prix des marchandises, soit dans celui du fret, des augmentations ou des diminutions dont il faudrait nécessairement tenir compte pour arriver à l'évaluation, à peu près exacte, des bénéfices ou des pertes que présenterait cette balance, si elle était dressée d'après les livres des négocians. Par là il se trouve conduit à établir que des retours en métaux précieux ne constituent pas toujours un avantage complet pour le pays qui les reçoit; que la véritable balance du commerce étant l'augmentation ou la diminution des richesses sous toutes les formes, le résultat est toujours favorable au peuple laborieux, et qu'ainsi c'est dans l'augmentation du travail et de l'industrie des habitans qu'un pays doit chercher les véritables élémens de sa prospérité.

Ces considérations sont suivies d'un exposé de l'état actuel du commerce et de l'industrie de l'Angleterre, que nous complèterons ici en lui réunissant quelques-uns des renseignemens donnés par l'auteur dans d'autres chapitres. D'après le recensement fait en 1821, la population totale de la Grande-Bretagne (14,391,631 habitans) se compose de 978,656 familles occupées à l'agriculture; de 1,350,239 fam. occupées au commerce et aux manufactures; et de 612,488 fam. hors de ces 2 classes; total, 2,941,383 familles, parmi lesquelles à peine $\frac{1}{3}$ est employé aux travaux agricoles, tandis que les deux autres tiers, riches en capitaux, en travail et en industrie, forment la classe des consommateurs.

La Grande-Bretagne possède, outre des routes belles et bien entretenues, 20 fois autant de canaux navigables que la France. L'Angleterre et l'Écosse exportent ensemble pour 940 millions de francs en produits du sol ou de l'industrie des habitans. Le commerce des denrées coloniales et des produits étrangers procure aux négocians anglais une revente aux autres nations, dont l'importance s'élève à 250 millions de francs, non compris les expéditions directes faites d'un pays étranger, sur navire anglais, à un autre pays, non plus que les expéditions anglaises dans les entrepôts.

Le commerce de la métropole avec ses colonies est de 223 millions de Francs, dont 28 millions seulement proviennent de l'étranger. Le nombre des vaisseaux britanniques enregistrés est de 24,642, leur tonnage s'élève à 2,519,044 tonneaux: ces vaisseaux sont montés par 166,333 hommes. Il sort chaque année des ports de l'Angleterre 2,245,474 tonneaux sur navires anglais, et 410,521 tonneaux sur navires étrangers. Cent soixante compagnies, associations ou commandites, créées depuis le 1er. janvier 1824 jusqu'au 31 janvier 1825, sont divisées en 1,913,330 actions. Le tableau ci-après fait connaître quel est leur capital et l'objet qu'elles se proposent.

OBJET DES COMPAGNIES.	CAPITAL.	SOMMES payées à compte.
	liv. sterl.	liv. sterl.
Assurances sur la vie et contre l'incendie. (28,836,000 liv. sterl. de ce capital ne sont exigibles qu'en cas de nécessité.)	32,740,000	2,242,800
Emprunts étrangers. . . . . (7,950,000 liv. sterl. doivent être déduites de ce capital, les emprunts ayant été contractés au-dessous du pair.)	26,950,000	19,000,000
Mines de l'Amérique du Sud.	14,475,000	1,447,500
Id. de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.	10,400,000	520,000
Chemins à ornières de fer.	21,942,500	219,425
Canaux, bassins, souterrains et ponts. . .	14,134,000	282,680
Machines hydrauliques.	2,650,000	26,500
Éclairage par le gaz.	7,370,000	737,000
Navigation à vapeur, bains, bâtimens. .	3,680,000	368,000
Agriculture des colonies.	2,000,000	200,000
Fournitures de lait, farine, grains, etc.	3,160,000	158,000
Prêts, prêts sur gage, annuités, placemens de fonds et banques.	22,160,000	2,216,000
	160,962,200	27,417,905
Sommes non exigibles.		36,786,000
Reste à employer.		96,757,595
Sommes pareilles.	160,962,200	160,962,200

Enfin le travail et l'industrie des habitans des trois royaumes ont été récompensés, dans l'espace de 22 ans de guerre et de 8 ans de paix, par un bénéfice de 16 milliards 800 millions de fr., d'où l'auteur tire la conséquence qu'après avoir créé une masse de richesses aussi considérable, on ne peut s'étonner que les Anglais aient conservé l'empire des mers et aient influé à un si haut degré sur les destinées du monde.

L'examen du système commercial de l'Angleterre conduit ensuite M. Rodet à développer les causes qui ont amené les modifications qu'elle y apporte aujourd'hui, et les effets qu'elle a droit d'en attendre. Il présente à l'appui quelques détails sur le commerce des vins entre la France et l'Angleterre. Il en résulte qu'à la fin du 17e. siècle, l'Angleterre consommait annuellement de 15 à 20,000 tonneaux de vin de France; que, par l'accroissement de sa population et de ses richesses, elle devrait proportionnel-

lement en consommer aujourd'hui 45,000 tonneaux, et que cependant sur 46,000 tonneaux de vin sortis par le département de la Gironde en 1823, et formant les 0,36 des exportations générales de la France, l'Angleterre n'a reçu que 1,000 tonneaux. L'auteur s'occupe ensuite du change et des sommes prêtées par l'Angleterre aux peuples étrangers. D'après la libre circulation de l'or et de l'argent entre les nations éclairées, il n'admet pas comme étant un résultat de la balance du commerce, les variations qui sont éprouvées par le change, et il regarde ce dernier comme n'étant autre chose que l'expression réelle du pair à peine modifiée par une demande plus ou moins active et augmentée de l'intérêt, des frais de transport et des risques de voyages; cependant, après avoir établi que l'exportation des deux Amériques ne présente pas une valeur égale aux importations européennes qu'elles reçoivent, l'auteur en conclut que, par cette circonstance, le change en général ne peut manquer de rester favorable à l'Angleterre, et cette opinion, que nous partageons entièrement, nous semble impliquer contradiction avec le principe qui vient d'être posé plus haut au sujet de la balance du commerce, et elle nous paraît lui servir en quelque sorte de réfutation. M. Rodet fait voir ensuite que la Grande-Bretagne, pour pouvoir continuer ses exportations aux divers États de l'Amérique du Sud, a dû prêter à leurs gouvernemens depuis 1822 jusqu'en novembre 1824, la somme de 14,354,000 liv. st. au capital de 18,000,000 liv. st.; en sorte que c'est la classe des capitalistes anglais qui a réellement payé à la classe manufacturière et commerçante les marchandises exportées par elle, moyennant des cédules portant intérêt à 5 et même à 6 p. 100. Les divers États européens ayant en outre, depuis 1818, emprunté 50 millions de liv. sterl. à l'Angleterre, elle se trouve, dans le court espace de quelques années, par une portion du travail de ses habitans, avoir rendu les peuples étrangers ses débiteurs d'un milliard de francs dont elle va recevoir les arrérages et l'amortissement, sans que la puissance créatrice qui lui a procuré ce capital ait cessé de faire des progrès. La cause première de cette prospérité, suivant M. Rodet, est la libre communication et la publication de tous les documens les plus précis sur les diverses branches des revenus publics, tel qu'états d'importations, d'exportations, tableaux de navigation, de consommations, enquêtes, etc., et il émet le désir de voir de plus en plus le gouvernement français favo-

riser cette sorte de publicité, seule base solide de toute spéculation ou opération de commerce. A ces faits propres à donner une idée de l'excessive prospérité de l'Angleterre, succèdent des observations sur le commerce des États Unis, et nous y ajouterons d'autres renseignemens que nous puiserons, comme les précédens, dans les divers chapitres de l'ouvrage. La population des États-Unis (9,654,415 habitans) comprend 1,543,688 esclaves, 2 millions d'agriculteurs et 400,000 commerçans ou manufacturiers. Le tonnage des navires américains employés au commerce du dehors s'élève à 821,759 tonneaux. Il sort annuellement des ports des États-Unis 810,761 tonneaux sur navires américains et 133,000 tonneaux sur navires étrangers. L'exportation annuelle des États de l'Union est de 251 millions en produits du sol, et le gouvernement cherche à détourner des travaux agricoles une partie de la population, afin d'augmenter le nombre des commerçans et des manufacturiers.

L'auteur jette ensuite un coup d'œil très-rapide sur la position commerciale des Pays-Bas, de l'Allemagne, de la Prusse, de l'Italie et de la Russie, puis il passe à l'examen du commerce de la France. Ainsi que nous avons fait pour les parties précédentes, nous ajouterons à cet examen tous les faits qui s'y rattachent et qui se rencontrent dans divers chapitres afin d'en former un tout. La superficie de la France est à celle de l'Angleterre comme 33 : 15. La partie canalisée de la France n'égale pas le $\frac{1}{5}$ de son territoire total, tandis qu'en Angleterre elle excède la moitié; de sorte que, proportionnellement à l'étendue des deux pays, la France ne possède pas la 20e. partie des canaux qui vivifient l'Angleterre. La population de la France est à celle d'Angleterre comme 302 : 141, et les $\frac{2}{3}$ des familles françaises s'occupent de la culture du sol. La consommation moyenne de la France en diverses denrées coloniales est : noix muscades, 6,000 kil.; indigo, de l'Inde, 696,000 kil.; des colonies espagnoles, de Guatimala, Caraque, Manille, 81,627 kil.; café 8,197,901 kil.; sucre 48,019,646 kilogr., savoir : de nos colonies d'Amérique, 40,367,452; de Bourbon, 3,375,888; étrangers, 4,276,296, dont il faut déduire pour les exportations avec primes 1,123,158 kil.; sucre raffiné, 3,707,507 kil. mélasse.

L'atonie du commerce intérieur de la France a pour causes, suivant M. Rodet, la diminution qu'ont éprouvée dans leurs prix les produits industriels et agricoles, le peu de chances

d'augmentation que laissaient à ces produits le grand développement de l'industrie et l'activité des producteurs, enfin l'avantage momentané qu'ont procuré les nombreux papiers en circulation. Il pense qu'une série de mauvaises années, ou que des entraves mises par quelque cause que ce soit sur les communications maritimes, produiraient une hausse d'autant plus subite que l'on serait étonné de la nullité des réserves, chaque producteur vendant de suite, faute d'entrevoir de l'avantage à conserver; tandis que la sécurité que le même motif donne à chaque consommateur l'engage à n'acheter que ce dont il a besoin à peu près chaque jour. Il n'est sorti des ports français, en 1823, que 240,048 tonneaux sur navires français et 396,310 tonneaux sur navires étrangers. Le commerce de la métropole avec ses colonies se réduit de 36 à 40 millions.

Le commerce extérieur français, réparti entre 30 millions d'habitans, n'exporte que pour 163 millions de produits naturels et 227 millions d'objets manufacturés, 390 millions en tout, c'est-à-dire que la France exporte moins de produits agricoles que les États-Unis qui n'ont que 10 millions d'habitans, et qu'en réunissant les deux natures d'exportation, leur somme ne s'élève qu'aux deux cinquièmes des exportations de la Grande-Bretagne qui n'a que 15 millions d'habitans.

Suivant M. Rodet, cet état de choses se maintiendra tant que le commerce français, borné en quelque sorte aux besoins de ses habitans, ne saura pas se créer un commerce de peuple à peuple, et tant que la France ne revendra annuellement à l'étranger que 50 millions d'objets précédemment importés, ce qui n'équivaut qu'au cinquième des réexportations de la Grande-Bretagne indépendamment de son commerce indirect. L'auteur établit ensuite que le transit est le mode le plus avantageux pour opérer la revente des produits étrangers importés en France; il fait voir que la création d'un entrepôt à Paris contribuerait puissamment à procurer à la France ce genre de commerce; qu'avec l'adoption de notre système de canalisation, et surtout par l'achèvement du canal de Bourgogne et du canal de Monsieur, le transit par Paris présenterait des avantages comparativement à celui qui a lieu par les Pays-Bas; que Bordeaux ne peut soutenir pour le transit, la concurrence avec les villes du nord, et que c'est à un commerce de spéculation et de peuple à peuple que les négocians de cette ville se trouvent appelés; que Marseille, tout

en ayant conservé les débris de notre commerce avec le Levant, n'entretient des relations un peu importantes avec l'intérieur de la France que comme ville manufacturière, et de production, par l'envoi de ses savons, de ses huiles, de ses vins et de ses fruits; que le développement progressif de l'industrie à Paris réclame la création de cet entrepôt qui permettrait aux manufacturiers nombreux qui y sont établis, de ne pas surcharger de frais et d'intérêts le capital qu'ils emploient à leurs fabrications, et que par là les exportations du commerce de Paris, déjà si considérables, ne peuvent que devenir plus importantes; enfin que l'intérêt bien entendu des autres départemens, et surtout celui des départemens du centre, sollicitent également l'adoption d'une mesure qui aurait pour la France entière les plus heureux résultats. En effet, le commerce intérieur avait produit en 1787, aux diverses généralités de la France, contre leurs produits agricoles et industriels, les sommes suivantes:

		soit $\frac{0}{0}$.
Généralités intér., Paris et Lyon exceptés.	11,240,000 =	3,12.
Lyon et Paris.	47,898,000 =	13,13.
Généralités frontières.	77,497,000 =	21,25.
Généralités maritimes.	228,241,000 =	62,50.
	364,776,000 =	100.

Aujourd'hui les départemens intérieurs, malgré l'augmentation de l'industrie en France, ne paraissent pas être plus favorisés; car la population n'augmentant qu'en raison des moyens de travail qui sont offerts à l'homme et du bien-être dont il jouit, si l'on prend pour terme de comparaison le rapport de la population à la superficie, on trouve que les 45 départemens intérieurs (le Rhône et la Seine exceptés), dont la fertilité est bien supérieure à celle des départemens frontières et maritimes, forment ensemble les sept treizièmes de la France, et que cependant ils renferment beaucoup moins de la moitié de ses habitans. Ne pouvant rapprocher les départemens intérieurs des frontières ou des côtes, pour les faire participer aux bienfaits du commerce, il faut, suivant M. Rodet, par la création d'un grand entrepôt, reporter pour ainsi dire la frontière et les bénéfices qu'elle procure dans le centre du royaume; alors les départemens intérieurs pourront prendre une plus grande part au commerce extérieur; toutes les villes de la France ayant avec la capitale des rapports suivis, elles profiteront des relations que Paris ouvrira avec l'é-

tranger, et si la prospérité du commerce de Londres n'a rien enlevé à Liverpool, à Birmingham, à Édimbourg, à Glasgow, et si toutes ces villes ensemble ont marché d'un pas égal à la fortune, l'admission de Paris dans la carrière commerciale doit signaler le retour du commerce français à la prospérité, et y conduire également les villes de Bordeaux, Nantes, le Havre, Rouen, Lyon, Orléans, etc.

Tel est à peu près et en abrégé l'esprit de l'ouvrage qu'a publié M. Rodet; il ne peut manquer d'intéresser toutes les personnes qui s'occupent de commerce et d'économie politique; peut-être quelques parties à peine effleurées auraient demandé de sa part plus de développement; mais on y trouve des connaissances étendues sur le commerce en général, et des vues saines et élevées; nous regrettons que le défaut de méthode s'y fasse trop sentir; nous avons cherché à y remédier dans cette analyse, en intervertissant l'ordre dans lequel les faits se trouvaient placés, afin d'en présenter l'enchaînement au lecteur et de lui faire apprécier la manière dont l'auteur a traité un sujet aussi difficile et d'une aussi grande importance. VILLOT.

12. PARIS. SOCIÉTÉS DE PRÉVOYANCE. Le nombre des associations de prévoyance entre les hommes qui vivent de leur travail augmente de jour en jour, grâce aux soins de la Société philanthropique. En 1822 on n'en comptait que 71, et au commencement de 1824, la liste était portée à 164. Si quelques-unes de ces associations n'ont pas encore assez de fonds pour suffire à leurs besoins, la société directrice vient à leur secours. Les six dispensaires actuellement établis ont soigné 3437 malades indigens en 1823; plus de 116,000 soupes économiques ont été distribuées, et la dépense n'a guère dépassé 70,000 fr.; c'est que la société ne porte pas en compte ce que le généreux dévouement et la pitié judicieuse de ses membres ont ajouté aux distributions ostensibles. Au sujet des soupes économiques, nous croyons devoir placer une observation sur le troisième tableau, p. 136 des rapports de la Société philanthropique, où l'on trouve le résumé général du nombre des soupes distribuées depuis l'an VIII jusqu'au 1er. janvier 1824. Les années où cette distribution fut la plus abondante ont laissé de pénibles souvenirs; ce fut en 1812 que l'indigence obtint en plus grande abondance cette sorte d'alimens : 4,342,569 soupes lui furent distribuées; en 1822, la

consommation n'allait pas à 83,000. (Extrait du rapport de la Société philanthropique pour l'année 1823. *Rev. encycl.*, août 1824, p. 470.)

13. Nouvelles diligences pour l'intérieur de Paris.

On assure qu'une compagnie se propose d'établir de petites diligences pour l'intérieur de la ville de Paris. Douze bureaux seraient placés à la circonférence de la ville, et répartis à distances à peu prés égales vers les points les plus populeux. A heures fixes, il partirait de chacun de ces bureaux une voiture à douze places pour chacun des onze autres bureaux. Ces voitures suivraient une route fixe et certaine par les rues les plus passagères. Chaque voyageur pourrait descendre au point de cette route qui le rapprocherait le plus de sa destination, et, à cet effet, chaque voiture serait accompagnée d'un domestique. Chaque place n'y coûterait que la modique somme de dix sous. On augmenterait le nombre des voitures aux heures où les communications sont les plus fréquentes.

14. Annuaire du département du Loiret année 1825, Orléans ; imprim. de Jacob, 35e. année, 1 vol. in-18 de 240 p.)

Outre les objets contenus dans ces sortes de publications périodiques, tels que le calendrier avec le lever et le coucher du soleil, les divers documens relatifs aux administrations ecclésiastiques, civiles, judiciaires et militaires, on trouve, chaque année, un morceau propre à éclaircir quelques points d'archéologie, enfin le nécrologe des personnes nées dans le département, qui ont cultivé les arts ou les sciences, et que la mort a enlevées pendant l'année précédente. Le nécrologe contient cette année une notice sur Girodet-Trioson, né à Montargis. Les faits qu'elle rappelle sont trop connus pour se reproduire ici. Une autre sur M. Couet de Montazan, magistrat distingué, regretté par ses amis qui ont pu apprécier son cœur. La 3e. notice, relative à l'abbé Dubois, botaniste estimé, a été signalée dans la 2e. section du Bulletin. Mais nous signalerons surtout la découverte bien précieuse due aux soins de l'abbé Dubois ; c'est l'interrogatoire de la Pucelle d'Orléans, que M. Dubois se proposait de faire connaître dans l'ouvrage qu'il préparait sur le siège de 1429.

On rencontre encore dans ce petit almanach une notice sur le coffre sculpté, trouvé dans la collégiale de St. Aignan, représen-

tant, d'après les conjectures de l'auteur, le sacre de l'un de nos rois. (Voy. le *Bull.*, VIIe. sect., avril 1825.)

Nous ne pouvons que louer l'éditeur d'avoir, dans un si petit cadre, renfermé autant de faits, et donné à sa publication un intérêt historique. BERTHEVIN.

15. NOTICES HISTORIQUES ET STATISTIQUES SUR LE DAUPHINÉ, formant aujourd'hui les trois départemens de l'Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes. (*Prospectus*), in-8°. de 15 p. Paris, 1825, Lebel.

Ce prospectus retrace d'abord les titres de tous genres dans les armes, les sciences, les lettres et les arts, que réunit l'ancienne province du Dauphiné, pour fixer spécialement l'attention publique, et donner un grand intérêt à des documens historiques et statistiques destinés à la faire bien connaître. L'ouvrage annoncé sera divisé en deux parties, consacrées, la première, à un précis complet et fidèle de l'histoire du Dauphiné jusqu'à l'époque de 1788; la seconde, à une statistique spéciale des trois départemens qui composaient autrefois la province, et qui formeront une subdivision naturelle pour cette seconde partie. Le prospectus entre dans le détail des vues qui dirigeront la rédaction de cette statistique; l'indication des améliorations utiles suivra l'exposé des progrès déjà faits. Un grand nombre de documens officiels antérieurs et postérieurs à la révolution fourniront des élémens précieux pour ces travaux. La liste générale des ouvrages publiés sur le Dauphiné sera imprimée en tête de la première livraison. La première partie sera accompagnée de trois cartes de la province, 1° sous les Romains, 2°. à l'époque de la réunion, 3°. en 1788. A la seconde partie seront jointes les cartes des trois départemens; des dessins lithographiés pour chaque partie offriront les sites les plus pittoresques des montagnes. L'ouvrage est rédigé par une société de Dauphinois, dont le point central de réunion est à Grenoble. Ces notices formeront quatre à cinq volumes in-8°., savoir : un ou deux volumes pour la première partie, et trois pour la seconde, les trois statistiques spéciales formant chacune un volume. On se fait inscrire, soit pour l'ouvrage entier, soit pour l'une des deux parties, soit enfin pour un volume de la seconde, chez M. Potey, libraire, rue du Bac, à Paris, ou chez MM. Baratier frères, libraires, Grande-Rue, à Grenoble. Les notes ou mémoires qui seraient

destinés à la *Société statistique de l'Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes*, devront lui être adressés, franc de port, sous cette adresse, à Grenoble. A.-D.-V.

16. BYDRAGEN TOT DE HUISHOUDING VAN STAAT IN HET KONINGRYK DER NEDERLANDEN, etc. Considérations sur l'économie politique du royaume des Pays-Bas, par le comte CH.-G. DE HOGENDORP, neuvième partie; grand in-8°. La Haie; 1824; veuve Allart.

Presqu'à chaque session des Etats généraux, M. de Hogendorp publie en hollandais un volume des discours qu'il y prononce souvent en français, avec des observations statistiques sur les différentes provinces où l'auteur, dans les momens de loisir que lui laissent ses fonctions publiques, porte ses pas avec une curiosité éclairée. Ces discours, remarquables par l'éloquence du style et la noble indépendance des opinions, exposent avec autant de clarté que de profondeur les questions les plus difficiles de l'économie politique, et les grands principes de la législation. La doctrine favorite de M. de Hogendorp, comme des plus habiles économistes, est celle de la liberté du commerce. S'il examine une loi, il en recherche les rapports avec les autres, avec les mœurs et les opinions établies. En éclaircissant la théorie, il se demande si l'application est possible, et ce qui peut en retarder les effets ou en éluder les avantages. (*Revue encyc.*, août 1824, p. 405.)

17. ÉTAT DE LA MENDICITÉ DANS LES PAYS-BAS — D'après un rapport présenté dernièrement au gouvernement, le nombre des pauvres à demeure s'élevait, en 1824, à près de *sept cent mille*, ce qui, sur une population de près de *cinq millions et demi* d'habitans, fait plus de douze centièmes.

On comptait de plus, à la fin de l'année 1823, environ trente-un mille pauvres répartis dans sept à huit cents dépôts à la charge du gouvernement, et quarante-deux maisons de travail où plus de sept mille pauvres sont occupés; mais le système de colonisation, dont l'agriculture est le principal objet, fait de tels progrès, que bientôt on n'aura plus besoin de ces ateliers de travail. Le royaume compte déjà dix colonies, dont huit dans les provinces septentrionales, et deux dans celles du Midi. On y trouve environ six cents habitations et quatre à cinq mille individus qui ont déjà défriché une grande étendue de terrain. En général, les

colonies ont surpassé tout ce qu'on pouvait en espérer. Elles ont des églises et des écoles, et présentent le tableau de l'aisance et du contentement.

La proportion du nombre des pauvres avec la population dans le royaume des Pays-Bas conduit à une conclusion remarquable; car si parmi *cent* individus il y a *douze* pauvres, ceux-ci doivent être entretenus par les autres quatre-vingt-huit. Dans ce dernier nombre, il y a tout au plus quarante-quatre mâles; et, même en supposant que les femmes produisent autant que les hommes, comme il faut faire déduction des enfans et des vieillards, on peut toujours établir que, sur cent individus, il n'y a que quarante-quatre qui pourvoient à la substance de tous. Mais il faut encore retrancher les gouvernans, les militaires, les ministres de l'église; on peut donc avancer que, sur *cent* individus, il n'y a guère que *vingt-deux* qui travaillent, et dont le travail suffit aux besoins de tous, grâce à la fertilité de l'Europe, à l'industrie et au perfectionnement des machines. (*Le Globe*, 15 mars 1825.)

18. Beschrijving van het instituut voor Doofstommen te Groningen. Description de l'institution pour les sourds-muets à Groningue; publiée par C. Guyot, D. M. et R.-T. Guyot, 107 p. in-8°.; Groningue, 1824; Oomkens.

Les auteurs qui ont eu occasion de comparer avec l'institution de Groningue celles de Paris, Berlin et Leipsic, décrivent d'abord l'établissement qui fait le sujet de leur ouvrage, et entrent ensuite dans des détails sur la méthode d'instruction; ils terminent par une bibliographie de l'art d'instruire et de traiter les sourds-muets. D.

19. Population de la Grande-Bretagne. Observations sur les variations numériques de 1811 à 1821, par classes d'agriculteurs, de manufacturiers et de non-producteurs; par G. Harvey, Esq. etc. (*Journ. of Sciences*, etc., N°. XXXII, pag. 203.)

Parmi les phénomènes les plus remarquables dont nous sommes environnés, il faut classer les variations numériques que la marche du temps fait subir aux diverses branches d'*une société;* variations qu'on peut regarder comme le résultat définitif de ce grand enchaînement de causes qui agissent continuellement pour altérer et modifier la condition de l'espèce humaine.

Dans une société exposée au flux et reflux si incertain des évènemens politiques, il est intéressant de retracer les mutations qu'éprouvent quelques-unes de ses grandes divisions, et d'exposer comment des causes, plus ou moins favorables, opèrent ces changemens; comment, par exemple, à une certaine époque ou dans quelques lieux particuliers, la classe manufacturière croît en nombre, en bonheur et en prospérité; et comment d'autres fois et en d'autres lieux on a des résultats d'une nature tout opposée; comment le commerce communique de la vigueur dans une circonstance, tandis que dans une autre il n'exerce que la plus faible influence. Telle est aussi la condition variable d'une population agricole.

Le besoin d'assurer *sa subsistance* sera toujours pour l'homme un stimulant perpétuel, qui le forcera d'émigrer d'un État, d'une société, ou d'un pays dans un autre, jusqu'à ce qu'il trouve une situation conforme à ses besoins.

C'est à ce principe qu'il faut rapporter les changemens qu'ont subis les trois classes des habitans de la Grande-Bretagne, depuis 1811 jusqu'à 1821. Les classes auxquelles on fait allusion ici sont celles que désigne l'acte du Parlement pour déterminer la population; ce sont: 1°. *les familles employées dans l'agriculture*; 2°. *les familles employées dans les manufactures ou dans les arts et métiers*; 3°. *toutes les autres familles non comprises dans les deux classes précédentes.*

On voit dans les tables suivantes l'étendue et le caractère de ces changemens: on trouve dans la première les résultats généraux pour l'Angleterre, le pays de Galles et l'Écosse; dans la seconde, les conclusions particulières pour l'Angleterre; dans la troisième et dans la quatrième, ce qui regarde le pays de Galles et l'Écosse.

VARIATION PROPORTIONNELLE DE 1000 FAMILLES SPÉCIALEMENT EMPLOYÉES					
EN AGRICULTURE.		DANS LES MANUFACTURES OU LES ARTS ET MÉTIERS.		AUTREMENT QUE LES DEUX FAMILLES PRÉCÉDENTES.	
1re. TABLE. RÉSULTATS GÉNÉRAUX.					
Angleterre.	— 168	Angleterre.	+ 175	Angleterre.	— 7
Galles.	— 555	Galles.	+ 63	Galles.	+ 492
Ecosse.	— 211	Ecosse.	+ 33	Ecosse.	+ 178
2e. TABLE. ANGLETERRE.					
Rutland.	+ 432	Stafford.	+ 731	Durham.	+ 518
Northampton.	+ 400	Derby.	+ 609	Worcester.	+ 404
Buckingham.	+ 235	Westmoreland.	+ 591	York, N. Riding.	+ 343
Salop.	+ 192	Sussex.	+ 563	Norfolk.	+ 283
Huntington.	+ 102	Cornouailles.	+ 557	Hertford.	+ 252
Oxford.	+ 79	York, E. Riding.	+ 539	Devon.	+ 233
Lincoln.	+ 69	Monmouth.	+ 517	Northampton.	+ 231
Kent.	+ 65	Warwick.	+ 450	Buckingham.	+ 227
Suffolk	+ 50	Surrey.	+ 425	Cumberland.	+ 175
Dorset.	+ 49	Lancaster.	+ 121	Chester.	+ 169
Essex.	+ 47	Northumberland.	+ 384	Sommerset.	+ 169
Southampton.	— 9	Huntingdon.	+ 322	Wilts.	+ 168
Berks.	— 21	York, W. Riding.	+ 265	Bedford.	+ 133
Westmoreland.	— 22	Cambridge.	+ 197	Southampton.	+ 130
Surrey.	— 28	Gloucester.	+ 146	Nottingham.	+ 120
Cambridge.	— 36	Berks.	+ 140	York, W. Riding.	+ 87
Middlesex.	— 50	Essex.	+ 132	Kent.	+ 72
Devon.	— 78	Lincoln.	+ 107	Leicester.	+ 72
Hereford.	— 83	Leicester.	+ 106	Hereford.	+ 30
Sommerset.	— 89	Cumberland.	+ 101	Gloucester.	— 10
Hertford.	— 122	Middlesex.	+ 63	Middlesex.	— 13
Norfolk.	— 125	Hereford.	+ 58	Suffolk.	— 26
Nottingham.	— 128	Oxford.	+ 50	Dorset.	— 34
Bedford.	— 128	Durham.	+ 49	Lancaster.	— 100
Gloucester.	— 136	Chester.	+ 32	Sussex.	— 103
Wilts.	— 178	Wilts.	+ 10	Berks.	— 119
Leicester.	— 178	Nottingham.	+ 8	Oxford.	— 129
Cornouailles.	— 182	Bedford.	— 5	Monmouth.	— 144
York, E. Riding.	— 186	Dorset.	— 15	Shropsire.	— 148
Chester.	— 201	Suffolk.	— 25	Warwick.	— 157
Northumberland.	— 218	York, N. Riding.	— 43	Cambridge.	— 161
Worcester.	— 222	Shropsire.	— 44	Northumberland.	— 166
Cumberland.	— 276	Sommerset.	— 80	Rutland.	— 170
Stafford.	— 278	Southampton.	— 121	Lincoln.	— 176
Warwick.	— 293	Hertford.	— 130	Essex.	— 179
York, N. Riding.	— 352	Kent.	— 137	Derby.	— 233
Lancaster.	— 321	Devon.	— 155	York, E. Riding.	— 353
York, W. Riding.	— 300	Norfolk.	— 158	Cornwall.	— 375
Monmouth.	— 373	Worcester.	— 182	Surrey.	— 397
Derby.	— 376	Rutland.	— 262	Huntingdon.	— 424
Sussex.	— 460	Buckingham.	— 462	Stafford.	— 453
Durham.	— 567	Northampton.	— 361	Westmoreland.	— 569

VARIATION PROPORTIONNELLE DE 1000 FAMILLES SPÉCIALEMENT EMPLOYÉES

EN AGRICULTURE.		DANS LES MANUFACTURES OU LES ARTS ET MÉTIERS.		AUTREMENT QUE LES DEUX FAMILLES PRÉCÉDENTES.	
		GALLES.			
Cardigan.	+ 38	Brecon.	+ 1,277	Carmarthen.	+ 1,553
Flint.	— 29	Cardigan.	+ 378	Glamorgan.	+ 1,017
Radnor.	— 75	Denbigh.	+ 290	Carnavon.	+ 872
Denbigh.	— 316	Pembroke.	+ 285	Anglesey.	+ 833
Merioneth.	— 404	Flint.	+ 239	Montgomery.	+ 562
Pembroke.	— 524	Montgomery.	+ 150	Merioneth.	+ 297
Carnavon.	— 542	Merioneth.	+ 107	Pembroke.	+ 239
Anglesey.	— 679	Radnor.	+ 39	Brecon.	+ 139
Montgomery.	— 712	Glamorgan.	— 130	Radnor.	+ 36
Glamorgan.	— 887	Anglesey.	— 154	Denbigh.	+ 26
Carmarthen	— 907	Carnavon.	— 330	Flint.	— 210
Brecon.	— 1,416	Carmarthen.	— 616	Cardigan.	— 416
		ÉCOSSE.			
Clackmannan.	+ 499	Caithness.	+ 1,903	Renfrew.	+ 1,276
Kircudbright.	+ 244	Clackmannan.	+ 1,711	Inverness.	+ 1,138
Renfrew.	+ 204	Edinburgh.	+ 610	Lanark.	+ 1,047
Edinburgh.	+ 185	Haddington.	+ 535	Orcades.	+ 878
Fife.	+ 118	Bute.	+ 533	Selkirk.	+ 812
Berwick.	+ 104	Wigton.	+ 520	Dumbarton.	+ 667
Argyll.	+ 64	Ross.	+ 473	Fife.	+ 449
Dumfries.	+ 22	Sutherland.	+ 462	Sutherland.	+ 257
Bute.	— 35	Elgin.	+ 430	Nairn.	+ 230
Ross.	— 40	Banff.	+ 424	Perth.	+ 196
Stirling.	— 43	Ayr.	+ 351	Berwick.	+ 144
Dumbarton.	— 89	Nairn.	+ 326	Dumfries.	— 144
Forfar.	— 98	Roxburgh.	+ 297	Kincardine.	— 113
Linlithgow.	— 105	Kircudbright.	+ 275	Wigton.	— 32
Kinross.	— 107	Aberdeen.	+ 253	Roxburgh.	— 15
Ayr.	— 175	Forfar.	+ 253	Argyll.	— 14
Aberdeen.	— 186	Linlithgow.	+ 240	Peebles.	— 11
Elgin.	— 192	Kinross.	+ 212	Aberdeen.	— 67
Peebles.	— 196	Peebles.	+ 207	Stirling.	— 73
Banff.	— 232	Kincardine.	+ 199	Caithness.	— 101
Kincardine.	— 312	Perth.	+ 137	Haddington.	— 102
Roxburgh.	— 312	Stirling.	+ 116	Kinross.	— 105
Lanark.	— 319	Orcades.	+ 106	Linlithgow.	— 135
Perth.	— 333	Selkirk.	+ 95	Forfar.	— 145
Inverness.	— 416	Argyll.	— 75	Ayr.	— 176
Haddington.	— 433	Dumfries.	— 166	Banff.	— 192
Wigton.	— 552	Berwick.	— 248	Elgin.	— 238
Naïrn.	— 556	Fife.	— 567	Ross.	— 433
Sutherland.	— 719	Dumbarton.	— 578	Bute.	— 498
Selkirk.	— 907	Inverness.	— 722	Kircudbright.	— 519
Orcades.	— 984	Lanark.	— 728	Edinburgh.	— 795
Caithness.	— 1,802	Renfrew.	— 1,480	Clackmannan.	— 2,210

Pour faciliter la comparaison, on a supposé que la population totale de chaque comté s'élevait à 10,000 familles; c'est d'après cette base que le nombre proportionnel de familles pour chacune des trois classes a été déduit, par une simple opération de calcul, de la population absolue trouvée par les recensemens de 1811 et de 1821. La *différence* entre les résultats obtenus de cette manière aux deux époques, dans chaque comté, a produit les nombres donnés dans les tables précédentes. Le premier nombre de chaque colonne indique le *maximum* d'accroissement, et le dernier désigne le *maximum* de diminution. On exprime l'accroissement par le signe + (plus), et la diminution par — (moins). Par exemple, dans l'intervalle de 1811 à 1821, la population agricole de Norfolk a *diminué*, dans le rapport de 125 familles, à 10,000, le comté d'Hereford a vu sa population manufacturière augmenter de 58 familles sur 10,000, et celui de Suffolk a vu *décroître* la classe de ses non-producteurs de 26 familles sur le même nombre.

Si on se reporte à la table des résultats généraux, on apercevra une diminution dans la population agricole réunie de l'Angleterre, du pays de Galles et de l'Écosse, tandis qu'il y a eu accroissement dans les familles employées au commerce et aux manufactures. La troisième classe, ou celle des non-producteurs, a subi une petite diminution en Angleterre; mais, dans la principauté de Galles et en Écosse, il y a eu une augmentation, et même une considérable dans la première. Quant à la population agricole, on peut observer que la principauté de Galles a éprouvé une plus grande diminution que l'Angleterre ou l'Écosse, tandis que ses non-producteurs ont reçu le plus grand accroissement. La faible diminution qu'on voit aussi dans la classe des non-producteurs en Angleterre mérite une remarque particulière : en effet, la population manufacturière ayant reçu un accroissement à peu près analogue à la diminution de la classe agricole, on peut en inférer que, durant les dix années de 1811 à 1821, les artisans se sont recrutés aux dépens des agriculteurs; ce qui prouve que la demande pour le travail a été plus active parmi les premiers que parmi les derniers; c'est aussi la cause à laquelle il faut sans doute attribuer l'accroissement des manufacturiers du pays de Galles et de l'Écosse. Le trait le plus frappant de la table des résultats, et qui en effet mérite la plus sérieuse attention, est la grande diminution de la population agricole.

A l'égard des différens comtés, on peut voir que le *maximum* de l'accroissement est dans le comté de Rutland pour l'agriculture, dans celui de Stafford pour le commerce et les manufactures, et dans celui de Durham pour les non-producteurs. Le dernier comté présente aussi le *maximum* de la diminution pour l'agriculture, Northampton pour les manufactures, et Westmoreland pour la classe non productive. Les comtés qui offrent le moins de variations, sont Southampton en agriculteurs, Bedfort en manufacturiers, et Gloucester en non-producteurs. Nous terminerons cet extrait par le tableau suivant:

Agriculture.	Comtés.	Commerce, manufactures, arts et métiers.	Comtés.	Non-producteurs.	Comtés.
Accroissemens. .	11	Accroissemens. .	26	Accroissemens. .	18
Diminutions. . .	29	Diminutions. . .	14	Diminutions. . .	22
	40		40		40

Ainsi sur quarante comtés dont se compose l'Angleterre proprement dite, les agriculteurs ont augmenté dans onze, les industriels dans vingt-six, et les non-producteurs dans dix-huit; au contraire, les premiers ont diminué dans vingt-neuf comtés, les seconds dans quatorze, et les derniers dans vingt-deux. BILLY.

20. STATEMENT IN REGARD TO THE PAUPERISM OF GLASCOW, etc. Rapport des expériences faites sur le paupérisme de Glascow pendant les huit dernières années; par TH. CHALMERS, D^r. en théologie et curé de St.-Jean, à Glascow; 1823.

A côté de la brillante prospérité de l'Angleterre siège *le paupérisme* (1), plus exigeant, plus cruel, plus redoutable à la haute aristocratie anglaise que ne le furent aux patriciens de Rome les lois agraires et les réductions forcées des dettes ou de leurs intérêts. Tous les jours le paupérisme s'accroît; car les besoins des pauvres augmentent, et leur nombre devient plus consi-

(1) On désigne sous ce nom en Angleterre l'ensemble du système légal et administratif des secours accordés aux pauvres. Le mot de *paupérisme* pourrait bien être introduit dans notre langue; *mendicité* ne le remplacera jamais bien. Ainsi le penseront avec nous ceux qui, éclairés par leur cœur et guidés par leur raison, croient que la pauvreté est un malheur de l'humanité, et que la mendicité en est la maladie et souvent le fléau et la lèpre la plus honteuse.

dérable. Ils peuplent davantage, prétend-on, et c'est en vue de cette considération que l'injustice et l'insensibilité inventèrent la *moral restraint* du docteur Malthus ou la prohibition du mariage pour les dernières classes de la société. Ici ce n'est point un tribun ambitieux qui menace; c'est la nature du commerce de l'Angleterre; ce sont ses vicissitudes, son système, devenu chaque jour plus nécessaire, de multiplier les machines; ce sont les variations brusques de son climat, les vices de ses règlemens sur les grains, l'engouement de ses riches propriétaires pour la grande culture, pour les grandes fermes, enfin le monopole de la propriété foncière, résultat de ses lois, et le monopole de ses productions, les grains, depuis la loi de *Perrnal*; voilà les causes qui multiplient le nombre des pauvres et qui aggravent les dangers du paupérisme. On ne l'assassinera pas comme les Gracques; on ne le trompera point, on ne l'endormira point sur le Mont Sacré par des apologues et de vaines promesses; aux plus mutins, on ne distribuera point quelques terres conquises. Le paupérisme est là, à tous les instans, avec le cortège de ses *overseers* (inspecteurs), *church-wardens* (marguilliers); il demande le payement de ses taxes (*poor rates*). Il refuse hautement d'aller coloniser et le Canada et la Nouvelle-Écosse et le cap de Bonne-Espérance; il veut le sol natal, dont il est une lèpre malheureuse, et, fléau de la grande propriété, il la menace tous les jours du radicalisme; ne pourrait-on pas supposer qu'il lui tient à peu près le langage suivant, quelque scandaleux et quelqu'immoral qu'il paraisse?

« Vous nous offrez de nous transporter hors de notre patrie; » nous ne voulons pas la quitter; nous resterons auprès de vous, » comme le spectre d'Hamlet, pour vous reprocher à toute » heure la destruction des petites tenures dont vous avez formé » vos grandes fermes; votre inhumanité qui nous a chassés de » nos modestes foyers pour y mettre des moutons ou y planter » des pins, que féconda la cendre de nos pères; votre cupi- » dité, qui a échangé nos bénédictions, l'amour et la soumission » de vos *clans*, contre quelques misérables guinées; et surtout » cet orgueil, plus puissant encore que votre avarice, qui vous » fait vous complaire dans ces froids calculs. Nous resterons chez » vous, malgré vous et à vos dépens; et lorsque las de tant de » misère, nous prendrons la résolution de quitter notre vieille » Angleterre, nous combinerons nos violences avec votre injus-

» tice, et nous n'arriverons à Botany-Bay, que chargés de vos
» dépouilles et du fruit de nos vols : alors devenus propriétaires,
» nous respecterons la propriété. »

Tous les deux ou trois ans, le parlement voit avec effroi l'accroissement du paupérisme; une fièvre législative vient l'agiter, et son paroxisme est toujours sans effet. Impuissante à conjurer le danger, c'est des fautes de ses voisins, du délire de l'Europe, que l'Angleterre peut uniquement attendre sa paix intérieure et l'espoir d'échapper à quelques-unes des calamités, dont l'augmentation du paupérisme menace le pays.

Sans doute, nous reconnaissons les efforts que l'esprit public fait en ce moment pour ramener des principes d'amélioration dans son système des grains; puissent-ils être couronnés du succès !

L'Écosse avait paru échapper aux désastres du paupérisme, par la sagesse de ses lois sur les pauvres et par le petit nombre de ceux-ci, bien moins considérable proportionnellement qu'en Angleterre. L'ouvrage du D^{r}. Chalmers établit que ce fléau y est devenu aussi grave que dans le reste de la Grande-Bretagne.

L'Écosse, à la différence de l'Angleterre, pourvoyait à la subsistance de ses pauvres 1°. à l'aide des aumônes (laissons son nom à chaque chose) reçues par les pasteurs ou versées par la modeste charité écossaise dans les troncs des églises, et quelquefois par des cotisations temporaires et déterminées pour telle ou telle des nombreuses calamités qui viennent affliger la nature humaine.

2°. Au moyen d'une assiète de taxes autorisées par la loi, et réparties par les propriétaires de la paroisse (*inheritors*) sur les propriétés foncières de cette même paroisse, d'après une évaluation assez juste dans l'origine, mais aujourd'hui fort arbitraire. Le Conseil de l'église (*Kirck-Session*), composé du pasteur, des anciens et des diacres de la paroisse, était chargé de connaître les besoins des indigens, de former la liste des pauvres et d'arbitrer et de répartir les secours qui leur étaient nécessaires. La surveillance des *inhéritors* était reconnue par la loi; mais malheureusement elle n'est pas habituelle; elle devrait être indispensable, et elle ne l'est pas.

Sur les 890 paroisses de l'Écosse, 700 seulement sont recensées, d'après les états qui avaient été fournis à l'assemblée générale des églises d'Écosse de 1818 et à celle de 1819; et de ces 700 paroisses, 218 d'une population totale de 815,320 hommes, étaient

obligées de pouvoir aux besoins de leurs pauvres par des taxes. Les 682 restantes n'exigeaient rien; les aumônes étaient assez abondantes. Le docteur Chalmers a relevé l'insuffisance et l'inexactitude des états particuliers dressés par les curés, et remis à l'assemblée générale; les paroisses dans lesquelles des taxes sont assises s'élèvent, suivant lui, à plus de 300; et leur population dépasse un million d'individus, environ la moitié de celle de l'Écosse. Ce seraient donc les paroisses les plus populeuses qui réuniraient le plus de pauvres proportionnellement, ou bien qui compteraient moins d'aumônes et de secours volontaires, ou enfin qui renfermeraient moins de personnes charitables, puisqu'il faut recourir aux taxes des pauvres. La moitié des habitans de l'Écosse a donc besoin d'être secourue; mais bien plus certainement encore l'autre moitié est obligée de fournir des secours à l'aide des taxes.

Cette plaie de la civilisation s'est accrue en Écosse d'une manière extraordinaire et s'accroît tous les jours; et dans une proportion dont l'insuffisance des états fournis aux assemblées générales des églises de 1818 et de 1819, permet à peine de saisir les causes.

Il est notoire que sur 150 paroisses, dont les états sont pourvus de renseignemens complets, trois seulement étaient obligées de se taxer en 1700. 98 l'ont été de 1700 à 1800, et 49 de 1800 à 1817 inclusivement. Ces renseignemens manquent pour les autres paroisses recensées. Il en est très-peu qui, taxées dans l'origine, aient cessé de l'être. La taxe, répartie par l'assemblée des propriétaires, s'est constamment accrue, non proportionnellement au prix des denrées, mais démesurément, et souvent doublée en 10 ans, quelquefois en quatre ans.

Le docteur Chalmers accuse de l'augmentation des pauvres et de celles de la taxe, les vicissitudes du commerce, et les interruptions de travail dans les manufactures. L'établissement d'un atelier, d'une filature, ne tarde pas à appeler une taxation pour les pauvres de la paroisse, du bourg royal, de la ville où il a été fait. Si Glascow, Paisley, Leads, Édimbourg ont dû aux manufactures, un accroissement d'habitans, ces villes leur ont dû également des taxes des pauvres décuplées, centuplées en bien peu d'années.

Le docteur Chalmers n'a pas exploré les résultats de l'adop-

tion de la grande culture dans les plaines les moins stériles de l'Écosse, non plus que celui de la remise en pâtures vagues, ou des semis de pins et de mélèzes opérés dans la Haute-Écosse. Ce ne pouvaient être que des membres de la chambre des pairs tels que lord Thurlow et lord Sheffield qui osassent porter leur investigation sur ces effets déplorables de la cupidité de quelques grands propriétaires.

On a cru que l'ignorance était une des causes du paupérisme. La raison publique, la charité générale du peuple écossais ont institué des écoles de paroisse. Elles ont eu des succès; mais elles n'ont exercé aucune influence sur le paupérisme; elles ne tendent qu'à faire de bons ouvriers.

On a donc commencé à douter de la bonté de ce système si vanté des lois écossaises des pauvres. La liberté de la taxation en adoucissait le fardeau. Les shériffs, et *la cour* (souveraine) *des sessions d'Écosse* ont obligé, dans 26 procès différens, des paroisses à porter sur la liste de leurs pauvres des individus qu'elles refusaient, où à leur accorder des secours plus considérables. La soumission des pauvres, leur modestie faisaient le charme de l'aumône. Mais trente et tant de procès, pour séditions, révoltes et voies de fait des pauvres, la demande surtout de 825 ouvriers forts et valides de Paisley, s'autorisant des lois et des statuts de l'Écosse pour obtenir des secours, ont alarmé les personnes charitables et tous les propriétaires.

Le docteur Chalmers a même remarqué que, dans une paroisse où le Conseil de l'église s'était opposé à une détermination assez peu réfléchie des propriétaires, d'établir une taxe des pauvres, la discussion qui s'était ouverte à cet égard avait eu pour résultat de diminuer de moitié la quotité des aumônes et d'augmenter le nombre des pauvres du double; et cependant le Conseil de l'église avait obtenu qu'il n'y aurait pas d'assiète de taxe des pauvres par l'assemblée des propriétaires.

L'assemblée générale des églises d'Écosse de 1819 avait annoncé dans un de ses rapports, que le paupérisme avait fait dans ce pays des progrès qui devaient exciter les alarmes de ceux qui prenaient quelqu'intérêt à sa prospérité; dans un autre, que les répartimens légaux et compulsoires étaient non-seulement radicalement imprudens et dangereux, mais qu'en outre la crise, dans laquelle toute l'Écosse devait prendre l'alarme, était arrivée, et que l'augmentation du nombre des paroisses où la taxe

avait été répartie, la faculté des pauvres d'appeler des répartitions des Conseils des paroisses à l'autorité judiciaire de la *cour des sessions*, la quotité toujours croissante de la taxe, devaient porter sans aucun délai à adopter des mesures pour résister aux progrès de ce mal, et même, s'il était possible, pour en détruire totalement les causes.

M. Kenadie, membre du parlement, présenta, il y a quelques années, à la chambre des communes, un projet de loi qui aurait paré à ces dangers. Adopté d'abord par cette chambre, il avait été rejeté par la chambre haute, sans autres motifs que ceux des intérêts privés de la haute aristocratie. En 1824, il avait représenté ce bill sous une autre forme; il éprouva une forte opposition dans la chambre des communes, parce qu'il n'était pas bien compris et ne passa pas au-delà de la 1re. lecture.

L'autorité législative du parlement étant en vain réclamée, l'autorité judiciaire empiétant journellement sur les droits des propriétaires et des conseils des paroisses, les taxes et le nombre des pauvres augmentant tous les jours, il fallait se résoudre à s'abandonner au cours du torrent et des désastres du paupérisme.

Le docteur Chalmers, persuadé que l'effet ordinaire du répartiment était de doubler le nombre des pauvres et de diminuer les aumônes particulières, proposa l'adoption d'un autre système pour la paroisse de Saint-Jean de la ville de Glascow dont il venait d'être chargé.

La population de cette paroisse était de 8,366 individus ; la proportion du nombre des domestiques à celui des maîtres était comme 1 à 33, tandis que dans le reste de la ville elle était comme 1 à 6; c'était donc une paroisse pauvre, habitée uniquement par de petits ménages. Sur le rôle des taxes des pauvres de la ville de Glascow, elle était la paroisse qui payait le moins de taxes, toute proportion gardée, et celle qui recevait le plus de secours, 1,400 liv. sterl. Le conseil de la paroisse obtint qu'on ne taxât point ses habitans et qu'on lui laissât les aumônes de ceux-ci, lesquelles s'élevaient annuellement à 400 liv. sterl.; ce Conseil s'engageait de faire face à ses besoins avec cette somme. De ces 400 liv. sterl., 225 étaient destinés à des secours, déjà déterminés en faveur de pauvres âgés, infirmes ou estropiés et qu'on ne pouvait cesser de secourir. Il restait donc 175 liv. et ce qui pourrait être retranché par la mort du nombre des pauvres pensionnaires, portés sur la liste des 225 liv. sterl.

En trois ans et neuf mois, du 1er. octobre 1819 au 1er juillet 1823, la somme de 400 liv. sterl. a suffi à tous les besoins des pauvres de la paroisse. Sur la liste des 225 liv. sterl. vingt pauvres sont morts; la paroisse en a reçu 33 nouveaux fort âgés et les a portés sur la liste des 225 liv. sterl., le plus grand nombre de ceux-ci est employé dans les manufactures.

La première année, les 175 liv. sterl. ont été presque épuisés. Il y avait eu des circonstances extraordinaires, telles que maladies, défaut de travail, cherté de vivres. Elles ne se sont pas représentées dans les années suivantes; le total des dépenses a donné une année commune de 66 liv. 6 s. sterl.; d'un autre côté, les aumônes ont excédé la somme de 400 liv. sterl. de celle de 80 liv. qui a été employée à fonder des écoles de paroisses, où l'on n'apprend qu'à lire, à écrire et à compter.

Le système du docteur Chalmers est fondé, tout entier, sur le principe que c'est la magnificence et la certitude des secours légaux fournis au moyen de la taxe, qui ont créé le paupérisme anglais. Otez cette certitude, bornez-vous, dit-il, aux secours indispensables, au pur nécessaire, et vous aurez moins de pauvres, parce que ceux des pauvres qui doutent s'ils ont des droits à la taxe et si ce secours ne doit pas être plus restreint, cessent de demander; ce n'est que dans le cas d'une extrême nécessité qu'ils recourent au Conseil de la paroisse. D'un autre côté, les aumônes s'augmentent, parce qu'on sait qu'elles seront appliquées avec sagesse et économie. Beaucoup de pauvres qui redoutent d'être inscrits sur la liste fatale, s'adresseront dans leur détresse à leurs amis, et les aumônes générales sont diminuées de ces aumônes particulières; il est également prouvé par l'expérience du docteur Chalmers que, dès que les personnes charitables savent qu'elles ne seront pas taxées, elles se livrent davantage à leur générosité.

Ces épreuves font honneur au jugement, à la sagesse du docteur Chalmers. Sont-elles suffisantes? telles qu'elles sont, peut-on en déduire des conséquences applicables au système de secours des pauvres de la Grande-Bretagne, et même de l'Écosse en particulier? Nous ne le croyons pas.

Tant que les lois sur les grains ne seront pas changées, que la grande culture ou les grandes fermes ne cesseront pas d'être l'objet de l'engouement général, ou que le système n'en aura pas été rompu par le laps de temps, tant que par suite de ce système

on portera à la production du blé, les terres médiocres et les terres mauvaises; tant que dès-lors on dépensera à la production du blé plus qu'il ne vaut, ce qui le porte à un prix de 60 sch. le quarter; enfin tant qu'il y aura de grandes variations, entre les années d'abondance et celles de détresse, il est bien difficile que la taxe des pauvres ne suive pas la progression de l'accroissement de la population.

L'ouvrage du docteur Chalmers est d'une grande utilité, non-seulement pour l'Ecosse, mais pour toute l'Europe occidentale. Il doit trouver sa place dans la bibliothèque de l'homme d'État. Les tentatives du docteur Chalmers pour rendre stationnaire le paupérisme, s'il ne peut pas l'affaiblir ou le détruire, méritent de devenir l'objet de sérieuses considérations dans les états que ce fléau menace. Avec des impôts exagérés, avec le resserrement des débouchés du commerce extérieur, avec les baux élevés des fermes, que rend indispensable le haut prix des terres, résultat imminent de l'agiotage et de la baisse fictive et même frauduleuse de l'intérêt, avec les prix du blé de plus en plus inférieurs parce que le fermier, de jour en jour plus appauvri, est obligé de les vendre à tout prix; un État se ruine et est obligé d'en venir à des taxes des pauvres. Le luxe corrupteur de grandes capitales corrompues n'est pas la richesse; mais il est le précurseur et bientôt le symptôme de la pauvreté.

De Monverant.

21. Tableau des impositions paroissiales et notamment de la taxe des pauvres dans les différens comtés de l'Angleterre. (*Monthly Magazine*, nov. 1824.)

Le rapport présenté au parlement d'Angleterre dans sa dernière session, par la commission chargée de l'examen des taxes paroissiales et spécialement de la taxe des pauvres, a été imprimé dans le mois de juin 1824, à Londres, par ordre de la chambre des communes.

Nous n'avons point cette pièce officielle sous les yeux; mais il en a été donné dans le *Monthly Magazine* une analyse très-détaillée dont nous avons extrait les documens qui nous ont paru le plus dignes de fixer l'attention des lecteurs étrangers à la Grande-Bretagne.

On comprend en Angleterre sous le nom commun d'impositions paroissiales (*parochial assessments*) toutes les taxes im-

posées par les autorités locales des comtés ou des paroisses pour être appliquées directement à quelque objet spécial de dépense. La taxe des pauvres forme à elle seule plus des quatre cinquièmes du montant de ces impositions, le reste se compose de différentes taxes qui ont chacune leur destination particulière, telles que la taxe des comtés (*county rates*), la taxe des routes (*highway tax*) etc...

Les contributions paroissiales sont levées sur les terres, les maisons, les fabriques (*mill and factories*) et les redevances féodales (*manurial profits*). Leur montant total a été en 1822 de 6,703,501 l. st. (167,587,525 fr.) répartis entre les diverses natures de biens imposés dans la proportion suivante : Terres, 4,602,252 st.; Maisons, 1,762,952 ; Fabriques, 247,390; Redevances féodales 90,909.

On voit que la propriété territoriale paie à elle seule plus des deux tiers de cette somme, tandis que les manufactures n'y contribuent que pour un vingt-septième. Les développemens relatifs à la taxe sur les maisons sont d'un grand intérêt pour la statistique.

D'après les documens mis sous les yeux du parlement, on compte dans toute l'étendue de l'Angleterre et du pays de Galles 2,088,156 maisons et 11,978,875 habitans, ce qui suppose à peu près cinq habitans par maison. (1) Mais 1,446,000 maisons étant occupées par des indigens que leur pauvreté exempte de tout impôt, et 202,628 par des fermiers ou tenans qui ne sont point soumis à la taxe, le nombre des maisons imposables se trouve réduit à 437,626. Sur ce nombre 393,781 sont taxées à une somme annuelle inférieure à 50 l. st. (1250 fr.) et dont le taux moyen est évalué à 31 sh. (38 fr. 75 c.); 35,708 paient de 50 à 110 st. (2750 fr.); 4610 de 110 à 160 st. (4000 fr.), enfin 3527 sont imposées à 160 st. ou au-dessus. On estime que les 43,845 maisons comprises dans ces trois dernières classes paient près de la moitié du montant de la taxe.

(1) Price évalue le nombre des maisons de l'Angleterre et du pays de Galles, en 1777, à 952,734; en 1801 à 1,633,399, et en 1811 à 1,848,524; ainsi depuis 50 ans le nombre des maisons de l'Angleterre a plus que doublé, et paraît s'accroître de 200,000 tous les dix ans.

Il est à remarquer que ce nombre semble avoir au contraire baissé dans la première moitié du 18e. siècle; car il était de 1,300,000 en 1690.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici combien le nombre des gens riches est proportionnellement plus considérable en Angleterre qu'en France. Avec une population de trente millions d'âmes, la France peut à peine porter sur ses listes électorales 20,000 citoyens payant 1,000 fr. à l'état pour toute espèce de contributions directes.

L'Angleterre, sur douze millions d'habitans, possède plus de quarante mille propriétaires qui payent annuellement plus de 1,200 fr. pour la seule taxe des maisons, et cette taxe n'entre que pour un sixième dans la masse des impositions paroissiales, auxquelles il faut joindre la charge encore plus forte de l'impôt territorial (*land tax*), et des taxes générales (*assessed taxes*), dont le produit s'élève à plus de 7 millions st. (175 millions fr.) Mais, d'un autre côté, si l'on songe que dans le plus florissant des trois royaumes, 1,446,000 maisons renferment, à cinq habitans par maison, 7 millions d'âmes, que près des deux tiers de la population s'y composent de familles indigentes, dont la plupart ne subsistent qu'au moyen des secours publics, on sera porté à croire que s'il y a en France moins de richesses, il y a aussi moins de misère, et que si la classe des grands propriétaires y est moins opulente et plus restreinte, celle des petits propriétaires y est infiniment plus nombreuse.

Il en résulte sans doute qu'on ne trouve pas chez nous ces influences puissantes, ces immenses capitaux qui, sous la protection d'un gouvernement fortement constitué, favorisent le développement de la civilisation et opèrent des prodiges d'industrie; mais, en revanche, nous n'avons ni *Botany-bay* ni taxe des pauvres; il y a dans la masse du peuple plus d'aisance et moins de crimes, et ce que nous perdons en force nationale, nous le gagnons en bonheur individuel. C'est en considérant notre patrie sous ce dernier point de vue, trop négligé des politiques, que nous apprendrons à moins envier nos voisins et à mieux apprécier nos propres avantages.

D'après le dénombrement que nous avons cité plus haut, Londres, en y comprenant le comté de Middlesex qu'on peut regarder comme sa banlieue, renferme 1,274,800 âmes et 152,869 maisons sur lesquelles 21,193 sont taxées à plus de 50 liv. sterl., 3,371 à plus de 110 liv. sterl., et 3,041 à plus de 160 liv. sterl. Le nombre des maisons de ces douze dernières classes, pour tout le royaume, n'est que de 8,137; ainsi elles appartiennent presque

toutes à la capitale et spécialement au quartier de Westminster. Londres supporte plus du tiers de la taxe sur les maisons et environ le douzième du montant total des contributions paroissiales. Paris avec le département de la Seine paye, d'après le budget de 1825, 24 millions qui sont le douzième de la somme totale des quatre contributions directes, et entre pour 20 millions ou un dixième dans le produit des contributions indirectes. D'après ces données, il semblerait que la quote-part des deux capitales dans les impositions de l'État est à peu près égale. Mais si l'on considère que Londres avec Middlesex embrasse un neuvième de la population totale de l'Angleterre, tandis que la population du département de la Seine n'est qu'un 37[e]. de celle de la France, on trouvera que Paris éprouve, eu égard au nombre de ses habitans, une surcharge de plus des deux tiers, tandis que Londres, au contraire, paye proportionnellement un peu moins que le reste du royaume.

Nous pourrions en conclure que les provinces d'Angleterre sont beaucoup moins pauvres que celles de France relativement à la capitale; et, en effet, quelle effrayante inégalité de ressources, quelle immense concentration de richesses ne faut-il pas supposer chez nous, pour qu'une population de 800,000 âmes, rassemblée dans un espace de quelques lieues, puisse payer la onzième partie des contributions de toute nature imposées à un royaume qui a 30 millions d'habitans et 26,000 lieues de superficie! Mais, pour établir un semblable parallèle, il faudrait prendre une autre base que le taux inégal et toujours variable des impositions paroissiales. Affectées à un but purement spécial, ces taxes sont réparties d'après le besoin et non d'après la population ou les ressources de chaque localité; et tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'il y a un peu moins de mystère. Au reste, on se fait assez généralement une idée exagérée de la population de Londres, d'après l'usage qu'ont les Anglais de comprendre toujours le comté de Middlesex dans ce qu'ils appellent leur capitale (*metropolis*). Sur les 152,000 maisons attribuées à cette capitale, l'enceinte de Londres et de Westminster n'en renferme que 35,000 dont 12,000, près de la moitié, payent annuellement pour la taxe au-delà de 50 liv. sterl., et 3,771 au-delà de 110 liv. sterl.

L'enceinte de Paris embrasse 26,000 maisons dont le revenu moyen peut être évalué à 2,500 fr., et l'impôt moyen à 577 fr. Le nombre des maisons, comparé à celui des habitans, donne huit

habitans par maison pour Londres, et 27 pour Paris; la différence est immense; mais elle serait peut-être un peu moindre si l'on pouvait dans ce calcul séparer Londres de Middlesex.

L'importance des faits nous a entraînés à considérer dans tous ses détails une seule branche des impositions paroissiales. Il est temps de revenir au rapport de la commission et d'examiner les divers emplois auxquels ces contributions sont appliquées. Nous avons déjà dit que la taxe des pauvres en absorbait plus des quatre cinquièmes.

D'après le compte rendu au parlement, cette taxe s'est élevée annuellement aux sommes suivantes : de 1811 à 1815, 6,123,178 st.; de 1815 à 1818, 6,844,290; de 1818 à 1821, 7,273,229; de 1821 à 1822, 6,358,703; de 1822 à 1823, 5,773,096 (1).

Ainsi cet impôt, toujours proportionné à la misère du peuple, s'est constamment accru depuis la pacification générale de l'Europe, en 1815 jusqu'en 1821, où il a atteint le maximum de son élévation. A partir de cette époque, il a commencé à décroître dans une progression tellement rapide que dans l'espace de deux ans, de 1821 à 1823, la réduction a été de plus de 1,500,000 sterl. (37,000,000 fr.)

La commission s'applaudit de ce dernier résultat qu'elle considère comme un indice certain des progrès de la prospérité nationale. Mais il est juste de remarquer que pendant le cours de la période que son rapport embrasse, les changemens opérés dans le montant de la taxe ont constamment suivi les variations survenues dans le prix des grains. Le *quarter* de blé, qui se vendait 90 sh. en 1817, est tombé à 53 sh. de 1821 à 1822, et à 41 sh. de 1822 à 1823. Par conséquent il est très-vraisemblable que la réduction opérée sur la taxe, dans ces dernieres années, n'a été que la conséquence naturelle de la baisse du prix des grains, et il ne

---

(1) Cette taxe était en 1680 de 665,370 st., en 1764 de 1,200,000 st., et en 1773 de 3,000,000 st.; par conséquent elle a été doublée de 1680 à 1764 en 84 ans, de 1764 à 1773 en 9 ans, et de 1773 à 1823 en 50 ans. Nous avons vu que dans la dernière période le nombre des maisons avait été également doublé. La seconde période, si remarquable par l'accroissement rapide de la taxe, correspond aux dix années de paix qui suivirent la guerre de sept ans; ainsi il n'y a eu en Europe, depuis un siècle, que deux paix générales qui aient eu quelque durée, celle de 1763 et celle de 1815, et c'est précisément à ces deux époques que l'Angleterre a éprouvé la hausse la plus forte dans sa taxe des pauvres.

faut pas se hâter d'établir sur une base aussi mobile des conclusions favorables à la prospérité de la Grande-Bretagne. Dans l'année 1823, le prix du quarter de blé s'est élevé de nouveau à 56 sh. Lorsque les comptes de cette année seront connus, on verra si le développement des richesses publiques aura pu en effet balancer l'accroissement de misère, qui est le résultat inévitable du renchérissement des denrées dont le peuple fait sa nourriture habituelle.

Si nous pouvions présenter ici le résumé du budget de tous nos bureaux de bienfaisance, il serait curieux de comparer leurs ressources avec cette effrayante somme de 150 millions qui égale presque les intérêts de notre dette consolidée, et que l'Angleterre consacre chaque année au soulagement de la classe indigente. En supposant que les secours donnés aux pauvres sur les fonds publics fussent partout en France dans le même rapport avec la population qu'à Paris, ils s'élèveraient pour le royaume entier à cent-vingt-un millions. Mais cette somme est évidemment très-exagérée; car il n'existe d'administrations charitables que dans nos villes, et les pauvres ne sont secourus dans nos communes rurales que par les dons volontaires de la charité. On doit s'étonner que nous n'ayons point été obligés de recourir à des moyens plus puissans, après une révolution qui nous a laissés dans une position semblable à celle où se trouva l'Angleterre sous le règne d'Élisabeth, lorsque les propriétés ecclésiastiques, qui sont le patrimoine des malheureux, eurent été aliénées par une confiscation générale.

Mais sous Henri VIII et ses successeurs, les biens ravis au clergé et aux catholiques furent donnés aux courtisans ou à des familles en crédit, et devinrent le principe de ces grandes fortunes territoriales auxquelles l'aristocratie anglaise doit sa puissance. En France ils ont été morcelés et vendus aux paysans qui sont devenus propriétaires. De là cette aisance répandue dans les campagnes, qui nous a épargné la nécessité d'établir une taxe des pauvres.

Les autres taxes comprises dans les impositions paroissiales se sont maintenues de 1812 à 1814 au-dessus de 2,000,000 ster. (50,000,000 fr.) En 1822, elles n'excédaient pas 930,405 sterl. (23,000,000 fr.), d'où il suit qu'elles ont été réduites de plus de moitié depuis la paix.

Ces taxes peuvent être comparées, sous plusieurs rapports, aux centimes additionnels votés par nos conseils généraux et nos communes, pour des dépenses d'utilité locale; ces centimes, dont

il n'est question dans le budget que pour mémoire, sont ordinairement portés dans les comptes pour 25 millions, déduction faite des dépenses du cadastre. On voit que les deux sommes ne diffèrent pas sensiblement ; mais chez nous ces fonds sont principalement consacrés à l'entretien des routes et aux dépenses du culte catholique ; tandis que chez nos voisins les routes sont entretenues au moyen des droits de barrière (*turn-pikes*), et l'église orthodoxe (*established-church*) subsiste de ses propres revenus. En revanche, les comtés d'Angleterre sont chargés de l'entretien des prisons et de la plupart des frais de police et de justice criminelle, auxquels il est pourvu en France sur les fonds communs du budget. Ces frais sont couverts au moyen d'un impôt particulier, connu sous le nom de taxe de comté (*county rates*), dont le montant total s'élevait, en 1822, à 561,453 ster. (14,000,000 fr.)

Voici le détail des dépenses auxquelles cet impôt est affecté ; nous avons mis en regard, autant qu'il a été possible, les sommes dépensées en France pour des services analogues.

Taxes des comtés.

Dépenses des coroners.	12,217 st.	
Clercs des justices de paix.	20,479	
Frais de poursuite et de transport des malfaiteurs et vagabonds.	107,358	(2,600,000 fr.)
Bâtimens de justice des comtés. . . .	22,837	
Maisons de détention (Gaols). . . .	119,845	(3,000,000 fr.)
Maisons de correction.	110,963	(2,774,000 fr.)
Réparation et construction des ponts.	63,740	
Salaire des trésoriers et dépenses diverses.	100,902	

Dépenses analogues en France.

Justices de paix	3,000,000 fr.
Frais de justice criminelle.	2,500,000
Prisons départementales.	3,700,000
Maisons centrales de détention. . .	3,000,000

Le montant des taxes paroissiales étant fixé chaque année par les autorités locales en proportion des besoins, il en résulte que ces taxes pèsent très-inégalement sur les différentes parties de l'Angleterre, et comme leur produit est spécialement consacré au soulagement de l'indigence et à la répression des délits, le

taux auquel elles sont portées marque dans chaque comté les progrès de la démoralisation et de la misère.

Nous avons pensé que, sous ce double rapport, on pourrait tirer quelques conséquences intéressantes du tableau suivant, qui présente les inégalités les plus saillantes dans leur répartition.

Comtés qui paient le plus (1) pour la taxe des pauvres.	Comtés qui paient le moins pour la taxe des pauvres.	Comtés qui paient le plus pour la répression des malfaiteurs.	Comtés qui paient le moins pour la répression des malfaiteurs.
Kent.	Lancastre.	York-West.	Cornouailles.
Sussex.	Cumberland.	Lancastre.	Cumberland.
Suffolk.	Stafford.	Essex.	Derby.
Essex.	Derby.	Warwick.	York-East.
Norfolk.	Devon.	Devon.	Northampton.
Northampton.		Lincoln.	Oxford.
Oxford.		Chester.	Northumberland.
Buckingham.		Wilts.	

On voit par ce tableau qu'il n'est pas vrai, comme on l'a cru long-temps, que l'augmentation de la taxe des pauvres soit due à l'accroissement de la population manufacturière; car les districts les plus industrieux, tels que les comtés de Stafford et de Lancastre, sont précisément ceux où cet impôt est le plus léger, tandis qu'il pèse très-fortement sur les cantons agricoles, même les plus fertiles, et spécialement sur les comtés d'Oxford, de Northampton et de Buckingham, qui sont ceux de toute l'Angleterre où, à cause de la rareté du combustible, il y a le moins de manufactures (2). Mais en revanche les villes populeuses du nord et de l'ouest, qui sont le siège de l'industrie la plus active et du commerce le plus étendu, présentent une effrayante masse de fonds absorbés par les frais de justice criminelle.

Les comtés de York-West, de Lancastre et de Warwick, où sont situés les grands districts manufacturiers de Leeds, de Manchester, de Liverpool et de Birmingham, sont particulièrement remarquables sous ce rapport.

---

(1) Il est bien entendu que les termes de plus ou de moins ne sont employés ici que dans un sens relatif et eu égard à la population.

(2) Ce qui prouve que la misère des comtés agricoles est surtout causée par l'agglomération des propriétés foncières, c'est qu'on voit peu de pauvres dans les provinces agricoles de France, et surtout dans les pays de petite culture où les terres sont très-divisées.

Dans le comté de York-West, les dépenses pour la répression des malfaiteurs (*prosecution of offenders*) s'élèvent en 1823 à 7,674 sterl., tandis qu'à Londres même elles ne montent qu'à 5,906 sterl., et que dans les autres comtés elles ne dépassent pas 3,000 st.

Le comté de Lancaster emploie en frais de poursuites et d'arrestations plus du tiers des taxes paroissiales, lorsque partout ailleurs cette proportion est au-dessous du cinquième.

Ces frais sont, au contraire, extrêmement faibles dans le comté d'York-East où l'agriculture domine, ainsi que dans ceux d'Oxford et de Northampton, que nous avons déjà cités comme étant très-chargés de pauvres.

Les districts les plus riches en mines, tels que Cumberland et Derby, paraissent être ceux où il y a tout à la fois le moins d'indigens et de criminels.

Serait-il donc vrai que les travaux industriels augmentent l'aisance des peuples, mais qu'en même temps ils les démoralisent; que l'agriculture ne satisfait qu'avec peine à leurs besoins, mais qu'elle leur conserve l'énergie et les vertus morales? On sait que toutes les nations de l'antiquité professaient une haute estime pour la vie agricole, et attribuaient aux arts et à l'industrie une influence pernicieuse sur les mœurs.

Les faits peuvent seuls aujourd'hui décider cette importante question sur laquelle nous nous abstenons de prononcer (1).

J. de P.

22. Colonisation des pauvres de la Grande-Bretagne et de l'Irlande dans l'Amérique du sud.

Bien convaincus des inconvéniens de l'émigration isolée, entreprise par des individus ou des familles dénuées de tout moyen d'existence, les auteurs du plan dont nous parlons ont voulu, pour ainsi dire, centraliser l'émigration et la prendre sous une espèce de tutelle. Ils se sont d'abord occupés du choix d'un pays

(1) M. de Châteauneuf, dans son excellent ouvrage sur les enfans trouvés, a remarqué que les départemens les plus riches et les plus industrieux de la France étaient ceux qui produisaient le plus d'enfans naturels, et que les départemens pauvres et agricoles des provinces centrales étaient ceux qui en produisaient le moins. Ainsi l'on trouve d'un côté l'aisance avec l'immoralité, de l'autre les bonnes mœurs avec la misère.

fertile et d'un climat salubre. La contrée qui environne Buenos-Ayres leur a paru convenable sous tous les rapports, et ils sont entrés en négociation avec le gouvernement de ce pays, qu'ils ont trouvé bien disposé à leur égard. Un capital considérable a été formé pour subvenir aux frais de transport des colons et aux dépenses nécessaires à leur entretien jusqu'à l'époque des premières récoltes. On a le dessein d'allouer à chaque colon mâle une métairie avec un enclos de cinquante acres, et de construire les routes, les moulins et tous les autres bâtimens d'utilité commune. Jusqu'à l'achèvement de ces constructions, tous travailleront en société. Des gages seront accordés à chacun d'après le taux moyen des gages en Angleterre; mais un tiers en sera réservé pour couvrir les sommes avancées à leur profit. A mesure que cette réserve s'élèvera à la part des dépenses faites pour un individu, on mettra cet individu en possession de sa ferme qui appartiendra désormais à lui et à ses héritiers en toute propriété, moyennant une rente de 5 dollars par an, et sous la condition que la métairie continuera d'être habitée et que des soins seront donnés à la culture des terres. Ainsi le colon pourra s'occuper lui-même de sa métairie ou l'affermer, pour continuer à travailler en société et appliquer ses épargnes à l'acquisition successive de plusieurs autres fermes. Les affaires de la société seront régies par un comité de cinq directeurs, nommés par les colons, aussitôt qu'un certain nombre d'entre eux auront acquis des biens fonds par les moyens ci-dessus indiqués. Les registres tenus par ce comité seront toujours ouverts à l'inspection des colons. Rien ne sera omis pour assurer à ceux-ci le libre exercice de leur religion, et à leurs enfans une éducation convenable. Tout homme, qu'il ait quelque propriété ou non, sera admis, s'il présente des certificats de sa bonne conduite, de sa sobriété et de son amour pour le travail. Toutefois les colons qui auront quelque bien trouveront sans aucun doute à l'employer d'une manière avantageuse. Le premier transport doit partir au mois de février 1825 des ports de Glascow et de Liverpool. (*Rev. Encycl.*, sept. 1824, p. 743.

23. Tableau des sociétés et des institutions religieuses, charitables et de bien public de la ville de Londres, traduit du *Charity Almanach* (1823), des ouvrages de A. Highmore, etc. In 12 de XXIV, 198 p. Paris; 1824; Crapelet, imp.-libr., et Servier.

Ce recueil, qu'a publié le fils de l'un des hommes les plus célèbres de notre âge par ses travaux philosophiques, a pour but de nous faire connaître toutes les institutions par lesquelles l'esprit d'association a créé dans la capitale de l'Angleterre des moyens de culture morale et des ressources contre l'infortune pour les classes laborieuses. C'est un exemple encourageant offert à l'esprit d'association et à ses intentions religieuses et philanthropiques en France et dans sa Capitale. M. de Laborde, dans son ouvrage si connu sur l'*Esprit d'association*, avait déjà tracé (liv. IV, ch. 7) une esquisse rapide de plusieurs établissemens charitables formés à Londres. M. de Gérando fils en a donné un tableau à peu près complet.

Londres compte, d'après ce tableau, environ 461 sociétés ou institutions philanthropiques, savoir : 37 sociétés religieuses, 12 à 15 hôpitaux généraux, 14 sociétés de charité maternelle, 28 hôpitaux particuliers, une centaine d'institutions pour l'éducation des enfans pauvres, 4 écoles d'instruction et d'industrie, plus de cent sociétés et établissemens pour des professions particulières, 9 sociétés d'améliorations philanthropiques, 34 institutions pour le soulagement des malheureux et des délaissés, 21 dispensaires, 4 sociétés de secours mutuel (nombre évidemment fort incomplet), 10 sociétés de bienfaisance locale, 37 sociétés de nature générale et publique, enfin 12 autres non comprises dans la classification précédente. On a classé parmi les institutions philanthropiques quelques sociétés savantes, dont la philanthropie n'est pas le but principal, et qui ont pour objet spécial le progrès des connaissances humaines, telles que la société royale de Londres, les sociétés linnéenne, horticulturale, et 10 ou 12 autres de même nature.

On peut apprécier par ce tableau et par les détails malheureusement incomplets que l'auteur a été à portée d'y joindre pour chaque institution, les progrès qu'a faits et que fait tous les jours chez nos voisins l'esprit d'association dirigé par la charité. Sur 461 associations que signale le recueil de M. de Gérando, il n'y en a que 54, à peu près le neuvième, dont il ait pu évaluer

les recettes ou les dépenses annuelles. Le total pour ces 54 établissemens monte à 303,310 l. st. (7,582,750 fr.); en évaluant seulement au quadruple les recettes ou dépenses annuelles des 407 autres associations, on aura un total annuel en recette ou en dépense de 30,331,000 francs consacrés à Londres au soulagement, à l'instruction et au perfectionnement des classes laborieuses et indigentes. On remarquera que plusieurs de ces institutions, dirigées par la bienfaisance spontanée et libre des associés, se chargent d'y accomplir ce qui se fait ailleurs par l'action directe du gouvernement et de l'administration; nous citerons dans ce nombre l'hôpital maritime (*Seamen's Hospital*), l'hôpital de Westminster, la société de la marine (*Marine society*), la société pour la suppression de la mendicité, etc. On remarquera encore, en parcourant ce tableau, que la charité ingénieuse et éclairée de ces associations, embrassant à la fois les nationaux et les étrangers, les membres de l'église anglicane et ceux de toutes les communions dissidentes, enfin les individus de toute les classes et de toutes les professions, n'a, pour ainsi dire, laissé sans secours aucune infirmité ni aucun genre de malheur. On ne saurait trop applaudir au zèle avec lequel à Londres toute la classe aristocratique et opulente s'empresse de concourir aux institutions philanthropiques et à leur prospérité. Toute la famille royale leur accorde la protection la plus généreuse et la plus étendue. Plusieurs de ses membres s'y dévouent même personnellement avec beaucoup d'activité. Le tableau encore incomplet que nous signalons montre le roi d'Angleterre protecteur ou président de 32 associations, le duc de Sussex, protecteur, président ou vice-président de 34; le duc d'York de 28, le duc de Glocester de 12, le prince de Saxe-Cobourg de 16, la duchesse de Kent, protectrice de 8 à 10; la duchesse de Glocester de 4 à 5, etc. M. de Gérando cite avec raison comme exemple frappant du zèle des Anglais pour les associations philanthropiques, celui de M. Vansittart, qui, pendant tout le temps qu'il a été chancelier de l'échiquier, n'a pas manqué une seule fois de se rendre aux réunions mensuelles d'une petite société biblique dont il est membre, et qui se réunit dans les environs de Londres. M. de Gérando témoigne le désir de voir se naturaliser parmi nous les sociétés qui s'occupent de l'amélioration morale et religieuse des marins et des soldats; les sociétés créées pour répandre la connaissance du christianisme en général, et parmi

les Juifs; la société pour la conservation de la vie des naufragés ; les associations en faveur des écoles du dimanche, des écoles d'adultes, des maîtres d'écoles pour la mise en apprentissage des enfans pauvres, pour l'éducation des enfans des prisonniers ou condamnés, pour le refuge et l'occupation de ceux qui ont subi leur peine ; pour l'encouragement des domestiques, surtout celles du sexe faible; pour la retraite et le renvoi dans leur pays des jeunes servantes sans place ; pour la suppression de la mendicité ; pour la conservation de la morale publique ; pour héberger les malheureux sans asile; pour le soulagement des gens de lettres pauvres et des étrangers ; l'association des avocats en faveur des veuves et des familles des membres du barreau; les *Asylums* ou écoles pour les enfans en bas-âge, etc., etc. L'auteur, en indiquant à notre émulation ces institutions bienfaisantes, n'a pas négligé de signaler celles du même genre que la charité religieuse et philanthropique ont créées ou qu'elles veulent établir en France, entre autres, parmi ces dernières, une société pour la conservation de la vie des naufragés, qui s'étendrait à tous les accidens dont est menacée la vie des hommes, et une association en faveur des *Asylums* ou écoles pour les enfans en bas-âge. On a fait circuler un prospectus pour l'établissement de la première de ces deux associations. Il s'est aussi formé récemment à Paris une société de dames qui s'occupe d'y fonder une institution semblable à celle que les sœurs de Saint-Joseph ont formée à Lyon, pour offrir, à l'expiration de leurs peines, un refuge aux malheureuses condamnées qui, flétries à jamais aux yeux de la société, se voient souvent réduites à rentrer dans la voie du crime. Les condamnées sortant de Saint-Lazare et des Madelonnettes seraient reçues dans l'asile que l'on veut fonder dans la capitale. Quant aux associations anglaises, la plupart ont des administrateurs appelés *Governors*, qui doivent leur titre au taux de leur souscription, et de plus, un comité dirigeant ; leurs dépenses sont alimentées par des dotations, des revenus de capitaux et quelquefois de biens-fonds, par des souscriptions, des dons éventuels, des quêtes, des produits de bals ou de concerts. Elles se réunissent en assemblée générale une fois par an, à des jours fixés indiqués dans le *Charity Almanach*, principalement dans les mois de mars, avril, mai, juin et décembre. A. D. V.

24. Londres. Société pour la suppression de la mendicité.

En 1822, 2,235 pauvres ont été secourus; sur ce nombre, 188 étaient étrangers, et 2,047 nationaux. Parmi ces derniers se trouvaient 813 Irlandais, ou plus d'un tiers du nombre total. En 1823, le nombre de personnes secourues ne s'est élevé qu'à 1343, dont 434 Irlandais, ou un peu moins du tiers, et 146 étrangers. On voit que, dans ces deux années, les Irlandais sont toujours dans la même proportion que les premières années; ce qui prouve que l'état de l'Irlande est loin de s'améliorer. En 1822, les souscriptions ont formé une somme de 4,397 liv. sterl. (109,000 fr. environ); en 1823, cette somme s'est élevée à 4,405 liv. sterl. (110,000 fr. et plus). Les dépenses de chacune de ces recettes ont approché du montant des recettes. (*Rev. Encyc.*, déc. 1824, p. 817.)

25. État progressif de la population des villes de Manchester et de Liverpool.

Manchester et Salford.

En 1757	le nombre des maisons était de 3,313,	et la popul. de	19,337 hab.
1773	4,268,		27,246
1821	21,156,		133,788
1824	25,913,		163,888

Liverpool.

En 1720	le nombre des maisons était de 2,367,	11,833
1760	5,166,	25,787
1801	11,785,	77,708
181	16,162,	94,376
1821	20,339,	118,972
1824	22,756,	135,000

(*The weekly Regist.*, Paris, 10 avril 1825.)

26. Universités de Cambridge et d'Oxford. — Il paraît, d'après l'Almanach de Cambridge, que le nombre des étudians actuellement sur les bancs de cette université s'élève à 4,700, ce qui présente une augmentation de 210 sur celui de l'année dernière, et celle de 1,905 sur les douze années précédentes. Le nombre des élèves, à Oxford, n'est que 4,660; ainsi l'univer-

sité de Cambridge l'emporte, pour la première fois, sous ce rapport, sur cette dernière.

M. H. Drummond, banquier, a fondé et doté, à ses propres frais, une chaire d'économie politique à Oxford. Le traitement du professeur est de 150 liv. st. par an. (*Galignani's Messenger*. Paris, 13 et 16 avril 1825.)

27. 1. Rapport des commissaires pour la construction de nouvelles églises, 1824.

2. Catéchisme des Protestans dissidens; nouvelle édition, par W. Newman, 1824. (*Quart. Review*, déc. 1824, p. 229.)

Quoiqu'il soit très-long, l'article ne fait connaître ni le rapport ni le catéchisme. C'est un plaidoyer en faveur de l'église anglicane contre les sectes qui s'en détachent.

28. Statistique du Danemark. — Le conseiller d'état danois, Thaarup, fera paraître dans le courant de 1825 un *aperçu sur l'état le plus récent du Danemark*, pour servir de manuel aux fonctionnaires et aux amateurs de la statistique. Déjà en 1790, l'auteur avait fait paraître une *courte introduction sur la statistique de la monarchie danoise*; ouvrage qui fut bien accueilli dans le royaume et dans l'étranger, et qui fut réimprimé l'année suivante, et traduit l'an 1795 en allemand, 2 vol. Ce fut le précurseur du grand ouvrage de M. Thaarup : *Introduction détaillée à la statistique de la monarchie danoise*, 6 vol., 1812—1819. Depuis ce temps, l'auteur a recueilli beaucoup de faits, surtout pour les parties qui ont subi le plus de changemens, telles que l'organisation militaire et financière, et il a rédigé en un volume d'environ 40 feuilles toute la statistique du royaume; elle est traitée dans l'ordre suivant : Bibliographie, cartes géographiques; division du Danemark, superficie, état physique, population, productions, agriculture, pêche, manufactures, fabriques, métiers, corporations, commerce, numéraire, banque, état ecclésiastique et scientifique, culte, instruction, universités, police, établissemens de charité, lois, justice, constitution, administration, état militaire, relations extérieures, colonies, finances, recettes et dépenses. L'ouvrage paraîtra chez le libraire de l'université, Brummer. (*Wolff, Journ. for Politik*, etc., déc. 1824.)

29. Fondation d'un Athénée, ou Société de lecture, à Copenhague.—Le *Messager français du Nord*, imprimé à Copenhague, qui paraît depuis le 1er. janvier 1825, nous apprend qu'il vient de s'établir dans cette capitale un Athénée qui compte déjà plus de 200 membres, parmi lesquels sont les professeurs, les savans, les ministres du culte, les médecins, les avocats, etc., les plus distingués de la ville. Les personnes qui fréquentent cet établissement, analogue à la belle et utile Société de lecture, fondée à Genève depuis quelques années, y trouvent à leur disposition les meilleurs journaux politiques, commerciaux, scientifiques, littéraires et critiques de l'Europe et de l'Amérique, ainsi que les ouvrages nouveaux les plus remarquables des différens pays. Les salons de lecture sont ouverts, depuis le matin jusqu'au soir, dans un fort beau local au centre de la ville.

30. Enseignement mutuel en Suède.—Nous lisons dans un rapport adressé au roi de Suède par le consistoire de Lund, que deux nouvelles écoles d'enseignement mutuel viennent d'être établies, l'une à Ystad, l'autre à Landskrona. (*Le Globe*, 9 avril 1825.)

31. Suède. Administration du Cadastre.—Cette commission a présenté au roi le résultat des recherches que S. M. lui avait ordonné de faire sur l'accroissement de la population depuis 1748. La Suède proprement dite, la Finlande non comprise, avait alors 1,736,483 habitans. Ce nombre s'était élevé en 1773 à 1,958,797; en 1798, à 2,352,298, et en 1823, à 2,687,457. L'accroissement annuel a été de 12,680, terme moyen des 75 années. En 1823, il y avait 477,858 couples mariés, et il y a eu 56,054 décès, et 98,259 naissances. L'excédant des naissances a donc été 42,192 dans cette seule année. Prenant à ce taux l'accroissement de 1824, celui des quinze dernières années aura été de 375,000 âmes, ou 25,333 par an. Cette progression accélérée est due, sans doute, à l'aisance générale, produite par les progrès de l'agriculture et de l'industrie et à la propagation de la vaccine. En 1779, il y a eu environ 15,000 morts de la petite vérole, et il y en a eu 11 dans toute la Suède en 1822. (*Rev. Encycl.*, mars 1825, p. 853.)

32. Lettre de M. Simonof, professeur de l'Université de Kasan. (*Bull. de la Soc. de géograph.*, n°. 16, p. 159.)

Cette lettre rappelle les résultats de la protection du gou-

vernement russe pour les progrès des sciences, et particulièrement des sciences géographiques. L'arrondissement de l'université de Kasan, dit ce savant professeur, est le plus vaste et le plus intéressant de tous les arrondissemens scientifiques de la Russie. Son influence s'étend depuis le pays *civilisé* des gouvernemens de Kasan, de Nizknei-Novogorod, de Simbirsk, de Penza jusqu'à la péninsule de Kamtchatka; depuis le beau climat des gouvernemens de Saratow, d'Astrakhan, des Caucases; depuis le climat brûlant de la Géorgie jusqu'aux neiges perpétuelles de la côte de la mer glaciale. L'auteur cite les voyages de M. Vischnewsky, membre de l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg, faits pendant sept ans, pour déterminer des positions géographiques dans la Russie européenne, les observations astronomiques, les travaux des généraux Schabrak et Tenner, dans les gouvernemens de St.-Pétersbourg et de Wilna, les expéditions russes dans les parages du cercle antarctique, vers le détroit de Behring, vers Terre-Neuve, les travaux importans et périlleux de Wrangel et Anjou, qui ont exploré presque toute la côte septentrionale de la Sibérie, la découverte d'une communication entre les rivières Tase et Énisey, si importante en ce qu'elle procure un moyen sûr et facile d'envoyer aux peuples qui habitent les rives du Tase, toutes sortes de fournitures.

Quant à la Sibérie, M. Simonoff fait remarquer que presque tout y est encore inconnu. Dans cette vaste contrée, si singulière par la diversité de ses climats, de ses productions, de ses plantes, par les richesses intarissables cachées au sein des montagnes qui la couronnent, par la marche rapide de la civilisation de ses habitans indigènes, les positions de beaucoup de villes ne sont déterminées qu'approximativement; la hauteur des montagnes n'a pas encore été mesurée. On ne peut encore répondre de l'exactitude des positions que relativement à quelques endroits situés sur la route de Kasan à Kiachta, déterminés par le célèbre académicien Schabert, pendant son voyage à la suite de l'ambassade russe en Chine, et de quelques autres, situés près des mers, et visités par plusieurs savans navigateurs russes et étrangers. Le nivellement et la détermination des degrés du méridien dans cette partie de la terre, sont extrêmement nécessaires pour la connaissance du globe terrestre; surtout la mesure d'une partie du méridien, dont le degré était mesuré dans

les Indes orientales. Il serait encore plus important de prendre en Sibérie une mesure du degré d'un cercle parallèle à l'équateur, pour faire bien juger de sa figure par la comparaison de cette mesure avec celles qu'on aura faites en Europe.

Grâces au zèle éclairé de M. de Magnitzky, curateur de l'université de Kasan, on trouve des gymnases dans tous les chefs-lieux de gouvernemens, des écoles dans toutes les villes. Il a chargé l'université de faire le plan d'un grand Lycée qui doit être établi en Sibérie, et d'un jardin botanique qui doit être à Krasnoyarsk, ou dans un autre endroit du gouvernement d'Eniséysk, pour entretenir toutes les plantes de Sibérie. Les instituteurs des écoles sont munis d'instrumens et d'instructions nécessaires pour faire toutes sortes d'observations sur la géologie, la météorologie, la statistique, la topographie, etc. La commission, composée des membres de l'université de Kasan, est chargée de mettre en ordre les notes et mémoires qui lui sont déjà parvenus en grande quantité. A. D. V.

33. Commerce de Russie. — Depuis le 1er. janvier jusqu'au 1er. novembre 1824, il a été importé par la douane de Teflis pour 586,458 roubles de marchandises, et par celle de Kisliar pour 527,478 roubles 10 kop. L'exportation par la première s'est élevée, dans le même espace de temps, à 216,760 roubles 33 kop; et par la deuxième à 393,428 roubles 83 kop. Les principaux articles d'importation ont été les étoffes de soie, de coton et de laine, le coton, la soie et les couleurs. L'exportation la plus importante a été en étoffes de coton, coutil, toile et cochenille. (*Rev. encycl.*, avril 1825.)

34. Progrès du commerce d'Archangel en 1823. — *Exportation.* — Froment, 11,434 tchetvertes; seigle, 16,608; orge, 684; avoine, 18,409; graines, 52,044; graisse de bœuf, 146,130 ponds; chanvre, 29,821; lin, 88,169; fer, 41,583; cuir, 1,682; potasse, 4,070; soie, 6,192; suif; 171; résine, 74,229 tonneaux; blé, 10,411; nattes, 675,696 pièces; planches, 314,065. (*Sieverni Arkhif*, Archives du nord, août 1824, n°. 8.)

35. Tables statistiques de l'état libre de Cracovie, pour l'année 1819. *Hertha*, vol. I, année 1825, p. 80.

I. *Division politique et topographique du territoire de Cracovie.*

Superficie: 20,7 milles carrés géographiques.

N°. topographique et chef-lieu de la communauté.	Population.	Montant des contributions en florins de Pologne.
1re. communauté, chef-lieu, Koscielniki.	5,652	27,244
2e dito, chef-lieu, Mogila.	3,567	16.650
3e. dito, chef-lieu, Modinica Wielka. . .	5.043	20,894
4e. dito, chef-lieu, Balica.	4,396	14,769
5e. dito, chef-lieu, Rybina.	3.842	13,555
6e. dito, chef-lieu, Czernichow.	3,717	8,386
7e. dito, chef-lieu, Liszkt.	3,470	9,674
8e dito, chef lieu, Zwierzinica	4.063	14.447
9e. dito, chef-lieu, Bobrek.	3,414	9,235
10e. dito, chef-lieu, Yaworzno.	3,718	7,416
11e. dito, chef-lieu, Koscielce.	3,626	7,584
12e. dito, chef-lieu, Mtoszora.	3,886	9,060
13e. dito, chef-lieu, Poreba.	3,609	8,497
14e. dito, chef-lieu, Lipowice.	3.631	8,915
15e. dito, chef-lieu, Krzeszowice.	4.202	27,881
16e. dito, chef-lieu, Pisary.	3,537	18,706
17e. dito, chef-lieu, Chrzanow.	3,073	7,624
Totaux du territoire.	66,446	230,537

II. *Division de la ville de Cracovie en communautés.*

Numéro topographique.	Quartiers.	Population.
N°. 1	Maisons nos. 1 à 120	2,275
2	121 268	2,407
3	269 393	2,057
4	394 532	2,057
5	533 683	2,063
6	Stradom 1 191	2,072
7	Klepars.	2,785
8	Dito.	2,264
9	Piasek.	2,226
10	Indenstouk.	2,365
11	Dito.	2,494
	(Ces deux derniers quartiers ne nomment point de représentans.)	
	Total pour la ville.	24.779
	Dito pour le territoire.	71,043
	Grand total de la population. .	95,822

Ainsi la population, hors de la ville, est à raison de 3480 individus par mille carré.

III. *Tableau du budget de l'année* 1818—9.

NATURE DES RECETTES.	Sommes partielles. Flor. de Pol.	Total. Flor. de Pol.
RECETTES.		
Tit. I. Excédant de l'année dernière.	. . . .	145,580 4
Tit. II. *Recettes ordinaires.*		
Fouage.	190,818 4 ½	
Contribution foncière.	155,340 28 ½	346,159 3
Tit. III. *Recettes éventuelles.*		
Accises sur les boissons.	164.005 »	
Contribution personnelle. . . .	105,834 »	
Postes.	12 000 »	
Timbre.	38,000 »	
Sel.	120,000 »	
Commerce du tabac.	2,560 »	
Débit de boissons.	37,095 »	
Amendes de police.	3,459 »	
Travaux publics.	6,293 »	
Hôpitaux.	1,853 6	
Maisons nationales.	9,675 »	499,824 6
Tit. IV. *Revenus fonciers.*		
Biens nationaux.	246,370 »	
Taxe sur les Juifs.	3,600 »	
Dîmes.	11,649 26	
Forêts.	12,562 20	
Mines.	14,121 2	306,303 18
Tit. V. *Intérêts des capitaux.* . . .	. . . .	13,026 14
Tit. VI. *Anciens revenus de la ville.*	. . . .	61,685 24
Tit. VII. *Recettes extraordinaires.*		
Exécutions publiques.	2,383 4	
Barrières.	3,780 »	
Herbages des fortifications. . .	705 14	6,868 14
Total des recettes.	. . . .	1,379,447 27
DÉPENSES.		
Tit. I. Sénat in pleno.	141,160 »	
Tit. II. Ministères de l'intérieur, de la justice, etc.	258,462 1	
Tit. III. Perception des revenus publics.	134,574 15	
Tit. IV. Polices y compris la milice.	225,246 16	
Tit. V. *Ad extraordinaria.*	94,133 26	
Tit. VI. Tribunaux.	132,100 »	
Tit. VII. Instruction publique. . .	394,771 »	
Total de la dépense.	. . . .	1,379,447 27

BILAN : { Recettes. . . 1,379,447,27
{ Dépenses.. . 1,379 447,27

Balance. . » »

Tableau comparatif des anciens et des nouveaux revenus des biens nationaux ordinaires.

	Florins de Pologne.	
Revenus actuels	99,093	21 ½.
——— anciens	71,981	» »
Différence en plus	27,112	21 ½.

IV. *Tableau des ordres monastiques existans dans le territoire de Cracovie.*

Ordres.	Profès.	Lais.	Revenus.	
Moines.	87	69	84,821	»
Religieuses.	164	8	244,294	»

Clergé séculier.—Cures, 50; desservans, 106; évêque, 1; chanoines, 16.

V. *Division du territoire de Cracovie en justices de paix.*

Arrondissemens.	Nomb. des just. de paix.	Chefs-lieux.
1er. arrond.	6	Cracovie.
2e.	3	Magila.
3e.	3	Chrzanow.
4e.	3	Kazeszowice.
Quatre arrond.	15	

VI. *Établissemens publics dans la ville libre de Cracovie.*

Désignation de ces établissemens.	Nombre de profess.	Nombre d'élèves.
Université de Jagellon avec quatre facultés.	30	276
Gymnase de Ste.-Anne.	9	695
——— Ste.-Barbe.	5	193
3 écoles primaires.	14	353
Totaux.	58	1,517

VII. *Tableau des artistes et des artisans qui se trouvent dans la ville libre de Cracovie.*

Individus de diverses professions, en tout 1913, dont, entre autres, 1 cirier, 2 cloutiers, 6 médecins, 8 aubergistes, 21 brasseurs, 59 cuisiniers, 90 boulangers, 126 fripiers, 128 cabaretiers, 130 marchands de tabac, 195 facteurs et commissionnaires juifs.

VIII. *Division territoriale des Juifs dans la juridiction de Cracovie.*

Cercle de Casimir, y compris l'ancienne partie de la ville de Cracovie, Casimir et Stradon, 6309; cercle de Chrzanow, 979; total de la population juive, 7288.

IX. *De la milice.*

1re. compagnie, 4 officiers, 14 sous-off., 137 soldats. 2e. comp., 4 off., 14 sous-off., 137 sold. Gendarmes à cheval, 4 sous-off., 40 sold. Totaux, 8 officiers, 32 sous-off., 314 soldats. L.

36. Sur les routes de la Suisse. — Rien ne développe plus l'industrie d'un peuple et ne donne plus d'activité à son commerce intérieur que la création de nouvelles routes, la conservation et la réparation des anciennes. Les différens gouvernemens de la Suisse paraissent toujours plus convaincus de cette vérité. Toutes les années on voit ce pays ouvrir de nouvelles communications, et avec elles l'industrie se développer avec succès, même dans les vallées les plus reculées. Dans les Grisons, outre les grandes routes déjà connues par le petit St.-Bernard et le Splugen, les routes suivantes ont reçu d'importantes améliorations : celle de Coire à Selva, dans la vallée de Tavetsch, et à Sainte-Marie, celle par Leuk et le Septimer, qui conduit à Bregaglia et Chiavenne; celle de Weissenstein à Punt, celle par Bernina à Tirano, et celle par Zuga et Davos à Klosters. Dans le canton de St.-Gall, la route dans le Toggenbourg, de Wildhaus à Grubs, se continue avec activité. Dans le canton de Zurich, on va construire une nouvelle route de Zurich à Lucerne, en contournant l'Albis, et en évitant ainsi les pentes trop rapides de cette montagne. Dans le canton de Schwitz, la route de Art à Kussnach est terminée; elle doit même être continuée jusqu'à Lucerne, ainsi que celle de Zug jusqu'à Art; de sorte qu'à l'avenir les voyageurs pourront visiter cette belle contrée en voiture. Dans le canton d'Unterwald, on travaille à la route par la montagne du Brunig. Celle de Stanz à Engelberg a été réparée. Les cantons d'Uri et du Tessin se concertent encore pour terminer la route par le St.-Gothard. Dans le canton du Tessin, une nouvelle route est ouverte par la belle vallée de Cento, qui conduira de Locarno à Domo-d'Ossola. La route militaire de Bormio, dans la Valteline, par le Stalvio, pour le Tyrol, est un véritable chef-d'œuvre. De Lucerne à Berne, la nouvelle grande

route par Sursée, Hutwyl et Soumiswald est entièrement achevée. Une nouvelle route conduit de la Chaux-de-Fonds, par St.-Léger, à Délémont. De Neufchâtel une nouvelle est établie le long du lac, jusqu'à Serrières. Dans le canton de Vaud, les routes semblent être celles d'un grand État. Une nouvelle route de Lausanne à Yverdun, par Echallens, va bientôt ajouter aux facilités du commerce. Dans le Valais, la grande route de Martigny à Reddes, à travers les marais du Rhône, est actuellement ouverte aux voitures. La route de Saint-Pierre au grand Saint-Bernard est réparée. Une autre conduit de Monthey à Thonon, par les vallées de Champéry et d'Abondance; une troisième, de Brigue à Oberwald, au pied du Grimsel et des glaciers du Rhône. On parle aussi d'établir des routes nouvelles le long des lacs de Thoun, de Brientz et de Wallenstadt, qu'on ne peut pas traverser dans les temps orageux. L'entreprise la plus difficile, mais en même temps la plus utile, ce serait une route de Brunnen à Altorf, le long du lac d'Uri. (*Moniteur*, 24 janv. 1825.)

37. L'école d'agriculture pour les pauvres du canton de Bâle s'est ouverte au commencement de juin, sous les auspices les plus favorables. La Société particulière à qui l'on en doit la fondation, a choisi pour modèle les instituts d'Hofwyl, de la colonie de la Linth, du Blaesihof, etc. Son but est de soustraire à la misère et à l'immoralité les jeunes garçons de notre canton livrés à l'abandon le plus déplorable, et d'en faire des hommes de bien et des citoyens utiles. Le maître choisi pour diriger cette institution, Henri Meyer, d'Ittingen, âgé de 31 ans et père de famille, a séjourné pendant 18 mois à Hofwyl, et a suivi pendant quelque temps les écoles de Blæsihof et de la Linth. Sa femme est chargée de l'économie de la maison, sous la surveillance et la direction d'un comité de dames. L'on doit à la générosité d'un membre du comité fondateur, non-seulement l'usage d'un bâtiment qu'il a fait arranger pour l'école des pauvres, à sa campagne, voisine de la ville, mais encore des occupations agricoles pour les élèves. La souscription volontaire ouverte à Bâle, au commencement de cette année, en faveur de l'établissement charitable dont nous parlons, avait produit, au 21 avril, une somme de 13,258 fr. de Suisse, dont 4000 fr. sont annoncés comme contribution annuelle. L'existence de l'institution se trouve assurée par ces dons généreux. Jusqu'à présent on n'a

reçu que six élèves ; ce n'est qu'avec prudence et avec lenteur que l'on remplira les vingt places pour lesquelles le plan est calculé. On adopte les plus sages précautions pour faire régner dans l'établissement de bonnes habitudes morales. (Nouvelliste Vaudois. (*Rev. enc.*, août 1824, p. 487.)

38. Geschichte der Stadtgemeinde Zug, etc. Histoire de la ville et commune de Zug ; par le docteur Stadlin. In-8.; Lucerne ; 1824 ; Meyer.

Cette histoire termine la première partie d'un ouvrage en quatre vol., que l'auteur publie successivement sous le titre général de topographie du canton de Zug, et dans laquelle l'histoire politique occupe la première place. (*Rev. encyc.*, nov. 1824, p. 405.)

39. Canton de Vaud. *Fondation d'une école d'enseignement mutuel.* — M. Benjamin Delessert, député de Paris, vient de donner à la ville de Cossonay, berceau de ses pères, une nouvelle preuve de sa libéralité en mettant à sa disposition une somme de 11,000 francs pour faciliter dans cette commune l'établissement d'une école d'enseignement mutuel. (*Rev. encyc.*, fév. 1825, p. 559.)

40. Allemagne. *Mœurs des étudians.* (*Le Globe,* Paris, 24 sept. 1824, p. 17.)

On a beaucoup parlé en France des associations d'étudians, désignées sous le nom de *Burschenschaft*, qui fixent aussi depuis long-temps l'attention des gouvernemens germaniques. Un *Voyage en Allemagne* (*a Tour in Germany*), publié naguère à Londres par M. Russel, caractérise assez sévèrement ces associations. Voici comment il les dépeint.

Dans les universités allemandes, dit-il, lorsqu'il se forme une nouvelle confrérie partielle (*Landsmannschaft*) dans l'association générale, son premier but est la guerre ; son principe fondamental est la discorde. Partout où il existe un certain nombre de ces confréries, elles deviennent les ennemies jurées l'une de l'autre, excepté lorsqu'un danger commun les force à se réunir et à faire cause commune. Chacune de ces sociétés aspire à dominer dans l'université, et veut être la plus respectée, ou, du moins, la plus redoutée dans la ville. Si le sujet de leurs contestations était de savoir celle qui renferme le plus de membres distingués,

on leur pardonnerait leurs rivalités éternelles; mais malheureusement le seul but, le seul désir des *burschen* (étudians) dans leurs débats, est de se *faire une réputation,* c'est-à-dire de faire quelque chose, n'importe quoi, qui étonne le monde et fasse parler. Or, un des moyens de parvenir à ce but désiré, c'est d'occasioner beaucoup de scandale, de se battre souvent en duel, de faire battre les autres, et de se trouver toujours les premiers et les plus ardens à repousser tous les efforts des magistrats ou des professeurs qui voudraient porter la moindre atteinte à leurs prérogatives. Si les occasions de se mortifier les uns les autres ne se présentent pas naturellement, il faut en créer; la moindre chose suffit pour donner le prétexte d'une querelle sérieuse, et l'épée est aussitôt tirée pour la décider.

Les *Burschen* ont une espèce de constitution écrite qu'ils appellent *Le Commentaire,* code général auquel tous les *landsmannschaften* sont soumis. Quel que soit leur nombre dans une université, il n'y a jamais qu'un seul *Commentaire,* et ce vénérable corps de lois, descendu de générations en générations, est confié à la garde de l'association la plus ancienne. Ce volume sacré, dont personne n'oserait contester le moindre principe, règle le mode d'élection de leurs officiers supérieurs, fixe les relations des dissidens avec les véritables *burschen,* et celles des *burschen* entre eux. Des peines plus ou moins fortes y sont établies selon les différens degrés de contravention. Mais l'objet particulier du *Commentaire*, c'est la discussion du point d'honneur. Ce n'est, au vrai, qu'un code sur le duel, et dans la conduite du duel, le *Commentaire* descend jusqu'aux particularités les plus insignifiantes. Le costume des combattans, les armes dont ils doivent se servir, la distance à laquelle ils doivent être placés, les coups qu'il leur est permis de porter, tout est fixé avec le plus grand soin, et ces minuties ont du moins le mérite d'empêcher l'un des adversaires de prendre sur l'autre un avantage illégal.

Une particularité assez remarquable, c'est que les *burschen* ne conservent ces mœurs bizarres que pendant trois ans. Lorsque l'étudiant a fini ses cours et quitté l'Université, il est compté lui-même parmi les *Philistins* (nom par lequel les *burschen* désignent tout autre qu'eux-mêmes). Les préjugés, les folies, les chimères politiques, la pétulante ardeur du *burschen* l'abandonnent en un instant, comme s'il se réveillait d'un songe; il revient de lui-même aux idées ordinaires; il rentre dans des habitudes

qu'il avait quittées, non par conviction, mais parce que c'était la mode autour de lui; il prend sa place naturelle dans la société, et mène une vie paisible et industrieuse, comme ses pères l'ont fait avant lui.

41. NOUVELLE DIVISION ET POPULATION DU ROYAUME DE HANOVRE. (*Neue al'gem. geogr. und statist. Ephemerid.*, XIIIe vol., 1er. cah. 1824, p. 2.)

Nous avons annoncé déjà ce travail dans notre numéro d'avril 1824; en voici un extrait d'après le *statistisches Repertorium* de Hanovre, par Ubbelohde.

Le royaume de Hanovre était divisé en onze provinces : Kalenberg, Gottingue, Grubenhagen, Lunebourg, Hoya, Brême, Osnabruck, Hildesheim, Ost-Frise, Bentheim et Höhnstein; mais comme quelques-unes de ces provinces étaient respectivement trop grandes et d'autres trop petites, on a jugé convenable de partager le royaume de Hanovre, sous le rapport de l'administration, en six grands gouvernemens (landvoigteien) à peu près de même étendue; on en a excepté seulement le Haut-Hartz, à cause des priviléges particuliers de ses habitans, et on lui a laissé, comme auparavant, son conseil supérieur des mines.

Cette nouvelle division a été mise en activité en 1823; en conséquence le royaume de Hanovre comprend :

1. Gouvernement de Hanovre. — Il se compose de la principauté de Calenberg, du comté de Hoya et du comté de Diepholz, déjà précédemment réunis avec le dernier sous la même administration. Il contient, suivant le recensement de 1821, 274,336 habitans sur 116,40 milles carrés (le mille linéaire est de 15 au degré d'un grand cercle), savoir :

a. Principauté de Calenberg, 151,520 habitans sur 49,50 milles carrés.

aa. Population des villes : 1. Bodenwerder, 1,232 habitans; 2. Hameln, 4,900; 3. Hanovre (sans Gortengemeinde), 22,702; 4. Münden, 1,043; 5. Wunstorf, 1,580.

bb. 17 bailliages, 113,770.

cc. 9 justices ou tribunaux indépendans des bailliages, 6,293.

b. Comté de Hoya, 104,160 habitans, sur 53,81 milles carrés.

aa. Ville : Nienbourg, 3,810 habitans.

bb. 13 bailliages, 10,350.

c. Comté de Diepholz, 18,656 habitans sur 12, milles carrés.

aa. 2 bailliages, 18,656 habitans.

2. Gouvernement de Hildesheim. — Il est formé de la principauté d'Hildesheim avec la ville de Goslar, les principautés de Gottingue et de Grubenhagen, et du comté de Hohnstein; il renfermait, en 1821, une population de 298,339 habitans sur 90,73 milles carrés, savoir :

a. Principauté d'Hildesheim : 31,07 milles carrés et 181,514 habitans.

aa. Villes : 1. Alfeld, 2,400 habitans; 2. Bockenem, 1,992; 3. Goslar, 5,482; 4. Hildesheim, 11,945; 5. Peina, 2,300.

bb. 14 bailliages, 78,540.

cc. 12 justices ou tribunaux, 7,855.

b. Principauté de Gottingue, 32,35 milles carrés et 96,486 hab.

aa. Villes : 1. Dransfeld, 1,211 habitans; 2. Gottingue, 9,148 3. Hardegren, 1,242; 4. Moringen, 1,556; 5. Münden, sans le faubourg Blume, 5,314; 6. Nordheim, 3,880; 7. Uslar, 1,945.

bb. 12 bailliages, 49,386.

cc 13 justices, 22,804.

c. Principauté de Grubenhagen, 24,26 milles carrés et 63,187 habitans.

aa. Villes : 1. Duderstadt, 4,127 habitans; 2. Eimbeck, 4,800; 3. Osterode, 3,922.

bb. 11 bailliages, 50,338.

d. Comté de Hohnstein, 3,05 milles carrés et 7,152 âmes.

3. Gouvernement de Lunebourg. — Il ne contient que la principauté de Lunebourg avec le Hanovre, faisant partie de Lauenbourg, 203,22 milles carrés, et 263,880 habitans.

aa. Villes : 1. Celle (avec les faubourgs, 8,529), 3,950 habitans; 2. Dannenberg, 1,346; 3. Harbourg, 3,429; 4. Hittzacker, 843; 5. Lunebourg, 1,204; 6. Luchow, 2,044, 7. Velzen, 2,700.

bb. 27 bailliages (*Aemter*), 179,261.

cc. 10 grands bailliages (*Amtsvoigteier*), 51,201.

dd. 8 justices nobles (*Adliche Gerichte*), 7,903.

4. Gouvernement de Stade. — Il embrasse les duchés de Brêmen et de Verden, et le pays dit Hodeln : 121,45 milles carrés et 207,212 habitans.

a. Duché de Bremen, 90,79 milles carrés et 163,689 habit.

aa. Villes : 1. Stade, 4,770 habitans; 2. Buxtehude, 1,934.

bb. 14 bailliages (*Aemter*), 89,867.

cc. 7 justices royales (*Königl. Gerichte*), 40,495.

dd. 18 justices nobles (*Adliche Gerichte*), 70,196.

b. Duché de Verden, 24,66 milles carrés et 28,563 habitans.

aa. Ville : 1. Verden, 4,215.

bb. 2 bailliages (*aemter*), 23,651.

cc. 1 justice royale, 697.

c. Pays de Hadeln, 6 milles carrés, 14,960 habitans.

aa. Ville : 1. Otterndorf, 1,760 habitans.

bb. 2 justices, 13,200.

5. Gouvernement d'Osnabruck. — Il renferme la principauté d'Osnabruck, le cercle de Meppen, le cercle d'Emsbuhren, le comté inférieur de Lingen et le comté de Bentheim, 104,58 milles carrés en tout, et 226,101 habitans, savoir :

a. Principauté d'Osnabruck, 43,46 milles carrés et 137,534 habitans.

aa. Villes : 1. Furstenau, 920 habitans; 2. Osnabruck, 10,915; 3. Quakenbruck, 2,077.

aa. 7 bailliages, 123,622.

b. Cercle de Meppen, 33 milles carrés et 39,526 habitans.

c. Cercle d'Emsbuhren, 3 milles carrés et 4,348 habitans.

d. Comté inférieur de Lingen, 6,22 milles carrés et 20,514, habitans.

aa. 2 bailliages, 20,514 habitans.

c. Comté de Bentheim, 18,90 milles carrés, et 24,177 habitans.

6. Gouvernement d'Aurich.—Il embrasse seulement l'ancienne Ost-Frise, 54,03 milles carrés et 140,348 habitans.

aa. Villes : 1. Aurich, 3,163 habitans; 2. Emden, 11,371; 3. Ersens, 1,913; 4. Leer, 5,787; 5. Norden, 5,369.

bb. 12 baillages, 105,836.

cc. 5 justices nobles, 4,909.

7. Conseil supérieur des mines de Klausthal. — Cette partie du royaume de Hanovre s'étend seulement sur le Haut-Harz (Oberhartz), et contient 9,14 milles carrés et 23,910 habitans.

aa. Villes : 1. Altenau, 1,200 habitans; 2. St.-Andreasberg, 3,574; 3. Cellerfeld, 3,483; 4. Grund, 960; 5. Clausthal, 7,760; 6. Lautenthal, 1,830; 7. Wildemann, 990.

bb. 1 bailliage, 4,113.

RÉCAPITULATION.

GOUVERNEMENS.	Milles carrés.	POPULATION totale.	POPULATION par mille carré.
1. Hanovre.	116,40	274,336	2,357
2. Hildesheim.	90,73	298,339	3,288
3. Lunebourg.	203,22	263,880	1,294
4. Stade.	121,45	207,212	1,716
5. Osnabruck.	104,58	226,101	2,162
6. Aurich.	54,03	140,348	2,597
7. Klausthal.	9,14	23,910	2,507
Total.	700,25	1,434,126	2,048

BILLY.

42. AACHEN, SPAA UND BURTSCHEID, Aix-la-Chapelle, Spa et Borcette, ou Manuel à l'usage des étrangers et des personnes qui vont prendre les eaux; par Aloys SCHREIBER, avec une instruction sur l'usage des eaux minérales; par HOEPFNER; format de poche; 304 p. Heidelberg, 1824; Engelmann.

Tout ce qui peut intéresser les personnes qui fréquentent les eaux d'Aix-la-Chapelle, de Spa et de Borcette, se trouve dans ce petit ouvrage. La carte indique les routes de poste et comprend tous les Pays-Bas jusqu'à Coblentz et Munster.

43. REDEN UND BERICHTE BEI DER JAHRESVERSAMML. DER FRANKFURT. GESELLSCHAFT. Discours et rapport fait à l'assemblée générale de la Société de Francfort pour l'encouragement des arts utiles; 18 pages in-4°. Francfort, 1823, Sauerländer.

La Société de Francfort surveille une école tenue les dimanches pour les artisans, et une caisse d'épargne. On voit par le rapport qu'elle s'occupe aussi d'inventions utiles.

44. ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DANS L'EMPIRE D'AUTRICHE.

Les peuples de l'Autriche continuent à se multiplier, ainsi que le démontrent les listes de conscriptions des provinces suivantes.

	En 1820.	En 1823.	Accroissem.
Autriche.	1,387,417.	1,956,334.	58,917.
Styrie.	777,926.	805,847.	27,291.
Tyrol.	737,562.	755,401.	16,639.
Bohême.	3,379,341.	3,539,441.	160,100.
Moravie.	1,305,448.	1,890,706.	35,253.
Galitzie.	3,393,445.	4,102,733.	209,233.
Lombardie.	4,068,262.	4,161,073.	92,316.

La nouvelle province à laquelle on a si mal à propos (du moins pour la clarté géographique) donné le nom d'*Illyrie*, présente une diminution *apparente* (1,141,960, réduits à 1,039,175, donc 102,735); mais cette apparence provient de ce que le district de Karlstadt et le littoral hongrois ont été restitués à la Hongrie, qui les réclamait. Quant aux autres provinces, les données officielles se rapportent à diverses années.

En 1805. Hongrie, 7,569,777. En 1823, 8,565,374; donc accroissement en dix-huit ans, 1,016,097.

En 1815. Limites militaires, 304,773. En 1823, 363,667. Augmentation en huit années, 53,394.

En 1817. Dalmatie, 304,055. En 1823, 334,075. Accroissement en six années, 30,020.

En 1736. Transylvanie, 1,551,360. En 1823, 1,972,513. Accroissement en trente-sept années, 420,650. (*Hertha*, to. I.)

45. Wien, seine Geschichte und seine Denkwürdigkeiten. Vienne, son histoire et ses monumens; ouvrage publié par le baron de Hormayr, historiographe impérial, de concert avec plusieurs savans, etc.; 2e. cahier du 1er. volume, 1er. 2e. et 3e. cahiers du 2e., et 1er. et 2e. du 3e.; in-8o. orné de gravures. Vienne, 1823.

Dans le second cahier du premier volume, M. Hormayr conduit l'histoire de Vienne jusqu'au règne de Constantin; il fait usage de l'Itinéraire de Jérusalem, de celui d'Antonin et de la Table Théodosienne, ainsi que de la *Notitia imperii*. Il montre que, dans le lieu où est aujourd'hui Vienne, il y avait une ville romaine nommée Vindobona, et que les Castra-Fabiana ou Faviana n'étaient autres que cette même ville. Marc-Aurèle mourut à Vindobona; Gallien la céda aux Marcomans, pour obtenir Pipa Solonina, fille d'un de leurs rois; Aurélien la reprit. Les remarques de ce cahier contiennent des passages d'auteurs an-

ciens, des inscriptions et des discussions sur Carnuntum; enfin il y a un tableau chronologique des évènemens qui se sont passés depuis J.-C. jusqu'en l'an 337. Le troisième cahier contient dans sa narration la chute de l'Empire d'Occident et la puissance d'Odoacre à Rome et en Italie. En général il y a ici beaucoup de choses qui appartiennent à l'histoire universelle, et qui n'ont rien de spécial. Tout cela est suivi d'une collection de titres et de chartes du moyen âge qui remplissent aussi tout le premier cahier du deuxième volume, sans se rapporter cependant à l'époque à laquelle est parvenu le récit. Le deuxième cahier du second volume va de Théodoric, roi des Ostrogoths, jusqu'au duché d'Autriche. Charlemagne y figure comme restaurateur de Vienne, et fondateur de St.-Pierre. Le Précis chronologique s'étend de 486 à 1156. Le troisième cahier finit avec Frédéric II; et toujours l'histoire du duché d'Autriche, dans laquelle il est parfois question de Vienne, occupe la principale place. Les deux cahiers qui commencent le troisième volume s'occupent de Rodolphe, surnommé *der Stifter* (le fondateur) et d'Ottocar, roi de Bohême. On donne la topographie et la construction de la ville à cette époque, et il y est question du système monétaire jusqu'à Ferdinand I. Enfin le troisième cahier du troisième volume, qui a paru aussi, nous conduit jusqu'à Frédéric III. (*Rev. encyc.*, novemb. 1824, p. 403.).

46. POPULATION DE LA STYRIE en 1819 et 1820, comparée avec celle des années précédentes, par le prof. Jos. KUDLER. (*Steyermärk. Zeitschr.* 1821, 1er. cah., p. 116.)

Cet essai présente, 1°. la population de la Styrie, d'après les divisions usitées; 2°. les accroissemens et diminutions; 3°. la population relative; 4°. les rapports du nombre des habitans, A à leur origine; B, à leurs professions diverses, clergé, noblesse, fonctions et emplois, bourgeois, artistes, commerçans, artisans et enfin paysans; C, ses rapports; quant aux sexes; 5° id. quant au nombre des familles, à celui des mariages, des fiançailles, des naissances et des décès; 6°. la division de la province en cercles, et celle des cercles en villes, bourgs et villages, avec le nombre des maisons par cercles.

La Styrie comprend les cercles de Gratz, de Marbourg, de Cilly, de Judenbourg et de Bruck, en tout 5.—Cercle de Gratz. — La population indigène était en 1819 de 288,033 âmes, dont

il fallait déduire 816 absens; mais en ajoutant ensuite 2,054 habitans nés hors du pays, on avait une population effective de 289,271 âmes. En 1820, la population indigène était de 289,292, déduction faite de 1130 absens, et en y ajoutant 2,274 étrangers, la population effective était de 290,330; accroissement, 1,065 âmes. — Cercle de Marbourg. — En 1819, 170,466 indigènes, déduisant 361 absens et ajoutant 437 étrangers, restait pour population effective 170,572 âmes. — En 1820, 172,867 indigènes, déduisant 469 absens et ajoutant 490 étrangers. — Population réelle 172,838; accroissement, 2,316. — Cercle de Cilly; Indigènes, en 1819, 165,195; déduisant 569 absens et ajoutant 357 étrangers, restait pour la population effective, 164,983 habitans; en 1820, 166,554 indigènes; déduisant 684 absens et ajoutant 486 étrangers, il restait pour population réelle 166,296 âmes; accroissement, 1,313. — Cercle de Judenbourg. En 1819, 86,981 indigènes; déduisant 241 absens et ajoutant 731 étrangers, on avait pour population réelle, 87,471 âmes; en 1820, indigènes, 86,049; absens à déduire, 287; étrangers à ajouter, 992; population réelle, 86,754; diminution, 717. — Cercle de Bruck. En 1819, indigènes 63,070; absens à déduire, 429; étrangers à ajouter, 525; population réelle, 63,166; en 1820, indigènes, 63,264; absens à déduire 432; étrangers à ajouter, 556; population réelle, 63,388; accroissement, 222.

On voit que la population de la Styrie, de 1819 à 1820, s'était augmentée de 4,916 âmes dans les quatre cercles de Gratz, Marbourg, Cilly et Bruck, et qu'elle avait éprouvé une diminution de 716 âmes dans le cercle de Judenbourg, ce qui réduisait l'accroissement total pour la province à 4,199 âmes.

La population indigène totale de la Styrie était en 1819 de 773,745 âmes; absens à déduire, 2,416; étrangers à ajouter, 4,134; population effective, 775,463; en 1820, indigènes, 777,926; absens, 3,002; étrangers résidans, 4,738; population effective, 779,662 individus. La population indigène de la Styrie était en 1806 de 813,113 habitans; elle a donc perdu en 14 ans 35,187 habitans, c'est-à-dire, un peu moins d'un 23e.

L'auteur a calculé que la population devait doubler dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale en 23 ans, en France, en 50 ans, dans la Grande-Bretagne en 54 ans. Appliquant ses calculs aux États autrichiens, il trouve que la population ne pourrait doubler en Hongrie qu'en 150 ans, dans la Basse-Au-

riche qu'en 176 ans, dans la Bohême qu'en 230 ans, dans la Gallicie, qu'en 248 ans, et dans la Moravie, y compris la Silésie autrichienne, qu'en 296 ans. La Styrie paraissant plus sujette, que les pays cités, à de grandes variations dans sa population, se refuse à ces calculs.

Quant à la population relative du duché de Styrie, en 1819 et 1820, elle était, dans le cercle de Gratz, de 2,957 habitans par mille carré, dans le cercle de Marbourg de 2,838, dans celui de Cilly de 2,603, dans celui de Judenbourg de 829, dans celui de Bruck de 866, et dans le Duché pris en masse, de 1,744. La différence entre la haute et la basse Styrie était 3 à 1 par mille carré, au profit de la Styrie inférieure. La population de la province est faible, quand on la compare avec d'autres états de l'Autriche et de l'Allemagne. Ainsi on compte par mille carré en Lombardie, 5,612 habitans, dans le territoire vénitien 4,388, dans la Bohême 3,444, en Moravie 3,175, et en Gallicie, 2,469. Le Wurtemberg compte par mille carré, 3,853 et la Saxe 3,676 habitans.

La masse de la population styrienne se compose d'Allemands au nombre d'environ 478,544, et de Slaves ou Wendes, au nombre approximatif de 299,382; le reste se forme d'Italiens, de Français, de Hongrois, etc., en petit nombre.

La religion catholique étant presque la seule pratiquée en Styrie, c'est d'après le clergé catholique que s'établit presque entièrement le rapport de la population ecclésiastique à la population totale. Ce rapport était, dans le cercle de Gratz, de 1 habitant à 627; dans celui de Marbourg, de 1 sur 782; dans celui de Cilly, de 1 sur 649; dans celui de Judenbourg, de 1 sur 487; dans celui de Bruck, de 1 sur 598; et dans la Styrie entière, de 1 sur 637. L'auteur remarque que le royaume d'Écosse entier ne compte que 988 ecclésiastiques; le nombre en a cependant diminué graduellement en Styrie, puisqu'en 1786 on y en comptait 2540, c'est-à-dire 1 sur 223 habitans, en 1801, 1454, ou 1 sur 563, et en 1816, seulement 1316, ou 1 sur 381. Le nombre des ecclésiastiques dans cette province et de 5 par 3 milles carrés, pour le cercle de Judenbourg, et de 3 par 2 milles carrés, pour celui de Bruck. Il faut observer que le culte catholique exige un plus grand nombre de ministres que les cultes protestans. Dans le midi de l'Europe, la religion catholique compte, savoir en : Espagne, 1 ministre sur 58 habitans, à Naples; 1 sur 50; en Sicile,

1 sur 23, et en Portugal presque 1 sur 15. La religion grecque compte en Russie un ministre sur 262 laïcs.

La population protestante de la Styrie est évaluée par M. de Lichtenstern de 7 à 800 familles. Sartori, dans sa géographie de la Styrie, et Hassel ne l'évaluent pas au-dessus de 2400 âmes environ, dont 550 dans la Capitale.

Noblesse. — La répartition de cette classe entre les diverses parties de la province est très-inégale. On compte 1 noble sur 175 individus dans le cercle de Gratz, 1 sur 221 dans celui de Bruck, 1 sur 462 dans celui de Judenbourg, 1 sur 673 dans celui de Marbourg, et 1 sur 803 dans celui de Cilly. On voit que c'est dans ce cercle que la proportion est la plus faible, et dans celui de Gratz, qu'elle est la plus forte. La différence en plus, pour ce dernier, est d'un peu plus que de 4 à 1. Le terme moyen pour la Styrie entière est d'un noble par 300 habitans. Les femmes ne sont pas comprises dans cette évaluation. Mais le rapport des femmes nobles à la population du sexe féminin, en général, étant le même que celui des hommes nobles à la population mâle, on peut évaluer le nombre total des premières à 1334, et celui de la population noble, pour les deux sexes, à 2583 personnes. Cette population a presque doublé depuis 1786, époque à laquelle on ne comptait que 655 hommes nobles.

La proportion est plus forte en Styrie qu'en Bohême, où l'on ne compte qu'un noble sur 662 habitans, et qu'en Moravie, y compris la Silésie autrichienne, où il ne s'en trouve qu'un sur 909; mais elle est plus faible que dans les autres États autrichiens. Dans le pays au-dessous de l'Enns, la capitale comprise, on compte 1 noble par 93 individus. A Vienne seule on comptait, en 1816, 4377 hommes nobles, de manière que la noblesse styrienne ne forme que les $\frac{2}{8}$ de la noblesse de Vienne. On compte en Gallicie 1 noble sur 66 habitans, 1 sur 32 dans la Transylvanie, et 1 sur 21 dans la Hongrie. La proportion est aussi très-forte en Russie, où l'on trouve 1 noble par 96 habitans; mais le pays où elle l'est le plus est l'Espagne : on y compte à peu près 1 noble sur 10 individus.

Fonctionnaires, employés publics et autres membres des classes distinguées, tels que les professeurs, docteurs, gros négocians, officiers pensionnés, etc. — Cette partie de la population, qui se compose d'élémens divers, et dans laquelle ne sont pas compris les fonctionnaires nobles, peut être évaluée très-ap-

proximativement, dans le cercle de Bruck, au 103e.; dans celui de Gratz au 104e., dans celui de Judenbourg au 165e., dans celui de Marbourg au 234e., dans celui de Cilly au 311e., et dans toute la Styrie au 150e. de la population totale mâle.—On ne comptait en 1786 que 1253 individus de ces classes; elles s'élevaient en 1820 à 2501; elles avaient donc doublé, à 5 individus près, en 34 ans. Vienne comptait, en 1816, 5169 personnes des mêmes classes (1 habitant sur 21), nombre plus que double de celui que présente la Styrie entière, ce qui n'a rien d'étonnant pour la Capitale de l'empire autrichien.

Bourgeois, artistes, hommes industrieux.—La haute Styrie est le principal siège de l'industrie de la province; c'est le grand atelier des métaux, dont le travail occupe surtout les cercles de Bruck et de Gratz. Cette partie de la population formait en 1820 le 21e. de la population totale, dans le cercle de Bruck, le 24e. $\frac{5}{11}$ dans celui de Gratz, le 26e. dans celui de Judenbourg, le 60e. $\frac{9}{17}$ dans celui de Marbourg, le 86e. $\frac{2}{3}$ dans celui de Cilly, et le 34e. dans toute la Styrie. Ces classes ont éprouvé des variations dans leur population pendant la période de 34 ans qui s'est écoulée de 1786 à 1820, sans toutefois avoir presque augmenté ni diminué, puisque leur nombre total en individus était de 1,053 en 1786, et qu'il se trouvait en 1820 de 11,082. Cependant le nombre des habitans qui leur appartiennent a réellement augmenté, relativement à la diminution de la population totale en Styrie, ce qui prouve un progrès réel dans les classes industrieuses. Les progrès ont été plus grands dans la Bohême, où les classes industrieuses forment le 21e. de la population; dans l'Autriche inférieure, où elles en forment le 22e.; et en Moravie, où le rapport est à peu-près de 1 à 26. Mais la Styrie, sous ce point de vue, est bien supérieure à la Gallicie, qui ne compte dans les classes industrieuses qu'un individu sur 321; aux districts militaires des frontières, où le rapport n'est que de 1 à 451-452; et même à la riche Hongrie, où le même rapport est de 1 à 90; si les documens de la statistique de Schwartner, publiée il y a 14 ans, se trouvent encore exacts. On ne comptait dans ce royaume, en 1805, que 88,422 individus des classes dont il est question.

Les *cultivateurs* (paysans) en 1820 étaient dans les proportions de 100 à 642 dans le cercle de Judenbourg, de 100 à 656 dans celui de Cilly, de 100 à 747 dans celui de Marbourg, de 100

à 813 dans celui de Gratz, de 100 à 819 dans celui de Bruck et de 100 à 738 dans toute la Styrie. Le cercle de Cilly, sur une surface égale, contient près de quatre fois autant de cultivateurs que le cercle de Bruck. Le premier des deux en compte 196 par mille carré, celui de Marbourg 183, celui de Gratz 173, tandis que celui de Judenbourg n'en compte que 63, et celui de Bruck que 53. On en compte 127 par mille carré dans la Styrie prise en masse. La population cultivatrice a éprouvé des variations notables : elle était en 1786 de 57,599 individus; en 1813 elle s'était élevée à 65,815 ; en 1817, elle était descendue à 59,198, et en 1820 à 50,893. Différence du maximum au minimum en huit ans, 14,922. Cette partie de la population est plus faible en Styrie que dans l'Autriche inférieure, puisque dans cette dernière province elle est comme 100 à 732, tandis qu'en Styrie elle n'est que comme 100 à 738; mais elle est plus forte en Styrie qu'en Bohême, où le rapport est de 100 à 1046, et qu'en Moravie où il est de 100 à 1,062.

Population comparée des deux sexes. On sait qu'en général il naît un peu plus d'enfans mâles que d'enfans du sexe féminin. Les périls de la guerre, l'exercice des métiers dangereux consomment d'abord un plus grand nombre d'hommes ; le sexe faible reprend la supériorité ; toutefois les maladies qui viennent l'assaillir à l'époque des couches et du retour d'âge rétablissent l'équilibre. Il est cependant des pays où la supériorité du nombre est du côté du sexe féminin, et c'est ce qui a lieu pour la Styrie, non pas cependant d'une manière égale pour tous les cercles. A peine cette supériorité est-elle sensible dans la haute Styrie; elle est considérable dans les cercles de Gratz et de Marbourg. Celui de Cilly tient le milieu à cet égard. En 1820, l'excédant de la population en femmes sur la population mâle était, pour le cercle de Gratz, de 12,872 personnes ; pour le cercle de Marbourg de 8,499, pour le cercle de Cilly de 4,334, pour celui de Judenbourg de 91, et pour celui de Bruck de 22. La population en femmes pour toute la Styrie surpassait la population mâle de 25,788 individus. La proportion entre les deux sexes est indiquée avec plus de précision de la manière suivante :

Cercle de Marbourg	contre 1,000	il naît	1,103 femmes.
Gratz	1,000		1,093
Cilly	1,000		1,053
Judenbourg	1,000		1,002 $\frac{7}{8}$ (1)
Bruck	1,000		1,000 $\frac{7}{16}$
Dans toute la Styrie	1,000		1,068 $\frac{4}{7}$

La supériorité de la population en femmes se retrouve pour les autres provinces autrichiennes dans les proportions suivantes :

	Excédant.		Rapport à la population mâle.	
Autriche inférieure (1818)	65,352 (2)	comme	1,000	à 1,129
Autriche supérieure, y compris Salzbourg (1818)	40,811		1,000	1,094
Tyrol (1806)	12,833		1,000	1036
Gouv. de Laybach (17)	27,081		1,000	1,088
Id. des côtes	1,596		1,000	1,006
Bohême (1818)	233,998 (3)		1,000	1,153
Moravie avec la Silésie autrichienne (1818)	125,948		1,000	1,154
Gallicie (1818) (4)	114,775		1,000	1,062
Hongrie (1805)	36,868		1,000	1,009

Les résultats ne sont pas les mêmes dans le royaume Lombardo-Vénitien, ni dans les districts militaires des frontières. Dans le gouvernement de Milan, le nombre des hommes a surpassé, en 1816, celui des femmes, de 13,387 individus, les militaires non compris. Le rapport était en faveur de la population mâle, comme de 1,000 à 987.

Dans le territoire vénitien, l'excédant du nombre des hommes

---

(1) Jusqu'à l'année 1814 le sexe masculin était habituellement le plus nombreux dans ce cercle.

(2) Dans l'année 1813 l'excédant n'avait été que de 62,032 ; mais en 1817 il s'était élevé à 80,260, s'il n'y a pas eu d'erreur dans les calculs.

(3) L'excédant en 1811 n'était que de 231,848, d'après la description géographique et statistique de l'empire autrichien, par André. Weimar, 1813, p. 120 ; mais en 1817 il s'était élevé à 246,476 ; différence d'une année à l'autre, 12,478.

(4) L'année d'avant, l'excédant s'élevait à 123,922 ; différence d'une année à l'autre, 9,147.

sur celui des femmes a été, d'après le récensement de 1817, de 34,066 individus, et le rapport entre les deux sexes a été comme 1,000 à 965.

Dans les districts militaires des frontières, pris en masse, la conscription a démontré, en 1815, un excédant de 5,602 mâles; mais cet excédant n'a pas eu lieu dans toute l'étendue de ces districts, car ceux de la Transylvanie, de Carlstad et du Bannat ont donné un excédant en femmes de 3,295 personnes. La population mâle dans l'Esclavonie et les frontières du Bannat et de Waradin surpasse, au contraire, le nombre des femmes de 8,897 individus; d'où il résulte qu'au total, dans ces districts, le nombre des hommes est à celui des femmes comme 1,000 à 983.

Toutefois et en général, on voit que le nombre des hommes excède celui des femmes dans la monarchie autrichienne prise en masse.

Pour citer un exemple du même genre hors de l'Autriche, les documens officiels employés par Colquhoun, Tab. 1, 6, donnent pour résultat dans la Grande-Bretagne, en 1812, une population de 11,956,303 individus, et un excédant de 569,129 têtes dans le nombre des femmes sur celui des hommes.

Statistique domestique, ou des familles.

		Leur nombre a été	
		en 1819	en 1820
Dans le cercle de	Gratz	56,965	57,290
Id.	Marbourg	38,137	38,759
Id.	Cilly	35,777	35,942
Id.	Judenbourg	15,981	15,918
Id.	Bruck	12,529	12,621
Dans toute la	Styrie	159,389	160,530

On en comptait en 1810 157,623, en 1813 160,609, en 1818, 157,764.

Sussmilch, Crome et d'autres arithméticiens politiques comptent d'ordinaire pour chaque famille $4 \frac{3}{10}$ ou $4 \frac{4}{10}$ individus, ou 9 personnes pour 2 familles. Cette règle ne s'applique pas exactement à la Styrie: on y compte par famille 5 individus, ou plus précisément $4 \frac{846}{1000}$ personnes.

Mariages. — Le rapport du nombre des mariages à celui des familles, ou à la population, est un des points les plus importans

en économie publique. Les progrès du célibat sont considérés comme un symptôme fâcheux pour les mœurs. Quant à la Styrie, si le nombre des mariages a souffert quelques diminutions, ce résultat est moins l'effet d'un progrès d'immoralité que d'un manque momentané de ressources.

Le nombre des mariages dans toute la Styrie était, en 1819, de 126,256, et en 1820 de 127,846. Il avait augmenté dans la haute Styrie et diminué dans la Styrie inférieure. Le rapport du nombre des mariages à celui des habitans était de 100 à 608 $\frac{1}{2}$. Kerseboom et d'autres économistes comptent 13 mariages par 70 têtes. En Styrie on n'en compte que 13 sur 79 personnes; en 1803 il y avait 100 mariages sur 586 habitans.

Fiançailles. — On en comptait dans la Styrie entière, en 1819, 6096, et en 1820, 6099; on en comptait 1000 à 1200 de moins en 1809. Le rapport à la population totale dans chacune de ces deux années 1819 et 1820 était 1 à 127. Il était en 1817 comme 1 à 158, et en 1809 comme à peu près 1 à 160.

La durée moyenne d'un mariage est évaluée en général à 21 ans. En Styrie elle est peut-être au-dessus de 22 ou 23.

Naissances. — L'accroissement des ressources les a multipliées. Le nombre des enfans en 1819, les militaires compris, était 31,656, en 1820 de 30,571. En 1816, ce nombre n'avait pas dépassé 25,099, et en 1817 on ne comptait que 24,707 naissances. En 3 ans l'augmentation était donc de 5,864. D'après les relevés officiels, on comptait en 1814, sur 28,760 naissances, 84,26 enfans nés hors mariages. C'était le 6[e]. des naissances et plus pour les enfans naturels. Quant au rapport annuel des naissances au nombre des mariages, il est, en Styrie, de 2 enfans pour 13 mariages. L'année 1819 donne 16,377 enfans mâles, et seulement 15,279 du sexe féminin. Excédant des garçons, 1098, près du quinzième. En 1820 : garçons, 15,957; filles, 14,614; excédant des garçons, 1343, un peu moins du onzième. Dans les deux années prises ensemble, le rapport des naissances pour le sexe masculin à celles de l'autre sexe était à peu près celui de 25 à 23 $\frac{1}{9}$; celui des naissances à la population entière est de une par an sur 25 personnes.

Mortalité. Les deux années 1819 et 1820 ne se présentent pas à cet égard sous un aspect moins favorable que pour les fiançailles et les naissances. La mortalité a notablement diminué. L'année 1819 donne 21,162 décès; 1820 n'en compte que 19,451; dimi-

nution d'une année à l'autre, 1,701. On avait compté en 1817 28,008 décès, 8,547, c'est-à-dire beaucoup au-dessus d'un quart de plus qu'en 1820. En 1812, le nombre des décès s'était élevé à 29,206, et en 1834, jusqu'à 35,714, c'est-à-dire à 16,253 de plus qu'en 1820, six années après.

En général, et en Styrie comme ailleurs, il y a excédant de décès pour les mâles. Le contraire a eu lieu en Styrie pour 1819 : il n'est mort que 10,308 hommes, tandis qu'on a compté 10,854 décès parmi les femmes; différence en plus pour ce sexe, 546 décès. La loi générale s'est rétablie en 1820. La mortalité a été pour les hommes de 9,823, et pour les femmes, de 9,838; différence en plus du côté du sexe féminin, 185 décès. Le rapport de mortalité entre les deux sexes est à peu près comme 50 à 49. Celui des naissances aux décès surpasse de beaucoup le taux ordinaire dans les 2 années réunies; car il est presque comme 50 à 32, ou, plus exactement, comme 50 naissances à 32 $\frac{2}{3}$ de décès ordinaires. Le rapport des naissances aux décès est de 12 ou 13 à 10, ou de 28 $\frac{4}{7}$ à 27 $\frac{7}{9}$.

Parmi les habitans enregistrés pour la conscription, on compte 1 décès sur 38 habitans, proportion avantageuse pour la Styrie, puisque l'on compte en général un décès sur 36 et même sur 33 individus.

Lieux habités. — Comment répartis.	Villes.	Bourgs.	Lieux de marchés.	Villages.
Cercle de Gratz.	6	10	30	970.
—— de Marbourg.	3	6	16	832.
—— de Cilly.	4	2	25	1092.
—— de Judenbourg.	5	5	14	387.
—— de Bruck.	2	4	11	252.
Dans toute la Styrie.	20	27	96	3539.

L'état du pays, sous ce rapport, comparé avec l'année 1786, donne de moins 2 lieux de marché, et de plus 54 villages.

Le nombre des maisons dans toute la Styrie, en 1819 et 1820, était, pour la 1re. année, de 164,820, et pour la 2e., de 165,112; augmentation d'une année à l'autre, 292 maisons. Le nombre s'en était déjà accru en 1819, excepté dans le cercle de Judenbourg. En 1786, on n'en comptait que 160,699; en 1810, 165,394; et en 1818, seulement 164,823. Le terme moyen des

maisons, par chaque agglomération d'habitans, était de 44 à 45, et d'habitans pour chaque maison, de 4 $\frac{839}{100}$.

On compte dans le cercle de Cilly une ville par 15 $\frac{7}{8}$ milles carrés; dans le cercle de Gratz, 1 ville par 16 $\frac{1}{3}$ milles carrés; de Marbourg, 1 20 $\frac{1}{6}$; de Judenbourg, 1 21; de Bruck, 1 36 $\frac{1}{2}$; dans toute la Styrie, 1 20.

Dans les districts militaires frontières, on n'en compte qu'une par 78 m. c.; en Hongrie, qu'une par 86 m. c.; en Transylvanie, qu'une par 96 m. c. Mais dans l'Autriche inférieure, le rapport est d'une ville par 10 $\frac{2}{5}$ m. c.; en Moravie, 1 par 4 $\frac{5}{8}$ m. c., et en Bohême, où l'on en compte 286, 1 sur 3 $\frac{1}{3}$ m. c.; mais il faudrait bien des bourgs de Styrie pour y trouver une population équivalante à celle du bourg de *Ketskemet*, en Hongrie, où l'on compte 39,339 âmes, et bien des villages styriens pour offrir une population égale à celle du village Hongrois de *Csàba*, où l'on compte 17,850 habitans. A. D. V.

47. Grande foire de chevaux à Clausenbourg (Transylvanie.)

La Transylvanie est au nombre des pays où l'élève des chevaux est une branche importante d'industrie. Les chevaux transylvaniens doivent leur mérite au sang oriental et au climat très-favorable à l'ardeur et à la vitesse de ce généreux quadrupède. Les propriétaires de haras se sont déterminés à établir cette année une grande foire qui réunira en quantité, des chevaux des races les plus estimées, de selle, de poste, de trait, de carrosse, de parade, et des étalons. Cette foire se tiendra le 7 août et la semaine suivante à Clausenbourg, capitale de la Transylvanie, ville d'environ 25,000 habitans, passablement bâtie, à 31 stations de Pesth. Les vivres n'y sont pas chers et les fourrages y sont abondans. Les communications sont faciles de Pesth à Clausenbourg par Üllö, Szolnok, Gross Wardein, Terelélo. L'hospitalité hongroise garantit un bon accueil aux amateurs. M. le baron *Vessélinyi*, qui habite Zsibo, et qui a bien voulu communiquer au *Bulletin* cette annonce, donne une idée avantageuse des progrès de la culture, de l'exploitation des mines, et, en général, de la situation économique de cette province.

48. Exposition publique des objets d'art et d'industrie de la Lombardie, en l'année 1824. (*Annali univers.* Milan; oct. et nov. 1824; p. 181.)

Plusieurs des gouvernemens de l'Europe ont senti combien les

expositions périodiques des produits de l'industrie, dont la France a donné l'exemple, étaient propres à exciter l'émulation générale et à hâter les progrès des arts et du commerce. Le gouvernement de l'Autriche, entre autres, a introduit cette utile institution dans le royaume Lombardo-Vénitien. Une distribution de récompenses et d'encouragemens pour les arts libéraux et l'industrie nationale a eu lieu à Milan en 1824, après une exposition de leurs productions les plus remarquables. Nous mentionnerons les médailles d'or décernées à M. *Gaetano Cairo*, de *Codogno*, auteur et inventeur d'une machine destinée à la mesure des superficies sur les cartes; à M. *Clodio Cernuschi*, de *Monza*, établi à Milan, pour l'établissement en grand d'une raffinerie de sucre; à MM. *Jacquet*, *Roux* et compagnie, de Milan, pour des étoffes de soie et de laine d'excellente fabrication pour l'usage de la France, et à laquelle ont été employées les machines à la *Jaquard*, avec de nouveaux appareils, principalement pour schalls et crêpes de Chine, et pour avoir introduit les premiers la mécanique dite *Lisage*; à M. *Ignazio Pizzagalli*, de Monza, établi à Milan, pour l'imitation exacte en cire, de champignons tant mangeables que nuisibles; enfin, au professeur *Bernardo Bellini*, pour un nouvel établissement de stéréotypie à Crémone, et des éditions stéréotypes imprimées par lui. Les médailles d'argent décernées ensuite, ainsi que les mentions honorables, ont signalé des efforts aussi heureux que remarquables, dans divers genres d'industrie, et prouvent que le royaume de Lombardie n'est pas moins fécond qu'autrefois en esprits actifs, ingénieux et animés par l'amour des arts libéraux et industriels. A. D. V.

49. Disertacion historica sobre la parte que tuviéron los Espanoles en las guerras de Ultra-mar, etc. Dissertation historique sur la part que prirent les Espagnols aux guerres d'outre-mer, ou aux croisades, et sur l'influence qu'eurent ces expéditions, depuis le 11e. jusqu'au 15e. siècle, relativement à l'extension du commerce maritime et aux progrès de l'art de la navigation; par don M. F. de Navarrete; in-4. de 168 p. Madrid; 1816; imp. de Sancha. (*Corresp. Ast. géogr.* etc. de M. de Zach, 12e. vol. 2e. cah., p. 166.)

Nous empruntons encore à M. de Zach l'indication de ce travail peu répandu de l'habile géographe espagnol à qui l'on devra la publication des voyages originaux de Chr. Colomb, etc. Quoi-

que la date de cette dissertation soit déjà ancienne, on y trouve des documens très-importans et jusqu'alors inédits. La profonde érudition qui règne dans cet ouvrage embrasse la connaissance des travaux publiés dans les diverses langues de l'Europe, et même des travaux allemands que des traductions ont importés dans les langues d'une culture plus générale. Ainsi M. de N. a fait usage de l'ouvrage de M. Heeren sur les croisades, et M. de Zach invite ce célèbre écrivain à consulter à son tour l'écrit de M. de N. lorsqu'il publiera une nouvelle édition de son ouvrage.

A. D. V.

50. A visit to Greece in 1823 and 1824. Excursion faite dans la Grèce en 1823 et 1824; par George Waddington, auteur du Voyage en Ethiopie; in-12. Londres; 1825; Murray.

La lecture de ce voyage cause des sensations pénibles; un Anglais, un savant, n'a rapporté de la Grèce que des préjugés contre les malheureux Grecs, et l'on dirait qu'il n'a d'autre but que d'éteindre les sentimens généreux qui se sont manifestés dans toute l'Europe en faveur de coréligionnaires opprimés par la férocité stupide de l'islamisme. M. Waddington se plaît à réunir des traits propres à faire mépriser les Grecs; il décide qu'ils auraient dû souffrir encore un siècle, avant de songer à secouer le joug: M. Waddington, qui est *fellow* de l'université de Cambridge, parle fort à son aise. Il fait connaître les statuts de l'*Héteria* qui lui paraît la moins coupable des conspirations des Grecs; il déclare ce peuple aussi cruel que ses oppresseurs, qui, dans les derniers temps, n'exerçaient plus, suivant M. Waddington, qu'un despotisme mitigé. Pendant qu'Odysseus, à qui le *fellow* anglais ne reconnaît aucune bonne qualité, était gouverneur d'Athènes, le voyageur put à son aise visiter les environs; car Odysseus avait au moins cela de bon qu'il faisait la police. Un tiers des maisons d'Athènes sont détruites, les maisons des Turcs et celles des Grecs ont également souffert. Devenus maîtres de la citadelle ou Acropolis, les Grecs firent la découverte d'une petite chapelle antique souterraine auprès des ailes droites des propylées, et de la fontaine de Pan, à l'extrémité du nord-ouest de la citadelle. Le Parthenon a malheureusement souffert le plus; les Turcs, pour avoir du plomb, ont bouleversé une partie des constructions; les colonnes sont encore debout, et les sculptures n'ont pas été endommagées. La misère des Athéniens est extrême. Athènes n'a pas un vaisseau,

et c'est de toutes les villes grecques celle où la marine est le plus en décadence; le commerce de l'Attique se fait entièrement par des étrangers; les indigènes ont assez de peine à pourvoir aux premiers besoins de la vie. L'auteur trace le tableau que présentent des femmes pâles et exténuées, des enfans demi-nus et tremblans de froid, des figures décharnées qu'on voit sortir comme des spectres de misérables cabanes. M. Waddington s'est dispensé de visiter la Grèce occidentale, prétendant qu'elle n'offre rien de remarquable. L'auteur a pris la peine assez inutile de dresser le projet d'un traité de paix; il fait connaître l'état de la marine d'Hydra, et pour finir dans le même esprit dans lequel il a commencé, il fait l'apologie de feu sir Th. Maitland, commissaire, ou pour mieux dire, gouverneur anglais des îles ioniennes.

D-G.

51. Chio—*Instruction publique.* Le 3e. N°. des Chroniques du Levant renferme une exposition sommaire de l'organisation de l'école publique de Chio et de sa méthode d'enseignement. Les professeurs sont au nombre de treize.—Objets d'enseignement: *Théologie*, lundi, mercredi, vendredi, à 3 heures; *Grammaire*, tous les jours; *Langue latine*, lundi, mercredi, vendredi, à 9 heures; *Langue française*, tous les jours, à 4 heures; *Langue turque*, idem. *Dessin*, mardi, jeudi, samedi, à 9 heures; *Logique*, mardi, jeudi, samedi, à 10 heures; *Métaphysique*, idem; *Rhétorique*, idem (ce cours dure deux ans); *Morale*, jeudi, samedi; *Histoire ancienne génerale*, lundi, mercredi, samedi, à 9 heures; *Sciences mathématiques*, tous les jours, à 6 heures (le cours dure 3 ans); *Arithmétique*, mardi, jeudi, samedi, à 4 heures (ce cours dure six mois et a lieu deux fois par année); *Algèbre*, mardi, jeudi, samedi, à 5 heures; *Géographie*, lundi, mercredi, vendredi, à 4 heures; *Mécanique*, mardi, jeudi, samedi, à 9 heures; *Optique*; .... *Physique expérimentale*, mardi, jeudi, samedi, à 6 heures; *Chimie*, lundi, mercredi, samedi, à 2 heures. (*Rev. Encycl.*, février 1825, pag. 562.)

52. Une presse lithographique vient d'être établie à Théodosia par les soins du gouverneur de cette ville. La direction de cet établissement a été confiée à une société d'amateurs qui se propose de publier une suite de dessins représentant les objets d'antiquité et d'histoire naturelle, et les sites les plus remarquables de la Tauride. (*Le Globe*, 14 avril 1825.)

53. Aperçu général sur les puissances indigènes de l'Inde, et de leurs relations politiques avec le gouvernement de la Grande-Bretagne. (*Asiat. journ.*, avril 1824, n°. C, p. 357; et juillet 1824, n°. CIII, p. 1.)

Cette notice nous a paru nécessaire pour donner à nos lecteurs des notions exactes sur la géographie politique actuelle de l'Inde britannique. Ces renseignemens ne leur paraîtront pas seulement utiles comme servant à faire connaître, sous ce rapport, la division géographique d'une grande partie de l'Indoustan; ils leur feront encore pressentir l'influence qu'elle ne peut manquer d'exercer sur la situation économique de cette vaste contrée.

Le travail dont nous avons puisé les élémens dans le journal asiatique est des plus importans et des plus curieux. Non seulement l'auteur s'est attaché à donner un aperçu des diverses souverainetés de l'Inde considérées en elles-mêmes; il a voulu aussi mettre le lecteur à même d'apprécier le caractère des peuples et les rapports qui règnent entre eux et la puissance formidable de l'Angleterre. Il examine ce que cette puissance doit en redouter ou en attendre; et partout il montre la politique suivie par elle, pour retenir sous son influence, ou, pour mieux dire, sous le pouvoir qu'elle voile du nom de *protection*, une population qui, en y comprenant ses propres sujets, se monte aujourd'hui à environ 60,000,000 d'habitans. Assez adroite pour se rendre maîtresse, sans recourir toujours à la force, elle leur offre sa protection contre les ennemis extérieurs, quelquefois même intérieurs. Il faut l'accepter, et toujours elle finit par établir un poste militaire, former un camp au milieu du pays qu'elle a conçu le projet d'asservir, et par soumettre ainsi à son arbitrage la politique de ce pays.

Que si l'on passe en revue chacune des nations dont il est parlé dans ce travail, on voit les Anglais assez confians dans le caractère des *Birmans* pour ne pas les croire de redoutables ennemis, quoiqu'ils aient fait partie de l'immense confédération des Mahrattes dont les racines s'étendaient au loin, et qui aurait pu envelopper toutes leurs possessions de l'Asie dans une perte commune, si les mouvemens des membres divers de cette vaste confédération eussent été mieux combinés. Le district de *Bhotan* au N.-O. est trop faible pour devenir un sujet d'alarmes, ils ne

le craignent pas plus que le rajah de *Sikim* qui, placé sous leur protection, entretient un corps militaire anglais à Titalaya. C'est dans les Népauliens qu'ils trouveraient, même de leur avis, de terribles adversaires si l'état de pauvreté de ce peuple hardi, entreprenant, formé à la discipline militaire, en l'empêchant de tenter aucune entreprise lointaine, ne venait les rassurer, bien qu'ils leur aient déjà fait la guerre avec un plein succès et enlevé une partie de leur territoire. Au-delà du Népaul, entre Cashmire et le désert de Scind, règne Runjeet Singh, le roi des Sikhs, le dernier des princes réellement indépendans qui se trouve dans le voisinage des Anglais. Quoique devenu plus puissant par les conquêtes qu'il a faites sur les Afghans, Runjeet Singh manifeste les dispositions les plus amicales à l'égard du gouvernement anglais. Malgré toutes ces causes de sécurité, les Anglais n'en exercent pas moins sur lui une surveillance active et perpétuelle.

Au centre de l'Inde est une puissance que l'on pourrait croire indépendante, parce qu'elle n'est point encore tributaire de l'Angleterre, et qu'elle n'est même point sous la protection anglaise; mais que l'on examine bien, et l'on verra que *Scindia* est virtuellement sous la dépendance de l'Angleterre dont le territoire ou celui de ses alliés entoure le sien de tous côtés. Cependant il a osé faire cause commune avec les mahrattes; mais il a eu bientôt sujet de s'en affliger : une partie de ses possessions lui fut enlevée, et il fut obligé d'abandonner le tribut que lui payaient divers rajpouts voisins. Comme prince Mahratte, Scindia est étroitement surveillé par les Anglais. Toutefois l'auteur annonce qu'il a dû gagner à son changement de position; il est vrai que les Anglais l'ont affranchi de l'espèce de servitude dans laquelle le retenait une bande d'aventuriers appelés *Sirdars*, qui n'avaient d'autres moyens de subsister que le meurtre et le pillage. Plus dépendans encore, les peuples dont les noms suivent, sont par des traités, soumis à la protection, au contrôle et, en cas de contestation, à l'arbitrage des Anglais. Tel est le *royaume de Oude* dont le chef ou visir a dernièrement pris le nom de roi. L'alliance la plus intime règne entre ce gouvernement et celui du Bengale; les nœuds de cette alliance se sont encore resserrés davantage en 1801, sous l'administration du marquis Wellesley, moyennant la cession faite aux Anglais, par le visir de Oude, de districts rapportant 13,523,274 roupies; ce fut ainsi qu'il acheta la pro-

tection de l'Angleterre contre ses ennemis tant intérieurs qu'extérieurs.

Délivré de toutes les charges accablantes d'un état indépendant, dit l'écrivain anglais, le prince de Oude a pu veiller avec plus de soin à ses intérêts privés. Il a amassé d'immenses trésors et est devenu le banquier des Anglais : il leur fournissait les sommes qui leur étaient nécessaires dans la guerre du Népaul qu'ils purent ainsi poursuivre avec plus de vigueur. Depuis, il a été à moitié remboursé par la cession que les Anglais lui ont faite de quelques portions du pays conquis. Comme le rajah de *Sikim*, les différens chefs de *Bundela* sont placés sous la protection anglaise. Toutes les questions de politique extérieure qui les concernent, sont soumises à l'arbitrage de l'Angleterre. La province de *Bundelcund* n'a cependant pas toujours été paisible et tranquille ; elle fut le théâtre d'une guerre dans laquelle les troupes anglaises prirent part. Quant aux chefs *Jahts* dont les principaux sont les rajahs de *Burthpore* et de *Machery*, ils possèdent des provinces d'une étendue assez considérable, à l'ouest de la rivière Jumna. Durant les dernières années de la dynastie des Mogols sur le trône de Delhi, les rajahs de Burthpore firent la guerre aux princes de la maison de Timour ; cette guerre fut des plus vives. Lors de la dissolution de cette vaste monarchie, les Anglais ont eux-mêmes trouvé en eux des ennemis déterminés et redoutables, ils finirent néanmoins par conserver à ces rajahs leurs possessions à condition toutefois qu'ils se soumettraient à l'arbitrage des Anglais. Malgré leur peu de penchant pour ce peuple dominateur, leur position leur interdit tout acte d'hostilité à son égard. Les terres des rajahs *sikhs protégés* s'étendent jusqu'à la Setledge. Depuis 1809 les Anglais ont un poste militaire à *Laodiana* sur la Sutledge même; ils sont depuis lors à l'abri de toute entreprise de Runjeet-Singh, qui les molestait beaucoup. Les habitans du pays de *Goorkah*, au N.-E. entre l'Hymalaya, les monts Sewalic et les rivières Sutledge et Jumna, également sous la protection anglaise, sont de la même race et du même caractère que les naturels du Népaul; ils forment les meilleures recrues de l'armée britannique de l'Inde.

En parcourant l'histoire, on voit que les princes *Rajpouts* ont toujours été fort puissans ; et qu'ils ont pu maintenir leur indépendance malgré les innombrables armées mogholes ; cependant ils n'ont pu résister à une armée de 40,000 hommes, orga-

nisée par deux officiers européens (De Boigne et Perron). L'accroissement de puissance des Mahrattes a été le signal de leur décadence; aujourd'hui l'Angleterre étend sur eux sa main protectrice; elle les soustrait ainsi aux ravages de Scindia, de Holkar et de leurs effroyables sirdars. *Oudipore*, la première province par le rang, était autrefois la première en pouvoir; son étendue comme celle de tous les états radjpouts n'est point assez connue pour qu'on puisse la traiter exactement ici. A l'ouest est *Joudpore*, province stérile et sabloneuse, exposée cependant aux fréquentes incursions de Holkar. *Karowée*, dont le chef fut le premier des radjpouts qui accepta la protection de l'Angleterre, est un petit district situé entre Jepore, Kolah, la rivière Chumbul, et les possessions du rajah de Burthpore. *Kolah* joint Karowhe au sud; c'est une province très-fertile et bien arrosée par plusieurs bras de la Chumbul. Elle est parvenue aujourd'hui à un haut degré de force et de prospérité. A l'ouest de Kolah se trouve le petit district de *Bondee* dont le rajah a été affranchi par les Anglais des tributs qu'il payait annuellement aux Mahrattes, et a recouvré par leur entremise des portions de territoire que lui avaient enlevées Scindia et Holkar. *Bickanere*, district étendu mais stérile, est situé au N. de Joudpore. *Jessulmere* entre le désert de Scind, Joudpore et Bickanere, est encore plus stérile. *Kishengar* est une autre petite principauté au N. d'Oudipore. *Jepore* enfin entre Joudspore et Burthpore est en quelque sorte le dernier qui ait accédé à l'arrangement général par l'opposition qu'y mettaient les thakours ou seigneurs féodaux.

Une suite de petits États de peu d'importance s'étend presque depuis Hindia sur le Nerbuddah, jusqu'à la province de Guzzerath, aussi des princes radjpouts que nous avons déjà passés en revue. Les principaux de ces États, sont: *Dhar*, *Dewass*, *Banswarrah*, *Dongerpore*, *Purtaubghur*, *Ruttam*, *Seeta-mow*, *Juboah* et *Amjerah*. Tous doivent la tranquillité dont ils jouissent aux armes anglaises sous la protection desquelles ils se trouvent placés. Sir John Malcolm, ancien surintendant dans ces États, dit dans un ouvrage qu'il a publié récemment: « Ce pays, au » lieu de la désolation, présente cette année (1820) sur plusieurs » points des améliorations importantes dans son agriculture, et » de tous les brigands armés qui, en 1817, avaient pour refuge » des forteresses d'où ils allaient piller les districts voisins, il » n'en est aucun qui suive aujourd'hui le même genre de vie.»

Holkar, le redoutable Holkar, dont les possessions sont tellement mêlées avec celles d'Ameer-Khan, qu'il est fort difficile de les déterminer ici, est aujourd'hui réduit aux abois. Son territoire, qui est principalement borné à l'est par celui de Scindia, au nord et à l'ouest par les états Rajpouts et le Guzzerat, et au sud par les possessions du Nizam et les terres nouvellement conquises par les Anglais sur le Peishwa, a été diminué de ce qu'il avait lui-même enlevé aux états Rajpouts ses voisins. Aujourd'hui Holkar paie un subside à une force anglaise en permanence dans ses provinces; bien plus, le gouvernement anglais lui a imposé une régence composée de certains membres de sa famille. Le pays s'améliore sensiblement; mais la vigilante attention de la nation anglaise y sera encore nécessaire pendant long-temps. Ameer-Khan est un prince moins puissant; sa capitale est *Seronge*. Il a fait un traité avec les Anglais ainsi que Guffour-Khan dans la province de Malwa.

Les Anglais ont formé depuis 1817 dans le pays diverses stations militaires, dont les trois principales, situées au centre des provinces agitées, sont Nusserabad, dans le voisinage d'Adjmeer, ville dont la concession a été faite à perpétuité avec tout son district par les princes rajpouts aux Anglais; Neemuck, au milieu des petits États rajpouts de Banswarrah, et Mhow, d'où l'on est à portée d'observer tous les mouvemens des Pindarris.

Sous la surveillance de la présidence du Bengale se trouve encore placé le bouslah ou rajah de Nagpore, dont les possessions forment presque un triangle équilatéral. Elles sont séparées du territoire du Nizam par les rivières Godavery et Wurdah, et des Anglais au sud-est par une ligne tirée un peu au N.-O. de Rullunpore, au confluent d'une petite rivière avec le Godavery, à 17° 30′. Une autre ligne un peu au sud de Maudlah le sépare encore dans le nord des districts anglais du Berar. Appah Sahed, le dernier bouslah, a été déposé à la suite de quelques troubles; Personne ne se trouvant capable de prendre les rênes du gouvernement, M. Jenkins, résident anglais, fut temporairement obligé d'investir les agens anglais des charges les plus importantes. Aujourd'hui le gouvernement de ce pays, toujours pauvre en population, est rentré dans les mins des naturels; mais le pouvoir y est si borné, que les Anglais ne croient point devoir rien appréhender de leur part.

Tels sont les divers aperçus que nous fournit le journal asia-

tique. Ils sont rédigés avec assez d'étendue pour donner une idée complète de la prépondérance et de la politique anglaises dans ces vastes contrées. Il n'est ici question que des États qui se rapprochent de la présidence du Bengale ; plus tard on parlera des présidences de Madras et de Bombay. Alex. B. du B.

54. Progrès de l'industrie a l'île de France.—La culture de la soie, introduite vers l'année 1815 à l'île de France par sir R. Farquhar, gouverneur de cette colonie, y a réussi complètement. Les fabricans anglais en regardent la qualité comme approchant beaucoup de celle de la soie des Indes orientales. (*Galign. Messenger*, Paris, 13 avril 1825.)

55. Compagnie de Borneo, Solo et Banca.—Les feuilles anglaises contiennent le prospectus d'une compagnie qui se forme à Londres, et qui emploiera un capital d'un million de livres sterl. (24,000,000 fr.) divisé en actions de 200 liv. sterl., à exploiter les mines d'or et de diamans dans l'île de Borneo, les pêcheries de perles des îles Solo et Banca, et les mines d'étain de la dernière.

Les riches mines de Montradak, dans l'île de Borneo, rapportent annuellement, dit-on, 88,000 onces d'or pur, et toute l'île paraît abonder en minerai d'or. Environ 6,000 Chinois, indépendans des autorités de l'île et ayant leur propre chef, sont les seuls qui exploitent les mines de Montradak. L'étain de Banca est si pur et si facile à exploiter, que les frais d'exploitation par quintal ne se montent qu'à 22 sh. 8 den.; tandis qu'en Cornouailles, ces frais s'élèvent à 64 sh. 7 den. La partie sud-est de Banca n'a pas encore été explorée; ainsi on ne sait pas jusqu'à quel point s'étendent les mines métalliques, mais on présume que les terres d'alluvion de l'île sont toutes traversées de veines de minerai d'étain. Borneo est riche en diamans ; depuis que les mines de Golconde sont épuisées, c'est de Borneo que l'Asie tire les pierres précieuses. Dans les parages de Solo s'étendent des bancs d'huîtres à perles ; quelque riche qu'en soit le produit, ces bancs produiront bien davantage lorsqu'ils seront exploités par l'art des Européens. On s'adresse à M. Ogle, Clementslane, n°. 3; Lombard street, à Londres. D

56. Scenes and impressions in Egypt and in Italy. Tableaux de l'Égypte et de l'Italie; par l'auteur des Esquisses de l'Inde et des Souvenirs de la Péninsule ; 452 p. in-8°. Londres ; 1824 ; Longman.

L'auteur, qui paraît doué de beaucoup d'imagination, et écrit avec intérêt, trace des tableaux des ruines de Thèbes, des Pyramides, du gouvernement actuel de l'Égypte, puis de l'Italie, depuis Naples jusqu'à Milan. Le vice-roi d'Égypte demeure, selon ce voyageur, un vrai Turc, qui se laisse flatter et cajoler par les aventuriers étrangers, et qui loin d'enrichir son pays, ne fait que l'appauvrir, pour remplir son propre trésor. D.

57. Report of a committee appointed by the society for the prevention of pauperism, etc. Rapports sur les avantages d'un établissement spécial pour l'amélioration des jeunes condamnés, fait à la société formée à New-York, pour s'occuper des moyens de prévenir le paupérisme. In-8°. 64 pages. New-York; 1824.

Le rapport du comité est plein d'observations et de faits très-dignes d'attention; on y voit avec surprise que l'état des prisons n'est pas meilleur dans les États-Unis que dans la plupart des états de l'Europe; que dans ce pays, où les moyens honnêtes de subsistance sont accessibles à tous, il se trouve encore des enfans délaissés par leurs parens, de jeunes infortunés jetés au hasard sur la terre, ne sachant rien de leur origine ni de leur nom, étrangers à toutes les notions de l'ordre social. L'enquête faite par le comité à la maison de correction de *Bellevue*, près de New-York, et les réponses de l'estimable administrateur de cette maison, peuvent servir de modèle pour ces sortes de recherches : c'est ainsi que l'amour sincère et éclairé de l'humanité sait interroger et répondre. (*Rev. Encycl.*, juin 1824, p. 637.)

58. États-Unis. Papier-monnaie en circulation.—Les capitaux de cette nature menacent de prendre une extension indéfinie, et dont il est impossible de prévoir le résultat. Aux 35 millions de dollars émis pour les banques actuellement autorisées, on propose d'ajouter encore plus de 9 millions fournis par 13 nouvelles banques; plus de 12 millions versés par trente-une compagnies d'assurances, et d'autres fonds encore, d'origine diverse, qui élèveront nos capitaux de 25 millions de dollars. Si l'utilité publique

ne prescrit aucunes limites aux capitaux des banques, que l'on ouvre les portes à tous les établissemens, qu'ils soient entièrement libres, mais soumis à des lois rigoureuses contre les faillites (*Rev. Encycl.*, mars 1825, pag. 842.)

59. Manufactures a Massachusett.—Suivant un tableau officiel, publié récemment, il existe dans l'État de Massachusett (Amérique septentrionale) 161 manufactures qui possèdent entre elles un capital légal de 821,465 dollars. Six de ces établissemens ont pour objet la fabrication du verre; dans les autres, on manufacture le fer, la laine, le coton, le cuir, le plomb, le lin, le chanvre, la soie, le fil d'archal, le sel, etc. On pense que la quotité des fonds placés dans ces manufactures excède de beaucoup le montant stipulé dans leur charte. (*The weekly Reg.*, Paris, 20 mars 1825.)

60. Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, par Alexandre de Humboldt; nouvelle édition, revue et considérablement augmentée; 4 vol. in-8. av. un atlas géographique et physique. (*Prospectus*) de 12 p. in-8. Paris; 1825; Renouard.

L'ouvrage que ce prospectus annonce est depuis long-temps classé au nombre des descriptions de pays que la science, le jugement exquis et les vues à la fois exactes, étendues et profondes de l'auteur, ont rendues classiques; tous les lecteurs avides d'une solide instruction, y ont puisé des notions aussi sûres qu'intéressantes sur une contrée peu connue, malgré sa célébrité, et le gouvernement actuel de cette contrée, a donné à cette production des rares talens de l'auteur, la sanction d'une autorité irrécusable, en signalant l'*Essai Politique* du savant écrivain comme « le tableau le plus complet et le plus exact des richesses naturelles du pays, et en déclarant que la lecture de ce grand ouvrage n'avait pas peu contribué à ranimer l'activité industrielle de la nation, et à lui inspirer de la confiance dans ses propres forces. » L'annonce d'une nouvelle édition de cet excellent tableau ne peut donc qu'être accueillie avec le plus vif empressement, surtout avec les additions considérables dont les changemens survenus depuis la première publication, ont déterminé M. de Humboldt à l'enrichir. Ces additions et améliorations nombreuses sont en grande partie interpolées dans le texte même. Elles ont surtout rapport au mémoire de géographie as-

tronomique, qui forme l'introduction de l'ouvrage; à la discussion des progrès qu'a faits la population depuis l'époque de son voyage, à l'examen du degré d'utilité que peuvent offrir des *canaux océaniques* au commerce de l'Europe et de l'Amérique du nord, soit avec l'Inde et la Chine, soit avec le Pérou, le Guatimala et la côte nord-ouest; à l'accroissement de la population parmi les indigènes; aux tribus d'Indiens indépendans qui habitent les régions septentrionales; au dénombrement des habitans de la ville de Mexico (168,846 âmes) en 1820; au produit de la monnaie pendant les troubles civils; à l'exportation toujours décroissante de l'or des lavages du Brésil; au commerce de la Vera Cruz, dont le produit total de 1795 à 1820 s'est élevé à 538,640,163 piastres; à la consommation annuelle de toiles dans l'intérieur du Mexique; au revenu que le gouvernement tire de 3 branches d'impôts (des alcavalas, du pulque et de l'eau-de-vie de cannes à sucre), et qui s'est élevé de 1777 à 1822 à la somme de 198,078,263 piastres; enfin, aux fonds (11,067,894 piastres), répartis de 1777 à 1813, pour l'encouragement des exploitations, par le *tribunal de Mineria.* Le Testament de Fernand-Cortez, tiré par M. de Humboldt des archives de la famille de Monte-Leone, à Mexico, fait aussi partie de ces intéressantes additions.

L'édition nouvelle, plus correcte, mieux imprimée, et beaucoup plus ample que la première, sera en 4 vol. in-8., chacun d'environ 30 feuilles, des mêmes caractères que les deux dernières pages du prospectus, et sur très-beau papier. La mise en vente du 1er. vol. est annoncée pour le 1er. mai 1825, et celle des 3 autres de six semaines en six semaines. Le prix sera de 7 fr. 50 c. chaque vol. et de 32 fr. l'exemplaire complet, quand le dernier vol. aura paru. Cette réimpression est, comme la 1re. édition in-4., accompagnée de l'*atlas géographique et politique de la Nouvelle-Espagne*, composé de 20 cartes ou planches, dont les titres cités au prospectus suffisent pour indiquer l'importance. Cet atlas, qui coûtait 300 fr., est réduit aux prix de 150 fr., pris séparément, et de 160 fr. avec la nouvelle édition, jusqu'au 1er. janvier 1826. L'atlas est sur grand et beau papier vélin (dit colombier). A. D. V.

61. Sur la Terre de Van-Diémen. — La ville de Hobart-Town, fondée sur cette terre, devient de plus en plus florissante; toutes les plantes et les diverses espèces d'arbres fruitiers d'Europe s'y naturalisent sans peine, la vigne surtout. De deux cent-huit mérinos de pure race qui avaient été envoyés d'Europe, à bord de deux vaisseaux, il n'en est mort que dix dans le voyage. Il a été fait plusieurs tentatives d'explorer le pays. M. Bushby a visité les contrées qui avoisinent le *Coal-River* et reconnu que le gisement des couches de charbon-de-terre est presqu'à la superficie du sol, ce qui permettra de les exploiter à peu de frais. Au mois de février dernier on jeta les fondemens d'une nouvelle ville, qui portera le nom de Richemond. En moins de huit ans, c'est-à-dire depuis le mois de juin 1816 jusqu'à la fin de l'année 1823, il est entré dans le port de Hobart-Town trois cent trente-six vaisseaux, dont plus de cent venaient des ports d'Europe. On a sollicité auprès du gouvernement la réunion de cette colonie avec celle de la Nouvelle-Galles méridionale. (Extrait de lettres de la Terre de Van-Diémen, du 2 avril 1824.) (*Hertha*, vol. I, cah. I, 1825, p. 109.)

PLANS ET CARTES.

62. Erd-und Himmelskugeln zu 1 ½ fuss, 12 zoll und 6 zoll. Globes terrestres et globes célestes d'un pied et demi, d'un pied et de six pouces. (*Allgem. Anzeig. der Deutsch.*, mars 1823, p. 661.)

Par cet article, daté de Dresde, le professeur Haan annonce qu'il a fini les grands globes terrestres d'un pied et demi promis par lui quelque temps auparavant. Les avances considérables qu'il faut payer comptant pour confectionner les diverses parties, telles que cartes, méridiens en cuivre, globes, pieds, etc., ne lui permettent pas de donner chaque globe complet, à moins de trente thlr (120 fr.). Quant aux globes terrestres de douze pouces, il y en a de différens prix: 1°. Globes terrestres complets avec méridien en cuivre, portant au pied, boussole, etc., dix thlr., 12 gl. 2°. Les mêmes, montés sur un appui, mobiles autour d'un axe, avec une pièce en cuivre qui rend le méridien inutile, 6 thlr. 12 gl. (emballage compris). Le transport reste à la charge des acquéreurs.

On a gravé tout nouvellement la carte pour le globe terrestre de six pouces.

M. Haan ajoute qu'on devait terminer pendant l'été de 1823 les globes célestes d'un pied et demi, d'un pied et de six pouces, et qu'on pourrait se les procurer bientôt aux mêmes prix que les globes terrestres.

Il faut lui adresser, franc de port, les commandes qu'on veut bien lui faire. B-y.

63. Discurso historico sobre los progresos que ha tenido en España el arte de navigar. Disc. hist. sur les progrès que l'art de la navigation a faits en Espagne; par D.-M.-F. de Navarrete; in-12. de 61 p. Madrid, 1802, impr. roy. (*Corresp. astr. géogr.*, etc. du bar. de Zach, 12e. vol., 2e. cah., p. 167.)

Écrit déjà ancien, que nous signalons, d'après M. de Zach, comme très-peu répandu. On apprend dans ce discours, dit le savant auteur de la *Correspondance*, etc., plusieurs particularités très-peu connues. M. de N. y réclame, par exemple, pour son compatriote, le célèbre cosmographe Alonzo de S.-Cruz, l'invention des cartes réduites que les Espagnols appellent *cartas esfericas*, et qu'on attribue également à l'anglais Ed. Wright, en 1549. Mais Santa-Cruz ayant enseigné la cosmographie à Charles-Quint, avait tracé en 1545, pour cet empereur, des cartes réduites (*Esfericas*) pour remédier aux erreurs des cartes planes.

On trouve encore dans ce petit écrit des renseignemens curieux sur les moyens employés par Andrés de San Martin, compagnon de voyage de Magellan et Pedro Sarmiento pour rectifier les longitudes par l'observation plus exacte des distances et du cours de la lune, et sur le voyageur apocryphe Maldonado. A. D. V.

64. Idea general del discurso, etc. por la direccion hidrographica, etc. Idée générale du Discours et des Mémoires publiés par la Direction hydrographique (de Madrid), sur les bases adoptées pour la construction des cartes marines, mises au jour depuis 1797 (par *don* Martin F. de Navarrete), Madrid, 1810, Impr. Royale. (*Corresp. astr. géogr.*, etc., de M. de Zach, 12e. vol., 2e. cah., pag. 170.)

D'après le savant rédacteur, les renseignemens donnés par M. de Navarrete dans cette petite brochure de 37 pag., étant aussi importans que peu connus hors de l'Espagne, il croit faire

plaisir à ses lecteurs, surtout aux marins, en leur en promettant un extrait étendu dans l'un de ses prochains cahiers.

65. Recueil de Cartes géographiques, plans, vues, et médailles de l'ancienne Grèce; relatifs au Voyage du jeune Anacharsis; précédé d'une analyse critique des cartes. In-4°. de 2 f. $\frac{1}{2}$, Paris; Garnery.

66. Route topographique de Paris a Belfort. Paris; Maire, quai Malaquais, n°. 15.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

67. Opinions littéraires, philosophiques et industrielles. 392 p. in-8. Paris; 1825; Bossange.

Résultat des travaux réunis de littérateurs, de légistes et de savans, ce livre mériterait peut-être d'occuper une place séparée dans quelques-unes des sections du *Bulletin des Sciences;* mais comme le but de cette association, tout-à-fait nouvelle, est le bien-être de l'homme dans l'état de civilisation où sont arrivées nos sociétés modernes, il rentre de droit dans l'*économie publique*, et c'est sous ce rapport surtout qu'il est digne de fixer l'attention. A la suite des considérations générales sur le but qu'ils se proposent, les auteurs passent en revue l'état de civilisation chez les anciens, dans le moyen âge, depuis le 16e siècle jusqu'au commencement de notre révolution, et depuis cette époque jusqu'à nos jours. Après avoir signalé les principes, les degrés et les progrès de la civilisation jusqu'à cette époque fameuse de 1789, les auteurs la caractérisent comme une nouvelle ère pour la réorganisation de la société. A la suite de cette époque, disent-ils, plusieurs expériences ont été faites en France; aucune n'a réussi. En vain on essaya le gouvernement républicain des Grecs et des Romains, il n'était point compatible avec nos mœurs et nos institutions; un homme entreprit de relever le trône et l'empire de Charlemagne, il ne put réussir parce qu'il fallait qu'il contraignît l'Europe à rester asservie à la France, et parce que l'établissement d'une noblesse privilégiée était en opposition avec le sentiment d'égalité généralement répandu. Enfin une dernière expérience a été faite : c'est l'importation de la constitution anglaise; mais elle n'est point encore, suivant les auteurs, au niveau de la civilisation actuelle; elle a, du moins dans leur opinion, besoin de grandes modifications. Cependant elle est éminemment utile;

parce qu'elle facilite les moyens de passer des débris du régime féodal au régime industriel. Cette tentative est en quelque sorte l'œuvre de la Sainte-Alliance; institution nouvelle qui semble être une conséquence des progrès de la civilisation, et qu'on pourrait regarder comme avantageuse, puisqu'on lui doit la paix générale qu'elle est intéressée à maintenir, et que ce n'est que par la paix qu'on peut arriver aux meilleures combinaisons agricoles, manufacturières, commerciales et politiques.

Après avoir ainsi examiné les progrès de la civilisation, les auteurs des opinions que nous analysons, entrent dans plusieurs détails sur les moyens d'arriver à la meilleure organisation sociale : ils proposent comme premier moyen la publication d'une *nouvelle encyclopédie*, qui, bien différente de celle qui accéléra la marche du 18e siècle, s'attacherait à prouver que *le bien général résultera nécessairement de l'influence qu'exerceront sur les idées les principes scientifiques et industriels* en remplacement de celle qu'avaient exercée jusqu'à présent sur la société les principes féodaux et théologiques. Ils s'attachent ensuite à prouver que la classe des prolétaires est parvenue à un assez haut degré d'intelligence, pour que l'organisation sociale puisse être modifiée sans inconvéniens pour la tranquillité publique; de là ils concluent que la masse des prolétaires étant aussi avancée en civilisation que celle des propriétaires, la loi doit classer les premiers comme sociétaires; qu'enfin les artistes, les savans et les industriels ont acquis assez de capacité pour traiter toutes les questions relatives aux intérêts publics, et diriger les intérêts généraux de la société; que par eux seuls l'administration des affaires sera conduite avec le plus d'*économie possible*, point important dans toute exploitation, quelle que soit sa nature.

Dans l'ouvrage que nous analysons, il était essentiel de prouver quelle immense influence l'industrie peut exercer sur la prospérité des peuples dans l'état présent de la civilisation. Des considérations du plus haut intérêt sur cette question font voir que la classe industrielle, qui peut être représentée par les banquiers, est devenue une puissance politique en Europe; les banquiers ont créé le crédit public sans lequel aucun État ne peut prospérer; par eux le système financier a acquis une telle importance que la loi du budget est devenue la clef de la voûte qui soutient tout l'édifice social. La conséquence de ces faits est que l'encouragement de *la production* est le but auquel les lois doi-

vent tendre. Les auteurs des *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* ont reconnu, comme nous l'avons vu, que la coopération des artistes, des industriels et des savans peut seule fonder le bien-être de l'homme dans nos sociétés. Il en résulte qu'en considérant la société comme un individu, les principes de la physiologie peuvent être appliqués avec succès à l'amélioration de nos institutions : tout ce qui tend au bien-être de l'homme, sous le rapport physique comme sous le rapport moral, est donc du ressort de la physiologie. Ainsi le désœuvrement constitue un état maladif; il faut donc chercher à y remédier en encourageant l'instruction et l'industrie. La philosophie nouvelle, toute différente de celle du 18e. siècle, a pour appui les doctrines du christianisme. C'est par elles qu'elle a combattu dans l'esprit de la multitude les préjugés religieux et la superstition ; car c'est à la religion chrétienne que l'on doit l'abolition de l'esclavage et les principes de la morale la plus pure. Les savans laïques de nos jours sont des chrétiens beaucoup plus instruits que les théologiens de profession. Les clergés des différentes sectes chrétiennes doivent donc, suivant cet ouvrage, être soumis à la direction des savans laïques.

La philosophie du 18e. siècle, disent ailleurs les auteurs, a décrié la royauté, en la représentant comme nécessairement liée d'intérêts à la théologie et à la féodalité; la nouvelle philosophie est essentiellement royaliste en ce qu'elle reconnaît que les intérêts des rois ne doivent plus être que ceux des savans, des artistes et des industriels. C'est donc dans les principes de la philosophie du 19e. siècle que la physiologie doit chercher les moyens d'améliorer le sort des sociétés.

Telles sont en résumé les principales idées qui sont développées dans l'ouvrage que nous annonçons. Ce recueil est terminé par plusieurs pièces fort intéressantes, qui ne sont que le développement et l'application de ces idées; nous ne les analyserons pas ; il est facile de voir, par ce que nous venons de dire, quel est le but de cet ouvrage. J. H.

68. Lois sur la compétence des fonctionnaires publics, recueil composé pour la commodité des fonctionnaires publics et des citoyens, suivant le plan tracé par l'avis du Conseil-d'état du 7 janvier 1813; par M. Dupin, docteur en droit, etc. Tom. 1 et 2, 2 vol. in-8., ensemble de 70 feuilles, plus une introduction de 3 f. $\frac{1}{4}$. Paris, 1825; Guillaume. L'ouvrage aura 4 vol.

69. Réponses aux objections contre le système colonial aux Antilles, respectueusement soumises aux autorités constitutionnelles; par B. B. O'shiell; suivies d'une Appendice où l'on démontre les vices et les dangers de l'affranchissement graduel des nègres dans toutes les colonies occidentales, proposé dernièrement au sein de la chambre des Communes, en Angleterre, par M. Buxon, 1 vol. in 8. de 520 p. Paris; 1825; Grimbert.

S'il s'élevait une discussion entre un publiciste ancien et un publiciste moderne, sur la question de l'esclavage, en supposant que les deux contendans fussent partisans de ce système, l'ancien dirait : envoyez des hommes libres dans vos colonies, et ayez des esclaves chez vous pour les travaux peu compatibles avec la dignité de l'homme libre. Le philosophe moderne voudrait que la métropole n'eût que des citoyens libres, et que l'esclavage ne fût conservé que dans les colonies. M. O'shiell s'est rangé parmi les partisans de l'esclavage colonial, non seulement pour les possessions que nous avons conservées aux Antilles et pour Bourbon; mais il conseille au gouvernement d'employer la force pour remettre St.-Domingue sous le joug. D'après cette énonciation générale, s'agit-il de résoudre cette question? *Convient-il de confirmer l'émancipation de St.-Domingue*? il sera pour la négative. Il va plus loin; il prétend que le maintien de l'esclavage ayant été reconnu par toutes les législatures, voire même la Convention, on ne peut pas, sans inconséquence, se dispenser de combattre les nègres et de les réduire. Dans la 2e. objection il examine s'il est vrai que la liberté soit un bien pour les nègres, et sa réponse est encore non.

Dans les réponses aux objections qui suivent, l'auteur pense que l'esclavage est le seul moyen de société que le nègre puisse supporter.

Le paragraphe suivant est consacré à énumérer les richesses que les Antilles produisaient dans la balance de la France, tant par ses importations directes que par ses retours. Il évalue à 157 millions le produit des denrées équinoxiales. Ce commerce de grand cabotage était, pour St.-Domingue seul, entretenu par 1200 navires, mouvement regrettable et qui n'a pas été remplacé. Dans le 3e. paragraphe, l'auteur fait le tableau de la conduite des colons envers leurs esclaves, et le parallèle des traitemens qu'ils éprouvent aujourd'hui. Il en conclut que, dans l'intérêt

même de la population noire, la réoccupation de St.-Domingue serait un bien. Viennent ensuite les questions du plan de réduction, de sa possibilité, de la supériorité des moyens militaires de l'Europe. Il parcourt les diverses successions de systèmes qui ont été employés pour la pacification ou la réduction, et il prétend assigner les causes de leur non-succès. Il est donc bien éloigné de toute temporisation, de toute reconnaissance, de tout accommodement avec le gouvernement actuel de St.-Domingue.

M. O'shiell regarde l'indemnité proposée comme si peu importante, comparée aux droits et aux besoins des colons, surtout relativement à leur qualité de débiteurs, que leur condition actuelle est préférable. Son argumentation se réduit à ceci : notre position nous vaut, par impossibilité absolue, le droit de ne pas payer nos dettes; elles sont de deux-cent-trente millions. Mais quand nous aurons reçu cent millions, nous redevrons cent trente millions, et par conséquent nos dettes revivront plus fort, puisqu'il faudra les payer, et que le gage qui nous permet l'espoir sera perdu pour nous. L'ouvrage est terminé par une appendice où M. O'shiell, s'élevant contre la proposition faite par M. Buxon, d'affranchir graduellement les nègres, cherche à prouver l'impossibilité, les vices et les dangers de cette mesure.

Telles sont les opinions de M. O'shiell. Nos lecteurs pourront consulter sur la controverse relative à l'esclavage, l'article du *Bulletin* de décembre 1824, p. 427, dans lequel on a résumé les faits et les raisons contre et pour l'affranchissement graduel.

BERTHEVIN.

70. ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE. (*Ann. des scienc. économ.*, t. 2, p. 87.)

Les Annales économiques avaient, dans un des numéros du tome premier, établi la différence entre l'assurance à prime et l'assurance mutuelle. Le premier mode résulte de l'engagement d'une compagnie qui, moyennant une *très-légère* somme annuelle, prend sur elle le risque. Les chances calculées à son avantage sont cependant aléatoires, et il est souvent dans ses intérêts qu'un accident, en lui causant des pertes, soit un appât pour grossir le nombre de ses assurés. Toutes les compagnies d'assurance ont eu de faibles succès. Le vice a été que les frais administratifs calculés sur une grande échelle ont absorbé la

plus grande partie des recettes. On a cru que les assurances étaient une mine du *Potosi*, et chaque compagnie a cru à elle seule pouvoir réunir la masse des propriétés à assurer.

Si la sagesse, la prévoyance et cette lenteur prudente qui guette le succès, eussent présidé aux opérations, le succès eût été certain; il eût peut-être dépassé les espérances les plus exagérées. Pour celà, il ne faut qu'évaluer le risque et voir les chances pour et contre. A Paris, le risque, d'après les évaluations presque officielles, est un pour dix mille. On prenait un pour 1000 ou dix fois le risque; donc le non-succès tient au vice intérieur de l'administration. Dans les campagnes mêmes moins à portée des secours, on évalue le risque à 1 sur 3000; on voit qu'on avait une grande latitude. Si j'avais un projet de ce genre pour Paris, Bordeaux, Lyon et les grandes villes, je l'établirais d'après les bases suivantes.

Le risque étant de 1 pour 10,000, 25 francs est la somme qui me représentera à 4 % le capital nécessaire pour assurer une propriété de 10,000. En demandant au propriétaire 2 % une fois donnés partagés entre quatre années, j'ai 200 pour 1000, ou 8 fois mes risques. Je puis donc, avec cette somme placée en rentes sur l'État, garantir à perpétuité la propriété. Ce système établi, je ferais tourner la spéculation au profit des hospices, et la caisse municipale serait chargée du mouvement de ces fonds, sous l'administration gratuite d'un comité de 2 membres par justice de paix. Le gain pour Paris, dans l'hypothèse du quart des propriétés assurées, serait de plus de 1,200,000 livres de rentes, et chaque propriétaire ne payerait que 8 à 9 centimes pour % pour son assurance perpétuelle. Le bien est facile à faire; il faut l'entrevoir. BERTHEVIN.

71. SUR LES PROPOSITIONS DE M. KNOBELSDORFF, relatives aux moyens d'établir un prix moyen stable pour les grains; par le conseiller THAER. (*Mögl. Annal. der Landwirths.* Berlin, 1824; vol. XIII, part. 2, p. 421. V. le Bulletin de février 1825, p. 193.)

L'auteur de ce projet le fait consister, pour la Prusse, dans l'établissement *permanent* de greniers d'abondance. Le rédacteur de l'article s'attache d'abord à combattre une proposition de l'auteur, qui est qu'en principe la surabondance des grains, cause de la mesure proposée, est due principalement à l'in-

fluence de la température et des saisons. Le premier la considère, au contraire, cette surabondance, comme résultant, en majeure partie, d'un nouvel ordre de choses, consistant en ce que l'ancien système d'agriculture s'est perfectionné de plus de moitié; qu'une grande partie des propriétaires actuels habite la campagne, et exploite par elle-même; que depuis nombre d'années, surtout pendant la durée du blocus continental, les capitaux et l'industrie se sont dirigés principalement vers l'économie rurale; et enfin que les anciens fermiers sont devenus, la plupart, propriétaires à leur tour, et qu'ils jouissent, en général, d'une certaine aisance relative. M. Thaer passe ensuite à l'examen particulier du projet. Le moyen proposé serait, sans doute, susceptible de procurer un soulagement momentané, surtout dans certains districts, où il pourvoirait aux besoins locaux; mais, dans ce cas, l'exécution en serait-elle prompte, et puis serait elle proportionnée à l'étendue et à l'organisation actuelle de la société? Le rédacteur en doute.

D'un autre côté, la création des greniers publics se lierait-elle avec la défense d'importation des grains étrangers? Cette mesure, inutile peut-être pour le moment, deviendrait, à la longue, indispensable pour écarter une concurrence qui tendrait à faire baisser encore le prix des grains, au grand préjudice et des cultivateurs et des greniers publics.

A la faveur de cet établissement, on verrait, suivant l'auteur, cesser enfin la fluctuation existante dans le prix des grains. Mais la longue expérience acquise depuis la fin de la guerre de sept ans, jusqu'à l'année 1805, dépose contre le principe: en effet, on vit dans cet intervalle de temps, malgré le système des magasins publics et les règlemens sur l'importation et l'exportation, le prix du seigle s'élever de 15 à 85 $\frac{1}{4}$, puis descendre de ce taux à celui de 14 flor. Le moyen proposé, ajoute l'auteur, mettrait fin à la lutte qui existe, d'une part, entre le cultivateur et le consommateur, et, de l'autre, entre tous deux et le gouvernement. Le premier trouve toujours les prix trop élevés, tandis que l'autre les trouve trop bas. L'administration se voit toujours en butte aux reproches, surtout dans les cas où une hausse subite peut, en faisant présager la disette, jeter l'alarme dans les esprits. L'auteur aurait-il perdu le souvenir des évènemens de l'année 1790? — Depuis que le gouvernement a renoncé à s'immiscer dans des opérations d'une nature délicate, la paix s'est rétablie

entre les deux partis : l'homme peut se résigner à un mal que lui envoie la Providence ; mais il est toujours tenté de murmurer lorsqu'il le considère comme provenant du fait de son semblable. L'auteur n'entend pas, par prix stables, des prix règlementaires; mais, dans ce cas, qui fixerait ces prix stables à leur juste taux ? Il n'est, surtout dans un grand État, aucun gouvernement qui, d'après l'expérience du passé, voulût se charger d'une entreprise aussi monstrueuse, se soumettre à l'obligation de pourvoir directement à la nourriture de *tous*, prendre sur lui une semblable responsabilité, et s'exposer aux murmures et à l'animadversion inévitables de toute une nation.

Les fluctuations du prix des grains dérivent de celle du plus ou moins d'abondance des récoltes, et sont, comme celles-ci, subordonnées à la nature des choses, contre laquelle aucune sagesse, aucune force humaines ne peuvent rien. Les produits varient suivant les contrées, les climatures et les progrès invincibles de l'industrie; mais, en définitif, le commerce rétablit l'équilibre. Le rédacteur conclut en disant qu'il vaut mieux, suivant lui, laisser aux choses leur cours naturel, et que le gouvernement n'emploie pas directement pour modifier le prix des grains, et pour soutenir l'agriculture, des moyens qui, en dernière analyse, pourraient lui faire plus de mal que de bien. LAINÉ.

72. MÉMOIRE SUR LA PÊCHE DE LA BALEINE, considérée comme industrie militaire ; par M. THOMINE. Suivi d'une notice sur la même pêche aux côtes du Brésil; par L. F. DE TOLLENARE. In-8. Nantes; 1824.

La France, qui avait enseigné aux autres nations de l'Europe la pêche de la baleine, était privée depuis plus d'un siècle des avantages que cette industrie procure. En 1816, le gouvernement établit des primes et des encouragemens pour la faire revivre. En 1817, M. Dobrée, et, à son exemple, d'autres négocians de Nantes armèrent des navires pour cette pêche ; leurs expéditions ont en général en été couronnées de succès à la mer; l'un des capitaines, M. Thiébaut, a surtout employé une activité et une intelligence remarquables. Les navires, montés d'abord par des marins étrangers et munis d'ustensiles achetés en Angleterre, ont reçu graduellement des équipages tout français et des ustensiles fabriqués à Nantes. De plus, on a adopté dans ce port les chaînes en fer servant de câbles, et le doublage en feutre pour

les carènes. On a attribué à ce dernier procédé le bon état dans lequel se sont conservés les bâtimens. Ceux qui ont été doublés en feutre n'ont pas fait la moindre goutte d'eau, bien qu'ils aient été battus par de violentes tempêtes. Cependant le produit des expéditions a trouvé difficilement un débouché en France, et plusieurs négocians ont cessé d'envoyer à la pêche. Les Anglais et les Américains fournissent à très-bon marché de l'huile de baleine; en outre, l'abondance de nos huiles végétales rend ce commerce peu avantageux pour les Français. Dans la vue de le soutenir, M. Thomine propose de doubler les droits d'entrée sur les huiles provenant des pêcheries étrangères, et de remettre en vigueur l'acte de navigation du 21 septembre 1793. Ces deux mesures sont du nombre de celles dont on devrait le plus s'abstenir ; car elles ont pour résultat définitif de retarder parmi les hommes les progrès du commerce et de l'industrie. La première d'ailleurs tomberait entièrement sur nos compatriotes; elle ferait augmenter en France le prix de l'huile de baleine, et apporterait de nouveaux obstacles à ce que son emploi devînt plus général dans nos manufactures. Il vaudrait peut-être mieux élever les primes jusqu'à ce que nos armateurs et nos marins eussent appris à faire la pêche avec autant d'économie que les étrangers, ce qui s'obtiendrait certainement avec un peu de persévérance. On voit, par les renseignemens qu'à recueillis M. Thomine, que l'huile du cachalot est très-recherchée dans les manufactures anglaises. Ce cétacée se trouve particulièrement dans la mer du sud, et notre gouvernement a offert une double prime aux navigateurs qui doubleraient le cap Horn. Indépendamment des avantages commerciaux qui peuvent résulter d'un semblable encouragement, il est évident que des campagnes effectuées dans des parages fort lointains et fort dangereux, sont un sûr moyen de former des marins intrépides et expérimentés. La notice ajoutée par M. Tollenare au mémoire de M. Thomine donne une description des pêcheries sédentaires et peu coûteuses établies sur les côtes du Brésil par les habitans de ce pays. Elles paraissent présenter le danger d'une nouvelle et fâcheuse concurrence pour les armemens de pêche que l'on fait si dispendieusement dans les ports de l'Europe. (*Rev. Encycl.*, nov. 1824, p. 455.)

73. Sénégal. — Extrait du rapport au Roi, par le ministre de la marine, en présentant le budget pour 1826.

Les cultures entreprises au Sénégal paraissent avoir fait des progrès notables. Dans le rapport sur le projet de budget de 1825, les plantations des cotonniers n'étaient évaluées qu'à un million de pieds; les indications données depuis lors, par le commandant de la colonie, font connaître qu'indépendamment des habitations royales, 36 cotonneries particulières comprenaient, au 1er. avril 1824, trois millions de plants en rapport, et que plus d'un million de pieds ont été plantés dans la même année.

Des hommes instruits dans la manipulation de l'indigo sont envoyés sur les lieux pour diriger les indigoteries, qui pourront être formées par suite d'épreuves qu'ils ont à faire, au moyen des différentes espèces de végétaux analogues qui croissent spontanément sur les bords du Sénégal.

Le cafier, le tabac, des arbres à épiceries, des plantes médicinales, et quelques végétaux de nature oléagineuse, paraissent destinés à enrichir la culture du pays.

D'un autre côté, la cochenille a été introduite avec beaucoup de probabilité de succès, et l'on a des espérances à l'égard des vers à soie.

Le gouvernement encourage la culture du coton et de l'indigo par des primes à la production et à l'exportation : il a été déterminé à ces sacrifices par l'espoir d'amener les indigènes à cultiver eux-mêmes, à recevoir, en échange du produit de leur culture, des objets provenant du sol ou des manufactures de la France, et à prendre ainsi des goûts, des habitudes, des besoins de consommation, qui les forcent, en quelque sorte, à devenir tributaires de notre industrie. Le résultat doit être d'ouvrir successivement à notre commerce l'intérieur de l'Afrique, d'y introduire la civilisation par la voie la plus directe et la plus sûre, et de servir ainsi à la fois les intérêts de la politique, de la science, de la morale et de l'humanité. Peu d'années devant suffire désormais pour que l'expérience prononce sur cette entreprise, elle continue d'être l'objet des mêmes soins et des mêmes encouragemens. Le gouvernement doit espérer que les premiers succès et sa propre persévérance procureront incessamment à la colonie du Sénégal les capitaux, l'industrie, l'activité qui lui sont en-

core nécessaires pour recevoir l'extension dont elle est susceptible. Il ne négligera aucun moyen de concourir à ce but.

74. CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉTAT MORAL ET PHYSIQUE DE L'AMERIQUE ESPAGNOLE et sur son indépendance, par M. de GUILLERMIN, lieutenant au corps d'état-major, auteur de l'*Indépendance des colonies*, etc.; in-8°., prix : 2 fr. 50 c. Paris; 1824; Boucher.

Après avoir parlé en quelques lignes des travaux si mal récompensés de Christophe Colomb et des principaux conquérans de l'Amérique espagnole, l'auteur de cette brochure adresse au gouvernement espagnol des reproches sur l'administration fiscale qu'il a introduite dans ses posesssions d'outre-mer et sur sa politique exclusive et ombrageuse. Il pense néanmoins que les habitans des colonies espagnoles, en Amérique, ne sont point encore parvenus et ne parviendront pas de long-temps à l'état de virilité, et qu'ils doivent, s'ils veulent être heureux, se replacer sous le sceptre de la mère-patrie. L'auteur termine sa brochure, comme il a commencé, par des reproches au gouvernement espagnol sur la conduite qu'il a tenue jusqu'à présent pour ramener ses colonies à l'obéissance; elle lui paraît peu judicieuse et peu conséquente, et il indique celle qu'il faudrait adopter pour réussir. D. L. R.

VOYAGES.

75. JOURNAL DES VOYAGES, ou archives géographiques du 19e. siècle; etc.; par une société de géographes et de voyageurs français et étrangers, etc. Août et sept.; 1824.

Le numéro 70 de la collection contient : 1°. en *mémoires et notices*, le rapport sur l'état de l'agriculture et du commerce dans la colonie de la Nouvelle-Galles du sud, par M. Digge, commissaire du gouvernement anglais dans la colonie. Suivant l'auteur, la Nouvelle-Galles du sud se divise aujourd'hui en quatre comtés : le Cumberland, Cambden, Argyle, Westmoreland; il donne les limites de chacun d'eux, à l'exception de celles du dernier qui ne sont pas encore déterminées. — Notice sur les ports de Taganrok et de Kertch dans la mer d'Azow; voyage d'un officier anglais aveugle. 2°. *Extraits et analyses* : journal particulier du capitaine G. F. Lyon, montant le vaisseau de

S. M. *l'Hécla* pendant la dernière expédition au pôle arctique, commandée par le capitaine Parry. Journal d'un séjour de dix mois dans la Nouvelle-Zélande, par le cap. Cruise. Dictionnaire hydrographique de la France, par Ch. Ravinet, sous-chef à la direction générale des ponts et chaussées, 2 vol. in-8. Paris; Bachelier. Prix : 15 fr. Le lexique hydrographique de M. Ravinet est un recueil spécial entièrement neuf, d'une utilité première, qui manquait à la statistique du royaume et à l'administration publique. L'auteur s'étant empressé, avant de le livrer à l'impression, de profiter des conseils que l'Académie des sciences a mêlés à ses éloges, cet ouvrage est devenu *un des plus intéressans et des plus utiles qui aient paru depuis long-temps*. 3°. *Évènemens mémorables :* Naufrage du brick *Jessie* et destin affreux de l'équipage; perte du navire le *Scotia*, de Glascow; captivité de John R. Jewitt, à Friendly-Cove, dans la baie de Noutka. 4°. *Variétés*, *mélanges :* extrait des séances de la commission centrale de la Société de géographie, des 30 avril, 7 et 21 mai, 4 et 18 juin; extrait de différentes lettres communiquées à la Société de géographie; extrait du Journal du navire *la Rose*, adressé par M. Balguerie, armateur à Bordeaux, à M. Jomard, et rédigé par le capitaine Chemisard; les Bheels; cérémonies funèbres en usage dans les îles Sandwich; nouvelle expédition anglaise au pôle arctique; voyage de M. Brocchi en Orient; voyage de M. Berggreen en Orient; nouvelles de l'expédition du capitaine Parry; nouvelles du capitaine Lyon; Nouvelle Galles du Sud; extrait d'une lettre de la Suisse, sur le rocher énorme qui menace de se détacher du haut d'une montagne; les Mantatées; ascension du pic Chipke dans les montagnes de l'Himalaya; expédition hollandaise dans l'intérieur de l'île de Bornéo; Tukaiinsk, nouvelle ville en Sibérie; nouveau canal en Cochinchine; nouvelle route en Italie; sur la vitalité des poissons; preuve d'une célérité de transport étonnante.

Le soixante-onzième numéro (septembre 1824) contient : 1°. *Mémoires et extraits :* voyage au sommet du Gunong-Benko, ou montagne du Pain-de-Sucre, à Sumatra près Bencoulen, suivi de détails sur les mœurs, usages, langues et littérature des habitans de Sumatra; extrait du rapport de M. Crawfurd, envoyé par le gouvernement de l'Inde en 1822, pour assurer à l'Angleterre le commerce du royaume de Siam et de l'empire d'Anam. 2°. *Extraits ou analyses* : voyage au Brésil de MM. Spix et de Martius,

membres de l'Académie des sciences à Munich; recherches sur l'état actuel des établissemens anglais en Albany (Afrique méridionale); relation d'un voyage à pied en Russie, en Sibérie, aux frontières de la Chine et au Kamtschatka, pendant les années 1820, 1821, 1822 et 1823, par le capitaine John Dundas Cochrane. 3°. *Évènemens mémorables :* description détaillée du tremblement de terre qui a désolé, en 1819, tout le pays situé au nord-ouest de Bombay; désastres récens en Hongrie. 4°. *Variétés, mélanges :* le Casousel; Ipsara; les Schypetars; description d'une forêt vierge du Brésil; les Bogs; bancs de corail; panorama des nouveautés parisiennes; la Licorne, le plus vieux vaisseau du monde. 5°. *Gazette géographique* : journal d'une excursion de Jypore à Agra; voyage du major Long; suite de la description du pays situé entre le méridien qui passe au Council-Blaff et les montagnes Rocky; paquebot à vapeur entre l'Inde et l'Angleterre; lettre écrite de Hobart-Town; copie d'une lettre de l'expédition anglaise dans les mers du nord; lettre d'un officier à bord du vaisseau de découverte *l'Hécla;* le chevalier Grandsire, naturaliste français, au Brésil; quelques détails sur les malheurs de M. Aaron Smith, publiés par lui-même récemment à Londres; île de Sprogue; retour du docteur Lieber; émigration pour les États-Unis; nouveau lac en Italie; nouvelles villes en Sibérie; avis aux navigateurs. SUEUR-MERLIN.

76. VOYAGES DES ANCIENS NAVIGATEURS ESPAGNOLS, publiés sur les relations originales, par D. MARTIN-FERD. DE NAVARRETE. (*Voyez* le Bulletin de janvier 1825, pag. 97.) (*Correspond. astrom., géogr.*, etc., du baron de Zach, 12e. vol., no. 2, 1825, pag. 153.)

D'après une lettre de M. de Navarrete que publie M. de Zach, l'impression du 1er. vol. du recueil annoncé par le savant espagnol, éprouve des retards, causés surtout par la gravure des deux cartes qui doivent accompagner ce volume, et qui indiqueront les routes de *Colomb*, et l'ordre progressif de ses découvertes. En attendant, M. de N. augmente la collection des documens pour l'appendice. L'ordre qu'on a suivi, dit-il, dans les archives de *Simancas* et de *Séville*, a fait connaître des papiers sur lesquels on n'avait pas de renseignemens bien précis, et qu'il n'avait pas pu examiner, quand il a fait sa collection à Séville en 1793. M. de Zach a joint, à la lettre de M. de N., des notes intéres-

santes sur les travaux de MM. de Navarrete et de Salazar. Ses notes nous procureront des notions utiles qui feront l'objet de différens articles. A. D. V.

77 NOTICE SUR LE VOYAGE AUTOUR DU MONDE, DE LA CORVETTE DU ROI LA COQUILLE, commandée par M. le capitaine DUPERREY.

Nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs des progrès du voyage autour du monde du capitaine Duperrey; les dernières nouvelles que nous donnâmes de ce navigateur étaient datées du Port-Jackson. La notice suivante fera connaître les dernières circonstances de ce voyage, et présentera aussi un aperçu des principaux travaux géographiques auxquels il a donné lieu.

La corvette *la Coquille* arrivée au Port-Jackson le 17 janvier 1824, en repartit le 20 mars suivant pour aller à la baie Marion de la Nouvelle-Zélande. En laissant cette relâche, elle se dirigea vers les îles Carolines, et mouilla à l'île Ualan, l'une d'elles, le 3 juin 1824; elle y séjourna douze jours.

Contrarié par la mousson d'ouest, M. Duperrey jugea convenable de relâcher au havre Dory, sur la côte nord de la Nouvelle-Guinée. Il y resta quinze jours et se rendit de là à Sourabaya sur l'île Java, d'où il opéra son retour en Europe en touchant successivement à l'Ile-de-France, à Bourbon, à Sainte-Hélène et à l'Ascension. Enfin la corvette *la Coquille* mouilla en rade de Marseille, le 24 mars 1825, après une absence des ports de France de 2 ans, 7 mois et 13 jours.

L'objet du voyage du capitaine Duperrey était principalement la reconnaissance détaillée de l'Archipel des îles Carolines, encore aujourd'hui si mal connu; il devait observer aussi pendant sa route les phénomènes magnétiques et météorologiques, faire des expériences du pendule et recueillir des objets d'histoire naturelle. Voici, suivant l'ordre même de sa route, l'esquisse succincte des opérations hydrographiques auxquelles il s'est livré.

Dans l'océan Atlantique, on lui doit la reconnaissance de la partie sud de l'île Saint-Antoine, l'une des îles du Cap-Vert et le plan des îlots de Martin-Vas et de la Trinité.

Sur la côte d'Amérique, dans le grand Océan, le plan de la rade de Payta; dans l'Archipel Dangereux, l'exploration de quelques îles déjà connues et la découverte de quatre autres, dont il a fait aussi la géographie; aux îles de la Société, les plans

particuliers de divers mouillages, et sur sa route jusqu'au Port-Praslin, la reconnaissance de plusieurs îles; au Port-Praslin de la Nouvelle-Irlande, le plan de ce havre et la carte du canal de Saint-George.

Sur la côte-nord de la Nouvelle-Guinée, la carte des îles vues par Schouten.

A Vaigiou, le plan du havre Offak, d'Offak à Cayeli, divers détails géographiques sur plusieurs îles peu connues qui sont à l'est de Gilolo.

Dans le voisinage de Timor, quelques reconnaissances du même genre; à la Nouvelle-Zélande, plusieurs plans et quelques reconnaissances de détail; sur la route de la Nouvelle-Zélande aux îles Carolines, la reconnaissance de diverses îles plus ou moins bien indiquées sur les cartes. Nous manquons encore de documens pour suivre l'expédition dans ses opérations aux îles Carolines; nous devons croire qu'elles ont été dignes de leur importance et attendre que M. Duperrey fasse connaître lui-même les détails de cette partie importante de sa mission. Nous nous bornerons donc à dire, d'après les aperçus qui nous sont parvenus, que cet habile officier a commencé la reconnaissance de ce vaste archipel, ou groupe des îles Mulgraves ou *îles mille*, qui font partie elles-mêmes de la chaîne des îles Radak, explorées naguère par le capitaine russe Kotzebue, et qu'il l'a continuée en allant de l'est à l'ouest. Plusieurs plans et cartes, parmi lesquels on remarquera avec intérêt les plans des ports et havres de l'île Ualan, fourniront aux marins des données importantes qui éclaireront la navigation dans des parages où jusqu'ici l'on n'a pu se montrer qu'avec la plus grande circonspection.

Pendant sa relâche à la Nouvelle-Guinée, M. Duperrey a fait lever le plan du havre Dory et s'est occupé aussi de quelques autres opérations géographiques; enfin en traversant de nouveau les îles des Papous et celles qui sont au sud des Moluques, il s'est livré à diverses explorations de détail qui serviront utilement à rectifier nos cartes.

78. The traveller's Guide through Scotland. Guide du voyageur en Écosse, avec un itinéraire. 2 vol. in-12. 16 sh. Édimbourg; 1824.

79. Researches in the south of Ireland. Recherches dans le sud de l'Irlande, par T. Crofton Croker. 1 vol. in-4. de 390 pages. Prix, 2 l. 2 sh. Londres; 1824; Murray.

M. Croker ne peint point ce pays tel qu'il a été ou tel qu'il eût pu être; il décrit ce qu'il voit, et son ouvrage est affligeant. Du reste, ses remarques sont vraies et intéressantes; les mœurs des Irlandais, leurs usages nationaux, leurs antiquités, leur littérature sont traités dans des chapitres séparés, et forment un tableau complet de l'Irlande actuelle. (*Rev. encycl.*, août 1824, p. 377.)

80. Beitrage zur Kenntniss Norwegens. Notices sur la Norvège recueillies dans un voyage fait pendant les étés de 1821 et 1822, par le D[r]. Naumann. 2[e]. partie in-8. Leipzig; 1824; Wienbrack. (*Litt. Convers. Blatt.*, n°. 209, sept. 1824.)

La description des richesses minéralogiques de la Norvège paraît avoir été le but principal de l'auteur en publiant cet ouvrage, et d'après le journal d'où nous empruntons cet article, il aurait sacrifié à ce but les autres parties, qui entrent ordinairement dans la relation d'un voyage. C'est depuis peu que l'on a appris à considérer la Norvège comme un sol classique pour la géologie et la minéralogie; Haussman, de Buch, Vargas Bedemar, Ilsinger, Smith..... en ont décrit partiellement les richesses en ce genre; mais le récit des excursions de l'auteur dans la partie méridionale du labyrinthe que forment les montagnes de la Norvège, donne maintenant d'utiles matériaux pour travailler à une *minéralogie complète* de ce pays intéressant; l'auteur, parfaitement instruit de l'état où se trouve cette science en Allemagne, s'attache d'ailleurs plus à observer et à décrire, qu'à bâtir des hypothèses et à faire des raisonnemens sur le sujet de ses observations. Il règne dans les montagnes de la Norvège une variété extraordinaire de combinaisons lithologiques; on y voit le passage des formations les plus opposées sans qu'on puisse en assigner précisément les bornes. Dans les environs de Christiania, par exemple, le granit se trouve partout en masses cunéiformes entre le calcaire, et réciproquement on trouve celui-ci dans des masses granitiques. Ce mélange se voit souvent dans des morceaux de la grosseur du poing; il y a plus, on trouve souvent de petites parties de calcaire renfermées dans du granit, et dans une carrière près de Griserud, ces deux sub-

stances se confondent tellement, qu'on ne peut assigner leurs bornes réciproques. Au Solvberg dans le Hadeland, les bancs calcaires qui s'élèvent depuis la base jusqu'au sommet sont tellement entremêlés de feuilles de quartz, de porphyre et de syénite, que leurs bornes sont inappréciables. Certes ce passage si général du calcaire à d'autres genres de roches est une chose neuve, et doit mériter l'attention des géologues. Les pics du Jotunfjeld paraissent être les points les plus élevés du nord de l'Europe. Le plus septentrional de ces pics est le Skagatoelstind, qui, d'après une estimation conjecturale, serait élevé d'au moins 7400 pieds; quelques autres montagnes du même nom paraissent avoir 8000 pieds. Le Snoehattar dans le Dovrefjeld, jusqu'ici regardé comme le point le plus élevé de la Norvège n'aurait qu'une hauteur de 7350 pieds, et le Soustatind n'atteindrait qu'à 6128.

Aucun pays en Europe, pas même la Suisse, n'a de chutes d'eau aussi nombreuses et aussi belles que la Norvège. La cascade du Naerventhal, une de celles que l'on trouve dans le Hardangerfjeld, plusieurs autres encore, tombent d'une hauteur de 1000 pieds, et sont formées par un volume d'eau considérable. Les glaciers de ces montagnes ne sont pas moins remarquables: les plus beaux sont ceux du Justeltha dans le comté de Bergen; celui du Nygaard offre une masse effrayante de glace, et ne peut mieux se comparer qu'à un immense amas d'eau qui, retenu au sommet d'une montagne, aurait rompu ses digues, se serait précipité dans une vallée collatérale, et serait devenu tout à coup une masse solide au moment où il allait atteindre la vallée principale.

L'auteur prétend que le climat de la Norvège a subi un changement, qu'il est devenu plus froid, et qu'il y a quantité de preuves historiques à l'appui de son opinion; quelques-unes de celles qu'il rapporte ne seraient cependant pas concluantes: telle serait par exemple l'anéantissement total des forêts de pins dans la presqu'île de Bergen, tandis qu'il y en existait autrefois, ainsi que le prouvent les troncs d'arbres et les souches que l'on trouve sur le sol tourbeux de cette presqu'île; cependant l'auteur, en vantant l'état prospère de la culture dans les jardins de la ville de Bergen, ne témoigne-t-il pas lui-même contre son opinion? ne peut-on attribuer à la main de l'homme le dépouillement du sol forestier de la presqu'île, et peut-être à l'action de l'air de la mer, la non-reproduction des arbres? Une preuve

plus convaincante que celle-ci serait, si l'on doit y ajouter foi, ce que disent les paysans, qui prétendent que l'on voit sur les flancs du Hallingskarven, dans le Hallingdal, etc., à 5000 pieds de hauteur, près des limites des neiges éternelles, des racines de pins, qu'on ne peut apercevoir que quand les vents enlèvent parfois les amas de neige qui maintenant recouvrent le sol. Une autre preuve plus convaincante encore serait les neiges qui sont descendues vers la mer, dans le voisinage de Wang, s'y seraient fixées et auraient causé l'abandon d'un grand village dont le territoire ne sert plus qu'à la vaine pâture des bestiaux. Il est cependant difficile de conclure d'après quelques faits particuliers, qu'un pays aussi étendu que la Norvège ait éprouvé un changement général dans sa température, puisque l'agriculture y prospère, que des défrichemens considérables y ont lieu, que des marais s'y dessèchent; or, l'expérience a constamment prouvé que de semblables opérations ont eu pour résultats d'amener une plus grande douceur dans le climat, et il est difficile de croire qu'elles aient agi en sens contraire dans un pays septentrional. Il faudrait, pour admettre une pareille opinion, supposer un refroidissement général du globe, et jusqu'ici on n'a encore rien prouvé de semblable.

L'auteur consacre un chapitre entier au caractère national des Norvégiens. Dans un pays où, comme celui-ci, les villes sont bâties sur les côtes, sont séparées de l'intérieur par des montagnes, et ne renferment que la onzième partie de la population, on trouve encore dans les provinces du centre beaucoup d'antiques usages; les habitans y sont restés fidèles à leurs anciennes coutumes, dans les baptêmes, les noces et les enterremens. Un des traits les plus remarquables du caractère norvégien, comme de celui des peuples des montagnes, est un grand sentiment de sa force; elle est continuellement excitée par la lutte continuelle où il se trouve avec la nature, à laquelle il est obligé d'arracher, pour ainsi dire, ce qui lui est nécessaire pour subsister. La vigueur et la liberté s'annoncent dans ses traits et dans ses formes élancées, mais fortement dessinées. Quiconque ne se formera une idée d'un paysan du nord qu'en se le représentant courbé sur sa charrue, ne pourra s'imaginer combien l'adresse et même la grâce percent dans tous les mouvemens des habitans de la Tellemark, du Hallingdale et du Hardang. Le Norvégien est singulièrement doué de douceur et de gaieté; les travaux et les privations

n'altèrent point cet heureux caractère; ce n'est que quand il est ivre que ces qualités l'abandonnent. Les querelles sont fréquentes dans les réunions bachiques, et se terminent quelquefois par des meurtres, car le *kniv gang* (assaut avec un couteau), cette coutume barbare, extrêmement ancienne, subsiste encore; les deux combattans s'attachent l'un à l'autre, et dans cette position, se déchirent à coups de couteau jusqu'à ce que l'un des deux expire. Le Norvégien porte continuellement ce couteau à la ceinture, en guise de poignard. Plusieurs cantons se distinguent par la noblesse de sentimens et l'intelligence de leurs habitans. Le docteur Naumann a trouvé même dans ses guides, des hommes avides de s'instruire, et qui lui faisaient avec discrétion des questions spirituelles, sur la méthode qu'il employait pour connaître la hauteur des montagnes par le moyen du baromètre. Le docteur remarque que tous les Norvégiens savent lire, que presque tous savent écrire, que l'on trouve chez eux une saine raison et un jugement excellent. Il ajoute encore que l'on rencontre çà et là, dans l'intérieur du pays, des individus qui n'ont pas encore la moindre idée de la constitution qui a été donnée à la Norvège, depuis qu'elle forme un royaume uni à la Suède. J. DE PR.

81. NIEMEYER'S BEOBACHTUNGEN AUF REISEN IN UND AUSSER DEUTSCHLAND. Observations faites dans des voyages en Allemagne et à l'étranger; par NIEMEYER. In-8., 3e. partie. Halle, 1823. (*Litt. Convers. Blatt.*, fév. 1824, p. 127.)

Ce voyage a été fait en 1806. Les deux premières parties ont déjà paru; celle que nous annonçons contient les observations de l'auteur sur la Hollande et la Westphalie; il doit en publier une quatrième qui contiendra l'histoire de sa déportation en France. Le voyageur part de Halle, et se rend en Hollande par Quedlimbourg, Detmold, Munster, Emmerich et Clèves. Il parcourt les villes d'Utrecht, d'Amsterdam, de Harlem, de Leyde, de la Haye, de Rotterdam et leurs environs. Il revient dans sa patrie par Dusseldorf, Minden, Hanovre et Brunswick. Rien d'intéressant n'échappe a l'auteur; il s'applique surtout à décrire l'état des sciences, de l'éducation et des établissemens de bienfaisance; il fait le portrait des personnages célèbres qu'il a connus dans son voyage, ou dont les lieux qu'il visite lui rappellent l'histoire. Il juge les peuples chez lesquels il se trouve, et

cherche à venger la Hollande des reproches que lui adressent ses détracteurs, sur l'avarice et l'esprit mercantile de ses habitans. J. DE PR.

82. REISEN IN MEHRERN RUSSISCHEN GOUVERNEMENTS, etc. Voyages dans plusieurs gouvernemens russes, pendant les années 178*, 1801, 1807, 1815. In-8. avec planches lith., tome II, 1 rxd. Meiningen; 1823; Keyssner.

Le 1er. volume a paru en 1819; le 2e. contient le voyage par Dorpat dans les gouvernemens de Pleskof, Polozk et Mohélow, dans l'année 178*. On y trouve des notices fort intéressantes sur la basse classe du peuple russe, et sur son amour pour le chant et les plaisirs; sur les routes de postes en Russie, et la manière dont elles sont entretenues; sur les jésuites à Polozk; l'histoire des têtes tondues en Pologne; physionomie du paysan polonais, et de la noblesse polonaise; droit du seigneur (ce droit n'est plus en usage). Ce volume est accompagné de planches de musique d'airs polonais. (*Jour. gén. de litt. étr.*, août 1824, p. 241.)

83. PERVOÏE MARSKOIÉ POUTIÉCHESTVIÉ ROSSÏANE, PODD NATCHALLSSVOME FLOTA CAPITANA VITOUSSA-BERINGHA, 1727, 28-29. Premier voyages des Russes, entrepris avec le projet de décider la question de savoir si l'Asie et l'Amérique se touchent, et exécuté dans les années 1727, 28 et 29, sous la direction de GUI BERING, capit. de première classe; avec une notice biographique succincte sur BERING et les officiers qui l'accompagnaient dans cette expédition. In-8., pp. 126, 1 carte et plusieurs tables. Saint-Pétersbourg, 1824. Acad. des sciences.

Jusqu'alors les rapports connus sur le premier voyage de Bering se bornaient à ce qui se trouve inséré dans le journal de l'historiographe Muller, de l'année 1758. M. W. Berg, déja connu par plusieurs ouvrages géographiques, a, d'après le journal détaillé de l'aspirant Tschaplin, qui servait sous les ordres de Bering, journal qui a été découvert dans les archives du collège de l'amirauté, et d'après d'autres documens importans, composé l'ouvrage que nous annonçons ici. (*Saint Pétersb. Zeitschr.*, juin 1824, p. 379.)

84. Voyages du Hollandais Yan-Yansen-Struyss. Extrait de l'Essai de l'histoire des Voyages en Russie. (*Siéverni arkhif*, archives du Nord, Mars 1824, n°. 5, art. IV.)

Les avantages que les Hollandais et les Anglais retiraient du transit par la Russie, pour commercer avec la Perse, attirèrent l'attention particulière du tsar Alexis Mikhaïlovitch. Précédemment le commerce avec l'Asie avait eu lieu sur les frontières, ou à Moscou même. Les Persans, les Bukhares, les Indiens et les Arméniens se rendaient à Astrakhan, où ils échangeaient leurs marchandises contre celles des Russes, ou bien ils les confiaient à des commissionnaires qui allaient les vendre dans la capitale. Ces productions ne pénétraient donc dans l'intérieur de la Russie qu'en troisième main, et conséquemment étaient fort chères, en raison de la difficulté du transport. Afin de couper le mal dans sa racine et de procurer à la Russie l'avantage exclusif d'introduire en Europe les productions de l'Asie occidentale, le tsar Alexis résolut d'établir des communications immédiates avec la Perse et les autres peuples habitans des bords de la mer Caspienne, et à cet effet il ordonna qu'une flotte serait créée sur cette mer. L'exécution de cette entreprise fut confiée au Hollandais Jacques Van-Zverden, qui jouissait de toute la confiance du tsar. On établit un chantier pour les vaisseaux au village de Diédikof, à l'endroit où la Moskwa se jette dans l'Oka; on fit venir des charpentiers de toutes les parties de l'empire, et des constructeurs furent à cet effet appelés de la Hollande. Yan-Yansen-Struyss se trouva au nombre de ces derniers.

Struyss, qui avait déjà fait deux voyages, l'un aux Indes et au Japon, l'autre sur la Méditerranée, à bord d'un vaisseau anglais, reçut avec plaisir la proposition qui lui fut faite par le capitaine David Butler, chargé de rassembler en Hollande un équipage pour les nouveaux vaisseaux russes. Struyss partit le 1er, septembre 1668 du port d'Amsterdam avec 18 de ses compatriotes sur le vaisseau le *Sacrifice d'Abraham*, et arriva le 1er. octobre à Riga, qui était alors l'entrepôt général du commerce du nord; le 10 octobre, les Hollandais prirent la route de Pikof, marchant à travers d'immenses marais couverts de bois, et après avoir passé par Wolmar, Petchora, Pskof, Novgorod, Tver et Klin, où ils furent obligés de s'arrêter pour assister aux funérailles de Van-Zviden, ils arrivèrent le 12 décembre à Moscou.

Struyss, qui fait la plus triste description de la Livonie et de ses habitans, ne fut pas peu surpris de la magnificence de la capitale. Selon lui, Moscou comptait alors, indépendamment du palais des tsars et de ses dépendances, 95000 maisons et 1700 églises; les rues étaient presque toutes pavées en bois. Le 4 mai, il quitta Moscou, et le 6 au soir, lui et ses compagnons montèrent sur la frégate *Orel*, stationnée à Diédikof, sur l'Oka, prête à mettre à la voile pour Astrakhan, et commandée par le capitaine Buttler. Ils furent installés par le colonel Bockhoven et le lieutenant-colonel Stack. Il se trouvait en tout 20 Hollandais d'équipage.

Le 15 mai, l'*Orel* arriva à Liréiaslavle bâtie sur les débris de l'ancienne Résaw, détruite par les Tartares, et le 17 à Résaw: de cette ville jusqu'à Nouroin, alors habitée par les Morwiens, les yeux des voyageurs furent récréés par la diversité des objets qui ornaient les deux rives du fleuve; des villages, des monastères, des chapelles disséminées çà et là rendaient ces lieux tout-à-fait pittoresques. Le 21 juin, les navigateurs quittèrent Nijni-Novgorod et descendirent le Volga. Enfin après avoir traversé le pays des Tchérémisses et des Cosaques du Don, ils arrivèrent heureusement le 24 août à Astrakhan. C'est là que les Strélitz, révoltés contre le tsar, empêchèrent que les Hollandais pussent alors réaliser le projet de construire une flotte sur la mer Caspienne. Les malheureux Hollandais furent tous dispersés et faits prisonniers. Struyss échut en partage au fils de Ysmeï-Mahomet, qui bientôt après le vendit à un Persan. Après avoir passé entre les mains d'un grand nombre de maîtres, il eut le bonheur de pouvoir payer sa rançon, et se rendit par Ispahan, Schiraz et à travers les Indes jusqu'à Batavia, d'où il retourna dans sa patrie le 3 octobre 1671. Son ouvrage contient des détails curieux sur les Livoniens, les Tchérémisses, les Tchruvachers, etc. Il est fâcheux que Struyss possédât trop peu de connaissances pour pouvoir faire des observations bien exactes sur le pays qu'il a traversé. Cet article est extrait des Voyages de Jean Struys, etc., par M. Glanius, à Amsterdam, et traduit en russe par M. Kornilowitch. Il prouve combien les Russes recherchent toutes les notions qui peuvent les éclairer sur l'ancienne situation de leur patrie.

85. Tagebuch einer Reise durch die Kosakenländer, in den Kaukasus, etc. Journal d'un voyage aux pays habités par les Cosaques, au Caucase et à Astracan, avec des remarques générales sur les établissemens de quarantaine; par H. in-8. Pétersbourg (sous presse).

86. Rousskié moréкhodtsi ili Korabli otkritié i Blagonamérenni na lédovitome Okéanié, etc. Les navigateurs russes, ou les vaisseaux *Otkrutije et Blagonam jerennuy* sur la mer Glaciale; poëme du comte Chwostow, 40 p. in-4. Pétersbourg; 1823; Gretsch; avec une carte coloriée représentant le côté septentrional de la montagne volcanique appelée *Ayagan*, par les naturels du pays, et à laquelle Friedrich Stein, qui la gravit le 25 août 1820, donna le nom de *Alexandrowskaïa Sopka*. Voici le tableau des découvertes faites par les Russes depuis l'année 1814 jusqu'à 1822 :

1814. *Iles de Ssuworow*. — Lat. sud : 13° 13′ 15″; long. ouest de Greenwich : 163° 31′ 4″. Découverte le 24 sept. par le lieut.-cap. Lasarew. Inhabitée; il s'y trouve des oiseaux, des rats et des crabes de terre. Il y vient des broussailles; çà et là on voit des cocotiers. On n'y a découvert ni traces d'habitans, ni eau fraîche.

1816. Découvertes faites par M. V. Kotzebue : — *Iles de Kutusou*; lat. nord : 11° 11′; long. E., de Gr. 169° 50′. — *Iles du comte de Rumjanzow* : lat. S. 15° 3′; long. O. de Gr. 144° 27′. — *Groupes d'îles du comte de Rumjanzow* : lat N. 9° 27′ 30″; long. E. de Gr. 170° 3′. — *Chaîne d'îles du Rurik* : lat. S. 15° 16′; long. O. de Gr. 146° 21′. *Groupe d'îles du comte Araktschejew* : lat. N. 8° 52′; long. O. de Gr. 188° 59′. — *Ile de Spiridou* : lat. S. 14° 38′; long. O. de Gr. 145°. — *Ile de Krusenstern* : lat. S. 15°; long. O. de Gr. 148° 4′.

1819. Découvertes faites par le capitaine Bellingshausen : — *Iles du marquis de Traversé*. La 1re. : lat. S. 56° 42′ 30″; long. O. 28° 9′; la 2e : lat. S. 56° 21′ 30″; long. O. 27° 40′ 30″; la 3e : lat. S. 56° 42′ 30″; long. O. 27° 23′ de Greenwich.

1820. Découvertes faites par le capitaine Bellingshausen : — *Ile de Pierre Ier* : lat. S. 68° 45′; long. O. de Gr. 90° 50′. — *Terres d'Alexandre Ier*. : lat. S. 68° 50′; long. O. de Gr. 73° 20′; l'une et l'autre inhabitées.

1821. *Ile Figurin* (près de la Nouvelle-Sibérie) : lat. N. 76° 14′; long. E. de Gr. 14° 50′; découverte par le lieut. Anyou;

inhabitée. — *Promontoire Schelagskoi :* lat. N. 70° 11′ ; long. E. 171° 17′; découvert par le lieutenant Wrangel. — *Promontoire Owinow* : lat. N. 57° 40′ ; long. O. de Gr. 163° 15′; découvertes par l'aspirant Chromtschenko. — Côte méridionale de l'île de *Nuniiwak* : lat. N. 59° 58′; long. Est. de Gr. 193° 17′ 25″; découverte le 11 juillet par le cap.-lieut. Wassiljew. Les habitans vivent dans des huttes de terre, sont d'un caractère doux et aimant : stature moyenne ; beaux de visage et bien faits, et ressemblant, sous ces deux derniers rapports, aux habitans indigènes de l'Amérique septentrionale. La côte est, en général, d'une élévation moyenne; elle a 40 milles de longueur dans la direction du N.-O. au S.-O. Au témoignage des habitans, sa largeur est de la moitié de sa longueur. Point de bois et point d'ancrage sûr. *Le cap E.* de cette île : lat. N. 60° ; long. O. de Gr. 165° 5′; découverte le 15 juillet par l'aspirant Chromtschenko. — *Le cap N.-E. de cette île* : lat. N. 60° 33′ ; découvert le 30 juillet par le volontaire Etolin. — *Cap du comte de Rumjanzow* : lat. N. 61° 48′; long. O. de Gr. 166° 20′; découvert le 12 août par Chromtschenko. (*St.-Pétersb. Zeit-Schrift.* Janvier; 1823 ; p. 110.)

87. Wegweiser für Reisende, durch das Riesen-Gebirge. Guide du voyageur à travers le Riesen-Gebirge, avec une carte de cette montagne, une carte de poste, et un itinéraire de la Silésie. 12mo. Glogau. 1821. Gunther.

Ce livret ne contenant qu'une simple nomenclature des localités, avec leur indication sur la carte, peu de voyageurs pourront s'en servir comme d'un guide, d'autant plus que plusieurs noms s'y trouvent mal énoncés. A cet opuscule est jointe une petite notice à l'usage des étudians voyageurs, tirée de l'utile ouvrage du docteur Schmidts, intitulé : *Voyage au Riesen-Gebirge*, *en* 1817. (*Ergänz. Blätt. zur allg. Lit. Zeitung* juill. 1824. N°. 78.)

88. Remarques faites pendant un voyage au travers de la partie sud-est de la Styrie. Dans des lettres à un ami. (*Steyermärk. Zeitschrift*, 1821, 11 cah., pag. 97.)

Ces observations contenues en deux lettres écrites de Pettau et de Sauritsch renferment des détails intéressans sur les races diverses d'habitans, le costume, les mœurs, la culture, etc., de cette partie de la Styrie.

89. Voyages de M. Moorcroft. — Ce voyageur, qui s'était trouvé long-temps retenu à *Kachemire* par l'effet des artifices de Runjeet-Singh, a pu, dans le courant du mois d'août, continuer son voyage. En traversant le territoire des Khuttaks, il rencontra des obstacles qui eussent pu intimider tout autre que lui. Le chef de cette tribu, allié de Runjeet-Singh, tenta de s'opposer de vive force à son passage. M. Moorcroft, bien qu'il n'eût avec lui qu'une trentaine d'hommes armés, se disposait à se faire jour à travers l'ennemi, fort de 700 affghauns, lorsque ces montagnards prirent tout à coup la fuite. Au mois d'avril, M. Moorcroft arriva sain et sauf avec son monde à Peshour; de là il fit plusieurs excursions dans les environs où il se procura des renseignemens précieux sur une espèce de chevaux qui pourraient être introduits avantageusement dans les haras de la compagnie.

On attend du même voyageur, qui, dit-on, prépare son retour, des documens importans sur la situation actuelle de la Tartarie. On dit, d'après ses récits, qu'un prince, nommé *Shah-Murad*, a fondé un empire au nord des monts *Hindu-Kusch*, et que, dans l'espace de 8 mois, il a conquis les royaumes de *Balkh*, *Kertagie*, *Kulab*, *Inderab*, *Khus*, le *Hazareh* et la province du petit *Kaschkar*. (*Monthly Mag.*, mars 1825, p. 172. *Neue allg. Geog. Ephem.* de Weimar, 1824, XIVe. volum., 2e. cah., pag. 225.)

90. Captivité, souffrances et évasion de Jacques Scurry. (*Museum of foreign litterature and science*, Philadelphie, juin 1824, page 491.)

La relation de Jacques Scurry, écrite par lui-même, se fait lire avec un intérêt d'autant plus vif, que ses souffrances ont été plus cruelles et sa captivité plus longue. Il s'était embarqué à l'âge de sept ans sur un vaisseau anglais, qui, en 1781, fut capturé par les Français; il touchait alors à sa quinzième année. Un officier à bord le prit en affection et obtint quelques adoucissemens à la captivité de ce jeune homme, qui de son côté s'attacha à ce maître généreux. Celui-ci, étant tombé malade, fut envoyé à terre à Tranquebar. Il avait demandé vainement la permission d'amener avec lui le petit mousse anglais; il n'avait pu l'obtenir. Celui-ci conçut le projet de le rejoindre, et, la nuit, il se jeta secrètement à la mer. Le vent était contraire, et il eut beaucoup de peine à lutter contre les vagues. Il était épuisé, lorsqu'il

atteignit un vaisseau danois, dont le capitaine, chose inouïe, ne voulut pas le recevoir; il dut se rejeter à la mer, et comme un autre navire n'était pas éloigné, il y obtint un asile. Ce navire ayant été pris plus tard par les Français, Scurry leur fut livré comme déserteur, et déposé avec cinq cents autres à Cuddalore, d'où le sultan Hyder-Ali, auquel ils furent cédés, les confina dans un de ses forts. Au bout de quelques mois de captivité, cinquante jeunes Anglais furent amenés avec Scurry à Séringapatam, où le sultan les fit circoncire pour devenir Musulmans. On les plongea en outre dans de grandes chaudières remplies d'eau chaude, pour les purifier, vu qu'ils avaient mangé du porc. A l'avènement de Tippo-Saïb, ils furent incorporés dans une compagnie dont un renégat prit le commandement. Il devint une des causes principales de leurs tourmens; il leur en fit même souvent infliger; car s'étant plaints un jour de ce qu'il les avait tenus quarante-huit heures sans nourriture, on leur lia les mains derrière le dos, et on leur serra la peau de la poitrine si violemment, que sans l'humanité du *durga* ou sergent, ils seraient morts en peu d'instans. On leur défendit alors de se parler entre eux.

Scurry raconte les souffrances qu'on fit subir aux officiers supérieurs anglais prisonniers de Tippo : plusieurs moururent du poison ; d'autres furent étranglés; d'autres eurent le nez, les oreilles et la lèvre supérieure coupés, comme les chrétiens du Malabar qui les avaient aidés, et qui furent ainsi mutilés pour n'avoir pas voulu livrer leurs filles et les envoyer au sérail du tyran. Scurry parle également des instrumens de supplice de Tippo, notamment d'un cheval de bois et de grandeur naturelle, qui avait une selle garnie de neuf rangs de clous pointus d'un pouce de long; on faisait monter ce cheval à un patient, qui, à peine sur la selle, recevait une ruade dont le choc, en retombant, lui enfonçait les pointes de fer dans le derrière. Tippo avait aussi des tigres énormes qui combattaient contre des buffles, et qui dévoraient tous ceux de ses sujets dont il voulait se défaire. Il faisait mettre à la question les prêtres auxquels il soupçonnait des richesses, et ces malheureux expiraient souvent d'inanition dans de grandes cages de fer.

Scurry parvint à s'échapper avec plusieurs de ses compagnons, et il arriva au camp des Anglais dans le même temps que lord Cornwallis recevait la capitulation de Séringapatam. Il fut ren-

voyé en Angleterre en 1793, et il mourut dans sa famille, en 1822, âgé de 57 ans. Il avait eu une peine extrême à reprendre les habitudes de son pays, tant il était façonné à toutes celles des Indous; il ne pouvait plus se servir ni de couteau, ni de fourchette, et il mangeait toujours avec ses doigts. La chaleur du climat du Bengale lui avait noirci tellement la peau qu'il ressemblait plus à un Nègre qu'à un Européen. Ses mémoires sont pleins de faits curieux; mais quelques-uns de ces faits manquent d'exactitude, et d'autres paraissent peu vraisemblables, ou du moins peuvent être contestés. En somme le livre de Scurry est d'une lecture très-attachante. ALBERT-MONTEMONT.

91. HISTORY OF A VOYAGE TO THE CHINA SEA. Histoire d'un voyage dans la mer de la Chine; par J. WHITE, lieutenant de la marine des États-Unis. Boston; 1823; Wells et Lilly. (*North amer. Review*, p. 140.)

Cette relation paraît renfermer la description la plus authentique que l'on ait encore publiée du royaume de la Cochinchine. M. White partit de Salem le 2 janvier 1819, à bord du brick le *Franklin*, dont il prit le commandement, et qu'on avait équipé pour faire un voyage dans cette contrée peu connue, afin d'y ouvrir des relations commerciales. M. White revint aux États-Unis le 31 août 1819. Il vient de publier une relation de son voyage; nous allons en rendre un compte succinct, comme celui du journal dont nous l'empruntons. Nous passerons sous silence toutes les petites vexations que l'on fit éprouver à M. White, les vols déguisés sous le nom de présens qu'il lui fallut tolérer de la part des mandarins qui venaient à son bord, les nombreuses escroqueries auxquelles il fut en butte pendant son séjour chez ce peuple fourbe et inhospitalier, les difficultés qu'il essuya pour pénétrer jusqu'à la Capitale, et nous donnerons de suite une idée du pays et de quelques objets remarquables.

La Cochinchine est bornée au nord-est par le golfe de Tunquin, au sud ouest par celui de Siam, à l'ouest par l'empire des Birmans. Le *Franklin* remonta le fleuve Donnaï pour se rendre à Saigoun, Capitale du royaume. Ce fleuve est considérable: il a quelquefois un mille de large; son cours est rapide, et il a ordinairement 9 brasses d'eau; il se jette dans la mer par un grand nombre d'embouchures. Ses rives sont escarpées et bordées d'immenses forêts remplies de tigres d'une taille et d'une férocité re-

marquables. A 59 milles de l'embouchure du Donnai, et au confluent de deux de ses principaux bras, s'élève la ville de Saigoun, qui s'étend au bord du fleuve sur une longueur d'environ six milles. Sa population est de 180,000 âmes; sur ce nombre on compte 10,000 Chinois et autant de chrétiens. Les maisons sont presque toutes en bois et enduites d'un torchis de feuilles de palmier ou de paille de riz. Quand le feu prend à ces misérables demeures, on y amène un ou deux éléphans qui les renversent, et arrêtent ainsi les progrès de l'incendie. Les rues se coupent presque toutes à angles droits, ne sont pas pavées et sont remplies de porcs et de chiens : aussi rien n'égale l'odeur fétide qu'on y respire; les habitans sont d'ailleurs sur eux-mêmes d'une extrême malpropreté. Au centre de la ville est une colline dont on a rasé le sommet; elle a 60 pieds au dessus du niveau du fleuve, et son enceinte est fermée par un mur de briques de 20 pieds de haut; c'est sur cette éminence que sont bâtis le palais du Roi, des casernes et d'autres édifices. M. White et ses compagnons y montèrent, et furent présentés au gouverneur qui les reçut avec affabilité : le Roi était absent. Ils virent, dans cette espèce de forteresse, 250 pièces de canon, dont beaucoup avaient été fondues en Europe, 12 d'entre elles, ornées de fleurs de lis, l'avaient été sous Louis XIV. L'arsenal de la marine est fort beau; il s'y trouvait alors environ 150 galères d'une belle construction, et d'une longueur depuis 40 pieds jusqu'à 60, quelques-unes avaient 16 canons de 3 livres. Dans la partie occidentale du Donaï est un canal récemment fait; il a 33 milles de long, et réunit ce fleuve à une des branches de la rivière de Camboge. Ce canal a 12 pieds de profondeur et 80 de large; il traverse des forêts et des marais : 36,000 hommes y ont été employés jour et nuit, 7000 sont morts de fatigue et de maladie.

La religion dominante de la Cochinchine est le polythéisme; mais on paraît traiter avec peu de respect les temples et les idoles. La religion catholique est tolérée, et ceux qui la professent sont au nombre d'environ 70,000 milles. Une église est au centre de Saigoun : elle est desservie par deux missionnaires italiens; le principal, nommé le père Joseph, rendit d'importans services aux Américains, et leur donna beaucoup de renseignemens utiles. Quelque temps avant leur départ il demanda de la farine et du vin à M. White, qui connaissant sa manière de vivre frugale fut étonné de cette demande, et le lui ayant témoigné, le

religieux lui apprit que, le Roi ayant été depuis quelque temps fort malade, on pensait qu'il avait peu de temps à vivre, et qu'on craignait qu'après sa mort tous les chrétiens ne fussent exterminés; il demandait donc ces objets pour administrer l'eucharistie aux fidèles à l'heure de la mort. On ne put lui persuader de quitter le pays et de s'embarquer sur le Franklin : il répondit qu'il serait honteux à lui de quitter son poste, et d'abandonner son troupeau à l'heure du danger. Les Cochinchinois semblent être une race dégénérée de la nation chinoise, et lui ressemblent dans la plus mauvaise partie de son caractère, ce que l'auteur attribue à l'action du gouvernement, qui est un despotisme militaire exercé sans égard pour la justice. Les rois ne sont occupés qu'à étendre leur territoire aux dépens de leurs voisins, et pour y parvenir exercent sans cesse leurs sujets aux armes, les laissant dans l'ignorance des arts utiles; ceux-ci sont en grande partie exercés par les femmes et par les Chinois répandus dans le royaume. Ce sont aussi les femmes qui font le commerce, à l'exclusion même des hommes, au moins à Saïgoun. La ruse, la fourberie et le vol semblent former les qualités distinctives du caractère des Cochinchinois, s'il faut s'en rapporter aux exemples cités par M. White, ce qui diffère singulièrement des notions que M. Poivre avait données sur eux ; nous ne savons même comment concilier ces deux voyageurs. Le navigateur américain aborda dans ce pays avec des vues sans doute fort différentes de celles du philosophe français ; mais il est remarquable que leur jugement sur les habitans diffère aussi essentiellement. M. White resta 4 mois à Saigoun, y fut rançonné de toutes les manières, et en partit avec une cargaison incomplète qu'il ne put se procurer qu'à un prix bien supérieur à sa valeur réelle : ceci explique facilement la sévérité du jugement du voyageur américain, qui eut d'ailleurs, à raison de l'objet de sa mission, plus d'occasion que M. Poivre de traiter avec toutes les classes du peuples sur ses intérêts pécuniaires. On trouve dans l'ouvrage de M. White beaucoup de détails sur la police, la médecine, les mœurs, la nourriture, la langue et les productions végétales et animales de la Cochinchine. On y lit également une notice intéressante sur les travaux nombreux et les réformes que fit exécuter l'évêque d'Adran, qui, au commencemeut de ce siècle, était le guide et le conseil du Roi, mais dont toutes les institutions n'ont pu lui survivre.

Jacquinot de Presle.

92. Travels in the interior of southern Africa. Voyage dans l'intérieur du midi de l'Afrique; par W. J. Burchell, esq. Vol. 1 et 2. In-4°. Londres ; 1822—1824. (*Lond. Mag.*, sept. 1824, p. 277. Voy. le *Bull.* de janv. 1825, p. 113.)

Les Voyages de M. Burchell dans l'intérieur de l'Afrique méridionale prouvent son courage et ses vastes connaissances en histoire naturelle, et présentent une narration aussi instructive qu'amusante. Il débarqua au cap de Bonne-Espérance en 1810. Après un séjour de plusieurs mois dans la ville du Cap pour disposer ses excursions et s'initier aux dialectes du pays qu'il allait parcourir, il visita soigneusement les environs de la capitale, et recueillit les différentes richesses que cette portion du globe déploie à l'œil du botaniste. Ses goûts scientifiques le mirent en rapport avec les plus respectables familles hollandaises, et se réunissant à d'autres voyageurs ou amateurs, il explora avec eux la montagne de la Table. Ensuite, ayant acheté des bœufs et un chariot, il partit pour les frontières de la colonie, dans l'intérieur, et du côté des Caffres. Il eut à franchir un grand nombre de rivières, de collines, de montagnes et de solitudes plus ou moins arides ; accompagné de quelques missionnaires, il dépassa les limites du territoire conquis, et s'aventura chez les sauvages de ces déserts, ne vivant que de chasse. Il séjourna sous leurs huttes de paille, au milieu des *Bushmens*, tribus sales, dégoûtantes, armées de flèches empoisonnées, et où les filles, fiancées dès leurs enfance, deviennent mères avant d'avoir atteint même leur douzième année. Il assista à plusieurs chasses d'hippopotames, de lions et de rhinocéros; et, arrivé à Litakou, capitale des Briquas, la perfidie des habitans le contraignit à revenir sur ses pas.

M. Burchell rapporte que les Briquas sont gouvernés par un chef héréditaire dont l'autorité est partagée par ses frères et ses parens, et limitée par un conseil de chefs subordonnés. Les plus basses classes paraissent être esclaves des chefs qui leur accordent une faible ration de lait et de viande, et qui les laissent chercher le reste de leur subsistance par la chasse ou en arrachant des racines. Ils n'ont aucune forme extérieure de culte, et bien qu'ils croient à l'existence de deux êtres supérieurs, un bon et un méchant, ils donnent leur attention au dernier, et leur superstition est de l'espèce la plus grossière et la plus dégradante. Litakou, leur capitale, consiste en 7 ou 800 huttes circu-

laires, a une population de 5,000 âmes, et est située entre le 27° 6′ de latitude méridionale et le 24° 39′ de longitude orientale.

Dans un article subséquent, nous signalerons les progrès spéciaux dont nos connaissances sur l'Afrique peuvent être redevables à M. Burchell. ALBERT-MONTEMONT.

93. VOYAGE DES ANGLAIS AU SOUDAN. Remarques sur les nouvelles de l'expédition des Anglais dans l'Afrique centrale, et sur l'article du *Quarterly Review*, n°. LXII. (Voy. le *Bulletin* d'avril 1825, p. 373.)

Depuis que les voyageurs anglais ont pénétré dans le royaume de Bornou, c'est-à-dire depuis deux ans bientôt, il n'était venu de nouvelles de leurs découvertes qu'une seule fois, et ces nouvelles, quoique du plus haut intérêt, laissaient encore plus à désirer qu'elles ne fournissaient de lumières. J'ai montré ailleurs que ce n'était que la reconnaissance d'une ligne étroite, sur une superficie de 400,000 l. carrées : calcul fait, on recevrait tous les jours la relation d'une découverte dans l'intérieur de l'Afrique, faisant connaître un espace de 20 l. carr., qu'il faudrait dix voyageurs différens, et 6 années entières pour que la curiosité fût complètement satisfaite. Il est bien à regretter que les moyens aient manqué aux voyageurs anglais de faire parvenir leurs lettres à Tripoli et de là en Europe. A la vérité, on dit que leur correspondance ne fait que traverser mystérieusement Tripoli, sans qu'il en transpire une seule ligne; et quand elle a atteint l'Angleterre, elle est également soustraite à leurs compatriotes, jusqu'à ce que les savans éditeurs du *Quarterly Review* soient assez heureux pour en recueillir des notices, et en faire jouir par aperçu le public anglais et étranger. Ces savans regrettent de ne pouvoir en dire davantage : serait-il permis d'exprimer le même regret, de ce que les lettres elles-mêmes de ces courageux explorateurs ne sont pas mises sous les yeux des amis de la géographie, sauf les secrets diplomatiques que ceux-ci n'ont point envie de pénétrer? On aura peine à le croire, mais il est de fait que c'est de Londres et même de Paris que Tripoli reçoit les détails des excursions extraordinaires des voyageurs anglais. On serait donc mal avisé si on en puisait des nouvelles à une autre source que les journaux anglais, et on aurait encore un plus grand tort d'altérer leurs récits. Personne que je sache ne l'a fait en France, et moi en particulier, moins que personne, bien qu'il ait plu au *Q. R.* de m'en adresser le

reproche (1), à moins qu'on ne regarde toute analyse abrégée comme une *falsification*, et qu'on ne soit obligé de traduire, sans en sacrifier une ligne, toutes les réflexions qui sont mêlées aux relations des observateurs. Je suis bien loin, au reste, de nier la justesse et le mérite de la plupart de ces remarques; mais leurs auteurs ont trop de sagacité pour vouloir que les travaux de leurs compatriotes soient exposés à perdre de leur intérêt, étant noyés dans des discussions purement scientifiques. J'avais cru, je l'avoue, que l'exposé des nouvelles découvertes, présenté dans un cadre plus resserré, leur donnerait plus d'éclat.

Le *Q. R.* désigne un autre Français, sans le nommer, comme ayant calculé, à 14,000 pieds, la hauteur précise des prétendues montagnes au milieu desquelles le Dr. Oudney est, dit-on, mort de froid. Il lui recommande de copier exactement les journaux anglais; mais c'est précisément pour avoir copié des journaux anglais, qu'on a imprimé et répandu en France l'assertion dont il s'agit. Du moins ce reproche ne me regarde pas, puisque je me suis élevé le premier, et je crois le seul, contre ce calcul purement empirique. J'en ignore les bases, mais je présume que le journaliste anglais est parti des observations faites sur le continent de l'Amérique et dans les îles voisines, sous une latitude approchant du 14e. d., comme est le pays de Beder; et, de ce que la neige y est perpétuelle sur les montagnes, à une hauteur de 14,000 pi. environ, on a conclu, 1°. que l'eau des outres du Dr. Oudney avait gelé sur des montagnes; 2°. que ces montagnes avaient 14,000 pieds d'élévation. Cette opinion hasardée appartient au journaliste de Glascow, traduit à Paris trop fidèlement.

Voici des argumens qui paraissent ôter toute probabilité à cette opinion; les premiers sont de fait et les autres sont d'induction: 1°. Il gèle réellement en Afrique sous le 30e. degré de latitude, à une hauteur extrêmement petite au-dessus de la mer. La plaine de Belbeys, à l'orient de la Basse-Égypte, est élevée de 30 pieds seulement, et le thermomètre y est descendu à zéro en 1800. On ne peut pas opposer qu'il y a loin du 14e. au 30e. degré de latitude, parce que la chaleur moyenne est à Belbeys, comme dans toute l'Égypte, d'une grande intensité, et s'élève souvent le jour à 25 ou 30° au-dessus de zéro. Objectera-t-on que le voisinage de la mer, à 40 lieues, est une cause particulière d'abaissement

(1) N°. LXII.

dans la température? mais le phénomène a lieu aussi beaucoup plus près du tropique. Il gèle dans les déserts de Syouah qui sont bien plus éloignés de la mer, et dont le parallèle est plus méridional : M. Cailliaud y a vu de la glace. Le capitaine Lyon a aussi observé le même froid dans le Fezzan, vers le 27e. degré. Enfin M. William Burchell, voyageant au sud de l'équateur, a vu le thermomètre à zéro le 12 octobre 1811, à trois heures du matin, à Klaarwater, par la latitude de 28° 50′ 56″, et en pays de plaine; le vent était de l'est, et l'horizon très-pur (1).

Une 3e. circonstance est la coutume universelle de tous les Arabes, guerriers ou pasteurs, des Bédouins de toutes les tribus africaines, qui campent dans les plaines du désert, de se vêtir très-chaudement; ils sont toujours couverts d'un manteau de laine, dont l'objet principal est de leur rendre supportable le froid très-vif des nuits d'hiver. Ce froid est d'autant plus sensible qu'il succède, à 12 heures seulement d'intervalle, à une chaleur considérable. J'ai éprouvé moi-même cette variation extrême dans la température sous le 27e. degré, et j'en ai plus souffert que des plus grands froids d'Europe : la cause en est facile à sentir.

Voilà un fait qui, bien que peu connu ou peu examiné jusqu'à présent, n'en est pas moins constant. Le froid qu'il fait l'hiver à l'occident de Bornou semble donc un fait lié au premier, et l'un n'a pas plus droit de surprendre que l'autre. Quant à l'expliquer, il est possible qu'on se trompe encore long-temps si l'on est réduit à en découvrir la cause par voie de conjecture; mais, quand même on n'aurait aucune explication solide à fournir, il n'en résulte pas moins une proposition certaine, c'est que dans les déserts de l'Afrique, depuis le 14e. jusqu'au 29e. degré de latitude nord, il peut geler dans des plaines basses, dans des pays dépourvus de montagnes, de collines, et sur des plateaux médiocrement élevés. A la vérité, il ne résulte de là aucune connaissance de la température moyenne de ces régions de l'Afrique, et par conséquent on ne peut en conclure que la limite des neiges, sous le 14e. degré de latitude, y soit à telle ou telle élévation; celle-ci peut être considérable, comme elle peut être fort médiocre; mais ce qui est certain, c'est que l'on n'est nullement

---

(1) Le même William Burchell a remarqué le 27 octobre la terre durcie, peut-être par le froid, sous le 26e. parallèle et loin des montagnes. (Latit. 26°. 30′ S. Longit. 21°. 25′ E.)

en droit de conclure de la présence de la glace en Afrique à cette latitude, *pendant un jour d'hiver*, que l'élévation du lieu est de 14,000 pieds, ni même d'une quantité beaucoup moindre (1). Essayons cependant d'émettre une conjecture sur les causes du phénomène : je n'ose la soumettre aux savans que parce qu'elle est fondée sur des faits. Dans les déserts voisins de l'Égypte, la rosée est tellement copieuse que les vêtemens en sont trempés complètement. Le jour, cette rosée se dissipe aux rayons du soleil; mais le soir et la nuit, elle ne peut s'évaporer qu'aux dépens de la température des couches basses de l'atmosphère, et en enlevant au sol une partie de la chaleur qui s'y trouve accumulée. On sent que ce refroidissement doit être plus considérable, proportionnellement, en pays de plaine qu'en pays de montagne, par cela même que la terre est plus échauffée. En second lieu, si, comme nous le supposons, le lac Tsâd n'a point d'issue, il faut que l'évaporation compense l'affluence de trois ou quatre grandes rivières qui s'y déchargent. Or cette évaporation doit encore contribuer au refroidissement de l'atmosphère. Le rayonnement vers un ciel pur et serein est une autre cause de refroidissement à la surface des plaines de sable, voisines du tropique; par cette cause il doit se dissiper, surtout pendant la nuit, une grande partie de la chaleur du sol; d'ailleurs la chaleur n'y est pas concentrée comme dans les vallées, et quand vient la nuit, la perte de chaleur n'étant plus compensée, la température s'abaisse graduellement, jusqu'à ce que, vers 3 h. du matin, elle descende à son minimum. Enfin, lorsqu'un vent froid vient à souffler du nord ou du nord-est, il n'éprouve aucun obstacle sur ces immenses plateaux, pas plus que sur la surface de la mer, et il ne doit s'échauffer qu'après beaucoup de temps.

---

(1) Il est possible que cette hauteur de 14,000 pieds, qui a été assignée dans le principe à ces prétendues montagnes d'Afrique, ait été déduite des savans calculs de M. de Humboldt, qui paraît avoir fixé à 4,600 mètres la hauteur de la limite des neiges sous le 20e. degré de latitude. Pour pouvoir appliquer cette loi au continent africain, ou pour en trouver une autre plus exacte, il faudrait posséder des milliers d'observations précises faites dans cette partie du monde, et en déduire la température moyenne ; or l'on n'en possède aucune jusqu'à présent; il faudrait enfin avoir des nivellemens géodésiques ou au moins barométriques, qui manquent absolument. Nous n'avons encore que des points isolés.

Quelque idée que l'on se fasse de ces conjectures, elles suffisent du moins pour diminuer la surprise qu'a causée le froid subit auquel on attribue la mort du Dr. Oudney. A la vérité, l'eau gelée dans les outres, si toutefois le fait est certain, supposerait un froid de plusieurs degrés au-dessous de zéro; mais une fois que la température est descendue à ce terme, il suffit d'une circonstance accidentelle et locale pour l'abaisser de quelques degrés encore, et c'est probablement une cause de cette nature qui aura exercé son influence au moment de la catastrophe du voyageur (1).

Au reste, ce que nous avions présumé il y a six mois, d'après le seul rapprochement des faits connus, se trouve confirmé entièrement par les derniers rapports. Le lieu du territoire de Beder, où est mort l'infortuné docteur, n'est point une montagne; c'est une *plaine parsemée de collines basses*, comme les déserts de Libye; et en y arrivant de Kouka, ville des bords du Yaou, non loin du lac Tsâd, les voyageurs (du moins on n'en dit pas un seul mot) n'avaient franchi aucune montagne. Il ne paraît donc pas exister, à l'occident et à cette distance du royaume de Bornou, de montagnes élevées comparables à celles de l'Atlas, ni même de hauteurs dignes d'être mentionnées; par conséquent il ne peut en sortir de rivières dont le niveau soit assez élevé pour qu'elles s'écoulent dans le Nil. Les voyageurs Oudney et Clapperton étaient alors (le 26 décembre 1823) à 12 journées de Kouka, résidence du cheykh de Bornou. J.

94. Cours du Niger et du Nil. — On vient de lire à l'Académie des sciences (18 avril 1825) l'extrait d'un mémoire sur la probabilité d'une communication entre le Nil des Noirs et le Nil d'Égypte. La question y est examinée sous un jour nouveau : les observations les plus récentes sur la hauteur des lieux, depuis la source du Dialli-bâ, jusqu'aux divers points du cours du Nil en Égypte, y sont rassemblées et discutées. L'auteur de cet écrit est M. Jomard, qui avait déjà publié, depuis un an, plusieurs notices

(1) M. le baron de Humboldt pense (et c'est un devoir pour moi de consigner ici son opinion), que la congélation de l'eau dans les outres, sous le 14e. degré de latitude, est un fait qui, loin de se lier aux analogies que nous connaissons, indique des causes qui nous sont inconnues. Je donnerai ailleurs les remarques qu'il a eu la bonté de me communiquer.

sur les découvertes récentes des voyageurs anglais dans l'Afrique centrale. Ses nouvelles recherches l'ont confirmé dans l'opinion qu'il avait émise autrefois (1) à l'occasion des voyages de M. Cailliaud sur le Bahr el Abiad ou Nil blanc, et il persiste à croire que ni le Dialli-bâ ni le lac Tsâd ne s'écoulent dans le Nil. Son mémoire est accompagné d'une planche qui met en rapport d'une manière sensible la pente du Nil et des rivières de cette partie de l'Afrique, avec celle de plusieurs fleuves des deux mondes. Il examine aussi la question qui s'est élevée relativement à la température et à la hauteur du lieu où a péri le D^r^. Oudney, dans son voyage de Kouka à l'ouest de Bornou. Il y a quelque hardiesse à combattre ainsi l'opinion des savans rédacteurs du *Quarterly Review*, qui sont à la source des nouvelles; mais on peut dire aussi que ce sont eux qui attaquent le sentiment du célèbre major Rennell, le même, au fond, que celui de l'auteur du mémoire précité. La plus grande partie de l'article précédent a été tirée de ce mémoire.

95. Voyage a Tombouctou. (*V.* les articles précédens et le *Bull.* d'avril 1825, p. 373.)

D'après le *Quarterly Review*, le major Gordon-Laing (dont le voyage aux sources de la Rokelle vient de paraître), est déjà en pleine route pour Tombouctou. Il n'a pas pris la route de Sierra-Leone; il est parti de Tripoli, en Barbarie, avec une caravane, et accompagné d'un chef *touaryk* avantageusement connu du capitaine Lyon et d'autres voyageurs anglais. Le consul anglais à Tripoli écrit que le voyage de Tripoli à Tombouctou est bien plus facile et plus sûr que celui de Bornou, et qu'il est assuré d'avance du succès de M. Laing. On ne donne pas la date du départ: ce doit être en décembre, peut-être en novembre 1824. Nous rendrons compte incessamment du voyage du major Laing aux sources de la Rokelle.

96. Voyage de M. Pacho a la Cyrénaïque, etc., et retour annoncé des voyageurs anglais au Soudan. (Extrait d'une lettre écrite du consulat général de France à Tripoli de Barbarie, sous la date du 7 janvier 1825.)

---

(1) Rev. encyclopédique, juillet 1822; voy. aussi Bulletin de la Société de géographie, séance du 26 nov. 1824, et Bulletin des Sciences géographiques, déc. 1824.

» Après avoir parcouru l'Égypte, le voyageur Français, M. J. R. Pacho, vient d'arriver à Derne, muni d'une recommandation de Mehemet-Ali-Pacha, pour le chef de cette régence, et d'une lettre de M. Drovetti pour le consulat général; il s'est empressé de me les adresser par exprès, demandant le firman nécessaire pour observer en détail et avec sûreté le pays qu'occupait la Cyrénaïque, les côtes de la Syrte et autres parties intérieures du royaume de Tripoli.

» Ce voyageur, que M. le consul-général d'Égypte fait connaître de la manière la plus flatteuse, se présente d'ailleurs sous les auspices de notre institut royal. Toutes les facilités et l'appui qui peuvent dépendre de moi lui sont acquis, et je crois pouvoir compter sur la protection du gouvernement local.

» L'exprès, porteur du firman du pacha, d'une lettre particulière pour son bey de Bengasi ainsi que de ma réponse, se trouve déjà en route depuis quelques jours pour rejoindre M. Pacho à Derne.

» Je l'ai engagé à me donner souvent de ses nouvelles, et à user sans réserve de mes efforts pour le seconder.

» Je pense qu'il n'est point déplacé de vous informer également ici du retour des voyageurs anglais qui ont pénétré jusqu'à Bornou; j'ai parlé précédemment des contrariétés qu'ils avaient éprouvées par la mort de MM. Oudney et Toole, sans laisser ignorer le succès qu'avait obtenu M. Clapperton en pénétrant assez avant dans la Nigritie.

» Aujourd'hui on annonce l'arrivée de ce dernier aux environs de Tripoli, en compagnie du major Denham, et le consul anglais est parti pour aller à leur rencontre.

» M. Tyrwhit, le plus jeune de ces voyageurs, est resté seul à Bornou, sans avoir même un domestique chrétien avec lui. »

N. B. Les journaux anglais qui nous sont parvenus n'ont encore rien dit de ce retour.

97. Voyage a Méroé, au fleuve Blanc, etc.; par M. Fréd. Cailliaud. Livr. XIII à XXII. (*V. le Bull.* de sept. 1824, p. 267.)

XIIIe. et XIVe. livr. — Elles contiennent l'explication des planches 54 à 68 et les nouvelles planches dont nous allons indiquer le sujet. La pl. 31 donne le plan général des pyramides et des ruines d'Assour, qui remplace l'antique Méroé; la pl. 42 du tome deuxième donne plusieurs plans et vues d'anciens monu-

mens ; la pl. 28 se compose de la vue d'un petit temple au S.-E. de la grande enceinte, à El Meçaourâh ; pl. 72, décoration du sanctuaire du Typhonium du mont Barkal ; pl. 31, vol. 2, est la vue d'un édifice chrétien ruiné à Absyr. Pl. 28, vol. 2, représente la décoration extérieure d'un temple sur la rive gauche du Nil à Semné. Les pl. 59 et 63 du vol. 2 sont consacrées, la première à des oiseaux, la deuxième à des plantes rapportés par M. Cailliaud. Nous donnerons un article spécial sur l'histoire naturelle de ce voyage dès qu'elle sera terminée. La pl. 3 du vol. 2 donne la vue d'un colosse découvert dans l'île d'Argo ; la pl. 74 représente la vue intérieure du Typhonium du mont Barkal ; cette vue offre un coup d'œil imposant et extraordinaire.

XVe. et XVIe. livr. — La pl. 29 donne les plans des temples et des constructions d'El Meçaourâh. La vue générale du mont Barkal et des ruines qui sont au pied de cette montagne compose la planche 50. La planche 62 est encore relative à ces mêmes ruines ; elle représente celle du grand temple. La pl. 70 donne le dessin des sculptures de la troisième salle du Typhonium. Ces deux livraisons renferment encore les pl. 13, plan d'un temple des environs de Soleb ; 17, relative à un temple d'Amara ; 22, la vue des îles Tangour dans le Nil ; 37, le plan topographique d'El-Gasr et de ses environs dans la petite Oasis ; 39, une fort belle vue d'un arc de triomphe situé dans ce lieu ; 64, des plantes dont nous donnerons la liste dans la section des sciences naturelles.

XVIIe., XVIIIe. et XIXe. livr. — Ces trois livraisons offrent d'abord les pl. 4, 5, 58, 59 et 60 du tom. 1er., représentant une vue d'Adâssy dans le Fâzoql, celle d'El-Gerebyn dans le Sennar ; deux vues d'une partie du mont Barkal et des ruines du Typhonium, et enfin le détail des sculptures de la 3e. salle de ce monument. Elles contiennent en outre les planch. suivantes du 2e. volume : Pl. 4, vue du colosse du sud dans l'île d'Argo ; pl. 7, plan de ruines à Sescé sur le bord du Nil ; pl. 10, vue des ruines d'un temple dans les environs de Soleb ; pl. 19, vue de la cataracte du Dâl-Narou, prise du nord ; pl. 21, vue des îles Tangour, prise du nord-est ; pl. 26, vue d'un temple à Semné, sur la rive droite du Nil ; pl. 29, les dessins de bas-reliefs pris dans un temple du même lieu sur la rive gauche de ce fleuve ; pl. 34, la vue des tombeaux d'El-Gabaouât ; pl. 62, des plantes recueillies pendant le voyage ;

pl. 65, divers fossiles très-intéressans, coquilles et oursins rapportés par M. Cailliaud.

XXe, XXIe. et XXIIe. livr. — Ces dernières livraisons, toujours très-bien exécutées, offrent d'abord les planches 8, 23, 34, 48, 52, 60 et 73 du tom. Ier. Elles sont remplies par les vues d'Abocherâ au royaume de Sennar; celles des ruines d'un grand temple à El-Meçaourâh; les plans de plusieurs des pyramides d'Assour rapprochées du Nil; la vue générale des pyramides de Nouri, prise du sud; une vue des pyramides N.-O. du mont Barkal; les plans de quatre temples des environs de cette montagne, enfin des sculptures d'un de ces temples. L'explication des planches 69 à 75, qui terminent le premier volume, fait partie des livraisons précédentes; celles-ci contiennent l'explication des planches 1 à 14 du deuxième volume, et en outre les planches 1 donnant deux vues du vieux Dongolah; 23, offrant le plan topographique des ruines de Semné sur les deux bords du Nil et les îles entre les deux rives; la planche 27 donne des détails relatifs aux deux temples de la rive gauche; la pl. 30, fort pittoresque, donne la vue de la cataracte de Semné; la pl. 38 concerne la petite Oasis, et représente une grande source à El-Gasr et des ruines chrétiennes; pl. 41, plans de quelques lieux de cette Oasis; pl. 43, ruines d'Omm-Beydah; pl. 72, figure des sculptures du Mnemonium de Thèbes et d'une table généalogique d'un temple d'El-Haraba. D.

98. Relacion del viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana, etc. Relation du voyage fait par les goëlettes *la Subtile* et *la Mexicaine*, en 1792, pour reconnaître le détroit de Fuca, avec une introduction de don Martin-Ferd. de Navarrete, contenant une notice sur les expéditions antérieures faites par les Espagnols pour découvrir le passage N.-O. de l'Amérique à la mer des Indes. Gr. in-8°. L'introduction de clxvii, et la relation de 184 p. Madrid, 1802. Impr. par ordre du roi à l'impr. royale (*Corresp. astr., géog., etc.*, du baron de Zach, 12e. vol., n°. 2, p. 157.)

Nous empruntons au savant rédacteur de la Correspondance, etc., l'annonce de cette intéressante relation, quoique la date en remonte déjà à vingt-trois ans, parce que nous n'en connaissons point de traduction, et que M. de Zach a cru devoir la signaler lui-même au monde savant. Dans son introduction,

M. de Navarrete fait voir que les premières tentatives pour la découverte du passage N.-O. avaient déjà été faites par Christophe Colomb en 1502. Depuis la conquête du Mexique, Fernand Cortès tâcha de s'en procurer la connaissance, en faisant examiner les côtes des deux mers. M. de Navarrete cite les anciens voyageurs espagnols qui s'occupèrent de cette recherche, et prouve que les voyages prétendus de Lorenzo Ferrer Maldonado, en 1588, et de Juan de Fuca, en 1592, sont apocryphes. L'abbé Amoretti, qui ne connaissait pas l'ouvrage de M. de Navarrete, a publié en 1811, à Milan, une traduction du prétendu voyage de Maldonado, avec un discours préliminaire pour en établir la réalité. Le baron de Lindenau, à qui le travail de M. de Navarrete était également inconnu, réfuta cependant l'abbé Amoretti dans la *Correspondance astronomique allemande* de M. de Zach (xxvie. vol., p. 413).

M. de Navarrete continuant d'indiquer les voyages des Espagnols pour l'exploration des côtes de l'Amérique, établit l'utilité et la réalité de ces voyages, contre l'opinion de M. de Fleurieu. Il fait voir que ses compatriotes avaient fait usage des nouvelles méthodes, pour trouver la longitude en mer, longtemps avant l'époque assignée par le savant français. Enfin il détermine l'authenticité des anciens voyages des Espagnols et la confiance qu'on doit leur accorder. Ses observations acquièrent un nouvel intérêt au moment où l'on va publier les originaux de ces relations.

Le récit de celui des deux goëlettes commandées par D. Dionisio Galiano et D. Cayétano Valdès, montant, le premier, *la Subtile*, et le second, *la Mexicaine*, comprend vingt-deux chapitres. Si le prétendu passage dans la mer Atlantique était une fable, l'entrée de Fuca était une réalité, ce que reconnut le premier le capitaine anglais Barklay, parti d'Ostende à la fin de novembre 1786, sur le vaisseau *l'Aigle impérial*. Cette embouchure a été visitée en 1788 par le capitaine Duncan, et en 1789 par le capitaine Mearies. Le premier en a donné une carte portant la date du 15 août 1788, et que le célèbre géographe de la compagnie des Indes, Al. Dalrymple, fit graver le 14 janvier 1790. Mearies prétendait avoir pénétré plus de trente milles dans cette entrée. Les inexactitudes de son récit ont été relevées. Vancouver, qui rencontra les deux goëlettes espagnoles le 22 janvier 1792, près la baie des Oiseaux (*Bird bay*), fait un grand éloge de

la conduite loyale et amicale de leurs officiers, qui avaient déjà examiné et levé plusieurs lieux qu'il croyait avoir découvert le premier.

Un atlas qui accompagne la relation contient : 1o. trois cartes hydrographiques, la première des côtes de la Californie, depuis *Acapulco* jusqu'au cap *Perpetua* ; la seconde depuis le cap *Perpetua*, jusqu'à la *Salida de las goletas*, que la carte de Vancouver désigne sous le nom de *Queen Charlotte's sound* ; la troisième depuis cette *Salida* jusqu'à l'île *Unalaska*. On trouve quatre routes marquées sur cette carte : celle de la frégate *Princessa* et du paquebot *Filipine* en 1788 ; celle du paquebot *San-Carlos* en 1790 ; celle des corvettes *Discubierta* et *Atravida*, dirigée en 1791 par Malaspina ; et celle de la corvette *Aranzaza* en 1792. 2°. Des plans, au nombre de cinq, du port de San Diégo, levé, suivant l'imprimé, en 1772, et, suivant la carte, en 1782, du port et de la baie de *Monterey*, tracé en 1791, dans l'expédition de Malaspina ; de la passe *des Amis*, dans la partie occidentale de l'entrée du *Noutka* (1791); du port de *Mulgrave* (Voyage de Malaspina) et du port *Desengano* (*ibid.*). 3o. Quelques autres planches. Deux cartes d'une partie de ces parages avaient déjà été publiées au dépôt hydrographique, en 1795, sous le titre de : 1°. *Carte réduite des reconnaissances faites en* 1792 *sur la côte N.-O. de l'Amérique, pour y examiner l'entrée de Juan de Fuca et l'étendue de sa partie navigable.* 2°. *Carte réduite des reconnaissances faites sur la même côte, depuis le commencement du canal de l'entrée de Juan de Fuca jusqu'à* la salida *des goëlettes*, comprenant, sur une échelle presque double de la première, toutes les découvertes faites par les deux goëlettes *la Subtile* et *la Mexicaine*, depuis 45° 30′ jusqu'à 51° 33′ de lat. bor., et de 118° 25′ jusqu'à 123o 26′ de longit. occ. de Cadix. D'après l'avis gravé sur la première de ces deux cartes, c'était à tort que les géographes affirmaient alors la non-existence du détroit de Juan de Fuca. Ces cartes font voir que cette assertion est une erreur, ainsi que la supposition que cette entrée était le commencement d'une communication de l'Océan occidental de l'Amérique, avec la mer Atlantique, comme on l'avait cru en dernier lieu. — L'atlas joint à la relation du voyage de *la Subtile*, etc., contient encore une carte de reconnaissances faites sur ces côtes en 1602, par Sébastien Vizcayno, carte réduite de 32 pl. qui accompagnent le voyage original de ce navigateur espagnol, dont la relation trad. par Eidous a été reproduite par Milet Mureau. A. D. V.

99. Le Mexique en 1823, ou Relation d'un voyage dans la Nouvelle-Espagne, contenant des notions exactes et peu connues sur la situation physique, morale et politique de ce pays, accompagné d'un atlas de 20 planches; par M. Beulloch, propriétaire du Musée mexicain établi à Londres; ouvrage traduit de l'anglais par M***., précédé d'une introduction, et enrichi de pièces justificatives et de notes, par sir John Byerley. 2 vol. in-8. de 53 f. $\frac{1}{3}$, plus un atlas historique in-4. d'une f. $\frac{1}{2}$ et 19 pl. Prix, 20 fr. Paris; 1824; A. Eymery.

Peu d'ouvrages peuvent autant que celui-c prétendre à inspirer un vif intérêt; car, outre que l'attention de toute l'Europe se porte sur le Mexique, où un gouvernement nouveau paraît avoir acquis une stabilité à laquelle n'atteignent point encore les nouvelles républiques de l'Amérique méridionale, ce pays semble réunir par les sites la singularité des mœurs et des usages de ses habitans, les restes de sa première civilisation, tout ce qui peut captiver l'intérêt et piquer la curiosité.

Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur l'ouvrage de M. Bulloch (et non Beulloch), intitulé, *Six mois de séjour et de voyages dans le Mexique*, publié à Londres en anglais en 1824, car nous en avons déjà parlé avec détails. (Voy. le Bulletin, mars 1824, n°. 354, et octobre, n°s. 238 et 239.) Nous nous bornerons à dire que la traduction a été enrichie d'une introduction de 72 p. fort bien faite, dans laquelle M. Byerley, auquel on la doit, trace à grands traits l'histoire et la statistique de ce riche et antique royaume. L'appendice, qui comprend depuis la page 146 jusqu'à la page 366 du 2e. volume, se compose, 1°. d'un discours prononcé à la chambre des lords le 15 mars 1824, par le marquis de Lansdown, sur sa motion tendante à faire reconnaître immédiatement l'indépendance des ci-devant colonies espagnoles par le gouvernement anglais, discours qui offre des documens importans sur les relations de l'Angleterre avec les colonies espagnoles; 2°. un extrait du discours du comte de Liverpool sur le même sujet; 3°. le rapport de la commission des mines du Mexique au chef du pouvoir exécutif; 4°. la constitution du Mexique; 5°. un petit catalogue de 31 plantes cultivées au jardin de botanique de Mexico. La plupart de ces diverses pièces sont très-importantes, et augmentent notablement l'intérêt de cet ouvrage. L'atlas, petit in-4°. oblong, offre des planches médiocrement lithographiées, copiées de l'édition anglaise. F.

100. VOYAGES ET INDUSTRIE DES AMÉRICAINS. — Le brick *le Urchin*, cap. Chadwick, est arrivé à Rio de Janeiro avec une cargaison de bœuf salé et de peaux, obtenus en tuant du bétail sauvage sur les côtes du pays des Patagons. Le bœuf était bien conservé et d'une bonne qualité. (Extrait du *New-York Statesman*. — *The Weekly Register*, Paris, 26 décembre 1824.)

101. DESCRIPTION DE LA GUYANNE FRANÇAISE, ou Tableau des productions naturelles et commerciales de cette colonie, expliqué au moyen d'une carte géologico-topographique, dessinée par M. Poirson, ingénieur-géographe; par feu M. LEBLOND, médecin naturaliste, etc. 2ᵉ. édition, augmentée d'une notice biographique et scientifique sur M. Leblond. In-8. de 16 f. ½, plus une carte. Paris, Eymery.

C'est la première édit. imprimée en 1814, à laquelle on a mis un nouveau titre, avec une notice biographique sur l'auteur, par M. Leblond, Dʳ. M., son neveu. Nous ne dirons donc rien du texte puisque c'est le même que celui qui a été précédemment publié, moins cependant la préface qu'on a supprimée, en sorte que les feuillets 13, 14 et 15, ont pour correspondans des onglets, ainsi que l'a remarqué le journal de la librairie. La notice biographique nous apprend que Leblond (Jean-Baptiste) est né le 2 décembre 1747 à Toulongeon près d'Autun : il annonça de bonne heure son goût pour l'histoire naturelle et la médecine, qui le porta à visiter à ses frais l'Amérique méridionale; il parcourut le Pérou, remonta l'Orénoque, la Magdeleine, le Guayaquil, et visita les Antilles. De retour en France, il lut, en 1785, à l'académie des sciences son *Mémoire sur le Platine;* en 1786 il présenta deux autres mémoires à cette académie, l'un sur l'*histoire naturelle de Santa-Fé de Bogota*, l'autre sur la *possibilité de découvrir le quinquina dans la Guyane française*. Il offrit à la Société d'agriculture un mémoire sur *les moyens de préserver le maïs de la piqûre des insectes*, et un écrit sur la plante alimentaire du Pérou, nommée *Quinoa;* il lut aussi à la Société de médecine divers mémoires.

Nommé médecin naturaliste du Roi le 15 octobre 1786, avec un traitement de 6000 francs, il partit pour la Guyane pour y chercher le quinquina. En 1790 il envoya à l'académie des sciences la carte géographo-minéralogique de ses deux premiers voyages dans l'intérieur de la Guyane; il envoya également en

France un grand nombre d'objets d'histoire naturelle et plusieurs mémoires importans; il rendit enfin des services essentiels à la colonie; c'est à lui qu'on doit le canal qui conduit de l'habitation des Girofliers, dite *la Gabrielle*, à la mer. Après le traité d'Amiens, il fit partie d'une expédition envoyée dans le Para. Il revint en France en l'an 11, et fit part à l'académie et au gouvernement du fruit de ses recherches en 1806, fit imprimer son ouvrage sur la fièvre jaune, et publia en 1813 le 1er. volume de son *Voyage aux Antilles* et à l'*Amérique méridionale.* En 1814 parut l'ouvrage dont nous nous occupons.

Leblond mourut en 1815, le 14 août, à Guzy, département de la Nièvre. On assure que le manuscrit du 2e. vol. du Voyage de Leblond est entre les mains du neveu de l'auteur; nous l'engageons fortement à le publier, si, comme on n'en saurait douter, il offre comme les autres ouvrages de ce voyageur, des choses encore nouvelles aujourd'hui. F.

102. A HISTORICAL AND DESCRIPTIVE NARRATIVE OF TWENTY YEAR'S RESIDENCE IN SOUTH AMERICA. Relation historique et description d'une résidence de vingt années dans l'Amérique méridionale; contenant des voyages dans l'Arauco, le Chili, le Pérou et la Colombie; des remarques sur les mœurs, les usages et les habitudes des naturels du pays; des détails sur les produits, les manufactures et le commerce de ces contrées, sur ses différentes climatures et localités, et sur les phénomènes qui leur sont particuliers; une notice sur la naissance et les résultats nécessaires de la révolution, sur les opérations de l'escadre chilienne durant tout le temps qu'elle fut commandée par lord Cochrane; sur l'occupation de Lima par San-Martin; sur l'administration de ce dernier, etc.; par W. B. STEVENSON, capitaine de frégate, ancien secrétaire privé du comte Ruis de Castilla, président et capitaine général de Quito, et, en dernier lieu, secrét. de lord Cochrane, commandant en chef les forces navales du Chili. 3 vol. demi-8., avec grav. Londres, 1825; Hurst, Robinson and Co.

103. A BRIEF NARRATIVE OF AN UNSUCCESSFUL ATTEMPT, etc. Récit sommaire d'une tentative infructueuse pour atteindre *Repulse bay* par le passage nommé *Sir Thomas Rowe Welcome* sur le brick le *Griper*, commandé par le cap. LYON. in-8°. de 198 p. avec carte et grav. Londres; 1825.

L'objet de l'expédition du capitaine Lyon était de reconnaître la presqu'île *Melville*, et d'en suivre les côtes occidentales jusqu'au cap *Turnagain;* il devait ainsi passer l'hiver à *Repulse bay* pour se remettre en route au printemps. La quantité de vivres dont son navire était chargé retarda sa marche. Il ne trouva qu'avec peine le passage qu'il avait à traverser, à cause de l'incorrection des cartes de l'île Southampton, qui n'est réellement qu'un archipel d'îles basses et dangereuses, présentant une multitude de passages parmi lesquels il devait choisir celui qu'il cherchait; se trouvant près du pôle magnétique, il n'était plus dirigé par la boussole. Rarement pouvait-il faire des observations astronomiques, et tenu en garde par les erreurs qu'il avait remarquées dans les cartes, il n'avançait que la sonde à la main. Il était parti d'Angleterre, le 16 juin 1824; accueilli le 13 septembre par une tempête violente, dans le Welcome, il fut contraint à jeter l'ancre; mais rien ne put tenir, et tous ses câbles furent rompus, quoiqu'ils fussent en fer. Ayant ainsi perdu toutes ses ancres, et se trouvant hors d'état de continuer sa route, le capitaine Lyon hâta son retour en Angleterre, et, après une navigation difficile, il arriva à Portsmouth le 10 novembre. Le seul fruit qu'il retira de son expédition fut une station sur la côte orientale de l'île Southampton au point nommé *Seahorse*. Les observations qu'il y fit, calculées par le professeur Barlow, placent le pôle magnétique à 68° 33′ de latitude, et 92° 23′ de longitude, ce qui diffère peu du résultat des observations faites par les capitaines Ross, Parry et Franklin, d'après lesquels ce pôle serait un peu au-dessous de 70° de latitude, et en deçà de 100° de longitude. Si cette détermination est exacte, dit le critique à qui nous empruntons cette annonce, il sera facile de rendre compte du mouvement de l'aiguille aimantée dans cette partie des mers polaires, en combinant l'action du globe terrestre sur l'aiguille avec celle de la masse des ferremens qui entrent dans la construction du navire, ou qui s'y trouvent de toute autre manière.

104. VOYAGE DE DÉCOUVERTES AUX TERRES AUSTRALES, etc., rédigé par PÉRON et continué par M. L. de FREYCINET, 2e. édi- in-8.; rev., corr. et augm. par M. L. de FREYCINET, cap. de vaisseau, etc. Tom. IIIe. de 429 p., T. IV, 353 p. (V. le *Bull.* de fév., no. 181.)

Le tome 3e. en entier, et une partie du 4e. de cet important voyage, sont remplis par le livre IVe. destiné à la relation de cette partie de la navigation du Port-Jackson à la terre d'Arnheim, inclusivement, et au retour en Europe. L'exploration de l'île King, des îles Hunter, de la partie N.-O. de la terre de Diémen; le retour à la côte S.-O. de la Nouvelle-Hollande, et son examen; l'exploration de la terre de Nuyts, de la terre de Leuwin, de celle d'Edels, d'Endracht et Witt; la reconnaissance de l'archipel Buonaparte, le second séjour à Timor, etc., et le narré des évènemens de la traversée remplissent le tome 3, où l'on trouve aussi dans les chapitres 23 et 31 l'histoire de l'éléphant marin ou phoque à trompe, et la description de la chasse au crocodile. La fin du livre V, qui commence le t. 4, traite des usages et des mœurs des habitans de Timor, des dernières opérations à la terre de Witt. Elle donne enfin la traversée de la Nouvelle-Hollande à l'île de France; le séjour dans cette île; la relâche de l'expédition au cap de Bonne-Espérance, et le retour en Europe.

Dans le livre V, M. de Freycinet a réuni en autant de chapitres distincts les divers mémoires scientifiques dispersés dans la première édition, et dont voici les titres. 1. *Mémoire sur le nouveau genre Pyrosoma*; 2. *Mémoire sur la température de la mer, soit à sa surface, soit à de grandes profondeurs*, par F. Péron; 3. *Mémoires sur quelques phénomènes de la zoologie des régions australes, etc.*; 4. *sur la dysenterie des pays chauds et sur l'usage du bétel*; 5. *Notice sur l'habitation des animaux marins*; 6. *Fragmens sur l'art de conserver les animaux dans les collections*; 7. *Notice sur la végetation de la Nouvelle-Hollande* et de la *Terre de Diémen*, par M. Leschenault. Les planches ajoutées à l'Atlas ne le cèdent point aux anciennes pour l'exécution. Elles représentent en général des figures d'hommes et de femmes, des armes, des ustensiles, des habitations, des costumes, des paysages; plusieurs offrent beaucoup d'intérêt. On n'a rien ajouté aux cartes publiées ni aux planches d'histoire naturelle. F.

MÉLANGES.

105. La Revue commerciale, journal du commerce, de l'industrie, des finances et des arts, paraissant les dimanches et jeudis de chaque semaine, 1 vol. in-8. de 480 p.; prix 5 fr., et 7 fr. 50 c. avec les lithogr. et le port en sus pour les départemens, et 1 livr. de 32 p. Paris; rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 40; nov. et déc. 1823, janvier 1824.

Ce recueil dont nous n'avons reçu que le premier volume et la première livraison du deuxième, se proposait de suppléer aux développemens que ne peuvent donner les feuilles quotidiennes, et de fournir aux commerçans les documens qui leur sont nécessaires. Fixer leur attention sur leurs vrais intérêts, attirer sur le commerce la considération et l'importance qui lui sont dues, coopérer à former en France les mœurs commerciales, tel était le but annoncé par les rédacteurs. Nous avons extrait de cette revue (Bulletin de mars 1824, tom. 1er, p. 198 et 200) des notions intéressantes sur les résultats comparés du commerce extérieur de la France en 1716 et 1787, et sur l'étendue de celui du coton pour ce pays. Nous signalerons à l'attention de nos lecteurs quelques autres articles des livraisons ci-dessus annoncées où ils pourront puiser d'utiles documens. Nous citerons les notices sur M. Oberkampf (tom. 1er., p. 14 et 37); sur le célèbre Poivre, ancien intendant de l'île de France, dont les longs travaux dans les colonies ont eu pour la France des résultats si avantageux (*id.* p. 195 et 225), etc.; des observations sur le projet de loi relatif aux emprunts étrangers, présenté aux états généraux des Pays-Bas (*id.* p. 74); des notions sur le commerce du sucre et sur l'étendue de ce commerce en France (*id.* p. 110, 140, 238, 293 et 466). D'après les renseignemens donnés par le rédacteur sur cet article important de commerce, il s'exporte de Java dix millions de sucre par an, et une plus grande quantité encore de Batavia. On en exporte par an de Calcutta 100 à 140,000 caisses. Les sucres n'y payant aucun droit de sortie, la récolte de sucre est immense à la Cochinchine. La culture du sucre a pris et prend tous les jours un grand accroissement à Manille; l'île de Bourbon en fournit par an 80,000 quintaux. Ce n'est que depuis l'acquisition de la Louisiane et des Florides, que les États-Unis produisent du sucre au delà de leur consommation, et

qu'ils peuvent en exporter. Le sucre est l'un des principaux produits de l'île de Cuba. On en exporte annuellement plus de 300,000 caisses du seul port de la Havane. L'exportation annuelle de la Jamaïque est de 70,000 tonneaux dirigés pour la plus grande partie vers l'Angleterre. La culture du sucre, dirigée par des maisons françaises, reprend de l'activité à Saint-Domingue. L'île danoise de St.-Thomas, port franc, quoique l'une des moindres des Caraïbes, en produit abondamment. La Martinique compte près de 400 sucreries, rapportant plus de 50,000 barriques en milliers de sucre brut, et d'un million de gallons de sirop. L'exportation des sucres de la Guadeloupe est immense. Outre une grande consommation, les expéditions se sont élevées, en 1821, a 46,889,100 livres. Le prix des sucres terrés, première qualité (Guadeloupe et Martinique), est de 48 fr. 50 c. le quintal et de 32 fr. 45 c. pour première qualité du sucre brut. Le Brésil est de toutes les contrées de l'Amérique méridionale celle qui fournit le sucre avec le plus d'abondance et de meilleure qualité. Il produit maintenant plus de 100,000 caisses par an; une grande partie est expédiée pour Lisbonne. Bordeaux, le Havre, Marseille, Nantes sont les ports les plus occupés du commerce du sucre. Bordeaux est la place où il s'opère le plus de transactions en ce genre. Les arrivages de nos colonies et de toute l'Amérique y sont considérables : c'est la place où l'acheteur peut généralement trouver les plus belles sortes. Les sucres raffinés sont d'une très-belle qualité. Nantes avait autrefois des débouchés considérables pour les sucres arrivant dans son port. Elle fournissait à une partie de la consommation de Paris, et aux besoins des raffineries d'Orléans; mais maintenant les belles et nombreuses raffineries de Paris ont fait tomber en langueur celles d'Orléans, et le Havre a presque le monopole des approvisionnemens de la Capitale. Les débouchés de Nantes ont diminué et les importations y augmentent chaque année. Le Havre, au contraire, a acquis de nombreux débouchés, et en première ligne, Paris, Rouen, une partie de la Suisse et de l'Allemagne. Ses raffineries consomment de fortes quantités. Les sucres de la Martinique et de la Guadeloupe, ceux du Bengale, de la Havane et du Brésil sont les qualités qui offrent le plus de bénéfices.

La consommation des sucres à Paris s'élève à 6 millions de kilogrammes. La production du sucre s'étant accrue dans une proportion bien supérieure à la consommation, quoique celle-ci

s'accroisse tous les jours, les marchés de l'Europe en surabondent. St.-Domingue, la Jamaïque, la Guyane, quelques-unes des Antilles qui jadis approvisionnaient seules l'Europe, sont aujourd'hui des points perdus dans l'étendue immense de l'Asie ou de l'Amérique qui pourraient suffire seules aux besoins de l'Europe entière. La France aurait pu tirer du bas prix un grand avantage pour sa consommation et pour l'exportation de ses sucres raffinés. Mais d'un côté l'augmentation des droits d'entrée, de l'autre la diminution des primes ont presque anéanti l'exportation, dont les Anglais se sont emparés. Les surtaxes motivées par l'infériorité des exportations françaises admises dans les contrées éloignées qui produisent le sucre ont favorisé le débit du sucre colonial, mais aux dépens de la consommation et des exportations de la métropole, en renchérissant la denrée, sans suffire toutefois à couvrir de ses pertes le colon qui la cultive et l'armateur qui l'exporte. La Havane, le Brésil, etc., peuvent fournir des sucres à 20 pour 100 au-dessous du prix du sucre colonial. Cette infériorité viendrait-elle d'un vice de culture, de fabrication, ou de localité que les surtaxes tendraient à perpétuer. En tout cas, cet état de choses doit provoquer des méditations sur les moyens propres à concilier, s'il est possible, l'intérêt général des consommateurs et du commerce d'exportation en France, avec celui des colonies françaises.

Nous terminerons ces indications par celle de cinq articles sur l'étude du commerce que contiennent ces seize livraisons. Au total, ce recueil eût mieux atteint son but, s'il eût donné place à un plus grand nombre de documens authentiques et de faits propres à bien signaler l'état actuel du commerce dans ses branches si diverses et si multipliées, en s'imposant la loi d'indiquer les sources. A. D. V.

106. Paris. Académie des sciences. — *Séance du lundi 4 avril 1825.* — M. de Lapilaie termine la lecture de son mémoire *sur le climat de Terre-Neuve.* Il n'est guère d'années où le thermomètre ne descende, à Terre-Neuve, à 17 ou 18 degrés au-dessous de la glace; en 1819 il ne descendit pourtant qu'à 14 degrés; mais on disait n'avoir eu qu'un *hiver de demoiselle.* L'auteur fait remarquer qu'en 1816, 1817, 1818 et 1819, la rigueur des hivers à Terre-Neuve a été en raison inverse de celle de nos climats. La belle saison commence à Terre-Neuve immédiate-

ment après la fonte des neiges qui a lieu pendant le mois de mai. Pendant tout le temps que durent les chaleurs, on est incommodé par une multitude de moustiques dont la piqûre fait enfler les mains, le visage, les paupières, et occasione souvent des fièvres assez fortes. Les brumes commencent à s'élever en septembre. M. de Lapilaie s'étend beaucoup sur les effets des brumes; suivant lui elles affectent puissamment le moral de l'homme, et le jettent dans un état de tristesse qu'il ne peut surmonter. Si on l'en croit, leur influence s'étend jusque sur les animaux; les chiens, pendant qu'elles règnent, ne sortent pas de leurs habitations et les poissons eux-mêmes s'abstiennent de paraître à la surface de l'eau. L'auteur ajoute que les brouillards océaniques de Terre-Neuve diffèrent d'une manière très-sensible des brouillards de nos continens; ils sont, dit-il, plus légers et on les voit raser la surface du sol sans l'humecter. Les aurores boréales sont un phénomène presque continuel à l'île de Terre-Neuve. Elles diffèrent, quant à la forme, de celles qu'on observe en Europe, et ne paraissent dans cette île que comme des bandes de nuages phosphoriques disposées en arcs concentriques vers le nord. Elles produisent ordinairement sur l'aiguille aimantée un affolement plus ou moins considérable; mais cet effet n'est pas constant. M. de Lapilaie assure de plus qu'il a souvent entendu, au moment de l'apparition des aurores boréales, un bruit qui paraissait venir de l'extrémité des arcs, et qu'il compare à celui que ferait un torrent éloigné roulant sur des cailloux. M. de Lapilaie hasarde sur la production des aurores boréales une hypothèse qui consiste à les considérer comme le résultat d'une combinaison du phosphore avec le fluide magnétique. (*Le Globe.* 7 avril 1825).

107. SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, 4e. année. La société de géographie met au concours les sujets de prix suivans.

2e. PRIX. ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS LA CYRÉNAÏQUE. *Une médaille d'or de la valeur de 3000 francs.* La Société demande une relation manuscrite et détaillée de l'ancienne Cyrénaïque, fondée sur les observations personnelles de l'auteur et accompagnées d'une carte géographique.

L'auteur examinera, sous tous les rapports de géographie naturelle, civile et historique, le pays compris entre la Méditerranée au nord, le désert de Barquah au sud, le golfe de Bomba à l'est, et celui de la grande Syrte à l'ouest. Il détermi-

nera le plus de positions géographiques qu'il lui sera possible, et tâchera de mesurer barométriquement toute la chaîne qui s'étend d'après *Della Cella*, depuis Mourate et Ericab à l'ouest jusqu'à Derne à l'est. En observant les peuples, il aura soin de recueillir des vocabulaires de leurs idiomes, et spécialement de celui de la peuplade qui vit dans des cavernes entre les ruines de Cyrène et le rivage de la mer. Il dessinera les monumens et fera des *fac simile* (1) des inscriptions qu'il remarquera, en s'attachant surtout aux alphabets inconnus. Il est prié de faire attention aux trois questions spéciales suivantes : 1° si le silphium existe encore parmi les plantes du pays ou parmi celles de l'intérieur ; 2° si le citrum des Romains (le thyion des Grecs) se trouve dans la Cyrénaïque ou sur l'Atlas ; 3° s'il existe quelques faits physiques réels qui aient pu servir de base à la tradition sur une ville ou contrée remplie de pétrifications humaines ? La société verra avec plaisir les renseignemens qu'il pourra se procurer sur les routes conduisant à Syouab, à Augela, à Mourzouk et à d'autres points de l'intérieur.

3e. Prix. *Une médaille d'or de la valeur de 1500 francs.* La Société remet au concours le sujet du prix suivant, en le portant à 1500 francs : déterminer la direction des chaînes de montagnes de l'Europe, leurs ramifications et leurs élévations successives dans toute leur étendue. La Société désire que l'on forme une série de tableaux, dans lesquels on rapportera le plus de mesures d'élévation au-dessus du niveau des mers qn'il sera possible d'en rassemblcr. Toutes ces mesures devront être accompagnées de l'indication précise du point de l'observation et de sa dépendance de telle chaîne ou de tel versant ; il sera nécessaire de faire connaître le nom de l'observateur et la méthode qu'il a suivie. La société préfèrera le travail qui, en s'étendant jusqu'aux rivages des mers, donnera la position géographique du plus grand nombre de points à l'aide desquels on pourrait tracer avec précision des lignes de niveau, ainsi que la ligne de séparation des eaux et les limites des différens bassins. Mais la Société ne se dissimulant pas les difficultés que présente la solu-

(1) Ces fac simile s'opèrent en appliquant sur la pierre sur laquelle l'inscription est gravée, une feuille de papier, on frappe légèrement cette feuille avec une brosse unie, comme l'on ferait avec un tampon, et la pâte du papier entrant dans les creux de la pierre, prend la forme des objets.

tion complète d'une telle question, déclare qu'elle décernera le prix au Mémoire le plus riche en faits positifs et en observations nouvelles.

4ᵉ. Prix. *Une médaille d'or de la valeur de* 1200 *francs.* La Société rappelle qu'elle a remis au concours, en 1824, le sujet suivant : Rechercher l'origine des divers peuples répandus dans l'Océanie ou les îles du Grand-Océan situées au sud-est du continent d'Asie ; en examinant les différences et les ressemblances qui existent entre eux et avec les autres peuples sous le rapport de la configuration et de la constitution physique, des mœurs, des usages, des institutions civiles et religieuses, des traditions et des monumens ; en comparant les élémens des langues relativement à l'analogie des mots et aux formes grammaticales, et prenant en considération les moyens de communication d'après les positions géographiques, les vents régnans, les courans et l'état de la navigation.

5ᵉ. et 6ᵉ. Prix. Géographie de la France. *Une médaille d'or de la valeur de* 800 fr. *et une autre de la valeur de* 400 fr. La Société a mis au concours, en 1824, le sujet de prix suivant : Description physique d'une partie quelconque du territoire français, formant une région naturelle. La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, le bassin de l'Adour, de la Charente, celui du Cher, celui du Tarn, le Delta du Rhône, la côte basse entre Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France, distinguée par un caractère physique particulier. Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région. Les Mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques et barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites des diverses végétations.

7ᵉ. Prix. *Une médaille d'or de la valeur de* 600 *francs.* M. le baron *Benjamin Delessert*, membre de la Société, avait bien voulu faire les fonds d'un prix dont voici le sujet : Itinéraire statistique et commercial de Paris au Havre-de-Grâce. Le sujet est remis au concours pour la deuxième fois. La Société désire surtout des aperçus positifs et concis sur les communications entre ces deux villes.

8e. Prix. *Une médaille d'or de la valeur de 500 francs.* M. le comte *Orloff*, sénateur de l'empire de Russie, membre de la Société, a bien voulu faire les fonds d'un prix pour lequel la Commission a choisi le sujet suivant : Analyser les ouvrages de géographie publiés en langue russe et qui ne sont pas encore traduits en français. On désire que l'auteur s'attache de préférence aux statistiques de gouvernemens les plus récentes, et qui ont pour objet les régions les moins connues, sans néanmoins exclure aucun autre genre de travail, et notamment les mémoires relatifs à la géographie russe du moyen âge.

108. Questions proposées par la Société helvétique d'utilité publique à Lausanne. — Cette Société, qui s'est assemblée à Zurich en décembre 1824, s'assemblera cette année, vers la même époque, à Lucerne. Le comité-directeur établi dans cette ville a choisi, de concert avec le comité zurickois, pour être traitées dans la prochaine réunion, les questions suivantes proposées par lettres circulaires à la méditation des membres de la Société. 1re. question, relative aux pauvres : *Quelle est l'influence de la législation sur l'état des pauvres dans les divers cantons ou portions de canton?* On désire que les mémoires sur cette question se composent de deux parties ; d'un exposé historique, et d'un examen critique. La Société recevra avec reconnaissance des mémoires dans lesquels on ne traitera qu'une partie déterminée du sujet général ; par exemple, les lois matrimoniales dans leurs rapports avec l'état des pauvres. — 2e. question relative à l'Éducation : *Qu'a-t-on fait jusqu'à ce jour dans les divers cantons pour l'instruction et l'amélioration des instituteurs primaires, et quels résultats en a-t-on obtenus?* 3e. question, relative a l'industrie : *Histoire de l'industrie suisse appliquée aux produits indigènes depuis* 1798, ou plutôt *Exposés partiels des diverses branches de cette industrie, telles que l'art du tanneur, du chamoiseur, du fromager*, etc. Les auteurs des mémoires apprécieront les causes qui retardent les progrès de ces divers genres d'industrie, et feront connaître les moyens de les faire cesser. (*Rev. encycl.*, février 1825, p. 558.)

109. Det kong. norske Videnskabens-Selskabs Schrifter. Mémoires de la soc. roy. des sciences en Norvège; 19e. siècle, tom. I, in-4°. Copenhague; 1817; Græbe.

On lit d'abord dans ce recueil les satuts de la société, tels qu'ils

lui furent accordés en 1811 par le gouvernement danois : viennent ensuite un grand nombre d'articles relatifs à l'histoire et à la géographie de la Norvège, ainsi que quelques notions biographiques. Les articles géographiques sont, pour la plupart, des topographies très-spéciales et concernant de simples paroisses. M. Svend Busk-Brun a décrit la commune de Sneaasen, située à 16 m. $\frac{3}{4}$ N.-E. de Trondhiem, et sous 64°14′ de latit. nord. Les montagnes y renferment du marbre et du cristal de roche, des pierres à aiguiser et des pierres à meules. Il y a beaucoup de petits lacs et des bois de pins, bouleaux, etc. Le climat est rude, mais parfaitement salubre. On laboure et ensemence en mai, et on récolte en septembre; mais les gelées des nuits détruisent quelquefois l'espoir du laboureur ; on cultive de l'avoine, de l'orge, des vesces et des pommes-de-terre : on a commencé aussi la culture du chanvre. On trouve à Sneaasen des rennes, des ours, quelquefois des élans, des renards rouges, blancs, noirs et bleus ; presque chaque paysan a sa pêcherie de saumon et d'anguille. L'apprêt et le commerce du bois sont une des principales ressources du pays ; il y a dix-sept scieries qui pourraient fournir jusqu'à 79,200 planches par an ; on scie aussi beaucoup de bois à la main. L'ivrognerie est commune dans la classe ouvrière et chez les marchands de bois ; les habitans de Sneaasen ont l'esprit tourné à la satire, et saisissent adroitement les ridicules de leurs voisins; la crainte d'être raillés retient souvent, dit-on, les personnes dans les limites du devoir; malgré ce goût pour la plaisanterie caustique, ils ont le tempérament mélancolique; leurs chants consistent ordinairement en psaumes graves, ou plutôt monotones. Chaque famille fabrique à peu près tout ce dont elle a besoin ; on teint en noir à l'aide d'une terre de marécage (*humus tinctoria*) ; en jaune, avec les feuilles de bouleau; en brun, avec la mousse des rochers; et en rouge, avec des mûres ou des écorces d'arbres. Tous les hommes sont charpentiers ou forgerons ; il y en a qui font toute sorte d'outils et d'ustensiles. La commune fournit 74 hommes au corps militaire des *patineurs*, et 50 hommes à l'infanterie. Elle renferme plusieurs antiquités, savoir : une vingtaine de tombelles, et une grosse pierre brute dressée debout : la notice est terminée par un vocabulaire du patois de Sneaasen. Deux autres notices font connaître les prévôtés de Byresset, à un mille ouest de Trondhiem, et d'Ageræe, à $\frac{1}{2}$ mille de Molde, dans le bailliage de

Romsdal. A la dernière appartiennent les îles Gossen, Otterœe, Tuteœ, et la partie orientale de l'île Mien; les habitans se livrent pour la plupart à la pêche; l'auteur indique les antiquités de ces contrées maritimes. Une autre notice fait connaître les trois prévôtés de Melhus, Opdal et OErkedal. La dernière, située à 4 milles (danois) de Trondhiem, est un des cantons les plus peuplés de la Norvège, et renferme des sites charmans; elle est arrosée par la rivière d'OErkel, qui vient d'un lac des montagnes de Dovrefield et se jette dans une baie qui fait partie du golfe de Trondhiem. OErkedal a une mine de cuivre, et exporte du poisson et du bois. D-G.

110. Des assertions erronées des voyageurs et des journaux étrangers au sujet de l'Italie, et particulièrement de la Lombardie. (*Bibliot. italiana*, février 1825.)

Il est bon que les Italiens s'expliquent quelquefois sur les nombreuses assertions qu'on lit dans les récits des voyageurs étrangers sur ce pays; mais il faut que ce soit sans fiel et sans injures. L'article de la *Bibliot. ital.* n'est pas exempt de ce défaut : il s'attache particulièrement à l'ouvrage de lady Morgan et à l'article remarquable qui a paru il y a quelque temps dans l'*Edinburgh Review*, et qui contenait un examen sévère de la conduite du gouvernement autrichien. L'auteur se garde bien de donner des extraits des deux ouvrages; il en tire quelques phrases pour les réfuter. Comme la réfutation contient des faits, nous nous y arrêterons un moment. L'*Edinburgh Review* avait dit que tous les journaux étrangers sont prohibés en Autriche, et que les divers États de la monarchie n'ont chacun qu'un seul journal qui ne fait que répéter les oracles de l'*Observateur autrichien*. La *Bibliot. ital.* renvoie au catalogue imprimé en 1825 par la direction des postes en Lombardie; cette liste contient 94 journaux nationaux et étrangers, pour lesquels elle prend des abonnemens; la Société d'encouragement, à Milan, reçoit plus de 40 journaux tant politiques que littéraires; l'*Edinburgh Review* est de ce nombre. Il se publie dans les États autrichiens une quantité de feuilles politiques (il faut ajouter la plupart insignifiantes). En Lombardie il en paraît à Milan, Venise, Brescia, Lodi, Vérone; chaque ville de province peut avoir la sienne. Quant aux journaux littéraires et scientifiques, il en paraît 8 à Milan, un à Padoue, un à Trévise, et un à Pavie.

L'*Edinburgh Review* avait parlé du mauvais état de l'instruction populaire dans la monarchie autrichienne; le critique répond que dans la Lombardie plus de 132 mille enfans reçoivent l'instruction d'après les nouveaux règlemens, qui soignent surtout la partie religieuse. L'*Edinburgh Review* avait blâmé la dureté avec laquelle sont traités les condamnés pour délits politiques. En réponse, la *Bibl. ital.* prétend que la législation anglaise est barbare (ce que l'*Edinburgh Review* a dit aussi quelquefois), et elle cite en note les articles du Code pénal autrichien sur les peines pour délits politiques. On y voit qu'il y a 3 degrés de captivité pour ces délits en Autriche: la simple détention; le second degré ou le *carcere duro*, avec des fers aux pieds et la défense de parler à d'autres personnes qu e celles qui sont préposées à la garde des prisonniers; enfin le 3e. degré ou *carcere durissimo*, qui consiste dans un isolement complet en un cachot; le malheureux prisonnier a les fers aux mains et aux pieds, et est attaché à une chaîne, excepté les heures de travail; il ne peut s'entretenir avec personne. Il faut féliciter la législation française de ne pas connaître ce raffinement de sévérité, et ici la *Biblioteca italiana* a mal réfuté le journal d'Écosse. D-c.

111. La Société établie à Paris pour l'enseignement élémentaire, désirant contribuer à la formation d'une *bibliothéque populaire*, composée d'ouvrages courts, simples et clairs, où les notions les plus utiles de l'histoire, de la morale, des sciences soient mises à la portée de cette partie de la nation qui n'a reçu que les premiers moyens d'apprendre, la *lecture*, l'*écriture* et le *calcul*, propose des prix de 100 fr. chaque pour les livres qui lui paraîtront atteindre le mieux le but que nous venons d'indiquer. Aucun de ces livres ne doit excéder *cent pages* ou *trois feuilles* in-18; et l'auteur couronné, s'il veut publier lui-même son ouvrage, devra le laisser au public pour 30 cent. sans fig., ou 50 cent. avec fig.; mais il aura la faculté d'en laisser la publication aux soins de la Société, qui le mettra en vente à ce prix, afin que les personnes les moins aisées puissent se le procurer.

La Société laisse au choix des auteurs la forme et le plan des ouvrages; elle indique pour le concours de cette année les sujets suivans. Pour l'*Histoire* : 1°. Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament; 2°. Histoire universelle; 3°. Histoire de France; 4°. Mœurs des divers peuples, voyages, usages, préjugés. — Pour

les *Sciences naturelles* et les *Mathématiques :* 1°. Notions astronomiques, météorologiques, etc.; 2°. Géographie du globe et de France; 3°. Histoire naturelle; 4°. Préceptes d'hygiène, vaccine, accidens, etc.; 5°. Notions élémentaires d'anatomie humaine; 6°. Notions élémentaires de mécanique et de géométrie; 7°. Applications diverses de l'arithmétique, par exemple, aux *poids* et *mesures*, aux monnaies, à la caisse d'épargne, contre la loterie et les jeux de hasard, etc. — Pour les *Sciences économiques :* 1°. Agriculture, animaux domestiques, instrumens aratoires, etc.; 2°. industrie, arts et métiers; 3°. économie domestique, économie publique, notions sur la richesse, le travail, les valeurs, le commerce, etc. — Pour les *Sciences morales :* 1°. Leçons de morale pratique; 2°. Notions générales et élémentaires de droit.

Enfin, un ou plusieurs prix seront décernés aux meilleurs ouvrages envoyés au concours sur des sujets non indiqués dans ce programme, pourvu que ces ouvrages rentrent dans les vues générales de la Société, et qu'ils remplissent les conditions nécessaires pour arriver à l'amélioration de l'éducation du peuple. (*La Semaine*, mars 1825, p. 478.)

112. Détails sur la distribution de la population en France, dans les États-Unis et en Angleterre.

La France est peuplée de trente millions d'habitans, et les deux tiers de ses familles sont occupées de la culture du sol.

Les États-Unis comptent 9,654,415 habitans, sur lesquels 1,343,688 sont encore esclaves; le reste est distribué de la manière suivante : 2,175,065 personnes occupées à l'agriculture, 349,663 aux manufactures, 78,558 au commerce.

D'après le récensement de 1821, la population de la Grande-Bretagne se monte à 14,391,631 habitans; la répartition en 2,941,383 familles donne : 378,656 familles occupées à l'agriculture, 1,350,239 aux manufactures et au commerce, 612,488 hors de ces deux classes.

La proportion de la population agricole à la population manufacturière en France a pour cause l'état d'imperfection de l'agriculture, et le trop faible développement de l'industrie. De là vient que les villes principales de la Grande-Bretagne sont plus considérables que les villes principales de France, bien que la population totale de la France soit supérieure à la population

de la Grande-Bretagne. Par le tableau suivant on pourra juger de la différence.

Angleterre.	habitans.	*France.*	habitans.
Londres et ses dépendances contiennent. . . .	1,225,694	Paris contient. . .	713,996
Glascow.	147,043	Lyon.	131,258
Édimbourg.	138,235	Marseille.	109,447
Manchester.	133,788	Bordeaux.	89,202
Liverpool.	118,972	Rouen.	86,736
Birmingham.	106,722	Nantes.	68,427
Bristol.	87,779	Lille.	64,291
Leids.	83,796	Toulouse.	52,328
Plymouth.	61,212	Strasbourg.	49,680
Norwich.	50,288	Metz.	42,030
New castle S. T. . .	46,948	Amiens.	43,037
Portsmouth.	45,648	Orléans.	40,233
	2,246,225		1,488,795.

(*Le Globe*, 26 avril 1825.)

113. Paris.—Mortalité des prisons. *Réponse de* M. Villermé *aux deux articles du Moniteur qui sont insérés dans ce cahier*, p. 13, 14 et 15.

L'analyse de ma réponse au Moniteur du 13 décembre 1824 (voir la p. 15 de ce cahier) prouve que les faits qu'on m'objecte ne sont ni du même temps ni du même ordre que ceux que j'ai rapportés. Par exemple, il résulte de la manière de calculer de celui qui a écrit l'article du Moniteur et dressé le tableau qui s'y trouve joint, et qui ont été copiés p. 13 et 14 de ce cah., non-seulement que la simple apparition d'un individu dans les prisons du département de la Seine est comptée comme une année entière de séjour, mais encore que beaucoup de détenus qui, dans le cours de onze mois, passent de la Grande Force à la Conciergerie, et de la Conciergerie à Bicêtre ou à Ste.-Pélagie, figurent comme s'ils étaient chacun trois personnes.

Dans l'attaque du Moniteur, on déclare mes renseignemens inexacts; mais dans la réplique insérée à la suite de ma réponse, on ne tient plus le même langage, parce que, sans doute, on s'est rappelé qu'en 1819, à l'époque où l'on fondait la Société royale des prisons, et où le gouvernement faisait, pour l'amé-

lioration de ces asiles, un appel au zèle de tous les citoyens, il m'a été remis, dans le bureau même des prisons de la préfecture de police, un tableau du mouvement de la population de celles du département de la Seine. C'est sur ce tableau que sont basés mes calculs. Et, il y a cinq ans et demi, lorsque je l'ai publié dans un ouvrage sur les prisons, on n'a point pensé à élever le moindre doute sur les faits qu'il contient. S'il était si inexact, M. le comte Daru n'aurait pas qualifié, dans son *Rapport sur les travaux du conseil général de la Société royale pour l'amélioration des prisons* pendant l'année 1819, d'*ouvrage fort remarquable* (voir la p. 8) le livre dont ce tableau fait partie. D'ailleurs, l'auteur de l'attaque me fait lui-même l'honneur de le citer dans sa réplique relativement aux résultats de 1818, observés dans le dépôt de St.-Denis; et, pour me mettre en opposition avec moi-même, il a eu soin de diminuer la mortalité en portant la population à 1,270 individus, au lieu de 635.

Au reste, dans la réplique dont il s'agit, on croit me combattre en disant que ce n'est pas sur la portion de la population qui demeure stationnaire dans le dépôt de St.-Denis que la mortalité exerce le plus de ravages. C'est justement ce que j'ai dit, et c'est pour l'établir sur une preuve, que j'ai ajouté la grande différence que présente la mortalité des vieillards et des infirmes de St.-Denis, transférés, au bout d'un an de séjour, dans la maison de Villers-Cotterets.

Une dernière observation : mes calculs ne sont point connus de ceux qui les attaquent, car le peu qu'ils en savent leur vient d'un article de journal, extrait du compte rendu que le *Globe* publie chaque semaine des séances de l'Académie royale des sciences, devant laquelle mon travail a été lu. Enfin, la preuve qu'il faut attendre la publication de ce travail avant de l'attaquer, c'est que les journaux l'ont d'abord attribué à un autre que moi, et que c'est seulement après ma seconde lecture, huit jours après qu'on en avait parlé pour la première fois, qu'on y a attaché mon nom.

VILLERMÉ.

Voici le tableau de la mortalité dans les prisons du ressort de la préfecture de police de Paris, pour les années 1815, 1816, 1817 et 1818. Extrait de l'ouvrage de M. VILLERMÉ, intitulé : *Des prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être.* In-8. Paris; 1820.

DESIGNATION des MAISONS.	SEXES	1815.				1816.				1817.				1818.				OBSERVATIONS.
		POPULATION.		DÉCÈS.		POPULATION.		DÉCÈS.		POPULATION.		DÉCÈS.		POPULATION.		DÉCÈS.		
		1er. janv.	1er. juill.	1er. sem.	2e. sem.	1er. janv.	1er. juill.	1er. sem.	2e. sem.	1er. janv.	1er juill.	1er. sem.	2e. sem.	1er. janv.	1er. juill.	1er. sem.	2e. sem.	
Bicêtre.	hommes	704	548	20	19	679	826	12	13	900	910	24	38	928	691	23	14	Condamnés à la réclusion et aux travaux forcés, attendant le *transfèrement*.
Sainte-Pélagie. . . .	hommes	430	502	12	7	569	591	17	8	594	531	8	11	493	564	15	9	$\frac{1}{4}$ à $\frac{1}{3}$ de détenus pour dettes. — $\frac{1}{25}$ d'enfans à la correction paternelle. — Et autres condamnés à une détention plus ou moins longue.
Grande-Force. . . .	hommes	343	247	4	7	385	546	5	5	377	460	1	4	416	386	7	3	Prévenus.
Petite-Force.	femmes	453	433	16	7	495	324	10	2	390	373	7	7	484	451	10	5	Prostituées ne se conformant pas aux règlemens de police.
Maison de justice (Conciergerie). .	hommes et femm.	76	61	1	1	84	130	»	»	125	126	1	4	88	89	2	3	Accusés devant le trib. d'assises.
Madelonnettes. . . .	femmes	237	228	2	3	266	331	3	3	355	199	5	2	237	286	2	8	Prévenues. — Condamnées correctionnellement. — Détenues pour dettes. — Et filles à la correction paternelle.
Saint-Lazare.	femmes	805	663	34	23	685	711	17	15	775	891	19	28	741	665	15	15	Condamnées à la réclusion. — Quelques filles à la correction paternelle.
Maison de répression (à Saint-Denis). .	hom. fes. et enf.	647	inc.	109	89	776	689	101	44	668	563	138	120	774	496	118	57	Arrêtés pour vagabondage et mendicité.
Dépôt de mendicité. (à Villers-Coterets)	hommes et femm.	»	»	47	37	654	729	77	35	713	683	70	58	958	743	87	53	Vieillards et infirmes choisis parmi ceux de la maison de St.-Denis. Le dépôt de Villers-Coterets est un véritable hospice.
Totaux.				245	193			242	125			273	272			291	167	

Total général pour les quatre années. 1798

114. M. Adrien Balbi, auteur de l'excellente statistique de Portugal, publiée en 1822, et de l'atlas ethnographique du globe, qui est actuellement sous presse et dont nous avons annoncé le prospectus dans les numéros de mars, et de septembre 1824 (VII[e]. section des *sciences historiques*), et du même mois (VI[e]. section), p. 193, vient de recevoir une superbe tabatière en or avec le chiffre de sa majesté Très-Fidèle environné de diamans. Ce témoignage éclatant de la satisfaction du monarque auquel était dédié cet ouvrage, est une nouvelle preuve du savoir et de l'impartialité avec lesquels M. Balbi a su rédiger, dans des momens si difficiles pour tout ce qui tient à la politique, un travail où il a parcouru toutes les branches de la statistique, et où il a tracé en peu de pages le tableau aussi nouveau qu'exact de la littérature portugaise dans les deux hémisphères.

115. Canaux de navigation. — Il se forme en ce moment à Liverpool une Société qui a le projet de creuser un canal de navigation à travers l'Irlande, dans la vue d'éviter par là le passage dangereux de la côte occidentale d'Angleterre au cap Clear. On a calculé que la perte annuelle des vaisseaux allant en Amérique et *vice versâ*, et qui touchent sur les côtes d'Irlande, s'élevait à plus de 380,000 l., et on présume pouvoir éviter la plus grande partie de cette perte au moyen d'un canal qui s'étendrait de la baie de Dublin à Galway Bay, lequel présenterait en outre, l'avantage d'abréger considérablement le voyage de l'Amérique. On aurait l'intention d'approfondir et d'élargir le grand canal qui, présentement, va aboutir aux limites du comté de Galway, et de le continuer sur une étendue d'environ 20 milles jusqu'à la baie. La dépense est évaluée à 800,000 l. (*Galignani's Messenger*. Paris, 21 avril 1825.)

116. Institut de Manchester. — Cet établissement, qui a pour but les progrès des lettres, des sciences et des arts, acquiert chaque jour de nouveaux développemens et un nouveau degré d'importance. L'alliance du commerce, des arts libéraux et des arts mécaniques est en elle-même un objet non-seulement très-naturel, mais encore infiniment avantageux. On aime à voir le négociant et le manufacturier se détournant parfois des sentiers de la fortune, pour jouir de ces délassemens de l'esprit qui influent sur la prospérité générale. Lorsque le concours du goût uni aux talens tend à diriger l'esprit vers ces grandes entre-

prises et ces vastes spéculations qui embrassent le monde entier, nous annonçons avec plaisir que le corps des fabricans de Manchester a, avec une munificence qui honore la richesse, déjà contribué pour une somme de plus de 34 mille livres sterling dans les fonds nécessaires pour le succès de cet utile établissement. Nous espérons que les protecteurs des beaux-arts, dans toute l'étendue du royaume, le favoriseront de tout leur pouvoir. (*Lond. Lit. gaz.*, 12 fév. 1825.)

117. Édimbourg. Il va se former dans cette ville une société de dames qui aura pour objet de favoriser les progrès de l'éducation en Grèce. 1825. (*Star. Galignani's Messenger*, 22 avril 1825.)

118. Mines de charbon en Suède. Depuis qu'il est démontré que la supériorité manufacturière de la Grande-Bretagne est due en grande partie à l'abondance de son combustible, l'exploitation des mines de charbon est devenue l'objet favori des spéculations industrielles du continent. Tout récemment, le roi de Suède a chargé une commission d'examiner les mines de charbon de la Scanie, et le public suédois a été invité, sous certaines réserves, à former une compagnie pour l'exploitation de ces mines. (*Galignani's Messenger.* Paris, 20 avril 1825.)

119. Copenhague. On s'occupe dans cette ville de l'établissement d'une *Société de commerce de la Baltique*, qui aurait surtout pour but de rendre cette capitale l'entrepôt de tout le commerce de ce grand golfe. Le nombre des actions sera de 300, chacune de 400 rixdalers. Des maisons de commerce étrangères se sont déjà mises sur les rangs pour y prendre part. (*Rev. encycl.*, avril 1825.)

120. Missions du Danemark. Deux sociétés se sont établies, depuis quelques années, pour favoriser les missions, l'une à Copenhague, et l'autre à Lyngbye près de cette ville. La 1re. (Société Biblique), établie en 1820, doit sa naissance à celle de Londres, et a le même but que celle de Paris, celui de faciliter la publication des livres de religion et de morale. Elle subsiste par les secours de la Société anglaise, et les contributions volontaires en argent ou en livres. Elle a obtenu beaucoup de succès dans diverses parties du Danemark et en Norvège. C'est en 1821 que s'est établie à Lyngbye *la Société danoise des Mis-*

sions; elle a le même but que les sociétés qui se sont formées dans la plupart des États chrétiens, celui de contribuer à la propagation de la doctrine chrétienne. Toutefois l'objet principal qu'elle se propose est la conversion des sujets païens du Danemark, au Groënland et dans les deux Indes. Elle se soutient par les contributions annuelles de ses membres et par des dons volontaires. Le Groënland, les îles de Sainte-Croix et de Saint-Thomas sont les premiers objets de son activité, et quoiqu'elle soit encore bien près de l'époque de sa formation, ses progrês sont déjà remarquables. Elle tient ses séances principales à Copenhague, où elle fait imprimer ses rapports annuels, et tous les trois mois elle publie des notices sur les progrès des missions dans le pays et dans l'étranger. Cinq membres, MM. le comte de Schulin, le consul Stjorthoy, le pasteur Egge, Moilsoë, négociant, et N..... référendaire, forment le comité dirigeant de cette société. (*Renseignemens transmis par* M. B. F. Bönne, curé de Lyngbye. Lettre du 28 octobre 1824.)

121. Danemark. *Fondation d'un Athénée* ou société de lecture à Copenhague. — Il vient de s'établir dans cette ville un *Athénee* qui compte déjà plus de 300 membres, parmi lesquels sont les professeurs, les savans, les ministres du culte, les médecins, les avocats, etc., les plus distingués de la ville. Les personnes qui fréquentent cet établissement, analogue à la *Société de lecture*, fondée à Genève depuis quelques années, y trouvent à leur disposition les meilleurs journaux politiques, commerciaux, scientifiques, littéraires et critiques de l'Europe et de l'Amérique, ainsi que les ouvrages nouveaux les plus remarquables des différens pays. Les salons de lecture sont ouverts, depuis le matin jusqu'au soir, dans un fort beau local au centre de la ville. (*Le Messager français du nord.* 1825.)

122. Presse périodique en Norvège. Il paraît à Christiania, depuis 1824, trois nouveaux journaux : Le *Spectateur*, le *Patriote* et la *Patrouille*.

123. Navigation par la vapeur. — C'est non-seulement sur les lacs de Genève et de Constance, mais encore sur ceux de Neufchâtel, de Bienne, de Zurich et de Wallenstadt, qu'il doit être établi des bateaux à vapeur, vers la fin de la présente année. (*Allg. Handl. Zeit.*, 19 janv. 1825.)

124. Royaume Sarde. — Par patentes du 4 janvier dernier, S. M. a établi une *Chambre d'agriculture et de commerce* dans chacune des villes de *Turin*, *Chambéry et Nice.* (*Journ. de Savoie*, 18 fév. 1825, p. 117.)

125. Commerce avec la Chine. — La valeur des draps de Prusse (Silésie), envoyés de Kiachta à la Chine, en mars 1824, est estimée à 183,552 ½ roubles. (*Neue allg. géogr. Ephem.*, XIVe. vol., 2e. cah., p. 287.)

126. L'Iride, giornale di scienze, letterat. ed arti per la Sicilia. L'*Iris*, Journal des sciences de la littérature et des arts de la Sicile. Ce journal, qui paraissait à Palerme, en 1822, contient dans ses deux premiers cahiers un aperçu sur l'état actuel et sur les progrès des diverses sciences, et notamment de la géographie et de l'économie publique en Sicile, depuis le commenment du siècle actuel jusqu'à nos jours.

127. Société philanthropique française, et Souscription en faveur des Grecs.

L'héroïsme des Chrétiens de la Grèce et la justice de leur cause sont devenus une vérité populaire qui n'a pas besoin d'être prouvée. Les calculs ou les préjugés défavorables à leurs premiers efforts ont disparu devant leurs souffrances inouïes, leur persévérance, et l'éclat de tant d'actions glorieuses. Personne n'ose leur contester à la fois les droits du martyre et ceux de la victoire; et quelle que soit la réserve que s'impose encore la politique, le vœu de tous les hommes civilisés se manifeste en faveur de la Grèce avec une force qui ne sera sans doute ni contrariée ni méconnue. C'est le point où se rencontrent tous les esprits, où se confondent toutes les opinions dans une chrétienne et loyale unanimité. Des hommes dont les noms comptent au nombre de ceux qui sont le plus honorés en France, ont fondé la *Société philanthropique*, et ouvert la *souscription* que nous nous empressons de concourir à signaler. Les membres du comité sont : MM. le vicomte de Châteaubriand, les ducs de Choiseul, de Dalberg, de Fitz-James, de Larochefoucauld-Liancourt (censeur), Ternaux (président), comtes Alexandre de Lameth et de Lasteyrie (vice-président), Ambroise Firmin Didot (secrétaire), André (trésorier), Laffitte (commissaire des fonds), comte Mathieu Dumas (censeur), Villemain, Lainé de Villevesque, Benjamin Delessert, Eynard, comtes Eugène d'Harcourt,

Alexandre de Laborde, de Saint-Aulaire, Sébastiani et le baron Staël. L'emprunt grec, ouvert à Paris, n'ayant pas pu être ratifié, à cause de la condition imposée précédemment par l'emprunt fait à Londres, de n'en accepter d'autre qu'à une époque déterminée, la *Société philanthropique*, pour suppléer autant que possible à l'emprunt français, a ouvert une souscription volontaire. La somme quelconque pour laquelle on aura souscrit sera versée soit en une seule fois, soit par à compte, aux termes qu'il plaira à chaque souscripteur d'assigner. Les versemens seront effectués chez le trésorier de la Société, MM. André et Cottier, rue des Petites-Écuries, n°. 40. La Société s'engage à employer les fonds provenans de cette souscription selon la destination que les renseignemens qu'elle recueille la mettront à même de déterminer. Les membres du comité central, dont les noms suivent, sont garans de cet engagement. Le compte de l'emploi des fonds sera communiqué aux souscripteurs. MM. les souscripteurs sont prévenus que, pour leur plus grande convenance, leurs souscriptions seront reçues indifféremment chez M. le trésorier, ou chez M. le duc de Choiseul, rue Joubert, n°. 37; — M. Laffitte, rue d'Artois, n°. 13; — M. le comte Eugène d'Harcourt, rue du Bac, n°. 105; — M. Ternaux, place des Victoires; — M. Benjamin Delessert, rue Coq-Héron, n°. 3; — M. Cassin, rue Taranne, n°. 12. *Nota.* Cette souscription volontaire est indépendante de celle de 50 francs, nécessaire pour être inscrit sur la liste des membres composant la société philanthropique en faveur des Grecs.

128. Grèce. Institutions philanthropiques. — Quelques Hellènes distingués viennent de former, à Napoli de Romanie, une société sous le nom d'*Hétérie philanthropique*, dont l'objet principal est de venir au secours des indigens malades, des veuves, et de se charger de l'entretien et de l'éducation des orphelins et des pauvres hors d'état de travailler. On est admis membre de l'Hétérie philanthropique sans distinction de rang ni d'état; chacun doit contribuer à la formation de cet établissement, soit par des dons pécuniaires ou autres, soit en se consacrant volontairement au service de l'établissement. L'administration de cette société est confiée à des personnes qui doivent toujours résider dans la ville où siège le gouvernement. Les jeunes gens élevés aux frais de l'Hétérie philanthropique seront destinés,

suivant les vues de la Société, aux arts et aux sciences. Les actes seront publiés par la voie de l'impression, et chaque membre sera libre d'émettre son opinion. Cette sage institution, nous n'en doutons pas, attirera bientôt la bienveillance et la coopération des Hellènes les plus vertueux et de tous les philanthropes européens. Le gouvernement provisoire de la Grèce trouvera dans cette société le moyen le plus efficace pour répandre jusque dans les dernières classes du peuple l'amour des arts, et une instruction suffisante pour former un esprit public, qui sera le plus ferme soutien du nouveau système politique. Les articles intéressans du règlement se trouvent dans l'exposé ci-dessus. *N. B.* Une souscription vient d'être ouverte à Paris en faveur des Grecs, et pour favoriser parmi eux les progrès de l'instruction. (*Revue encycl.*, février 1825, pag. 562.)

129. Canada. Progrès des sciences, etc. — Il vient de se former à Québec une Société littéraire et historique, dont le but est de réunir tous les documens qui peuvent jeter du jour sur l'histoire naturelle, civile et militaire des provinces anglaises de l'Amérique du Nord. Cette société fera chercher dans les bibliothèques, traduire et imprimer les manuscrits précieux, ou les livres rares qui entrent dans ce plan. (*Le Globe*, 12 avril 1825.)

130. Mers polaires. (Voy. le *Bulletin* de janv. 1825, p. 126.) — Un bâtiment anglais, commandé par M. Weddell, de la marine royale, s'est avancé jusqu'au 74e. parallèle sud, ou 3° plus près du pôle sud que le capitaine Cook : il y a trouvé une mer ouverte. (*Journ. des Débats*, 9 avril 1825.) Cette nouvelle coïncide avec les faits cités par M. Cadet de Metz, dans son écrit sur la *Direction des glaces*, etc. (Voy. le *Bulletin* de septembre 1824, pag. 197), et d'où il résulterait que la mer est libre de glaces sous les hautes latitudes australes, et que le froid y diminue en raison de l'éloignement des terres, quoiqu'en gouvernant au nord. Nous avons annoncé (*Bulletin* de févr. 1825, p. 212) la publication alors prochaine à Londres du Voyage du capitaine Weddell, qui doit contenir son exploration de la mer antarctique jusqu'au 74° de latitude, et la relation d'une excursion à la Terre de Feu.

A. D. V.

131. Australie. — Le capitaine *Wright*, commandant le vaisseau de guerre le *Medway*, a découvert, le 5 mars 1824, dans la mer du Sud, une île de la longueur de 20 milles anglais; il l'a

nommée l'île de *Roxbourgh.* Elle est située sous le 21 d. 36″ de latitude, et 159′ 40″ de longitude occ. de Greenwich. On l'aperçoit de six lieues en mer. (*Allg. géog. Ephemerid.* de Weimar, 1824, xive. vol., 2e. cah., pag. 228.)

132. AVIS AUX NAVIGATEURS DANS LA MER DU SUD. — Le 25 mars 1823, le vaisseau *le Berwick* passa près de l'île de *Tristan de Acunha*, et y trouva dix-sept individus, dont dix y sont demeurés. Ils avaient à leur disposition vingt-cinq tonneaux de pommes-de-terre, des végétaux, du lait et du beurre. Ils ont deux barques construites avec des os de baleine, avec lesquelles ils sont toujours prêts à se rendre utiles aux vaisseaux qui naviguent dans ces parages, et qui ont besoin d'eau. En reconnaissance de leurs secours, et en échange des pommes-de-terre, du lait, du beurre et des végétaux qu'ils fournirent au vaisseau le *Berwick*, ils reçurent des vêtemens, du bœuf salé, du porc et du rhum. Leurs demandes ont été très-modérées. Cet avis aura de l'intérêt pour les vaisseaux qui commercent avec l'Inde et la Nouvelle-Hollande. (*Asiat. Journ.*, mars 1824, pag. 298.)

133. SUR UNE NOUVELLE ILE. — Les journaux de la Nouvelle-Galles méridionale annoncent que le capitaine HUNTER, du vaisseau marchand *la Dona Carmelita*, a découvert, au mois de juillet dernier, une nouvelle île dans l'Océan méridional. Cette île est située par les 15° 31′ de latitude mérid., et les 176° 11′ de latitude est; elle est habitée. L'équipage d'une chaloupe, envoyée à terre, reçut un accueil amical du Roi et des naturels du pays. Ces insulaires ne paraissent point différer de ceux de la mer du Sud, déjà connus des navigateurs. Le sol est volcanique. Cette île s'appelle *Onacule* (*Lond. liter. Gaz.*, 12 février 1825.)

134. NOUVELLE GALLES DU SUD. — Des lettres du 20 août 1824, parvenues à Londres de cette contrée, portent que M. *Cunnigham*, botaniste attaché au jardin de *Kiew* en Angleterre, a découvert, au nord de *Bathurst*, des terres très-fertiles, abondantes en eaux et en bois, et qui promettent beaucoup pour la culture. (*Neue allg. géog. Éphém.* de Weimar, 1824, xive. vol., 2e. cah., pag. 228.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE ; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

135. SUR LES MOYENS DE PARVENIR A LA CONNAISSANCE DU RELIEF DE LA SURFACE TERRESTRE, et particulièrement de l'Europe. (Extrait du rapport de M. DE FÉRUSSAC sur le concours de 1825, pour le prix relatif aux montagnes de l'Europe, fait à la Société de Géographie, au nom d'une commission composée de MM. Coquebert de Montbret, Girard, et de l'auteur du Rapport.)

Dès 1823, la Société de Géographie avait ouvert un concours pour déterminer « la direction des chaînes de montagnes de » l'Europe, leurs ramifications, et leurs élevations successives » dans toute leur étendue, etc. » Ce 1er. concours n'ayant produit que deux mémoires, dont l'un (celui de M. Bruguières) fut jugé digne d'encouragement, la remise du prix à l'année 1825, n'a encore eu pour résultat qu'un mémoire qui n'a point paru non plus complètement satisfaisant. La commission chargée de l'examen de ce travail, l'a également jugé digne d'encouragement, et, sur sa proposition, le concours a été rouvert une seconde fois pour l'année 1826. Le rapport de M. de Férussac, dont la 2e. partie exprime l'opinion motivée de la commission sur le mémoire envoyé, en 1824, a été imprimé au Bulletin de la Société de Géographie, (n°. 23 p. 181). Mais le rapporteur a pensé que le défaut de succès complet de la part des auteurs qui ont concouru pouvait être surtout attribué à celui d'une bonne direction préalable, et qui eût facilité, en les éclairant, leurs recherches et leurs travaux. C'est cette direction que M. de Férussac s'est proposé de tracer dans la 1re. partie

de son rapport; et comme cette partie présente des vues dont l'application peut être utile dans ces sortes de recherches, et pour les progrès des sciences géographiques, nous avons cru devoir les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Le rapporteur, après avoir signalé tous les avantages que les sciences peuvent retirer de la connaissance exacte du relief du globe, entre dans le détail des moyens à employer pour arriver à cette connaissance, et des procédés à suivre pour en présenter nettement les élémens. Il s'agit de faire connaître les divers systèmes d'élévation qui séparent les cours d'eau. C'est donc, pour se borner à l'Europe, objet spécial du concours, sa surface qu'il faut étudier, sans s'occuper des divisions politiques. On peut diviser les surfaces continentales, soit d'après les grandes pentes du terrain vers l'Océan, ou vers les mers intérieures, comme l'a proposé M. Lacroix (1), soit d'après le système des terrasses de M. Ritter (2). Buache avait imaginé une longue chaîne idéale de montagnes pour l'Europe et l'Asie (3), chaîne qui semble diviser cette partie du monde en deux grands *Plans de pente générale* (4) du N. E. au S. O., en séparant les cours d'eau qui tombent dans l'Océan de ceux qui se jettent dans la Méditerranée et dans la mer Noire. Cette chaîne idéale et formée de toutes pièces se continue même pour Buache, à travers l'Asie, jusqu'au cap Oriental dans le détroit de Behring, en séparant les cours d'eau qui vont au Nord de ceux qui s'écoulent dans la mer des Indes et dans celle de la Chine. Si les bassins des mers intérieures et les grands plateaux, tels que celui du Thibet, pouvaient être négligés dans des considérations de cette nature, cette grande ligne considérée, non comme une chaîne continue, ce qui est impossible, mais comme intersection des lignes de plus grande pente ou comme *ligne de partage des eaux*, ne serait que l'extension de ce principe bien connu, que la *di-*

(1) *Introduction à la géographie*, p. 204.

(2) Ritter: (*Die Erdkunde*, etc. De la connaissance du globe dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'homme, ou Géographie universelle, t. I.) Voy. le *Bull.* 1824, t. I, p. 403.

(3) *Essai de géographie physique.* (Mémoires de l'Académie des Sciences, 1752, p. 399.)

(4) Le *Plan de pente générale* est celui que déterminent vers un grand bassin, comme l'Océan et les Méditerranées, les versans d'un plateau ou d'une chaîne de montagnes.

rection de la chaîne principale est dans le sens de la plus grande dimension des îles ou des presqu'îles qui les renferment; d'où il suit qu'il ne peut en effet exister dans ce cas que deux grands plans de pente opposés; disposition générale qu'on ne peut reconnaître sur l'ancien continent qu'en l'envisageant d'une manière absolue, exagérée, et en ne tenant point compte des plateaux et des grands plans de *contre-pente* vers les bassins intérieurs. Dans le nouveau monde, au contraire, cette disposition est plus généralement vraie. Le système d'élévations principales étant, dans son ensemble, établi dans ce continent, sur une ligne continue, n'a produit qu'une principale ligne de partage, ce qui a lieu également pour toutes les îles, où un seul piton n'a pas déterminé la forme circulaire de leurs rivages. Mais dès que la surface s'élargit par suite d'une autre disposition dans le système d'inégalités, le principe n'est plus applicable. Ainsi l'Amérique septentrionale offre au nord un plateau élevé dont les versans jettent de grands courans vers les quatre points cardinaux, et la chaîne des Alléghanis limite parallèlement à la chaîne principale le bassin du Mississipi. L'Europe et l'Asie réunies ont dû également être soumises à un plan général différemment ordonné. Des systèmes de chaînes diversement groupées, qu'on appelle *Massifs,* sont disséminés sur cette vaste surface; leurs grandes ramifications déterminent quelquefois des plans de pente générale, distincts de ceux de la chaîne principale, disposition qui permet au même massif d'envoyer de grands cours d'eau dans toutes les directions. Souvent aussi un de ces plans de pente est opposé à l'un de ceux d'un massif voisin, d'où naît une *contre-pente*, et par suite, dans certains cas, des bassins intérieurs souvent considérables et qui servent de réservoirs aux eaux qui découlent de ces versans opposés. Tels sont les bassins de la Caspienne, de la mer d'Aral, de la Baltique, de la mer Noire, etc. Les plateaux, considérables comme ces bassins intérieurs, établissent souvent entre ou sur les deux grandes pentes déterminées par la longue chaîne idéale de Buache, de grands espaces qui n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre de ces versans, et qui forment réellement des systèmes particuliers bien caractérisés. Il nous paraît donc impossible, sans forcer les considérations naturelles, de subordonner et de rattacher les divers systèmes d'élévations de l'Europe à une ligne unique dont ils seraient une dépendance plus ou

moins directe, et nous croyons qu'on doit se borner à déterminer les divers groupes que présente cette partie du monde, pour les étudier à part. C'est cette considération qui a guidé ceux des géographes qui n'ont point admis la théorie de Buache. Il est donc important de ne point observer d'abord les montagnes isolément, mais de les examiner dans leur ensemble; on reconnaît alors celles qui font partie d'un même système d'inégalités et celles qui s'en distinguent et qui en sont séparées. Au premier rang des caractères qui limitent les différens systèmes d'élévations qui ont été désignés sous le nom de *massifs*, parce que les diverses ramifications qui les composent forment entre elles un système plus compliqué que les montagnes par chaîne, et semblent ordinairement se réunir autour d'un point culminant qu'on a nommé le *nœud* du système, on doit placer les limites naturelles qui séparent les ramifications d'un massif de celles d'un massif voisin; telles sont les mers interposées: ainsi la mer Noire sépare et distingue nettement l'Hémus d'avec le Caucase. Les grandes plaines isolent également les divers groupes et, en général, on peut considérer qu'une chaîne est terminée, toutes les fois que son extrémité donne naissance à des courans importans, qui se dirigent dans le sens de la longueur de cette chaîne. Il n'en est point ainsi si ce courant traverse la chaîne, accident qui n'est pas rare en Europe, et qui n'indique qu'une coupure et non un changement de système. La constitution géologique primaire, secondaire ou tertiaire; la présence ou l'absence des métaux, des gemmes ou des volcans; l'élévation respective des crêtes et des points culminans, la largeur de la base, la présence ou l'absence de glaciers ou de fleuves considérables, sont encore des caractères qui servent utilement à distinguer entre eux les divers massifs de l'ancien continent. C'est par l'emploi de tous ces caractères qu'on a reconnu en Europe, les six massifs suivans: les Pyrénées, les Alpes, l'Hémus, les Krapacks, les Dofrines et les monts Valdaï, sorte de plate-forme granitique très-basse, qui cependant donne naissance à de grands fleuves. Les monts Ourals, qui paraissent dépendre du massif du Bogdo, et le Caucase, qui sépare le bassin de la Caspienne de celui du Pont-Euxin, forment les frontières de l'Europe avec l'Asie, et doivent être étudiés séparément. C'est en suivant l'ordre méthodique de ces six massifs, qu'on doit procéder d'abord à l'exécution des tableaux pour les cotes de hauteurs et la position géographique des lieux, puis à la partie des-

criptive du travail demandé. Les îles doivent former des divisions à part, quoique souvent elles se lient intimement au massif voisin sur la terre ferme, et qu'elles puissent être, dans bien des cas, considérées comme étant une suite, une dépendance de l'une des ramifications de ce massif.

Nous allons examiner séparément chacun des travaux que nous venons de préciser.

Formation des tableaux. Il faut d'abord bien se fixer sur le but d'un semblable travail : rassembler des milliers de cotes de hauteurs, et les disposer sans ordre est un travail de patience qui ne peut être considéré que comme un répertoire utile pour quelques observations de détail ou de localités. Ce travail ne peut être applicable au but que la Société a en vue et que la science désire voir atteindre, qu'autant que les principaux points situés sur la ligne ou près de la ligne de séparation des eaux offriront, outre les cotes de hauteurs qui peuvent signaler l'exhaussement successif de cette ligne, la détermination de leur longitude et de leur latitude qui en marquera la direction; car des cotes de hauteurs seules ne donnent que des points dans l'espace. Il faut de toute nécessité quelques positions géographiques qui fixent la direction des lignes dont il s'agit.

C'est donc particulièrement aux points de cet ordre qu'on doit s'attacher; et plus on réunira d'élémens de cette nature, plus on rendra son travail important et utile; mais on doit penser en même temps que la plupart des cotes de hauteurs pouvant se trouver sur la limite d'un bassin d'un ordre plus ou moins élevé, il faut, dans l'impossibilité d'atteindre tout d'un coup à la détermination exacte de toutes les lignes de cette espèce, s'attacher de préférence à réunir les élémens de celles de ces lignes qui limitent les bassins des grands cours d'eau, par exemple ceux des fleuves, puis ceux de leurs affluens immédiats, et ne s'occuper des lignes d'un ordre inférieur qu'autant que la connaissance plus complète des localités et l'abondance des matériaux permettront de descendre aux détails. Il ne faut cependant pas négliger de recueillir les cotes isolées qu'on aura pu rassembler ; ce sont des pierres d'attente, des matériaux, que l'on complètera par la suite pour achever le réseau dont on aura tracé les grandes mailles; mais il faut disposer ces cotes isolées hors du cadre de ces lignes, quoique dans des rapports nécessaires avec elles. Ces principes posés, arrivons au mode d'exécution, à la disposition,

à l'ordonnance des tableaux; car c'est ici qu'il faut faire l'application des principes que nous venons d'établir.

Nous avons dit qu'on devait suivre l'ordre méthodique de la division des groupes naturels des montagnes; il faut également s'astreindre, pour l'exécution des tableaux, aux divisions systématiques et naturelles que la science a reconnues dans chacun de ces groupes.

En général chaque massif présente un nœud (1) dépendant de la chaîne principale. Celle-ci se divise en ramifications de premier ordre, qu'on a nommées *embranchemens* ou *branches* (2), lesquelles limitent les *vallées longitudinales* (3) où naissent communément les grands cours d'eau, tels que les fleuves. La chaîne principale, comme les embranchemens, a des *contre-forts* (4) qui forment entre eux les *vallées transversales* dans lesquelles naissent ordinairement les rivières, affluens de fleuves. Quelquefois il se détache des embranchemens, comme des contre-forts étendus, des ramifications qui se dirigent selon la direction de leur axe; alors ces ramifications reçoivent le nom de *rameaux*, et dans la vallée qu'ils limitent, et qu'on a nommée *vallée secondaire*, s'écoulent assez souvent des courans considérables. Ces rameaux ont aussi leurs contre-forts, ramifications du dernier ordre qui se subdivisent en collines, eutre lesquelles se trouvent les berceaux des ruisseaux, et qui raccordent les terrains montagneux aux plaines qu'ils dominent. Tel est l'ensemble du système d'inégalités que présente chaque massif et l'ordonnance générale des canaux d'écoulement que ces inégalités forment entre elles. Les collines composent souvent un assemblage analogue, et sont susceptibles des mêmes classemens méthodiques. Quelquefois aussi les embranchemens formera, par leur importance, de petits

---

(1) Les Pyrénées font exception, à ce qu'il semble, à ce principe, le plateau central de la Péninsule étant le véritable nœud de tout le système.

(2) L'embranchement est une ramification de premier ordre qui, après sa séparation, affecte plus ou moins une direction parallèle à celle de la chaîne principale.

(3) Ce sont celles qui sont comprises entre le versant de la chaîne principale et celui d'un embranchement.

(4) Ce sont les ramifications perpendiculaires à la chaîne principale et aux embranchemens, lesquelles à leur tour ont des contre-forts de troisième ordre, etc.

systèmes à part : tels sont, par exemple, relativement aux Alpes, les Apennins, les Cévennes, les Vosges et le Jura; mais ils ne sont pas moins des dépendances immédiates du grand massif Alpin.

Un travail préalable est donc nécessaire avant d'ordonner en tableau toutes les cotes qu'on aura pu recueillir. On doit s'attacher à classer méthodiquement toutes les ramifications importantes du massif dont on s'occupe, rapportant, dans un ordre systématique, les embranchemens à la chaîne principale, les rameaux et les contre-forts aux chaînes auxquelles ils appartiennent, etc. Souvent ces ramifications d'un ordre inférieur n'ont pas de noms connus, et c'est principalement à cette cause que l'on doit jusqu'à présent l'ignorance où l'on est encore sur l'orographie de l'Europe. Pourquoi le système hydrographique est-il, en général, beaucoup mieux déterminé? c'est que chaque ruisseau même a un nom, et que chacun, suivant l'échelle de la carte, a pu vérifier si on avait omis le courant qui passe près de l'endroit qu'il habite. Sans doute, le système orographique est plus difficile à distinguer; les nuances souvent insensibles par lesquelles on passe d'un terrain plus bas à un terrain plus élevé; le peu de saillie des lignes de séparation des eaux dans bien des cas; l'impossibilité peut-être d'assigner une limite entre le commencement de ce qu'on doit appeler une montagne et la fin de ce qu'on doit encore nommer la plaine; la difficulté de saisir cette foule de ramifications des ordres inférieurs qui forment un réseau si compliqué à la surface du globe; tout a empêché que ces ramifications ne fussent aussi facilement nommées et reconnues que ces lignes, en général si distinctes, que tracent sur cette surface les cours d'eau permanens. Cependant on doit observer que dans tout ce qu'on classe dans la partie de la surface terrestre appelée *sol montagneux*, où des crêtes saillantes forment des inégalités bien distinctes, et même dans tout ce qui n'est pas *terrain de plaines* ou de *collines*, les ramifications de presque tous les degrés sont bien nettement exprimées, et qu'ici il n'y a point de difficulté réelle à vaincre. On doit encore penser que, pour l'utilité de la science en général, il s'agit d'abord de bien déterminer les principales lignes de séparation des eaux; car si l'on obtient ce premier résultat, les observations de détail achèveront le réseau dont on aura tracé les plus grands linéamens. Chaque observateur aura d'ailleurs des points de départ connus pour y rapporter les

considérations spéciales qui l'occuperont; ainsi, par exemple, pour le géologue qui voudra calculer les phénomènes auxquels il peut rapporter tel dépôt, la connaissance de quelques hauteurs déterminées plus haut ou plus bas que ce dépôt le mettra sur la voie; il n'aura que des différences à chercher. A qui appartient-il plus qu'à la Société de Géographie de provoquer un travail fait dans cet esprit et dont les résultats peuvent être si utiles à la science? Qu'on ne pense pas que nous augmentons les difficultés en présentant le plan que nous venons de tracer. Tout devient facile avec l'ordre et la méthode. C'est avec ces moyens qu'un botaniste parvient à reconnaître 40,000 plantes et à pouvoir en conserver les noms dans sa tête. Nous croyons donc que le classement méthodique de toutes les ramifications importantes du massif est facile, et qu'il est aussi important qu'aisé de donner des noms à celles de ces ramifications qui n'en auraient pas de généralement connus et qu'on devrait respecter. Ce nom peut être lui-même d'une immense utilité : il faut qu'il soit composé de celui des deux cours d'eau dont chaque ramification sépare les bassins. Faite avec soin, cette nomenclature, acquise pour la science, deviendra usuelle; et cette nouvelle langue, comme toutes les langues, sera un bienfait inappréciable pour les sciences auxquelles la Géographie physique prête des secours ou des lumières, telles que la Géographie politique, la Géologie et l'Art militaire, et, comme toutes les langues, elle passera des savans au vulgaire, et sera également pour lui d'une utilité réelle.

Sans doute, lorsqu'on descendra dans les pays de plaines plus ou moins mamelonnés, les ramifications peu saillantes qui limitent les bassins et continuent en réalité pour les fleuves ou les grandes rivières, celles, plus caractérisées, qui les encadraient en remontant vers leurs sources, ces ramifications, disons-nous, comme toutes les lignes de séparation des eaux tributaires, ne peuvent être considérées comme des embranchemens, des contre-forts, etc. Mais ces lignes très-réelles et qu'indiquent rigoureusement en général les cours d'eau, pourront recevoir une nomenclature analogue, et elles sont susceptibles d'un classement méthodique comme les limites plus arrêtées. (*La fin au cahier prochain.*)

136. El Yluminador universal, o el nuevo indicador, geografico, historico de hacienda y de comercio. Nouvel indicateur géographique, historique, financier et commercial; par R. A. In-8. de 6 f. ¼. Bordeaux; 1825; Brossier.

137. Journal des prisons, hospices, écoles primaires et établissemens de bienfaisance; par B. Appert, auteur de plusieurs ouvrages sur l'éducation, etc. Nos. 1, 2, 3 et 4. In-8. de 3 f. à 3 f. et dem. d'impression pour chaque livr. Prix de l'abonnement, 15 et 18 fr. pour l'année. Paris; 1825; Baudouin.

Le titre de ce recueil en annonce le but, qui est de faire connaître le régime des établissemens dont s'occupe l'estimable rédacteur, les progrès et les améliorations qu'on y remarque, et de signaler les abus en proposant les remèdes et les perfectionnemens dont ces établissemens sont susceptibles. M. Appert, encouragé par un suffrage auguste, s'est imposé une tâche aussi difficile qu'honorable, et qui n'exige pas moins de bonne foi, d'impartialité et d'exactitude que de *courage* et de *dévouement* de la part de l'ami de l'humanité qui prend le célèbre Howard pour modèle. Son émule fait preuve d'un zèle généreux, et s'il ne lui est pas toujours permis, comme à l'illustre philantrope anglais, de visiter les demeures du malheur, et d'en vérifier lui-même l'état et le régime, on doit croire qu'il ne néglige rien pour suppléer autant que possible au témoignage de ses yeux par un choix fait avec sagesse dans les renseignemens qui lui parviennent, ou qu'il se procure. M. Appert ne se borne point aux établissemens de la capitale ou du royaume. Ses recherches philantropiques s'étendent à toutes les contrées du globe sur lesquelles il peut obtenir des informations. Quelque intéressans que soient les objets du recueil que nous annonçons, l'espace dont nous disposons ne comporterait pas une analyse même succincte des articles dont se composent les 4 numéros que nous avons sous les yeux: nous nous bornerons à en signaler les objets principaux. Dans l'article sur les prisons de la France, qui ouvre le 1er. no. du recueil, l'auteur rappelle des paroles de monseigneur le comte d'Artois, aujourd'hui S. M. Charles X, paroles du plus heureux augure pour les améliorations que laissent à désirer l'état et le régime des lieux de détention dans notre pays. M. Appert cite sur les prisons le passage éloquent d'un sermon de l'abbé Gros de Besplas, prononcé en présence du roi Louis XVI, et qui produisit

la plus forte impression sur ses augustes auditeurs. Un courtisan qui voulait excuser l'administration, ayant prétendu que les mauvais traitemens soufferts par les prisonniers n'étaient que des peines anticipées pour leurs crimes : « Eh ! comment, s'écria monseigneur le comte d'Artois en l'interrompant vivement, sait-» on, avant le jugement, s'ils sont coupables ? on n'en est assuré » que par l'arrêt. » Des considérations générales sur les hospices, des nouvelles sur les écoles élémentaires et sur les prisons, une notice sur les prisons de Prusse, terminent ce premier numéro. On remarque dans le n°. 2 les notices sur diverses prisons de Paris et du royaume; une suite de ces notices dans le n°. 3, ainsi qu'une esquisse sur l'instruction publique en Suisse, et une notice sur la maison correctionnelle de travail à Munich; enfin, dans le 4ᵉ. un article sur le dépôt de Saint-Denis et les principaux hôpitaux de Paris, avec des notices sur diverses écoles élémentaires. Cet utile recueil sera consulté avec fruit par tous les amis de l'humanité et des lumières ; l'administration elle-même y trouvera des documens importans. A. D.V.

138. Le Praticien annuel de la ville et de la campagne, ou Almanach du gouvernement représentatif de France pour l'année 1825, ouvrage utile et indispensable à MM. les électeurs et à toutes personnes qui veulent elles-mêmes gérer leurs affaires; par M. M***, avocat. *Session de* 1824. Petit in-4. de 115 p. sur deux colonnes. Belfort, Clerc, impr. libr. édit. Paris, A. Davaux.

Les almanachs se perfectionnent comme toutes les choses humaines ; le format, le papier, le calendrier même de celui-ci rappellent à l'instant l'illustre *Diable boiteux* son compatriote ; mais on ne tarde pas à s'apercevoir que le *Praticien annuel* a bien une autre importance : la *Charte constitutionnelle*, la *Loi sur les élections*, précèdent l'état de la maison de France, suivi du personnel des deux chambres ; la liste de celle des députés est double : l'une donne les députés par colléges, avec l'indication des présidens de la dernière session; l'autre est alphabétique. La liste des ministres, leurs jours de réception, l'ouverture des bureaux.

Vient ensuite l'*historique de la session de* 1824 ; le discours du roi, les adresses des chambres, un recueil des lois et ordonnances du roi, présentant un intérêt général depuis le 1ᵉʳ. janvier 1824 jusqu'à la clôture de la session, par conséquent le budget adop-

té, avec le tableau de toutes les contributions pour 1825 par département, terminent cet utile répertoire dont on doit désirer la continuation.

139. État général du Clergé de France au 1er. janvier 1825. Cet état offre les indications suivantes :

Archevêques et Évêques diocésains	75
Vicaires généraux	287
Chanoines titulaires	725
Chanoines honoraires.	1,255
Curés	2,828
Desservans.	22,225
Vicaires	5,396
Prêtres habitués des paroisses ou autorisés pour la prédication et la confession	1,850
Prêtres, directeurs et prof. des séminaires. . . .	876
Total des élèves ecclésiastiques	4,044
Nombre des religieuses.	19,271
Total.	58,832.

En retranchant de ce nombre les religieuses qui ne font point partie du clergé, et les séminaristes qui ne sont pas encore prêtres, on voit que le clergé de France compte en ce moment 35,517 prêtres et à peu près 474 par diocèse, dont 4 grands vicaires; 12 directeurs ou professeurs des séminaires; 26 chanoines; 38 curés; 73 vicaires; 296 desservans, et 24 prêtres autorisés pour la prédication et la confession. (*Rev. Encycl.*, mars 1825, p. 877.)

140. Sociétés religieuses de Paris. — Nous puisons dans la Revue protestante, t. 1er., 4e. livr., p. 164 et suiv., les documens relatifs à ces sociétés, au nombre de 5, savoir : 1°. la *société des traités religieux*, 2°. la *soc. biblique*, 3°. la *soc. de la morale chrétienne*, 4°. la *soc. helvétique de bienfaisance*, 5°. la *soc. protest. des missions chez les peuples non chrétiens*. La 1re. de ces sociétés a publié 6 nouv. traités. Depuis sa formation, elle en a publié au nombre de 222,000 ex., dont elle en a répandu 79,000 l'année dernière. Les recettes de la 2e. soc. (*biblique*), du 14 avril 1824 au 1er. avril 1825, ont été de 55,611 fr. 52 c., et la distribution des bibles et des testamens, de 6586 vol. Les recettes de la 3e. (*morale chrétienne*) ont été de 18,000 fr. Elle a remis au concours le

prix pour le meilleur mémoire sur l'abolition de la traite des noirs. Elle a institué 2 nouveaux prix, l'un de 1500 fr., *sur la question de la peine de mort*, l'autre de 500 fr., *sur le courage civil envisagé sous le point de vue moral et religieux.* La 4e. société (*helvétique*) a pour but de venir au secours des Suisses malheureux à Paris. Les recettes, au 28 février 1825, s'élevaient à 15,196 fr. Depuis sa formation, qui ne compte que 4 années, elle a distribué 12,011 fr. répartis entre 377 Suisses de tous cantons. Les recettes de la 5e. société (*des missions*), qui étaient de 13,000 fr. l'an dernier, se sont élevées à 25,000 fr. de 1824 à 1825, et 13 nouvelles sociétés auxiliaires ont été formées.

Les progrès des établissemens d'éducation de l'église réformée de Paris sont tels qu'on espère dans peu que cette église ne comptera pas *un seul enfant* qui ne participe à l'instruction primaire. Dans l'école d'enseignement mutuel, la section des garçons a compté 97 élèves. Dans la section des filles, le nombre des élèves a été de 60. Cette école est dirigée par un comité de dames dignes des plus grands éloges. Le pensionnat pour les filles a reçu constamment de 20 à 23 filles, dont 9 gratuitement.

Il paraît 12 cahiers par an de la *Revue protestante*, formant 2 vol. à 10 fr., pour Paris. On souscrit chez Dondey-Dupré, Treuttel et Wurtz, et Paschoud. A. D. V.

141. Rapport général sur les travaux du Conseil de salubrité pendant l'année 1823. In-4o. de 2 f. ½; Paris; Fain.

Parmi les résultats intéressans que présente l'administration d'une capitale immense, l'économie publique se plaît à compter toutes les mesures prises, tous les progrès faits pour l'assainissement d'une vaste cité, dont l'ancien plan n'offre que trop souvent de grandes difficultés à vaincre ou à éluder sous ce point de vue. Indiquer les rapports principaux du *Conseil de salubrité* de la ville de Paris, dans le cours de l'année 1823, c'est donc tenir note d'améliorations essentielles qui doivent contribuer au bien-être et à la conservation d'une grande population, l'un des soins les plus importans de l'administration. De nombreuses expériences, dont les résultats ont été très-satisfaisans, ont constaté l'efficacité du procédé inventé par M. Labarraque, pharmacien, pour la désinfection des cadavres, au moyen du chlorure de chaux qui arrête à l'instant même la putréfaction, fût-elle parvenue au plus haut degré. C'est un service éminent rendu, entre

autres, aux médecins obligés souvent de disséquer des cadavres déjà infects, ou d'en pratiquer l'autopsie. Le Conseil a rédigé une instruction pour l'emploi de ce procédé, et des dépôts de chlorure de chaux ont été effectués dans les endroits où on les a crus nécessaires. Des mesures de police ont été provoquées pour la fabrication et la vente des matières vénéneuses. M. le préfet a été invité à établir un concours pour le meilleur projet de translation des boues et d'amélioration des voiries. On s'est arrêté au projet proposé depuis long-temps, de faire enlever les boues et les immondices par la rivière pour les transporter au loin. Des examens répétés et approfondis ont constaté, 1°. la possibilité de prévenir les accidens que le défaut de soin et d'expérience avait quelquefois occasionés dans l'éclairage par le gaz hydrogène; 2°. que la projection du soufre (quantité d'une livre en poudre), par des mains habiles dans une cheminée incendiée, était un moyen certain d'éteindre le feu. — Le rapport que nous analysons entre ensuite dans les détails relatifs aux causes de mortalité et à leurs effets comparés pendant l'année 1823. D'après les relevés, la phthisie pulmonaire ferait périr environ le 5e. de la population de Paris; le catharre pulmonaire le 12e.; mais on peut croire que le catharre pulmonaire, lorsqu'il devient chronique et qu'il entraîne la mort du malade, est presque toujours une véritable phthisie : souvent aussi on le confond dans le principe avec cette maladie, c'est-à-dire que l'on prend souvent la phthisie commençante pour une simple affection catharrale. L'apoplexie et le catharre intestinal se présentent ensuite comme cause plus fréquente de mortalité; viennent ensuite la gastrite, les affections squirrheuses et cancéreuses. Les convulsions, la petite vérole et le croup sont les maladies qui ont fait périr le plus d'enfans. Un tableau de la population de Paris, par arrondissement, d'après les relevés faits en 1807 et 1817, fait voir les progrès de la population de la ville dans l'espace de dix années. On reconnaît que tous les arrondissemens, le 11e. excepté, ont gagné en population. A ce tableau est joint le relevé des morts, par arrondissement, pendant les années 1821 et 1825, d'après lequel on peut juger du rapport constant qui existe dans la mortalité de chaque arrondissement. Un état de la mortalité dans son rapport à la population, par arrondissement, fait connaître la différence de proportion entre les arrondissemens divers (*Voyez* ci-après le tableau n°. 1). Cet état proportionnel pour 1821 est imparfait

en ce que dans le dénombrement des morts par arrondissemen, pour 1821, ne sont pas compris 7,957 décès qui ont eu lieu dans les hôpitaux et hospices, ni 269 cadavres déposés à la morgue. On fait observer avec raison qu'il serait important, pour pouvoir apprécier avec plus de précision la mortalité dans chaque arrondissement, que l'on notât les individus décédés aux hôpitaux appartenans à l'arrondissement, et la profession des malades morts, ainsi que le nombre des malades reçus dans l'année à un hôpital, pour le comparer au nombre des décès du même hôpital. Le travail serait encore plus utile s'il était fait par quartier. Tout imparfait néanmoins qu'est ce tableau, il indique une très-grande différence entre les arrondissemens pour la mortalité comparée à la population. Elle ne serait, par exemple, que de 1 sur 55, dans le 2e. (chaussée d'Antin), tandis qu'elle serait de 1 sur 36 dans le 8e. (le faubourg St.-Antoine.) La différence doit être encore beaucoup plus grande, si l'on fait attention que le 8e. arrondissement envoie la majeure partie de sa population aux hôpitaux, et que le 2e. ne doit y envoyer que peu de malades. Il serait important, est-il dit dans le rapport, de rechercher la raison de cette différence, et de voir s'il ne serait pas possible de déterminer en partie les causes qui occasionent une mortalité aussi forte dans quelques arrondissemens, et probablement dans tel ou tel quartier de ces arrondissemens. En faisant cette recherche, on pourait encore parvenir, jusqu'à un certain point, à connaître la classe et peut-être la profession des individus le plus communément frappés de maladies mortelles, afin de prendre des mesures d'hygiène publique favorables à la salubrité. On a vu dans l'analyse des recherches de M. le docteur Villermé, insérées au *Bulletin* de mai dernier, p. 10, que cet observateur éclairé, dirigeant ses investigations dans le sens que le rapport indique, avait été conduit à reconnaître pour cause principale de l'énorme différence de mortalité relative entre les arrondissemens, la richesse ou l'aisance des uns et la pauvreté des autres, et à signaler en même temps les rapports de mortalité entre les professions diverses. Nous donnons ci-après (n°. 2) le tableau des naissances, décès, suicides et morts de la petite vérole, de 1820 à 1823 inclusivement. On voit par ce tableau que le nombre des suicides et des individus morts de la petite vérole n'est point en proportion des progrès de la population. Ainsi pour les suicides, il y a une différence en plus de 34 pour 1821 com-

paré à 1820, de 30 pour 1822, et de 65 pour 1823. Ce rapport est plus grand encore entre l'année 1819, où il y a eu 376 suicides, et l'année 1820, où il n'y en a eu que 325, ce qui donne 51 suicides de moins pour 1820. Enfin le terme moyen du nombre des suicides qui ont eu lieu pendant les 13 années qui ont précédé 1822, s'élève a 181, le nombre total pour les 13 années étant de 2,464, ce qui est une faible proportion si on la compare à celle des 5 dernières années, lesquelles donnent ensemble un total de 1805 suicides.—Les submersions ont été plus nombreuses en 1823 qu'en 1822, et moins qu'en 1821. Des secours n'ont été administrés qu'à un petit nombre de noyés; mais ils ont été généralement fructueux, puisque sur 53 individus secourus, 46 ont été rappelés à la vie. — D'après les listes de naissance et de décès citées plus haut, la population actuelle de Paris doit approcher de 800,000 habitans. Les divers calculs de proportion donnent pour 1823 la somme moyenne de 786,000. L'accroissement, depuis le recensement de 1817, paraît être de 9 à 10,000 individus par année.

A. D. V.

Tableau de la population de Paris, d'après les relevés faits en 1807 *et* 1817, *auquel est joint le tableau de mortalité pendant les années* 1821 *et* 1823.

Arrondissemens.	Population par arrondissemens, d'après le relevé fait en 1807.	Arrondissemens.	Population par arrondissemens, d'après le relevé fait en 1817.	1821. Morts.	1823. Morts.	Mortalité, environ 1 sur
1er.	44,346	1er.	52,421	1,065	1,143	49
2e.	56,188	2e.	65,523	1,194	1,249	55
3e.	40,310	3e.	44.932	790	903	56
4e.	47,780	4e.	46,624	875	946	53
5e.	51,079	5e.	56,871	1,174	1,335	48
6e.	66,232	6e.	72,682	1,537	1,730	47
7e.	50,727	7e.	56,245	1,290	1,364	45
8e.	50,750	8e.	62,758	1,705	1,851	36
9e.	39,481	9e.	42,932	1,103	1,166	38
10e.	76,209	10e.	81,133	1,542	1,759	53
11e.	52,405	11e.	51,766	1,159	1,255	44
12e.	74,235	12e.	80,079	1,961	2,130	40
	649,742		713,966	15,395	16,831	

Tableau des naissances, des décès, des suicides et des morts par la petite-vérole, pendant les années 1820, 1821, 1822 *et* 1823.

Années.	Naissances.	Décès.	Suicides.	Morts de la petite-vérole.
1820	24,495	22.917	325	41
1821	24,264	23,749	359	112
1822	26,319	23,317	355	1,136
1823	27,055	24,451	390	690

142. Sur le commerce extérieur et la question d'un entrepôt a Paris; par M. Rodet. (Voyez le *Bulletin* de mai 1825, tom. 2, pag. 16.)

L'intérêt des questions traitées par M. Rodet nous engage à joindre à la notice de M. Villot ci-dessus rappelée, et que nos lecteurs auront sûrement remarquée, quelques observations qui nous ont été adressées par un de nos économistes les plus estimés, et qui ne nous ont point paru moins dignes de leur attention. La Grande-Bretagne, qui compte à peine 14 millions d'habitans, vend aux étrangers pour 940 millions de francs des produits de son industrie ou de son sol, et revend de plus pour 250 millions des produits étrangers qu'elle importe; tandis que la France, qui a 30 millions d'habitans, n'exporte que 390 millions, et n'a pas pour dédommagement un commerce de revente un peu important. Ces remarques de M. Rodet sont, comme on le voit, de tristes vérités; il en est une surtout qui doit être méditée par l'administration; c'est qu'une nation ne livre jamais ses produits que pour avoir en retour la plus grande quantité possible de produits étrangers, et quand cette quantité excède ses besoins, elle revend l'excédant, ou, ce qui est la même chose, elle le réexporte. Or si l'Angleterre est arrivée à vendre aux autres nations pour 940 millions de ses produits, c'est qu'elle emploie en revente 250 millions de produits étrangers; la France n'en revend que pour 50 mil., qu'en faut-il conclure? Que la quantité de ce qu'elle vend ne peut obtenir des autres pays qu'un excédant de cette somme de 50 millions, et comme on ne solde des produits achetés qu'avec les siens, si la France en avait davantage à donner, son commerce de revente serait plus considérable. Augmentons donc nos produits, mais favorisons surtout notre commerce extérieur que gênent nos lois de navigation. A ce sujet, M. Rodet traite la question d'un entrepôt à Paris, question vivement débattue en ce moment, et il la soutient en

homme éclairé, armé de faits positifs, et qui connaît parfaitement le terrain sur lequel il combat. Nous devons nous abstenir de prononcer dans cette question importante; mais nous devons dire, à la louange de M. Rodet, que nous n'avons vu donner nulle part d'aussi bonnes raisons pour ou contre l'établissement d'un entrepôt à Paris, que celles qu'il a réunies dans son livre, où l'on trouve encore bien plus de documens et de choses utiles que nous ne pouvons en indiquer ici. B. de C.

143. Annuaire statistique, historique et administratif du département de l'Orne, pour 1824. Gr. in-12 de 276 p., avec une carte du département. Prix, 3 francs. Alençon, Bonvoust.

Après un tableau du système du monde et le calendrier, se trouve un extrait de l'*Amanach royal* en ce qui concerne les principales puissances de l'Europe, la maison du Roi et des princes, le conseil des ministres, le conseil d'état, les chambres, etc.; puis vient l'administration départementale.

Une liste alphabétique des communes du département par arrondissemens et cantons, donnant la population de chacune de ces communes, occupe cinquante pages. Un recueil des règlemens sur les contributions directes, sous le rapport des dégrèvemens et des secours, en occupe autant, etc.

Le titre de cet annuaire semblait promettre des renseignemens plus complets sur la statistique d'un département intéressant sous plus d'un rapport.

144. Album du département du Loiret, 1re. liv. Petit in-folio de 3 feuilles; plus, 4 pl. et un frontispice gravé. Orléans, Beaufort.

L'ouvrage aura 5 livr., chacune de 4 pl. Prix de chaque, 5 fr.

145. Étrennes orléanaises, ou Almanach du départ. du Loiret pour l'année 1825. In-12 de 260 p., avec une carte de ce départ. Orléans, Danicourt-Huet.

Après des renseignemens généraux sur le gouvernement et les administrations principales du royaume, viennent ceux de même nature sur toutes les branches des services publics dans le départ. du Loiret, mais spécialement sous le rapport des personnes. On y remarque un tableau des distances en myriamètres de chaque commune du départ. aux chefs-lieux de canton,

d'arrondissement et des départemens. L'Annuaire du Loiret dont nous avons parlé offre des documens plus importans; mais les Étrennes remplissent également bien leur destination.

146. Notices sur les villes et les principales communes du départ. de la Loire-Inférieure, et en particulier sur la ville de Nantes, etc. Par J. L. B^r. 2e. édit. In-12 de 13 feuilles; plus une carte. Nantes, 1825, Forest.

147. Société en commandite par actions, de MM. Seguin, Montgolfier et compagnie, pour remplacer les chevaux de hallage employés à la remonte du Rhône par les machines à feu. In-8. de 28 p. Paris; 1825; Firmin Didot.

On connaît les difficultés de la navigation du Rhône, causées surtout par les crues subites de ce fleuve, qui empêchent le hallage, dès que les eaux s'élèvent à 2 m. 50 c. (7 p. ½) au-dessus des basses eaux ordinaires. Il en résulte des lenteurs incalculables, des avaries, et l'impossibilité des transports à époques fixes, par conséquent le recours aux transports par terre. Ces inconvéniens ont suggéré les projets d'un canal latéral, ou d'un chemin en fer, entreprises dispendieuses et d'une exécution très-lente. C'est pour obvier à ces difficultés que MM. Seguin frères, et leurs associés actuels, ont imaginé de substituer au hallage actuel sur le Rhône le hallage à la vapeur. Tel est le but de l'association à laquelle le prospectus que nous annonçons invite les capitalistes à prendre part. MM. Seguin sont particulièrement connus comme introducteurs en France du système des ponts suspendus dont ils ont fait plusieurs applications, et comme auteurs des ponts en fil de fer dont la construction de celui de Tournon, sur le Rhône, entreprise et terminée en moins de quinze mois, a fourni le premier exemple. Des établissemens industriels bien connus, et une grande habitude des machines, recommandent également MM. Montgolfier et d'Ayme. L'entreprise qu'ils forment en ce moment avec MM. Seguin s'annonce donc sous d'heureux auspices. Le prospectus qu'ils publient a pour objet d'en rendre les avantages sensibles.

Il se fait annuellement sur le Rhône pour 6 millions de fr. de transport par an. Le prix ordinaire et moyen de la voiture est de 5 fr. les 100 kilogr. Il s'élève quelquefois jusqu'à 7 fr., et ne tombe jamais au-dessous de 4 fr. 50 cent. Le hallage à va-

peur introduit par les entrepreneurs pour la remonte du Rhône depuis Arles jusqu'à Lyon, établira le prix moyen du transport à 4 fr., avec le double avantage des arrivages à époque fixe, et de toute sécurité contre les avaries. Il y aura donc une économie de 1 fr. par 100 kilogr. sur les transports actuels par eau, et de 5 fr. environ pour le même poids sur les transports par terre, évalués à environ 9 fr. par quintal métrique, et à une valeur totale de 3 millions de fr. par an. Les transports s'opèreront par des bateaux remorqueurs munis d'une machine à vapeur d'une force de 40 chevaux, et traînant chacun de 6 à 8 bateaux chargés. La durée du voyage d'Arles à Lyon sera de 12 jours pour une distance de 257,000 mètres, à raison de 0 m. 60 par seconde. La recette est évaluée à 240,000 fr., la dépense à 170,000 fr., et par conséquent le bénéfice net, pour chaque remorqueur, à 70,000 fr. par an. Tels sont les avantages signalés aux capitalistes qui prendront part à l'association dont l'acte et les statuts sont insérés à la suite du prospectus. La Société sera constituée lorsque deux cinquièmes des actions auront été soumissionnés. Le fonds social en espèces est fixé à un capital de 10 millions de fr., divisé en mille actions de 10,000 fr. chacune. Il y a déjà des souscriptions pour 300 actions. Les souscriptions et versemens se font à Lyon, et à Paris, chez M. Beaudesson, notaire, rue Montmartre, n°. 161, pour la *Société du hallage par la vapeur, à points fixes, sur le Rhône, depuis Arles jusqu'à Lyon.* A. D. V.

148. Annuaire du département de l'Hérault pour l'année 1825 : in-12 de 302 p. Prix 1 fr. 50 c. Montpellier; Ricard.

La partie astronomique de cet annuaire est bien traitée et dans des bornes convenables; on y trouve après *l'explication du calendrier*, etc, des *réflexions sur les almanachs à prédiction, et sur quelques préjugés météorologiques* par M. Gergonne, article où ce savant cherche à détruire les idées non rationnelles de cette espèce qui affligent tant de gens de toutes les conditions; viennent ensuite des renseignemens généraux sur le personnel du gouvernement du Roi et sur celui des administrations locales du département.

Diverses notices intéressantes suivent ces données abrégées. 1°. *Sur la constitution du sol du département considéré sous le rapport économique; sur les eaux minérales d'Avesne*, extrait

d'une notice publiée par le docteur Savy, inspecteur ; sur *les bains de Balaruc* et sur ceux de *la Malou ;* un tableau du *mouvement de la population pendant* 12 *années dans le département ;* un autre tableau des communes en donne la population en 1820. Nous citerons encore une notice très-intéressante *sur le port de Cette*, une autre *sur le canal du Midi*; quelques détails sur les fabriques auraient besoin d'être plus détaillés et plus complets; en général les résultats industriels, qui manquent un peu, rendraient cet annuaire l'un des plus intéressans de ceux qui se publient en France.

149. Annuaire de la ville de Rochefort, avec la liste générale de la marine; pour l'an 1825 (4e. année); grand in-12 de 117 p. Rochefort, Faye père et fils.

Une notice sur Rochefort et son port suit le calendrier. Cette notice succincte donne une idée des principaux établissemens de la marine dans ce port. Le reste de cet annuaire est consacré à la liste générale de la marine et à l'état du personnel de toutes les administrations de Rochefort. Les autres renseignemens indispensables dans un ouvrage de ce genre, le nom des négocians, les foires du département, etc., n'ont point été oubliés. Dans le nombre nous citerons la liste des membres de la société *de littérature, sciences et arts* de Rochefort, et celle de la section de la *Société linnéenne d'émulation de Bordeaux* établie dans cette même ville.

150. Almanach général du commerce de Bordeaux et du département pour l'an 1825. In-8°, 16 f. $\frac{3}{8}$. Bordeaux, Foulquier.

151. Sur les vins de Bordeaux.—On trouve dans un ouvrage récemment publié à Bordeaux par M. William Frank, la notice statistique suivante sur le produit annuel moyen des vignes de la France, en vins dits clarets : Vins de Blaye, 40,000 tonneaux; Libourne, 60,000 dito; Laréole, 35,000 dito; Bazas, 10,000 dito; Bordeaux, 85,000 dito; Lesparre, 20,000 dito; total, 250,000 tonneaux ou 2,283,000 hectolitres. (*Weekly Register*, 10 avril 1825.)

152. Manuel du commerce, de l'industrie, des sciences, des arts et des métiers de la ville de Strasbourg, par P. J. Strohl, président du conseil des prud'hommes; petit in-8°. de 263 p. et une table. Strasbourg, 1824, Ve. Silbermann.

Le but de l'auteur a été de présenter le tableau de l'industrie locale de Strasbourg qui, par sa position, sa population et ses relations étendues, occupe une des premières places parmi les villes industrielles de la France. Un état alphabétique très-bien ordonné de tous les genres d'industrie, offrant les noms, prénoms et l'adresse de chacun des individus qui les exercent, occupe les 164 premières pages. A la suite, M. Strohl a placé le tableau du personnel de l'administration départementale et celui fort détaillé de l'administration municipale et de toutes les institutions qui s'y rattachent; l'état militaire, ecclésiastique du département, le personnel de l'académie, le service des postes et de tous les genres de voitures publiques, etc.

153. Notice sur Anvers, par M. Garonne; prix 2 fr. Paris, 1824; l'auteur, rue Montmartre, n° 84, et Mongie.

L'instruction placée en tête de cette notice a pour but la recherche des motifs qui ont déterminé le gouvernement anglais à affaiblir ou à détruire le système prohibitif qui ferma, pendant si long-temps, pour ainsi dire, toutes les issues de la Grande-Bretagne à la plupart des productions territoriales et aux produits industriels des nations étrangères. On a cherché la cause de ce désintéressement dans le progrès des lumières en économie politique. Mais, suivant l'auteur, tout en Angleterre se règle sur l'intérêt et non sur les principes; aussi la Grande-Bretagne a-t-elle maintenu avec rigueur son système de prohibition, tant que le besoin de perfectionnement dans son industrie le lui a fait regarder comme utile à ses intérêts; mais aujourd'hui, elle est arrivée au point de ne plus craindre de rivalités, soit pour la perfection des produits, soit pour la modération des prix: elle ne cherche que des débouchés, et c'est pour cela que, par l'exemple de sa liberté, elle invite l'Europe à un système de réciprocité que les autres nations ne sauraient soutenir, témoin la Belgique naguère si florissante, et qui maintenant, même avec des taxes de 8 pour cent sur les produits de l'industrie anglaise, n'a pas pu en supporter chez elle la concurrence. Comment croire à la possibilité de la soutenir, en supprimant les taxes et les prohibitions? M. Garonne en conseille donc le maintien. Il croit la ville d'Anvers, dans l'état actuel des choses, très-éloigné de pouvoir prétendre à la prospérité qui la rendit si célèbre au 16e. siècle. Amsterdam est jalouse de son commerce; le Havre

lui oppose une rivalité redoutable. Un bon système commercial pourrait seul venir à son secours. Il trouve le Code de commerce trop diffus, trop volumineux, et il invoque une réforme à cet égard.

154. Bruxelles. — Société de bienfaisance dans les provinces méridionales des Pays-Bas.

Arrivés à l'époque de faire la collecte annuelle pour le soutien de la colonie libre de Wortel, plusieurs membres de la commission urbaine de Bruxelles et quelques sociétaires, quoique déjà suffisamment instruits par les rapports faits à la commission permanente de la société, ont cru agir dans l'intérêt de cette bienfaisante institution en se rendant sur les lieux, afin de recueillir par eux-mêmes des notions sur les résultats obtenus jusqu'à ce jour, et de les communiquer aux sociétaires et aux autres habitans de cette ville, au moment où les délégués de la commission auront l'honneur de se présenter pour recevoir les dons. Prévenus avantageusement de la position prospère de cet établissement philanthropique, ils ont été agréablement surpris en voyant que la réalité surpassait infiniment leur attente. L'œil étonné voit avec plaisir s'élever majestueusement, dans la commune de Merxlas, le bâtiment destiné à un dépôt pour mille mendians valides; quatre fermes sont déjà construites; huit autres y seront jointes; chacune de ces douze fermes aura un terrain de 30 à 40 bonniers, deux chevaux, vingt vaches et cent trente-cinq moutons; elles seront données en exploitation de préférence à ceux des colons libres qui se distingueront le plus par le travail, l'exactitude et l'intelligence. Deux larges chemins conduisent en lignes droites de la colonie de répression à la colonie libre de Wortel. Nous y vîmes une multitude de colons occupés avec leurs fils à défricher le terrain; des enfans de dix à douze ans ne le cédaient point à leurs aînés en assiduité au travail. Un charme nouveau vous saisit à la vue de la colonie libre; des champs, naguère sans aucun produit, offrent l'aspect d'un jardin continu parsemé de 125 petites fermes disposées à distances égales les unes des autres; une propreté recherchée contribue dans ces habitations au maintien de la santé des colons, qui tous rivalisent de zèle et de courage; on ne rencontre que des visages rians qui expriment le contentement : les colons en général ne peuvent assez témoigner leur satisfaction, et bénissent

sans cesse les mains charitables qui leur ont ouvert cet asile. Il était agréable pour nous de voir des hommes qui, il y a peu de temps, presque nus, sans lit et sans moyens, étaient réduits à la plus affreuse misère, aujourd'hui sains et robustes, se livrant à des occupations qui leur procurent une existence honnête, et jouissant des avantages d'une vie laborieuse et active. Deux ont déjà acquis de leurs économies un cheval et une charrette; les autres ont acheté des vaches et des cochons; les provisions de bouche sont faites dans presque toutes les fermes pour à peu prés une année; les gains hebdomadaires offrent aux colons des moyens d'épargner; les femmes et les filles filent le coton et le lin, et en obtiennent un bon salaire; chaque colon ayant au moins une vache, il ne lui manque jamais ni lait ni beurre.

Au milieu de la colonie libre se trouvent les quatre bâtimens centraux, l'un pour l'habitation du sous-directeur, deux pour la filature et le magasin, et le quatrième pour l'école. Le magasin est largement pourvu de tout ce qui est nécessaire au vêtement et au coucher des colons; les objets d'habillement se confectionnent dans l'établissement même; les progrès des enfans dans la lecture, l'écriture et l'orthographe étonnent; les orphelins profitent chaque semaine de 30 à 40 centimes pour une caisse d'épargne; il leur est alloué autant pour argent de poche. L'instruction morale et religieuse est donnée par un prêtre respectable qui à une piété exemplaire joint tous les agrémens d'une douceur évangélique. Le colon portant déjà des traits de ressemblance avec les fermiers, il est permis d'espérer qu'il en aura bientôt avec les propriétaires. La commission urbaine de Bruxelles saisit cette occasion pour engager les habitans de cette bienfaisante cité à continuer leurs dons, afin que de nouvelles familles malheureuses puissent être retirées de leur état de soufrance, et participer aux avantages inappréciables de l'établissement de la colonie libre de Wortel.

Bruxelles, le 1er. septembre 1824. L. de Wellens, président; P. Lauwers, trésorier; P. J. Hewaert, secrétaire. (*L'Oracle. Moniteur* du 10 sept. 1824.)

155. Commerce anglais en 1824. — Contributions, établissemens publics, etc. — *Soie.* Dans le courant de l'année écoulée jusqu'en janvier 1825, il a été importé dans la Grande-Bretagne 3,382,357 livres de soies, dont 3,047,795 liv. écrues; sa-

voir : 1,307,300 livres, tant des Indes orientales que de la Chine, et 1,047,640 liv. de la France. Le total des remises accordées sur la soie et les soieries emmagasinées sous l'empire de l'acte de la dernière session, dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, s'est élevé à la somme de 472,255 l. 18 s. 6 d.

Pêches. — Le montant des droits perçus dans la Grande-Bretagne à l'importation de l'huile, de graisse et de blanc de baleine pêchés par des vaisseaux anglais dans le courant de la même année, a été de 9,281 l. 18 s. $8\frac{3}{4}$ d., et la prime accordée aux propriétaires de ces vaisseaux de 36,431 l. 15 s. 9 d.

Insensés. — Il existe 47 maisons patentées pour la réception des insensés dans le comté de Middlesex. L'effectif fut, en 1822, de 47 maisons et de 1725 insensés; en 1823, de 44 maisons et de 1727 insensés, et en 1824, de 47 maisons et 1723 individus.

Accises. — Dans le courant de l'année finissant au 10 octobre 1824, les droits d'octroi sur les liqueurs spiritueuses distillées en Angleterre ont été perçus sur 17,708,413 gallons; savoir : en Angleterre, sur 4,361,256 gallons; en Écosse, sur 5,189,109 gallons, et en Irlande, sur 8,158,048 gallons.

Depuis le 10 octobre 1823 jusqu'au 21 février 1825, 161 individus ont été condamnés dans le Cumberland, et 99 dans le Northumberland, comme ayant chez eux du whiskey d'Écosse. Depuis le 1er. octobre 1823 jusqu'au 1er. octobre 1824, 32 distillateurs furent atteints et convaincus de frauder les droits d'accises, savoir, 24 en Écosse et 8 en Irlande. Il n'y eut pas de contrevenans en Angleterre.

Charbons. — En l'année finissant au 5 janvier 1825, il a été exporté des ports de la Grande-Bretagne 5,084,702 tonneaux de charbon de terre, savoir : pour l'étranger, 278,695; pour l'Irlande, 691,430; et par la voie du cabotage 4,144,577.

Grains. — Prix moyen des grains. Au mois de février 1815, le froment était à 59 s. 6 d. — Au mois de mai suivant (avant la bataille de Waterloo), il monta à 69 s. 8 d. — Au mois d'août, il descendit à 67 s. 11 d., et en novembre, à 67 s. 2 d. — En février 1824, il fut coté à 61 s. 11 d. — En mai, à 64 s. 7 d.; en août, à 59 s. 6 d., et en novembre, à 60 s. 16 d.

Vins et esprits. — Le 5 janvier 1825, il restait dans les bassins de Londres 50,071 tonneaux de vin et 14,613 tonneaux d'esprits.

Houblons. — A la même époque, l'exportation du houblon,

pendant l'année écoulée, s'était élevée à 19,842 quintaux, dont 9,522 quintaux pour l'Irlande.

Ports. — Les travaux achevés en l'année 1821, dans les bassins de Londres, avaient permis d'y admettre 250 bâtimens, l'un portant l'autre, du port de 300 tonneaux, plus 198,000 tonneaux dans les magasins et 60,000 pipes d'esprits dans les caves. Les travaux qui se continuent fourniront des emplacemens propres à recevoir, en outre, 75 vaisseaux, 10,435 tonneaux de marchandises de dépôt, et 10,000 pipes d'eau-de-vie. (*Galignani's Messenger.* Paris, 22 avril 1825.)

Laines brutes. — État des laines, tant d'agneau que de brebis importées dans la Grande-Bretagne depuis l'année 1822 jusqu'en 1824 :

En 1822	19,058,080 livres.
— 1823	19,366,725
— 1824	22,550,090
Total . .	60,974,895 livres.
dont plus de la moitié venant d'Allemagne, et environ un quart d'Espagne; le tout indépendamm. de. . . . . importées d'Irlande.	1,000,000 d[to].
Grand total . . .	61,974,895 livres.

(*Galign. Mess.* Paris, 19 mai 1825.)

Marchandises de coton. — En l'année 1822, la totalité des marchandises de coton exportées de la Grande-Bretagne et de l'Irlande ne s'éleva qu'à 556,046 aunes; en l'année 1824, cette exportation ne fut pas moindre de 6,418,645 aunes. (*Galign. Mess.* Paris, 19 mai 1825.)

Produits des mines de cuivre de la Grande-Bretagne pendant les six derniers mois de l'année 1824.

	Quantité	
	De minerai.	De cuivre.
	Tonnes.	Tonnes.
Mines de Cornouailles.	53,514.	4119 16 2.
—— Devon.	3,030.	308 1 2.
Mines diverses, y compris celles d'Irlande, dont les produits en minerais ont été vendus à Swansea.	2,598.	250 12 3.
	59,142.	4678 10 3.
Produits d'Anglesea et de Staffordshire, estimés à		350.
Total		5,028 10 3.

Les 4,427 tonnes 18 quint. tirés de Cornouailles et de Devon sont le produit de quatre-vingts mines, dont les six suivantes sont les principales :

Mines consolidées.	7,767	712.
Crinnis oriental.	3,677	309.
Wheal Buller et Wheal Beauchamp.	3,328	227.
Wheal Friendship (Devon.)	1,757	220.
Pembroke.	4,221	216.
Dolcoath.	3,418	215.
Total.		1,899 tonnes.

Nota. Le minérai de cuivre est évalué à raison de 21 quintaux, et le cuivre pur au taux de 20 quintaux par tonne. (*The Monthly Magaz.*, mars 1825, p. 171.)

État des quantités d'or et d'argent en barre ou autrement, exportées de la Grande-Bretagne, sous les titres de lingots, de monnaies étrangères, d'argent monnayé en Angleterre, de vaisselle étrangère et de vaisselle anglaise, depuis l'année finissant au 5 janvier 1815, jusqu'à l'année finissant au 5 janvier 1825.

Années.	Or.	Argent.
	Onces.	Onces.
1815	288,121.	2,699,933.
1816.	346,050.	6,421,888.
1817.	11,703.	6,814,083.
1818.	176,423.	8,322,770.
1819.	137,976.	17,777,366.

Années.	Or. Onces	Argent. Onces.
1820.	93,223.	7,356,086.
1821.	39,570.	5,550,467.
1822.	13,829.	4,674,157.
1823.	284,277.	14,658,251.
1824.	296,475.	11,724,019.
1825.	134,407.	8,705,977.

On ne peut donner l'état de l'importation de ces matières en lingots, attendu qu'elles ne sont à ce titre sujettes à aucun droit d'entrée, suivant l'acte 27 de Georges III, c. 13, art. 12. (*Galignani's Messenger*, Paris, 12 mai 1825.)

NOTTINGHAM. — Jamais le commerce de cette ville ne fut dans un état aussi florissant qu'il l'est en ce moment. Depuis l'année dernière, sa population s'est accrue de 10,000 habitans, et le salaire de la classe ouvrière est tel que nombre d'individus, même les femmes, gagnent de 30 à 40 schellings par semaine. (*Galignani's Messenger*, 22 avril, 1825.)

État du nombre des vaisseaux entrés dans le port de Londres en l'année 1824.

	Vaisseaux	
	Anglais.	Etrangers.
Russie.	364.	42.
Suède.	32.	112.
Norvège.	3.	103.
Danemark.	15.	10.
Prusse.	129.	298.
Allemagne.	176.	199.
Belgique.	374.	501.
	1,093.	1,265.
	Total 2,358 vaisseaux.	

(*Galignani's Messenger*, Paris, 22 avril 1825.

Le tableau suivant indique de quelle importance est le commerce du royaume-uni avec la Turquie et l'Égypte.

Montant des déclarations faites à la douane pour des exportations de marchandises :

En l'année 1822.	972,447 8 1.
1823.	1,274,237 16 9.
1824.	1,397,509 4 11.

(*Galignani's Messenger*, Paris, 12 mai 1825.)

Relevé général des exportations faites des ports de la Grande-Bretagne et de l'Irlande pendant l'année finissant au 5 janvier 1825.

Angleterre. — Tonnage anglais, 2,492,402 tonneaux; tonnage étranger, 690,374; total, 3,182,776 tonn.

Irlande. — Tonnage anglais, 70,317 tonn.; tonnage étranger, 56,355; total, 126,872 tonneaux. Total général, 3,309,648 tonn. (*Galign. Messenger*, Paris, 13 avril 1825.)

État des dépenses coloniales a la charge de la Grande-Bretagne. — Iles de Bahama, 3,287 l. st.; la Dominique, à titre de secours, 600; Haut-Canada, 8,229; Nouv.-Écosse, 9,137; Nouv.-Brunswick, 5,134; îles du Prince Édouard, 3,318; Nouv.-Galles méridionale, 15,249; possessions sur la côte de Guinée, 42,356; îles Bermudes, 9,827; autres dépenses administratives de la Nouvelle-Galles méridionale, 150,000; commission nommée pour surveiller l'exécution des lois relatives à la traite, 47,245; instruction et propagation de la Bible dans les deux Canadas, dans la Nouvelle-Écosse, dans le Nouveau-Brunswick, dans les îles du Prince Édouard et au cap de Bonne-Espérance, 15,532. — Total, 279,914, ou environ sept millions de francs. (*Feuill. de Lond.*, mars 1824. *Hertha*, 1825, vol. 1, cah. 1, p. 33.)

Marine anglaise. 1824. — La Grande-Bretagne possède actuellement 20,148 vaisseaux, tant de guerre que de commerce, de différentes grandeurs, ensemble du port de 2,142,002 tonneaux (chaque tonneau du poids de 2,000 livres), et montés par 148,638 matelots (le $\frac{1}{97}$ de toute la population). Le plus fort de ces bâtimens est le *Prince régent*, de 132 canons, et du port de 2,620 tonneaux (47,630 quintaux). Il a 244 pieds de longueur, sur 53 p. $\frac{1}{2}$ de largeur, et 54 pi. de profondeur. Sa construction a duré sept ans, et a coûté un million 400,000 thalers. (*Hertha*, 1825, vol. 1, cah. 1, p. 33. — *Geog. Zeit.*)

Entrepôts. — Plymouth va devenir une place d'entrepôt de denrées coloniales. Plusieurs négocians de Londres, qui possèdent des plantations considérables aux Indes occidentales, se proposent d'y envoyer une certaine portion de leurs récoltes. Dans ce cas, les détaillans pourront se procurer ces articles à l'entrepôt, sans avoir à supporter les risques et les frais d'un voyage onéreux. Plymouth, possédant des magasins excellens et commodes, un port vaste, un voisinage populeux, et se trou-

vant situé entre deux comtés florissans, paraît parfaitement propre à une semblable destination. (*New Monthly Magaz.*, avril 1825, p. 189.)

156. Bains publics. — Londres. — Les journaux de Londres ont publié le prospectus de deux compagnies qui se proposent d'établir dans cette capitale, l'une des bains publics d'eau douce tirée de la Tamise, l'autre des bains d'eau de mer tirée de Brighton. Le premier de ces projets est d'une exécution simple, facile, et comparativement peu dispendieuse. L'autre, conçu sur une échelle gigantesque, exigera l'emploi de tuyaux de fonte de deux pieds de diamètre, par le moyen desquels l'eau sera distribuée dans cinq établissemens différens, et une dépense totale de 500,000 livres sterling, dont la moitié pour l'établissement des tuyaux, à raison de 700 l. st. par mille linéaire anglais, et l'autre moitié pour la construction et la mise en activité des bains. Malgré l'énormité de cette dépense, on évalue déjà à la somme de 50,000 liv. st. les bénéfices que doit donner annuellement l'entreprise. (*Hertha*, 1825, vol. 1, cah. 1, p. 34. — *Geog. Zeit.*)

157. Fabriques a la vapeur. — Depuis quelque temps M. P. Marsland, de Stockport, fabrique des draps à la vapeur. Nous avons sous les yeux une pièce de drap bleu qu'il a tissue pour l'usage de sa majesté, et qui nous paraît surpasser en beauté tout ce qui a paru jusqu'à ce jour en ce genre. M. Weston, tailleur du roi, a comparé ce drap avec le drap de France que portait l'empereur Alexandre pendant son séjour en Angleterre, qui avait été fabriqué tout exprès pour lui, et qu'il regardait alors comme le plus beau qu'il eût jamais vu. M. Weston assure que l'échantillon de M. Marsland est d'une qualité incomparablement supérieure. (Extr. des *Feuill. de Manchester*—*Galign. Messenger*, Paris, 13 avril 1825.)

158 Canaux navigables en Angleterre. — On vient de publier le prospectus du canal de navigation destiné à établir une communication par eau entre Manchester et la mer; ce canal doit avoir un cours de 45 milles. Le prospectus contient le passage suivant: « La présente entreprise, par la jonction de ce canal avec d'autres canaux de communication qui s'étendent jusqu'aux extrémités du royaume, embrasse une multitude d'objets d'une haute importance nationale. En effet, il communique

d'une part à Northwich, Nantwich, Middlewich, Burslem, New-Castle-Under-Line, Oswestry, Newtown, au centre de la Galles septentrionale et à la Saverne, et par cette rivière à toute la partie sud-ouest de l'Angleterre, et d'un autre côté par la Trent, la Mersey, et les canaux de Rochdale, à Huddersfield, Leeds, Hallifax, Hull, Birmingham, Kidderminster, Wolverhampton, Nottingham, Leicester, etc. L'entrée du canal sera placée à Dalpool, à l'embouchure de la Dee, où la nature offre d'elle-même ce que l'art seul n'eût pu former, un port commode et sûr. » (*New Monthly Magaz.*, avril 1825, p. 190.)

159. Les Gazettes de Dublin et de Cork annoncent qu'une compagnie s'est offerte pour organiser le service des voitures publiques et du roulage dans toute l'Irlande, par le moyen de la vapeur et sans le secours d'un seul cheval. (*Le Globe*, 14 avril 1825.)

160. Clergé protestant d'Irlande. Suivant un état dressé récemment par ordre de la chambre des communes, il paraît que 12 sièges épiscop. possèdent entre eux 615,000 acres de terres, divisés ainsi qu'il suit, savoir : Derry, 140,000 ; Armagh, 90,000 ; Kilmore, 70,000 ; Dublin, 40,000 ; Meath, 30,000 ; Ossory, 20,000 ; Teram, 70,000 ; Elphin, 40,000 ; Clogher, 45,000 ; Cork, 35,000 ; Cashel, 20,000 ; Killaloe, 15,000.

Dans cet aperçu ne se trouvent pas comprises les glèbes que possèdent également ces sièges, et dont la contenance est considérable. Il en est de même des palais, maisons, etc., droits de manoir, etc. ; le tout encore indépendamment du patronage. On sait que sous le rapport du revenu, le patronage individuel de certains évêques équivaut du moins à celui des sièges de judicature anglais, pris collectivement. (*Galignani's Messenger*, 14 avril 1825.)

161. Statistique de la compagnie asiatique danoise. Depuis l'année 1732 jusqu'en 1745, cette compagnie expédia 17 vaisseaux pour la Chine, et 20 pour les Indes-Orientales, en tout 37 bâtimens avec un chargement de la valeur de 3,973,434 rth. Les marchandises rapportées en retour furent vendues publiquement pour la somme de 7,470,761 rth. — De 1746 à 1771, il partit pour la Chine 49 vaisseaux, dont le chargement s'élevait à 15,693,597 rth ; les articles de retour furent vendus 30,539,807 rth. — De 1772 jusqu'à 1791, 40 vaisseaux

mirent à la voile pour la Chine, et 159 pour les Grandes-Indes. La valeur des chargemens montait à 21,467,148; celle des retours fut de 71,659,205 rth. Ce commerce, si florissant alors, est tombé vers ces derniers temps au point que 4,800 actions, qui autrefois représentaient un capital de 10 millions, valent à peine aujourd'hui un demi-million. (Extrait d'une notice historique et statistique sur la compagnie R. asiatique danoise, etc., par M. Thaarup, conseiller d'état. Copenhague, mai 1824.— *Hertha*, 1, cah. 1, 1825, p. 73.)

162. Importations a Pétersbourg. — Le montant s'en est élevé, pendant l'année 1824, à la somme de 120,426,175 roubles. Des 116 négocians portés sur la liste du commerce, la maison Clemens et Berg, est celle qui y figure pour la plus forte partie d'importation, qui est de 16,681,075 roubles. La maison Thornton, Cayley et compagnie entre, par contre, pour la plus grande part dans les exportations, c'est-à-dire pour 8,900,850 roubles. (*Allg. Handl. Zeit.*, 18 mars 1815, p. 141.)

163. Observations sur les époques auxquelles la Néva a été prise et où elle a débâclé depuis 1718 jusqu'en 1824, c'est-à-dire, pendant l'espace de 106 ans.

1°. Depuis 1718 jusqu'en 1824, la Néva n'a jamais débâclé avant le 6 mars (1822), ni plus tard que le 30 avril (1810); jamais elle n'a été prise avant le 16 octobre 1805, ou après le 12 décembre 1772.

2°. Lorsqu'elle a débâclé après le 6 avril, jamais elle n'a été de nouveau prise; et lorsqu'elle a été prise après le 14 novembre, jamais non plus elle n'a débâclé.

3°. Sur 108 fois, la Néva a débâclé en mars 17 fois, en avril, 91 fois; du 6 au 16 avril, 57 fois. L'époque la plus présumable de la débâcle est donc la première moitié d'avril.

4°. Sur 113 fois, la Néva est restée prise, en octobre, 18 fois; en novembre, 90 fois; en décembre, 5 fois; du 6 au 21 novembre, 54 fois.

5°. En 1733 et 1737, la Nèva a débâclé 2 fois.

6°. En 1730, 1790, 1791, 1792, 1794 et 1816, elle a été prise à deux époques différentes.

7°. La différence entre les époques est de 56 à 58 jours.

8°. Du 12 décembre au 6 mars, la Néva a toujours été couverte

de glaces; et du 1er. mai au 16 octobre, elle est toujours restée navigable. (*Siev. Arkhif*, Archiv. du Nord, mai 1824, p. 164.)

164. Construction de routes en Russie. 1824. La nouvelle chaussée qui se construit à grands frais de Pétersbourg à Moscou est déjà complétement achevée jusqu'à Novogorod, c'est-à-dire sur une étendue de 200 werstes à partir de la première de ces Capitales; on travaille sans relâche à son achèvement. Des maisons de poste commodes et agréables sont établies sur les routes militaires de Riga et de Moscou à Pétersbourg. On construit de même des grandes routes dans toute la Russie Blanche. Indépendamment de la poste ordinaire, il existe depuis le 30 août 1824, une estafette ou poste légère entre Pétersbourg et Moscou. C'est ainsi que les améliorations introduites pendant ces dernières années dans l'administration des postes royales de Prusse influent sur celle des autres États. (*Hertha*, v. 1, cah. 1, 1825, p. 75.)

165. La population de tout l'empire russe, y compris le royaume de Pologne et du grand-duché de Finlande, s'élevait, au commencent de l'année 1824, à 53,000,768 âmes.

La population de la Russie s'accroît chaque année d'un demi-million d'individus. Le dernier recensement avait eu lieu en 1816. (*Petersb. Zeit. Nachricht*, 20 oct. 1824. *Hertha*, vol. 1, cah. 1, 1825, p. 74.)

166. Trier's Vergangenheit und Gegenwart. Tableau historique et topographique de Trèves ancienne et moderne; par Théod. von Haupt. 2 vol. in-8. Trèves; 1822; Linz. (*Leipz. Liter. Zeitung*, décembre 1284, n°. 300.)

Le premier volume de cet ouvrage contient la description topographique de Trèves et de ses environs. Il en fait connaître le climat, le territoire, les productions, le commerce, les établissemens publics et les monumens. Cette ville, l'une des plus anciennes de l'Allemagne, est située sur la Moselle, qui porte, dans cette partie de son cours, des bateaux dont la charge s'élève jusqu'à 2,000 quintaux. Le nombre de ses maisons est de 1,150; elle a 9,608 habitans, presque tous catholiques. Sa cathédrale, riche en reliques, possède, dit-on, la robe sans couture de Jésus-Christ. On lit encore sur l'ancien hôtel-de-ville, qui est maintenant un café, l'inscription suivante: *Ante Romam Treviris stetit annis mille trecentis*. Le plus remarquable des monumens romains est la *Porta nigra*. Cette ville,

autrefois Capitale d'un électorat, est descendue au rang de chef-lieu d'un district prussien. On y trouve un séminaire épiscopal, un séminaire d'instituteurs, une bibliothèque de 70,000 vol., une société économique, des cabinets d'histoire naturelle, d'antiquités et de médailles. Le second vol. offre, dans leur ordre chronologique, les évènemens mémorables concernant la ville et le pays de Trèves, depuis l'an 58 jusqu'en 1821. V-D.

167. Sur la compagnie Rhénane des Indes occidentales. (*Allgem. Handl. Zeitung*, 5 et 23 janv. 1825.)

Les renseignemens suivans sont extraits du rapport présenté aux actionnaires dans l'assemblée tenue à Elberfeld le 21 décembre dernier. Les retours de Haïti n'ont pas été avantageux; les commissaires envoyés au Mexique n'ont pas encore fourni les informations qu'on en attend. Le navire *le Colomb*, chargé pour Haïti, avait été retenu à Brême par le mauvais temps; mais le navire *la Gratitude*, qu'on avait cru perdu, était arrivé au Mexique, et ses marchandises se vendaient bien. Les nouvelles de Buénos-Ayres sont bonnes: deux expéditions ont été faites sur ce point, une troisième se prépare. Outre les envois de la compagnie, il est parti un bâtiment chargé de farine et d'eau-de-vie pour le compte d'une maison de Stettin, et un autre chargé de productions du Holstein. La compagnie se propose d'expédier, en 1824, un navire d'Anvers, qui portera à Buénos-Ayres des marchandises des Pays-Bas, et d'en envoyer un autre au Chili. Un bâtiment chargé de farine à la destination de Buénos-Ayres a péri sur les côtes de France. La compagnie espère que le commerce des farines aura du succès. La somme des exportations faites par ses soins s'élève à 2,186,120 écus de Prusse. La portion afférente à la gestion de 1824, qui n'était pas encore à son terme, entre dans cette somme pour 948,000 écus, dont 408,000 provenant des affaires propres de la compagnie, et 540,000 de marchandises reçues par elle en consignation. 1,400 actions sont placées; il en reste 600 qui sont destinées à porter le fonds social à un million d'écus. Les valeurs exportées se répartissent entre les divers pays ainsi qu'il suit: Prusse orientale, Silésie et Saxe prussienne, 913,890 écus; provinces prussiennes du Rhin, comté de la Mark et Westphalie, 561,810; royaume de Saxe, 502,240; Hanovre et pays du Weser, 112,880; royaume de Bavière, 57,390; Autriche et Bohême, 38,040;

Hesse électorale, 33,460; principauté de Neufchâtel et Suisse, 28,030; Danemark et Holstein, 21,960; Hesse-Darmstadt, 4,650; royaume de Wurtemberg, 3,700; Villes libres, 3,670; Bade, 2,600; Brunswick, 1,800. Total, 2,286,140.

La Prusse fait à elle seule les deux tiers de ce commerce.

VILLARD.

168. FRANCFORT. — Les banquiers de cette ville possèdent entre eux un capital de 200 à 250 millions de florins. Il se fait annuellement dans cette ville pour environ 120 à 140 millions de florins d'affaires de bourse. (*Allgem. Handl. Zeit.* Févr. 1825, pag. 68.)

169. MAYENCE. — En l'année 1820, cette ville expédia par terre 120,000 quintaux pesant de marchandises. En 1819, les arrivages par eau s'étaient élevés à 1,342,314 quintaux; et les exportations, par la même voie, à 1,386,345 quintaux. On y comptait 35 patrons qui possédaient entre eux 39 bâtimens. La même année, la ville de Cologne avait reçu, par eau, 3,807,968 quintaux, et en avait expédié 2,573,000 quint. (*Allgem. Handl. Zeit.* Fév. 1825, pag. 68.)

170. LEIPZIG. — On attend ici les Persans qui ont fréquenté la foire précédente, et qui, maintenant, parcourent l'Allemagne et l'Alsace, afin d'apprendre à connaître les différens produits de la fabrication qui peuvent convenir à leur pays, et qu'ils se proposent d'y faire passer en transit par la Russie. Ces négocians possèdent de rares connaissances en fait de commerce et d'affaires. A l'avenir, ils doivent nous apporter de la soie et des cachemires, et, en retour, faire des achats considérables; mais, à l'égard de ce dernier objet, il faut que certains articles de luxe, de fabrique saxonne, soient plus dans le goût oriental qu'ils ne l'ont été en général jusqu'à présent. Ceux dont ils ont besoin sont destinés pour l'intérieur de l'Asie, là où les marchandises allemandes, anglaises et françaises n'ont point encore pénétré. Ils s'appliquent particulièrement à connaître le goût de nos marchands à l'égard de ceux des produits de la Perse qui peuvent trouver du débit chez nous. Le taux modéré des droits de transit en Russie pourrait bien favoriser ce commerce réciproque entre les deux pays. — Le commerce de la Pologne russe souffre en ce moment; de son côté, la Russie éprouve un double préjudice, d'une part, du bas prix auquel se vendent actuellement ses four-

rures en Chine, et, de l'autre, de la concurrence des pelleteries communes du Canada, qui, depuis quelque temps, trouvent un assez fort débouché à Leipzig. (*Allg. Handl. Zeit.* Mars 1825, pag. 123.)

171. STATISTIK UND TOPOGRAPHIE DES KURFÜRSTENTHUMS HESSEN. Statistique et topographie de l'Électorat de Hesse, par GASP. NOEDLING; in-8°., 138 pag. Marbourg, 1823. Krieger. (*Leipz. Lit. Zeit.*, déc. 1824, n°. 313.)

L'auteur a extrait d'ouvrages plus étendus et de documens officiels, pour les réunir dans ce petit volume, les renseignemens concernant la superficie, les limites, le climat, le sol, les eaux, les productions, les manufactures, l'agriculture, le commerce, les routes, les monnaies, les poids et mesures, la population, les ordres de chevalerie, le clergé, les autorités administratives et judiciaires, l'organisation médicale et forestière, la direction des mines, l'armée (qui est forte de 9359 hommes dont les $\frac{2}{3}$ en congé), l'instruction publique, les contributions, l'assurance contre l'incendie, les revenus du prince, la division du territoire en provinces, districts, bailliages, etc. V—D.

172. UEBERSICHT DER PREUSSISCHEN VOLKS-SCHULEN-VERFASSUNG. Coup d'œil sur l'organisation des écoles élémentaires en Prusse. Par E. A. W. SCHMALZ; in-8. 24 p., pr. 3 gr. Liegnitz, 1824, Kuhlmey. (*Leipzig. Lit. Zeit.*, déc. 1825, n°. 314.)

Ce recueil contient les dispositions des lois, règlemens, et instructions en ce qui concerne l'étendue de territoire assignée à chaque école, les leçons des jours ouvrables et des dimanches, l'admission des élèves, les honoraires dus à l'instituteur, la division des classes, l'inspection, les revenus fonciers, les allocations de chauffage, le choix et la nomination des maîtres, leurs traitemens, etc.

173. INSTRUCTION PUBLIQUE EN PRUSSE.—On porte à 4323 le nombre des étudians qui, dans le cours de l'année dernière, ont fréquenté les universités royales de Prusse, y compris l'institut catholique de Munster, dans toute l'étendue de la monarchie prussienne. Sur ce nombre d'étudians, 1,254 étaient de Berlin, 1,119 de Halle, 710 de Breslau, 526 de Bonn, 303 de Kœnigsberg, 127 de Greifswalde et 284 de Munster. Le nombre total des étudians indigènes était de 3477, et celui des étrangers de 846. De ces derniers, 336 se trouvaient à Berlin, 263 à Halle, 60 à

Halle, 52 à Breslau, 50 à Kœnigsberg, 15 à Greifswalde et 90 à Munster. Parmi les étudians on comptait entre autres 1767 théologiens, 1216 juristes, 680 médecins, 505 philologues et philosophes, et 155 tant économistes que mathématiciens et naturalistes. (*Leipz. lit. Zeit.*, déc. 1824, no. 315.)

174. Wurtemberg. En l'année 1823, il y eut dans ce royaume 8,566 procès criminels pendans aux cours de justice, et, par conséquent, un habitant sur 391 en état d'accusation criminelle; mais comme dans ce nombre de prévenus on en peut compter au moins la moitié d'adultes, qui ne sont pas justiciables, la proportion peut être plutôt de un sur 195; et les personnes du sexe y figurent pour une part majeure. Un semblable état de choses semble annoncer un vice essentiel soit dans les hommes, soit dans les lois. Ce qui mérite certainement d'être examiné avec attention, c'est la question de savoir combien de ces délits sont résultés de la *perversité réelle* de la nature humaine; combien eussent pu être prévenus *par les lois*, et combien, avant tout, ont été *provoqués* par l'imperfection de ces mêmes lois. (*Allg. Handl. Zeit.*, mars, 1825, p. 147.)

175. Ueberblick von Nuerenbergs Aufkeimen, Blüthe und Sinken. Coup d'œil sur l'origine, la splendeur et la décadence de Nuremberg, par Conrad Mannert; avec une vue de cette ville et une carte de ses environs. Petit in-8., 126 p.; pr. 16 gr. Nuremberg; 1824; Riegel et Wiessner (*Leipz. Litt. Zeit.* déc. 1824, n°. 310.)

Cet ouvrage, qui fait bien connaître l'importance qu'avait Nuremberg dans la politique, l'industrie et les arts, montre aussi comment cette ville est déchue, et peut aider à découvrir les causes qui minent et menacent de détruire la prospérité d'autres cités.

176. Fabrication des Dentelles a Hirschenstand en Bohème. (*N. Kunst und Gewerbblatt*, 1825, n°. 13.)

La manufacture de dentelles à Hirschenstand, dans le cercle d'Ellbogen en Bohème, existe depuis plus de 40 ans, et appartient à une compagnie. Elle occupait en 1820 jusqu'à 8561 individus répartis dans 17 villages, savoir : 1200 à Joachimsthal; 1000 à Grasslich et aux environs; 920 à Neudeck; 826 à Sauersak; 820 à Trinkseifen; 710 à Hirschenstand, etc. Voici la valeur

des dentelles fabriquées dans trois années consécutives : en 1817, 242,605 florins ; 1818, 290,480 ; 1819, 301,826.

Ces dentelles se débitent en grande partie dans les États autrichiens ; le fil et la soie sont en partie le produit de l'empire autrichien ; il n'y a que le fil fin que l'on tire de la Saxe; et l'on envoie dans ce pays une partie des dentelles que l'on en fabrique. D.

177. SUR LES OPÉRATIONS DE LA BANQUE NATIONALE D'AUTRICHE en 1824. (*Allgem. Handl. Zeitung,* 21 janvier 1825, n°. 9.)

Au 31 décembre 1823 la banque avait escompté 2013 effets de commerce dont la valeur était de 4,471,935 florins. En 1824 elle a escompté 12,354 effets valant 25,838,844 flor.; ensemble 14367 effets représentant 30,310,779. 13,475 effets d'une valeur de 24,095,704 ont été encaissés; il en restait en portefeuille 892, valeur 6,215,075. Les prêts sur nantissement ont été plus considérables que l'année précédente. Au 31 décembre 1823, il restait des gages pour 27,194,961 fr., sur quoi la banque avait avancé 12,658,500. En 1824, les gages augmentés de 78,375,933, se sont élevés à 105,570,894, et les prêts à 57,458,000, dont il a été remboursé 42,662,800. Au 31 décembre 1824, les gages étaient évalués à 27,228,129, et répondaient d'une avance de 14,795,200 flor. A la fin de 1823, elle avait retiré de la circulation, pour le compte de l'état, 243,251,650 flor. en papier monnaie : dans le cours de 1824, cette somme a été portée à 284,312,600, par l'annulation de 41,090,950 flor. en papier. Au 31 décembre 1823, les caisses renfermaient 39,480,176 ; il y est entré en 1824, 276,752,013, ensemble 316,232,190; il a été payé 272,217,703; reste, fin de 1824, 44,014, 486 florins. Le mouvement des fonds a été de 548,969,716. Les bénéfices de 1824 se composent d'un restant de 1823 25,058

Du produit de l'escompte.	222,222
De l'intérêt des prêts sur nantissement.	797,013
De l'intérêt du surplus du capital et de la provision accordée pour le recouvrement du prix de vente des domaines de l'Etat.	2,305,674
Des remises perçues pour des crédits et pour divers services.	42,511
Du profit sur les monnaies.	22,151
De l'intérêt de la réserve.	121,803
Total	3,536,432

	Report,	3,536,432
A déduire : recette appartenante à la gestion de 1823.	89,914	
Frais de régie.	197,455	
		287,369
Produit net de 1824.		3,249,063

Ce qui donne, pour chaque action, 64 flor. 11 kr. VILLARD.

178. LA ROUTE EN ORNIÈRES DE FER ÉTABLIE ENTRE LA MOLDAU ET LE DANUBE, s'étend depuis Monthausen, dans la H.-Autriche, jusqu'à Budweis, en Bohême, où la première de ces rivières commence à être navigable. Cette route est pratiquée sur le tirage de la Wralsch, en Bohême, et du Feld-Aist, dans la Haute-Autriche; seule direction par laquelle on puisse, par une pente douce, arriver de ces deux rivières au point culminant des montagnes. L'enfoncement de la Moldau, près de Budweis, est, relativement à ce point, de 1042 pieds (mesure de Vienne), et l'étendue linéaire du chemin, de 36,000 toises; d'où résulte, pour terme moyen, une pente de 4 $\frac{1}{2}$ lignes par toise linéaire. La longueur totale des points de séparation jusqu'au Danube, près de Monthausen, est de 1496 pieds (mesure de Vienne), et la longueur linéaire de la route d'environ 30,000 toises de Vienne, ce qui donne une pente moyenne de 7 $\frac{1}{6}$ lignes par toise. La longueur totale de la route est donc de 66,000 toises ou 16 $\frac{1}{2}$ milles, étendue, dans laquelle celle de la chaussée, proprement dite, n'entre que pour 14 milles. La pente, des deux côtés de la montagne, est si peu rapide que, même du côté de l'Autriche, un cheval peut tirer en amont au moins soixante (?) quintaux, et qu'en aval la voiture marche d'elle-même sans courir le risque d'être entraînée par son mouvement de rotation. Du reste, la route, dans toute sa longueur, est simple, c'est-à-dire qu'elle n'est que de la largeur d'un chariot, à l'exception toutefois des stations ou carrefours où les voitures qui se croisent se cèdent reciproquement la moitié du pavé.

L'empereur d'Autriche a accordé sous la date du 7 septembre, au chevalier Fr. Ant. Von Gerssner, professeur de géométrie pratique à l'école polytechnique de Vienne, un privilège de cinquante ans pour la construction de cette chaussée. (*Hertha*, vol. 1, cah. 1, 1825, pag. 46.)

179. Postes d'Autriche.—Le gouvernement autrichien s'efforce de donner tout le développement et toute l'extension possibles à un genre d'établissement dont l'administration a déjà produit les plus heureux effets; il s'agit du service des postes accélérées (*eilfahrt*). Déjà ce service se trouve en pleine activité sur les grandes routes de Vienne à Braun, Prague, Presbourg, Offen, Grätz et Trieste, et sur celle de Prague à Karlsbad. On pourra se faire une idée de l'accueil que le public a fait à cette entreprise, si l'on réfléchit que depuis son établissement, dont la date, pour les directions mentionnées ci-dessus, varie respectivement de 16, 13, 11, 6, 4 à 2 mois, elle a pourvu au transport de 13,000 voyageurs. On s'occupe, en ce moment, à étendre le service des postes accélérées de Trieste, par Vienne, dans la direction des États romains, et de Milan, de Vienne, par Lintz, Salzbourg, Inspruck, et Vérone à Milan, ensuite de Vienne par Budweis, à Prague, et de Prague à Reichenberg, et de là dans la direction de Tœplitz et de Dresde. (*Hertha*, vol. 1, cah. 1, 1825, p. 35. *Geog. Zeit.*)

180. Canal du Guadalquivir. Espagne.—Suivant une lettre de Madrid du 1er. juillet 1824, M. Vincenti, directeur de la caisse d'amortissement, a présenté au gouvernement un projet touchant la construction du canal du Guadalquivir. Ce canal, dont les travaux doivent être entrepris incessamment, et qui pourra être achevé dans le court espace de cinq années, présente, indépendamment des grands bénéfices qui en résulteront pour les actionnaires, des avantages évidens pour l'agriculture, l'industrie et le commerce. (*Hertha*, vol. 1, cah. 1, 1825, p. 20.)

181. Moeurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde; par M. l'abbé Dubois. 2 volumes in-8°. Paris, 1825, Merlin.

L'ouvrage sur l'Inde, écrit par un auteur qui y a résidé pendant plus de trente années, a de justes droits à la curiosité et à l'intérêt de tous les lecteurs. Si à ces motifs généraux qui recommandent l'ouvrage viennent s'ajouter une foule de considérations, telles que le caractère respectable de l'écrivain, le soin minutieux qu'il a pris de réunir, de rapprocher une foule de notions éparses, d'en faire un corps de doctrine, un ensemble de documens,

cette publication méritera, sans doute, d'être accueillie avec toute la reconnaissance qu'on doit à son auteur.

Tels sont les auspices favorables sous lesquels se présente l'important ouvrage de M. l'abbé Dubois. Les coutumes de l'Inde y sont appréciées et décrites avec cette sincérité, cette naïveté qui portent la conviction dans l'esprit des lecteurs; c'est un tableau parlant de l'Inde. La vérité du coloris est parfaite; on peut prédire le succès d'un pareil livre.

Les recherches sur l'Inde sont l'objet des études d'une multitude de savans, et déjà cette contrée célèbre a fourni la matière d'un grand nombre d'écrits; aucun ne renferme autant de documens vivans que celui-ci; si la compagnie des Indes en a porté ce jugement, nous serions bien téméraires de le vouloir infirmer. S'il y a des faits très-difficiles à croire, nous suspendrons notre opinion jusqu'à la fin de l'ouvrage, et quand nous aurons reconnu la bonne foi de l'auteur dans la foule des détails, quand nous le verrons se rendre à lui-même ce témoignage, *je n'ai rapporté aucune particularité, aucun fait isolé, sans m'assurer avec un soin extrême de son authenticité*, l'incrédulité cessera.

Son ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première il trace un tableau général de la société dans l'Inde, et il s'attache à caractériser chacune des classes de ses habitans.

Ce qui a rapport à la classe des Brahmes est l'objet de la deuxième partie. Dans la troisième M. l'abbé Dubois expose les principes de la mythologie indienne.

Après avoir lu cet ouvrage, on pourrait peut-être se demander à quel titre nous le rangeons dans l'économie politique; c'est qu'aujourd'hui la science qui nous occupe le plus souvent dans ce recueil ayant étendu les mailles de son réseau, leur élasticité s'est prêtée à ce mouvement, et dès lors les principes qui doivent servir de règles aux gouvernemens s'y sont trouvés incorporés.

Partout où la religion chrétienne a apparu, elle est venue rassurer la puissance : en proclamant, comme Jésus, qu'elle n'était pas de ce monde, elle s'est placée hors de l'État; mais chez les anciens, mais chez les Orientaux, mais dans l'Inde surtout la religion est la 1re. condition sociale. Une puissance étrangère peut pendant un temps plus ou moins long peser sur ces peuples : ils se courbent, la religion se courbe avec eux; mais bientôt la puissance disparaît et laisse revivre la théocratie dans toute sa

force. Toute armée qui a paru dans l'Inde a vaincu : mais cette force n'a pu vaincre qu'à demi; pour vaincre, il faut de la résistance, et l'Indien n'est qu'un faible enfant qu'une menace fait fuir : pour chercher à conquérir, il faut de l'or, et ces Indes que, l'on dit si riches, ne présentent pas, malgré leur immense étendue, un revenu d'un cinquième de franc par individu, en comprenant toutes les classes, depuis la plus aisée jusqu'à la plus pauvre. La cabane d'un paria, d'un chakylis n'offre pas la valeur d'un franc, et le paria et le chakylis s'estiment plus qu'un Européen.

A quoi tiennent cette fixité de sociabilité indépendante de la forme du gouvernement, cette constance de principes transmis depuis soixante siècles, cette sorte de vie inhérente au sol ? A la force des institutions, à l'union indissoluble du principe religieux et du principe politique, à une cause bien puissante, la division des castes. Où l'homme naît ce qu'il doit être, là l'ambition a pour frein l'impossibilité de franchir la barrière. Le législateur a su attacher à chaque caste un principe de vanité qui flattait le peuple le plus orgueilleux de l'univers : l'homme, quel qu'il soit, se trouve être une émanation de la Divinité, et le mode de procession établit sa situation, règle son sort; il est né d'un brahme, il est sorti de la tête du Dieu; il sera brahme et présidera aux cérémonies du culte. Les kachatrias ou rajas sortis des épaules ont la force qui commande; ils sont destinés à la profession des armes. Un Indien né d'un veissiah est commerçant; il doit nourrir la grande famille; il a pour origine le ventre de Brama; le sudra sorti de ses pieds est destiné aux professions mécaniques.

Ces quatre grandes divisions admettent un nombre infini de subdivisions. Mais quelle que soit la position d'un Indien, il tenterait vainement de la changer; il connaît le *gottram* d'où il dérive, il suit sa destinée. Ces lois fixes expliquent la constance, la stabilité du caractère indien, si peu altéré en traversant les siècles.

M. l'abbé Dubois, tout en reconnaissant que cette division est un préjugé, en admire la puissance. Il considère cette classification comme le chef-d'œuvre de la législation indienne, et n'hésite pas à déclarer que, si l'équilibre était rompu, l'Indien serait le peuple le plus féroce et le plus barbare de la terre. « Une » société composée de parias indépendans serait en peu de

» temps pire que les anthropophages de l'Afrique, et ils finiraient
» par se dévorer les uns les autres. »

La division des castes, les règlemens de police propres à chaque tribu, qui ne laissent rien à l'arbitraire, qui fixent tous les usages, sont dans l'Inde la sauve-garde de la société. Tout est prévu, tout est ordonné : la manière de saluer, celle de se vêtir, la forme des habillemens, des joyaux, des parures, la façon de bâtir, la manière de se coucher et de dormir, les règles de la civilité et de la politesse, la religion a tout commandé, et la superstition veille à ce que ces choses soient exécutées avec la rigueur la plus minutieuse. La religion est identifiée dans tous les instans avec les mœurs; elle est tout, et le gouvernement n'est rien qu'autant qu'il sait faire plier ses formes aux devoirs religieux de l'Indien.

La division des peuples en castes, en tribus, a été, dans tous les temps anciens, l'objet de la constante sollicitude des législateurs; Moïse la prescrivit; elle existait chez les Égyptiens; l'Asie toute entière l'adopta : l'Inde en admet le principe dans toute sa latitude.

On a même remarqué que les subdivisions dans les castes servent au règlement de la société.

On objecte avec raison que des règlemens si nombreux s'opposent aux progrès de l'industrie, au perfectionnement des arts; mais quel est le manufacturier européen qui a surpassé le sudra indien, ce vil sudra indien? De quel côté sera le génie, si l'on compare les résultats avec les moyens? A Mulhausen, à Jouy, dans tous les grands ateliers européens, quels développemens de richesses, de puissance et d'action! Entrez par la pensée dans un atelier indien, écoutons M. l'abbé Dubois.

» Il ne faut, pour nous former une idée de ce que pourraient
» les Indiens dans les arts et les manufactures, si leur industrie
» naturelle était convenablement encouragée, il ne faut que nous
» transporter à l'atelier d'un de leurs tisserands ou de leurs pein-
» tres sur toiles, et considérer avec attention le genre d'instru-
» mens avec lesquels ils produisent ces superbes mousselines, ces
» toiles superfines, ces belles étoffes peintes qu'on admire par-
» tout, et qui, en Europe, occupent le premier rang parmi les
» principaux articles de la parure. En faisant ces magnifiques
» ouvrages, l'artisan se sert de ses pieds presque autant que de
» ses mains : en outre le métier de tissage et tout l'appareil né-

» cessaire pour ourdir et travailler son fil avant de le tendre sur » le métier, ainsi que les autres ustensiles dont il se sert en tra- » vaillant, sont si simples et en si petit nombre, que le tout » réuni formerait à peine la charge d'un homme. Il n'est pas » rare de voir un de ces ouvriers, changeant de domicile, porter » sur son dos tout ce qui lui est nécessaire pour commencer à » se mettre à l'ouvrage au moment où il arrivera au lieu de son » nouveau séjour.

» Leurs peintures sur toile ne sont pas moins admirées; elles » s'exécutent par des moyens aussi simples. Trois ou quatre bâtons » de bambou pour tendre la toile, autant de pinceaux pour appli- » quer les couleurs, quelques morceaux de pot de terre cassé pour » les contenir, une pierre creuse pour les broyer, tel est à peu » près tout ce qui constitue l'atelier de leurs artistes en ce genre. »

Et quoique ces Indiens n'aient pas encore perfectionné ni augmenté leurs moyens d'action, le point où ils se sont arrêtés depuis un temps immémorial doit être observé par les économistes avec un intérêt réel. Les détails sur l'exclusion des castes et la réhabilitation nous mèneraient trop loin.

Tout ce qu'on savait des basses tribus des Sudras, des Parias, des Chakilys ou Sareties est important. L'ouvrage de M. l'abbé Dubois peint avec une irrécusable naïveté l'état d'abaissement où sont réduites ces classes malheureuses; quelle distance immense sépare le pareyes ou paria du brahme! Dans l'Inde, le paria est asservi : partout il est traité avec une inflexible dureté. Le colon de St.-Domingue n'a jamais eu pour le plus vil de ses esclaves le mépris et la répugnance dédaigneuse d'une des castes envers les chakilys ou les pariahs. Et quelle réflexion cependant doit faire naître cette pensée : ces castes avilies sont les plus nombreuses, les plus utiles! Les plus nombreuses, puisqu'elles comprennent les 19 20es. de la population; les plus utiles, puisque les arts, les métiers, la culture, le service des mains, sont les fonctions qu'elles remplissent; et cependant l'aversion qu'on leur porte est telle, que la trace de leurs pas est une souillure : ils ne peuvent même pas traverser les rues où logent les brahmes sans risques pour leur vie. Les toucher, se servir des vases qui leur ont appartenu, boire de l'eau qu'ils avaient puisée, entrer dans leur maison, seraient pour un brahme des motifs d'exclusion de sa caste.

Le paria avili se dégrade par des mœurs basses, infâmes; les

vices les plus révoltans sont dans ses habitudes; les cadavres des animaux, les rats les plus dégoûtans forment sa nourriture. Il ne connaît pour frein à sa débauche que l'impuissance de l'assouvir. Les beaux-arts, la musique, la peinture sont exercés par des parias. Le tableau serait plus révoltant encore si les castes nomades, les gypsies ou bohémiens de l'Inde en étaient le sujet; le meurtre, le vol ont pour ces êtres dégradés un attrait irrésistible. Les forêts sont leurs demeures, et les bêtes féroces, les tigres, les jackals, leurs modèles; ils vivent de crimes ou de la prostitution de leurs femmes. Le sauvage américain a des vertus; le sauvage indien n'a que des vices.

Nous ne donnerons plus dans ce numéro qu'une analyse du chapitre VI; c'est là que l'auteur combat un préjugé plus commun autrefois qu'aujourd'hui; il consiste à regarder l'Inde comme le pays le plus riche de l'univers, tandis que la vérité est qu'il n'y a pas une contrée dans le monde qui n'offre plus de richesse relative. Parlera-t-on de manufactures? Elles sont toutes pratiquées dans des huttes de 30 pieds de long sur environ 9 à 10 de large. Là, un homme, avec moins d'outils qu'il n'en peut porter, fabrique ces étoffes que l'orgueilleuse Europe se trouve heureuse de rivaliser. Le tableau ci-joint, où les peuples de l'Inde sont classés relativement à leurs moyens d'existence, prouvera qu'il n'y a pas d'exagération à signaler l'Inde comme la partie du monde la plus malheureuse.

Tableau des peuples de la presqu'île de l'Inde, classés suivant la valeur des facultés pécuniaires.

Les individus de la 1re. classe, comprenant les 9|20es. de la population, possèdent moins de 5 pagodes, ou environ 120 fr. La plupart sont aux gages des cultivateurs, et leurs gains sont de 30 à 50 fr., sans nourriture, ou de 10 à 20 fr. quand on les nourrit.

La 2e. classe se compose des Indiens dont les propriétés s'élèvent de 120 à 600 fr. L'auteur l'évalue aux 6|20es. de la population.

La 3e. classe renferme les Indiens dont la fortune s'élève de 600 à 1200 fr. Ces Indiens sont adonnés à l'agriculture et sont regardés comme des gens aisés; cette classe forme les 2|20es. environ.

Dans la 4e. classe figurent ceux qui ont de 1200 à 2400 fr.; il y a environ un vingtième et demi de la population qui jouit de cette fortune.

La 5e. forme le 30e. de la population, et sa fortune varie de 2400 à 5000 fr.

La 6e. catégorie, presque toute formée par des brahmes, a de 5,000 à 11,000 fr.; elle forme un 50e. environ de la population.

La 7e. peut être évaluée à un centième de la population. Elle se compose des propriétaires possédant de 12,000 à 24,000 fr.

L'évaluation du nombre des fortunes au-dessus de 24,000 est très-forte si on la porte à 1 sur 200. Les fortunes au delà de 50,000 sont de rares exceptions.

Au reste, le rapport de la valeur relative des objets en Angleterre et dans l'Inde est de 1 à 10, c'est-à-dire qu'avec mille fr. on peut se procurer dans l'Inde la même aisance qu'avec une somme décuple en Europe.

Nous terminerons cet article par le dernier alinéa de cet intéressant chapitre.

« Puisque, dit M. l'abbé Dubois, nos mœurs, nos usages et » nos coutumes, si opposés aux coutumes indiennes, ne nous » permettent pas de songer à nous concilier leur confiance, au » moins continuons de nous attirer leur respect et leur admira- » tion par des exemples d'humanité, de générosité et de bienfai- » sance. Laissons-leur les lois, les préjugés qu'ils affectionnent, » puisque aucun effort humain ne pourrait les persuader d'en » faire le sacrifice à leur bien-être. Ne nous exposons pas, en les » contrariant sur ce sujet, à faire du peuple le plus doux et le » plus soumis qui existe sur la terre, le plus furieux et le plus in- » domptable. Gardons-nous d'amener, par quelque démarche im- » prudente et précipitée, des catastrophes qui feraient de ce pays » un théâtre d'anarchie et de désolation, et qui finiraient par » causer sa ruine totale. Car, selon moi (c'est l'auteur qui parle), » le jour où le gouvernement du pays voudra intervenir dans les » principaux usages religieux ou civils des Indiens, sera le der- » nier jour de son existence politique. » BERTHEVIN.

(*La suite au numéro prochain.*)

182. SUR UN RAPPORT fait à la société littéraire hindoue de Calcutta. (*Orient. Magaz.*, août 1823.)

Le Bulletin de mars 1825, p. 293, a fait connaître la position difficile des missionnaires anglicans de Serampore. Occupés, comme les missionnaires catholiques, à détruire les superstitions de l'Inde, ils ne s'accordent avec eux ni sur la doctrine, ni sur

les moyens de la propager. D'un autre côté, des convertis qui ont de l'instruction, au lieu de s'attacher aux préceptes qui leur ont été donnés, se permettent l'examen, rejettent et combattent des dogmes qui servent de fondemens à la religion chrétienne. Enfin les missions trouvent de nouveaux adversaires dans la société qui s'est formée à Calcutta en février 1823. L'Angleterre retient la souveraineté matérielle; mais elle laisse aux naturels une entière liberté sur ce qui est du domaine de la loi et de l'intelligence. La société littéraire s'empare de ce terrain pour conserver, autant qu'il est possible, les traditions de l'Inde, et pour contribuer aux progrès des lumières sans laisser s'éteindre ce qui reste de national et de caractéristique chez les peuples du Bengale. Ayant ainsi marqué son but, elle ne peut voir avec indifférence qu'on s'efforce de substituer aux antiques croyances de l'Inde la religion des conquérans; aussi son premier acte a été une attaque contre les missionnaires, auxquels elle reproche d'avoir attiré des néophytes par l'intérêt plus que par la conviction, et de les avoir réduits à une condition malheureuse; d'avoir mutilé par la traduction et tourné en ridicule les livres sacrés de l'Inde; d'avoir, jusque sur les grands chemins, provoqué à la dispute en matière de foi les bramines, les pundits et autres Hindous, qui sont saisis de frayeur à la seule vue d'un Européen; d'avoir traduit, colporté dans les foires et marchés, et répandu avec profusion les écritures chrétiennes. Les missionnaires nient les premières de ces accusations, et répondent aux autres que s'ils ont mal traduit les auteurs indiens, la société peut relever leurs erreurs; mais que craindre la distribution des livres chrétiens en langue vulgaire, c'est repousser l'examen et montrer peu de confiance dans la bonté de la cause que l'on veut défendre.

Villard.

183. Le Chronicle de Singapore contient plusieurs articles bien faits sur le commerce et l'agriculture de cette colonie naissante qui est déjà l'une des plus importantes des possessions anglaises d'outremer. Croirait-on que le montant de ses exportations, depuis le mois de janvier jusqu'en décembre 1823, s'est élevé à la somme de 5,568,560 piastres? Son commerce se divise en cinq grandes branches distinctes, savoir, entre la Grande-Bretagne, le Bengale et les autres parties occidentales de l'Inde, la Chine, Siam et la Cochinchine, et l'Archipel de l'Inde. En l'année 1822, il

n'en partit que quatre vaisseaux à la destination de Londres ; en 1823, ce nombre s'accrut de cinq. En 1822, le montant des importations de marchandises anglaises ne s'éleva qu'à la somme de 265,054 dollars d'Espagne; l'année suivante, ce produit fut de 1,064,380 dollars ; celui des exportations suivit la même proportion. L'accroissement du commerce avec la Chine, Siam et la Cochinchine correspond à cet état de choses. Cet ensemble de prospérité confirme et au-delà les déclarations que M. Crawford et autres personnes interrogées par le comité des lords commissaires, pour le commerce étranger, ont faites relativement à l'accroissement dont pourrait être susceptible le commerce des îles de l'Inde. (*Galign. Messeng.*, 6 mai 1825.)

184. Description de l'île Poulo-Nïassa (*Poulo-Nias*). Journ. histor., statist. et géogr. de Moscou. *Istor., statis. i geogr. Journal*, janvier 1824, p. 71.)

L'île de Poulo-Nïassa, si peu connue jusqu'à présent des Européens, est la plus grande de toutes celles qui bordent les rivages de Sumatra. Elle passe en outre pour la plus peuplée et la mieux cultivée. On y compte jusqu'à 2000 habitans. Ils sont en général de moyenne taille, forts et assez bien faits ; leur couleur est presque la même que celle des habitans du continent de l'Asie; mais ils ont les traits bien plus réguliers, bien plus agréables que les Malais. Les femmes de cette île sont, dit-on, les plus belles de tout l'archipel Indien.

Les villages sont presque tous bâtis sur le sommet des montagnes et dans des lieux presque inaccessibles. Les habitans ne sortent jamais de leurs maisons sans être armés.

Le principal habillement des insulaires consiste en une *badja* ou robe de dessus, sous laquelle se trouve un morceau de toile, attaché autour de la ceinture et qui couvre les jambes. Celui des chefs et autres personnes de marque a la même forme; il ne se distingue que par la finesse du tissu. Leur couleur favorite est le rouge. Les femmes portent des colliers d'or massif et des boucles d'oreilles d'une grandeur extraordinaire. Elles ne portent d'autre habit qu'une jupe de toile, soutenue par une large ceinture de métal.

Elles portent au plus haut degré la pureté des mœurs et la chasteté. La violation de la foi conjugale est punie aussi sévèrement que le vol et le meurtre.—Lors de son mariage, le préten-

du paie à son beau-père une somme d'argent proportionnée à la condition et à la richesse des deux familles; cette somme, qui s'élève depuis 60 jusqu'à 500 piastres, se paie ordinairement en or. La polygamie est permise, mais il est très-rare, qu'à l'exception des chefs du pays, les autres insulaires aient plus d'une femme.

Leurs cérémonies funèbres sont assez singulières; ils ne déposent point les tombes dans la terre; ils les laissent sur le sol, dans un lieu élevé. Ils plantent tout autour différentes fleurs, des arbrisseaux et autres plantes grimpantes, dont les branches embrassent et couvrent bientôt toute la tombe; aussi les cimetières du pays ont un aspect vraiment pittoresque; mais comme ils se trouvent dans le voisinage des villes et des villages, les miasmes qui s'en exhalent, malgré les parfums des fleurs, deviennent nuisibles à la santé des habitans.

185. Fragment d'un aperçu sur la marche du commerce et de l'industrie en Russie. (*Istorits., statistit. i geographit. Journ.*, Moscou, juin 1824, p. 43.)

La Russie peut, avec le temps, devenir pour l'Asie ce qu'est l'Angleterre pour l'Amérique méridionale; elle peut usurper le monopole de tous les produits de l'Asie et faire abonder dans son sein tous les trésors de l'industrie russe. Il est facile de se persuader cette vérité en lisant le voyage exécuté en 1819 et 1820 par M. Mouravief chez les Turcomans et les Khiviens, dans les pays situés à l'est de la mer Caspienne, au sud de l'Oural et au nord de la Perse. La Russie, écrit l'auteur, peut aisément, d'après sa position géographique, exercer et conserver son commerce avec l'Asie. N'a-t-elle pas des ports sur la mer Noire, et ses communications entre la mer Baltique et la mer Caspienne ne sont-elles pas garanties au dedans de l'Empire par des canaux et des rivières? Astrakhan, Nijni-Novgorod, sont dès à présent des villes très-importantes pour le commerce; elles le deviendront bien davantage quand les chemins seront devenus plus sûrs entre la Russie et les différentes contrées de l'Asie; malheureusement la Russie en est séparée par des déserts, où ne cessent d'errer des tribus inhospitalières de farouches nomades; entre autres par les Turcomans et les Kirguis, qui enlèvent fréquemment des Russes pour les vendre comme esclaves dans le pays des Khiviens. Au rapport de Mouravief, il y

avait 3000 de ces infortunés. Pierre le Grand avait déjà songé aux moyens de mettre un terme à ces désordres et d'entamer des relations commerciales; à cet effet il envoya à Khiva le prince Bekhovitch en qualité d'ambassadeur. Bekhovitch fut assassiné par les cruels habitans de ces contrées. Rien de nouveau ne fut entrepris sous ce rapport jusqu'en 1813; c'est à cette époque que l'on envoya comme parlementaire le marchand arménien Mouratof, pour traiter avec les Turcomans. Enfin, le général Yermolof, commandant général des troupes russes en Géorgie, expédia le 18 juin 1819, M. de Mouravief à Khiva, et M. Négri en Bukharie.

La Russie s'occupe surtout du perfectionnement de ses canaux et de ses communications intérieures. Le nouveau canal de Livonie réunira le lac Peipus à la mer Baltique. Partout la navigation des bateaux à vapeur est encouragée et un privilège vient d'être accordé à une société d'actionnaires pour l'établir sur le Volga, la Kama et la mer Caspienne. Depuis long-temps on a trouvé dans l'Ukraine une plante, tcherwetz (*Polygonum minus*), dont le suc nourrit des insectes qui fournissent une belle couleur vermeille; les femmes cosaques s'en servent pour leurs ouvrages. Mais une découverte plus importante est celle des mines d'or trouvées dans les monts Ourals. Le sénateur Soïmonof et M. Fuchs, professeur de Casan, ont décidé, après d'exactes recherches, que les mines d'or du côté de l'est, incomparablement plus riches que celles du côté de l'ouest, s'étendaient depuis le Verkhotouri jusqu'aux sources de l'Oural. L'exploitation en est des plus faciles; mais la découverte du platine dans les monts Ourals est un véritable triomphe non-seulement pour la Russie, mais pour tout l'ancien monde ; car ce métal semblait exclusivement appartenir au Brésil et au Pérou.

186. Trente traités qui viennent d'être publiés en Angleterre à la fois annoncent que 30 puissances dans l'Inde ont plié ou achevé de succomber sous la domination anglaise. Le plus ancien de ces traités est de 1819, et le dernier, du 6 mars 1824. Les pays qu'ils embrassent s'étendent depuis l'Arabie jusqu'au royaume d'Ava, et depuis le Tibet jusqu'au cap Comorin. (*Le Globe*, 3 mai 1825.)

187. États-Unis d'Amérique. — Russie. — Limites. — En vertu d'un traité conclu en mai 1824 la limite des possessions de ces deux puissances, dans le nord de l'Amérique, se trouve fixée au 54e. parallèle 40′; en conséquence, les États-Unis ne pourront former aucun nouvel établissement au nord de cette ligne, ni les Russes au sud de la même ligne. (*Hertha*; vol. 1, cah. 1, 1825, p. 99. *Gaz. géogr.*)

188. Sketches of upper Canada. Essai sur le Haut-Canada; par John Howison, esq. 1 vol. in-8. Prix, 10 sch. 6 d. 3e. édit. Londres; 1825; Whittake

189. Rapport d'une commission chargée d'examiner la possibilité d'un canal de communication entre *Baltimore* et le *Potomack*, accompagné du rapport des Ingénieurs. (*North americ. Review*, janv. 1824.)

Cette commission nommée par la législature du Maryland assure qu'il est possible d'ouvrir un canal depuis le confluent de la rivière de *Monocosy* et du Potomack jusqu'à la ville de Baltimore. Il faudrait pratiquer, suivant le tracé que les commissaires ont reconnu, un canal souterrain de plus de deux milles de longueur; la distance entre les deux extrémités de ce canal serait de 82 milles, et son exécution entraînerait une dépense de 1,550,000 dollars. Les mêmes commissaires ont, à cette occasion, fait pressentir qu'il serait plus facile d'ouvrir un canal qui partirait des chutes du Potomack au-dessus de Georgetown, et qui se terminerait à Baltimore; mais ils n'avaient pas mission d'examiner cette direction. Girard.

190. General Harper's speech. Discours du général Harper, adressé aux citoyens de Baltimore, sur la nécessité d'établir en cette ville, au moyen d'un canal qui traverserait la Colombie, un point de communication entre l'Ohio et Pittsburg, et les eaux de la Chesapeake. In-8o. Baltimore. Coale.

191. Report of the Maryland commissioners on a proposed canal from Baltimore to Conewago. Rapport d'une commission de l'État de Maryland sur un projet de canal de Baltimore à Conewago. (*North americ. Review*, janv. 1824, p. 217.)

Au mois de décembre 1822, la législature de l'État du Maryland chargea une commission de reconnaître et d'examiner le

tracé d'un canal destiné à établir une communication entre les eaux supérieures de la rivière Susquehanna et la ville de Baltimore. Il résulte du rapport de MM. les commissaires Judge Bland, George Winchester et John Patterson que l'ouverture d'un canal qui serait dirigé à travers le pays de Baltimore aux chutes de Conewago serait impraticable ; mais ayant fait une autre reconnaissance en descendant le long de la rive occidentale du fleuve jusqu'au point où les marées s'y font sentir, près du Havre-de-Grâce, et de là jusqu'à Baltimore, ils ont trouvé qu'il serait possible d'ouvrir un canal dans cette direction ; sa longueur serait de 92 milles et la dépense en est estimée de 2,626,000 dollars. On croit que cet objet sera soumis à la législature du Maryland dans le cours de la présente session. Les commissaires pensent, au surplus, que cette entreprise doit être faite exclusivement aux dépens de l'État sans le secours d'aucune compagnie de souscripteurs. Leur rapport est clair, rempli de détails et accompagné de cartes et plans. GIRARD.

192. GENERAL OUTLINE OF THE UNITED STATES OF NORTH AMERICA. Esquisse générale des États-Unis de l'Amérique septentrionale, ses ressources et espérances, avec la statistique comparée, etc. 238 p. in-8., avec figures. Philadelphie, 1825. Tanner. (*North American Review*, n°. 47.)

Le titre très-long promet bien plus que l'ouvrage ne tient : il est imprimé en gros caractères, a beaucoup de pages blanches, et de grandes marges ; la valeur scientifique de l'ouvrage est peu de chose : les détails de statistique sont de maigres extraits des ouvrages de Pitkin et Seybert ; les seuls faits intéressans réunis par l'auteur sont ceux qui concernent les canaux et la navigation de l'intérieur des États-Unis. A la fin on a réimprimé le dernier discours du Président au congrès, 35 pages, suivi d'une table de matières qui en a 20 et qu'on aurait pu réduire à 3. D.

193. DÉPENSES DU SERVICE DE L'ARMÉE ET DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, pour l'année 1825.

Ce document est important en ce qu'il indique, d'une part, les ressources de l'Amérique, et, de l'autre, l'économie avec laquelle un peuple libre met et tient sur pied des forces militaires imposantes.

Armée.

	Dollars.	
Solde et subsistance, y compris l'académie militaire.	994,429	75
Subsistance, par addition, pour une balance imprévue, au 1er. janvier 1825.	260,429	55
Fourrage des officiers.	35,520	
Recrutement, y compris une balance imprévue, au 1er. janvier.	23,500	
Dépenses éventuelles de cette nature.	3,706	58
Acquisitions foncières.	204,059	
Acquisitions d'étoffes de laines.	20,000	
Construction d'une muraille à l'arsenal de Schuylkill.	8,000	
Service médical et des hôpitaux, y compris une balance imprévue.	20,000	
Département du quartier-maître général.	284,973	75
Ditto pour l'Académie militaire de West-Point.	11,300	
Dépenses générales imprevues.	10,000	
Armemens.	360,000	
Service annuel de l'artillerie	43,700	
Arsenaux.	44,600	
Pensions de la révolution américaine.	1,248,452	26
Orphelins.	20,000	
Total. . . .	3,589,670	89

Marine.

	Dollars.	
Solde et subsistance des officiers, et solde des marins, autres que ceux qu'on emploie dans les chantiers de la marine, dans les stations des côtes et pour le service des vaisseaux désarmés.	783,554	37
Solde et subsistance des marins employés dans les chantiers, dans les stations des côtes et pour le service des vaisseaux désarmés.	279,364	73
Munitions de bouche.	355,875	
Réparations et gréement des vaisseaux en commission.	450,000	
Réparations et travaux à faire aux chantiers.	155,000	
	2,023,794	10

	Dollars.	
Report.	2,023,794	10
Artillerie et munitions d'artillerie.	35,000	
Service médical et hôpitaux.	35,000	
Dépenses éventuelles dans les différentes branches du service.	200,000	
Dépenses imprévues.	5,000	
Solde et subsistance du corps de marine.	189,860	50
Habillement de ce corps.	28,765	
Chauffage du même.	6,000	
Service de la marine à terre.	2,369	
Dépenses accidentelles.	9,000	
Total. . .	2,534,788	60

Récapitulation.

Armée de terre.	3,589,670	89
Marine.	2,534,788	60
Total général des dépenses de l'armée de terre et de la marine.	6,124,459	49 dollars.

(*Weekly Register.* Paris, 1er. mai 1825.)

194. Third annual Report of the superintendent of common Schools. Rapport annuel du surintendant des écoles de l'état de New-York, soumis à l'assemblée législative le 8 janvier 1824. (*North americ. Rev.*, avril 1824, p. 285.)

Il n'est pas de contrée dans le monde où les moyens d'enseignement aient été multipliés et l'instruction rendue plus accessible à toutes les classes de la société que dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale. Le rapport fait à l'assemblée législative de l'État de New-York par le surintendant des écoles, pour l'année 1823, offre à cet égard des renseignemens précieux qui donnent une haute idée des progrès de la nation américaine dans la civilisation et les lumières.

L'administration des établissemens d'instruction publique est confiée dans cet État à une commission nommée par le gouvernement, et agissant sous la surveillance de la législature. Chaque commune (*township*) forme, suivant sa population et l'étendue de son territoire, un ou plusieurs districts scolaires (*school districts*), et chaque district possède au moins une école publique.

A mesure que la population s'accroît, ou que de nouvelles communes s'établissent, on crée de nouveaux districts scolaires, et en même temps de nouvelles écoles.

Chaque année les communes doivent rendre compte des fonds employés aux dépenses de leurs écoles, du temps pendant lequel elles sont demeurées ouvertes, du nombre des écoliers qui les ont fréquentées, comparé au nombre des enfans de l'âge de 5 à 15 ans résidans dans la commune, enfin de tout ce qui peut éclairer le gouvernement sur l'état et les progrès de l'instruction publique dans chaque localité.

C'est de la réunion de ces documens partiels que se compose le rapport mis annuellement sous les yeux de l'assemblée législative par le surintendant des écoles.

En 1823 les 54 comtés qui composent l'État de New-York renfermaient 684 communes, qui toutes avaient transmis à la commission leurs comptes annuels, à l'exception de dix communes anciennes et de dix-sept communes nouvellement établies.

D'après ces comptes il existait dans toute l'étendue de l'État 7,382 écoles, ce qui donne un terme moyen de onze écoles par commune; 331 nouveaux districts scolaires avaient été organisés dans le cours de l'année.

Le nombre des enfans admis pendan l'espace de huit mois dans les écoles dont on avait reçu les comptes s'élevait à 377,034; on estimait à 23,500 le nombre des élèves admis dans les écoles dont les comptes n'avaient point encore été rendus; ainsi l'on supposait que l'instruction primaire avait été donnée dans le cours de l'année à 400,534 enfans.

Dans 45 comtés, le nombre des écoliers était augmenté depuis l'année précédente, et dans tout l'État, les écoles avaient reçu 25,861 enfans de plus qu'en 1822. Mais la population semblait s'être accrue dans une proportion à peu près égale; car le nombre des enfans de l'âge de 5 à 15 ans se trouvait porté à 373,008, et présentait un excédant de 15,979 sur le dénombrement de l'année précédente (1).

Nous devons relever ici un fait assez extraordinaire qui est consigné dans le rapport du surintendant, et qui résulte d'ailleurs des chiffres énoncés ci-dessus : c'est que le nombre des in-

(1) Le nombre des enfans admis dans les écoles en 1810 était de 200,000; ainsi il a plus que doublé en 13 ans.

dividus admis dans les écoles en 1823 surpasse de 4,026 celui des enfans de l'âge de 5 à 15 ans existant dans tout l'État à la même époque. On ne peut rendre raison de cet excédant qui se remarque dans les relevés de 29 comtés qu'en supposant que les enfans ne fréquentent pas seuls les écoles, et qu'un assez grand nombre d'adultes vient y chercher à côté d'eux une instruction tardive.

Quoi qu'il en soit, il est probable que les annales du monde civilisé n'offrent pas un second exemple d'un État qui compte plus d'écoliers qu'il n'y a d'enfans sur son territoire, et l'on peut pardonner à l'auteur le juste sentiment d'orgueil avec lequel il réclame pour sa patrie cette honorable supériorité sur tous les peuples de l'ancien et du nouveau continent. Le tableau suivant, que nous avons dressé d'après des documens puisés à diverses sources, prouve que cette prétention est fondée, du moins à l'égard des nations de l'Europe.

		Population.	Nombre des écoliers.	Rapport du nombre des écoliers à la population.
	France. (1820).	30,435,000	1,070,500	1 sur 30
	Paris.	714,000	34,000	1 sur 21
	Angleterre.	10,488,000	644,282	1 sur 16
	Écosse (1).	1,865,000	176,303	1 sur 10
	Irlande.	6,801,000	374,813	1 sur 18
	Hollande (1812).			1 sur 12
Emp. d'Autr.	Autriche.	1,810,797	134,709	1 sur 13
Emp. d'Autr.	Styrie.	765,050	41,042	1 sur 18
Emp. d'Autr.	Bohême.	3,236,142	284,721	1 sur 11
Emp. d'Autr.	Moravie et Silésie.	1,733,319	149,482	1 sur 12
Emp. d'Autr.	Cercle de Gratz.	286,000	32,000	1 sur 9
	Prusse.	1,401,000	80,000	1 sur 18
	Portugal.	3,130,000	39,000	1 sur 80
	Pologne.	3,585,804	45,920	1 sur 78
	Empire russe (2).	40,067,000	42,712	1 sur 954
	Etat de New-York.			1 sur 4

(1) Ces données sont celles qui ont été fournies au parlement en 1820; mais comme on prenait alors pour point de comparaison le dénombrement de 1811, et que celui de 1821 a porté la population de l'Angleterre à 11,978,000 âmes et celle de l'Écosse à 2,093,000 âmes, il est évident que la proportion est ici trop forte et qu'elle ne doit être tout au plus que d'1 sur 17 pour l'Angleterre, et d'1 sur 12 pour l'Écosse.

(2) La proportion est d'1 sur 700 pour la partie européenne de l'empire; les provinces de Wolhynie et de Lithuanie comptent seules plus de 21,000 écoliers.

Un système d'enseignement primaire établi sur un si vaste plan doit nécessairement entraîner de grands frais; aussi l'État est-il loin de pouvoir y suffire, et c'est le zèle des particuliers qui pourvoit encore à la majeure partie des dépenses.

Les ressources financières des écoles consistent: 1°. dans un fonds commun alloué par l'assemblée législative, et placé à leur profit de manière à produire un revenu; 2°. dans les fonds locaux appartenans aux communes, et appliqués par elles à la même destination; 3°. enfin, dans les donations et souscriptions particulières.

Le capital des deux fonds créés par l'assemblée législative pour les dépenses de l'enseignement primaire s'élevait, en 1823, à un million et un quart de dollars (6,000,000 fr.) (1). Outre ce fonds commun, on réserve dans toutes les concessions militaires deux lots de 640 acres de terre chacun, qui sont abandonnés aux communes pour former un fonds local affecté aux dépenses des écoles et du culte. On évalue à un million d'acres la portion de ces terres communales qui n'a point encore été défrichée; mais l'accroissement rapide de la population donne lieu d'espérer qu'elles ne tarderont pas à acquérir de la valeur.

Tous ces fonds réunis composent un capital de 1,637,003 st. (41,000,000 fr.), dont les revenus, affectés à l'entretien des écoles, ne montaient pas en 1823 au-delà de 182,802 dollars (900,000 fr.) Mais, dans cette même année, le produit des donations particulières était estimé à 850,000 doll. (4,000,000 fr.) Ainsi les ressources de toute nature consacrées à l'instruction du peuple s'élevaient en total à un million de dollars (5,000,000 fr.), et les dons volontaires des citoyens avaient fourni plus des quatre cinquièmes de cette somme exorbitante pour un petit état dont la population n'excède pas 1,500,000 âmes.

Nous remarquerons, en finissant, que le rapport dont nous venons de donner l'analyse ne s'applique qu'aux écoles primaires, et ne fait point mention des académies ni des colléges; or l'État de New-York possède 36 académies qui renferment 2,683 étudians; les trois colléges de Colombie, d'Hamilton et de l'Union en comptent 464 (2), et les deux colléges de médecine 291. Pour

(1) Le capital n'était en 1811 que de 483,326 dollars (2,416,630 fr.)

(2) En 1811 on ne comptait dans ces trois colléges que 273 étudians. L'État leur a donné en 1814 une somme de 220,000 dollars (1,000,000 fr.); les subventions accordées par le gouvernement aux académies montent annuellement à 2000 dollars (10,000 fr.)

se former une idée complète des moyens d'enseignement qui existent dans cet État, il faudrait joindre les ressources de ces établissemens à celles dont nous avons présenté le tableau.

195. CONSIDERATIONS SUGGESTED BY THE ESTABLISHMENT OF A SECOND COLLEGE IN CONNECTICUT. Considérations suggérées par l'établissement d'un second collège à Connecticut. 36 pag. in-8. Hartford, 1825.

Voulant prouver que le second collège qu'on vient d'établir dans l'État de Connecticut n'était pas nécessaire en Amérique, l'auteur de la brochure entre dans quelques détails sur les autres collèges des États-Unis. L'État de Massachusetts a récemment fondé un collège où l'on compte déjà 130 étudians; sa dotation surpasse déjà 100,000 dollars. L'État de New-York a 3 collèges avec une dotation de 750,000 dollars; le nombre des étudians y augmente. Tout récemment les méthodistes y ont élevé aussi un collège, et les épiscopaux un autre. Dans la Caroline méridionale, 200,000 dollars ont été employés à la fondation d'une université, et le trésor public donne annuellement 12,000 dollars pour le salaire des professeurs. L'évêque du diocèse cherche à ranimer un collège qui depuis quelques années avait presque cessé d'exister. En Georgie on a réorganisé l'université; elle compte déjà 120 étudians. Alabama a voté près d'un demi-million de dollars pour la fondation de collèges. En Virginie on vient d'achever la construction d'une université, qui a coûté 300,000 dollars. L'État met tous les ans 15,000 dollars à la disposition de l'administration. Un agent a été envoyé en Europe pour chercher des professeurs distingués, et l'ouverture des cours aura lieu en 1825. Dans le même État, le collège de Hampden et Sidney a été réorganisé; une autre institution, Washington-College, est dans un état florissant. Dans le district de Columbia, un nouveau collège, avec 120 étudians, est en activité. Dans la Pensylvanie on a réorganisé le Dickinson-Collège; il prospère actuellement. Les États de l'ouest ont l'université Transylvania, qui compte 13 professeurs et 369 étudians. Enfin, dans le Tenessée il y a un collège florissant à Greenville, et un autre à Knoxville; un troisième va être organisé à Nashville. D-G.

196. Buenos-Ayres. État des recettes et dépenses faites par la trésorerie de cet État pendant les trois premiers trimestres de 1824. (*Ocios de Espanôles emigrados*, févr. 1825, p. 128. Extrait de l'*Argus de Buenos-Ayres*, nos. 75 et 84.)

	Piastres.	Réaux.	
Rentes.	1,813,194	7 1/4	2,268,186 1 3/4
Fonds à recouvrer.	454,991	1 1/4	
Balance de 1823.	19,480	1 1/2	1,733,567 0 1/4
Dette.	291,685	1 1/2	
Dépenses.	1,091,896	3 1/4	
Extraordinaire.	330,505	2 1/4	
Différence.			534,619 1 1/2

Montant de la rente publique pendant les 3 années écoulées depuis le 1er. septembre 1821 jusqu'au 1er. septembre 1824.

1821 à 22,	2,521,176	3 1/4
1822 à 23,	2,279,438	5 1/2
1823 à 24,	2,264,283	1
Année commune,	2,354,966	0 1/2

197. Brasilien, die neue Welt, etc. Le nouvel empire du Brésil, considéré sous les rapports topographique, géognostique, minéralogique, et sous ceux de l'histoire naturelle, de la politique et de la statistique, pendant un séjour de 11 ans, depuis 1810 jusqu'à 1821, avec un aperçu des évènemens récens, cartes et gravures; par M. W. L. d'Eschwege, directeur général des mines d'or de Minas Geraes, etc., etc. 1re. partie. In-8. de XII-252 p. Brunswick, 1824. Vieweg.

Le vaste empire du Brésil n'a guère commencé à fixer de nouveau l'attention de l'Europe que depuis l'époque remarquable de 1808, signalée par la retraite et l'établissement de la maison de Bragance dans cette magnifique colonie, devenue en effet par cet évènement la métropole du Portugal, jusqu'au retour du Roi à Lisbonne. Les troubles occasionés par ce retour, l'érection du Brésil en un empire nouveau et indépendant par le fait, de l'ancienne mère-patrie, et que les circonstances semblent conduire à une indépendance réelle et avouée, n'ont fait qu'accroître l'intérêt qu'il excite dans l'ancien Monde, avec lequel ces circonstances ont étendu et ne peuvent manquer l'étendre de jour en jour ses relations. Depuis quinze ans, ses

richesses, ses mines d'or et de diamans, les découvertes importantes qu'il promettait au génie des sciences, ont éveillé l'émulation des savans et des hommes industrieux. Des voyageurs éclairés se sont empressés d'explorer cette immense contrée, restée si long-temps presque inconnue, et les relations de Mawe, de Koster, du prince Maximilien de Neuwied, et de MM. Spix et Martius ont répandu la lumière sur ce vaste pays. Le voile qui nous dérobait la connaissance de son intérieur, de l'étendue de sa population, du régime des diverses races européenne, africaine et indigène qui la composent, de la nature de leurs rapports entre elles, de leur état intellectuel, moral et économique, a été soulevé.

M. d'Eschwege, Hessois, officier du génie au service du Portugal, et placé à la tête de l'administration des mines d'or du Brésil, de retour dans sa patrie, a pris rang parmi les voyageurs dont les observations ont concouru à nous faire mieux connaître cet empire, qu'un séjour de 11 ans et ses fonctions l'ont mis à portée d'étudier avec succès. Il avait déjà publié en 1818 et 1819, à Weimar, 2 vol. d'un journal de son voyage au Brésil, et en 1822, un tableau géognostique de cette contrée. Des extraits de ces ouvrages, insérés dans nos journaux des voyages, ont donné une idée des remarques de cet observateur. La 1re. partie de l'écrit que nous annonçons contient des notions nouvelles et intéressantes. Une esquisse topographique et pittoresque du port de *Rio de Janeiro*, et de la route qui conduit de cette ville à Villa-Rica, pendant un voyage fait en 1814; le récit d'un autre voyage fait en 1816 aux mines de plomb d'*Abaété*, et de ce lieu dans la province voisine de Goyaz, et parmi les Indiens *Xigriabas* et *Bororos;* des détails sur la découverte des diamans dans le district de *Serro de Frio*, et le *Sertaô* d'*India* et d'*Abaété*; sur l'exploitation et le rapport de cette branche d'industrie; un relevé indiquant la valeur des diamans extraits et vendus depuis 1740 jusqu'en 1822; de nouvelles notions sur la découverte du district des diamans dans les *Sertaôs*, ci dessus désignés, avec une rectification du récit de *Mawe* concernant les diamans célèbres par leur grosseur et qu'on y a trouvés; un règlement pour l'exploitation des mines de ce genre à l'*Arrayal* (village) de *Tijuco*, dans le Serro de Frio; un règlement pour le procureur fiscal auprès de l'administration des mines de diamans; un tarif qui en fixe la valeur; une dis-

sertation sur les phénomènes remarquables au moment du flux dans quelques contrées, et particulièrement sur le *Pororoca* du *Rio Guama*, dans la province du *Grand Para*, rédigée par Alexandre *Roiz Ferreira*, en 1792; une autre sur l'élévation du Brésil au-dessus du niveau de la mer, et sur les montagnes principales de ce pays; un tableau des revenus et des dépenses de l'empire; des détails sur différentes peuplades sauvages de ce pays; enfin, un vocabulaire de la langue *Coroatique :* tels sont les sujets traités par M. d'Eschwege. On voit que son recueil pèche par le défaut de plan et d'ensemble; c'est plutôt une collection de faits et d'observations éparses, qu'une description du Brésil. Encore la première partie, c'est-à-dire la narration des voyages de l'auteur en 1814 et 1816, est-elle la seule qui lui appartienne en propre. Les autres documens contenus dans ce volume ont été empruntés par M. d'Eschwege à des sources diverses, dont plusieurs sont officielles. Mais ces renseignemens portant presque tous un caractère d'authenticité, n'en ont pas moins d'intérêt, et nous en extrairons quelques-uns qui nous ont paru propres à jeter du jour sur la statistique et l'économie publique du Brésil.

Le tableau que l'auteur nous présente de l'intérieur de cet empire, sous le rapport des mœurs et de l'instruction des habitans à l'époque où il visitait la contrée, tableau trop conforme à ce qu'en ont dit les autres voyageurs, n'en donne pas une haute idée. L'instruction est à peu près nulle; on se borne à apprendre aux enfans à lire, écrire et compter; ils sont au surplus abandonnés aux soins des esclaves qui leur offrent presque toujours l'exemple du vice, exemple que leurs élèves ne sont que trop prompts à imiter. Les mœurs du clergé, dont la conduite est en général très-peu d'accord avec les devoirs de son ministère, sont bien loin de pouvoir contrebalancer cette funeste négligence. L'auteur visita dans son second voyage les eaux minérales dites *Bebedores*, dont la source est à environ une lieue d'Araxa, auprès d'un endroit appelé Serra dos Agudes. Il fait l'éloge de ces eaux, dont l'expérience a confirmé l'efficacité pour les baigneurs. Ce district d'Araxa, encore dans un état à peu près inculte, est de la plus grande fertilité; des pâturages nourrissent une multitude de bêtes à cornes, dont deux ou trois hommes suffisent pour surveiller plusieurs milliers. Ce sol excellent promet à la culture les moissons les plus abondantes. C'est dans ce district que l'on trouve

en quantité l'*Aroeira*, arbre dont le bois a la dureté du fer et est incorruptible ; son tronc s'élève jusqu'à 80 pieds de hauteur perpendiculaire, et a quelquefois 3 pieds de diamètre. Il ne faut pas toutefois le confondre avec l'Aroeira portugais (*Pistacia lentiscus*).

Les Indiens Bororos habitent principalement la province de Matto Grosso, non loin de Cuyaba; ils se divisent en plusieurs tribus, les Bororos, les Parisis et les Cavixis, qui parlent chacune une langue différente. Mais une partie de cette nation a formé des relations avec les Portugais, qui lui ont permis de s'établir dans la contrée qui se trouve entre le Rio Grande et le Paranaïba, près de la route de Saint-Paul au Goyaz, sous la condition de protéger les voyageurs contre la tribu sauvage des Cayapos. Ces Bororos, à demi civilisés, ont un directeur qui réside dans l'aldée ou village de Sainte-Anne, près du Rio das Velhas. Le peu de soin des préposés civil et ecclésiastique ayant causé le dépérissement de cette colonie, on l'a recrutée d'un grand nombre d'Indiens de l'Urugay, des tribus Caraia et Tapirapé, et plus tard d'un nombre non moins considérable d'indiens Xigriabas, venus du Sertâo de Bahia. Ceux-ci habitent la plupart l'aldée de Sainte-Anne. Les détails que donne M. d'Eschwege sur les habitudes et les usages de ces diverses races d'indigènes ont de l'intérêt. Les douanes de la province de Goyaz rapportent environ 11,000 crusades par an. — Le Rio das Velhas et le Paraïbuna sont des fleuves d'une grandeur médiocre, mais très poissonneux. A 5 lieues au-dessus de Registo, le premier des deux se joint au Quebre-Anzol qui, à une lieue de son embouchure, reçoit le Rio Santa-Juliana ; le Rio Claro se jette dans le Quebre-Anzol, à 2 lieues de l'embouchure de ce dernier. Le Rio Uberaba s'y jette à une grande distance au-dessous de Registo, du côté de la rive gauche. On n'a point encore déterminé la distance précise du point où le Rio das Velhas se réunit au Paranaïba. — Les neuf aldées des Indiens de ce district, savoir, celles de das Pedras, Estive, Bizarrâo, Boa Vista, Santa Anna, Corrego da Rossinha, Lanhozo, Uberaba et Baïxa, contiennent ensemble 85 feux, 109 familles et 435 âmes. Un recensement fait plus tard en 1821 donne pour résultat un total de 871 Indiens établis sur la route de Saint-Paul à Goyaz.

Le relevé du produit des diamans, depuis 1740 jusqu'en 1785, porte le bénéfice net de la couronne à 13,937,876 crusades,

pour 2,250,336 karats à 8,780 *reis* (à peu près 1 cent.) le karat. Depuis cette époque l'extraction des diamans, de 1786 à 1806, ne s'est élevée qu'à un produit de 475,645 karats, qui n'a pu qu'à peine suffire aux dépenses.

La hauteur moyenne de la chaîne de montagnes qui, à une certaine distance des côtes, s'étend depuis le cap Roque jusqu'à la pointe méridionale du Brésil, est évaluée d'après des observations répétées, à 3000 pieds au-dessus de la mer. Lorsqu'on a franchi ces montagnes, on se trouve sur le plateau élevé qui se prolonge de l'est à l'ouest dans toute l'étendue du Brésil. Un grand nombre d'observations barométriques ont donné pour résultat à M. d'Eschwege une hauteur moyenne de 2,500 pieds. Il déclare erronée l'opinion de la plupart des géographes qui attribuent à la province de Matto Grosso les plus hautes montagnes, et qui les croient liées à la chaîne des Cordilières du Pérou et du Chili; elles en sont au contraire séparées, suivant cet auteur, par de vastes plaines. Les sources de la Madeira, qui se dirige au nord vers le fleuve des Amazones, et celles du Paraguai, qui coule au midi vers la rivière de la Plata, ne sont éloignées les unes des autres que d'une demi-lieue, et l'élévation du point de partage des eaux est peu considérable. C'est du haut plateau du Brésil que s'élancent ses montagnes les plus élevées, dont les sommets les plus éminens atteignent jusqu'à 6000 pieds, et dont la direction principale est du nord au sud.

Les revenus du Brésil en 1810-1811 étaient évalués par an (provinces de Rio de Janéiro, Bahia, Pernambouc, Maranhan, Minas Geraës, Séara et Angóla) à 3,134,000,000 de réis (5,223,338 écus de Prusse, ou environ 20,893,332 fr.), et les dépenses à 2,762,744,765. Il y avait par conséquent un excédant de 371,255,235 réis. Mais le peu d'ordre dans l'administration des finances rendait cet avantage inutile.

La recette du trésor royal de Rio de Janéiro, pendant deux mois, depuis le 26 février jusqu'au 26 avril 1821, était de 989,987,558 réis, y compris ce qui restait au trésor le 26 février. La dépense s'élevait pendant ces deux mois à 955,235,551 réis. L'excédant en caisse au 26 avril montait à 34 752,006 r. — Les revenus du trésor de 1820 à 1823 ont augmenté de 285,570,000 réis sur l'exportation seule du café dans la province de Rio de Janéiro. Celle du coton, du café et du tabac a apporté au trésor, de 1821 à 1823, 69,865,377 réis. Elle

n'en rapportait en 1807 que 47,587,892. L'exportation du cuir, etc., dans la province de Rio Grande de San-Pedro, produisait pour le trésor, en 1818, une somme de 271,958,200 réis. AUBERT DE VITRY.

198. INSTRUCTION NAUTIQUE SUR LES PASSAGES A L'ÎLE DE CUBA et au golfe du Mexique, par le canal de la Providence et le grand banc de Bahama, avec 2 cartes; par W. STEETZ, anc. offic. de mar.

Les routes indiquées par cette instruction offrent un très-grand avantage sur les routes anciennes par le vieux canal, ou par le sud de Saint-Domingue et Cuba, et ces avantages sont aujourd'hui généralement appréciés par toutes les nations maritimes; les navigateurs français seuls les méconnaissent, sans doute parce qu'ils manquent de cartes et de données exactes. L'auteur a donc pensé que la publication des observations et relèvemens qu'il a faits pendant ses fréquentes traversées dans ces parages, où il s'est attaché à déterminer, avec une scrupuleuse exactitude, les gisemens des différens points, les heures, la force et la direction des marées et des courans en général, ainsi que les sondes, pourraient, avec les cartes, intéresser les marins. Mais les ouvrages sur la marine trouvant trop peu d'encouragement en France pour que l'on puisse, sans avoir une grande fortune, hasarder une publication, il a l'honneur de proposer à MM. les armateurs et capitaines de la marine marchande de souscrire à l'ouvrage ci-dessus indiqué.

Le prix du volume in-8., avec les deux cartes, qui sont à grand point (environ 4 pouces par degré de longitude) et lithographiées sera de 5 francs. La publication aura lieu un mois après le jour où l'éditeur aura acquis la certitude de couvrir ses frais par le produit de la souscription. On ne paiera rien d'avance. Le ministre de la marine a voulu encourager l'auteur en souscrivant pour 150 exemplaires. On souscrit à Paris chez Béchet aîné, libraire, quai des Augustins, n°. 57; à la librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc; et dans les départemens chez les principaux libraires.

199. HISTOIRE CHRONOLOGIQUE DES DÉCOUVERTES DES ÎLES ALÉOUTES, ou éloge du commerce russe de Sibérie, et notice historique sur le Commerce des fourrures. Prix, 10 roubles. Saint-Pétersbourg; 1823; Plavilsthikof.

Le capitaine Beringh est le premier qui ait fait connaître aux habitans de la Sibérie orientale la côte Nord-Ouest d'Amérique, et Tchirikof a démontré, en 1741, les avantages que l'on pourrait retirer de la possession de cette côte. Ces avantages, qui consistent en une pêche très-abondante de castors de mer, et des loutres, ont donné lieu à plusieurs expéditions entreprises par les négocians de Sibérie, et principalement à la découverte des îles Aléoutes. M. Berg a consacré ses loisirs à écrire la relation de ces expéditions. Il y a joint une notice historique sur le commerce de fourrures que les Russes exercent dans les îles Kouriles, Aléoutes et sur la côte Nord-Ouest d'Amérique. Cet ouvrage est enrichi d'une carte.

200. DÉTAILS SUR LA NOUVELLE-ZEMBLE; par M. ZAVALISCHIN. (*Sieverni Arkhif*, Archives du Nord, 1824, 13 et 14 juillet.)

Dans la Nouvelle-Zemble, la nature se présente sous l'aspect le plus sauvage: cette île ne consiste presque qu'en une chaîne de montagnes assez élevées. Le point de vue le plus attrayant se trouve en face de l'île de l'Amirauté, où l'on voit le mont Glazowsky, le plus élevé de tous, et dont je suppose que la hauteur est bien de 4,000 pieds. Les montagnes qui s'étendent vers le nord jusqu'au cap Nassawsky sont en grande partie couvertes de neige; le rivage méridional est beaucoup plus bas; on n'y voit plus aucunes montagnes hautes et escarpées; on y aperçoit seulement du *Noss Goussini* (le bec d'oie) au midi, une autre montagne non moins élevée que le Glazowsky et appelée par M. Litke *la première reconnue*, parce que, lors de son voyage, ce fut celle qui s'offrit la première à ses regards. La vue en est plus horrible que majestueuse; elle est couverte d'une neige éternelle, et la cime en est continuellement environnée d'épais brouillards.

Ces sombres et affreux déserts reçoivent une nouvelle teinte de tristesse des vapeurs qui ne cessent de couronner ce sommet de montagnes, et de la couleur rouge-pâle du rivage. Cette dernière particularité provient de l'ocre ferrugineuse et de la mousse rougeâtre qui croît sur les rochers, et dont la rudesse du climat arrête l'entière végétation.

La position de la Nouvelle-Zemble est généralement rapprochée du méridien. On n'y connaît jusqu'à présent que trois détroits auxquels les Samoïèdes donnent le nom de *Schars*. Au reste, on ne saurait affirmer qu'il ne s'y en trouve pas davantage, parce que le rivage offre tant d'aspects différens, en raison de la disposition irrégulière des montagnes, qu'il est très-difficile, à une distance de trois milles, de reconnaître un détroit resserré.

Le *Schar* ou *détroit de Matochkin*, divise la Nouvelle-Zemble en deux parties presque égales, la septentrionale et la méridionale. Sa largeur n'est point pourtant la même : à l'ouest elle est d'environ un mille et demi d'Italie, et, vis-à-vis le cap Ousky, elle n'est pas de 400 sagènes (300 toises à peu près). Sa profondeur en quelques endroits est de plus de 60 sagènes, et le fond est en majeure partie de gravier vert. Le cours de l'eau va de l'est à l'ouest, et bien que la mer s'élève jusqu'à 2 pieds, elle ne cesse pas de couler dans le même sens pendant le flux, mais seulement avec moins de vitesse. Au moment de sa plus grande rapidité, nous filâmes jusqu'à trois nœuds par heure. Ce phénomène vient sans doute du courant général vers l'occident, dont l'action continue empêche leur mouvement rétrograde pendant la pleine eau. Au reste la solution de ce problème n'exige pas tant un esprit philosophique que de fréquentes expériences sur le fait lui-même.

Sur ces bords l'on trouve une grande quantité de bois flotté, amené sans doute lors du débordement des fleuves de Sibérie à l'époque du printemps, et le détroit reçoit quelques petites rivières qui peuvent fournir d'assez bonne eau aux navigateurs. Ces particularités sont utiles à connaître pour ceux qui voudront hiverner dans ces parages. Il y a en outre un grand nombre de ruisseaux qui descendent des crevasses des montagnes ; ils sont couverts d'une neige si épaisse qu'on peut y marcher sans danger, et que l'eau coule par dessous comme sous l'arcade d'un pont.

Kostin-Schar est un détroit qui sépare une petite partie du rivage S-O. de la Nouvelle-Zemble, nommée *Zemlia Medjou*, *Scharskaïa* ou *Ostrof* (île), *Medjou-Scharsky*. C'est là que l'on voit actuellement le campement des marchands de Mézensk, qui y viennent pour pêcher le poisson et le chien-marin. Quelque fois ils y passent l'hiver entier, et à cet effet ils amènent avec eux des cabanes toutes faites.

La situation de l'île Medjou-Scharsky est basse; au midi l'on voit un petit golfe dont le rivage est si peu élevé, qu'au moment du flux, l'eau se répand si avant dans l'île que ce golfe semble former un détroit. C'est pour cette raison que les marchands l'appellent *Obmanni Schar*, c'est-à-dire le Détroit-Menteur.

Le troisième *Schar* ou détroit, est celui que les marchands connaissent sous le nom de Nikolsky, et qui sépare une petite partie du rivage méridional de la Nouvelle-Zemble. Cette partie séparée s'appelle l'île de Kussof, et l'on nomme cap Kussof sa pointe méridionale qui forme la côte septentrionale du détroit de Waïgat, situé précisément vis-à-vis l'angle aigu de l'île de Waïgat. Ce cap de Kussof est devenu remarquable en ce que le brick de guerre russe *la Nouvelle-Zemble* a failli y échouer contre un rocher situé presque directement au sud, à 6 milles d'Italie du rivage. Les marchands assurent qu'à partir de ce cap la côte tourne tout à coup vers le nord, avec une légère inclinaison vers l'est.

Les côtes de la Nouvelle-Zemble sont parsemées d'îles dont les plus remarquables sont l'*île du Prince d'Orange*, celle de l'*Amirauté*, autrement *Glazof* ou *Opotchipalof;* les petites îles de *Pankof* à l'embouchure occidentale du Schar *Matotchkin;* à l'entrée du *Kostin-Schar*, les deux îles *Podrèzof* et *Yartzof;* à la pointe méridionale de la Nouvelle-Zemble, celles de *Sakhan*, de *Brittwin*, d'*Oleny* (ou du cap Renny), et l'île de *Bratkof*. Le Kostin-Schar et les golfes de la côte sud renferment en outre une vingtaine d'autres îles disséminées çà et là, mais peu remarquables en raison de leur petitesse.

La mer, autour des côtes de la Nouvelle-Zemble, est divisée par l'île même en deux courans; le premier suit la côte méridionale, en passant par le détroit de Waïgat et le Schar Yougorsky; l'autre embrasse toute la côte septentrionale. Ils se réunissent ensuite pour prendre leur direction au nord-ouest, où j'ai dit que l'on voyait parfois des arbres charriés de la côte de Sibérie...

Cette disposition des courans est toute naturelle, celui du sud, obligé de passer par des détroits extrêmement resserrés, rencontrant une résistance bien plus forte que celui du nord. Les rivières qui se jettent dans la mer de Timansky (1), y contribuent aussi

---

(1) On nomme mer de Timansky cette partie de l'Océan glacial renfermée entre les côtes situées près de l'embouchure de la Petchora et la côte méridionale de la Nouvelle-Zemble.

puissamment. On a cru jusqu'en 1822 que la Nouvelle-Zemble était inaccessible à cause des glaces qui flottaient sans cesse autour d'elle, et cette erreur a été pour ainsi dire consacrée par les voyages infructueux du capitaine Lazaref en 1819, et du lieutenant Litke en 1821; mais les marchands de Mézensk, qui fréquentent les côtes de la Nouvelle-Zemble, affirment qu'au commencement de l'été, et presque vers la mi-juillet, les vents N.-E. amènent très-souvent de la mer de Kara des glaçons qui couvrent les eaux jusqu'à l'île de Kalgouïef; qu'au mois d'août, on en voit fort rarement, et que d'ailleurs ces glaces viennent en majeure partie de l'embouchure des rivières qui se jettent dans l'Océan.

En 1822, le brick la *Nouvelle-Zemble* ne rencontra aucune glace sur la côte N.-O. de l'île; en 1823, la mer en était également tout-à-fait dégagée jusqu'au détroit de Waïgat, et rien dans la mer de Kàr n'annonçait leur présence (1). Sans la fâcheuse catastrophe arrivée au brick la *Nouvelle-Zemble*, le lieutenant Litke aurait sans doute couronné ses illustres travaux par l'exacte description de la côte orientale de l'île.

Il est à remarquer que, dans les premières, le brick la *Nouvelle-Zemble* rencontra à la pointe septentrionale des plaines de glaces immobiles qui s'étendaient depuis le cap du Désir dans la direction moyenne nord et nord-ouest. La dernière année, il atteignit le 76° 48′ de latitude, et 61° 30′ de longitude orientale de Greenwich.

Voici les observations faites sur les vents qui règnent sur les côtes de la Nouvelle-Zemble : lorsque le vent nord-ouest est violent, il est accompagné d'une pluie fine. Le N.-E. impétueux amène les brouillards qui s'élèvent des plaines de glace. Lorsque ces deux vents sont calmes, le temps est serein. Le vent d'ouest ne souffle jamais sans que l'atmotsphère ne soit couverte de nuages et sans une extrême agitation des flots. Les vents d'est et de nord-est sont, à ce qu'il paraît, ceux qui dominent pendant l'été.

Le climat de la Nouvelle-Zemble doit être extrêmement rigoureux, mais pas autant que se le figurent un grand nombre

---

(1 L'approche des glaces est annoncée par une zone blanchâtre et égale de brouillards qui se fait voir à l'horizon. Les marchands appellent cette zone *nabill.*

de personnes. S'il faut en croire le récit des marchands, le froid n'est pas plus violent au Kostin-Schar qu'à Archangel.

Il est plus facile de donner des renseignemens exacts sur la température en été.

En 1823, pendant toute la navigation le long des côtes de la Nouvelle-Zemble, le baromètre ne varia que d'un pouce; sa plus grande élévation fut de 30, 32, le 11 août au *Schar* Matotchkin, par un temps calme et nébuleux; le thermomètre de Réaumur montrait alors $+ 4^{o} \frac{1}{2}$; — sa moindre élévation fut de 29, 32 le 16 août, dans la partie S.-O. par un léger vent du nord et un beau temps; le thermomètre marquait $+ 4^{o}$. La plus grande élévation du thermomètre eut lieu le 28 juillet par le plus beau temps et un léger vent du S.-S.-O. : elle fut de $+ 6^{o}$; la moindre $+ \frac{1}{3}^{o}$. Ce fut le 1er. août, lorsque le brick s'approcha des glaces vers la pointe septentrionale.

Au mois d'août, les jours furent en général très-sereins, ce qui favorisa beaucoup la navigation. Ceci doit paraître comme de luxe dans une contrée aussi inhospitalière; la nature semble même avoir un aspect étranger; car, à l'arrivée des glaces, l'atmosphère s'obscurcit aussitôt et se charge de brouillards, le mercure tombe au-dessous du point de congélation et tout prend les couleurs de la tristesse et de la mort.

Plusieurs penseront peut-être que dans ce pays, pendant la nuit d'hiver qui se prolonge plusieurs mois, règnent des ténèbres impénétrables : la nature a pris, au contraire, le soin de remplacer la lumière du soleil ; le long séjour de la lune au-dessus de l'horizon, les aurores boréales éclairent suffisamment la terre ; ceci est confirmé par les marchands eux-mêmes qui y passent l'hiver.

Pendant les deux dernières années de la navigation du brick *la Nouvelle-Zemble*, on ne vit que quelques auréoles boréales, tandis qu'en 1821, lorsque le brick se trouvait presque sans cesse engagé dans les glaces, elles étaient bien plus fréquentes. On a également observé qu'on en voyait beaucoup moins en Écosse depuis que les glaces s'étaient portées vers les côtes orientales du Groenland. Ces particularités confirment en quelque sorte l'assertion de M. Houbé, qui prétend que l'aurore boréale provient de ce que « le fluide électrique aggloméré sur les glaces, qui n'en » est point conducteur, se porte vers les régions supérieures de » l'atmosphère où il s'extravase. » Il est à désirer que l'on ne né-

glige point les expériences pour s'assurer de la cause de cet étonnant phénomène.

Les montagnes de la Nouvelle-Zemble sont formées d'une matière première argileuse ; elles sont une prolongation de la chaîne des montagnes Yougorsky, l'une des ramifications des monts Ourals. Il est connu que cette matière est la gangue de presque toutes les espèces de métaux; l'ocre de fer dissous dans de l'eau atteste la présence d'une grande quantité de fer. Le lieutenant Lavrof, expédié pour décrire le Schar-Matotchkin, rapporte que les deux fois qu'il passa près du cap Ousky, l'aiguille de la boussole éprouva une commotion ; ce qui donnerait à penser que près de cet endroit la terre recèle une mine d'aimant, ou bien une masse considérable de fer. — Dans certains endroits l'on trouve des molécules de cuivre élémentaire ; dans certains autres on rencontre sur le quartz de l'ocre vert de cuivre ; on y voit aussi des filons de soufre et du cristal de roche. Il n'existe point de charbon-de-terre au Matotchkin-Schar ; on assure que le Kostin-Schar en renferme une grande quantité.

Les marchands ayant annoncé qu'ils trouvaient au Matotchkin-Schar *une pierre verte* dont ils faisaient de la couleur, le lieutenant Lavrof reçut ordre de faire des recherches à cet égard; mais il n'a rien pu découvrir de semblable. Des pierres qu'il a rapportées, il en est une qui mérite une attention particulière : elle est de couleur de cendre, et, s'il faut en juger par sa légèreté, il est à présumer qu'elle est d'origine volcanique. N'en pourrait-on pas conclure que la Nouvelle-Zemble aurait primitivement renfermé des volcans qui se seraient éteints par la suite des temps ? Lors de son séjour au Matotchkin-Schar, pendant l'hiver de 1760, M. Razmouisslof sentit un jour une odeur de fumée; et au même endroit, en 1823, sur le brick *la Nouvelle-Zemble*, on sentit également une sorte d'exhalaison sulfurique. Il se pourrait donc bien qu'il y existât des volcans dont les éruptions seraient trop faibles pour être aperçues.

Un voyage dans l'intérieur de la Nouvelle-Zemble serait bien utile et bien intéressant sous le rapport de la géognosie.

L'île est très-pauvre en végétaux; la seule production qui y soit abondante, ainsi que dans toutes les contrées polaires, c'est la mousse. Sur la pointe méridionale, où le pays est en majeure partie protégé contre les vents du nord, et presque toujours exposé à l'action du soleil, on trouve beaucoup de petits bouleaux.

Le cochléaria y vient bien dans beaucoup d'endroits, ainsi que le *kamenil*, fleur d'un jaune agréable et seule parure de ces contrées sauvages et désertes.

Le défaut de végétaux dans la Nouvelle-Zemble y est cause de la rareté des animaux : ses principaux habitans sont l'ours blanc, la loutre et le chien-marin ; en fait d'oiseaux, l'on ne voit que la chouette de proie. En hiver, on trouve quelquefois des cerfs et quelques oiseaux, comme des mouettes, des canards, des cygnes ; et d'autres encore qui sont de passage et y font leurs nids.

Autrefois la pêche des loutres et des ours formait cette branche très-avantageuse de commerce, connue sous le nom de compagnie pour le commerce de la mer Blanche ; mais elle n'est plus exploitée aujourd'hui que par les marchands de Mézensk qui fréquentent le Kostin-Schar pour y pêcher des poissons et des chiens-marins.

Je termine ici la description de la Nouvelle-Zemble, dont la partie S.-E. seule reste encore inconnue. L'exploration de cette côte sera d'autant plus curieuse que jusqu'à présent personne ne l'a encore vue, à l'exception d'un marchand de Mézensk, dont la navigation n'a été du reste d'aucune utilité pour la géographie.

L'exploration de la mer de Karsk dans toute son étendue ne serait pas moins intéressante, puisque jusqu'à présent elle a passé pour impraticable. J'ose émettre ici une supposition : n'existe-t-il pas du cap *du Désir* au nord-est une longue chaîne d'îles qui, formant la prolongation de la chaîne de montagnes de la Nouvelle-Zemble, s'étendrait jusqu'à l'île de Koteln avec laquelle elle composerait ce vaste Archipel qui embrasse les côtes septentrionales de la Sibérie ? S'il faut en juger par le peu de profondeur de la mer de Sibérie et une certaine inclinaison de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zemble vers l'est, cette supposition ne manquerait pas de vraisemblance.

TOPOGRAPHIE, GÉODÉSIE, ARPENTAGE ET NIVELLEMENT.

201. Routier des îles Antilles, des côtes de Terre-Ferme et de celles du golfe du Mexique, rédigé à la Direction des travaux hydrographiques de Madrid, pour l'intelligence et l'usage des cartes qu'elle a publiées. 2e. édit., corr. et augm. de renseignemens très-récens, et d'une notice sur les courans de l'océan Atlantique; traduit de l'espagnol par M. F. C. Chaucheprat, enseigne de vaisseau. In 8. de 602 p. Paris; 1824; imprim. royale.

La publication d'un semblable ouvrage par les ordres de S. Exc. le ministre de la marine, d'après les avis et les conseils de plusieurs officiers supérieurs de la marine, et particulièrement de M. le contre-amiral de Rossel, suffit pour assigner son degré d'importance, et pour lui assurer un des premiers rangs parmi les ouvrages de marine édités en France. Rien n'égale en effet la précision avec laquelle les côtes, les vents qui règnent en différentes saisons dans les mers du Nouveau Monde, et les courans qui s'y rencontrent ordinairement, sont décrits dans cet ouvrage, ainsi que l'expérience l'a fait reconnaître. Les Espagnols ont beaucoup fait pour la navigation : leur intérêt et celui de leurs immenses colonies étaient pour eux des stimulans. L'on connaît d'ailleurs leur esprit observateur ; aussi rencontre-t-on parmi eux beaucoup de marins du premier mérite, et chacun sait la confiance qu'on doit leur accorder dans des ouvrages de ce genre. La direction des travaux hydrographiques de Madrid a entrepris une tâche immense: elle a publié de nombreuses cartes, et c'est pour servir à l'intelligence de ces mêmes cartes, comme pour en faciliter l'usage, qu'elle a également publié le *Routier* dont il est ici question. Toutefois ce Routier, tel qu'il est aujourd'hui, présente d'importantes corrections et augmentations faites par M. Chaucheprat, et puisées dans les archives de la marine française. Il y a joint à la fin du volume une notice de 89 pages sur les courans de l'Océan atlantique. Il a eu besoin de corriger tous les rumbs, relèvemens et gisemens de la variation de la boussole, et de rapporter les longitudes au méridien de Paris. Quant aux sondes, elles sont, il est vrai, données en brasses espagnoles; mais la conversion en mesures fran-

çaises est facile au moyen de l'indication générale contenue dans le livre. Nul doute que cette traduction ne soit un service rendu à la marine française. Le soin que les Espagnols ont apporté dans la rédaction de l'ouvrage est le même dans l'édition publiée par le traducteur. Non plus qu'eux, M. Chauchеprat ne se dissimule point qu'il est encore susceptible de quelques améliorations que le temps seul peut amener. C'est dans cette confiance qu'il attend des marins ses collègues l'indication des erreurs qui pourraient exister et des additions qu'il pourrait être important d'y faire encore. Pour nous, le seul regret que nous éprouvons, c'est de ne pas y voir une table complète des matières ou au moins une table des articles du 2[e]. livre qui est d'ailleurs assez volumineux. Quoi qu'il en soit, voici les objets dont il traite dans ses 9 articles ou chapitres. — Art. I[er]. *Notions générales sur les vents et les courans que l'on éprouve sur le globe, et particulièrement sur les côtes et les mers comprises dans ce Routier. — Instructions générales pour servir à la navigation dans les traversées des ports d'Europe aux côtes de l'Amérique.* — Art. II. *Guiane.* — Art. III. *Golfe de Paria et île de la Trinité.* — Art. IV. *Petites Antilles.* — Art. V. *Grandes Antilles.* — Art. VI. *Côte ferme depuis la pointe orientale de la côte de Paria jusqu'à Carthagène.* — Art. VII. *Côte ferme depuis Carthagène jusqu'au cap Catoche.* — Art. VIII. *Golfe du Mexique depuis le cap Catoche jusqu'a la baie St.-Bernard.* — Art. IX. *Côte septentrionale de la baie St.-Bernard jusqu'aux Tortugas.* — Supplément. *Courans de l'Océan atlantique.* Alex. B. du B.

202. Table pour calculer la Latitude d'un lieu par des observations de la polaire faites sur un point quelconque de son parallèle, construites sur les formules de M. Littrow; par A. Racine. In-4°. d'une f. $\frac{1}{2}$. Paris; 1824; Huzard-Courcier.

203. Mesurage trigonométrique et topographique de la Lithuanie et de la Courlande. — Le major gén. russe Von Tenner a été chargé du relevé d'une série de triangles dont les angles ont été déterminés avec la plus rigoureuse exactitude, et à l'aide des meilleurs instrumens, et dans laquelle se trouvent comprises trois lignes de station mesurées avec la plus grande précision : ces lignes embrassent Wilna, Polangen, Revel, Dorpat, etc., et elles seront continuées jusqu'à Kœnigsberg, Pétersbourg et Abo. (*Hertha.* Vol. I, cah. 1, 1825, p. 757.)

204. Longit. et latit. de Brzezina (en Bohème), par Aloys David. (*Abhandl. der Königl. Böm. Gesells. der Wissens.* Vol. VIII, 1822 et 1823.)

L'auteur détermina d'abord la différence des méridiens entre Brzezina et Pilsen, au moyen de signaux lumineux. Il trouva que le 1er. de ces deux points était plus oriental que le second de 57 secondes en temps, ou de 14′ 15″ en parties de degré. Comme la longitude de Pilsen est de 31° 3′ 15″ (celle de Paris étant supposée de 20°), il suit de là que la longitude de Brzezina est de 31° 17′ 30″.

La moyenne de trois hauteurs méridionales du soleil, prises les 5, 7 et 11 octobre 1821, donna 49° 48′ 52″ pour la hauteur du pôle ou la latitude de Brzezina. On eut 49° 48′ 55″ par la moyenne de trois distances zénithales de l'étoile polaire, observées les 7, 17 et 18 octobre, même année.

Pour obtenir la différence de niveau entre Brzezina, le Hradischt et les autres points, M. David compara le baromètre de Prague avec deux autres baromètres, dont l'un était de Fortin et l'autre de l'institut topographique de Munich.

Nous croyons devoir nous borner à quelques points principaux. Le sol du château de Brzezina est plus élevé de 165 toises de Vienne que la Moldau à Prague. La différence de niveau entre le Lycée à Pilsen, et la même rivière à Prague, est de 65 toises.

D'un autre côté, la Moldau est de 85 à 86 toises plus élevée que la mer à Cuxhaven, près de Hambourg, d'après des observations barométriques faites en 1788 et 1789. Ajoutons qu'on donne pour le rapport de la toise de Vienne à la toise de Paris, celui de 1560 à 1518, ou de 1000 à 973. Parmi les montagnes, citons celles-ci : Hradischtborg, hauteur au-dessus de la Moldau = 216 toises de Vienne; Arber, hauteur au-dessus de la même rivière = 655 toises, latitude = 49° 6′ 47″, et longitude = 30° 48′. Untersberg, hauteur = 859 toises, latitude = 47° 3′ et longit. = 30° 38′. Billy.

205. Triangulation de la ville de Prague et de ses environs, avec une carte en réseau trigonométrique, par Jos. Juettner. (*Abhandl. der K. Böm. Gesells. der Wissensch.*, vol. VIII, 1822 et 1823.)

Cet important travail est précédé d'un avant-propos de M. David, astronome de l'observatoire de Prague et secrétaire

de la Société des sciences de Bohême. Cette triangulation, dit M. David, comprend d'abord les triangles qui renferment Prague, ensuite ceux qui en embrassent les environs, ainsi que l'a fait voir la carte ou réseau trigonométrique qui vient à la suite. Pour avoir, ajoute-t-il, un aperçu de cette opération et être en état de placer exactement sur une carte les lieux désignés dans cette mesure géodésique, le secrétaire de la Société (M. David lui-même), de concert avec M. Juttner, a calculé en parties de degré, pour chaque point, sa différence en latitude et en longitude, par rapport à l'observatoire royal, au moyen des distances des mêmes points à la méridienne de cet observatoire et à sa perpendiculaire, distances évaluées en toises de Vienne, par M. Juttner; il convient sans doute de rappeler ici que l'observatoire a une latitude de 50° 5′ 18 ½″ et une longitude de 12° 5′ à l'est de Paris. Les distances en latitude aussi-bien qu'en longitude ont été calculées pour une sphère dont le rayon tient le milieu entre le rayon de l'équateur et celui du pôle. Ce rayon est de 3,358,567 toises de Vienne (environ 3,270,980 toises de Paris, ou 6,252,370 mètres.) Cette hypothèse, continue M. David, donne les distances en latitude aussi exactement que pour le sphéroïde aplati de $\frac{1}{310}$; à l'égard des distances en longitude, la différence est si peu de chose qu'on peut se dispenser d'y avoir égard dans l'usage de la géographie.

L'ordre suivant lequel les objets sont présentés dans le mémoire est le suivant : on trouve d'abord les triangles tels qu'ils sont représentés sur la carte, ensuite les distances à la méridienne et à la perpendiculaire; enfin les latitudes et les longitudes évaluées en degrés terminent cet important travail, auquel est jointe la carte ou réseau trigonométrique sous ce titre: Réseau trigonométrique des environs de Prague, levé en 1812 par M. Joseph Juettner, officier d'artillerie au service de l'Autriche, sur une échelle d'une ligne pour 100 toises, mesure de Vienne. BILLY.

206. POSITIONS TOPOGRAPHIQUES de quelques montagnes de la Lombardie, par B. ORIANI. (*Éphém. de Milan*, 1824, appendice, page 1-14.)

Ces positions au nombre de 108 reposent sur deux triangulations exécutées par les astronomes de Brera, de 1788 à 1791, et de 1803 à 1806. Les trois coordonnées des sommets les plus

élevés de ces montagnes sont leur distance, suivant la méridienne, à la cathédrale de Milan, leur distance perpendiculaire à cette méridienne, la terre étant supposée sphérique; enfin leur élévation au-dessus du niveau de la mer; d'où l'on a déduit par le calcul la latitude de chaque sommet, sa longitude, sa distance directe à la cathédrale de Milan, et l'azimuth sous lequel on l'aperçoit depuis cette position. On voit que le mont Gavio, le plus élevé de ceux qui sont rapportés dans la table, a une élévation de 1838 toises.

PLANS ET CARTES.

207. Carte générale des Etats-Unis mexicains et des Provinces-Unies de l'Amérique centrale; rédigée par M. Brué, géogr.; une feuille colomb. Paris, 1825, chez l'auteur, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 9, et chez les principaux marchands de cartes.

Cette jolie carte ne fait pas moins d'honneur à M. Brué sous le rapport de sa composition que sous celui de son exécution, qui ne laisse rien à désirer tant pour la netteté que pour le fini de la gravure. Elle s'étend depuis le 2° au 44° de latitude, et du 94° au 128° de longitude, de manière à présenter tous les États mexicains, dont la limite avec les Indiens et les États-Unis est tracée d'après les documens les plus récens. La bordure de la carte coupe le Yucatan et la province de Guatimala; mais dans un grand cartouche tout l'isthme est dessiné plus en grand. Un autre petit cartouche présente les îles Revillagigedo.

Une note apprend que les côtes qu'offrent les deux parties de cette carte sont tirées de huit cartes publiées au *Deposito Hydrografico* de Madrid de 1807 à 1820, et de deux cartes publiées à Londres en 1822 et 1824. L'intérieur du Mexique est tracé d'après la grande carte de M. le baron de Humboldt; les cartes de Tanner, du colonel Poinsett et d'Arowsmith ont fourni à M. Brué quelques détails. Le territoire des États-Unis à l'est de la Cordilière et au nord du Nouveau-Mexique, est tiré des cartes qui accompagnent le Voyage du major Long, et de l'atlas américain par Tanner; le Voyage de M. Roquefeuille a fourni des détails sur la Californie. L'intérieur de Guatimala est tracé d'après les ouvrages de Juarros, de T. Strangways, des cartes

anglaises, et sur diverses notes et renseignemens recueillis par M. de Humboldt, dont les généreuses communications sont si utiles aux savans de tous les genres. D.

208. Nouvel atlas de la France. Cartes des 86 départemens et des colonies françaises, précédées des cartes de la Gaule, de la France ancienne et de la France actuelle, par MM. Aupick et Perrot : chacune est accompagnée d'un tableau statistique et historique. 66 départ. ont déjà paru, et l'ouvrage sera terminé en août 1826. La 21e. livr. in-fol. de 3 feuil. comprend les départemens de la Vendée, du Tarn et du Lot, et la 22e. les départemens de la Manche, de la Charente et de la Haute-Vienne.

Nouvelle souscription ouverte jusqu'au 1er. octobre prochain. Les nouveaux souscripteurs recevront successivement, à partir d'avril, deux livraisons par mois, ainsi qu'elles sont détaillées au nouveau prospectus. Prix des deux livraisons, 12 fr., *et après le 1er. octobre fixe*, 14 fr.

Toutes les cartes, avec le texte disposé autour de chacune, se vendent séparément ; savoir : celle de chaque départ., 2 f. 50 c. — Celles de la Corse, de chaque colonie française, et celle de Saint-Domingue, qui paraîtra séparément en août prochain avec une description statistique et historique, 4 fr. — Celle de France, par départemens et divisions militaires, format *grand-aigle*, texte et carte, 14 fr. Et pour les personnes qui souscriront à ladite carte avant le 1er. août, 12 fr. On souscrit à Paris, chez l'éditeur L. Duprat-Duverger, rue des Fossés-S^{t}.-Germ.-des Prés, n°. 13.

209. Route de Paris a Reims; par Picquet. Paris; 1825; chez Picquet.

210. Plan topographique du Calvaire. Paris; Mme. Formentin.

211. Nouvelles cartes de la Norvège. Deux officiers norvégiens s'occupent en ce moment à publier des cartes spéciales des bailliages isolés de la Norvège, lesquelles ont pour base les mesurages géographiques les plus récens. (*Hertha*. Vol. 1, cah. 1; 1825; p. 74.)

212. Carta geografica della Dalmazia e Stati vicini. Carte géographique de la Dalmatie et des États voisins. Prix lir. 2 50. Ital. Milan; 1825; Vallardi.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

213. Inquiry into the principles of the distribution of wealth. Recherches sur les principes de la distribution de la richesse, qui tendent le plus immédiatement au bonheur de l'humanité; ces principes appliqués au système proposé récemment d'une égalité volontaire de richesses; par W. Thompson. In-8°. Prix 14s. Londres; 1814; Longman et compagnie.

214. Sur le moyen de venir au secours de l'Agriculture, réduite à vendre aujourd'hui son principal produit au-dessous des frais de culture. In-8°. de 4 f. Nancy; 1825; Haner.

215. Petit traité théorique et pratique sur les monnaies et sur les calculs relatifs; suivi d'un tableau indiquant le titre, le poids et les valeurs des principales monnaies d'or et d'argent qui ont cours dans tous les pays; par J. B. Juvigny. 2e. édit., revue et augmentée. In 8°. de 5 f. ½. Paris; l'auteur, F. Didot, etc.

216. Der Handel als Quelle des National-Einkommens. Le commerce considéré comme la source du revenu national; par Gr. W. Weber. In-8°. Tubingue; 1824; Osiander.

Cet ouvrage fut composé à l'occasion d'un concours ouvert, en 1818, par la Faculté des Sciences économico-administratives de Tubingue, sur la question suivante: « Jusqu'à quel point, » et comment le commerce intérieur contribue-t-il à l'accroissement de la richesse nationale? ou doit-on attribuer cet accroissement aux seules relations commerciales avec les pays » étrangers? (*Rev. encyclop.*, sept. 1821, p. 648.)

217. Ueber Gestüts und Züchtungskunde. Sur les haras; par J.F. Dietrichts. Gr. in-8°., 27 f. ½. Prix 4 fl. 40 kr. Stuttgard; 1825; Metzler.)

218. Élémens d'économie privée et publique, ou Science de la valeur des choses, et de la richesse des individus et des nations, par E. F. G. de Cazaux, in-8. de 251 p.; prix, 4 fr. et 5 fr. par la poste. Paris et Toulouse; 1825. Mme Huzard et Douladoure. Le 2e. livre se vend séparément sous ce titre: *Comptabilité de la fortune à l'usage de quiconque possède et*

spécialement des propriétaires ruraux. Prix, 1 fr. 25 c. et 1 fr. 50 c.

Le doute appelle l'examen. Lorsque l'esprit d'observation y préside, alors l'objet en question est vu sous toutes ses faces, et il est impossible que l'on ne trouve pas des aperçus nouveaux. Si à ces motifs sont joints ceux qui naissent des circonstances, si l'action de l'esprit se porte sur une science nouvelle dont les principes sont peu fixes, et qui n'a eu qu'un ou deux organes, alors les résultats sont immenses. C'est surtout lorsqu'il s'agit d'économie publique, science encore à créer, que ces réflexions peuvent s'appliquer.

Un article de nous inséré dans le Bulletin de juin 1824 exprimait un doute sur la question de savoir si l'évaluation en argent était la mesure commune des objets matériels, ou, en un mot, si le prix exprimait la valeur des choses échangeables : ce doute a éveillé l'attention de l'estimable auteur dont nous analysons l'ouvrage, et ce doute a fait naître un nouveau livre que nous tâcherons de faire connaître à nos lecteurs.

L'ouvrage de M. de Cazaux se divise en trois parties comprises en autant de livres. Le premier traite de la valeur des choses et de la richesse; le second, qui embrasse tout ce qui tient à la comptabilité de la fortune, reproduit en partie l'ouvrage dont nous avons rendu compte en juin, mais avec beaucoup d'améliorations. Dans le troisième, l'auteur cherche à signaler les causes qui peuvent influer sur l'accroissement ou la perte des richesses des particuliers ou des gouvernemens. Nous ne ferons que le suivre à l'égard de quelques points qui appellent plus spécialement notre attention, et qui se trouvent discutés dans le premier et le troisième livres. Il y a long-temps qu'on a dit qu'il serait à désirer qu'en économie politique on pût donner une définition des mots *valeur* et *prix*. Plusieurs auteurs ont été jusqu'à prétendre que la distinction entre ces deux mots abstraits comprenait toute la science économique. Nous n'attachons pas à la rigueur du sens de ces mots autant d'importance; mais nous aimons les efforts qui tendent à fixer les idées sur les mots, parce que des acceptions bien nettes et bien distinctes, en précisant les idées, servent à faire mieux comprendre l'essence des choses.

M. de Cazaux s'étonne, au début de son livre, de ce que les savans contestent à l'argent la propriété d'être la mesure com-

mune des objets échangeables. La vente de l'un de ces objets se fait à un court intervalle de temps et de lieu : acheté hier à 2 fr. la livre à Paris, il est revendu le même jour à St.-Denis 2 fr. 40 c.; quelle sera la valeur de la chose? Sera-ce le prix de la 2e. vente? Le premier prix n'exprimait donc qu'une valeur relative, puisque voici un nouveau prix qui vient modifier la valeur, sans altérer la chose : donc ce second prix n'est qu'une valeur relative nouvelle qui se compose de nouveaux élémens. M. de Cazaux croit que la différence de valeur d'une même chose ne dépend que d'une circonstance, la transportabilité ; c'est méconnaître d'autres termes de comparaison des choses commerçables.

Cette idée de regarder la transportabilité plus ou moins grande d'une marchandise comme devant diminuer la différence des valeurs de cette marchandise dans un temps donné, est heureuse, claire et exprimée avec une sage mesure. C'est encore un aperçu fin d'avoir, dans une note, comparé le prix de l'or et du blé pour se faire un élément qui fasse approximer le degré de transportabilité des deux objets. Le kilogramme d'or vaut 3,444 fr. 44 c.; le kilogramme de blé vaut 20 c. ; donc l'or a une valeur 17,222 fois plus transportable que le blé (bien conclu). Mais vouloir qu'il le soit en raison du volume ; non, c'est une erreur, parce qu'à l'encombrement près, un cheval, un mulet, une voiture ne transporteront pas un poids 26 fois plus grand d'or que de blé, quoique l'or pèse sous un même volume 26 fois plus. L'auteur discute la question de la valeur de l'argent et des choses, et arrive à cette conclusion que nous n'adopterions qu'avec des modifications qui altèreraient la généralité de son principe : *L'argent est la vraie mesure de la valeur relative des choses en divers temps ou en divers lieux : seulement, dans l'appréciation de cette valeur, il faut avoir égard à l'intérêt courant auquel il se place :* mais cet intérêt courant, qui pourra le fixer? La difficulté de déterminer le taux réel de l'argent est une des plus grandes qu'on puisse se proposer. Peut-être la vérité est-elle, sur cette question, que *le véritable taux de l'intérêt est celui de la terre.* Si une autre forme de prêt offre un taux plus élevé, *la différence entre le taux d'un prêt quelconque et le loyer de la terre est la prime du risque; et, comme la crainte exagère,* cet élément fait élever ce taux souvent au-delà du *risque réel.* Je n'adopterai pas la définition de la richesse que M. de Cazaux donne, en disant : *c'est le pouvoir de se procurer les choses qu'on désire.* C'est la

richesse de l'or qui n'est pas la seule, puisque chaque mode de posséder crée un genre de richesse. Le troisième chapitre du premier livre contient des dispositions plus ou moins plausibles, mais en général meilleures que celles des précédens économistes.

Dans le troisième livre, *des causes qui modifient les richesses, soit des états, soit des particuliers*, on trouve renfermées un grand nombre d'observations plus ou moins dépendantes de l'économie publique. Ce sont des idées fixes sur plusieurs doctrines économiques et administratives que l'auteur rattache à son sujet: ainsi il traite de l'instruction considérée comme influant sur le développement de la fortune publique, des corporations, et du luxe comme cause de la richesse, parce qu'il ne peut se satisfaire que par la production qui elle-même anime le travail.

Nous nous bornerons au troisième chapitre qui traite du commerce de nation à nation.

L'auteur admet, contrairement aux doctrines modernes, qu'une sage prévoyance doit commander des prohibitions toutes les fois que notre industrie ne peut pas lutter avec l'industrie rivale. Ce qu'il dit nous a paru bien conçu. Il n'adopte pas, comme M. Férier, l'absolutisme des prohibitions; son système est mixte. En gardant ainsi un *mezzo termine*, voici ce que la pratique conseille; les prohibitions ne doivent pas atteindre les marchandises encombrantes; mettre en faveur de l'industrie nationale *un impôt* qui devient une prime, c'est servir les besoins du fisc et entretenir une utile rivalité; mais il ne faut jamais l'élever au point où le monopole intérieur fatiguerait la consommation. S'agit-il d'objets d'une grande valeur sous un faible volume, on peut prohiber; et, dans le cas de saisie, l'exorbitance de l'amende devient un frein pour la cupidité. Il faut que l'amende fasse craindre au fraudeur la perte de sa fortune en cas de récidives. Je trouve dans les chapitres 4 et 5 que l'auteur, parlant toujours des causes de la fortune publique, assigne comme telles le travail, la population, les machines, la concurrence, l'action de l'industrie, les encouragemens à l'agriculture, les dépenses des riches, les effets de la thésaurisation; toutes ces matières sont traitées si succinctement que ces chapitres ne se prêtent pas à l'analyse.

Je passerai, comme au-dessus de la sphère de mes considérations, le chapitre 6 sur l'évaluation de l'intelligence de l'homme en capitaux; moins encore la matière du septième sur la suspension

des travaux m'occupera-t-elle. On a tout dit sur l'impôt et sa comptabilité.

Je n'aborderai pas non plus l'aride distinction des capitaux partiels qui remplit le chapitre neuvième. Je m'arrête au chapitre où M. de Cazaux parle de l'emprunt et des dettes publiques. On a dit que, quand en France un particulier entreprenait de former un établissement, rarement ses combinaisons s'assortissaient avec ses moyens ; dans ce cas, il fait la fortune de celui qui vient après lui C'est ainsi que si Law, revenant à la vie après un siècle, voyait ses projets de finance généralement adoptés par tous les gouvernemens, et cela parce que ces projets ont enrichi l'Angleterre ; si Law, dis-je, était témoin de ces moyens de prospérité, instruit par l'expérience, il dirait : la voie des emprunts a donné un grand débouché à l'Angleterre : elle a créé le crédit ; elle a été une machine à vapeur financière productive, lorsque les autres moteurs secondaires sont en harmonie avec elle ; mais elle perdra l'Angleterre et tout État qui exagèrera le crédit fictif au delà du crédit réel, dans des proportions supérieures à la reproduction du pays, ou, en d'autres termes, qui ne fera pas reposer son système de crédit sur la nécessité de la mise en présence des capitaux et des valeurs qu'ils doivent solder.

Le livre de M. de Cazaux, quoique composé un peu précipitamment, appelle la réflexion ; soit qu'on adopte ou qu'on rejette, on est entraîné. On débat ces matières chaque jour; mais les écrivains qui en parlent ne frayent pas tous comme lui une route nouvelle. L'ornière est là et on la suit. BERTHEVIN.

219. DISSERTATION SUR LES PRINCIPALES BASES DE LA PROSPÉRITÉ DES ÉTATS, par M. KISSLOF. (*Journ. hist., statist. et géogr. de Moscou. Istoritcheskoï, statistitcheskoï i geographitcheskoï Journal*, février, mars, avril, mai et juillet 1824.)

Cet écrit étant le premier de ce genre, composé par un écrivain russe, qui soit parvenu à notre connaissance, nous avons cru devoir laisser parler M. Kisslof, en l'abrégeant, afin que l'on pût juger de la manière dont on envisage en Russie les grandes questions de l'économie politique. Nos lecteurs remarqueront, sans qu'il soit besoin de les signaler, les points de la doctrine de cet auteur qui manquent de clarté, comme ceux où il se trouve en contradiction avec l'état actuel de l'opinion.

Caractères et signes de la véritable prospérité des États. — La prospérité des États jaillit de trois sources uniques, la morale,

la législation et la religion. Les arts, les sciences, la civilisation contribuent beaucoup sans doute à nous créer une existence heureuse et tranquille, mais alors seulement que la société repose sur ces bases indispensables. Bien au contraire les plus brillans progrès dans les sciences et les beaux-arts, l'état florissant de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, la gloire militaire, en un mot tous les indices de la prospérité publique, lorsqu'ils sont combinés avec la corruption générale, une législation vicieuse, de fausses idées sur l'Être suprême et sur la religion, doivent tôt ou tard entraîner la ruine d'un peuple. L'histoire et surtout celle des Romains, confirme cette vérité. Il s'ensuit donc que juger de la force de l'existence politique d'une nation par le degré de sa prospérité extérieure est juger sur les apparences, puisque plus cette prospérité a d'éclat extérieur, et plus est prochaine l'époque de la décadence. Il en est des États comme de toute chose créée; ils sont soumis à la même loi : l'existence d'une chose n'est rien autre que le passage de son essence à son apparition extérieure dans le monde visible; elle a trois périodes.

1) *L'unité d'existence*, ou l'état d'un peuple qui n'a point encore reçu d'organisation civile.

2) *L'extension* ou le *développement*; c'est la période ou l'âge dans lequel se trouvent les peuples qui ne sont point encore parvenus à l'état florissant.

3) *La plénitude d'existence.* Cette période a lieu lorsque l'Etat a atteint une situation florissante, c'est-à-dire le plus haut degré possible de prospérité apparente, par le développement de ses propriétés internes et de circonstances fortuites.

Tout ce qui se trouve sous l'empire de la sensibilité est subordonné à cette loi. Chaque être physique ou moral a ses périodes de croissance et de dépérissement; aucune des institutions humaines, de quelque genre qu'elles soient, n'en est exempte; les croire éternelles et vouloir les rendre telles, c'est se jeter dans l'impossible : leur plus ou moins longue durée doit déterminer le degré de leur perfection.

La Suède et la Chine sont les seuls pays où *la loi d'extension* semble n'avoir pas eu son entier effet; aussi, tant sous le rapport de leur organisation, que sous celui de leur histoire, ce sont ceux qui me semblent devoir attirer davantage l'attention des politiques. Le premier dément l'opinion de ceux qui, sans faire attention à la différence de l'esprit des peuples et des circonstances, vou-

draient une seule forme de gouvernement pour tout le genre humain; qui voudraient soumettre au régime monarchique les braves, les valeureux habitans de l'Helvétie, brûlans d'amour pour la patrie et la liberté, et donner le régime républicain aux timides Chinois esclaves de l'habitude et de la subordination. Quoi qu'il en soit, la progression successive de la civilisation chez les peuples est une condition indispensable. Ses progrès plus ou moins tardifs, de même que ses bornes, ont pour proportion les facultés de chaque nation, et les circonstanees exterieures de son existence; la douceur du climat, la fertilité du sol ont une grande influence sur la civilisation. Les Grecs ne furent pas long-temps à profiter des lumières des colons venus de l'Asie mineure et de l'Égypte, tandis que les Lapons et les Sibériens, sans cesse occupés de besoins matériels, sont encore plongés dans la plus profonde ignorance, malgré tous les efforts du gouvernement pour les en tirer. Le second signe de la prospérité publique est la grandeur d'un État, sur laquelle on a des idées aussi fausses que sur la civilisation des peuples. L'histoire entière des temps anciens et modernes atteste que jamais les gouvernans n'ont su la proportionner à la force réelle de leurs États, ni pensé aux suites de leurs conquêtes, mais qu'ils ont toujours agi en se conformant aux événemens présens. Ces résultats n'ont été que trop souvent funestes aux vainqueurs et à leur postérité. La monarchie d'Alexandre fut détruite par ses généraux devenus trop puissans. Charles XII, à force de victoires, épuisa toutes les ressources de sa patrie, et l'entraîna presque dans sa chute.

D'autres peuples guerriers, par exemple les Romains, ont mis plus de ménagemens, plus de prudence dans l'accroissement progressif de leur puissance, ce qui semblerait contredire ce que nous venons d'avancer. Mais si la chute de cet empire n'eût pas été déterminée par la soif démesurée des conquêtes et par la corruption des mœurs; si le gouvernement avait établi la grandeur de l'État sur des bases plus solides, elle eût été lente et progressive comme le sera problablement celle de la Chine, qui, ennemie des conquêtes, subsiste depuis quelques milliers de siècles. Il arrive souvent qu'un peuple possède des limites qui lui sont prescrites par la nature, témoin plusieurs États de l'Europe qui sont séparés des autres, par des mers, des chaînes de montagnes, de grands fleuves, etc., bornes qu'il est imprudent et dangereux de franchir. Toutefois les moyens d'extension sont

la voie des armes et celle des traités. C'est ainsi que Pierre Ier. s'efforça toujours d'étendre sa domination du côté de la mer Baltique, tant pour se procurer un commerce maritime que pour s'arrondir de ce côté. La vaste étendue des États et leur grande population ne prouvent pas plus leur puissance que la solidité de leur existence politique. La monarchie des Perses est anéantie par Alexandre; l'empire des Mogols disparaît devant Schah Nadir. Il est donc démontré que la prospérité n'est réelle qu'autant que les signes extérieurs s'accordent avec les signes intérieurs qui sont : 1°. la moralité publique, les vertus domestiques et civiles; 2°. des lois sages conformes à la nature humaine et surtout au caractère du peuple pour lequel elle ont été instituées; 3°. un culte qui, en prescrivant des préceptes pour atteindre la béatitude dans un autre monde, persuade aux hommes qu'ils peuvent jouir d'un véritable bonheur dans celui-ci, en remplissant tous leurs devoirs. C'est donc sur ces signes intérieurs qu'il importe aux politiques de fixer d'abord leur attention.

Suit une longue dissertation sur les trois formes de gouvernement anciennement reconnues; l'auteur ne balance pas à donner la préférence au gouvernement monarchique.

VOYAGES.

220. Journal des voyages, ou archives géographiques du 19e. siècle, etc.; par une Société de géographes et de voyageurs etc. Octobre, novembre et décembre 1824.

Le cahier d'octobre, ou 72e. de la collection, contient : 1°. *Mémoires et Notices.* L'excursion dans l'intérieur de l'île de Sumatra, de Mannar à Pasummah-Lebar et au sommet du Gunung-Dempo, faite dans l'année 1817, par E. Presgrave, d'après les ordres de sir T.S. Raffles, lieutenant gouverneur du fort Marlborough, extraite et traduite.—Voyage d'Orenbourg à Bukara en 1820. 2°. *Ouvrages et analyses.* Mémoires d'une captivité parmi les Indiens de l'Amérique du nord, depuis l'enfance jusqu'à l'âge de 19 ans, enrichie d'anecdotes relatives aux mœurs et coutumes, accompagnée d'une description du sol, du climat, des productions végétales des contrées situées à l'orient du Mississipi, par John Hunter. Londres, 1823, 1 vol. in-8°. de 446 pages.

Examen de deux cartes d'Italie, publiées à Milan, en 1820, et à Rome en 1824. 3°. *Évènemens mémorables.* Ouragan à l'île de France; naufrage du brick le Delight; perte du vaisseau américain l'Édward-Newton; naufrage du brick le Mount-Stone. 4°. *Variétés, Mélanges.* Extrait des séances des 2 et 16 juillet 1824 de la Société de Géographie; lettre de M. James G. Jackson à M. Jomard; combat entre un pêcheur et un alligator; serpent extraordinaire; habitans lunaires; fondation d'une nouvelle ville en Géorgie. 5°. *Gazette géographique.* Voyage de M. Éd. Rüppel en Égypte; lettre de M. Chaumette-des-Fossés, à M. Roux, membre de la Société de Géographie; lettre de M. Pulfer, maître charpentier du vaisseau de S. M. B. la Fury; extrait d'une lettre de l'un des officiers sous les ordres du cap. Parry; réflexions sur l'expédition actuelle des capitaines Parry et Lyon; empire des Birmans.

Le cahier de novembre ou 73e. de la collection contient: 1°. *Mémoires et Notices.* La suite de l'excursion dans l'intérieur de l'île de Sumatra, de Mannar à Pasummah-Lebar et au sommet du Gunung-Dempo, etc. La relation d'un voyage fait à Paramaribo, dans la province de Surinam, par A. Waller. 2°. *Extraits et Analyses.* Relation d'un voyage à pied en Russie, en Sibérie, aux frontières de la Chine et au Kamtschatka, pendant les années 1820, 1821, 1822 et 1823, par le capitaine John Dundas Cochrane; mémoires du capitaine Peron, sur ses voyages aux côtes d'Afrique, en Arabie, à l'île d'Amsterdam, aux îles d'Anjouan et de Mayotte, aux côtes nord-ouest de l'Amérique, aux îles Sandwich, à la Chine, etc. 3°. *Évènemens mémorables.* Relation du tremblement de terre à Alep, par M. Derché, 2e. drogman du consulat général de France; naufrage d'une jonque chinoise. 4°. *Variétés, Mélanges.* Notice sur le général Bacler d'Albe, lue à la Société de géogr., le 15 oct. 1824, extrait des séances de cette Société du 6 août et 3 septembre 1824; 5e. *Gazette géographique.* Expédition de M. de Beaufort dans l'intérieur de l'Afrique, par la voie du Sénégal; nouvelles des vaisseaux de découvertes *la Fury* et *l'Hécla*; retour inopiné du capitaine Lyon; nouvelles de l'expédition du capitaine Parry; extrait d'une lettre de M. Duranton sur un voyage au rocher de Félou; exploration de la côte occidentale d'Afrique; mort du docteur Oudney.

Le cahier de décembre ou 74e. contient: 1°. *Mémoires et notices.* Une notice sur Méhémet-Beg et sa carte du Kordoufan, par M. Rüppell; extrait d'une lettre de ce voyageur adressée au baron de

Zach; voyage à Timbouctou, par le cap. Jon. Washington Muggs, citoyen des États-Unis; ambassade de M. Dupuis à Coumassie, auprès du roi des Ashantées. 2°. *Extraits et analyses.* Mon émigration aux États-Unis, par Louis Gall; voyage en Cochinchine, par John White, lieutenant de la marine des États-Unis; notice sur la Guyane française, extraite du mémoire de M. Noyer, sur cette colonie. 3°. *Évènemens mémorables.* Tempête des 18 et 19 novembre en Suède et à Saint-Pétersbourg. 4°. *Variétés, Mélanges.* Extrait des séances des 1er. et 15 octobre de la commission centrale de la Société de géographie; séance générale de la Société de géographie; notice supplémentaire sur le général Bacler d'Albe; rapport fait à la Société de géographie sur la mesure géométrique de la hauteur au-dessus de la mer de quelques sommités des Alpes, par M. Coraboeuf, chef d'escadron; éruption d'un Bog. 5°. *Gazette géographique.* Lettre de M. Rüppell; extrait de trois lettres de M. de Beaufort; nouvelles de l'expédition de la corvette la Coquille; annonces bibliographiques. SUEUR-MERLIN.

221. DER FUSSWANDERER, etc. Le voyageur à pied, ou la manière de voyager; pélerinage du Brisgau jusqu'à Zug; par L. FECHT. In-8°., 1 flor. Heidelberg, 1824. Groos.

222. MAGAZIN FOR REJSEIAGTTAGELSER. Magasin pour les relations de voyage; publié par R. NYERUP. Tom. I—IV. In-8. Copenhague; 1820-24; Brummer.

Nous avons déjà fait connaître séparément plusieurs articles de cet ouvrage périodique; il sera bon de jeter maintenant un coup d'œil sur la collection entière. Le Magasin publié par M. Nyerup se compose de relations originales de voyageurs danois : ces relations ne sont pas toujours très-importantes; il y en a un grand nombre qui paraissent plus propres à fournir une lecture légère et agréable qu'à contribuer aux progrès de la géographie. L'éditeur admet aussi d'anciennes relations faites par des Danois célèbres. On remarque dans les quatre volumes qui ont paru jusqu'à présent plusieurs lettres écrites par le professeur Rask dans ses voyages en Europe et en Asie; des lettres du missionnaire danois Rosen dans l'Inde, dont nous avons parlé en détail; des lettres du Bengale; les fragmens d'un voyage en Angleterre par M. Rawert, avec cinq planches qui représentent des machines; des fragmens d'un voyage en France et en Italie par M. Estrup; fragmens d'un journal de voyage, rédigé pendant

une excursion sur la côte septentrionale de l'Islande; une notice sur l'île de Grimsoe par M. Faber, dont nous avons donné l'analyse; notes sur un voyage en Sélande, Fionie et Jutland, par le professeur Finn Magnusen; des fragmens d'un voyage en Norvège, par Pram; des lettres écrites de France et d'Espagne, par Lemming, jeune orientaliste, mort à Madrid où il s'était rendu pour profiter des manuscrits orientaux de la bibliothèque de l'Escurial; voyage aux Indes occidentales, par West, botaniste. Parmi les articles de mœurs on remarque une notice sur les usages des noces dans les îles Faroer, par M. Lyngbye, et la description du *Nautchet*, ou de la fête donnée en 1820 par un riche négociant hindou à Calcutta, appelé Ram Rutten Mullick, pour célébrer le mariage de son fils. Il y a dans le tom. I une excursion de M. Estrup dans les *sept Communes*, canton montagneux du Véronais, entre Vérone, Trente et Vicence, peuplé, selon la tradition, d'habitans descendus des Cimbres. Cinquante mille individus y habitent douze villages qui ont des noms étrangers, tels que Volchenar, Vulchestin, Postumann, Gorlacti, Kriecharbise, etc. Dans les noms de familles il y a des Cimberlini, Cumerlaiti, Cumerla et Cumori, noms qui paraissent contenir le mot de Cimbre. Marco Pezzo, qui a publié à Vérone en 1785 les *Monumens des Cimbres*, décrit plusieurs tombeaux anciens qu'on a ouverts dans ce pays. M. Estrup, dans son excursion, n'a rien trouvé qui justifie l'opinion de l'origine cimbre des sept Communes; les mots qu'il a recueillis sont presque tous allemands; c'est ce qu'avaient déjà observé d'autres savans longtemps avant le voyageur danois, qui présume que les montagnes des sept Communes ont été peuplées par les Suabes qui s'établirent, selon Procope, entre le pays vénitien et la Norique. D-G.

223. Recueil de Voyages et de Mémoires, publié par la Société de géographie, tome I[er]. in 4. de LIV, 568 p., contenant une nouvelle édition des Voyages de Marco-Polo, en français et en latin, d'après d'anciens manuscrits, avec un avant-propos, par M. Malte-Brun, une introduction par M. Roux, des tables, des textes français et latin, un glossaire des mots hors d'usage, et des variantes des noms propres et des noms de lieux. Paris; 1824; imp. d'Éverat.

La Société de géographie a cru devoir commencer la publication de ses mémoires par une nouvelle édition des Voyages de

Marco-Polo. Le choix qu'elle a fait de cet ouvrage mérite peut-être quelque explication. Marco-Polo, né à Venise vers le milieu du 13e. siècle, est le plus célèbre voyageur du moyen âge : c'est celui qui nous a laissé les relations les plus exactes et les plus détaillées, sur la situation de toutes les contrées orientales qu'il a parcourues. L'Asie était alors un nouveau monde pour les Européens : elle ouvrait un vaste champ aux découvertes ; mais il était d'autant plus difficile d'y pénétrer, qu'elle avait été bouleversée par les invasions des Tartares. La plupart des villes avaient disparu ; les communications étaient difficiles et périlleuses, et l'on avait à traverser des déserts immenses ; des masses d'hommes les avaient franchis ; mais elles étaient sorties des forêts et des montagnes pour attaquer la civilisation : il était plus difficile de remonter jusqu'à ces tribus guerrières, et la terreur de leurs armes éloigna long-temps de leurs contrées les voyageurs occidentaux.

Il fallait un puissant mobile pour oser pénétrer en Asie. La religion y commença la première ses découvertes, et ce furent des missionnaires qui frayèrent les premières voies aux Européens. Plan Carpin, Rubruquis, traversèrent l'Asie, vers le milieu du 13e. siècle, pour ouvrir de paisibles communications entre la chrétienté et le grand khan des Tartares ; et quoique les relations publiées par ces religieux après leur retour, fussent très-incomplètes, elles attirèrent néanmoins l'attention de l'Europe, firent naître le goût des voyages, et montrèrent la possibilité de surmonter les obstacles. Le commerce fit à son tour quelques tentatives. Il avait attiré à Constantinople, dès l'année 1250, le père et l'oncle de Marco-Polo, et il les avait ensuite conduits sur les bords du Volga. Entraînés par les chances de la guerre jusqu'au midi de la mer Caspienne, ils suivirent, quelques années après, un ambassadeur tartare qui se rendait au nord de la Chine : le grand khan les accueillit, et sa faveur, dont Marco-Polo éprouva encore plus les effets, lorsqu'il se rendit à sa cour, lui permit de faire plusieurs voyages dans cet empire, d'y remplir des missions importantes, de recueillir un grand nombre d'intéressantes notions, non-seulement sur une grande partie du continent de l'Asie, mais sur les parages de la mer des Indes, où il navigua pour revenir en Europe.

Aucune relation du moyen âge n'embrasse autant de pays que celle de Marco Polo : aucune ne renferme un aussi grand nombre de faits, dont on a pu vérifier ensuite l'exactitude. Les

fables qui appartiennent à son siècle y sont mêlées quelquefois ; mais il les raconte sans les garantir, et comme n'ayant pas été à portée de les observer lui-même.

Pour bien apprécier le mérite de Marco-Polo, il faudrait se reporter, par la pensée, jusqu'au 13e. siècle, jusqu'à un âge où tout était informe dans nos connaissances, dans nos moyens d'observation en géographie, en astronomie, en physique et en sciences naturelles. Un voyageur réduit à des ressources insuffisantes ne pouvait rien calculer avec exactitude; tous les instrumens lui manquaient ; mais du moins il pouvait être sincère dans ses remarques, simple dans ses récits, animé du désir de s'instruire, et porté à rendre compte de tout ce qui frappait son attention. Ce caractère est celui de Marco-Polo. On trouve dans son ouvrage un grand nombre de faits ; mais il reste à les discuter, à les comparer : ce sont autant de sujets d'étude abandonnés aux méditations des géographes et des hommes qui cherchent à éclaircir l'histoire et l'état des sciences du moyen âge. Combien il serait à désirer qu'un plus grand nombre d'ouvrages de cette époque renfermassent des notions positives ! En rapprochant les faits isolés, on en ressaisirait l'ensemble, on en formerait un corps systématique, et l'art de la critique parviendrait à recomposer avec plus de précision cette partie des annales de l'esprit humain.

La relation publiée par Marco-Polo peut être regardée comme un des principaux élémens de ce genre de travail; elle a déjà servi de texte à un grand nombres de savantes observations, au premier rang desquelles on peut placer celles de M. Masden et les dissertations du cardinal Zurla; mais ce sujet n'est point épuisé : une mine féconde est encore ouverte aux savans qui voudront y faire des recherches, soit qu'ils veuillent observer des objets nouveaux, soit qu'ils veuillent considérer sous un autre point de vue les faits déjà remarqués. La publication de cet ouvrage acquerra un plus grand intérêt lorsqu'ils en auront analysé les faits et éclairci les obscurités.

Ce voyage était connu depuis long-temps, et les nombreuses éditions qu'on en a publiées dans tous les pays prouvent la célébrité dont il jouissait ; mais un manuscrit plus complet que toutes les éditions précédentes était déposé à la bibliothèque royale de France et n'était pas encore imprimé. Il restait donc à remplir une lacune dans l'ouvrage répandu jusqu'alors, et c'est pour attein-

dre ce but que la société de géographie a voulu faire imprimer le manuscrit qui était sous ses yeux. Cette traduction en français du moyen âge paraît remonter au siècle où la relation originale fut composée ; elle a tous les caractères de l'authenticité. La plupart des supplémens qu'elle renferme se retrouvent dans un manuscrit latin et dans un manuscrit italien, également déposés à la Bibliothèque royale; et pour offrir un moyen de confrontation, la société de géographie a fait imprimer, à la suite du texte français, le manuscrit latin dont elle pouvait disposer. Le lecteur est à portée de les rapprocher l'un de l'autre, et tous deux servent mutuellement à s'éclaircir.

Cette édition n'a pas été faite pour les hommes qui ne cherchent que les agrémens de la lecture. Une langue barbare a peu d'attraits; elle offre des difficultés à vaincre, et l'on trouve moins d'intérêt au fonds d'un ouvrage dont la forme fatigue et a quelque chose d'étrange. Mais les personnes qui, sous cette enveloppe simple et encore grossière, cherchent à retrouver d'importantes vérités, ne seront point rebutées par un premier obstacle. L'esprit et les yeux se familiarisent bientôt avec les irrégularités d'une langue et d'une orthographe qui ne sont pas encore formées; il résulte même de cette lecture un nouveau genre d'intérêt: on observe, en remontant aux origines et aux bizarreries de l'ancien langage, le point d'où nous sommes partis, le germe de la langue actuelle, et les progrès qu'il a fallu faire pour l'amener au point de perfection que l'on remarque dans nos grands écrivains.

Le texte latin permet d'établir des comparaisons analogues entre la langue du siècle d'Auguste et celle que l'on parlait quatorze siècles après. On la voit ici dans son état de dégradation et de vétusté; c'est le point où elle va finir et où les langues modernes vont commencer. Les philologues comme les géographes ont vu avec intérêt une publication qui, en rapprochant l'un de l'autre le latin et le français du commencement du XIVe. siècle, indique jusqu'à quel point les deux langues se calquaient alors l'une sur l'autre, et quelles ressemblances de famille on devait remarquer entre elles. Roux.

Le savant rédacteur de cette notice n'a rien dit, ni de l'avant-propos dans lequel l'un des plus célèbres géographes de notre âge, M. Malte-Brun, a exposé avec une clarté parfaite le but

qu'avait dû se proposer la société de géographie en publiant un recueil de voyages et de mémoires, ni de l'excellente introduction dans laquelle il s'est attaché lui-même à caractériser l'époque des voyages de Marco-Polo, la situation des pays qu'il a parcourus à cette même époque, les évènemens politiques et militaires qui, pendant les conquêtes et les dissensions des descendans de Gengis-Khan et leurs guerres avec les Sarrasins, tendaient le plus souvent à éloigner les voyageurs et les commerçans occidentaux des contrées de l'Asie centrale, etc. Nous réparerons autant que possible ces omissions en invitant nos lecteurs à fixer leur attention sur ce résumé non moins remarquable par l'élégante précision du style que par l'exactitude et l'importance des notions resserrées par l'auteur avec beaucoup d'habileté dans un cadre fort étroit, sur l'*Histoire de l'Asie orientale*, au moyen âge, sur les révolutions du commerce de ces régions avec l'occident, sur le genre de mérite des relations de Marco-Polo, et sur les services que ce voyageur célèbre a rendus aux sciences et à la géographie en particulier, en décrivant avec simplicité et fidélité des contrées que sa position le mettait à portée de bien observer, et dont les révolutions survenues depuis plus de cinq siècles ont rendu, sur beaucoup de points, l'accès presqu'impossible aux voyageurs européens. N. D. R.

224. A TOUR IN GERMANY, etc. Voyage en Allemagne et dans quelques provinces méridionales de l'empire d'Autriche en 1820, 21 et 22; par lord JOHN RUSSEL. 2 vol. in-12. Édimbourg; 1824. (*Quarterly Review*, décembre 1824.)

Nous donnons, d'après le *Quarterly Review*, et sans garantir l'exactitude des remarques et des faits, l'extrait de ce voyage, dont l'auteur semblerait n'avoir cherché en Allemagne que des matériaux pour sa causticité.

L'auteur entre en Allemagne par Francfort, ville de marchands et de juifs uniquement occupés d'achats et de ventes, et séjour de la diète, qu'il représente comme n'ayant d'autre mission que d'enregistrer et de rendre exécutoires, chez toutes les puissances germaniques, les commandemens de l'Autriche et de la Prusse. Il porte ensuite ses regards sur la scène et jusques dans les coulisses du célèbre théâtre de Weimar, dont il attribue le déclin à l'influence d'une actrice. Passant à la fameuse université d'Iéna, il montre les professeurs occupés à s'enlever récipro-

quement les élèves, afin d'ajouter au trop modique traitement que le souverain leur accorde, faisant de la science un trafic, et disposés à tolérer tous les désordres, plutôt que de s'exposer à voir diminuer le nombre de leurs auditeurs payans. Quant aux étudians, ils écoutent, pendant l'heure de la leçon, un maître qui sait souvent très-mal ce qu'il prétend enseigner: hors ce temps, leur vie n'a rien d'académique. Dès le matin ils expédient les duels toujours nombreux qui ont été arrêtés la veille; ils consacrent le reste de la journée à faire quelque extravagance qui attire l'attention, à chercher des querelles, à insulter les habitans; le soir ils se réunissent dans des tabagies pour fumer, chanter et boire à l'affranchissement de la Germanie. L'université de Gœttingue dont les professeurs sont mieux rétribués n'encourt pas les mêmes reproches. La division de l'Allemagne en une multitude de souverainetés où l'on parle la même langue, sans être soumis aux mêmes lois, offre beaucoup de facilité aux contrefacteurs: à peine un ouvrage a-t-il paru, qu'il est contrefait dans une ou plusieurs provinces, sans que l'éditeur puisse exercer aucun recours. C'est par cette raison que le travail littéraire est mal récompensé, que les ouvrages importans se publient habituellement par souscription, et que les éditions sont peu soignées, sous le rapport du papier et de l'impression. Arrivé à Dresde, l'auteur donne une idée des monumens, entre lesquels on remarque le pont de onze arches sur l'Elbe, des constructions particulières, de la galerie des tableaux et de la musique de la chapelle royale. Rendant hommage aux vertus et aux qualités personnelles du Roi, il ne l'approuve pas de s'isoler d'une population portée à la gaîté et à la bienveillance, et de s'entourer d'un sombre cortège de prêtres et de confesseurs. Pour prouver que la bonté du Souverain ne supplée pas les garanties légales, il signale les effets du pouvoir discrétionnaire qu'exercent les magistrats, la facilité des emprisonnemens et la lenteur de la justice qui laisse des prévenus attendre sous les verrous, quelquefois pendant cinq années, le jugement qui les absout. Les améliorations obtenues par la Prusse, sous le rapport de l'économie publique, consistent: 1°. dans l'annulation (en 1807) du règlement qui interdisait aux roturiers d'acquérir des biens seigneuriaux; 2°. dans l'abolition (en 1808) du privilège en vertu duquel la noblesse était exempte d'impôts; 3°. dans la réunion du domaine direct au domaine utile, entre

les mains des cultivateurs qui tenaient des biens grevés d'une condition de retour au seigneur, à charge toutefois d'abandonner à celui-ci la moitié ou le tiers des terres. L'auteur pense que la facilité de dissoudre les mariages est trop grande dans les pays protestans, et surtout en Prusse où, sur une population de 10,000,000 âmes, il a été prononcé, en 1817, 3,000 divorces. Il trouve l'Autriche beaucoup moins avancée que les autres États de l'Allemagne. Le long de chemins impraticables et couverts de mendians, il rencontre à chaque pas des images de la Vierge, des chapelles, des calvaires. A Cracovie, il voit le palais des Sigismond et des Sobieski converti en dépôt de mendicité. A Vienne, il remarque l'action d'une police inquiète et d'une censure vétilleuse. A l'occasion d'une pièce intitulée l'*Ordre du jour,* il cite ce mot de l'empereur qui, sortant du spectacle, dit: « Je » suis bien aise de l'avoir vue; car je suis sûr qu'ils vont la dé» fendre. » La capitale de l'Autriche, où l'on chercherait vainement un écrivain distingué, est présentée comme un séjour de dissipation et de libertinage. La classe moyenne qui, partout ailleurs, se distingue des autres par la décence et les mœurs, se livre ici, suivant l'auteur, aux mêmes vices que la multitude. On ne trouve dans cette ville que quatre maisons où l'on puisse s'abonner pour la lecture, tandis qu'il y a soixante-cinq facteurs de pianos; les sciences et la littérature sont négligées et, de tous les arts, la musique seule est cultivée avec succès. V...D.

225. VOYAGE PITTORESQUE DANS LE TYROL, aux salines de Salzbourg et de Richenhall, et dans une partie de la Bavière; par M. le COMTE DE B***. (Bray.) 3e. édit., revue, augmentée et ornée de 24 gravur., 2e. liv., in-fol. de 5 f. plus le pl. Paris, Gide fils.

226. LETTERE DA TELGATE. Lettres de Telgate, ou Voyage au lac d'Iseo et dans ses environs; par David BERTOLOTTI. In-12, pp. 180. Pr. 2 lir. 50 It. Milan, 1824. Bocca.

227. VOYAGE PITTORESQUE EN SICILE; 21e. livr., in-fol. de 4 f., plus deux pl. Paris, Bossange père.

228. VOYAGE SUR LE GANGE. (*Calcutta Review*, mai, juin, août et septembre 1823.)

En sortant du Bhaggeratty, le voyageur entre dans le Gange qui, sur ce point, paraît avoir une largeur de cinq milles, et

dont l'eau tranquille et bourbeuse présente l'image d'un grand lac plutôt que d'un fleuve. Plus on remonte au-dessus du village de Sooty, plus la contrée devient sablonneuse. Les pierres manquent dans cette partie du Bengale; le fer est trop rare pour que le paysan puisse s'en procurer, et l'on trouve très-peu de bois propre à la charpente. Des touffes de roseaux qui bordent le rivage servent de retraite aux crocodiles. Les autres animaux dont parle le voyageur sont les chacals, les hirondelles, les termites, les fourmis rouges, brunes et noires, et les punaises volantes qui pénétraient dans la chambre du bâtiment, y éteignaient les lumières, et répandaient une infection insupportable.

Les Indiens subissent le sort des peuples conquis: dès qu'ils sont hors de la portée de la surveillance des autorités, les Anglais usent de violence pour se faire fournir ce qui leur convient, et les Cipayes eux-mêmes abusent de la force envers leurs compatriotes. En passant à Rajmal, le voyageur remarque les restes de grands monumens qui attestent l'ancienne splendeur de cette ville. Aujourd'hui les habitans sont pauvres; leurs maisons se composent d'une petite boutique et d'une chambre mal aérée où l'on peut à peine se tenir debout. Les mosquées mêmes sont en ruines, et quelques parties seulement de leur construction rappellent leur magnificence passée.

La relation contient quelques détails sur le goût des Indiens pour la parure, sur les Danseuses et sur les Faquirs qui font profession de dévotion, pour vivre dans l'oisiveté aux dépens du public.

229. Travels through a part of the United-States and Canada. Voyages faits en 1818 et 1819, dans une partie des États-Unis et du Canada; par J. Duncan. 2 vol., Glasgow, 1823. (*Galign. Mag.* Déc. 1824, p. 193. *Edinb. magaz.* Janv. 1824, pag. 61.)

Les voyageurs anglais qui parcourent les États-Unis de l'Amérique du nord y portent généralement avec eux un esprit partial en faveur de l'ancienne métropole, et une disposition à dénigrer le gouvernement et la situation prospère de ces colonies assez hardies pour avoir voulu être libres chez elles, en secouant le joug du parlement britannique. M. Duncan est moins imbu de ces préjugés nationaux que plusieurs autres de ses compatriotes, et il apprécie les choses avec moins d'injustice. Le principal défaut

de son livre est de renfermer un trop grand nombre de détails personnels sans intérêt pour le public; s'il n'avait fait qu'un seul volume au lieu de deux, en supprimant les inutilités, on le lirait avec plus d'intérêt. Il a trop insisté sur les sectes religieuses et sur les différentes espèces de prêtres ou de pasteurs, de même que sur les collèges, et il s'est exposé à répéter ce qu'on savait depuis long-temps. Son excursion au Canada est la meilleure partie de son ouvrage. Il décrit d'une manière pittoresque et animée le fleuve Saint-Laurent, ses cataractes et ses rapides, les dangers que l'on court en les visitant, et l'adresse des Canadiens à les braver et à guider leurs barques sur ces liquides et bruyans précipices. Il parle avec esprit des mœurs des habitans, de la manière avec laquelle ils éludent les taxes anglaises sur le commerce du thé. Revenant au cœur des États-Unis, il peint l'ordre admirable qui règne dans les prisons, et les travaux des prisonniers : « En voyant, dit-il, tant de mains naguère si actives pour le crime, aujourd'hui si occupées à exercer quelque art utile, en observant la propreté, l'ordre, la régularité qui règnent parmi eux, vous oubliez que vous êtes dans une prison de malfaiteurs. »

A Washington, M. Duncan dépeint comme une chose nouvelle l'apparente indifférence des membres du congrès, qui, durant les séances, écrivent des lettres, lisent des journaux, etc.; mais n'en est-il pas de même aux chambres du parlement d'Angleterre? et nonobstant cet air d'indifférence dans les affaires de forme et de détail, les membres du congrès, comme ceux du parlement, ne considèrent-ils pas mûrement les grandes questions, avant de les décider? L'éducation, par exemple, n'est-elle pas constamment l'objet des sollicitudes du congrès; et ne sait-on pas que les terres affectées aux écoles et aux collèges s'élèvent à plus de vingt-neuf millions de dollars? N'a-t-il pas établi l'économie la plus louable dans l'administration publique à la tête de laquelle se trouve le président, dont le traitement est moins élevé que celui de l'ambassadeur anglais à Pétersbourg? Enfin, n'a-t-il pas imprimé un grand mouvement à l'industrie, aux arts et à la marine, en favorisant et en excitant le développement de ces principales branches de la prospérité d'une nation?

En résumé, on peut dire de l'Amérique du nord : Elle a le gouvernement le moins coûteux de tous les grands États policés; on y jouit d'une liberté de culte, d'industrie, de pensée, indé-

finie; sa marine se déploie d'une manière imposante et s'agrandit chaque jour; s'il y a de la monotonie dans la société, d'où les jeux sont pour ainsi dire bannis, il y a plus de solidité dans la conversation; l'Amérique du nord possède de nombreux avantages qui ne sont mêlés que de peu d'inconvéniens: elle a un bon gouvernement et de mauvaises routes; elle n'a point de nobles ni de moines, mais elle a des diligences sans ressorts; elle n'a point de lois sur les pauvres, comme en Angleterre, mais elle a de méchans hôtels, où les voyageurs sont accablés de questions; on fait peu de vers grecs ou latins aux États-Unis, mais il y a partout des écoles d'enseignement mutuel, et tout le monde y sait lire; si l'Amérique a peu de théâtres, elle a presque partout de grands établissemens de bienfaisance, et on ne rencontre pas un seul pauvre dans les rues ni ailleurs. Le seul reproche que l'on puisse adresser aux Américains, c'est d'avoir conservé chez eux l'esclavage des noirs; ce reproche est si grave, qu'il diminue beaucoup le mérite de toutes leurs bonnes qualités. Albert-Montémont.

230. Narrative of an expedition to the source of St.-Péter's river. Relation d'une excursion à la source de la rivière de Saint-Pierre, au lac Winnepeek, au lac des Bois, etc.; par William H. Keating. 2 vol. in-8. Ouvrage qui paraîtra incessamment. Londres; 1825.

231. Observations sur les Florides, recueillies pendant un voyage fait récemment dans ce pays; par James Pierce. (*Amer. Journ. of scienc.*, févr. 1825.)

On a long-temps regardé le territoire des Florides, qui fait maintenant partie des États-Unis, comme n'étant qu'une terre d'alluvion pleine de marais et de sables; mais les explorations récentes ont prouvé qu'il y a dans l'intérieur des districts considérables élevés et d'une qualité particulière. C'est sur le bord de la mer et dans le midi de la Floride orientale que s'étendent les grands marais et les *Hammocks*, ou bois épais d'une verdure perpétuelle; le sol en est tantôt sec, tantôt marécageux; le nord de la Floride orientale est entrecoupé par la rivière de Saint-Jean, la plus considérable du pays. Elle traverse une large vallée très-fertile, et se jette dans le lac George, qui reçoit aussi la rivière d'Argent, et qui a 50 milles de tour. Coulant ensuite vers Jack-

sonville, le Saint-John a, en quelques endroits, une largeur de 4 milles, mais il est peu profond; se dirigeant ensuite vers l'est, il resserre son lit à une largeur d'un mille. Entre Bonavista et l'embouchure du fleuve, c'est-à-dire sur un espace d'environ 100 milles, il y a peu de bonnes terres; on voit de part et d'autre des sables, des marais et des hammocks; il y a par-ci, par-là de bons pâturages. Les plantations qui, sous le régime espagnol, avaient été établies le long du fleuve, jusqu'à 70 milles au-dessus de l'embouchure, ont été abandonnées en grande partie pendant la guerre. On ne connaît guère l'intérieur de la Floride à partir de la tête de la rivière de Saint-Jean. La rivière de Sainte-Marie est navigable sur une étendue de 70 milles; il est question de la joindre par un canal à une autre rivière qui se jette dans le golfe du Mexique. Les savannes, ou prairies de l'intérieur de la Floride, ne produisent que de l'herbe sans arbres et sans buissons; pendant la saison pluvieuse, elles sont souvent inondées. On pourrait y entretenir de grandes troupes de bétail. Les hammocks secs se composent de magnoliers, chênes rouges, noirs, etc., pins jaunes, bois de fer, gommiers, sassafras, etc. Des bois considérables d'oranges amères se voient sur la rivière Saint-Jean, dans l'Alachna et sur la côte de l'Atlantique; la vigne prospère extraordinairement; la Floride a des espèces de raisins délicieuses; la récolte des grains ne surpasse pas celle qu'on fait dans les autres États méridionaux de la confédération; mais, sous le rapport du sucre, des oranges, des olives et des dattes, cette province a une supériorité notable. On cultive maintenant beaucoup de *palma-Christi*. Les tigres des bois fourrés de la Floride sont gros et féroces; ces bois et les marécages nourrissent aussi une quantité de gibier; les serpens à sonnettes sont très-venimeux et ont 6 à 9 pieds de long; au-dessous du 28e. degré de latitude, on est toute l'année incommodé par les moustiques. Les alligators, très-nombreux dans les lacs et les rivières, font retentir les airs de leurs hurlemens et voyagent d'une eau à l'autre. Une des particularités de la Floride, ce sont ces beaux lacs couronnés de superbes forêts de chênes, magnoliers, lauriers et gommiers, entremêlés de chaumières indiennes; ils sont fréquentés par une foule d'oiseaux aquatiques et abondent en poissons; il y en a plusieurs qui se déchargent par des passages souterrains. Un des plus grands lacs est le lac d'Orange dans l'Alachna, qui communique par l'Oclawahe avec le fleuve Saint-Jean. L'océan Atlantique baigne un

grand nombre d'îles et de péninsules dont le sol est sablonneux. Les îles Amélie, Talbot et Fort-George produisent beaucoup de coton.

Les Indiens Séminoles qui habitent la Floride ont été réduits à 2 ou trois mille; ils habitent des hameaux et vivent à la fois de la chasse, des troupeaux et de l'agriculture; ils chassent tandis que leurs femmes prennent soin des champs. C'est un peuple social, paisible et bien fait. Ils croient à un être suprême, mais ils paraissent ne lui rendre aucun culte. Le chef avec lequel s'entretint M. Pierce avait entendu parler du Sauveur; il supposait que c'étaient les Espagnols qui l'avaient crucifié. D—G.

232. A JOURNAL ACROSS THE CORDILLERA OF THE ANDES. Journal d'un voyage à travers les Cordilières des Andes, et d'un séjour à Lima et autres parties du Pérou, dans les années 1823 et 1824; par Robert PROCTOR, esq. Ouvrage qui paraîtra incessamment. Londres; 1825; Hurst, Robinson et comp.

233. TRAVELS IN SOUTH-AMERICA during the years 1819—21, containing an account of the present state of Brazil, Buenos-Ayres and Chili. Voyages dans l'Amérique méridionale pendant les années 1819—21, contenant un récit de l'état actuel du Brésil, de Buénos-Ayres et du Chili; par Alex. CALDCLEUGH. 2 vol. in-8°. avec 10 pl. Prix, 30 shl. Londres; 1825; Murray.

M. Caldcleugh était attaché à l'ambassade anglaise au Brésil. Il se rendit de Rio Janéiro à Buénos-Ayres, et de là il fit par terre une excursion au Chili. L'entrée du port de Rio Janéiro lui parut magnifique, comme à tous les Européens. Le palais situé vis-à-vis du lieu du débarquement n'est ni vaste ni beau; les rues sont étroites, et les maisons ont peu d'apparence; l'une des rues est bordée de *magasins d'esclaves;* c'est là que les planteurs et les marchands accourent après l'arrivée des négriers pour faire des achats. La bourse est un assez joli bâtiment qui a été ouvert en 1820. Le jardin public est entièrement négligé, malgré la belle terrasse d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le port. On construit de jolies maisons au village de Praya-Grande: Catète, où la reine a une petite maison de campagne, est également plein de maisons de plaisance: le roi a un palais au village de St.-Christovem, et une résidence dans l'île Governador. L'ancien collège des jésuites est maintenant un hôpital militaire; Saint-Antoine ou son couvent ne touche plus la solde de lieu-

tenant-général du royaume. Des brises régulières de terre et de mer tempèrent la chaleur de ce climat tropical : en été, c'est-à-dire depuis octobre jusqu'en avril, il y a ordinairement un orage tous les après-midi ; aussi autrefois, en annonçant des parties de plaisir, on avait soin d'ajouter qu'elles auraient lieu avant ou après l'orage. Des chaleurs excessives règnent au mois de février ; il ne pleut guère en hiver, c'est-à-dire en mai, juin, juillet et août ; mais de copieuses rosées tombent pendant les belles nuits de cette saison. Malgré les chaleurs, M. Caldcleugh ne doute pas que le climat du Brésil ne soit plus salubre que celui des États-Unis. La banane est un des végétaux les plus utiles du Brésil ; l'auteur a appris que les Indiens Pacris en cultivent une petite espèce très-douce qui paraît indigène. L'orange est délicieuse ; mais l'ananas n'a pas autant de parfum que celui des serres d'Europe. La récolte du mango transplanté de l'Asie n'est jamais sûre : les nègres et le peuple brésilien se nourrissent de manioc ou de la cassave des Indes occidentales ; les pommes-de-terre importées de l'Angleterre deviennent sucrées, lorsqu'on les cultive aux environs de Rio Janéiro. Depuis 80 ans le café est devenu au Brésil un objet important de culture ; le grain en est gros et semblable à celui de l'Inde. On cultive deux variétés de cannes de sucre ; mais ce ne sont pas celles d'Otahïti. Les essais de culture qu'on a faits relativement au thé n'ont pas réussi : les feuilles de thé brésilien n'avaient point un goût agréable ; M. Caldcleugh présume que l'on n'a pas bien choisi l'époque ou le moment de la récolte. Le bétail est de mauvaise qualité à Rio Janéiro, à cause de l'éloignement des pâturages. L'auteur passe en revue les principaux animaux du Brésil ; à l'égard de la cochenille, il assure que la récolte en est à peu près abandonnée : il croit que c'était la cochenille *silvestre*, tout-à-fait différente de celle de Madras. Les boutiques des bijoutiers de Rio Janéiro sont remplies de pierres précieuses des mines du pays ; mais souvent elles y sont plus chères qu'à Londres ou à Paris. Auprès du Rio das Contas, dans la province de Bahia, on a déterré les restes fossiles d'un animal qui couvrait, suivant l'auteur, un terrain de 70 pieds de long ; les côtes avaient 13 pouces de large ; une dent molaire pesait sans la racine 4 livres, et il fallait quatre hommes pour soulever l'os maxillaire. L'auteur ne dit pas où l'on peut voir ces ossemens gigantesques. Malgré la richesse du sol et la sobriété des indigènes, le Brésil tire du dehors une partie de ses

provisions. Les manufactures de ce pays sont à peu près nulles, et le commerce est entre les mains des Anglais. En 1820 ils ont importé pour 950,000 liv. sterl., et en 1821 pour 1,300,000. Les Brésiliens n'ont guère que le cabotage et la traite des nègres qu'ils continuent malgré toutes les défenses; la baleine a quitté la côte de la capitale; c'est actuellement sur la côte de Ste.-Catherine qu'est établie la pêcherie. Il est difficile de déterminer le produit exact des mines de diamant: la quantité moyenne, recueillie par le gouvernement, est évaluée à 1,200 *octavas* de 18 carats; mais la contrebande en recueille probablement autant. M. Caldcleugh n'évalue pas la valeur de l'exploitatiou des mines d'or à plus de 900,000 liv. sterl. La capitale a une banque douée de privilèges considérables. On trouve peu de livres utiles dans la bibliothèque publique : le seul ouvrage de mérite imprimé, dans les derniers temps au Brésil, est la *Corografia Brazilica* du P. Cazal; 2 vol. in-4°. Rio Janéiro, 1817. Un prêtre nommé Pizarre prépare un ouvrage volumineux, sous le titre de Mémoires historiques sur le Brésil. On devrait trouver au Musée une belle suite de minéraux des mines de diamans; cependant il n'en est rien. L'auteur n'évalue la population du Brésil qu'à 5 millions, dont 3 cinquièmes de noirs ou créoles, 1 cinq. de blancs, et 1 cinq. d'Indiens. Quant aux derniers, il est difficile d'en connaître exactement la population. Ce n'est qu'en 1821 qu'on a découvert au nord-est de Minas-Geraes deux tribus parlant une langue tout-à-fait inconnue aux autres. Rio Janéiro compte 130,000 habitans, dont 105,000 noirs; ils sont affranchis en partie, se mêlent aux Européens, et il résulte de ce mélange une population mulâtre qui finira par devenir la race dominante et indigène. Il n'est resté qu'une demi douzaine de nobles depuis le départ du roi de Portugal, et le nouvel empereur a été obligé de créer en un jour une cour toute nouvelle. Une colonie de Suisses a eu un mauvais succès. Dans un pays où l'agriculture est si facile, les Européens tombent aisément dans une funeste oisiveté.

En janvier 1821, l'auteur s'embarqua pour Buénos-Ayres. A Montevideo on ne voit déjà plus la végétation tropicale; les plantes y ressemblent à celles d'Europe. Montevideo n'a guère au-delà de 10,000 âmes, quoique le commerce y augmente. L'exportation du thé du Paraguay, lequel, selon M. Bonpland, est une nouvelle espèce d'*ilex*, est entravée depuis que le doct. Francia s'est emparé de l'autorité dans le Paraguay. Partout où

l'on a l'habitude de prendre ce thé, on est en grande colère contre ce docteur. La captivité de M. Bonpland vient, selon M. Caldcleugh, de ce qu'ayant établi une fabrique de ce fameux thé, il s'est brouillé avec Francia. Il existe maintenant peu de communications avec le Paraguay : on en évalue vaguement la pop. blanche à 200,000 âmes ; la république de Buénos-Ayres a une superficie d'environ 1520 lieues carrées de surface, parfaitement unie et couverte de beaux pâturages. En 1720, la limite méridionale de la province fut fixée au 35e. degré de latitude ; récemment on a fait des efforts pour la porter au 37e. degré ; mais il est douteux que les Indiens souffrent cet empiètement sur leur territoire. Pendant l'hiver de ce climat, c'est-à-dire en juillet, août et septembre, il tombe de fortes averses, mais qui durent rarement plus de 24 heures. Les fleuves et les rivières ont peu de pente, et les vents soufflent avec beaucoup de force ; aussi M. Caldcleugh pense que les bateaux à vapeur seraient très-utiles pour la navigation et le commerce de ce pays avec l'intérieur. La république n'est pas riche en minéraux. Dans les Pampas au sud de Buénos-Ayres, se forment des efflorescences salines dont on pourrait tirer parti. Les Indiens apportent du sel cristallisé en cubes, qui paraît avoir été recueilli sur des lacs de l'intérieur. Buénos-Ayres n'a presque pas de bois ; les vents des plaines gênent la croissance des arbres ; il n'y a que peu d'arbres fruitiers d'Europe qui se soient acclimatés. Depuis peu le gouvernement a ordonné la plantation de forêts nationales. Au nord du Rio de la Plata il y a une végétation superbe. Buénos-Ayres a plus d'espèces d'oiseaux que de quadrupèdes ; le poisson abonde. Les grandes routes sont encore en mauvais état : on fait le commerce par les Andes à l'aide de chariots montés sur des roues énormes. La Patagonie est considérée maintenant comme une dépendance de la république. Ce pays, qui n'a encore d'autre établissement que celui qui est situé sur le Rio-Negro envoie un député à la chambre des représentans. On encourage les étrangers à former des colonies dans ce vaste pays. Nulle part peut-être on ne trouve des troupes aussi considérables de chevaux et de bestiaux que dans les gras pâturages de Buénos-Ayres. En 1821, le gouvernement paya ses chevaux de cavalerie à raison de 3 dollars par tête, l'on peut avoir un bœuf pour 5 à 6 dollars. On les nourrit principalement pour les peaux. Ici les Anglais ont également tout le commerce en main ; en 1822, il a été exporté pour Buénos-Ayres,

par 167 bâtimens anglais, des marchandises de la valeur de 1,164,745 liv. sterl. Buénos-Ayres donne en retour bien plus de productions que d'argent ; ce sont des peaux, suifs, cornes, laine de vigogne, etc. En 1822, l'Angleterre a reçu de ce pays 957,600 peaux, sans compter celles qui ne sont pas entrées directement dans ses ports. Si le Paraguay était ouvert, Buénos-Ayres ferait un commerce bien plus considérable. Environ 12,000 barriques de vins et eaux-de-vie de Mendoza et San-Juan descendent annuellement le Rio de la Plata. Les marchandises anglaises commencent à être connues dans l'intérieur, dit M. Caldcleugh, et des productions indigènes qu'on laissait pourir à la porte, commencent à être données en échange. La quantité de livres français qui a été importée dans les derniers temps est surprenante. Rivadavia, secrétaire d'état, a établi une Société littéraire ; en général, Buénos-Ayres fait des progrès rapides dans l'instruction; mais il règne une grande indolence dans toutes les classes. M. Caldcleugh évalue la population de la ville à 65,000 âmes, et celle de la province de Buénos-Ayres à 80,000, y compris les Indiens des Pampas ; ces derniers diminuent, tandis que les créoles augmentent. Sur la proposition de Rivadavia, on a sécularisé la plupart des couvens ; il en reste encore cinq à Buénos-Ayres.

De cette ville, l'auteur se rendit à cheval, par les vastes plaines, aux Andes du Chili. Après quinze jours de voyage il arriva à Mendoza, jolie ville et chef-lieu d'une province de 40,000 âmes, maintenant indépendante. Il s'étonne que les étrangers ne s'établissent point dans cette contrée charmante, où l'on cultive beaucoup de vignes. C'est de là que San Martin fit son expédition par les Andes pour délivrer le Chili; expédition que M. Caldcleugh trouve plus étonnante que le passage de Bonaparte par les Alpes. A l'est des Andes, les habitans sont fréquemment affligés du goître; on trouve peu cette maladie à l'ouest de la même chaîne. Pour traverser les Andes, l'auteur choisit le Portillo, le plus court des quatre passages qui traversent ces montagnes. La capitale du Chili, Santiago, est située dans une plaine sur le Maypocho qui vient des Cordilières ; plus au sud coule le Maypo. La ville est bâtie régulièrement; mais il n'y a point de maisons élevées, et l'on voit peu de croisées. Le palais du directeur et la cathédrale décorent une grande place carrée qui n'est pas achevée. M. Caldcleugh n'étend le Chili que jusqu'au Biobio, ou jusqu'au 37e. degré de latitude, parce que l'Araucanie est aussi

indépendante de la nouvelle république qu'elle l'était de l'Espagne; il n'y a que Valdivia et la banlieue qui se soumettent aux Chiliens. L'Archipel de Chiloé obéissait encore aux Espagnols lors du voyage de M. Caldcleugh; cependant il négociait avec la république. Le Chili a l'avantage d'une côte immense; mais les rivières ou torrens ne servent guère à la navigation. L'agriculture exige peu de soins. D'après D. Manuel de Salas que cite l'auteur, les mines de métaux précieux ne rapportent plus qu'un million et demi de dollars, tant l'exploitation est déchue; l'auteur pense qu'il faudrait commencer par se procurer les machines nécessaires pour nettoyer les anciennes mines qui, en grande partie, sont inondées. Il croit que les Andes renferment encore une énorme quantité de métaux, et que, si l'on exploitait convenablement toutes les mines, le prix de l'argent baisserait considérablement. Le Chili n'a encore que peu de manufactures : quelques-unes ont été établies dans les dernières années par les étrangers; les lainages du Chili ont sur ceux de l'Angleterre l'avantage d'être imperméables. Les Anglais n'en ont pas moins importé en 1822, à Valparaiso, des marchandises pour la valeur de 162,850 liv. st.; d'un autre côté, on importe beaucoup de cargaisons de l'Inde. L'auteur pense même que le Chili pourrait fort bien approvisionner la Nouvelle-Galles méridionale, en cas de disette dans cette colonie. Jusqu'à présent, les terres ont eu peu de valeur au Chili. Auprès de la Capitale même, on peut acheter pour 100 dollars une *quadra* (environ 4 acres anglais); plus loin la terre vaut beaucoup moins. Dans tout le Chili il n'y a encore qu'une seule imprimerie. Sous le régime espagnol, ce pays recevait ses livres de dévotion du Pérou; il n'y a qu'une seule bibliothèque publique, et point d'université. La constitution que le directeur suprême, O'Higgins, avait donnée au Chili a été abandonnée après cinq ans d'essai; et au départ de l'auteur, en 1823, la junte convoquait les députés du peuple pour s'occuper d'une autre constitution. M. Caldcleugh entre dans de grands détails sur les évènemens publics qui ont changé la situation des pays qu'il a visités. A Valparaiso, ville de 5,000 âmes, il s'embarqua pour le Pérou. Lima était encore au pouvoir des Espagnols. Selon l'auteur, cette capitale renferme environ 70,000 âmes, savoir : 25,000 Espagnols, 2,500 prêtres et moines, 15,000 mulâtres libres, 15,000 esclaves, 7,200 métis et 5,000 Indiens; sous le nom d'Espagnols, l'auteur comprend les créoles; il y a maintenant peu d'Espa-

gnols de naissance. Il peut y avoir 800,000 Indiens dans tout le Pérou ; ce peuple s'accroît depuis quelque temps. M. Caldcleugh cite un *Vocabulaire et une Grammaire de la langue péruvienne*, par le jésuite Diégo Gonzalez; Lima, 1608. in-8, (Le Vocabulaire réimprimé en 1614, in-12 ; et un Dictionnaire de la langue du Chili, par le jésuite Andr. Febres. Lima 1665.) Les guerres ont dérangé entièrement l'exploitation des mines; des spéculateurs anglais ne tarderont pas à reprendre les travaux. Tout le monde était dans l'agitation à Lima : l'auteur revint au Chili, repassa les Andes, et s'embarqua de nouveau à Buénos-Ayres, pour le Brésil, où il visita plusieurs mines d'or ; il a tenu un journal très-détaillé de ces excursions. L'appendice du 2e. volume contient quelques documens de statistique et d'histoire politique. L'ouvrage est accompagné de vues et de deux cartes; dans l'une sont marquées les qualités des terrains que l'auteur a examinés dans ses voyages. Depping.

234. Voyages de M. Marsden dans l'intérieur de la Nouvelle-Zélande. (*Missionary register*, 1822, t. 2, p. 386.)

Les Anglais, jaloux de conquérir la Nouvelle-Zélande sans frais comme sans éclat; désireux de convertir ces deux vastes terres en colonies précieuses pour leurs établissemens de la Nouvelle-Galles du sud, adoptèrent le système des missions, le plus avantageux sous tous les rapports, puisqu'il revêt les apparences de la philanthropie, sans nécessiter des armemens coûteux pour une nation obligée de maintenir sous sa dépendance d'immenses domaines, avec le plus petit nombre d'hommes possible. De tous les liens, celui de l'identité de croyance religieuse est le plus fort ; aussi les missions furent-elles en Angleterre accueillies avec transport, et entretenues par d'abondantes souscriptions. En 1798, les missionnaires protestans débutèrent par les îles de la Société, et en 1815 ils s'établirent dans la partie nord des îles de la Nouvelle-Zélande.

M. Marsden, principal chapelain de la Nouvelle-Galles du sud, fit trois voyages successifs à la Nouvelle-Zélande pour inspecter les travaux spirituels des missionnaires. Il n'a pas dû être très-satisfait des progrès qu'ils ont faits sur la croyance des naturels, dont le caractère, jusqu'à ce jour intraitable, se refuse à adopter des idées qui renversent leurs coutumes barbares, et mettraient un frein salutaire à leurs usages sanguinaires et homicides.

Aucun Zélandais n'a encore été porté à se convertir; et leur civilisation se borne à tolérer les Européens, avec lesquels ils se procurent des armes à feu, pour détruire et dévorer les tribus de l'intérieur. M. Marsden et les divers gouverneurs de Port-Jackson ont cherché, par des présens, et par une sorte d'éducation, à gagner la confiance des Zélandais. Ils en ont amené un grand nombre à Sydney, ou même ils les ont envoyés en Angleterre, pour qu'ils pussent y recevoir des notions de la vie sociale et d'un gouvernement régulier, et surtout pour leur inculquer l'idée de leur puissance, en leur montrant les dangers d'y résister. On a vu successivement à Londres Toni, Songhi, Korokoro, Vikati, et plusieurs autres; mais de retour dans leur patrie, le dieu des Zélandais reprenait son empire, et détruisait complétement le peu de progrès sociaux que ceux-ci avaient faits en Europe. Tel est le peuple au milieu duquel voyagea M. Marsden, dont il loue, au reste, la bienveillance et l'hospitalité, et parmi lequel il trouva de nombreux amis, que ses bons procédés lui avaient mérités.

Dans son premier voyage M. Marsden visita les naturels qui habitent le pourtour de la vaste baie de la *Thames*, et ceux du pays compris, depuis la baie Mercure, sur la côte Est, jusqu'à la côte Ouest, au sud de la rivière Shukeangha, qu'il nomma Gambier. Il fit plusieurs centaines de milles dans cette contrée, tantôt à pied, tantôt en pirogues, parfois en compagnie d'Européens, le plus souvent à la merci des insulaires. Les Zélandais de la rivière Thames demandèrent à M. Marsden que le gouvernement anglais leur accordât quelque protection; et depuis j'ai appris que le colonel des *Royal-Marines*, Nicholls, était chargé de former un établissement sur ce point, où il comptait bâtir un fort, et armer la population voisine, que les naturels de la baie des îles ont presque entièrement massacrée, depuis qu'ils ont des armes à feu. On trouve dans le récit de M. Marsden de nombreux détails sur les mœurs et les usages du peuple zélandais.

Le troisième voyage de l'évêque de la Nouvelle-Galles a duré neuf mois et quelques jours. Dans ce laps de temps il a plusieurs fois traversé la partie nord de l'île, et séjourné au milieu des insulaires. Peut-être parle-t-il un peu trop de lui; mais il est si difficile à un voyageur de ne pas mettre sous les yeux les fatigues ou les dangers qu'il a éprouvés, qu'on ne peut s'empêcher de lui pardonner cette coutume, si générale parmi eux.

Dans un saint mouvement d'enthousiasme, M. Marsden reporte vers sa patrie l'honneur de chercher à conquérir le monde par l'Évangile, et ici nous ne pouvons que lui reprocher de taire ou d'ignorer les travaux bien autrement importans des missionnaires français et espagnols. M. Marsden s'écrie : « Nulle mis-
» sion permanente n'aurait été établie à la Nouvelle-Zélande,
» ni dans aucune autre île de la mer du Sud (et celles des Ca-
» rolines, par Cantova et autres?) si la divine Providence, qui
» dispose de tout, n'avait porté la nation anglaise à fonder une
» colonie à la Nouvelle-Galles du sud. C'est par le moyen de la
» nation britannique qu'elle a porté maintenant son Évangile
» jusqu'aux confins de la terre, et que la trompette du jubilé a
» sonné du pôle au pôle. »

Dans ses courses diverses, M. Marsden parcourut successivement la baie des îles; les districts de Wyematti, Poukanui et Ti-a-mi; les alentours de la rivière Tamise, la Wyecoto, la Wyeroa, l'hippah de Kiperro, Mogocah et Wangaroa. Un Zélandais, nommé Temmarangha, le suivit constamment dans ce voyage, et lui servit d'interprète.

D'excellens renseignemens sur les habitudes des Zélandais, sur leur croyance, forment des extraits qu'il serait intéressant de coordonner, pour présenter le tableau moral d'un peuple si remarquable dans ses habitudes. Ces extraits sont encore mélangés à une foule de circonstances triviales, au milieu desquelles la manière d'écrire incorrecte et diffuse de M. Marsden les a noyés. P. Lesson.

MÉLANGES.

235. Encyclopédie portative, ou Résumé universel des sciences, des lettres et des arts, en une collection de traités séparés; par une Société de savans et de gens de lettres, sous les auspices de MM. de Barante, de Blainville, Champollion, Cordier, Cuvier, Depping, C. Dupin, Eyriès, de Férussac, de Gérando, Jomard, de Jussieu, Laya, Letronne, Quatremère de Quincy, Thenard et autres savans, et sous la direction de M. C. Bailly, avocat, membre de plusieurs Sociétés savantes, etc. Paris, Bureau de l'*Encyclopédie portative*, rue du Jardinet-Saint-André-des-Arts, n°. 8, et Boulland et comp., libr.

Répandre plus universellement des notions générales et élémentaires sur toutes les sciences, et les mettre en harmonie les unes avec les autres, tel est le cadre de cette nouvelle Encyclopédie, qui aura 80 volumes grand in-32, ornés de gravures et de vignettes, et contenant une suite de traités abrégés mais complets sur toutes les branches des connaissances humaines. Les matières sont divisées de façon que chacun des volumes (qui se vendront séparément) traitera un sujet spécial. Chacun d'eux renfermera, outre l'exposé de la science et de son historique, une biographie des hommes auxquels elle est redevable de ses progrès, un catalogue des meilleurs ouvrages à lire ou à consulter pour en embrasser tous les détails, enfin un vocabulaire des mots techniques.

236. Prusse. — Routes. — Par un ordre du cabinet, du 26 juin 1824, le Roi a arrêté que la route qui traverse la partie de la banlieue de Berlin, située en face de la porte dite *Oranienburg thore,* portera désormais le nom de faubourg d'Oranienbourg. (*Amt. Bekanntm. des Berl. Polizeipräsid.*, 1824, oct. 7.) (*Hertha*, vol. I, cah. 1, 1825, p. 47.)

237. Mines de Biliton. — Suivant des nouvelles récentes de Batavia, le gouvernement de Java faisait travailler à l'exploitation de nouvelles mines d'étain découvertes dans l'île de Biliton. A cette occasion, un grand nombre de Chinois s'était transporté dans cette île. (Extrait des gazettes de Bruxelles du 26 oct. 1824.) (*Hertha*, vol. 1, 1825, p. 90.)

238. Afrique. — Mort d'un voyageur. — Des lettres d'une date récente confirment la nouvelle de la mort du capitaine N. J. Gordon, de la marine royale, qui avait entrepris de remonter le Nil, et de pénétrer jusqu'aux sources du Bahr-el-Abiad. Il était parvenu à Villet-Medinet, à une journée de marche de Senaar. La perte de cet officier, d'un mérite distingué, augmente la longue liste des savans qui ont été victimes de leur zèle pour la découverte de l'intérieur de l'Afrique. (*New Monthly Magaz.*, mai 1825, p. 209.)

239. Retour en Europe des voyageurs anglais, MM. Denham et Clapperton; et résultats des derniers renseignemens apportés par ces voyageurs sur les fleuves et le lac de l'Afrique centrale. (*Journ. des Débats*, des 6 et 10 juin, et *Lon-*

don and Paris observer, du 12 juin 1825.) (Voyez le Bulletin, avril et mai 1825, p. 373 et 124 du tom. IV.)

Le major Denham, et M. Clapperton, lieutenant dans la marine royale anglaise, sont de retour de leur expédition dans l'Afrique centrale, laquelle a duré trois ans. Ces deux officiers ont débarqué à Portsmouth, dans les premiers jours de juin. Les détails que l'on paraît tenir d'eux-mêmes et qui se sont répandus depuis leur arrivée, offriraient enfin, d'après les feuilles auxquelles nous les empruntons, la solution du grand problème, qui occupe depuis plus de 2000 ans le monde savant, sur le cours du *Niger*, si l'on applique ce nom au *Joliba* ou *Djallibâ*, fleuve de Tombouctou, et celle des questions qu'avait fait naître la découverte des autres fleuves, ainsi que du grand lac de l'Afrique centrale. *Mungo-Park* avait répandu sur le cours du Joliba des lumières plus vives et plus décisives qu'on ne l'avait fait avant lui. Après avoir pénétré dans plusieurs royaumes de l'Afrique occidentale et intérieure, il était enfin parvenu à *Sego*, capitale du Bambara. Ce fut là qu'il vit le majestueux Niger, cherché si long-temps, large comme la Tamise à Westminster, et coulant lentement vers l'orient. Il suivit le fleuve en descendant, jusqu'à Silla, et en remontant, jusqu'à Bammakou, à une distance d'environ 1,000 milles, où il commençait alors à devenir navigable, pendant un espace de 300 milles : ce cours toutefois paraissait n'être que le commencement de la carrière parcourue par ce grand fleuve dont les progrès ultérieurs restaient enveloppés des ombres d'un mystère toujours plus impénétrable. Jackson, Hornemann, Tuckey, Bowdich, Ritchie, Lyon, Laing, et tout récemment, MM. Denham et Clapperton, ont tous, depuis, concouru par la persévérance de leurs efforts, à augmenter la masse des renseignemens sur la plus célèbre rivière de l'Afrique. Nous apprenons maintenant que ces deux derniers voyageurs affirment comme des faits également certains, 1°. que le lac *Tsad* est un grand lac d'eau douce, *sans aucune issue*; 2°. que ce lac est alimenté par deux grandes rivières, l'une desquelles le *Shary*, descend de la même chaîne de montagnes où la branche occidentale du Nil (autrement le Nil Blanc, *Bahr-el Abiad*), prend sa source. Le Shary, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans le lac, se dirige presque toujours au nord plein, tandis que l'autre rivière, appelée le *Yaou*, entre, à ce que l'on assure, dans le lac, du côté N. N. O., vers lequel elle se dirige

de l'ouest. Mais elle n'a point de communication avec le Joliba, ou le fleuve de Tombouctou.

3°. Les mêmes voyageurs déclarent qu'il n'y a point non plus de communication par eau de *Cano* à *Nyffe*. Cano est sous le 13ᵉ. degré de latitude N., longitude 9ᵉ. degré E. de Greenwich (6 deg. 40 m. E. de Paris); et *Sakkatou*, visité par eux, est sous le 12ᵉ. deg. lat. N., et sous le 5ᵉ. longit. E. de Greenwich (2 degr. 40 m.). Cette ville est la Capitale d'un grand peuple dont le Roi, nommé *Bello*, a paru fort satisfait de l'arrivée des voyageurs anglais. Ils furent très-surpris de trouver sa maison amplement approvisionnée de poterie anglaise (*crockery*), qu'il s'était sûrement procurée par le commerce de son pays avec le golfe de Benin. Il a exprimé le vœu de voir des relations de commerce s'établir entre ses sujets et les Anglais. Cette contrée paraît très-fertile et abondante en bétail.

4°. Il résulte des renseignemens recueillis par MM. Denham et Clapperton, que *le fleuve de Tombouctou se dirige au S. E. vers Nyffe, où il prend son cours vers le sud, et qu'il se jette dans le golfe de Benin.* Ce fait est d'une grande importance, puisqu'il signale une communication facile de l'intérieur de l'Afrique avec l'Atlantique, et qu'il en résulte pour le major Laing la facilité d'atteindre le but de son voyage, dans le cours de l'hiver ou du printemps prochain. Les voyageurs anglais, en traversant le désert, éprouvèrent une grande disette de provisions. Cependant ils sont arrivés dans leur patrie en assez bonne santé, et ils ont moins souffert du climat, pendant la durée d'une expédition longue et difficile, qu'aucun des voyageurs qui ont visité l'Afrique avant eux. Ils ont été partout bien accueillis par les naturels de qui ils ont reçu divers présens que l'on a expédiés de Malte en Angleterre, entre autres cinq autruches vivantes, et un beau cheval que l'un des princes africains envoie au Roi. MM. Oudney et Toole ont, comme l'on sait, succombé sous les rigueurs du ciel d'Afrique. M. Thyrwhitt est resté comme consul anglais à Bornou.

On se rappelle que le courageux et infortuné Belzoni annonçait avoir recueilli de la bouche du roi de Benin l'assurance que le Nil des nègres, venant de *Haoussa*, servait de communication entre ses peuples et ceux du Soudan. L'opinion qui faisait du Niger et du Nil d'Égypte un seul et même fleuve, avait été signalée par M. Malte-Brun, dans son *Précis de la Géographie*

universelle, comme « extrêmement improbable, vu l'immense » étendue des contrées, nécessairement différentes de niveau, » à travers lesquelles on le faisait couler. » En supposant l'union du grand fleuve de l'Afrique centrale avec le Nil, ce célèbre géographe n'avait cru le fait explicable que par des communications au moyen de quelques bras de rivières semblables au *Cassiquiare*, véritable canal de jonction de l'Orénoque avec l'Amazone, deux systèmes de fleuves d'ailleurs indépendans. L'identité, avec le Nil, des fleuves de l'Afrique qui se jettent dans le lac Tsad, déjà combattue par des observations d'un grand poids, est maintenant démontrée également impossible, s'il est définitivement constaté que le lac Tsad n'a point d'issue. Les idées de l'un de nos savans à cet égard, et sur quelques points importans de la géographie de l'Afrique centrale, se trouveraient en même temps confirmées par les derniers renseignemens que paraissent avoir recueillis les deux voyageurs anglais. M. Jomard avait exprimé l'opinion qu'il ne pouvait y avoir de montagnes de 14,000 pieds à l'occident de Bornou, et l'on n'y a trouvé que des plaines. Il avait dit que le lac Tsad ne s'écoulait pas dans le Nil, et l'on a reconnu que ce lac n'a point d'écoulement; la douceur des eaux ne lui avait pas paru nécessiter une issue hors du lac, et cette opinion s'est vérifiée. Il est également prouvé, comme ce savant l'avait assuré, que le Djallibâ ne se joint point au Nil. Si le Djallibâ ne communique point non plus avec le *Quolla* et le *Yaou*, contre l'opinion des rédacteurs du *Quarterly-Review*, accueillie d'abord, faute de preuves contraires, « c'est un fait fort important, sans doute, » mais qui ne touche pas à la question principale; savoir, si les » eaux de l'intérieur coulent dans le Nil ou n'y coulent pas... La » grande illusion serait donc dissipée. Il n'existerait pas sur le » globe un fleuve de 2,000 lieues, partant du voisinage de la » source du Sénégal, et tombant dans la Méditerranée, en face » de Chypre. »

Quant aux avantages qui résulteront des nouvelles découvertes, point de doute qu'ils ne soient d'une très-haute importance, et qu'ils ne doivent profiter d'abord à la nation qui les a faites. Elle aura des consuls à Bornou, à Tombouctou; les relations de son commerce s'établiront directement par Tripoli, et surtout par le grand fleuve qui sert de route entre Tombouctou et le Benin. Mais cette nation n'a-t-elle pas abandonné la route

du Sénégal, qu'elle avait d'abord tentée, pour arriver à la fameuse ville de la Nigritie; et n'est-ce pas par un long circuit, et après une expédition de trois années, qu'elle est parvenue à découvrir cette route directe? Ne reste-t-il pas aussi à la France des chances favorables, puisque le Sénégal est plus près de Tombouctou que ne l'est l'embouchure du Djallibâ dans le Benin? Cet avantage doit compenser les inconvéniens du voyage par terre, en procurant les moyens d'éviter un contour de côtes assez long à parcourir. Les difficultés de la route par le Sénégal, pourront sans doute être surmontées avec le temps, la persévérance et les précautions nécessaires. Il faut donc savoir beaucoup de gré au ministère de la marine française de ses efforts réitérés pour ouvrir cette route au commerce national, de l'appui qu'il a donné aux voyages de MM. Mollien, Duranton, de Beaufort, etc., et l'on peut espérer que ces tentatives, suivies avec constance, auront enfin des résultats heureux (1). A. D. V.

240. Memoria que leyo el secret. de estado y del despacho universal de justicia, etc. Rapport fait aux deux chambres des états-unis du Mexiques, les 5 et 7 janv. 1825, par le secrétaire d'état au département de la justice et des affaires ecclésiastiques, Paul de la Llave; 28 p. in-4°. Mexico; 1825; imprim. du gouvernement.

Le ministre avoue que son rapport n'est pas flatteur, et n'annonce pas encore de grands progrès dans la félicité publique; mais au moins, dit-il, la génération actuelle lèguera aux générations futures le dépôt précieux de la liberté et de l'indépendance. Presque tout est à organiser dans l'ancienne colonie espagnole; la constitution n'a été promulguée qu'en 1824, il n'est pas étonnant qu'il reste beaucoup à faire. Il est remarquable que dans ce pays le climat même est un obstacle à l'organisation civile. On lit par exemple dans le rapport du ministre, que dans les districts de la république où la chaleur est la plus forte, on ne peut se procurer qu'avec beaucoup de peine des juges instruits. On y lit de même que les ecclésiastiques abondent dans les

---

(1) On avait annoncé, d'après le journal anglais *The Courier*, la découverte d'un manuscrit de Mungo-Park, par M. Clapperton; mais ce fait, dont la réalité eût été si satisfaisante, s'est trouvé inexact, d'après la déclaration postérieure du *Courrier*.

contrées fraîches des Cordilières, et qu'ils sont très-rares sur les côtes insalubres. L'organisation judiciaire est encore très-incomplète; sous le régime espagnol, deux grandes cours de justice (*audiencias*) absorbaient toutes les affaires du vaste empire du Mexique.

Dans quelques-uns des États qui forment maintenant la confédération mexicaine, on a commencé à établir des cours sur le modèle des anciennes *audiences*; un seul État a organisé sa cour d'une manière plus économique, en la composant d'un seul juge instruit (*juez letrado*) et de deux assesseurs (*conjueces*); les tribunaux de première et de deuxième instance de la confédération sont encore à établir; la cour suprême de justice a été organisée: on a commencé aussi à essayer l'intervention du jury pour les crimes de meurtre et de brigandage; ces essais n'ont pas été assez nombreux pour qu'on puisse prononcer sur la convenance de cette institution dans l'état actuel du Mexique; à l'égard des délits de la presse, on croit avoir remarqué que les jurés mexicains ne comprennent pas bien les délits de cette nature. Le ministre insinue, comme le ministre de la Colombie l'insinuait dans son avant-dernier rapport, que, pour ces délits, les jurés sont trop indulgens, et qu'il faut attendre qu'ils deviennent plus rigoureux. Le rapport s'anime lorsque le ministre vient à parler de la nouvelle prison, *analogue à la dignité de la république*, qu'il est question de construire; elle sera spacieuse, bien aérée; les prisonniers y sont séparés selon la nature de leurs délits; elle aura un jardin où ils pourront se récréer, et apprendre le jardinage. « Une société charitable, dont le contact avec les condamnés *tempèrera et adoucira leur férocité*, et versera un baume sur les blessures que la vertu reçoit souvent dans ces tristes demeures, se chargera de l'administration économique. » Le ministre termine en promettant, au nom du pouvoir exécutif, de ne jamais mettre à exécution qu'à la dernière extrémité, la loi terrible (*la ley terrible y estrepitosa*) adoptée par le congrès le 27 janv. 1824 pour obvier à des dangers imminens, et qui investit les ministres d'un grand pouvoir discrétionnaire.

La seconde partie du rapport traite de la situation des affaires ecclésiastiques, et elle est accompagnée de plusieurs tableaux statistiques. Voici le tableau des évêchés du Mexique, avec l'indication des prébendes de chapitres, des paroisses et des prêtres.

DIOCÈSES.	Prébendes des chapitres.	Nombre des prêtres.	Nombre des paroisses.
Mexico, archevêché.	27		241
Guadalaxara, évêché (vac.).	27	553	135
Puebla, *id.*	27	853	240
Valladolid, *id.* (vac.). . .	27		
Durango, *id.*			
Oajaca, *id.*	14	283	124
Yucatan, *id.*	9	309	99
Monterrey, *id.* (vac.). . .	17	74	57
Chiapa, *id.* (vac.). . . .	6	100	38
Sonora, *id.*	0	65	67
Collégiale de Guadalupe. .	17		

Quelques-uns de ces diocèses sont immenses; aussi ne sont-ils presque jamais visités par les évêques. Comme on ne croit pas devoir augmenter le nombre des évêchés, le ministre pense qu'il faut diviser ces diocèses en cercles, et nommer des vicaires généraux pour chacune de ces nouvelles circonscriptions. Les dîmes sont un impôt odieux; encore le clergé n'en recueille-t-il qu'une faible partie; en effet, au Mexique, on en déduit un neuvième pour l'État; sur le restant, l'évêque et le chapitre prélèvent chacun un quart, la fabrique et les hôpitaux en prennent aussi leur part; le ministre pense donc qu'il faut changer ce mode vicieux de perception. Autrefois les riches cathédrales mettaient de côté une partie des dîmes, et ces capitaux servaient en cas de besoin pour l'agriculture et l'industrie. L'Espagne les a attirés à elle, sous prétexte de consolider les revenus. Jusqu'à présent, il n'y avait d'autres institutions pour l'éducation ecclésiastique que les séminaires dans les chefs-lieux de diocèse. Il est essentiel de fonder aussi des établissemens plus humbles, d'où puissent sortir des prêtres de campagne, capables de civiliser et d'instruire les indigènes. Voici un aperçu des missions mexicaines.

COLLÈGES DES MISSIONS.	Lieux où ils sont établis.	Missions qui en dépendent.	Nombre de religieux qui les desservent.
Santa-Cruz de Queretaro.	Sonora.	9	66
San-Fernando de Mexico.	Haute-Californie.	20	77
San-Francisco de Lachuca. . . .	Nouveau Santander et Coahuila.	9	45
San José de Gracia de Orizava. .			47
Nuestra Senora de Guadalupe de Zacatecas.	Taraumara et Texas.	22	94
	Total.	60	329

Pour ne pas faire de réformes brusques, et dans l'espoir que les corporations religieuses seconderont le clergé dans le soin des âmes, et contribueront à consolider la liberté et l'indépendance mexicaines, le gouvernement laisse subsister les couvens; mais il veut qu'ils s'occupent de l'instruction publique et de la civilisation des indigènes. Le ministre n'a pu se procurer encore tous les détails statistiques sur le clergé régulier; il les promet pour la session prochaine. Le tableau suivant fera connaître l'état des couvens d'hommes en 1822.

PROVINCES.	Nombre des couvens de la province.	Nombre des moines.
Dominicains. Province de Mexico.	10	130
id. de Puebla.	6	55
id. de Oajada.	6	52
Franciscains. Prov. de Mexico (S. Vangelio).	20	310
id. *id.* (s. Diégo)..	14	232
id. de Queretaro.	15	133
id. de Potosi.	11	157
id. de Guadalajara. . . .	7	133
id. de Merida.	4	79
Augustins. Province de Salamanca. . . .	11	87
id. de Mexico.	11	134
Carmes. Province de Mexico.	15	243
PP. de la Merci. Province de Mexico. . .	19	186

Ce tableau est suivi, dans le rapport, d'une liste de 57 couvens de religieuses, dont le plus peuplé est celui de Sta-Maria de Gracia à Guadalajara, qui renferme 80 religieuses; celui de Sta-Clara à Queretaro en a 69, et celui de Sta-Catalina à Mexico 53. Ce sont les plus forts couvens du Mexique. Le gouvernement mexicain paraît décidé à rendre au clergé le droit d'élire ses évêques, droit dont il jouissait autrefois dans toute la chrétienté; le ministre espère que les démarches des autorités mexicaines donneront lieu à un concordat avec le pape, et que dans tous les cas elles convaincront le monde que la république a eu à cœur de maintenir la bonne intelligence avec le dehors, et le bon ordre de l'intérieur. D—G.

241. Memoria presentada a las dos Camaras del congreso general de la federacion, etc.— Rapport présenté aux deux chambres du congrès général de la confédération *mexicaine*, par le secrétaire d'état du département des relations extérieures et intérieures, à l'ouverture de la session de 1825, sur l'état

des affaires de son département, in-12 de 51 pages. Mexico, 1825, impr. du gouvernement des États-Unis du Mexique. (Voy. le *Bullet.* de décembre 1824, t. 2, p. 446.)

Ce rapport, daté du 11 janvier 1825, et présenté par le ministre *Don Lucas Alaman*, est divisé en deux parties, dont la première, contenant l'état de la situation des relations extérieures de la confédération mexicaine, se trouve hors de la sphère du Bulletin. La deuxième partie, qui présente le tableau de l'état actuel des provinces mexicaines, est celle qui peut nous faire connaître la situation économique de cette contrée, dont nous devons compte à nos lecteurs.

Dans cette partie du rapport, l'auteur examine successivement, et à peu près dans l'ordre qu'il avait adopté pour son rapport de l'année précédente, les diverses branches de l'administration intérieure, et il signale les progrès faits d'une année à l'autre, ou les obstacles qui s'y sont opposés, ainsi que les espérances et les mesures prises pour l'avenir.

Passe-ports. — La nécessité de se prémunir contre des intrigues dangereuses a obligé le gouvernement mexicain à ne permettre aux étrangers l'entrée des ports et des frontières de l'État, qu'avec des passe-ports qui sont délivrés sur les informations données par les autorités voisines; mais on accorde aux arrivans la faculté de s'établir à proximité dans des lieux plus salubres que les côtes. Quelques états délivrent aussi des passe-ports à ceux qui veulent commercer dans l'intérieur, et n'accordent le port-d'armes qu'aux personnes connues; mais ces mesures ne seront que temporaires.

Liberté de la presse. — Une commission s'occupe d'un projet de réforme pour les dispositions existantes à cet égard, et dont une partie a été, selon le ministre, reconnue très-défectueuse. On s'efforcera de concilier la libre manifestation de l'opinion publique et la censure qu'elle doit exercer sur les actes du pouvoir, avec les mesures qui doivent protéger la religion, la morale, les lois, l'obéissance due aux autorités, la réputation et l'honneur des citoyens.

Réquisitions. — L'attention du congrès souverain a été appelée sur les moyens de pourvoir au service militaire, en faisant cesser les abus graves que cette espèce de charge fait peser sur les citoyens. — *Milices nationales.* Le congrès doit également s'occuper, dans cette session, de régulariser l'organisation de ces

milices. Les renseignemens transmis par les divers États ne permettent pas d'en évaluer la force totale. On compte à peu près 6000 miliciens dans l'État de *Guanaxuato*, 2 escadrons et plusieurs compagnies dans celui de *Colima*. — *Sûreté publique.* Le gouvernement a redoublé de vigilance pour réprimer les excès des bandes de déserteurs et d'autres individus qui s'étaient répandus sur la route de Vera-Cruz, et sur quelques points des États de Mexico et de Puebla. L'organisation complète des milices remédiera à ce mal. En attendant, les troupes, aidées d'un certain nombre d'habitans, ont rétabli l'ordre dans l'État de Guanaxuato. —*Statistique.* Les progrès de ce travail sont encore assez lents. Le gouvernement a ordonné la publication de la statistique de l'État de Michoacan, rédigée d'après l'ordre de la députation provinciale, par D. Juan José Lejarza, ouvrage excellent, et qui peut servir de modèle pour les autres États de la confédération. — *Courriers.* Ce service continue de se faire avec économie et célérité. — *Santé publique.* En 1823, les fièvres épidémiques avaient causé de grands ravages dans l'État de Guanaxuato. Le nombre des décès s'y était élevé dans une petite ville à 660, tandis que celui des naissances n'avait pas excédé 394. Il y avait eu aussi à *Celaya*, 2807 morts contre 692 naissances. Le même fléau s'était fait sentir à *Tlascala, Panossa, Tlamahuco, Acxotla* et *Ocotelulco*. La misère et le défaut de précautions avaient propagé le mal. Grâces aux soins du gouvernement, l'année 1824 a été plus heureuse; aucune maladie épidémiqne n'a dépassé des limites étroites. Elles ont entièrement cessé dans l'État de Guanaxuato, et la mortalité a été beaucoup moindre. Le mal le plus grave qui se soit fait sentir est la fièvre jaune, fléau local des côtes du Mexique, que l'accroissement du commerce a rendu plus violent dans le port d'*Alvarado*, où il était à peine connu. L'art n'a pas encore trouvé de remède contre ce fléau qui afflige non-seulement les côtes, mais tout le golfe du Mexique et les îles voisines.

Vaccine. — Les autorités mexicaines n'ont rien négligé pour la propagation de cet excellent préservatif: elles ont réussi à en introduire l'emploi dans la plus grande partie des États de la confédération. — *Cimetières.* Quoique les règlemens à cet égard n'aient pas été généralement observés, cependant il y a eu des progrès notables et utiles à la salubrité publique. Sous ce dernier rapport, la ville de Mexico a considérablement gagné. —

Établissemens de charité. L'administration des hôpitaux et des hospices s'est beaucoup améliorée dans la capitale ; à *San Luis de Potosi*, et à *Queretaro*, il y a eu de belles fondations nouvelles. — *Missions.* Celles de la Californie, de *Xalisco*, de *Coahuila* et de *Texas*, malgré de grandes pertes, ont dû aux soins de l'administration des améliorations très-importantes. —*Instruction publique.* Les gouvernemens des divers États, surtout ceux de San Luis de Potosi, de *Guadalaxara*, et de Guanaxuato ont beaucoup fait pour la création et l'amélioration des *écoles primaires.* On s'occupe avec activité de l'organisation des collèges et des bibliothèques dans la Capitale, et dans plusieurs autres villes. On a rétabli à Mexico une chaire pour l'enseignement de la botanique. On a fixé l'attention du congrès sur les moyens de remettre en activité l'académie des beaux-arts de Saint-Charles. Pour perfectionner le goût des artistes indigènes, il a autorisé l'envoi à Rome, avec les ambassadeurs mexicains, de trois jeunes élèves pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Les académies de dessin à Queretaro et à Puebla sont suivies avec succès. Des sociétés autorisées par le gouvernement se sont établies à Mexico, pour la culture des sciences et leur application aux arts utiles, pour l'enseignement de la musique, et pour favoriser les progrès de l'industrie et de l'agriculture.—*Archives.* La formation et la mise en ordre de ce vaste dépôt se poursuivent avec le plus grand zèle. — *Antiquités.* On réunit aux archives tous les renseignemens qui se trouvaient au secrétariat de la vice-royauté, beaucoup de chroniques et de documens curieux sur l'histoire ancienne du Mexique. On se propose de former un musée où l'on réunira tous les débris des antiquités, et les productions naturelles de cet État. — *Cabinets de lecture.* Ces sortes d'établissemens si utiles ne se sont pas encore beaucoup multipliés. Les municipalités (*ayuntamientos*) en ont jusqu'à présent fait les frais. Le soin de les étendre est vivement recommandé aux gouvernemens des États confédérés.

Mines. — Ce genre d'industrie que le ministre regarde comme lié aux intérêts de l'agriculture et du commerce, et comme la base de la prospérité du Mexique, a reçu et reçoit tous les jours de nouveaux moyens d'accroissement, par l'introduction des machines pour leur exploitation, et la formation des sociétés qui y appliquent leurs capitaux. Trois compagnies se sont formées à cet effet en Angleterre et une en Allemagne. Les mines

de la *Valenciana*, de *Rayas*, de *Cata*, de *Sirena*, celle de *Guadalupe* dans le *Catorce*, et d'autres moins considérables, sont exploitées avec une grande activité. Le dessèchement de celle de *la Conception* a été opéré par le moyen d'une machine à vapeur. On en a employé une du même genre avec beaucoup de succès à *Temascaltepec*. — *Routes*. Les capitalistes d'Europe ont été engagés à entreprendre le perfectionnement de celles qui existent, et la création de nouvelles communications. MM. *Manning* et *Marshall* ont proposé de refaire, pour les voitures, la route de Vera-cruz, et d'établir des diligences et des voitures de transport, ainsi que des malles-postes. — *Canaux*. Le ministre confirme la nouvelle des mesures qui ont été prises et publiées au Bulletin pour la jonction des deux mers par l'isthme de *Tehuantepec*. — *Commerce intérieur*. Des dispositions utiles en ont hâté et continuent d'en accélérer le développement. Les travaux faits aux ports de *Tampico*, de *San-Blas* et de *Guaymas* ont donné aux villes de San Luis de Potosi et de Guadalaxara une importance commerciale qu'elles n'avaient pas. Ceux que l'on fait aux mines de Guanaxuato rétabliront bientôt le commerce des sels de *Colima*, et ont donné une nouvelle inpulsion à celui des bois du Mechoacan et à d'autres branches d'industrie paralysées. — *Manufactures*. L'introduction des machines employées à la fabrication des produits étrangers fera faire des progrès aux fabriques mexicaines, et les mettra peu à peu en état de soutenir la concurrence. Il est question d'établir des filatures de coton. La grande quantité de draps nécessaires pour l'habillement de l'armée a ranimé les manufactures chancelantes de Queretaro. Tous les métiers y sont en activité ; le teint et la qualité des draps se sont perfectionnés. Les mêmes causes ont favorisé les tanneries de Guanaxuato et de Xalisco. On a introduit à Puebla des machines pour préparer et filer le coton, semblables à celles des États-Unis du nord. Les mêmes machines n'ont pas produit à *Monclova* des résultats moins heureux. Une brasserie s'est établie à Mexico, qui aura bientôt aussi une papeterie. Une autre s'établit à San Luis de Potosi. Des forges s'établissent sur divers points. Une verrerie à *Durango* a fourni d'heureux essais. — *Agriculture*. La culture de l'olivier et de la vigne a fait des progrès. Celle de la soie et du café offrent également des résultats très-remarquables.

Terres incultes. Colonies. — La loi du 18 août 1824, qui a réglé le mode de colonisation de ces terres, et surtout de la Californie,

a reçu et continue de recevoir son exécution. Il s'est établi dans l'état de Coahuila et de Texas, entre le *Rio Colorado* et le *Rio de los Brazos*, une colonie de trois cents familles qui cultivent ce territoire avec autant de zèle que de succès. D'autres portions de territoire, dans le même État, sont aussi cultivées par de nouveaux colons. Le gouvernement étend avec soin ces mesures sur tous les points favorables aux colonies.

On voit que depuis le dernier rapport du ministre mexicain, d'importantes améliorations ont été obtenues, que le gouvernement s'occupe d'écarter les obstacles que d'autres éprouvent, et que les États confédérés du Mexique font tous les jours de nouveaux progrès. A. D. V.

242. Mort du capitaine George Powell et de quatre matelots massacrés par les habitans du Port-Réfuge, île de Varaou, 3 avril 1824.

Le trois-mâts baleinier, *the Rambler*, de Londres, commandé par le capitaine Powell, avait mouillé depuis trois jours au port du Réfuge; la meilleure intelligence avait régné entre les Anglais et les insulaires, et leur roi même passait la nuit à bord du bâtiment, lorsque cinq matelots désertèrent. Le capitaine, croyant cette évasion favorisée par le chef qui avait disparu presque au même instant sans prendre congé de personne, n'épargna aucun effort pour reprendre les déserteurs. Ne pouvant y réussir, il fit lever l'ancre, examina le havre, et ayant découvert un petit village sur la côte, il vint mettre en panne vis-à-vis. Aussitôt un feu très-vif des canons chargés à boulets et à mitraille fut dirigé sur les habitans qui, ne prévoyant pas cette attaque, s'étaient rassemblés sur la grève et payèrent très-cher leur confiance. Ensuite, pour avoir quelque ôtage qui pût assurer le succès de l'entreprise, un canot fut envoyé bien armé et réussit à s'emparer d'une pirogue de guerre qui, ayant été abandonnée par ceux qui la montaient, fut amenée à la remorque. Ce fut alors que le capitaine Powell descendit lui-même à terre avec six matelots; mais, malgré le feu bien nourri de leurs mousquets, ils furent bientôt entourés par les naturels et tombèrent sous leurs coups. Deux hommes seuls furent assez heureux pour gagner le navire à la nage, quoique l'un d'eux fût dangereusement blessé d'un coup de lance.

On entendait dans toutes les directions le bruit de la conque guerrière; des pirogues doubles remplies de combattans se rassemblaient de toutes parts. Dans cette périlleuse situation, affai-

bli par la perte de neuf hommes, l'équipage du *Rambler* n'eut d'autre ressource que de forcer de voiles pour éloigner le navire du rivage et gagner l'entrée du port, distante de plusieurs milles.

Le *Rambler* fut forcé de retourner à Port-Jackson, et, ne pouvant continuer son voyage, il revint en Angleterre avec une cargaison d'huile de phoque prise dans la colonie.

Le capitaine Powel, jeune encore, avait acquis une grande expérience dans les voyages pénibles qu'il avait faits dans la partie australe du globe; s'il eût su allier l'humanité à son caractère hardi et entreprenant, il n'eût pas été victime de l'évènement affreux dont sa cruauté fut la seule cause, et sa mémoire serait sans tache.

La géographie lui doit la découverte du groupe qui porte son nom, et la première exploration exacte de l'archipel du Nouveau-Shetland. Il avait rapporté de ces îles une belle collection de minéraux qui figure dans le musée de la société royale de Londres.

M. Powell a publié, 1°. une carte de cet Archipel austral avec les îles découvertes sur le sloop le *Dove*, accompagnée d'un mémoire explicatif, et 2°. des instructions pour la navigation du détroit de Magellan. (Lanrie. 53 fleet-street. London.)

JULES DE BLOSSEVILLE.

243. NOTE SUR LE TABLEAU p. 215 du présent numéro.

Le résultat numérique relatif à la Russie est évidemment trop faible. En admettant la population donnée par les Archives du Nord, soit 40,67,000 âmes pour tout l'empire, il est tout-à-fait improbable que sur ce nombre d'habitans il n'y ait que 42,712 écoliers, même en supposant ce nombre destiné à exprimer seulement le total de ceux qui reçoivent l'instruction primaire, dans la Russie d'Europe, la Pologne non comprise. M. Balbi, dans son excellente statistique du Portugal, a trouvé que le total des écoliers à qui l'on donne l'enseignement élémentaire, s'élevait pour tout l'empire à 267,278, déduction faite des élèves appartenant aux écoles supérieures, ce qui donne pour rapport avec la population totale ci-dessus, environ 1 écolier sur 149 habitans. Cette proportion paraissant beaucoup trop forte, on s'éloignerait peut-être peu de la vérité en admettant celle de 1 sur 4 ou 500.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4
PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

244. Sur les moyens de parvenir a la connaissance du Relief de la surface terrestre, et particulièrement de l'Europe. (Extrait du rapport de M. de Férussac sur le concours de 1825, pour le prix relatif aux montagnes de l'Europe, fait à la Société de géographie, etc. *Fin de l'article inséré au Bulletin de juin* 1825, n°. 135, p. 161.)

Après le travail préalable que nous venons d'indiquer, l'exécution et l'ordonnance des tableaux entre eux deviennent faciles. Si le massif offre un nœud distinct, un premier tableau peut offrir toutes les hauteurs qui le concernent et qu'on aura pu rassembler. On peut les ordonner entre elles par tranches horizontales en partant de l'élévation dominante et descendant de 100 mètres, puis de 50, selon l'inclinaison des pentes, de manière à arriver aux premières ramifications importantes de la chaîne principale, en désignant, autant qu'il sera possible, ces points de séparation, afin de rattacher les tableaux de chacune de ces ramifications au nœud de la chaîne. Les autres tableaux pour chaque massif doivent donc se composer de côtes particulières à chaque ramification ou ligne de séparation des eaux, en descendant de 10 mètres en 10 mètres jusqu'au niveau des mers; et lorsque de grands embranchemens semblent former de petits systèmes à part, ou qu'un plateau plus ou moins vaste remplace le nœud du système, on peut procéder dans le même esprit pour les tableaux qui les concernent.

Ainsi ordonnés, ces tableaux offriront d'abord l'ensemble des principales lignes de séparation à la surface de l'Europe, toutes

liées au nœud du système dont elles dépendent, et en second lieu, les lignes de séparation des affluens principaux ou les divisions du bassin de chaque fleuve en bassins de rivière. Ce premier grand réseau suffira pour une infinité d'applications utiles, et pour donner des bases premières à toutes les considérations de détail, d'autant que les côtes appartenant aux versans et au glacis de chacun des bassins pourront être aussi conservées en les comprenant dans les tableaux relatifs à chaque ligne, mais en les distinguant, en désignant la partie du bassin à laquelle elles appartiennent, et en ayant soin de marquer la suite des points qui doivent caractériser la direction de la crête et celle du thalweg par des caractères d'écriture distincts. Ces lignes ainsi déterminées, rien ne sera plus facile que d'établir sur des cartes relatives à chaque massif, ainsi que Dupain-Triel l'a exécuté pour la France, des lignes de niveau, en joignant, tout autour du point culminant, les côtes enregistrées de hauteurs correspondantes. On pourra également tracer des profils quand on aura besoin de rendre sensible le relief de telle ou telle partie d'une surface donnée, comme, par exemple, la section transversale d'une ligne de partage entre les deux courans dont elle divise les bassins. Tout consiste donc, pour avoir le relief des surfaces continentales, à réunir le plus grand nombre possible de côtes de hauteurs sur les lignes de partage et sur les thalwegs des vallées.

Il est inutile d'observer que les tableaux doivent offrir une série de colonnes indiquant :

1° Le nom ou la désignation précise du point observé.

2° La position de ce lieu sur la crête, sur le cours d'eau principal, ou sur tel ou tel versant, ou telle partie du glacis de la vallée.

3° La hauteur en mesure originale avec des Signes conventionnels pour indiquer les diverses méthodes d'observation.

4° La réduction de cette mesure en mètres.

5° La longitude } lorsqu'elles sont connues.
6° La latitude }

7° Le nom de l'observateur.

Pour les hauteurs, les longitudes et latitudes, on devra signaler d'avance, et pour chaque pays, les ouvrages des divers observateurs cités, en en donnant les titres complets.

Partie descriptive. — Après avoir donné pour l'Europe, dans les tableaux dont nous venons de nous occuper, les élémens de ce vaste réseau que forment les lignes de partage à la surface du globe, et qui déterminent, sur les diverses régions naturelles de cette surface, des divisions invariables; celles des bassins de tous les ordres, on devra s'occuper de la partie descriptive du travail demandé. Mais déjà cette partie est rendue bien plus facile par la classification qu'on a dû faire de toutes les ramifications de chaque système. Cependant on conçoit que chacun peut se tracer un plan plus ou moins distinct d'après ses idées propres, et suivant le goût et le tact dont il est doué. Par exemple, il pourra paraître plus convenable à quelques personnes de fondre la partie descriptive et les tableaux des mesures en un seul travail. Dans ce cas, que nous croyons le plus favorable, on offrirait d'abord, comme introduction, un coup d'œil d'ensemble sur la surface de l'Europe, indiquant en premier lieu ses grandes régions naturelles, et montrant comment elles sont limitées ou découpées par les ramifications des divers massifs, présentant tous les aperçus généraux que fournissent les rapports réciproques de ces massifs, les uns par rapport aux autres, leurs relations avec les plateaux, les bassins intérieurs, la forme des côtes, l'exhaussement successif des terres et le système général d'irrigation de la surface qui nous occupe. C'est ici qu'il serait intéressant de rassembler les résultats qu'indiquent les divers profils qui peuvent exister, ou dont on peut rassembler les élémens, et qui, prolongés à travers l'Europe dans diverses directions combinées, montreraient d'une manière plus sensible le relief de cette partie du monde. Considérant, après cela, chaque massif à part, d'abord dans son ensemble et ses rapports généraux, on présenterait ensuite, sous la forme de tableaux synoptiques, ainsi qu'on le fait pour les affluens divers d'un grand cours d'eau, la généralité des ramifications de tous les degrés que fournit la classification méthodique du massif; puis viendrait la série des tableaux de mesures, d'abord celui du nœud du groupe, ensuite ceux de ses principales ramifications, dont la description détaillée terminerait le travail propre à chaque massif. Cette méthode aurait sans doute l'avantage de la clarté et celui de réunir en un seul faisceau tous les faits qui concernent chacun des groupes de montagnes.

C'est dans cette partie descriptive surtout qu'il est nécessaire d'appliquer les méthodes rigoureuses d'observation dont toutes les autres sciences font usage et auxquelles elles doivent leurs progrès.

On doit d'abord s'attacher à employer une nomenclature uniforme et raisonnée pour désigner les diverses parties d'une montagne ou d'une vallée, et s'astreindre pour la description de chaque ramification à suivre l'ordre naturel de subordination qu'elles offrent entre elles. « Ainsi la direction, la longueur, l'épaisseur des chaînes, l'inclinaison des versans; la figure, l'exhaussement des faîtes ou arêtes formant tantôt une crête, d'autres fois un dos plus ou moins élargi; la forme, l'élévation des sommités qui dominent les faîtes et dont les cîmes sont en *plateau*, en *pic*, en *aiguille* ou *dent*; l'indication des *renflemens* (1), des *appendices* (2), des *ressauts* (3), des *cols*, *ports* ou *pertuis* (4); des *défilés* (5), des *pates* ou *croupes* (6), des *éperons* et *promontoires* (7); les *pentes générales* et les *contre-pentes*, dont nous avons indiqué la différence, sont des circonstances qui doivent servir de base dans les descriptions dont il s'agit, ce qui les rendra plus faciles ou plus méthodiques et comparables entre elles. Comme on aura souvent besoin de faire mention des vallées ou des bassins circonscrits par les lignes de partage des eaux, on doit se servir d'une nomenclature analogue pour exprimer les parties qui les compo-

---

(1) Contrefort très-court, tel qu'on en trouve à l'origine bifurquée d'une vallée, dans la chaîne principale.

(2) C'est le renflement sur un embranchement ou un contre-fort.

(3) C'est le relèvement brusque du faîte, tel, par exemple, que celui qui a lieu à la jonction de deux contreforts opposés.

(4) C'est l'échancrure du faîte entre deux ressauts voisins, d'où l'on débouche d'un versant sur le versant opposé, en passant d'une vallée à l'autre. *Col* dans les Alpes, *Port* dans les Pyrénées, *Pertuis* dans le Jura.

(5) Le défilé diffère du col, en ce qu'il peut se trouver au pied des hauteurs; c'est un passage resserré.

(6) C'est le point extrême d'une ramification, où elle se subdivise et se ramifie pour s'abaisser vers les collines des hauteurs inférieures.

(7) Éperon désigne les saillies abruptes que font quelquefois les contre-forts en se terminant sur la côte. Les chaînes principales, ou leurs embranchemens, en se terminant ainsi, produisent un promontoire.

sent ; ainsi les *berges*, les *glacis*, les *rives* ou *bords*, les *thalwegs* sont des mots consacrés qu'il faut employer toujours à propos dans la description qu'on peut avoir à faire des parties qu'ils désignent.

Enfin l'on doit spécifier les caractères géognostiques les plus généraux de chaque partie du massif, ainsi que tous les autres caractères que nous avons signalés comme distinguant un massif d'un autre, et mentionner avec soin les principaux phénomènes que présentent quelquefois certaines ramifications, tels que les coupures abruptes à travers lesquelles un grand courant se fait passage. Ainsi, par exemple, les fleuves d'Espagne, en descendant du plateau central de la Péninsule, semblent couper transversalement la chaîne qui soutient ce plateau et qui limite le versant Lusitanique.

Telles sont, fort en abrégé, les principales règles qui doivent diriger l'esprit de l'observateur dans un travail tel que celui que la science doit attendre des progrès des diverses connaissances géographiques, ou de celles qui leur prêtent leur appui.

Sans doute, Messieurs, nous ne pouvons pas nous flatter d'obtenir la solution complète de la question proposée; des lacunes que le temps seul peut remplir arrêteront le zèle des concurrens: mais en suivant les bases que nous venons de tracer, nous pouvons espérer un travail déjà fort riche par la réunion de tous les matériaux dispersés, et dans le cadre duquel viendront successivement se placer toutes les observations ultérieures qui en dépendent. Ainsi, petit à petit les intervalles se combleront, et les jalons qu'on aura plantés auront cette grande importance, que l'on pourra y rattacher tous les faits qui, sans cette précaution, resteraient sans enchaînement et presque perdus pour la science. Les observateurs auxquels parviendra le travail que vous aurez provoqué, seront stimulés, en l'étudiant, à perfectionner et à rendre plus complète la partie qui se rapportera à leurs localités; et bientôt vous serez étonnés des succès de vos efforts. N'oublions pas que, dans les sciences, dès qu'on éveille l'attention de ceux qui les cultivent, dès qu'on forme un centre, il s'établit bientôt une gravitation puissante de pensées et de travaux, qui tend à agrandir la petite sphère qu'on avait d'abord lancée, comme au hasard, dans le monde philosophique. La partie du travail demandé qui a paru offrir le plus d'obstacles, est celle qui a pour but de donner la longitude et la latitude de

quelques points situés sur la ligne ou très-près de la ligne de partage des principaux courans. Dès qu'on travaillera dans ce but, on sera étonné de la quantité de matériaux sur lesquels on n'avait pas compté; d'ailleurs, en réunissant ce qui existe, on montrera ce qui manque, et dans un temps où l'on couvre toutes les parties de l'Europe d'une savante triangulation, vous trouverez partout des ingénieurs qui, secondant vos vues, s'empresseront à remplir les lacunes que le travail que vous aurez couronné laissera à combler.

245. Geografia moderna universale. Géographie moderne universelle, ou description phys., statistique et topographique de tous les pays connus de la terre; par G. B. Pagnozzi. Vol. ix, distrib. xv. *Prusse, Suisse, Norwège, Danemark.* Florence, Batelli.

246. Delle scienze Statistiche, etc. Des sciences statistiques, par A. Padovani, professeur à l'université de Pavie, tom. i, in-8°. de 304 p. Pavie, 1824; Valerio Fusi.

L'auteur annonce que son traité se divisera en douze livres, dont les quatre premiers forment le volume que nous avons sous les yeux. En publiant un ouvrage aussi étendu pour désigner tous les élémens qu'il convient de rassembler dans une bonne statistique, M. Padovani fait observer que, jusqu'à présent, les hommes distingués qui ont écrit sur cette matière ne l'ont pas suffisamment éclaircie. Il veut que la statistique soit l'exposition exacte, méthodique et complète de toutes les forces sociales; qu'elle fasse connaître leur énergie, leur direction et leurs effets; en conséquence elle appréciera tout ce qui constitue l'état physique, intellectuel et moral d'un pays.

Le livre Ier. traite de la topographie en huit chapitres : I. situation, étendue, frontières du pays; II. aspect extérieur; III. eaux; IV. routes; V. fertilité; VI. climat; VII. villes, bourgs et villages; VIII. superficie occupée par les bâtimens, les eaux, etc. Le livre II est consacré à la population : chap. I, dénombrement; II. moyens de connaître la population; III. proportion entre les sexes; IV. rapport des mariages à la population; V. fécondité des mariages; VI. rapport des naissances à la population; VII. mortalité; VIII. rapport des naissances aux décès; IX. durée moyenne de la vie; X. rapport de la population au territoire; XI. rapport de la population des villes à celle des cam-

pagnes; XII. division de la population entre les classes de la société; XIII. forces physiques; XIV. force intellectuelle; XV. force morale. Le livre III traite de l'industrie agricole; chapitre I. travaux qui se rattachent à l'industrie agricole; II. chasse; III. pêche; IV. insectes utiles et nuisibles; V. plantes qui croissent spontanément; VI. mines; VII. eaux minérales; VIII. gros bétail; IX. troupeaux; X. vers à soie; XI. abeilles; XII. volaille; XIII. division des propriétés; XIV. mode d'exploitation; XV. méthodes de culture; XVI. instrumens aratoires; XVII. travaux; XVIII. engrais; XIX. grains et légumes; XX. prairies; XXI. végétaux employés dans les manufactures; XXII. jardins; XXIII. vignes; XXIV. plantes oléagineuses; XXV. arbres fruitiers; XXVI. forêts; XXVII. communaux et terres vagues; XXIX. résumé. Les douze chapitres du liv. IV sont relatifs à l'industrie manufacturière : I. importance des manufactures; II. classification des manufactures; III. leur situation; IV. instrumens et machines; V. division du travail; VI. procédés; VII. qualité des produits; VIII. condition des ouvriers; IX. quantité et valeur des produits; X. origine et emploi des matières premières; XI. rapport de la production aux besoins du pays; XII. obstacles à l'introduction ou au perfectionnement des fabriques.

Pour rédiger une statistique dans le système de M. Padovani, il faudrait déterminer, à l'égard de chaque branche d'économie, les produits bruts, les frais de production, le revenu net; décrire tous les procédés, faire ressortir leurs avantages et leurs inconvéniens; indiquer les moyens d'améliorer les produits ou de diminuer les frais; considérer l'action des agens naturels, du travail et de l'intelligence dans leurs rapports avec la richesse, la sûreté et la morale publiques; en un mot, exposer tout ce qui se fait, et conseiller tout ce qu'il serait utile de faire. La tâche est pénible; l'auteur reconnaît lui-même que la confection d'un bon cadastre est une opération longue, dispendieuse et sujette à toute sorte d'erreurs; mais si, en y consacrant beaucoup de temps, de soins et d'argent, on n'est pas sûr d'arriver à un résultat satisfaisant, on éprouve sûrement de grandes difficultés pour atteindre à la vérité, lorsqu'on prétend soumettre à l'évaluation même ces forces qui agissent inaperçues bien long-temps avant de se manifester par leurs effets; qu'en faut-il conclure, sinon qu'une statistique remplie d'erreurs graves ne serait

propre qu'à induire l'administration à commettre de grandes fautes, et qu'une bonne statistique est une œuvre qui, pour atteindre un degré suffisant d'exactitude approximatif, exige le concours de recherches laborieuses et d'une rare sagacité? Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Padovani sera lu avec intérêt et avec fruit par les personnes qui s'occupent de l'économie publique. VILLARD.

247. APERÇU STATISTIQUE SUR LES GRANDS ÉTATS DE L'EUROPE. Nous réimprimons rectifiés cet article et le suivant déjà insérés au Bulletin de mai 1825, sous les nos. 6 et 7, p. 4 et 5, et dans lesquels il s'était glissé des erreurs de chiffres.

Les dernières estimations établissent de la manière suivante la population et l'étendue territoriale des cinq principales monarchies européennes.

	Milles carrés.	Habitans.
Russie, en Europe,	75,154	47,660,000.
—hors d'Europe,	292,339	11,714,000.
Angleterre, en Europe,	5,554	21,400,000.
——hors d'Europe,	176,971	115,141,000.
France, en Europe,	10,086	30,749,000.
——hors d'Europe,	657	469,000.
Autriche,	12,265	29,691,000.
Prusse,	5,014	11,400,000.
Les 5 puissances ensemble,	578,044	268,124,000.
dont en Europe,	108,074	140,800,000.

Si la terre connue a 2,512,000 milles carrés et 938 millions d'habitans, les cinq puissances occupent presque un quart de la surface terrestre et règnent sur deux septièmes du genre humain.

L'Europe ayant sur 155,220 milles carrés, une population de 206,780,000, les 5 puissances occupent plus que les deux tiers du territoire et de la population européenne. L'empire de la Chine toutefois est aussi peuplé et plus étendu que toute l'Europe ensemble. La monarchie espagnole, avant sa dissolution, avait trente millions d'habitans. La Turquie et les États-Unis sont aussi de grandes masses. (*Extr. des N. Ann. des voyag.*, mars 1825, p. 384.)

248. Statistique générale de l'Europe. (*Décès et naissances en* 1824.

PROVINCES ET VILLES.	DÉCÈS.	NAISSANCES.
Anvers.	1,483	2,405
Augsbourg.	935	802
Berlin.	6,386	7,531
Bruxelles.	3,029	3,812
Cassel.	667	860
Copenhague.	3,212	3,417
Elberfeld.	713	1,020
Francfort sur le Mein.	1,053	1,096
Kœnigsberg.	1,986	2,391
Londres.	20,237	25,758
Liége.	1,400	1,842
Mecklenbourg-Schwerin.	7,400	15,414
Mulhouse (Haut-Rhin).	412	477
Nuremberg.	845	896
Sleswig et Holstein.	12,416	20,422
Strasbourg.	1,908	1,896
Stuttgard.	930	989
Thurgovie (canton).	2,203	3,000
Vienne (Autriche).	10,537	12,986
Zurich.	459	525

249. Société commanditaire de l'Industrie. Cette société qui se forme à Paris, a essentiellement pour but, d'après les annonces insérées dans les journaux quotidiens et l'Acte constitutif de la société, de satisfaire à deux grands besoins de l'époque, celui d'emplois utiles des capitaux dans l'industrie, et celui qu'éprouve l'industrie de ces mêmes capitaux. Offrir aux uns toutes les garanties d'un examen approfondi et d'une surveillance organisée, et à l'autre une association toujours prête à l'appuyer de ses ressources pécuniaires et intellectuelles, telles ont dû être en conséquence les deux grandes bases de son organisation ; nous n'avons pu cependant en rien dire de définitif tant que cette organisation n'a été qu'un projet des premiers fondateurs de la société, soumis à l'examen et à la rectification de tous ceux qui en ont adopté la pensée et apprécié l'utilité ; mais depuis lors, toutes les dispositions de l'acte de société ont été convenues et

arrêtées. Les cinquante millions qui doivent être émis d'abord et peuvent être portés ensuite à cent, se trouvent assurés par les souscriptions déjà recueillies ; ce capital est divisé en 50 mille actions au porteur, chacune de mille francs, qui peuvent être converties en actions nominatives, et l'entreprise n'ayant plus besoin, pour commencer ses travaux, que de l'autorisation royale qu'elle va solliciter, pour se constituer en société anonyme, nous pouvons en entretenir le public avec plus de précision et de certitude. La société commanditaire de l'industrie, ainsi que l'exprime nettement sa dénomination, n'entreprend rien par elle-même. Elle prend intérêt à titre de commandite, et sans s'engager par conséquent au delà de l'intérêt convenu, dans les entreprises des autres. Ces entreprises doivent avoir un objet spécial ; car la société ne s'engage dans aucune affaire générale ou indéterminée, et cet objet doit être nécessairement d'exploiter une branche nouvelle d'industrie, ou d'exploiter par des procédés meilleurs une industrie connue ; car la société n'entend pas faire concurrence à des établissemens déjà en activité, et elle veut essentiellement faire avancer l'industrie.

L'agriculture réclame des communications plus nombreuses et plus faciles, des cultures plus variées, des soins plus éclairés et plus actifs; elle offre des terrains à défricher, des marais à dessécher, des terres incultes à mettre en production. L'industrie manufacturière peut encore s'enrichir par des procédés plus économiques, ou plus sûrs, ou plus productifs, et surtout par des moteurs plus puissans. Le commerce et la navigation, enfin, ont d'autres routes à suivre, d'autres combinaisons à former, et à explorer d'autres parages. C'est par tout ce qui reste à faire dans ces diverses branches d'industrie que la société se propose d'alimenter ses travaux et de recueillir ses profits. Assez d'espace reste devant elle pour occuper ses efforts et absorber ses facultés; elle ne veut fonder son domaine que dans les champs de l'avenir. Elle s'interdit pour toujours, cependant, toute participation quelconque aux affaires des fonds publics, tout en espérant néanmoins contribuer beaucoup à l'amélioration du crédit par la création de nouvelles valeurs et l'accroissement de la production. En ne s'intéressant que pour une quotité limitée dans des sociétés en commandites ou anonymes, elle a toujours son capital représenté par les actions que ces établissemens lui délivrent en échange.

Ces actions devront probablement lui rapporter un intérêt fixe de 5 pour cent et une part convenue dans les bénéfices, ce qui lui permet d'assurer 4 pour cent d'intérêt à ses propres actionnaires pour l'argent qu'ils ont déboursé, non compris le dividende des bénéfices généraux de la société mis en répartition. Il suit de là qu'elle n'exige le capital pour lequel chacun de ses actionnaires est engagé envers elle, qu'au fur et à mesure des emplois, ce qui lui permettra de n'en demander successivement que de faibles quotités, et de n'avoir presque jamais de fonds oisifs dans sa caisse.

Il s'agit de la première association largement conçue qui se soit formée en France, et dont l'effet doit être de provoquer un grand nombre de sociétés nouvelles : aussi les fondateurs paraissent-ils sentir surtout combien il importe de ne pas compromettre la réussite d'un aussi puissant moyen de civilisation et de prospérité. La société ne procèdera donc qu'avec une extrême mesure et une prudence rigoureuse. Elle aimera mieux rester inactive et en observation, que d'exposer ses premiers pas par trop de précipitation ; mais elle ne manquera ni de résolution ni d'énergie pour appuyer tout ce qui serait vraiment utile. Ceci nous conduit naturellement à rendre compte de ses moyens d'examen et de surveillance ; car ce sont là toutes les charges de son administration, puisque, ainsi que nous l'avons dit, elle n'entreprend rien par elle-même. Elle se compose d'un Conseil général d'administration, qui examine et qui juge toutes les propositions ; d'un comité de direction qui les reçoit et les fait exécuter lorsqu'elles sont admises, et de cinq censeurs qui exercent une surveillance générale sur l'ensemble et les détails de l'administration. Le conseil d'administration se compose de trente directeurs nommés par l'assemblée générale des actionnaires, et qui se divisent en autant de comités qu'il peut y avoir d'affaires à examiner ou à surveiller. Ils nomment autant de directeurs adjoints qu'ils le jugent nécessaire, et qui assistent aux séances du Conseil et des comités où ils ont voix consultative.

Chaque affaire est soumise à l'examen du comité dont elle ressort, et reste sous sa surveillance, lorsque le Conseil général l'a approuvée. Les hommes spéciaux de la science et de la pratique sont appelés à chacun de ces comités. Les membres du Conseil général d'administration, ayant le titre de directeurs, sont nommés par l'assemblée générale des actionnaires, et le comité de direc-

tion, composé du président de la société et de deux vice-présidens, est nommé par les directeurs réunis.

Les directeurs sont nommés pour cinq ans, le président et les vice-présidens pour un an, et les uns et les autres sont rééligibles. Toutes ces fonctions sont gratuites, même celles des directeurs adjoints; mais le Conseil d'administration pourra nommer parmi ces derniers, ou en-dehors de la Société, les agens spéciaux dont les connaissances scientifiques ou industrielles lui paraîtraient indispensables pour l'examen ou la surveillance des affaires de la Société, et déterminera la nature et l'importance de la rétribution qui leur sera accordée. On conçoit que l'organisation ordinaire des sociétés anonymes, à l'administration desquelles la Société peut prendre part sans aucun inconvénient, lui offrira des moyens faciles de stipuler de pareils intérêts. La faculté, d'ailleurs, que se réserve la Société d'appeler à l'appui de ses travaux autant de directeurs-adjoints que le Conseil général d'administration le jugera convenable, est une heureuse idée comme moyen d'économie, et sous une infinité d'autres rapports; car combien de jeunes gens parfaitement instruits et désirant se faire connaître, et combien d'autres actionnaires dont les circonstances ont interrompu la carrière, ou dont la fortune assure l'indépendance, s'estimeront heureux d'associer leur nom et de consacrer leurs talens au succès d'une entreprise aussi éminemment nationale!

Mais choisissons un exemple, et suivons le cours d'une proposition quelconque présentée à la Société. Elle est adressée au comité de direction, qui juge d'abord si elle est présentable, et qui la mentionnerait, en tout cas, dans son rapport au Conseil, s'il croyait devoir l'écarter. S'il la croit susceptible d'être accueillie, il l'adresse au comité dont elle ressort, et qui, après l'avoir examinée, en fait son rapport au Conseil général d'administration. Sur ce rapport et sur la discussion qui en résulte, le Conseil général prononce le rejet de l'affaire ou son approbation, en fixant, dans ce dernier cas, la quotité d'intérêt que prend la Société, et les conditions qu'elle stipule à cet effet. Dans ce dernier cas, la proposition revient au comité de direction, pour être par lui réduite en contrat, exécutée et surveillée, soit qu'il ait à traiter avec une société en commandite ou avec une société anonyme. Telle est la filière, aussi graduelle et aussi simple que rapide, par laquelle chaque proposition devra passer depuis sa

présentation à la Société jusqu'à sa mise en œuvre et jusqu'à ses résultats définitifs. A toutes ces garanties administratives il ne nous reste plus qu'à ajouter la liste des fondateurs de la Société, et celle des membres de l'administration dont les noms nous dispensent de toute réflexion. Nous y remarquerons cependant des noms étrangers qui, sans ôter à la Société le caractère dominant d'une association toute française, promettent à notre belle patrie si féconde par elle-même en élémens de prospérité, la réunion des capacités nationales et anglaises, et même celles d'autres pays étrangers, pour en accroître et favoriser le riche développement.

Quel heureux siècle que celui où tous les peuples exprimeraient en même temps le vœu de n'employer désormais leurs efforts qu'à s'enrichir mutuellement des trésors du travail et de la paix!

Fondateurs.—MM. Ardoin, Hubbard et comp., Allaman frères et Hersent, Aulagnier et comp., Aubernon fils, Blanc, Colin et comp., Berard et comp. (S.), Buthian, Boigues et fils, Belfast, Baignères, Bossange père, Broval (le ch.), Blaquière (l'hon. Peter), Bethmann frères, de Francf.; Bodin frères et comp., de Lyon; Baring (H.), Bulwer, Bourck (la comtesse de), Choiseul (le duc de), Chaptal fils, Chappuis, Clement-Desormes, Cuningham (le ch.), Clary (le gén. marq.), Coulaux frères, Calandrini, Cotta (le baron), Chevals, Desgranges, Pellenc et comp., Daly et Robinson, d'Eichtal (Auguste), Decroix (marquis), pair de France; Duparquet, d'Eichtal (Louis), Dalberg (duc), F. Didot père et fils, Ferrere, Lafitte, Ferray (L.), Fould et Fould Oppenheim, Foy (le général), Farquhar (S. Robert), Fourel (M.), Fourchon (Ph.), Fabreguette, Guérin, de Foncin et comp., Genestons (comte de), Gonin frères, de Tours; Galos, de Bordeaux; Gontard, de Francfort; Gourcuff (de), Goupy, Humann, Hagermann, Heutsch et comp., de Genève; Haber senior, de Carlsruhe; Holstein, Irwing (John), Javal frères, Lafitte (J.) et comp., Lafitte (M.) et comp., Laffitte (J.-B.), Louis (le baron), Lapanouse (César de), Lutteholh, Lagrange (le général), Laborde (Al.), Larochefoucauld (le duc de), Lambert, Lameth (Al.), Larreguy, Lecointe, Lepelletier d'Aunay, Mallet frères, Morin frères, Mollien (le comte), Molé (le comte), Moulard, Moisson Devaux et comp., Meynier et comp., Martin, d'An-

dré et comp., Montmorency (le baron de), Mulhens frères, de Francfort; Marsch (W.), Milleret (J.), Massa (duc de), Mercier de Nerville, Nicolet, Oppermann, Mandrot et comp. (G.), Oberkampf, Odier, Aubert et comp., de Marseille; Paravey et comp., Périer frères, Pillet-Will et comp., Panard et comp., Praslin (le marquis de), Prandergast, Percy (Alg.), Philipp, Perrée et Guillot (L.), Roux (Vital) et comp., Rodier (J. B.), Rigny (E. de), Rougemont de Loewenberg, Rothschild frères, Regny (Arth.), Ricardo (John), Humbolt (sir W.), Raineville père (de), Rey-Thorin, Ruty (comte de), pair de France; Sommerset (duc de), Sébastiani (le général), Siméon (le comte), Schlumberger et comp., Saglio (Florent), Saint-Aubyn (W. John de), Saint-Cricq (le comte de), Sarazin (L. P.), Salverte (Eusèbe), Sauter (Donat), Stanley, Talleyrand (le prince), Tattet (F.), Ternaux l'aîné, Ternaux, Gandolphe et comp., Vassal et comp. (R.), Voyer-d'Argenson, Worms de Romilly et comp., Wackefield (E. G.), Wilkinson.

Conseil général de l'administration provisoire.

Directeurs. — MM. Ardoin, Blanc, Bérard (Simon), Chaptal fils, Daly, Dalberg (le duc de), Hagermann, Javal, Lafitte (J.), Lapanouse (César de), Mallet, Molé (le comte), Paravey, Périer (C.), Pillet-Will, Roux (Vital), Rothschild, Ruty (comte de), Ternaux l'aîné, Vassal.

COMITÉ DE DIRECTION PROVISOIRE.

MM. Lafitte, *président de la Société*; Ternaux, *vice-président*; Casimir Périer, *idem.*

Censeurs. — MM. Siméon (le comte), Chevals.

Nota. Les directeurs et censeurs à nommer le seront, cette fois, par les directeurs et censeurs élus, après que la Société anonyme aura été autorisée; et en vertu de cette autorisation, le Conseil général d'administration, et le comité de direction provisoire deviendront définitifs. Les directeurs et les censeurs à nommer seront choisis parmi les principaux souscripteurs. (*Journ. du Commerce*, 4, 10 et 30 juin et 24 juillet 1825.)

250. PARIS. — SOCIÉTÉ ROYALE POUR L'AMÉLIORATION DES PRISONS. (*Journ. de Paris*, *Moniteur* du 27 juin 1825.)

La Société royale s'est réunie le 26 juin au château des Tuileries, dans les appartemens et sous la présidence de M. le Dauphin. Le prince a ouvert la séance par une courte allocution dans laquelle il a assuré l'assemblée de la sollicitude du Roi pour l'amélioration du sort des prisonniers. S. M. a recommandé à l'administration de persévérer dans les travaux propres à seconder l'accomplissement de l'œuvre entreprise par la Société royale. — D'après le rapport de ses derniers travaux, fait par le ministre de l'intérieur, 18 prisons centrales ont déjà reçu les améliorations projetées, dont les principales consistent dans la séparation des diverses classes de détenus, suivant la différence des sexes, des âges, la nature des délits, et dans les mesures de salubrité et de propreté. Le linge de corps est renouvelé tous les 8 jours; les draps de lit sont changés une fois par mois; les lits sont formés de matelats en crin et en laine; chaque détenu habite une loge séparée.—Sur 276 maisons d'arrêt, 141 ont été améliorées. Une somme de 100,000 fr. a été employée pour la construction de *fourneaux d'appel* destinés à désinfecter par l'absorption, et particulièrement à neutraliser les miasmes qui s'exhalent des latrines. D'après le rapport de M. *de Chabrol*, préfet de la Seine, 8 millions sont nécessaires pour exécuter les plans d'améliorations arrêtés dans les prisons de Paris. Déjà 5 millions sont assurés, et l'administration espère parvenir à compléter la somme. Deux prisons-modèles seront établies, et un concours d'architectes sera ouvert pour leur construction. On se propose de séparer les détenus pour dettes des prisonniers condamnés pour délits. La prison de Ste.-Pélagie sera exclusivement réservée pour ces derniers. Toutes les dispositions nécessaires sont prises. Les prisonniers seront extraits de Bicêtre, qui ne sera plus qu'un hospice. — Le progamme du concours pour la construction des prisons-modèles a été communiqué par M. de Lavau, préfet de police. Les différentes classes de détenus seront séparées; il y aura des ateliers de travail, etc. La situation des détenus à la prison de la Force, et surtout des prisonniers indigens, a été améliorée. — *M. Barbé de Marbois* a insisté sur la nécessité d'étendre l'instruction parmi le peuple, moyen certain de diminuer les crimes et les délits, et par conséquent le nombre des

prisonniers. Il résulte du compte par lui rendu de ses visites dans les prisons des départemens, que ces inspections fréquentes sont de la plus grande utilité. Le noble pair, en terminant, a payé à l'auguste président un tribu d'hommage et de reconnaissance. « Naguère encore, a-t-il dit à peu près, ces lambris » étaient décorés des emblèmes du plaisir : le commun des hom» mes oublie, au sein de la joie, les malheurs des autres. Vous, » Monseigneur, loin d'en perdre le souvenir, c'est en vous occu» pant du soin de les adoucir que vous prolongez vos fêtes. » — *M. Bigot de Préameneu* a signalé comme une des causes les plus fréquentes de condamnations affligeantes la misère des jeunes filles qui affluent des départemens dans la Capitale. La misère les conduit au vice. Des secours, des moyens de travail, les pieuses exhortations des Dames de Charité sauveraient un grand nombre de ces victimes. — Plusieurs membres ont entretenu l'assemblée des moyens d'étendre l'influence bienfaisante de la Société, d'accroître ses ressources en augmentant le nombre de ses membres, et de rendre ses travaux plus efficaces. M. le Dauphin a résumé les opinions et les propositions émises dans cette séance; il a donné connaissance des besoins qu'éprouvent en ce moment les prisons de Metz et de Besançon. S. A. R. a cru devoir, sauf l'autorisation de la Société, disposer de 14 ou 15 mille fr., afin de pourvoir aux améliorations les plus urgentes réclamées par l'état déplorable de ces prisons, et charger deux membres de la Société de les visiter et de veiller au meilleur emploi possible de cette somme. Le Prince, conformément au vœu de l'assemblée, a renvoyé au Conseil général des prisons la proposition de M. Bigot de Préameneu, et a invité M. le ministre de l'intérieur à s'occuper des moyens d'accroître le nombre des membres de l'association, afin d'en augmenter les ressources. L'humanité aussi active qu'éclairée de M. le Dauphin sera un puissant motif d'encouragement pour les Francais à qui leur fortune permet de s'unir aux généreux efforts de la Société royale. A. D. V.

251. **Mouvement de la Population** pendant 12 années dans le département de l'Hérault.

ANNÉES.	NAISSANCES.			Total.	Mariages.	Décès.
	Garçons.	Filles.	Enfans naturels.			
1812	4,402	4,193	348	8.943	2,022	8,091
1813	4,683	4,568	389	9,648	3,784	8,804
1814	5,097	4,680	365	10,142	1,651	8,803
1815	4,814	4,631	416	9,861	2.683	7,777
1816	5,357	5,039	477	10,873	2,024	7,932
1817	5,089	4.914	410	10,413	2,305	7,84[illegible]
1818	4,760	4,818	411	9,989	2,181	9,425
1819	5,290	5,046	496	10,832	2,062	8,739
1820	5,280	4,705	493	10,478	1,982	9,082
1821	4,881	4,590	503	7 974	2,374	8 51[illegible]
1822	5,227	4,782	591	10,600	2.456	8.127
1823	5,394	5,002	527	10,923	2,531	8,837
Totaux..	60,274	56,968	5,426	120,676	20,055	101,963

(*Annuaire du département de l'Hérault*, 1825, p. 189.)

252. **Itinéraire descriptif et pittoresque des Hautes-Pyrénées françaises**, jadis territoires du Béarn, de Bigorre, des Quatre-Vallées, du Comminges et de la Haute-Garonne; contenant, outre la description des lieux, l'histoire de ces diverses contrées et de leurs antiquités; un précis sur la population, l'agriculture, l'industrie, le commerce; un aperçu sur les mœurs, les coutumes, les sciences, les beaux arts, la littérature et le langage; par P. La Boulinière, sous-préfet d'Étampes. 3 vol. in-8°. ensemble de 80 f. 3|8, plus une carte gravée et 15 planches lithographiées. Prix; 12 fr. Paris, 1825, Gide.

Occupé dès son début dans la carrière administrative, et par goût, des recherches statistiques, M. La Boulinière s'est trouvé, comme secrétaire général de la préfecture de Tarbes, et par un séjour de 11 ans qu'il a fait dans les Pyrénées comme administrateur, à portée de connaître mieux que personne tous les détails de la statistique de ces belles contrées. Déjà de premiers

ouvrages avaient été le fruit de ses recherches, l'*Annuaire* et le *Manuel statistique du département des Hautes-Pyrenées*, Tarbes, 1807 et 1813. Aujourd'hui M. La Boulinière a étendu son cadre; il a rassemblé les nombreux matériaux qu'il avait recueillis, et profité de tout ce qui a été publié dans ces derniers temps sur ces montagnes; aussi son livre peut-il être considéré comme étant le plus complet et le meilleur qui existe sur toute cette partie de la France qu'elles traversent en la séparant de l'Espagne.

Un ouvrage qui offre tant de garanties d'exactitude, dont l'auteur a tout vu par lui-même, et plusieurs fois sans doute, qui a été à portée de consulter et de profiter des documens les plus certains et les plus cachés, ne peut manquer d'inspirer la plus grande confiance.

Malgré l'intérêt si puissant qu'inspirent les Pyrénées et les belles plaines qu'arrosent la Garonne et l'Adour, nous doutons cependant que l'ouvrage de M. La Boulinière obtienne tous les genres de succès auxquels il eût pu prétendre. Sans doute l'homme studieux et réfléchi, celui qui voudra prendre une connaissance approfondie du pays, ne pourra trouver nulle part plus de choses sur ces montagnes; mais l'homme du monde, le voyageur qui, sans être savant, veut s'instruire en s'amusant, les baigneurs enfin trouveront peut-être que c'est un peu trop de trois volumes sur les Pyrénées; que les détails historiques sont trop étendus lorsqu'ils n'offrent qu'un intérêt local; enfin nous craignons qu'ils ne trouvent point le livre de M. de La Boulinière aussi amusant qu'il est instructif.

Une introduction de 111 pages, qui forme la première partie du premier volume, donne l'histoire ancienne et celle du moyen âge des Pyrénées françaises. Un des chapitres les plus curieux est celui où l'auteur rassemble les diverses opinions émises sur les cagots, et où il donne l'état actuel de cette race jadis proscrite. La 2e. partie traite du Béarn. La 3e., qui forme à elle seule tout le second volume, a pour objet le Bigorre, ou la région centrale des Pyrénées. La 4e. et la 5e. parties composent le troisième volume. Le pays des Quatre-Vallées, le Comminges et la Haute-Garonne, ou la région orientale des Hautes-Pyrénées, forment l'ensemble de cette 4e. partie, tandis que dans la 5e. des généralités sur la population, l'agriculture, les haras, l'industrie le commerce, les mœurs et coutumes des Hautes-Pyrénées, et

le caractère des habitans du Midi, se trouvent rassemblées et offrent une foule de faits importans et un tableau aussi curieux qu'instructif.

On conçoit l'impossibilité d'entrer dans le détail d'un ouvrage aussi considérable; l'on a vu par le titre que M. La Boulinière a envisagé les Pyrénées sous tous les aspects possibles; aussi son livre offre-t-il une foule de descriptions intéressantes et des faits curieux et peu connus malgré le grand nombre d'écrits sur les Pyrénées. Les lithographies offrent les sites les plus remarquables de ces montagnes, et malgré leur petite dimension, elles sont exécutées avec beaucoup d'esprit et de talent.

D.

253. SKETCHES OF CORSICA. Essai sur la Corse, ou Journal d'une tournée dans cette île considérée sous le rapport de son histoire, du langage et de la poétique de ses habitans; par Robert BENSON. Ouvrage dont on prépare la publication à Londres.

254. WANDELINGEN IN EN OM BRUSSEL. Promenades dans Bruxelles et aux environs; avec une excursion à Gand et à Bruges en 1823; par C. VAN DER VIJVER. 166 p. in-8. avec pl. Amsterdam; 1825; Van Kesteren.

L'auteur décrit avec intérêt; les objets les plus remarquables sont indiqués avec assez de détail.

255. AMSTERDAM. — SOCIÉTÉ pour l'amélioration morale des détenus. — Cette société a tenu, le 21 octobre 1824, sa première assemblée générale; elle a déjà des sections dans 32 villes et des correspondans dans 79 autres communes; elle compte présentement 4,390 membres. Ses travaux ont eu jusqu'à ce jour les résultats les plus satisfaisans, non-seulement pour les détenus, mais aussi pour les individus mis en liberté, qui, bien qu'ils ne soient pas exempts de reproches, rentrent dans le sein de la société dont ils sont ou peuvent devenir des membres utiles. (*Gaz. de Bruxell.*, oct. 1824; *Hertha*, vol. 1, cah. 1, 1825, p. 69.)

256. NAVIGATION A LA VAPEUR. — Il existe déjà en pleine activité dans les Pays-Bas quatre bâtimens à vapeur destinés à faciliter les communications intérieures. On proposait d'en établir, au mois d'octobre 1824, un cinquième spécialement consacré à la navigation entre la Hollande et Hambourg, *et vice versâ*. La société d'actionnaires qui a fait l'entreprise de ce double service

a-résolu d'augmenter d'un million de florins le montant de son capital primitif. (*Feuill. des Pays-Bas*, octobre 1824; *Hertha*, vol. 1, cah. 1, 1825, p. 69.)

257. État du nombre des Vaisseaux anglais entrés dans les ports de la Grande-Bretagne pendant les huit dernières années, savoir : en 1818, 9,593; 1819, 11,071; 1820, 10,212; 1821, 9,451; 1822, 9,011; 1823, 9,173; 1824, 9,251; 1825, 11,731.

Le nombre des vaisseaux construits et enregistrés en Angleterre a été, savoir : en 1823, de 780, avec un tonnage total de 67,144; en 1824, de 847; *id.*, 86,128; et en 1825, de 1,011; *id.*, 115,000. (*Galignani's Messenger*, Paris, 1er. juill. 1825.)

258. Tableau officiel des exportations et des importations de la Grande-Bretagne pendant le cours de l'année échue le 5 janv. de l'année 1825. (V. *Bullet. de juin*, 1825, t. 2, p. 188.)

Valeur totale des exportations de la Grande-Bretagne, savoir : produits du sol et des manufactures de l'Angleterre et de l'Irlande, ci.	51,718,606-17-8.
Marchandises coloniales	63,225,272-7-6.
et étrangères	11,506,665-9-10.
Valeur totale des importations faites dans le royaume uni,	41,729,485-17-6.
Balance en faveur de la Grande-Bretagne,	21,495,786-10-».

(*Courrier. Galignani's Messenger*; Paris, 26 mai 1825.)

259. Commerce et Manufactures. — *Irlande*. On va lever un capital de trois millions de livres sterling destiné à pourvoir à l'établissement de manufactures de coton en Irlande. Ce projet nous donne l'espoir de voir l'Angleterre concourir à améliorer la situation de cette intéressante portion du Royaume-Uni. L'introduction de bateaux à vapeur et de chemins à ornières de fer est peut-être plus propre qu'aucune loi politique à opérer une révolution salutaire dans ce pays. Il se fait actuellement, en marchandises de coton, des demandes auxquelles toutes les manufactures anglaises et écossaises prises ensemble, et malgré les avantages que leur donnent l'usage des machines, l'expérience et d'immenses capitaux, ne sauraient suffire; et on conjecture, non sans raison, que la reconnaissance des républiques de l'Amérique méridionale amènera une plus grande extension de ce

commerce. Le système des compagnies de fonds communs se propage dans toutes les parties de l'Irlande tout aussi bien qu'en Angleterre. Il y existe des compagnies de banque, des compagnies de gaz, et diverses autres associations de cette nature. La banque d'Irlande a réduit ses escomptes de cinq à quatre pour cent, et elle en donne sur Londres, payables à la banque d'Angleterre à 21 jours au lieu de 30 jours de date. (*New Monthly Magaz.*, avril 1825, p. 192.)

260. Des actes du Parlement pour encourager la formation de caisses d'épargnes en Angleterre et en Irlande. (*Quarterly Review*, déc. 1824, p. 126.)

Cinq lois ont été rendues, sous Georges III et Georges IV, dans l'intention de « procurer aux ouvriers les moyens de placer avec sûreté et profit les économies qu'ils font sur leurs salaires. » La *sûreté* consiste en ce que l'État lui-même répond du capital et de ses accroissemens; le *profit* résulte de l'allocation d'un intérêt supérieur à celui qu'offrirait tout autre emprunteur solvable. Les commissaires de l'amortissement sont autorisés à payer aux caisses d'épargnes 4 l. 11 s. 3 d. d'intérêt, tandis que les placemens dans les fonds publics ne rendent que 3 $\frac{1}{4}$ à 4 p. 100. Cet avantage excite des personnes aisées à verser des fonds dans les caisses d'épargnes, et à s'approprier ainsi des bénéfices que la loi destine aux classes inférieures. Dans une ville du nord de l'Angleterre, les dépôts faits en un seul jour se sont élevés à 22,000 liv. st., somme qui, évidemment, ne provenait pas des épargnes faites par les ouvriers; aussi le gouvernement a-t-il senti la nécessité d'écarter les riches en réduisant, à compter de novembre 1824, la quotité des versemens, et en limitant l'accumulation. On pouvait déposer 100 l. la première année, et 50 l. chacune des années suivantes indéfiniment. Les caisses ne recevront désormais que 50 l. pour la première année, 30 l. pour chacune des autres, mais sans que le capital du déposant puisse être porté à plus de 200 l. Cette dernière restriction semble dénaturer l'institution. L'intérêt d'un capital de 200 l. représente le secours qu'un pauvre reçoit annuellement de sa paroisse. Quel motif disposera l'ouvrier à travailler sans relâche et à se priver de toutes sortes de jouissances, s'il ne peut se créer une honnête aisance, et si le même sort est réservé à celui qui aura vécu avec économie et à celui qui, ayant consommé

tous ses profits, subsistera, dans sa vieillesse, aux dépens du public, en recevant sa part de la taxe des pauvres? V.-D.

261. Efterretninger angaaende Kjoebenhavns Universitet. Notices concernant l'université de Copenhague, l'académie de Soroë et les écoles savantes, publiées par L. Engelstoft; ann. 1823, cah. 4, in-8°. Copenhague; Seidelin.

On peut regarder ces notices comme des annales de l'instruction publique en Danemark. L'auteur rend compte des changemens survenus dans l'organisation des établissemens publics d'instruction, des examens publics, des promotions, des fondations et legs faits à ces établissemens, etc. On trouve dans le dernier cahier une liste de 22 lycées ou écoles savantes (*lærde skolen*) des États danois, avec l'indication des fonds ou capitaux qu'ils possédaient en 1812; de ces 22 écoles il en a été depuis supprimé 3; ce sont celles de Frédéricia, Kallundborg et Kjœje. Parmi les legs récens, il y en a un du comte Moltke, qui assigne à 50 fils de fonctionnaires royaux une somme annuelle de 40 écus pour les frais de leurs études.

262. Population de la Suède. — La commission du cadastre de Suède a présenté au Roi le résultat des recherches que S. M. lui avait ordonné de faire sur l'accroissement de la population depuis 1748. Ces résultats sont propres à frapper d'étonnement. La population de la Suède aura doublé en un siècle. En 1748, la Suède proprement dite (la Finlande non comprise) avait 1 million 736,482 habitans : ce nombre s'était élevé, en 1773, à un million 958,797; en 1798, à 2 millions 353,298 habitans. et en 1823, à 2 millions 697,457. L'accroissement annuel a été de 12,298, terme moyen des 75 années; en 1823, il y avait 477,858 couples mariés, et il y a eu 56,067 décès et 98,259 naissances. L'excédant des naissances a donc été de 42,192 dans cette seule année. Prenant à ce taux l'accroissement de 1824, celui des dernières 15 ann. aura été de 350,000 âmes, ou 23,333 par an. Cette progression accélérée est due sans doute à l'aisance générale produite par les progrès de l'agriculture, de l'industrie, et à la propagation de la vaccine. En 1779, il y a eu environ quinze mille morts de la petite vérole; il y en a eu dans toute la Suède onze en 1822. (*Nouv. Ann. des voy.*, avril 1825, p. 124.)

263. La ville d'Oscar en Suède. (*Schubert*, *Reise durch Schweden*, *Norwegen*, Leipzig, 1824.)

C'est en 1811 que fut commencée la construction d'une ville nouvelle en Vermeland; en l'honneur du fils du roi actuel, on la nomma ville d'Oscar; mais cette colonie a eu peu de succès: en 1815 elle ne comptait encore que 125 habitans, qui en partie étaient des gens perdus de réputation; aussi la ville d'Oscar est en si mauvais renom, qu'aucune fille honnête ne se soucie de s'y mettre en service. Le gouvernement a jugé à propos de changer le nom de *ville d'Oscar* en celui d'*Arnika*, qui est celui de la paroisse.

On donne à chaque colon un terrain pour bâtir une maison et un champ pour planter des pommes-de-terre. En entrant dans la colonie, on est bientôt accosté par des mendians, chose assez rare dans les campagnes de Suède. La colonie est au reste bien située, sur un vaste bassin d'eau, qui partant de la Norvège, débouche dans le lac Vener, sous le nom de By-Elf, en sorte que les habitans peuvent communiquer facilement avec Gothenbourg. D.

264. — Norvège, Forges de fer. — Le 20 décembre dernier, celles de Kongsberg, appartenant auparavant à la couronne, ont été vendues publiquement au plus offrant d'après un décret des représentans de la nation, sanctionné par le roi. Elles ont été achetées par un particulier, le négociant V. Capellen, moyennant la modique somme de 21,350 *species*; d'où l'on pourrait aisément conclure que l'industrie en Norvège est dans un état de souffrance faute de moyens pour les fonds nécessaires. A la même occasion, les moulins de Kongsberg appartenant aussi à la couronne ont été vendus à une association pour la somme de 15,000 *species*, ce qui ne fait pas une somme chétive pour des usines qui tirent leur plus grande valeur du courant d'eau et du voisinage des forêts dont les propriétaires ne donnent pas pour rien leurs troncs d'arbres. (*Messag. franç. du Nord*, 1825, n°. 5, p. 77.)

265. Exploitation des mines en Laponie. — Des feuilles et journaux suédois ont déjà annoncé qu'une des associations anglaises pour l'exploitation des mines s'est arrangée avec le propriétaire éclairé des mines de Gelliwara, en Laponie, pour leur exploitation. On assure que le minéral en est si riche qu'il donne 72 pour cent en fer de fonte; mais l'on ne saurait évaluer

la valeur de tous les avantages qui résulteraient pour les provinces septentrionales, disons pour tout le royaume de Suède, d'une exploitation vigoureuse et judicieuse de ces mines si immensément riches. (*Messag. franç. du Nord*, 1825, n°. 5, p. 76.)

266. Pétersbourg. — Par un ukase du 6 de ce mois, le sénat dirigeant publie deux propositions proposées par le ministre des finances et approuvées par l'empereur le 29 mars dernier, portant : 1°. Le ministre des finances est autorisé à permettre aux *nobles* qui ne sont pas au service, et aux employés en retraite qui n'ont pas des moyens suffisans d'existence, de s'inscrire dans les *guildes inférieures du commerce*, de la même manière que la petite noblesse des gouvernemens de l'ouest; 2°. les commerçans, étrangers sont autorisés, pour cette année et jusqu'à nouvel ordre, à faire avec les marchands de la troisième guilde et les paysans porteurs de certificats de la troisième classe, le commerce en gros des marchandises étrangères pour argent comptant ou en compte courant. (*Moniteur*, 28 juin 1825.)

267. Pétersbourg, le 6 juin 1825. — L'empereur a approuvé, le 10 mars dernier, un projet de règlement pour l'administration des Kalmoucks, dont voici la substance.

L'administration des Kalmoucks, habitant le gouvernement d'Astrakan et la province du Caucase, est confiée au ministère de l'intérieur, qui nomme le commissaire principal, et assigne les fonds nécessaires; le commissaire a deux adjoints, vu l'étendue de la horde qui se compose de plus de 25,000 Kibitkes.

L'administration se divise en trois branches : administration de province, d'arrondissement et des oulousses (1). Pour la première, il est établi à Astrakan, sous la présidence du gouvernement civil, une commission des affaires des Kalmoucks, composée du vice-gouverneur, du commissaire principal, du procureur et de deux Kalmoucks choisis l'un parmi les propriétaires, et l'autre parmi les lamas, et qui siègent en qualité de députés. Le commissaire doit présenter à la fin de chaque mois, au ministère de l'intérieur, un rapport sur toutes les affaires traitées pendant cet espace de temps par la commission. Les fonctions de l'administration d'arrondissement sont concentrées

(1) Oulousses, réunion de Kibitkes, espèce de camp formant un village.

dans le tribunal dit Zargo, dont la résidence sera fixée par la commission selon les saisons et le plus près possible du centre de la horde. Ce tribunal se compose de huit membres, dont deux sont choisis parmi les *hélunes* (1), et les autres parmi les propriétaires ; ils sont confirmés dans leurs fonctions par la commission, et pour trois ans à chaque élection. Un des adjoints du commissaire principal siège également dans ce tribunal pour surveiller la gestion des affaires. Quant à l'administration des oulousses, il sera nommé pour chacune d'elles des commissaires spéciaux qui résideront auprès de l'ancien des propriétaires ou du chef des oulousses appartenant à la couronne; en outre, un commissaire sera désigné pour le bazar de Kalmoucks à Astrakan. Le règlement détermine les crimes capitaux pour lesquels les Kalmoucks sont justiciables des tribunaux russes; toutes les affaires civiles ou religieuses seront jugées d'après les anciennes lois et usages de cette peuplade, dont la publication en russe et en kalmouck est ordonnée après qu'ils auront été recueillis et confirmés par l'autorité supérieure. (*Moniteur*, 28 juin 1825.)

268. Notice sur la Colonie écossaise du mont Bechtof. Extrait d'un entretien de M. Ylia Radojitsky, officier russe, avec un missionnaire. (*Mém. patriot. Otietsch. zap.*, mars 1824, pag. 439.)

La colonie du mont Bechtof fut fondée en 1802 à l'époque où le gouvernement eut été instruit de l'excellence des eaux minérales du Caucase; et l'ordre ayant été donné de construire le plus de maisons possible pour recevoir les voyageurs, il fut en même temps arrêté qu'on ferait venir des colons en cet endroit afin qu'ils pussent fournir aux baigneurs tout ce dont ils pourraient avoir besoin.

Au nombre des colons arrivés de l'Allemagne se trouvent également trois familles de missionnaires écossais. Il a été statué qu'ils ne paieront aucune imposition pendant l'espace de trente ans. Ils possèdent suffisamment de terrain, surtout depuis le moment où quarante familles se sont transportées de cet endroit à cent verstes plus loin dans l'intérieur de la province du Caucase, près de la ville de Sainte-Croix (l'ancienne Madjaram), sur la rivière de Kouma, au milieu des déserts où les Kalmouks mènent

(2) Sorte de lamas ou de prêtres.

leur vie nomade. C'est ce qui fait que la colonie primitive n'est pas forte aujourd'hui de plus de vingt familles. Ils ne sèment de blé que ce qu'il leur en faut pour leur propre usage; ils s'adonnent particulièrement à la culture des pommes de terre et du tabac, comme leur étant infiniment plus avantageuse. Le terroir autour du mont Bechtof est plutôt argileux que calcaire. Aussi peut-il être regardé comme fertile en comparaison des environs du Podkoumok, qui sont secs et salins. Jusqu'à l'arrivée du général Yermolof, ces colons eurent beaucoup à souffrir de leur avides voisins de la Kouma et du Podkoumok : les infortunés étaient souvent obligés de se réfugier avec leurs femmes et leurs enfans au milieu des rochers, et d'abandonner tous leurs biens aux brigands. Ils ne sont plus tranquilles, que depuis quelques années.

M. P......, chef des missionnaires dans ces contrées, me parla avec beaucoup de chaleur de la religion chrétienne réformée, ainsi que de la nécessité des missions. Ses confrères sont répandus dans la Perse, parmi les Tatars, et il y en a même plusieurs au milieu des Tcherkesses, et dans les montagnes. Il me déclara qu'après l'œuvre de la conversion des infidèles au christianisme, leur principale occupation était de traduire l'Écriture Sainte en tatar, en kabardinien, et dans les différens idiomes parlés par les peuples du Caucase. Ils impriment leurs traductions dans leur typographie d'Astrakhan, et les distribuent partout où ils peuvent avoir accès. D'un autre côté, ces missionnaires et ces colons sont fort utiles en ce qu'ils fournissent aux personnes qui fréquentent les eaux minérales de très-belles pommes de terre, d'excellent pain blanc, du beurre frais et toute espèce de légumes. Sans eux les voyageurs se trouveraient dans le plus grand embarras.

Je demandai ensuite aux missionnaires (1) s'ils s'occupaient à recueillir les documens historiques sur le Caucase en interrogeant les musulmans lettrés. Toutes leurs connaissances en fait d'histoire, me répondit-il, sont tellement absurdes, tellement mêlées de fables, selon la coutume des Orientaux, qu'elles ne valent pas en vérité la peine d'être recueillies. Outre cela, de tous

---

(1) Ces missionnaires ne tiennent en aucune manière à la société des frères moraves, comme le dit une dame fort savante dans son livre : *Briefe über den Kaukasus und Georgien.*

les savans tatars qui lui sont connus, il ne s'en trouve qu'un seul dans le cantonnement situé sur la Kouma.

Quant à l'origine des habitans de ces contrées, le missionnaire ajouta que les véritables Tcherkesses qui demeurent sur les monts Bechtof doivent être de la race des Tatars-Mongols du Tchinguiskhan et de la tribu d'un de ses descendans appelé Noïmann, et auquel on donne ici mal à propos le nom de Bek-Mourza (1). Il n'est resté de toute cette tribu qu'un seul camp sur la Kouma, dans le voisinage de la montagne des Serpens ; il est connu sous le nom de Bek-Mourza ; les autres se sont réfugiés sur le sommet glacé des montagnes, ou même ont entièrement disparu. Les autres habitans de la partie septentrionale des monts Bechtof sont les Nogaïs, ou les anciens colons des bords du Volga, restes de la horde d'Or, et dont les camps existent sur la Kouma; le camp principal est le *Lokorivchissia*, à trente verstes de Geveyiesipk. C'est là que réside le sultan Mengh-Guiris, établi par le gouvernement russe commandant en chef de tous les Khans.

---

(1) M. Bronewsky (dans son ouvrage, 2e. partie, page 213), en parlant des Nogaïs qui se sont établis sur les bords du Térek et du Cuban, rapporte la race de Noïmann aux Karanogaïs, et la suppose dans le district de Kizliar ; quant aux Nogaïs de Bechtof, il les distribue en cinq races différentes : les *Kaspoulates*, les *Kiptchans*, *Evissans*, les *Djemboulaks*, et les *Navrousses*. Il compte en tout 5,342 kibitkes. Il ajoute qu'ils sont nomades, mais qu'ils ont aussi des maisons autour des monts Burhtof, le long des rivières *Banlékh*, *Djékaté*, *Barskocla*, et qu'ils sèment du froment, de l'orge et de l'avoine sur les bords des petits et grands Yankouly, Kalaouss et Karamouik. J'observerai *d'abord* que les monts Bechtof ne forment point une branche particulière de quelque chaîne de montagnes ; ils ne sont autre chose qu'un groupe de monticules séparés, dont l'espace est compris entre la Kouma et le Podkoumok, sur une surface d'environ vingt verstes ; toutes les petites rivières nommées plus haut n'appartiennent donc pas aux monts Bechtof : les deux dernières même, le Kalouss et le Karamouik, qui se trouvent dans l'intérieur de la province du Cuman, sont trop éloignées pour être regardées comme en faisant partie. Je dirai *de plus* que les camps des Tatars-Nogaïs sont presque tous disséminés sur la Kouma, c'est-à-dire seulement dans la partie septentrionale des monts Bechtof. De toutes les familles tatares, il n'en est pas une qui erre dans des chariots ; toutes demeurent dans des maisons, et ne sèment que du maïs qui leur sert de nourriture, ainsi qu'à leurs chevaux. Ils ne sèment ni froment, ni orge, ni avoine, parce que la terre est trop sèche pour que ces grains fructifient. En revanche ils entretiennent beaucoup de bétail, qu'ils vendent aux Russes pour se procurer de la farine.

26. Recherches faites en 1699 par ordre de Pierre le Grand sur le Don, la mer d'Azof et Voronège; par le vice-amiral Kreiss. (*Mém. Patriot. Olietsch. Zap.*, sept. 1824, p. 295.)

Le grand fleuve auquel les Russes et les Cosaques donnent aujourd'hui le nom de Don avait été appelé par les Grecs et les Romains Tanaïs, Amazone et Amastris. Les anciens supposaient en général qu'il séparait l'Europe de l'Asie (1). Tout en rendant justice au talent des illustres écrivains qui en ont parlé, nous ne craignons pas cependant d'avancer qu'aucun auteur n'a recueilli à ce sujet des détails plus véridiques que le vice-amiral Kreiss. Pour se convaincre que la séparation de l'Europe et de l'Asie par les anciens est tout-à-fait fabuleuse, il ne faut que réfléchir à une seule chose, c'est que le lac Jean (Iwan-Ozéro), d'où sort le Don, est situé par les 54 deg. 15 min. de latitude, et qu'Azof est construite à son embouchure au 47e. degré 20 minutes, ce qui donne entre les sources et les bouches de ce fleuve un espace de 110 milles allemands. Leur erreur provient de l'incertitude où ils étaient de la véritable origine du Don. Lucain le faisait sortir des monts Riphées; d'autres, des montagnes situées entre l'Obder et le fleuve Oby; Ammien Marcellin, du Caucase; Isidore, de je ne sais quelle forêt de l'Hyrcanie. M. le vice-amiral Kreiss a écarté tous les doutes par sa scrupuleuse exactitude: le Don commence au lac Jean (Iwan-Ozéro), situé dans la principauté de Rézan, entre le Don et l'Oka près d'un village appelé Donko, à trente milles de Moscou et près de la ville de Toula. C'est là que, dans le principe, sous le règne du tsar Iwan Wassiliévitch fut construit un château en pierre, non loin duquel passe la rivière d'Oussa qui se jette dans l'Oka. Quant au lac Iwan, il est très-peu profond et ne ressemble pas mal à ces marécages qui se trouvent aux environs d'Amsterdam, et qui malgré leur peu de profondeur ne laissent pas d'être fort poissonneux. C'est donc bien à tort que des voyageurs ont donné 600 et jusqu'à 1,500 verstes de longueur à ce lac; ne sait-on pas que la Dwina, le Rhin, la Meuse, le Dniéper, la Desna et surtout le Volga, le plus grand fleuve de l'Europe, ont des commencemens aussi faibles, et qu'ils ne grossissent que par les ruisseaux et les rivières qui viennent les enrichir de leurs eaux?

---

(1) Diodore, liv. Ier.; Quinte-Curce, liv. VI; Pomponius Méla, liv. Ier.; Ammien Marcellin, liv. XXX.

Le Don a de 300 à 600 sagènes de largeur, et depuis la mi-avril jusqu'à la fin de juin, il est assez profond pour porter de grands navires; mais après ce temps, c'est-à-dire, en juillet, août et les autres mois, l'eau baisse tellement qu'on n'en trouve plus qu'un pied et demi en certains endroits.

L'accès de la ville de Voronège était autrefois assez difficile; Pierre le Grand, qui avait souvent besoin de s'y rendre pour inspecter les chantiers et dans l'intention de faciliter l'importation des différentes denrées qui arrivaient de la Moskwa par terre à Moscou, leva tous les obstacles en réunissant l'Oka avec la Vorona, afin que de cette manière on pût librement circuler par eau depuis la Moskwa jusqu'au Don. Voronège se trouve au 52e degré 20′ de latitude septentrionale, et son climat serait presque le même que celui d'Amsterdam, si elle n'était pas située par les 63° de longitude orientale. La ville est bâtie sur le penchant d'une montagne sablonneuse, et a reçu son nom de la petite rivière Vorona, qui se jette dans le Don à deux milles environ de là.

270. STATISTIQUE DE LA VILLE D'OUSTIOUGUE. (*Archives du nord, Siéverni Arkhif*, août 1824, nos. 15 et 16, pag. 103 et 161.)

Oustiougue la Grande est située sur la rive gauche de la Soukhona, sous le 60e. degré 50 minutes de latitude septentrionale, conséquemment entre le 12e. et le 13e. climat, où le jour le plus court est de cinq heures, et le plus long de 19. Le méridien d'Oustiougue correspond à celui des villes de Vettlonga, Vassili, Kourmouicho, Pansev et Saratof (1). Il y a d'Oustiougue à Nikolsky 162 verstes, à Krasnoborsky 107, à Solyvonitchegodsky 86, à Yarensk 246, et à Oustsisselsky 402; à Vologda 470, à Viatka 472, à Makari 530, à Kostroma 550, à Archangel 636, à Rostof 711, à Casan 815, à Perm 952, à Moscou 980, à Pétersbourg 1150, à Irbitte 1209, et à Tobolsk 1642.

Suivent les noms des évêques qui ont occupé le siège d'Oustiougue, celui des gouverneurs et voywodes qui se sont succédé dans cette province.

Étendue de la ville et nombre de constructions. La longueur

(1) La distance astronomique par ligne droite des rives de la Soukhona à l'Océan septentrional est de 600 verstes, et leur élévation au-dessus du niveau de la mer est de 37 sagènes.

d'Oustiougue est de 1590 sagènes, et sa largeur de 1000; conséquemment elle a à peu près huit verstes de circonférence. On y compte 26 églises construites en pierre. La cathédrale de l'Assomption a six succursales; il existe de plus deux couvens; l'un d'hommes, consacré à l'archange saint Michel; l'autre de femmes, sous l'invocation de saint Jean, précurseur de N. S. On remarque en outre, parmi les édifices en pierre, une maison de la couronne, autrefois destinée pour la banque, le nouvel hospice des enfans trouvés, et une auberge; l'hôpital de la ville et la maison de poste; il y a de constructions en bois trois magasins à sel, 5 maisons appartenant à l'hôtel-de-ville, et 126 cabarets, 10 fabriques de cuir, 8 de briques, 2 de levain, 4 de suif et 8 de savons. — On y compte en tout 1451 maisons, parmi lesquelles il n'y en a d'habitables et de vraiment propres que 20 en pierre et 53 en bois.

En 1791 la population d'Oustiougue était de 8681 habitans des deux sexes, c'est-à-dire de 3918 hommes et 4763 femmes; il y avait dans les hôpitaux 161 malades, 64 hommes et 97 femmes; dans la maison des enfans trouvés 20 enfans, 14 garçons et 6 filles, plus 10 nourrices. Cette ville ne renfermait que six personnes de communion étrangère.

Les jours où il est permis de faire gras, les habitans d'Oustiougue mangent du bœuf, du mouton, du porc, et un peu de veau; en volaille, des oies domestiques et sauvages, des dindes, des canards, des gelinottes, des coqs de bruyère et des poules; les jours maigres, leur nourriture consiste en poisson : la Sibérie leur fournit l'esturgeon, le poisson blanc, le sterlet; Archangel, le saumon frais et fumé; des harengs frais, fumés et salés, de la morue; Petchora, du saumon salé.

1. Un grand nombre des habitans d'Oustiougue entretiennent des vaches; les pauvres se contentent de lait de chèvre, qui y est meilleur qu'en aucun autre endroit. Ils ont beaucoup d'oiseaux de basse-cour. Les lacs qui se trouvent dans la ville sont très-favorables à la propagation des oies et des canards; cependant l'entretien de ces oiseaux est fort coûteux pendant l'hiver; et il est assez remarquable que les oies ne pondent pas en aussi grande abondance tous les ans, et que la mortalité est fréquente parmi les dindons.

Des rivières qui se trouvent dans la province d'Oustiougue. La Soukhona prend sa source dans le district de Kadnikof et sort

du lac Koubinsky; de là elle arrose en partie les cantons de Kadnikof, Vologda, Griazovitsk et Totma. A environ 70 verstes plus bas que cette dernière ville, la Soukhona commence à couler dans la partie occidentale de la province d'Oustiougue, et après avoir reçu un assez grand nombre de petites rivières, elle se réunit au-dessous d'Oustiougue au Youg, et ces deux rivières à leur confluent n'en forment plus qu'une seule qui est la Dwina. Du district de Totma jusqu'à Oustiougue même, la Soukhona coupe la chaîne des montagnes qui s'étend depuis la province d'Archangel jusqu'aux cantons de Velsk, Totma, Oustiougue et Krasnoborsk. Ces montagnes ainsi traversées et baignées par la Soukhona sont devenues des rives fort escarpées et hautes de plus de 40 sagènes; le cours de la rivière dans ces endroits rocailleux est assez rapide et même tant soit peu dangereux. A quatre verstes au-dessus d'Oustiougue, à la gauche, on trouve une côte hérissée de rochers, et dont l'élévation est de 24 sagènes. Elle porte le nom de *Grébéschok*. Cependant, à partir de là, la rive s'abaisse peu à peu ; si bien qu'en haut de la ville d'Oustiougue elle n'a plus que 9 et même 7 archines. La Soukhona coulait primitivement à droite vis-à-vis Oustiougue; mais à la longue elle s'est portée sur la rive gauche qui est tellement inondée au moment de la fonte des neiges, que l'on navigue dans les mêmes lieux où l'on voyait autrefois des rues, des jardins, des potagers. La profondeur ordinaire de la Soukhona est de trois ou quatre archines; mais au printemps elle est quelquefois de six et huit. En 1761, lors de l'affreuse inondation qui désola cette ville, l'eau s'éleva à la hauteur prodigieuse de plus de dix archines.

Au nord des limites de la ville d'Oustiougue coulent 3 petites rivières, la Zdvigenka, la Striga et la Yamka, dont la première se jette dans la Soukhona et les deux dernières dans la Dwina. Sur ces rivières, se trouvent des moulins à farine à l'usage des Oustiougiens.

État de la température. — Aux mois de novembre et de janvier 1787, le thermomètre de Réaumur marquait 34 degrés au-dessous de zéro, et au mois de juin 1788, la chaleur s'es élevée à l'ombre à 29 degrés et au soleil à 34.

271. Die Insel Foehr und das Wilhelmine Seebad. L'île de Fœhr et les bains de mer dits de Wilhelmine; par Fréd. de Warnsted. 174 p. in-8°.; Slesvig, 1824.

L'île de Fœhr, située sur la côte occidentale du duché de Slesvig, a une surface d'un mille (d'Allemagne) carré et $\frac{1}{5}$, et une population de 4,247 individus habitant trois paroisses. Toute la population est solidaire des impôts, dont la répartition se fait par des représentans d'après un livre où est inscrit l'avoir de tout chef de ménage. En 1822, ces impôts se montaient à 105 rixdalers, 5 schell. L'industrie se réduit à la tisseranderie, à la filature du lin et de la laine, et au tricot de bas de laine, dont on exporte une assez grande quantité. Environ 800 hommes vivent de la navigation; le petit port de Wyck peut contenir 40 à 50 grands bâtimens: Wyck a 583 habitans; il y a une école où l'on enseigne la géographie nautique, le pilotage et les mathématiques. Les insulaires de Fœhr ne profitent pas assez de l'avantage que leur présente une côte abondante en poissons; les bancs de sable servent de séjour aux phoques; les bancs d'huîtres sont importans; on en compte 60 entre Ribe et Helgoland; mais ils souffrent des sables, des tempêtes et des gelées. Plusieurs de ces bancs sont affermés à des marchands de Flensborg; il s'expédie beaucoup d'huîtres pour Hambourg et pour Pétersbourg. En automne on prend environ 30,000 canards sauvages; on les cuit et on les met dans le vinaigre, ensuite on les expédie par tonneaux. Les bains de mer, dits de Wilhelmine, augmentent peu à peu de vogue. M. de Warnsted a divisé son ouvrage en trois chapitres. Dans le premier il jette un coup-d'œil sur la côte occidentale de Slesvig; dans le second il examine l'état civil de l'île de Fœhr; et dans le troisième il décrit les bains de mer. Quelques planches ajoutent à l'intérêt de l'ouvrage. D.

272. Geschaefts-Lexicon. Dictionnaire pratique pour les États représentatifs allemands, les fonctionnaires de l'État et des communes, et pour tous ceux qui veulent bien juger les administrations publiques et les transactions des États représentatifs d'Allemagne; par le Dr. Théod. Hartleben. T. I. A.-G. 469 p. in-8°. Leipzig; 1824; Brockhaus.

Donner aux représentans de la nation et aux fonctionnaires publics des États d'Allemagne des notions justes et précises sur les objets dont ils ont à s'occuper sans cesse, leur présenter ces

objets conformément aux principes d'une économie publique éclairée, à ceux d'un gouvernement constitutionnel, et aux besoins de la société et du siècle actuel; fournir enfin des renseignemens bibliographiques sur les matières, et indiquer les sources où l'on peut puiser de l'instruction sur un objet quelconque, tel a été le but de l'auteur qui depuis long-temps exerce des fonctions publiques en Allemagne, et publie un bon journal d'administration et d'économie publique sous le titre de *Justiz und Polyzey fama*. Les articles *finances*, *tolérance*, *liberté de la presse*, *écoles industrielles*, *corporations*, *congrégations* et beaucoup d'autres présentent en substance les idées des meilleurs publicistes et économistes, et sont dictés par un esprit indépendant qu'on n'attendait pas tout-à-fait d'un homme qui a été toujours au service des gouvernemens des petits états d'Allemagne. Quelques articles trop courts auraient exigé plus de développemens; dans d'autres on voit que l'auteur a été gêné par les restrictions imposées à la presse dans la confédération germanique; mais, au total, son dictionnaire est un excellent Manuel pour les députés de la nation et pour les fonctionnaires publics; et les gouvernemens allemands ne sauraient contribuer mieux à répandre des idées saines chez les membres des pouvoirs législatif et exécutif, qu'en leur recommandant le dictionnaire de M. Hartleben; il ne contient rien qui ne soit parfaitement conforme à l'esprit constitutionnel et aux lumières du 19ᵉ. siècle. D—c.

273. Le lavage de l'or, sur le Rhin, a produit depuis 1823 jusqu'en 1824, 2,300 *couronnes* 46 grains d'or pur, qui, à raison de 5 florins par *couronne* que paye le gouvernement aux laveurs, leur a valu 11,500 florins, somme qui excède de 4,460 fl. celle qu'on avait obtenue de 1822 à 1823.

274. Navigation a la vapeur sur le Rhin. — Le 17 avril 1824, la chambre de commerce de Cologne réunit en assemblée générale les principaux négocians de cette ville, et leur proposa de prendre part à l'entreprise de la *navigation à la vapeur*, dirigée par une société d'actionnaires des Pays-Bas. La chambre était entrée depuis quelque temps en négociations touchant cet objet avec ladite société, laquelle s'était empressée d'accueillir la proposition qui lui était faite, mais qui n'avait pu, pour le moment, offrir qu'une participation de 50 actions. Cette offre, peu proportionnée à l'importance de son objet, n'avait point

encore été acceptée, mais on ne doutait pas qu'elle ne le fût, et que, dans le courant de cette même année 1824, le commerce du Rhin ne pût commencer à jouir des avantages de la navigation à la vapeur; ce qui probablement imprimerait une forte impulsion aux autres villes riveraines du fleuve. (*Preuss. Staats Zeit.*; 1824, cah. 99.)

On s'occupe en ce moment, à Rotterdam, de la construction d'un vaisseau en tôle, *le Kolner*, mû par une machine à feu, de la puissance de 100 chev., qui ne tirera que 3 pi. ½ d'eau, et dont la forme est semblable à celle du bâtiment de construction anglaise qui navigue sur la Seine. Ce vaisseau, du port de 60 à 80 lastes, conduira à la remorque, en 4 ou 5 jours, de Rotterdam à Cologne les embarcations ordinaires en usage sur le Rhin, et prendra en outre des passagers. Pour reconnaître plus particulièrement le cours du Rhin, on fera remonter ce fleuve jusqu'à Cologne par *le Seelander*, vaisseau à vapeur qui fait ordinairement le trajet de Rotterdam à Anvers. *Le Kolner* sera mis en état de service pour l'été prochain. (*Gaz. de Bruxell.*, 1824, septembre 14.— *Hertha*. Vol. 1, cah. 1, 1825, p. 50.)

275. Société germano-mexicaine pour l'exploitation des mines du Mexique. — s'est formé à Elberfeld, sous les auspices de la compagnie des Indes occidentales, du Rhin, mais dans une parfaite indépendance de celle-ci, une société particulière pour l'exploitation des mines du Mexique, association représentée par 400 actions de 500 thalers chacune. Cette société avait envoyé sur les lieux deux minéralogistes instruits avec des pleins pouvoirs pour traiter de l'entreprise. Sur le rapport de ces commissaires, qui étaient déjà arrivés à leur destination au mois de juin de l'année dernière, touchant les arrangemens favorables qu'ils avaient conclus avec plusieurs propriétaires de mines de cette contrée, ladite société, d'après l'autorisation du gouvernement prussien, qu'elle en avait obtenue le 15 août suivant, a résolu d'augmenter son capital de 200,000 thalers à 500,000, lequel se compose actuellement de 1000 actions à 500 thalers par action. (*Allgem. Handl. Zeitung*, 1824, n°. 102, p. 410, et avril 1825, p. 206.) D'après les gazettes récentes une troupe d'ouvriers allemands s'est déjà embarquée pour le Mexique.

276. CHEMNITZ WIE ES WAR UND WIE ES IST. La ville de Chemnitz telle qu'elle était et telle qu'elle est maintenant; par C. G. KRETSCHMAR. Chemnitz ; 1822.

Depuis le 14e. siècle, la ville de Chemnitz, en Saxe, se distingue par ses blanchisseries et tisseranderies. Des monopoles, des restrictions et d'autres obstacles, fruit des préjugés du temps, gênèrent d'abord les fabricans; cependant les inventions nouvelles et les perfectionnemens des anciennes donnèrent un nouvel essor à leurs établissemens. En 1820, Chemnitz comptait 14,455 habitans. Les fabriques d'indiennes fournirent cette année 44,850 pièces, dont 20,245 avaient été tissées dans la ville, et le reste aux environs. Toutes ces fabriques occupaient, en 1822, 1065 ouvriers.

277. ESQUISSE DE WANDSBECK, par le baron de LILIENKRON. (*Slesvig. Provinz-Berichte*, sept. et oct. 1821. Wolff, *Journ. for Politik ;* janv. 1823.)

Wandsbeck n'est qu'à une lieue de Hambourg et d'Altona, et la commune est contiguë à celle du village hambourgeois de Barmbeck ; elle est arrosée par la petite rivière de Wanne ou Wanse qui se jette dans l'Alster. Cette rivière est d'une grande utilité pour les fabriques de coton établies ici. Plusieurs familles hambourgeoises passent l'été dans les maisons qu'elles ont à Wandsbeck. La grande place est plantée d'arbres et couverte de pelouses, et un bois s'étend auprès de la ville. Outre les fabricans, Wandsbeck a beaucoup d'artisans, d'aubergistes et de blanchisseurs. Il s'y tient 4 foires très-fréquentées. La ville fait partie des états danois ; le comte Schimmelmann y a un château avec un parc et des terres considérables. D.

278. ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DANS L'EMPIRE D'AUTRICHE. Nous réimprimons rectifié ce tableau déjà publié au Bulletin de mai dernier, sous le no. 44, p. 67, mais dans lequel il s'était glissé des erreurs de chiffres.

Les peuples de l'Autriche continuent à se multiplier, ainsi que le démontrent les listes de conscription des provinces suivantes :

	En 1820.	En 1823.	Accroissement
Autriche.	1,897,417.	1,956,334.	58,917.
Styrie.	777,926.	805,847.	27,291.
Tyrol.	737,562.	755,401.	16,839.

	En 1820.	En 1823.	Accroissement.
Bohème.	3,379,341.	3,539,441.	160,100.
Moravie.	1,805,448.	1,890,706.	85,258.
Galitsie.	3,893,445.	4,102,733.	209,288.
Lombardie.	4,068,262.	4,161,078.	92,816.

La nouvelle province, à laquelle on a si mal à propos (du moins pour la clarté géographique) donné le nom d'*Illyrie*, présente une diminution *apparente* (1,141,960 réduits à 1,039,175, donc 102,785); mais cette apparence provient de ce que le district de Karlsstadt et le littoral hongrois ont été restitués à la Hongrie qui les réclamait. Quant aux autres provinces, les données officielles se rapportent à diverses années.

En 1805. *Hongrie*, 7,569,777. En 1823. 8,585,874, donc accroissement en dix-huit ans, 1,016,097.

En 1815. *Limites militaires*, 804,773. En 1823, 863,667. Augmentation en huit années, 58,894.

En 1817. *Dalmatie*, 304,055. En 1823, 334,075. Accroissement en six années, 30,020.

En 1736. *Transylvanie*, 1,551,860. En 1823. 1,972,518. Accroissement en trente-sept années, 420,658.

(*Nouvelles Annales des Voy.*, mars 1825. 7e. année, p. 410.)

279. Nombre des maisons a Presbourg. D'après un recensement fait en 1822, le nombre des maisons de la capitale de la Hongrie était de 349, dont 129 dans l'enceinte de la ville. En 1720, Presbourg renfermait 635 édifices dont 608 maisons bourgeoises; enfin, en 1825, Presbourg compte 223 maisons dans la ville intérieure, et 1152 dans les faubourgs; total, 1386. Il résulte de ces trois données que, depuis 1382 jusqu'en 1720, c'est-à-dire en 338 années, le nombre des maisons de Presbourg ne s'est accru que de 286, tandis que de 1720 à 1824, c'est-à-dire en 124 ans, ce nombre a été augmenté de 731. (*Archiv für Geschichte*, *Statistik*, etc., 1825, n°. 34.

280. Constructions remarquables. Le jour où l'on posa solennellement la première pierre de l'hospice fondé par la ville de Tyrnau en Hongrie, un citoyen de cette ville, M. Valez, célèbre marchand de vin, qui possède un foudre contenant 2,010 *maas*, fit, avec beaucoup de luxe, illuminer et orner de guirlandes de fleurs le cellier où se trouve ce tonneau gigan-

tesque, et y admit le soir tous ceux que la curiosité y attira, moyennant la rétribution d'un florin par personne. La recette s'éleva à 872 flor. Il y ajouta lui-même 128 flor., et fit don de cette somme de 1,000 flor. pour être ajoutée aux fonds destinés à fonder l'établissement. Ce cellier est unique en son genre. Il faut plusieurs heures pour en visiter les nombreuses galeries, où règne un luxe étonnant, tant sous le rapport de la taille et des diverses formes des tonneaux, que sous celui de la disposition même du cellier. Un grand nombre d'ouvriers y sont employés, et lorsque quelque accident ou des infirmités les mettent hors d'état de travailler, ils reçoivent une pension pour eux et leurs femmes. (*Poson. Ephem. politico-statist.* 1824; 15 nov., n°. 90, p. 734.)

281. Notizie statistiche della provincia di Vicenza. Notices statistiques de la province de Vicence, pour l'année 1824; par Pietro Maraschini. Cah. III et IV, in-4°., pp. 48 et 56. Pr., 4 lir. d'Autr. Padoue, St. Amys. della Minerva.

282. La topografia di Palermo e de' suoi contorni, etc. Description topographique de Palerme et de ses environs; par M. Dom. Scina, prof. de phys. expérim. à l'université de cette ville. 1 v. in-8°. de 198 p., et 98 p. de remarques et preuves, avec une carte. Palerme, 1818; imprim. royale.

Nous signalons ce livre peu connu et utile, malgré l'ancienneté de sa date, parce qu'il contient des détails qui ne sont pas sans intérêt sur la capitale de la Sicile et sur le pays qui entoure cette ville. L'auteur traite successivement de la situation de Palerme, des montagnes d'alentour, de la plaine de Palerme, de la nature du sol, des eaux de la ville et de ses environs, de l'atmosphère, de l'air et des saisons, de la culture des terres, enfin de la mer qui baigne Palerme. L'auteur se plaint de l'insouciance des Siciliens pour leur pays. Si, dit-il, le roi Charles III n'avait pas eu l'idée d'orner des marbres de Sicile son palais de Caserte, et si *Dolomieu* n'eût pas porté à Paris notre *strontiane sulfurée*, on ignorerait encore ces produits de notre île. Il a pensé que le premier objet dont il était urgent de s'occuper, pour mieux faire connaître la Sicile, c'était une description exacte de cette île, en commençant par la capitale et les environs. Nous ne suivrons pas M. Scina dans les détails de cette topographie, dans laquelle il a fait entrer un aperçu de la

flore et de la géologie de Palerme. Il a décrit aussi avec soin une partie des objets curieux, et la nature que présente le territoire de cette ville. Toutefois, il est à remarquer qu'il manque à cette topographie une description de la ville même, de ses monumens, de ses antiquités, et des notions statistiques sur sa population et son industrie. A. D. V.

283. NARRATIVE OF A JOURNEY INTO KHORASAN. Relation d'un voyage dans le Khorasan, y compris une notice sur les pays situés au nord-est de la Perse; par JAMES B. FRASER. Ouvrage qui paraîtra incessamment à Londres.

284. MOEURS DE L'INDE, par M. l'abbé DUBOIS. 2e. article. (*Voy. le Bulletin de* juin 1825, p. 199.)

Les brahmes doivent leur nom à Brahma. Tous les autres Indiens issus de ce père commun devraient pouvoir porter aussi ce nom; mais sortis de la partie la plus noble de ce Dieu, les brahmes seuls ont retenu le droit de s'appeler exclusivement ses enfans. Les Latins les ont nommés *bracmanes*. Les langues savantes de l'Inde les désignent sous la dénomination de *brahmanahas* ou brahmahas. Un paria naît paria, mais le brahme ne devient brahme qu'après la cérémonie du *triple cordon*. Il reçoit par elle une seconde naissance, ce qui l'a fait nommer *douidjaha* (*bis genitus*). Par la première naissance il est homme; par la seconde il devient fils de Brahma.

Deux des sept fameux rouchis ou mounis, ou pénitens indiens, *vachichta* et *vissuomatra*, furent admis dans la haute caste des brahmes, et c'est d'eux que descendent tous les brahmes actuels. Ces sept pénitens, après avoir donné à la terre l'exemple de toutes les vertus, brillent au ciel sous la forme des étoiles de la grande Ourse, noble demeure pour des ancêtres, image imposante et forte à la fois puisqu'elle présente en perspective des constellations pour séjour aux hommes qui auront mérité des autels par leurs vertus.

Nous ne suivrons pas M. l'abbé Dubois, substituant aux fables des Indiens sur l'origine de leurs brahmes les conjectures très-probables que lui fournit l'histoire; nous ne le suivrons pas dans l'exposé qu'il fait des vertus et des lumières des anciens brahmes, assez illustres pour que Lycurgue et beaucoup de sages de la Grèce les vinssent visiter et s'initier à leurs mystérieuses doctrines.

Les brahmes sont partagés en 4 castes attachées aux 4 vedams,

savoir : l'*ézour-vedam*, le *sama-vedam*, le *rig-vedam* et l'*ader-vena-vedam*. Chaque secte a ses opinions, ses rites; la dernière connaît les prétendus secrets de la magie et offre quelquefois des victimes humaines. On distingue encore les brahmes par la secte à laquelle ils appartiennent, et ils sont marqués de figures diverses; chaque province a son université où les jeunes brahmes vont prendre leurs degrés, si l'on peut transporter cette expression à leurs mœurs.

Quoique la nourriture des brahmes soit composée en général de légumes, il en est cependant, tels que les koukangs, qui mangent de la viande et du poisson, et ils sont appelés brahmes de la viande et brahmes du poisson. Ce sont ceux du nord à qui l'âpreté du climat fait une nécessité d'une nourriture plus substantielle que le riz.

On trouve encore le moyen de diviser les brahmes en deux grandes sectes, les partisans de Siva (1), et ceux de Vichnou qui impriment sur leur front le vahmam (2). Les sectateurs de Vichnou sont plus communs au sud de la presqu'île; ceux de Siva le sont davantage au nord et à l'ouest; et elle embrasse la moitié de la population dans une étendue de 100 lieues du nord au sud. *Les Vichnou baktas* (partisans de Vichnou) brûlent leurs morts, les Siva baktas les enterrent. La métempsycose est une doctrine qui les distingue; les sectateurs de Siva la rejettent. Les linganistes et les nahmadarys ont un grand nombre de religieux mendians dont l'insolence est le moindre vice. Le costume des deux sectes diffère peu. La couleur de leurs vêtemens est le *cavy* ou jaune. Au reste, le mari peut être d'une secte et la femme d'une autre : la tolérance est générale; on peut suivre le culte que l'on veut. Les dissensions religieuses, quelque vives qu'elles soient, sont rarement l'objet de troubles.

Les *gourous* indiens sont les prêtres chefs des autres brahmes; ils sont très-respectés, et le portrait d'un gourou de Siva, tracé par M. l'abbé Dubois, est celui d'un sage parfait.

---

(1) Ils portent sur leur poitrine le lingham *sive pudenda utriusque sexûs in actu copulationis*. Ce lingham est renfermé dans une boîte d'argent.

(2) Cette figure est formée de trois lignes représentant un trident; la ligne du milieu est rouge, les deux latérales blanches tracées avec la terre *nahmans*. *Albæ lineæ masculi liquorem seminalem significant; rubra feminæ fluxum menstruum fingit.*

Le mot *gourou* signifie maître : leur caractère est civil et religieux; ils ont sur leur culte une juridiction; ils en maintiennent les usages, et font les règlemens de police. Leur bénédiction ou *assirvahdam* est aussi désirée que leur malédiction est redoutée. M. l'abbé Dubois rapproche ces pieuses croyances de celles des Juifs de l'Ancien Testament. Le lieu de leur résidence est désigné sous le nom de *Sinhassana* (siége du lion).

Leurs revenus se composent des amendes qu'ils imposent pour les délits, et des droits pour les diverses cérémonies. Ils ont des espèces de maîtresses ou concubines : le portrait qu'en fait l'auteur n'est ni attrayant ni honorable pour elles.

L'almanach indien est une spéculation des *pourohitas* ou astrologues : l'astronomie n'y peut rien gagner; la superstition qui en fait les frais en recueille les avantages.

Nous passons sous silence les chapitres 12 et 13 de ce livre, où les dogmes des Indiens et les cérémonies qu'ils pratiquent sont décrits avec d'utiles détails. L'imagination sourit à la construction élégante des *pandels* ou tentes de verdure qui précèdent chaque acte important de la vie; mais une description de ce genre serait hors de notre sujet.

Il y a quelque chose de touchant dans les cérémonies qui suivent l'accouchement des femmes; l'entrée dans la vie d'un enfant indien est un événement remarquable, et que la religion consacre avec solennité. Chaque âge sera pour lui l'époque d'une nouvelle initiation; c'est pour l'Indien que le ciel est le pavillon de l'homme.

Les quatre conditions des brahmes font l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage de M. l'abbé Dubois. Les souillures et les purifications continuelles, la foule de règles à suivre, sont détaillées avec une précieuse et minutieuse exactitude; elles ne sont pas de notre ressort. Il suffira de dire que chaque acte de la vie journalière d'un brahme est accompagné de plusieurs *manstrams* ou prières. L'ablution dans les eaux sacrées du Gange, les nombreux sacrifices auxquels il est obligé, consument sa vie : rien n'est laissé à l'arbitraire, et l'omission de la moindre cérémonie est un crime. Je ne donnerai qu'un exemple de la fidélité scrupuleuse de l'auteur à satisfaire la curiosité du lecteur; c'est le tableau du brahme qui prend son repas.

« Il s'assied pour dîner; il mange en silence, après avoir eu » soin de mettre à part pour ses ancêtres une portion de riz et » des mets qui lui sont servis. Ensuite le brahme répand un peu

» d'eau autour de ses mets ; puis, avec une traînée d'eau, il for-
» me un carré, y met au milieu un peu de riz en disant : *Ado-
» ration à Narayana;* il en place autant sur chacun des côtés
» des carrés : 1°. Adoration à Vichnon ; 2°. Adoration à Sira ;
» 3°. Adoration à la terre (Brahma) ; 4°. Adoration à la terre ;
» et répétant à chaque fois : *Je lui offre ce riz.* Il pose sur le
» riz qu'il va manger des feuilles du *toulochy ;* il décrit un cer-
» cle avec une traînée, et met un peu de riz au milieu comme
» une offrande aux démons ; après avoir versé de l'eau dans le
» creux de sa main, il la boit, comme pour servir de base au
» repas qu'il va prendre, met un peu de riz trempé dans du
» beurre liquéfié, le porte à sa bouche et dit : *Adoration au
» vent qui réside dans la poitrine ;* à la 2e. bouchée il dit : *Ado-
» ration au vent qui réside dans le visage ;* à la 3e. : *Adoration
» au vent qui réside dans le gosier;* à la 4e. : *Adoration au vent
» qui réside dans tout le corps*, etc. »

Le nombre des prescriptions minutieuses est immense pour le manger, mais la principale est le soin qu'on apporte en faisant la cuisine d'une propreté extrême ; cette habitude, celle d'une abstinence périodique et fréquente, sont des prescriptions à la fois hygiéniques et morales. La gloutonnerie des brahmes, suivant notre auteur, les conduirait promptement au tombeau, si leurs usages ne leur prescrivaient point des abstinences forcées. Au reste, lorsqu'ils ont mangé outre mesure, les vertus de l'*assa fetida*, puissant digestif, les préservent des suites de leur intempérance. Le nombre des brahmes philosophes, c'est-à-dire qui ont assez de bon sens pour apprécier les pratiques de leur culte, et qui ne craignent pas de se soustraire au rigorisme de ses prescriptions, est très-grand : ce qui a donné lieu au proverbe, « Brahme tout entier dans Lagrara (1), demi-brahme quand on » l'aperçoit, sudra quand il n'est pas vu. »

Au reste, les vertus tant vantées des brahmes ne sont qu'extérieures, et les vices les plus honteux les dégradent en particulier : ces crimes contre nature que réprouvent toutes les législations, contre lesquels Moïse a tonné dans le Lévitique, et qu'il a fait punir de mort, leur sont habituels. Les pratiques abominables des Chananéens leur sont familières, et leur dépravation est sans bornes : la nature sans cesse outragée, tous les excès de

(1) Village entier composé de brahmes.

la brutalité, le plus dégoûtant libertinage, voilà les excès dont leur vie intérieure offre le tableau (1).

Les brahmes s'immiscent dans les affaires publiques ; on les trouve dans toutes les places, et tel est leur esprit d'adresse et de conduite qu'aucun gouvernement n'a pu agir sans ces inévitables auxiliaires ; mais malheur aux administrateurs européens qui leur accorderaient une confiance illimitée! On voit des brahmes qui s'adonnent à la médecine, d'autres suivent la profession des armes, plusieurs font un commerce lucratif, et si vous leur rappelez la contradiction de ces professions et de leurs principes, ils répondent : « Pour son ventre on joue bien des rôles. » Partout on rencontre des brahmes ; aucune profession n'est dédaignée par eux dès qu'elle est lucrative.

Le chapitre 13 traite des qualités extérieures des brahmes ; ils ont en général les cheveux noirs et lisses, le front petit, les yeux noirs, quelquefois gris, les jambes tournées en dedans, le teint basané ; les pariahs sont noirs et les brahmes ont le teint plus clair. Il y a des albinos dans l'Inde ; on les nomme *kakrelaks*, *bedas* à Ceylan ; ce sont des hommes méprisés ; ils ne sauraient supporter l'éclat du jour et sont nyctalopes. La constitution physique des Indiens offre un grand caractère de faiblesse ; c'est le climat qui est la cause première de cette dégénération de l'espèce. Elle n'exerce pas une moindre influence sur les végétaux que sur les hommes : les herbages, les fruits sont pour la plupart insipides, et n'ont aucune des qualités nutritives des mêmes espèces cultivées en Europe. Les *épiceries* sont pour le gosier d'une âcreté déchirante; les fleurs sont sans parfum ; les viandes proviennent toutes d'animaux débilités ; l'éléphant, le tigre seuls semblent conserver leur vigueur. A côté de ce tableau plaçons celui des objets nuisibles : la fécondité et la puissance des plantes vénéneuses, la quantité immense de reptiles et de serpens, la prodigieuse fécondité des insectes, voilà les inconvéniens qui viennent accroître le mal-être de l'Européen qui va dans ces contrées. La simplicité de l'habillement des Indiens qui se vêtissent, est extrême : deux pièces de toile dont l'une couvre les épaules et l'autre ceint les reins, un turban

(1) On est étonné à côté des maximes sublimes des brahmes sur les mœurs et la divinité de trouver ce précepte : *le commerce avec une prostituée efface les péchés.*

sur la tête, voilà les pièces de leur vêtement. La simplicité de leurs maisons répond à celle du costume ; elles sont ordinairement couvertes de paille, et les murs sont de pierre ; partout on voit la même forme ; l'intérieur ressemble à un petit cloître entouré d'une galerie : au milieu est une cour. On entre dans de petites chambres basses, obscures, sans fenêtres ; l'air et la lumière n'ont pour pénétrer qu'une porte de trois pieds de large sur quatre de hauteur ; la cuisine est dans la chambre la plus obscure et la plus reculée de la maison, hors de la vue des étrangers ; le foyer est invariablement placé au sud-ouest, c'est *le côté du dieu du feu.*

Outre ces maisons, les Indiens ont des espèces de caravansérails appelés *chauderies* ; ce sont de vastes hangars, longs, ouverts d'un côté, où les habitans s'assemblent pour traiter des affaires publiques et souvent pour y pratiquer les cérémonies du culte.

Le mépris pour l'état du veuvage, les marques du deuil universel auquel les veuves sont condamnées, l'espèce de dégradation que subit une Indienne qui perd son mari, sont des traits caractéristiques de leurs mœurs ; la plus forte malédiction qu'on puisse répéter contre une femme ennemie est de lui dire : *Puisse-tu avoir le thaly coupé* (1) ! L'avenir réservé à une veuve indienne est horrible ; et quand on pense que convoler à de secondes noces serait un crime irrémissible, on peut juger de leur situation. Je ne parlerai pas du *sutty*, l'horrible cérémonie par laquelle une femme indienne est sacrifiée sur le bûcher de son mari. M. l'abbé Dubois le regarde comme une barbare coutume qu'aucun rit indien ne prescrit. Mais je dois consacrer quelques mots à reproduire les lois sur l'adoption et le partage des biens.

La stérilité est un opprobre, et l'adoption en sauve la honte ; l'effet de l'adoption est absolu, c'est-à-dire que l'adopté perd tous les droits de sa première famille et acquiert toute l'énergie de ceux de la deuxième. L'acte de l'adoption est fait avec cette solennité touchante, le propre des cérémonies indiennes ; nous regrettons que le défaut d'espace nous force à négliger le tableau attachant de cette introduction d'un enfant dans une famille nouvelle ; mais, pour les personnes d'un rang inférieur, le don en présence du feu ou des eaux du Gange suffit pour valider

---

(1) Ce thaly est un cordon auquel est attaché le bijou d'or que portent les femmes mariées dans l'Inde.

l'acte d'adoption. Le partage des biens varie d'un lieu à l'autre; mais les lois ont réglé, en général, que les fils ne partagent également qu'après le prélèvement de la dot des filles: quant à la mère, les enfans mâles lui doivent solidairement sa nourriture pendant sa vie. Nous imiterons l'auteur qui renvoie aux ouvrages déjà publiés, pour les recherches sur les sciences des brahmes et sur leur magie. Il y a des rapprochemens heureux entre ce que font les Indiens et les opérations magiques décrites par les poëtes latins. La poésie indienne donnerait lieu à des remarques savantes. Ces matières nous entraîneraient trop loin; d'ailleurs la section philologique du Bulletin les réclame. De semblables motifs nous font laisser à notre collaborateur qui a les sciences mythologiques dans ses attributions le soin de donner une idée de leur théogonie. Nous finirons par une déclaration franche de notre pensée: le livre de M. l'abbé Dubois est un des recueils le plus précieux qui aient encore été soumis à notre examen; il doit faire partie de toute bibliothèque.

BERTHEVIN.

285. DE LA VILLE DE RANGOUN DANS L'EMPIRE DES BIRMANS. (*Madras Governm. Gazette*, supplément, 8 avril 1824.)

Rangoun, que les troupes anglaises ont occupée dans cette guerre, est située sur les bords d'un fleuve du même nom qui débouche dans la mer à environ 20 milles au-dessous de cette place. A l'entrée des Anglais elle était entourée d'une estacade. La ville a un mille de long sur un tiers de mille de large: les rues qui la traversent sont étroites, mais propres et bien pavées; les maisons reposent sur des poteaux; les grandes sont en bois de charpente, les petites en bambou; la douane est bâtie en briques et couverte en tuiles; une maison de bois sert de bourse; on y voit des Mogols, des Parsis, des Arméniens, des Malabars, des Anglais, des Portugais, etc. Rangoun est depuis long-temps l'asile de tous les fugitifs de l'Inde; ils y jouissaient de la protection des Birmans. Le fleuve de Rangoun est très-commode pour la construction et la réparation des vaisseaux; les forêts sont remplies de bois de teak, et les bords du fleuve, étant plats et unis, les chantiers sont faciles à établir. On a construit à Rangoun des vaisseaux d'un tonnage considérable et d'un excellent travail.

286. Population de Sincapore. (*Madras Governm. Gazette*, supplém., 6 avril 1824.)

Depuis le détroit de Malacca jusqu'à celui de Sincapore, de beaux sites se présentent aux regards du navigateur. Sincapore renfermait, à la fin de 1823, plus de 13,500, habitans, y compris 2,500 étrangers, ainsi qu'une garnison de 396 hommes (valets compris). Les Malais et les Chinois sont en plus grand nombre, ainsi qu'on peut le voir par le dénombrement suivant : Malais 4,580, Chinois 3,317, Bugguois (*Bugguese*) 1,851, indigènes de la côte de Coromandel 390, indigènes du Bengale 366, chrétiens indigènes 74, Européens 72, Arméniens 16, Arabes 16. Le nombre des maisons est de 767. A Sincapore comme dans d'autres lieux de cette partie du monde, les Chinois qui ont émigré se font remarquer par leur esprit entreprenant, que l'auteur de l'article signale à la méditation des philosophes.

287. Ile de Bornéo. — L'expédition néerlandaise qui, dans le courant du mois de septembre 1823, avait remonté la rivière de Pontiana, et pénétré l'espace de 300 milles dans l'intérieur de cette île, était de retour en novembre. L'objet de l'entreprise était de soumettre les états indépendans de Saugao-Sintang et de Silat; ce but a été complètement atteint sans coup férir, les naturels du pays n'ayant pas offert la moindre résistance. Par suite de cela, le gouvernement des Pays-Bas s'est rendu maître de toute la partie de Bornéo comprise entre les limites orientales de l'état de Bangereassie, et les limites septentrionales de celui de Sambos. Cette partie contient toutes les mines d'or et de diamans de l'île. La population se compose de Malais, de Chinois et de Daykas. Les ports ouverts au commerce européen sont ceux de Banjermassin, de Pontian, de Sambas et de Monapawa. Cette conquête paraît devoir être d'une haute importance pour la géographic. (Extrait d'une lettre de Sincapore du 1er. mars 1824, insérée dans les journaux de Bruxelles du mois d'octobre 1824, *Hertha*, vol. 1, cah., 1825, p. 90.)

288. Voyage of discovery in the interior of Africa. Voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, depuis ses côtes occidentales jusqu'au Niger, fait dans les années 1818, 19, 20 et 21 ; avec une relation de l'expédition sous le commandement du feu major Peddie et du capitaine Campbell; ouvrage entrepris et publié par ordre du comte Bathurst, par le major

Gray. In-8°. avec 10 pl. et des cartes. Prix, 18 sh. Londres, 1825.

289. D'après un document récemment publié, la ville de New-York, dont la population est de 130,000 âmes, comptait en 1823 78 églises distribuées entre les diverses sectes, de la manière suivante : épiscopaux, 15 églises; presbytériens, 14; méthodistes, 13; Hollandais réformés, 10; anabaptistes, 10; amis, 4; luthériens, 2; catholiques, 2; moraves, 1; luthériens évangéliques, 1; nouveaux jérusalémites, 1; presbytériens réformés, 1; presbytériens associés, 1; universalistes, 1; unitaires, 1; Allemands réformés, 1. Il faut ajouter à cette liste l'église des marins et celle de la maison de charité, qui n'appartiennent exclusivement à aucune communion, et de plus une synagogue des Juifs. (*Le Globe*, 21 juin 1825.)

290. État de New-York. — *Mine de charbon.* Le professeur Griscom a adressé aux commissaires du canal de Hudson et Delaware une lettre par laquelle il leur communique les résultats de ses recherches dans une visite qu'il fit à *Carbondale*, localité appartenant à Maurice Wurts et compagnie. Il estime que la quantité de charbon qui existe dans ce seul endroit peut suffire pendant des siècles à la consommation de New-York et de ses environs; toutefois il fait observer que les inductions, dans ces sortes de spéculations, n'offrent pas toujours des données certaines. Quoi qu'il en soit, dans nulle partie du monde les apparences, à cet égard, ne promettent davantage qu'à Carbondale et dans son voisinage. (*Weekly Regist.*, 6 mars 1825.)

291. Mémoires ou écrits lus par les membres du Kentucky-Institute, fondé le 29 janvier 1823.

Nous ne saurions mieux faire connaître les progrès de l'instruction et des sciences dans quelques-uns des États-Unis de l'Amérique septentrionale dont la civilisation est la plus récente, qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs la liste des travaux des membres de l'Institut de Kentucky.

Avril 2 1823. — Mémoire sur l'histoire et les traditions de la nation shawanee ou chaouanons des Français, dont le vrai nom se prononce *chahouanih*, et de leurs tribus désignées sous 60 différens noms, tels que les Kickapoos, Otagamis, Uchis, Massawmis, etc.; par C. S. Rafinesque.

Avril 16. — Mémoire sur l'utilité d'introduire la science lé-

gale dans les études ordinaires des universités et colléges ; par M. CHARLES HUMPHREYS.

Avril 30. — Mémoire sur la nature et les effets de la vie dans l'enfance ; par le Dr. W. RICHARDSON.

Mai 7. — Discours sur l'importance de l'étude de la langue latine ; par le prof. J. ROCHE.

Juin 4. — Essai sur les fondemens des droits politiques dans les sociétés civiles ; par le prof. M. BUTLER.

Juin 11. — Essai sur l'importance de recueillir et conserver les matériaux sur l'histoire ancienne du Kentucky et des états voisins ; par M. J. PALMER.

Juin 25. — Discours sur l'utilité et l'importance d'établir des écoles dans chaque comté du Kentucky ; par M. R. WICKLIFFE.

Juillet 3. — Essai sur l'importance d'améliorer les grands chemins en Kentucky ; par M. R. WICKLIFFE.

Juillet 17. — Essai sur les opinions morales et religieuses des anciens ; par le président HORACE HOLLEY.

Août 7. — Mémoire sur la distillation des eaux-de-vie de grains, et leur amélioration ; par M. CHARLES HUMPHREYS. Ce Mémoire a été imprimé.

Août 21. — Mémoire sur la géographie physique de l'Amérique septentrionale ; par le prof. C. S. RAFINESQUE.

Sept. 17. — Essai sur le caractère moral des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, ou Virginie septentrionale ; par le président HOLLEY.

Oct. 1er. — Essai sur l'importance des études mathématiques, et les meilleurs auteurs classiques sur les sciences mathématiques ; par le prof. BUTLER.

Oct. 15. — Description de la cataracte ou chute de la rivière Cumberland en Kentucky, près des montagnes Cumberland, avec carte et vue ; par le prof. C. S. RAFINESQUE.

Oct. 22. — Recueil de réponses aux demandes pour lesquelles un prix fut offert par le duc de Holstein-Oldenburgh, sur la nature, l'origine et la manière de prévenir la fièvre jaune ; par le Dr. CHARLES CALDWELL.

Nov. 12. — Mémoire sur les rosées du matin et du soir ; par le prof. BLYTHE.

Nov. 26. — Essai sur la théorie des langues et du langage ; par le prof. BUTLER.

Déc. 10. — Mémoire sur la théorie anatomique en chimie ; par le prof. Best.

Déc. 31. — Mémoire sur l'influence des climats sur le caractère des hommes et des nations ; par le Dr. Daniel Drake.

28 *janvier* 1824. — Essai sur la diversité supposée des origines humaines ; par M. George Chapman.

4 *février*.—Essai sur la population de l'Amérique et l'histoire primitive du Kentucky; par le prof. Rafinesque.

11 *février*. — Mémoire sur les manufactures de poterie, de faïence, porcelaine, etc. ; par M. Ch. Humphreys.

18 *février*. — Notice d'une nouvelle substance nommée *Opicrine* ou Opium amer, et la plante qui le fournit, *Erenanthes Opicrina*; par le prof. Rafinesque. Publiée en partie depuis dans la *Gazette de Cincinnati*.

25 *février*.—Notice d'un homme blanc devenu presque noir; par le prof. Rafinesque.

3 *mars*.—Mémoire sur les améliorations portées par M. Say dans la science de l'Économie politique; par le prof. Stolley.

10 *mars*. — Deux chapitres d'un Essai sur une théorie de la philosophie des lois; par le prof. Rafinesque.

17 *mars*. — Remarques statistiques sur la population du Kentucky ; par le prof. Rafinesque.

24 *mars*. — Dissertation sur le gouvernement des Romains sous leurs rois; par le prof. Roche.

31 *mars*. — Remarques sur la littérature de la Sicile; par le prof. Rafinesque.

7 *avril*.—Essai sur les écrivains de la Sicile au commencement de ce siècle; par le prof. Rafinesque.

14 *avril*. — Mémoire sur la géologie de la vallée de l'Ohio à Cincinnati, avec une section; par le Dr. D. Drake.

21 *avril*. — Essai sur le langage sicilien et la poésie sicilienne; par le prof. Rafinesque.

28 *avril*. — Remarques sur le nouveau genre de plante asparagoïde *Clintonia*; par le prof. Rafinesque.

5 *mai*. — Mémoire sur les manufactures de chanvre de Levington et du Kentucky; par le prof. Rafinesque.

12 *mai*. — Dissertation sur le sens moral, et le principe d'action; par M. Ch. Humprheys.

19 *mai*. — Dissertation sur les vrais principes de l'art du banquier; par M. J. Harper.

26 *mai.* — Essai sur l'étude des lois dans les États Unis. Par M. Ch. Humphreys.

2 *juin.* — Remarques sur les matériaux et les procédés de la fabrication de la poudre à canon. Par le prof. R. Best.

16 *juin.* — Dissertation sur les théories et opinions religieuses, concernant les doctrines unitaires et trinitaires. Par le président Holley.

23 *juin.* — Dissertation sur la supériorité de la littérature européenne ; par le prof. Butler.

30 *juin.* — Mémoire sur la géologie du Kentucky, avec cartes et sections ; par le prof. Rafinesque.

7 *juillet.* — Mémoire sur la langue des *Mandans* du Missouri, dont le vrai nom est *Yatanih* ; par le prof. Rafinesque.

10 *septembre.* — Mémoire sur les affinités des langues des nations *Shoshonih*, *Pegan*, *Cumanche*, *Aliatan*, et *Guacurih* ; par le prof. Rafinesque.

6 *octobre.* — Mémoire sur la géographie ancienne de l'Amérique, avant 1492, par le prof. Rafinesque.

1er. *novembre.* — Dissertation sur les Hades ou Jastares des anciens Grecs ; par M. G. Chapman.

2 *décembre.* — Indication des principaux monumens anciens du Kentucky ; par le prof. Rafinesque. (Voy. le *Bulletin* de juillet, 7e. section.)

15 *décembre.* — Mémoire sur la géologie des environs d'*Olympian-Springs* en Kentucky ; par le Dr. Daniel Drake.

29 *janvier* 1825. — Discours anniversaire à l'occasion du 2e. anniversaire de l'Institut ; lu en public par le président Molley.

4 *février.* — Essai intitulé *Honest Lawyer* ; par M. Chinn.

18 *février.* — Annonce de deux découvertes importantes ; par le prof. Rafinesque. (*Voy.* ci-après, no. 303.)

23 *février.* — Essai sur la coexistence des idées ou des phénomènes de l'entendement ; par le président Holley.

2 *mars.*—Tableaux des équivalens chimiques; par M. El. Best.

9 *mars.* — Principes fondamentaux d'économie politique; par le prof. Rafinesque.

23 *mars.* — Exposition et défense de la proposition que les propriétés des matières élémentaires sont changées par leur combinaison, composition et organisation ; par le Dr. Ch. Caldwell.

30 *mars.*—Essai sur la permanence des molécules chimiques ; par le prof. Matthews.

292. Rectifications dans la baie d'Hudson. — Le capitaine Lyon, dans la relation qu'il vient de publier, montre que même un voyage malheureux produit des résultats utiles, sous un chef instruit. Il a trouvé que le golfe nommé *Sir Thomas Roe's Wellcome* est plus étroit qu'on ne l'avait cru; ce bras de mer est rempli d'écueils. L'île ou les îles Southampton occupent un espace bien plus grand en longitude que sur les cartes. Les Esquimaux qui les habitent ont quelque chose de plus élégant dans leurs manières et dans leurs formes que le reste de leur race. Le capitaine Lyon a corrigé la position de plusieurs caps. (*Nouvelles Annales des Voy.*, avril 1825, p. 140.)

293. Memoria sobre el estado de la hacienda publica. Mémoire sur l'état des finances publiques des États-Unis du Mexique, lu aux deux chambres le 4 janvier 1825, par le ministre des finances Jos. Ign. Esteva. 52 p. in-folio. Mexico; 1825; imprimerie du gouvernement. (Voy. *le Bull.* de juin 1825, pag. 271 et suiv.)

Ce n'est pas encore par leurs finances que fleurissent les États-Unis du Mexique : le ministre en fait l'aveu ; il récapitule les diverses recettes de l'état, en faisant voir jusqu'à quel point chaque branche est déchue. L'impôt sur le tabac rapportait encore en 1808 la somme de 4,447,486 pesos; maintenant il n'en rapporte plus que 648,147 ; l'impôt sur les poudres, qui valait 669,648 pesos en 1799, a baissé à 178,546. La loterie même, qui faisait autrefois tomber dans les coffres de l'état 149,357 pesos, se réduit à un bénéfice de 35,090; les 9 salines n'ont rapporté, en 1823, que 68,382 pesos, et les missions de Californie, qui autrefois étaient considérées comme des colonies, coûtent maintenant plus qu'elles ne produisent. Le ministre fait l'énumération d'une foule de petites recettes sous toutes sortes de noms, dont pourtant le montant total est de 10,690,608 pesos, 2 réaux, 9 gran.; or, les dépenses de l'état se montent à 17,986,674 pesos, 4 réaux, 8 gran.; le déficit est donc de 7,296,066 pesos, 1 réal, 11 gran. Il faudra que les chambres avisent aux moyens de combler ce déficit. Comme on n'a plus les recettes des Espagnols qui tiraient argent de tout, de la pulque, de la neige, des bulles du pape, etc., le ministre emploie plusieurs pages in-folio de son rapport pour prouver que l'impôt sur le tabac ne peut et ne doit pas être réduit. Le tabac est au Mexique ce que le sel est ailleurs : tout

le monde en fait usage; personne ne peut s'en passer; il est donc probable que la nation, depuis qu'elle est libre et indépendante, aura demandé la liberté de la culture et du débit du tabac; mais cette faculté ne fait point le compte du ministre des finances. Il dit aux Mexicains : « N'êtes-vous pas libres? voyez ce que les Anglais paient en impôts, et puis plaignez-vous encore! Vous avez un déficit; vous ne pouvez le combler qu'en nous laissant exploiter le débit du tabac; c'est le plus clair des bénéfices. Les théories sont belles et bonnes; mais il nous faut de l'argent : évitons à tout prix la nécessité des emprunts étrangers toujours ruineux : *huyamos a toda costa la necessitad de prestamos estrangeros siempre y de cualquier modo ruinosos;* or, pour cela, il faut que vous nous cédiez le tabac : *el restablecimiento del estanco a su antiguo ser!* D—G.

294. Océanie. — Une expédition composée de 90 colons, sous les ordres du capitaine Barlow, partie de Sidney, capitale de la Nouvelle-Hollande, à bord de deux navires marchands escortés par le bâtiment de guerre *le Tamar*, a pris possession, dans les premiers jours du mois de novembre dernier, au nom du roi d'Angleterre, de l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande, maintenant appelée Australasie, ainsi que des îles Melville et Bathurst, qui n'en sont qu'à la distance de trois jours de navigation. Le port de l'île Melville, où ces bâtimens ont jeté l'ancre, a reçu le nom de *port Cockburn.* Les colons, aussitôt leur débarquement, se sont empressés de construire un fort, deux grandes maisons, dix-huit chaumières et un grand magasin, dans un lieu qui a été appelé *Kings-Cowe*, où ils se sont établis à demeure. (*Journal du Commerce*, 6 mai 1825.)

295. De la Terre Van Diémen. (*Asiatic Journ.*, juin 1825.)
(Voyez le *Bull.* de mai 1825, t. 2, p. 92, n°. 61.)

Le sol et le climat de cette île sont favorables à l'agriculture; actuellement encore les procédés de la culture sont encore très-imparfaits. On récolte surtout du blé et des pommes-de-terre; on exporte le blé pour Sidney, l'île Maurice et Rio-Janeiro. C'est dans le nord-est de l'île, au port Dalrymple, que la récolte est le plus abondante. La laine, les peaux vertes, l'huile de baleine, sont aussi des articles d'exportation. On cultive avec succès les fruits et légumes d'Europe. Il y a des carrières de pierre calcaire. Le climat est très-beau. En juillet on jouit de la tem-

pérature du printemps d'Angleterre; dans la matinée il gèle un peu. En été la chaleur n'excède pas celle de l'Angleterre, et l'île n'est pas sujette à la sécheresse qu'on éprouve à Sidney. Il y a peu d'animaux indigènes; ceux qu'on y trouve sont d'une petite taille; on voit beaucoup de kangarous, d'opossums et de chats sauvages. Les oiseaux sont remarquables par leur plumage; il y a des cygnes noirs, des canards de montagnes, des cailles, etc. Les rivières ont des côtes élevées et des lits profonds, où abondent des mulets (espèce de perche), huîtres, etc. Après les pluies elles ont un cours très-rapide. Hobartstown, bâtie à quelques milles du pied du Mount-Wellington, qui a 3,500 pieds de haut, et qui est couvert de neige 6 mois de l'année, présente un aspect imposant. Les chaumières des colons sont dispersées sur le rivage; les rues ne sont pas encore pavées et ressemblent à celles d'un mauvais village d'Angleterre. L'intérieur des maisons n'est pas non plus brillant; cependant la population augmente; il y a déja 700 maisons, pour la plupart en briques. Les édifices publics, tous situés dans la rue principale, celle de Macquarrie, consistent en une église, une maison de justice, un hôtel du gouverneur, un magasin et une prison. Une rivière qui traverse la ville met en mouvement deux moulins. Les auberges sont mauvaises; on voit peu d'habitans bien vêtus; la plupart des colons sont des gens qui ont été ruinés ailleurs; au nombre des marchands il n'est pas rare de trouver des forçats libérés. Parmi les forçats qui subissent leur peine, les uns travaillent comme ouvriers ou domestiques chez les colons; les autres sont employés aux travaux du gouvernement et mènent une vie très-dure. A l'établissement de Macquarrie, ils travaillent avec des fers aux pieds du matin au soir, à couper du bois de pin pour les constructions d'Hobartstown. Quand un colon arrive à Van Diémen, il s'adresse au gouverneur qui lui assigne un terrain boisé dans l'intérieur. Il faut que le colon le défriche et qu'il vive de son industrie avant de pouvoir jouir de son sol. Aussi la plupart aiment mieux ouvrir une petite boutique à Hobartstown et y vivre misérablement.

D'après des nouvelles récentes de Van Diémen, il est question de transférer le siége du gouvernement à Brighton. Hobartstown va avoir une banque, une société d'agriculture, une brasserie et une distillerie. On fait déjà en Angleterre du drap avec la laine de l'île.

PLANS ET CARTES.

295. Atlas universel de la Géographie physique, politique, statistique et minéralogique de toutes les parties du monde, sur l'échelle de $\frac{1}{1641836}$ ou d'une ligne pour 1900 toises; dressé et dessiné par Vander Maelen, d'après les meilleures cartes, voyages et observations astronomiques de tous les pays, dessiné sur pierre et lithographié par H. Ode et P. Lippens. In-fol. Bruxelles. (*Prospectus.*)

Depuis trente ans on a publié quantité d'atlas, tant partiels qu'universels; mais nous osons croire que le nôtre aura quelque avantage sur ceux-ci, en ce qu'il sera vraiment universel; et, la projection étant sphérique, on pourra, en réunissant les cartes, avoir un globe de 23 pieds, 10 pouces 6 lignes de France, ou 7 mètres 755 millimètres de diamètre, et par conséquent toutes les cartes seront sur la même échelle. Notre atlas sera, comme l'annonce le titre, physique, politique, statistique et minéralogique; et, pour le rendre tel, nous avons pris les renseignemens les plus authentiques et nous avons puisé dans les meilleurs ouvrages français, anglais, allemands et russes. Nous avons fait venir des documens précieux, d'une autorité incontestable, sur l'intérieur de l'Amérique septentrionale, et nous en attendons sur l'intérieur de l'Amérique méridionale.

C'est dans les ouvrages allemands que nous avons puisé pour la statistique, et principalement dans le *Vollständiges Handbuch der neusten Erdbeschreibung*, etc. Nous avons consulté les meilleurs ouvrages en géographie. Nous avons suivi pas à pas les voyageurs Ross, Freycinet, Mackenzie, Long, Pike, Lewis et Clark, Franklin, Parry, Burchell, etc. Pour l'Égypte, nous avons puisé dans le grand ouvrage fait par ordre du gouvernement français. Quoique l'intérieur des deux Amériques et de l'Afrique ne soit guère peuplé, nos cartes n'en seront pas moins intéressantes, parce que nous y mettrons des notes physiques, géologiques, minéralogiques, ainsi que sur les principaux usages des Indiens; lorsqu'il y aura dissentiment, nous émettrons les différentes opinions des voyageurs.

Pour éviter une trop grande multiplicité de cartes; nous mettrons sur une seule feuille plusieurs groupes d'îles. Cependant, les personnes qui désireraient avec nos cartes construire

un globe, n'auront qu'à nous prévenir; nous nous chargeons de livrer toutes les feuilles nécessaires pour couvrir la surface d'un globe du diamètre annoncé ci-dessus. Les feuilles où il n'y aura que les parallèles et les méridiens ne coûteront que 50 c.

L'ouvrage sera composé d'environ 400 cartes, format grand impérial vélin. Il en paraîtra 10 toutes les six semaines. Le prix de chaque carte, supérieurement coloriée, est d'un franc; non coloriée, 75 c.

On peut souscrire chez P. Vander Maelen, ainsi que chez les principaux libraires et marchands d'estampes. (*Rev. bibl. des Pays-Bas*, 15 mai 1825, p. 159.)

297. NOUVEL ATLAS DE LA FRANCE, par MM. Aupick et Perrot, publié par M. L. DUPRAT-DUVERGER. Liv. XXIIe., in-fol. de 3 f. Paris; Duprat-Duverger, Rapilly. Cette livraison comprend les départemens du Morbihan, de la Loire et de l'Yonne.

298. VUES DE MOSCOU, dessinées par A. CADOLLE, lithographiées par Deroy, A. Joly, Lemaître, Fragonard, Renoux, Jacottet, Dupressoir, etc. avec texte. 2e. liv. fol. 3 pl. sans texte. Paris; l'aut., rue de Bellefond, n°. 20.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

299. CATECHISMO D'ECONOMIA POLITICA. Catéchisme d'économie politique ou Instruction familière qui indique de quelle manière s'opèrent la production, la distribution et l'emploi des richesses dans les sociétés politiques; ouvrage fondé sur des faits et utile à toutes les classes d'individus, puisqu'il leur fait connaître les avantages que chacun d'eux peut tirer de sa position et de son industrie particulière; par J. B. SAY, traduit du français par FR.....O CO.....I. 2e. édit. in-32. Lir. 1 25. Milan; 1824; Silvestri.

300. COUP D'OEIL SUR LES ASSURANCES SUR LA VIE DES HOMMES, suivi de la comparaison des deux modes d'assurances mutuelles et à primes contre l'incendie, terminé par une notice historique et critique sur la caisse Lafarge. 4e. édit.; par M. JUVIGNY, de la soc. roy. acad. des sc. de Paris. In-8°. Paris; Renard; 1825.

Cette brochure, parvenue à sa 4e. édition, est un élégant plaidoyer en faveur des assurances sur la vie des hommes. L'auteur

en développe les bases, les applications, les avantages, les conséquences et toutes les probabilités appuyées du calcul. Il donne des tables de mortalité et de progression des capitaux qui doivent fructifier entre les mains des assureurs au bénéfice des assurés. Il compare ensuite les différens modes d'assurances et termine par de nouvelles considérations sur la caisse Lafarge.

Dans une note sur la population, M. Juvigny établit encore: 1°. que le rapport des naissances des garçons à celles des filles est de 22 à 21 et donne comme loi générale de l'espèce humaine la supériorité des naissances masculines; 2°. que les décès sont en France, avec la population, dans le rapport de 1 à 30, et que la population tend à s'accroître chaque jour; 3°. que dans le nombre total des personnes qui meurent tous les ans en France, les individus du sexe masculin sont à ceux du sexe féminin dans le rapport de 26 à 25; 4°. que *les femmes vivent plus long-temps que les hommes, et que les deux sexes vivent plus long-temps dans l'état de mariage que dans le célibat*; 5°. que le nombre des mariages annuels est à la population comme 1 est à 132, ce qui revient en France à la 66e. partie de tous les habitans; 6°. qu'enfin le nombre des hommes vivans est à celui des femmes comme 8 est à 7, d'où résulte l'impossibilité absolue que tous les hommes se marient. A. M.

301. Histoire raisonnée des fonds publics de tous les états de l'Europe et de l'Amérique; par C. L. Schmidts, éditeur-propriétaire. In-4°., t. 1er. Amsterdam; Schmidts et comp.

302. Betrachtungen ueber Theurung und Noth, etc. Considérations sur la disette et la cherté des subsistances dans les temps anciens et de nos jours; par M. De Hazzi, conseiller d'état bavarois. 1 vol. in-8°. Munich; 1818; Lindauer.

L'écrit dont nous donnons l'analyse étant à peu près inconnu hors de l'Allemagne et contenant des notions intéressantes sur l'objet le plus important pour tous les peuples, et particulièrement pour celui dont l'auteur s'est occupé, nous avons pensé que les lecteurs du *Bulletin* en accueilleraient une notice succincte, quoique la date en soit déjà un peu ancienne.

M. de Hazzi indique d'abord les années durant lesquelles la Bavière et les pays voisins ont souffert de la disette, depuis l'an 850 jusqu'en 1816. Les temps froids et pluvieux étaient ordinairement la cause prochaine de la modicité des récoltes; mais d'au-

tres circonstances y contribuaient puissamment. L'histoire atteste que, immédiatement avant ces époques de disette, la guerre avait ravagé les campagnes, détourné les cultivateurs de leurs travaux, fait périr les bêtes de trait, détruit les capitaux nécessaires à l'agriculture, ou bien qu'une administration ignorante et vexatoire, ne donnant aux paysans aucune sécurité ni pour leurs personnes ni pour leurs biens, les uns abandonnaient la culture, et les autres manquaient de ressources ou de courage pour en tirer d'abondans produits. L'auteur, s'arrêtant à l'année 1770, montre qu'alors l'agriculture languissait, qu'il y avait peu de bétail et par conséquent peu d'engrais; que le pays était couvert de vagabonds, et qu'on manquait d'ouvriers et de domestiques. Quelques années auparavant le gouvernement avait commis la faute de taxer les salaires des gens de service et de journée, et de porter des peines contre quiconque demanderait ou accorderait plus que la taxe. D'un autre côté les producteurs chargés d'impôts et de redevances seigneuriales, soumis à la dîme et à la corvée, dépouillés au nom de la religion par les moines mendians, et contraints, pour éviter le pillage, de partager leurs provisions avec des vagabonds attroupés, succombaient eux-mêmes à la misère. Enfin les bêtes fauves que le prince et les seigneurs conservaient pour leur amusement dans toutes les forêts, ravageaient les récoltes à de grandes distances. On laissait, il est vrai, au paysan la faculté de veiller dans son champ, le bâton à la main, d'entretenir des feux pendant la nuit ou d'écarter le gibier, soit par ses cris, soit par le bruit d'une cresselle! De tous les faits qu'il a recueillis, M. Hazzi conclut que la disette ne doit pas être attribuée à l'inclémence des saisons seulement, et que la mauvaise administration concourt à diminuer la production.

Lorsque la rareté des subsistances se faisait sentir, on recourait à des remèdes qui augmentaient le mal. Le peuple imputait ses souffrances aux sorciers ou aux juifs, ou bien il en accusait les accapareurs meuniers et les boulangers. Pour obtenir du soulagement, il quittait ses champs et son bétail, passait son temps à faire des prières ou des processions, ou consommait le reste de ses ressources dans de lointains pèlerinages. De son côté le gouvernement prenait les mesures les plus étranges, et quoiqu'elles aient toujours manqué leur but, il y est revenu même en 1816. L'auteur les récapitule ainsi : 1°. obligation de porter tous les grains

au marché ; 2°. défense d'en vendre ailleurs; 3°. restrictions relatives au commerce des grains; 4°. défense aux boulangers, fariniers et meuniers de faire ce commerce ; 5°. règlemens sur la mouture; 6°. mode de paiement de la mouture; 7°. taxe du pain ; 8°. diminution du nombre des marchés ; 9°. obligation d'ouvrir le marché le même jour dans tout le pays ; 10°. droit de préemption ; 11°. vente forcée ; 12°. formation de magasins publics ; 13°. approvisionnemens faits par réquisitions ; 14°. taxe du prix des grains ; 15°. obligation de payer en nature les redevances domaniales, communales et les dîmes ; 16°. prohibitions ou droits considérables à la sortie ; 17°. peines contre les accapareurs ; 18°. taxe de toutes les substances alimentaires ; 19°. défense de distiller. La plupart de ces moyens ont été mis à l'épreuve ; les autres ont été proposés par les autorités. M. De Hazzi, en les examinant successivement, prouve qu'ils sont nuls ou nuisibles. En effet, les proclamations et les réglemens, quel que soit leur objet, augmentent l'inquiétude quand ils tendent à imposer des obligations incommodes ; ils gênent les transactions, et, au lieu de la cherté, qui est inévitable en cas de faibles récoltes, l'autorité crée la famine. L'auteur conseille, comme l'unique voie de prévenir la disette ou d'en affaiblir les effets, d'accorder au commerce des grains, à la mouture et à la vente du pain une liberté illimitée, et d'encourager l'agriculture en accordant des facilités pour le rachat des dîmes et des droits féodaux. V-D.

303. Annonce de deux grandes découvertes. Extrait d'une lettre de M. Rafinesque, prof. à l'université de Transylvanie, à Lexington dans le Kentucky, adressée à M. de Férussac.

Ce savant, bien connu de tous les naturalistes de l'Europe, et qui s'est aussi adonné dans les derniers temps à l'histoire ancienne, à l'ethnologie, à l'archéologie, etc., de l'Amérique septentrionale, s'étant attaché récemment à plusieurs autres branches d'études, croit être parvenu à compléter deux découvertes de la plus haute importance. La première est l'invention d'une nouvelle artillerie pour la guerre défensive, et pour la tactique militaire et navale. La deuxième est celle d'un nouvel art, qu'il nomme l'*art divitiel*, qui, à ce qu'il croit, contribuera à perfectionner certaines branches du commerce, des finances et de l'économie publique, ou de l'industrie en général, et par lequel l'intérêt de l'argent pourra être réduit *graduellement et natu-*

rellement à trois ou quatre pour cent par an, *sans mesures coërcitives, ni lois positives.* En sorte que les gouvernemens, les manufactures, etc., pourront emprunter à ce taux, et *diminuer les dettes publiques et impôts*, et *les banques ou banquiers prêter à ce taux, sans diminuer leurs profits.* Cette découverte étant d'une importance majeure pour toutes les nations, dit M. Rafinesque, l'inventeur désire en retirer un profit pécuniaire, et va, en conséquence, implorer de la justice de tous les gouvernemens civilisés une patente pour exercer cet art dans leurs états par ses agens pendant un certain nombre d'années.

« Vous pouvez, écrit-il au directeur du Bulletin, m'être très-» utile, en m'aidant à négocier avec tous les gouvernemens » d'Europe l'acquisition d'une patente pour mon *art divitiel*, pa-» tente que je mérite comme inventeur. Je vois bien qu'il y aura » des difficultés à surmonter partout, à cause de mon éloigne-» ment, de ma qualité d'étranger, et des obstacles que l'injus-» tice, la prévention ou l'apathie pourront partout produire. » Mais il faudra les surmonter par la patience et des offres avan-» tageuses. Comme vous êtes au fait de tout ce qui a rapport à » l'industrie en Europe, ayez la bonté de m'indiquer quels » sont les lois et règlemens pour les priviléges dans les arts en » Prusse, Suède, Russie, Bavière, Saxe, Danemark et Suisse. » Les profits que les gouvernemens pourront retirer de mon » invention sont immenses, puisqu'*ils pourront réduire les inté-» rêts de leurs nouvelles dettes à trois pour cent*, *sans risquer de » léser les intérêts de personne*, ce qui leur produira une éco-» nomie de plusieurs millions annuellement. »

VOYAGES.

304. Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France; par MM. Ch. Nodier, J. Taylor et Alph. de Cailleux. Franche-Comté. 1re. et 2e. livr. Cahiers in-folio, ensemble de 7 feuilles, plus 7 pl. Prix de chaque livr. 12 fr. 50 cent. Paris, Gide fils.

305. Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises, et les départemens adjacens, ou collection de 72 gravures représentant les sites, les monumens et les établissemens les plus remarquables du pays des Basques, de la Navarre, du Béarn,

du Bigorre, du Comminges, du comté de Foix et du Roussillon, avec un texte explicatif; par MELLING. (*Prospectus.*) In-8. d'un demi-quart de feuille. Paris; l'auteur, rue de Condé, n°. 5.

L'ouvrage aura 12 livr. de 6 pl. avec texte; les pl. auront toutes 13 pouces 6 lignes, sur 9 pouces 3 lignes. On promet une livr. tous les 3 mois. Chaque livr. coûtera 25 fr.; avant la lettre 50 fr.

306. EXCURSION D'UTRECHT A BAARN, en 1823. (*Vaderl. letteroefening.*, mai et juin 1824.)

En sortant d'Utrecht on entre dans la bee ave nue de Maliebaan. Au bout il y avait auparavant une fabrique d'indiennes; l'édifice sert maintenant à une école vétérinaire fondée par la Société agricole d'Utrecht. Un moulin employé à la fabrication des dés à coudre a également cessé ses travaux; mais on a récemment établi un moulin pour le planage du cuivre. A une lieue d'Utrecht est situé, au milieu d'une campagne bien cultivée, et embellie de maisons de plaisance, le village de Bild. Auprès de Soestdijk on voit le beau château dont la nation a fait présent au prince d'Orange après la bataille de Waterloo. Auprès de là se voit une pyramide qui a été élevée au même prince. On arrive enfin à Baarn, joli bourg dont la population a beaucoup augmenté depuis la paix, et où de riches habitans d'Amsterdam ont de belles maisons. Baarn possède la plus grande fabrique de tapis et tapisseries des Pays-Bas. Elle est munie de belles machines, et elle travaille d'après les dessins de jeunes artistes formés dans l'établissement même. A la fabrique est attachée une teinturerie, et l'on y tient un grand assortiment de couleurs; de plus, elle a un atelier pour la fabrication des outils. M. Cohen, de Baarn, qui la dirige, a établi aussi une belle fabrique de papiers peints qui fournit les papiers veloutés qu'on était obligé auparavant de tirer de la France. La rivière d'Eems qui passe à Baarn, et se jette dans le Zuiderzée, facilite l'exportation des produits de son industrie. Il est question de creuser depuis Utrecht jusqu'à Baarn un canal qui aboutirait à cette rivière. D.

307. Sur la relation mensongère de Dithmar Blefken, au sujet de l'Islande; par M. Finn Magnusen. (*Journ. for Politik natur og Menneske-Kundskab*, 1825, fév.)

Un extrait donné récemment du prétendu voyage de Dithmar Blefken en Islande engage M. Finn Magnusen à rappeler la fausseté de cette vieille relation calquée sur *Olaï Magni Histor. gentium septentrion.*, et d'autres ouvrages peu sûrs. Un savant Islandais, Arngrim Johnson, en a fait voir les erreurs dans une brochure publiée en 1612 sous le titre de *Anatome Blefkeniana*. Il paraît que le prétendu pasteur Blefken n'a jamais mis le pied en Islande. M. Finn Magnusen rappelle d'autres ouvrages de ce genre, tels que les *notices d'Anderson* sur l'Islande, le Groënland et le détroit de Davis. Hambourg, 1747.

Dans un supplément à cet article, M. Wolff cherche à réhabiliter un peu la mémoire de ce Blefken que M. Finn Magnusen représente comme un archi-menteur. Le voyageur peut s'être trompé; cependant il y a aussi du vrai, et son esprit d'observation étonne pour le siècle où Blefken a vécu. D.

308. Travels through Russia, Siberia, Poland, etc. Voyages dans la Russie, la Sibérie, la Pologne, l'Autriche, etc., dans les années 1822—24; par J. Holman. 2 vol. in-8°. avec fig. Prix, 24 sh. Londres; 1825; Whittaker.

M. Holman, officier de marine et aveugle, trouve un plaisir particulier à se jeter pour ainsi dire au milieu de la société dans les diverses parties de l'Europe; on conçoit cette jouissance de la part d'un homme privé malheureusement de celle de la vue; mais ce que l'on conçoit moins, c'est que cette privation d'un sens si nécessaire ne l'ait pas empêché d'entreprendre le tour du globe. Un premier voyage en France et en Italie dont il a rendu compte au public l'a mis en goût de voyager; et il ne s'est embarqué pour la Russie qu'afin de traverser toute l'Asie, et achever le reste de son voyage en vaisseau. L'auteur prévoit l'objection qu'on fera en voyant paraître sa relation : puisque l'auteur est aveugle, que peut-il avoir à nous apprendre sur les pays qu'il a visités sans les voir? A cela M. Holman répond qu'il a vécu partout avec des hommes instruits, avec des personnes marquantes, avec des fonctionnaires publics, que par conséquent il a été à même de se procurer des renseignemens intéressans et exacts sur les pays qu'il a parcourus sinon avec les yeux, au

moins avec l'esprit et l'attention d'un observateur. C'est, en effet, principalement la société que le voyageur anglais a étudiée; or, pour ce genre d'études, les yeux ne sont peut-être pas tout-à-fait indispensables; il est du moins de fait que M. Holman en parle avec beaucoup d'intérêt. A Pétersbourg il visite en outre plusieurs établissemens publics, et donne beaucoup de détails sur les cérémonies religieuses connues déjà par d'autres ouvrages. De là il se rend par la nouvelle route à Moscou, où il visite et décrit également plusieurs établissemens publics, entre autres l'hospice des enfans trouvés : il donne à ce sujet quelques renseignemens intéressans sur la mortalité relative dans plusieurs hospices de ce genre en Europe. Sous la conduite d'un Tartare, M. Holman part pour Casan. Les Tartares lui paraissent une race supérieure aux Russes sous plusieurs rapports; ils sont plus propres, la servitude a moins dégradé le peuple; aussi un Tartare ne se laissera pas conduire par le bâton et le knout. Par Ekaterinbourg, l'auteur pénètre en Sibérie, trouvant dans toutes les villes un accueil aimable de la part des principaux fonctionnaires. Les agrémens de société ne paraissent pas manquer au milieu des neiges de la Sibérie; peut-être même le climat engage-t-il à les multiplier. M. Holman trouva dans tous les grands repas le Champagne fort en honneur, quoique la bouteille revienne à 25 et même à 50 roubles. Des exilés qui s'échappent s'attroupent quelquefois dans les bois, et infestent la contrée. Arrivé à Irkoutsk, le voyageur aveugle apprit du gouverneur qu'il ne pourrait pénétrer au Kamtschatka, et encore moins s'embarquer dans ce pays, sans une permission expresse de l'empereur. Il fallut donc écrire à Pétersbourg. Au lieu de la permission espérée, arriva un officier des *Feldjäger*, chargé de ramener à la frontière de la Russie le voyageur aveugle. Ce fut un coup de foudre pour lui. Comment expliquer un ordre aussi arbitraire, aussi dur, aussi injuste? M. Holman assure n'avoir jamais donné lieu par ses discours à un traitement semblable; il ne peut pas supposer non plus qu'on ait craint de l'espionnage de la part d'un aveugle. Le maudit feldjäger ne le quitte plus un moment, et le ramène à travers toute la Sibérie jusqu'à Moscou. Ceux qui auparavant avaient accueilli M. Holman avec intérêt, les fonctionnaires publics surtout, le fuirent alors comme un homme suspect mis sous la surveillance de la police. A Moscou même on ne lui accorda que trois jours de repos, et on ne lui laissa que le choix de deux fron-

tières pour sortir de la Russie. Quoiqu'une expulsion semblable dût être doublement sensible à un Anglais habitué aux formes protectrices de la constitution de son pays, M. Holman en parle pourtant avec beaucoup de modération, et il a été plus affligé qu'indigné de n'avoir pu faire le tour du globe; il parcourut rapidement la Pologne, l'Autriche et l'Allemagne. Dans tout son récit, l'auteur joint les détails topographiques à des détails intéressans sur les mœurs et les habitudes sociales. Son ouvrage ne contient pas des renseignemens neufs très-importans, mais on le lit avec plus d'intérêt que telle ou telle relation de voyageurs qui avaient leurs deux yeux, mais qui pour cela n'ont pas toujours vu bien clair. D-G.

309. Viaggio in Sicilia di Feder. Münter. Voyage en Sicile, par Fréd. Münter; traduit de l'allemand, par le lieut.-colon. Franc. Peranni, avec des notes et des additions. Tom. 1, 245 p. in-8°. avec 2 pl. Palerme; 1823; Abate.

310. Narrative of an excursion to the mountains of Piemont. Récit d'une excursion dans les montagnes du Piémont, et recherches sur les Vaudois; avec 15 cartes et vues, et un recueil de documens pour éclaircir l'histoire et les mœurs de ce peuple remarquable; par le rév. Will. Stéph. Gilly. 250 p. in-4°. Prix, 2 liv. sterl. 2 sh. Londres; 1824; Rivington.

Depuis le temps de Cromwell, l'Angleterre prend un intérêt très-louable au malheureux sort des Vaudois relégués dans les montagnes du Piémont, et depuis que la restauration du trône de Sardaigne leur a fait perdre les avantages ou les droits dont ils jouissaient sous le régime français, plusieurs savans anglais ont visité leurs vallées pour mieux connaître leurs mœurs, leurs croyances et leur état actuel. M. Jones a publié il y a une douzaine d'années l'histoire des Vaudois; M. Gilly a conversé avec leurs chefs, et a rassemblé beaucoup de documens qui les concernent. Les Vaudois habitent 13 paroisses dans les vallées de Lucerna, Perosa ou Cluson, et San-Martino. Ces 13 paroisses renferment une population de 20,310 individus, dont il n'y a que 1,700 catholiques. L'origine des Vaudois est encore obscure; M. Lacretelle et d'autres historiens plus anciens regardent Pierre Valdo comme le fondateur de la secte; mais il paraît qu'elle vient de la Provence. En effet, leur profession de foi est contenue dans de vieilles rimes provençales appelées la *noble leçon :*

il serait donc possible, ainsi que le présume le *Monthly Review*, mars 1825, que les Vaudois descendissent des Albigeois persécutés en France, et réfugiés dans les montagnes du Piémont. M. Gilly a inséré ce document qu'il date de l'an 1100; il rapporte aussi la conversation que Napoléon eut avec Peyrani, *modérateur* ou pasteur des Vaudois, et à la suite de laquelle les ministres du culte vaudois furent salariés comme ceux des autres cultes de l'empire. Des terres d'un revenu de mille fr. furent assignées pour leur subsistance, et le trésor y ajouta 200 fr. Ces traitemens modiques furent supprimés dès que le gouvernement sarde fut rétabli, et les pasteurs vaudois tombèrent dans une profonde misère. Le ministre d'Angleterre intercéda pour eux auprès du dernier roi sarde. Le prince répondit que lorsque l'Angleterre émanciperait les catholiques irlandais, il émanciperait les Vaudois. « Sire, répondit l'ambassadeur, que V. M. veuille seulement accorder aux Vaudois ce que l'Angleterre accorde aux Irlandais. » Lord W. Bentinck s'était adressé au même souverain en faveur des Vaudois; leur église n'en fut pas moins traitée avec une rigueur extrême. Quand M. Gilly fit une visite au vieux Peyrani, âgé de 71 ans et accablé d'infirmités, celui-ci venait de vendre ses livres pour ne pas mourir de faim. M. Gilly fait un récit touchant de son excursion dans les pauvres villages des Vaudois, de leurs privations, de leur travail pénible dans une contrée stérile et peu accessible, de leur industrie, de leur vie paisible et de leur concorde; ils ont pratiqué des terrasses de terre rapportée sur leurs rochers, et c'est sur ces terrasses qu'ils ont planté leurs vignes : le pain est très-rare dans beaucoup de chaumières et dans les hameaux. Les Vaudois éprouvent de grands obstacles pour se procurer les livres religieux nécessaires pour l'instruction de leur jeunesse. M. Gilly a adressé son ouvrage au roi d'Angleterre, dans le but, à ce qu'il paraît, de provoquer la munificence de ce souverain en faveur de ce peuple pauvre et abandonné. D-G.

311. Viaggio di Milano ai tre Laghi. Voyage aux trois lacs, Majeur, de Lugano et de Como, et aux montagnes qui les entourent; par Carlo Amoretti. 6e. édit. rev., corr. et aug. d'une description de monumens antiques et de la vie de l'auteur; par le doct. Giovanni Labus. 1 vol. in-12. Pr., 3 l.. it. Milan; 1824; Silvestri. (Voy. le *Bulletin de* 1824, to. I, n°. 497.)

312. Excursions in Madeira and Porto-Santo, during the autumn of 1823. Excursions à Madère et Porto-Santo, dans l'automne de 1823; par feu T. Edw. Bowdich; avec un supplément, par Mme. Bowdich, et des pl. en partie coloriées; un vol. de 278 p. in-8°. Prix, 2 liv. st. 2 sh. Londres; 1825; Whittaker.

La plus grande partie de cette relation de voyage étant destinée à des détails d'histoire naturelle, nous avons peu à nous en occuper dans cette section. De retour de sa mission en Achantie, M. Bowdich, plein d'ardeur pour les progrès des sciences, résolut de se livrer à des découvertes en Afrique. A Lisbonne, il fit des recherches dans les archives pour connaître les anciennes découvertes des Portugais en Afrique; l'auteur a publié le résultat de ces recherches dans un volume imprimé à Londres en 1824; nous en avons rendu compte dans la même année. De Lisbonne, M. Bowdich s'embarqua pour Madère. Ce qui charme surtout l'Européen dans cette île, c'est d'abord la douceur soutenue de la température, puis la réunion, sur le même sol, des arbres et des fruits des pays tropicaux et de ceux de la zone tempérée; on peut y cueillir dans le même jardin la banane de l'Inde et la cerise de France ou d'Angleterre. Les rochers de basalte sillonnés par les eaux, présentent les formes les plus irrégulières. A trois lieues de Funchal, un torrent dont le lit est jonché de blocs basaltiques se précipite d'une hauteur de près de 300 pieds; mais la chûte est interrompue après les premiers cent pieds par une espèce de réservoir naturel, d'où l'eau se disperse comme un brouillard argenté. Ce torrent a creusé d'horribles précipices dans le basalte. Au mont Coural, les pics tronqués des montagnes rappellent les grandes révolutions de la nature, et présentent un spectacle très-pittoresque. Sur le plateau de Poul de Serra, qui a 5,159 pieds au-dessus du niveau de la mer, et dont les insulaires pourraient tirer bon parti s'ils avaient plus de goût pour l'agriculture, M. Bowdich trouva le matin un peu de glace; il y vit le Manta, nouvelle espèce d'aigle. La montagne conique de *Lagoa* ou le cratère se compose de coulées de basalte, alternant avec le tuf et les scories. Les bancs calcaires qu'on trouve sous le basalte prouvent que l'île de Madère n'est pas le produit d'un volcan sous-marin, comme quelques naturalistes l'ont présumé. L'auteur décrit, sous les rapports d'histoire

naturelle, les petites îles de Porto-Santo et de Baxo. Dans la 1re. le tuf est accumulé confusément, comme ayant été jeté par un volcan sous-marin. Les dépôts de grès sous la plaine de Porto-Santo mettent les habitans à même de cultiver la vigne, tandis que le sol tuffier fournit de bonnes récoltes de froment, de maïs, d'orge, fèves et pois. Il ne reste plus qu'un seul des dragoniers qui, d'après le récit de Cadamosto, ombrageaient autrefois cette île. A la source d'Araya, la température était, le 13 déc., de 42° plus élevée que celle de l'atmosphère. M. Bowdich peint d'une manière amusante les pauvres agrémens de la société à Madère, et donne ensuite un chapitre intéressant sur la végétation de l'île. Depuis que le sucre vient des Indes, la culture en est abandonnée à Madère pour celle de la vigne, qui y a été transplantée de Chypre La meilleur sol pour la vigne, dans l'île, est celui qui offre un mélange de *saibro* et *pedro molle*, ou de tuf rouge et jaune. On mêle ordinairement ensemble le jus de plusieurs variétés de raisin, telles que *verdelho, negro molle, bastardo*, *bual* et *tinta*. Les vignes donnent du fruit à Madère jusqu'à une élévation de 2700 pieds au-dessus de la mer; mais, à cette hauteur, on n'en peut plus faire du vin. Les plus hauts vignobles sont au Coural das Freires, à 2080 p. En 1813 on a fait dans l'île 22,314 pipes de vin. L'île ne produit qu'un cinquième du blé nécessaire pour sa consommation; le maïs se tire aisément du continent et des îles du voisinage. M. Bowdich a trouvé le véritable bois de teinture, *Isatis tinctoria*, indigène à Madère; on en peut récolter 400 livres sur un acre de terre; mais il épuise facilement le sol. L'ananas est cultivé en plein air; les goyaviers produisent de beaux fruits; mais, pour trouver des groseilles, il faut monter à une élévation de plus de 2 mille pieds. D'après le dernier recensement, Madère nourrit maintenant 98,800 habitans.

Le sirocco se fait sentir légèrement venant de l'est. Dans la Géographie de Guthrie, la surface de Madère est évaluée à 71 milles de longueur et 60 de largeur. Les levés du colonel Paul d'Almeida, cités par M. Bowdich, ne donnent que 32 $\frac{1}{2}$ pour la longueur et 12,1 pour la plus grande largeur. M. Bowdich a dressé le catalogue de la Flore de l'île. Dans le reste de l'ouvrage, la jeune veuve de M. Bowdich fait le récit de la suite de leur voyage depuis Madère jusqu'à Bathurst, sur la Gambie, où mourut le jeune et infatigable naturaliste, et une description de ces contrées. Un grand nombre de planches ornent cet ouvrage, si de

mauvaises lithographies peuvent s'appeler un ornement. Il n'y a que quelques grandes vues et les planches de zoologie qui soient assez bien exécutées. D—G.

313. Voyage au Chili, au Pérou et au Mexique, pendant les années 1820, 1821 et 1822, par le capitaine B. Hall, officier de la marine royale ; entrepris par ordre du gouvernement anglais, orné de la carte de ces pays. 2 vol. in-8o. ensemble de 49 f. $\frac{5}{8}$, plus 1 cart. Pr., 14 fr. Paris; 1825; Arthus Bertrand.

Trois éditions épuisées en Angleterre dans l'espace d'une année attestent, disent les éditeurs de cette traduction, le vif intérêt qu'a inspiré dans ce pays le voyage du cap. Hall. Nos lecteurs ont pu l'apprécier par l'article analytique que nous avons inséré au cahier de juillet 1824, n°. 46, et il serait superflu de revenir à son sujet sur de nouveaux détails. Nous devons savoir gré à M. Arthus Bertrand de nous avoir procuré une bonne traduction de cet ouvrage important. D.

314. Narrative of a Journey across the Cordilleras of the Andes. Relation d'un voyage à travers les Cordilières des Andes, et d'une résidence à Lima et autres parties du Pérou; fait dans les années 1823—24; par R. Proctor, esq., in-8°. Pr. 12 s. cart. Londres; 1825; Hurst Robinson, etc.

315. Voyage aux régions Équinoxiales du nouveau continent, fait en 1799—1804, par Al. de Humboldt et A. Bonpland, rédigé par Alexandre de Humboldt, avec deux Atlas qui renferment, l'un les vues des Cordilières et les monumens des peuples indigènes de l'Amérique, et l'autre des cartes géographiques et physiques. Tome IIIe., in-4°. de 43 feuilles; Paris; 1825; J. Smith et Gide fils.

La publication du 3e. volume de la relation historique de M. de Humboldt est une bonne fortune pour le monde savant; elle était attendue avec impatience par tous ceux qui ont puisé à la source de ce vaste répertoire de faits, d'observations et de tableaux, non moins remarquable par l'étendue des notions qu'il présente sur des contrées si peu connues avant l'illustre voyageur, que par le grand intérêt de sa narration. Une cause nouvelle augmentait cette impatience et doublera l'empressement des lecteurs. On aura hâte de chercher dans ce volume les lumières récentes que la science de l'observateur y a déposées sur

ces régions équinoxiales qui s'efforcent aujourd'hui de prendre rang parmi les nations indépendantes, et qui ouvrent des routes si larges à l'industrie, au commerce et à la civilisation. Le temps ne nous ayant point encore permis une lecture de ce volume, assez réfléchie pour que nous puissions en signaler tous les résultats importans, nous indiquerons au moins à nos lecteurs les objets principaux traités par l'auteur, et faits pour exciter toute leur attention.

Dans le chap. 25, livre IX, qui ouvre le volume, M. de Humboldt, continuant sa narration, rend compte de son voyage dans les *Llanos del Pao*, ou partie orientale des plaines (Steppes) de Venezuela, aux missions des Caraïbes, et de son dernier séjour sur les côtes de Nueva-Barcelona, de Cumana et d'Araya. On y remarquera les observations du savant auteur sur la nation des Caraïbes, qui habite les plaines à l'est des Andes, nation que l'on a mal à propos crue éteinte, et sur la nature des Llanos ou Savannes. Nueva-Barcelona comptait en 1800 plus de 16,000 habitans. Le chap. XXVI contient le tableau de l'état politique des provinces de Venezuela, de l'étendue du territoire, de la population, des productions naturelles, du commerce extérieur, des communications entre les diverses provinces qui composent la république de Colombie. L'auteur s'est attaché à réunir sous un même point de vue tout ce qui peut faire apprécier avec justesse les relations futures de l'Europe commerçante avec les provinces unies de Venezuela. Les considérations générales dont ce tableau est précédé sont dignes d'un écrivain aussi distingué par la noblesse de ses sentimens et par l'élévation de ses idées, que par l'étendue de ses lumières. « Nous verrons bientôt, dit le savant » voyageur, des peuples indépendans, régis d'après des formes » de gouvernement très-diverses, mais unis par le souvenir d'une » origine commune, par l'uniformité du langage et des besoins » que fait toujours naître la civilisation, habiter les deux rives » de l'océan Atlantique. On pourrait dire que les immenses pro» grès qu'a faits l'art du navigateur ont rétréci les bassins des » mers. Déjà l'océan Atlantique se présente à nos yeux sous la » forme d'un canal étroit qui n'éloigne pas plus du nouveau » monde les états commerçans de l'Europe, que, dans l'enfance » de la navigation, le bassin de la Méditerranée n'a éloigné les » Grecs du Péloponnèse de ceux de l'Ionie, de la Sicile et de la » Cyrénaïque. » Nous donnons ci-après, sous les n°s 1—6, les

tableaux indiquant la manière dont le continent américain et sa population sont distribués, ainsi que l'état de la population de la Colombie, à quoi nous joignons un tableau comparé des surfaces et des populations des nouvelles associations politiques américaines avec les anciens états de l'Europe, etc. Les populations se rapportent à peu près aux années 1820 et 1822.

(I.) Tableau de l'étendue de la surface et de la population des divers États de l'Amérique. (*Rel. hist.*, etc., t. 3, liv. IX, p. 64.)

GRANDES DIVISIONS POLITIQUES.	Surface en lieues carrées de 20 au degré équinoxial.	Population. (1823.)
1. Possessions des Espagnols-Américains.	371,380	16,785,000
Mexico ou Nouvelle-Espagne.	75,830	6,800,000
Guatimala.	16,740	1,600,000
Cuba et Porto-Rico.	4,430	800,000
Colombia. Venezuela.	33,700	785,000
Colombia. Nouvelle-Grenade et Quito.	58,250	2,000,000
Pérou.	41,420	1,400,000
Chili.	14,240	1,100,000
Buénos-Ayres.	126,770	2,300,000
2. Possessions des Portugais-Américains (Brésil).	256,990	4,000,000
3. Possessions des Anglo-Américains (États-Unis).	174,300	10,220,000

(II.) Tableau de la population totale des deux Amériques pour l'année 1823. (*Relat. hist.*, t. 3, liv. IX, p. 72.)

I. Amérique continentale, au nord de l'isthme de Panama.		19,955,000
Canada anglais.	550,000	
États-Unis.	10,525,000	
Mexique et Guatimala.	8,400,000	
Veragua et Panama.	80,000	
Indiens indépendans, peut-être.	400,000	
II. Amérique insulaire.		2,826,000
Haïti (Saint-Domingue).	820,000	
Antilles anglaises.	777,000	
Antilles espagnoles (sans la Marguerite).	925,000	
Antilles françaises.	219,000	
Antilles hollandaises, danoises, etc.	85,000	

Report.		22,781,000
III. Amérique continentale, au sud de l'isthme de Panama.		12,161,000
Colombia (sans Veragua et Panama)	2,705,000	
Pérou	1,400,000	
Chili	1,100,000	
Buénos-Ayres	2,300,000	
Les Guyanes, anglaise, hollandaise et franç.	236,000	
Brésil	4,000,000	
Indiens indépendans, peut-être	420,000	
Total (en 1823)		34,942,000

(III.) Tableau de la Population de la république de la Colombie. (*Relat. hist.*, etc., t. 3, liv. IX, p. 68 et 69.)

DÉPARTEMENS.	PROVINCES.	POPULATION.
Orinoco	Cumana	70,000
	Barcelona	44,000
	Guayana	45,000
	Margarita	15,000
		174,000
Venezuela	Caracas	350,000
	Varinas	80,000
		430,000
Sulia	Coro	30,000
	Truxillo	33,400
	Merida	50,000
	Maracaybo	48,700
		162,100

Ces trois départemens forment l'ancienne *Capitania general* de Caracas, avec une population de 766,100.

Boyaca	Tunja	200,000
	Socorro	150,000
	Pamplona	75,000
	Casanare	19,000
		444,000
Cundinamarca	Bogota	172,000
	Antioquia	104,000
	Mariquita	45,000
	Neiva	50,000
		371,000
Cauca	Popayan	171,000
	Choco	22,000
		193,000

DÉPARTEMENS.	PROVINCES.	POPULATION.
Magdalena.	Cartagena.	170,000
	Santa-Marta	62,000
	Rio Hacha.	7,000
		239,000

On comptait à la même époque (1822) pour deux provinces de Columbia, dont les députés n'étaient point encore arrivés au congrès :

Panama.	50,000
Veragua.	30,000
	80,000

Les 4 départemens de Boyaca, Cundinamarca, Cauca et Magdalena forment, avec Panama et Veragua, l'ancienne *Audiencia de Santa-Fe*, c'est-à-dire la Nouvelle-Grenade, sans y comprendre la *Presidencia de Quito*. Population totale, 1,327,200.

Ancienne *Presidencia* de Quito.	Quito.	230,000
	Quixos et Macas.	35,000
	Cuenca.	78,000
	Jaen de Bracamoros. . . .	13,000
	Mainas.	56,000 (?)
	Loxa.	48,000
	Guayaquil.	90,000

Il résulte de ces données de la Gazette officielle de Colombia, pour les trois grandes divisions de l'ancienne vice-royauté de Santa-Fé :

Venezuela.	766,000
Nouvelle-Grenade.	1,327,000
Quito.	550,000
	2,643,000

M. de H. entre dans le détail des motifs qui lui font présumer que cette évaluation est trop faible. D'après un mûr examen de tous les matériaux qu'il possède, il trouve une population totale de 2,785,000 âmes, et il croit probable qu'un dénombrement exact la porterait au-dessus de 2,900,000 âmes.

(IV.) Voici, dit-il, les données partielles pour le Venezuela et la Nouvelle Grenade, d'après les nombres que nous avons lieu de croire les plus exacts :

	Habitans par lieue marine carrée.
République de Colombie.	30
Six fois plus grande que l'Espagne, à peu près d'une égale étendue que les États-Unis à l'ouest du Mississipi. *Area*, 91,950 l. c. Population absolue, 2,785,000.	
A. Nouvelle-Grenade avec la province de Quito	34
Pas tout-à-fait quatre fois grande comme l'Espagne. *Area*, 58,250 l. c. Population absolue, 2 millions.	
B. Le Venezuela, ou ancienne *Capitania general* de Caracas.	23
Plus de deux fois grande comme l'Espagne, presque égale aux États Atlantique de l'Amérique du Nord. *Area*, 33,700 l. c. Popul. absolue, 785,000.	
α. Cumana et Barcelone.	37
Area, 3,515 l. c. Popul. absolue, 128,000.	
β. Caracas (avec Coro).	81
Area, 5,140 l. c. Popul. absolue, 420,000.	
γ. Maracaybo (avec Merida et Truxillo).	40
Area, 3,548 l. c. Popul. absolue, 140,000.	
δ. Varinas.	28
Area, 2,678 l. c. Popul. absolue, 75,000.	
ε. Guayana (Guyane espagnole).	2
Area, 18,793 l. c. Popul. absolue, 40,000.	

Il résulte de cet aperçu que les provinces de Caracas, Maracaybo, Cumana et Barcelone, c'est-à-dire les provinces maritimes du Nord, sont les mieux peuplées de l'ancienne *capitania general*; mais en comparant cette population relative à celle de la Nouvelle-Espagne, où les deux seules intendances de Mexico et de Puebla, sur une étendue à peine égale à l'*Area* de la province de Caracas, offrent une population absolue qui excède celle de la république de Columbia, nous voyons que des intendances mexicaines, qui, sous le rapport de la concentration de la culture, n'occupent que le septième ou huitième rang (Zacatecas et Guadalaxara), comptent, par lieue carrée, plus d'habitans que la province de Caracas. La moyenne de la population relative de Cumana, Barcelone, Caracas et Maracaybo, est 56; or, comme 6,200 lieues carrées, c'est-à-dire la moitié de l'étendue de ces quatre provinces, sont des steppes (*Llanos*) presque désertes, on trouve, en décomptant l'*Area* et la faible population des steppes, 102 habitans par lieue carrée. Une modification

analogue donne à la seule province de Caracas une population relative de 208, c'est-à-dire seulement de $\frac{1}{7}$ moindre que celle des *états Atlantiques* de l'Amérique du Nord. Si, dit M. de H., on dépouillait les États-Unis de toutes leurs possessions à l'ouest du Mississipi, leur population relative serait, au lieu de 58, de 121 par lieue carrée, par conséquent beaucoup plus grande que celle de la Nouvelle-Espagne. En ôtant à ce dernier pays les *provincias internas* (au nord et au nord-est de la Nueva-Galicia), on trouverait, au lieu de 90 âmes, 190 par lieue carrée.

(V.) Tableau comparé de Populations relatives, très-petites ou très-médiocres en Europe, et de populations relatives très-grandes en Amérique. (*Relat. hist.*, etc., t. 3, liv. IX, p. 95.)

MINIMUM D'EUROPE.	Par lieue carrée.	MAXIMUM D'AMÉRIQUE.	Par lieue carrée.
Les quatre gouvernemens les moins peuplés de la Russie européenne,		La partie centrale des intendances de Mexico et Puebla, au-dessus de.	1300
Archangel.	10	Dans les États-Unis, le Massachusets, mais n'ayant que 522 l. c. de surface. . .	900
Olonetz.	42	Massachusets, Rhode-Island et Connecticut ensemble.	840
Wologda et Astracan. . .	52	Toute l'intendance de la Puebla.	540
La Finlande.	106	Toute l'intendance de Mexico.	460
La province la moins peuplée de l'Espagne, celle de Cuenca.	311	Ces deux intendances mexicaines ont ensemble près du tiers de l'étendue de la France, et assez de population (en 1823, près de 2,800,000 âmes) pour que les villes de Mexico et Puebla ne puissent influer sensiblement sur les populations relatives.	
Le duché de Luxembourg (à cause des bruyères). . . .	550	Partie septentrionale de la province de Caracas (sans les Llanos).	208
Le département de la France continentale le moins peuplé (Hautes-Alpes). . .	758		
Départemens de la France médiocrement peuplés (ceux de la Creuse, du Var et de l'Aude.	1300		

(*Voyez les observations à la suite des tableaux.*)

(VI.) Tableau des Surfaces et des Populations comparées des nouvelles associations politiques formées dans le nouveau continent, avec les anciens états de l'Europe. (*Relation historique*, etc., to. 3, liv. IX, note B, p. 165 et suiv.)

COMPARAISON DES GRANDES DIVISIONS POLITIQUES Rangées d'après l'ordre de leurs grandeurs respectives.	Lieues marines carrées (de 20 au degré.)
Amérique, depuis le cap de Horn jusqu'au parallèle de Melville's Sound et du cap Barrow (y compris les Antilles et Terre-Neuve)...............	1,186,930
Population, 34,284,000. Par lieue carrée marine, 29.	
Empire russe........................	616,000
Population, 54 millions. Par l. c. 87 (demi-surface de la lune, 614,768 l. c.)	
Amérique septentrionale, depuis l'extrémité sud-est de l'isthme de Panama jusqu'à 68° de lat. bor. (la seule partie continentale, sans les îles Antilles)....	607,337
Population, 19,650,000. Par l. c., 32.	
Amérique méridionale, au sud de l'isthme de Panama (sans les îles Antilles)................	571,300
Population, 12,161,000. Par l. c., 21.	
Russie d'Asie, en prenant pour limite occidentale le Kara, les monts Oural et le Jaik...........	465,600
Population, 2 millions. Par l. c., 4.	
Empire chinois, y compris les nouvelles possessions occidentales de Taschkent, Kokan et Kogend......	463,200
Population, 175 millions. Par l. c., 377.	
Amérique espagnole, y compris les îles.........	371,400
Population, 16,785,000. Par l. c., 45.	
Europe jusqu'à l'Oural...................	304,700
Population, 195 millions. Par l. c., 639.	
Amérique portugaise (Brésil)...............	257,000
Population, 4 millions. Par l. c, 15.	
Possessions anglaises dans l'Amérique septentrionale, dont les contrées entièrement sauvages (le Labrador, la Nouvelle-Galles du nord et la Nouvelle-Galles du sud) forment $\frac{4}{5}$ ou 157,000 lieues carrées marines. .	205,000
États-Unis, des côtes de l'Atlantique jusqu'à celles de l'océan Pacifique..................	174,300
Population, 10,220,000. Par l. c., 58.	
Russie d'Europe jusqu'à l'Oural (y compris la Pologne et la Finlande)...................	150,400
Population, 12 millions. Par l. c., 345.	
Chine proprement dite..................	128,000
Population, 150 millions. Par l. c., 1172.	

COMPARAISON DES GRANDES DIVISIONS POLITIQUES Rangées d'après l'ordre de leurs grandeurs respectives.	Lieues marines carrées (de 20 au degré.)
Buenos-Ayres. Population, 2,300,000. Par l. c., 18.	126,800
Péninsule de l'Inde (Indostan). Dont Inde Britannique (avec les pays protégés), 90,100 l. c. Population, 73 millions. Indes indépendantes, 19,100 l. c. Population, 28 millions. Population totale, 101 millions. Par l. c., 925.	109,200
États-Unis à l'ouest du Mississipi. Population, 816,000; avec les Indiens, 376,000. Par l. c., 4.	96,600
Nouvelle-Espagne avec Guatimala. Population, 8,400,000. Par l. c., 95.	92,600
Colombia (l'ancienne vice-royauté de la Nouvelle-Grenade avec la Capitania général de Caracas). Population, 2,785,000. Par l. c., 30.	92,000
États-Unis à l'est du Mississipi. Population, 9,404,000. Par l. c., 121.	77,700
Nouvelle-Grenade (avec Quito). Population, 2 millions. Par l. c., 34.	58,250
Empire britannique dans l'Inde. Population, 73 millions. Par l. c., 810. *a* Possessions de la Compagnie (les trois Présidences avec les provinces nouvellement conquises). *Area*, 49,200 l. c. Population, 55 ½ millions. Par l. c., 1128. *b* Pays placés sous la protection de la Compagnie (le Nizam, le Rajah de Mysore, d'Oude, de Nagpour, etc.). *Area*, 40,900. Population, 17 ½ millions. Par l. c., 428.	90,100
Pérou. Population, 1,400,000. Par l. c., 34.	41,400
Suède et Norvège. Population, 3,550,000. Par l. c., 90.	39,100
Venezuela (l'ancienne Capitania général). Population, 785,000. Par l. c., 23.	33,700
Les 15 États atlantiques des États-Unis d'Amérique. Entre les limites extrêmes de la Géorgie et du Maine, et par conséquent sans les Florides, mais des deux côtés des Alleghanys. Population, 7,421,000. Par l. c., 240.	30,900
Monarchie autrichienne. Population, 29 millions. Par l. c., 1324.	21,900
Allemagne. Population, 30 ½ millions. Par l. c., 1432.	21,300
Péninsule ibérienne (Espagne et Portugal). Population, 14,619,000. Par l. c., 805.	18,150
France avec la Corse. Population, 30,616,100. Par l. c., 1790.	17,100
Espagne. Population, 11,446,000. Par l. c. 763.	15,000

COMPARAISON DES GRANDES DIVISIONS POLITIQUES Rangées d'après l'ordre de leurs grandeurs respectives.	LIEUES MARINES carrées (de 20 au degré.)
CHILI.	14,300
Population, 1,100,000. Par l. c., 76.	
ITALIE.	10,240
Population, 20,160,000. Par l. c., 1967.	
ILES BRITANNIQUES.	10,000
Population, 21,200,800. Par l. c., 2120.	
α Angleterre avec la P. de Galles. *Area*, 4840 l. c. Pop., 12,218,500. Par l. c., 2524.	
β ÉCOSSE avec ses ÎLES. *Area*, 2470 l. c. Population, 2,135,300. Par l. c., 864.	
γ IRLANDE, *Area*, 2690 l. c. Pop., 6,847,000. Par l. c., 2545.	
MONARCHIE PRUSSIENNE.	8,900
Population, 11,663,000. Par l. c., 1311.	
ARCHIPEL des Antilles.	8,300
Population, 2 ½ millions. Par l. c., 301.	
ÉTAT DE VIRGINIE.	5,400
Population, 1,065,000. Par l. c., 197.	
PROVINCE DE CARACAS (avec Coro).	5,200
Population, 420,000. Par l. c., 40.	
ANGLETERRE.	4,840
Population, 12,218,500. Par l. c., 2524.	
ÉTAT DE PENSYLVANIE.	3,900
Population, 1,049,500. Par l. c., 269.	
INTENDANCE DE MEXICO.	3,800
Population, 1,770,000. Par l. c., 465.	
PORTUGAL.	3,150
Population, 3,173,000. Par l. c., 1007.	
SUISSE.	1,330
Population, 1,940,000. Par l. c., 1175.	
ÉGYPTE.	1,400
En ne comprenant sous ce nom que le pays qui reçoit ou a reçu les eaux du Nil, l'espace entre la mer Rouge et les Oasis libyques comprend 11,000 l. c. marines; mais ⅞ ne forment qu'un désert. Popul., 2,489,000. Par l. c., 1777 (dans la seule partie cultivée).	
LA GALICE (province d'Espagne).	1,650
Population, 1,400,000. Par l. c., 1053.	
ROYAUME D'ARAGON.	1,230
Population, 660,000 Par l. c., 537.	
HOLLANDE (l'ancienne république).	900
Population, 2,100,000. Par l. c., 1330.	
ROYAUME DE VALENCE.	640
Population, 1,200,000. Par l. c., 1874.	
DÉPARTEMENT DE LA CHARENTE.	186
Population, 347,000. Par l. c., 1865.	
Ce département et celui de la Meurthe offrent à la fois la grandeur moyenne et la population moyenne d'un département de la France.	

« La province de Caracas, dit M. de H., considérée dans son » ensemble, sans en exclure les *Llanos*, n'a encore que la population relative du Tennessée; et cette même province, en en » excluant les *Llanos*, offre dans sa partie septentr., sur plus de » 1,800 lieues carrées, la population relative de la Caroline » du sud. Ces 1,800 lieues carrées, centre de l'industrie agricole, sont deux fois plus habitées que la Finlande; mais elles » le sont encore d'un tiers de moins que la province de Cuenca, » la plus dépeuplée de toute l'Espagne. On ne peut, continue » M. de Humboldt, s'arrêter à ce résultat sans se livrer à des » sentimens pénibles. Tel est l'état dans lequel la politique coloniale et la déraison de l'administration publique ont laissé » depuis trois siècles un pays dont les richesses naturelles rivalisent avec tout ce qu'il y a de merveilleux sur la terre, que, » pour en trouver un qui soit également désert, il faut porter » ses regards, soit vers les régions glacées du Nord, soit à l'ouest » des monts Alléganis, vers les forêts du Tennessée, où les défrichemens n'ont commencé que depuis un demi-siècle. »

Les productions végétales du Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade sont d'une variété et d'une richesse sans égale. La république de Colombia, en ajoutant les récoltes de Guayaquil à celles de la province de Caracas, offre à elle seule presque tout le cacao dont l'Europe a besoin annuellement, ainsi que la majeure partie du quinquina exporté d'Amérique. Le café et l'indigo de Caracas, le sucre, le coton, les farines de Bogota, l'ipécacuanha des rives de la Madeleine, le tabac de Varinas, le *cortex angosturæ* de Carony, le baume des plaines de Tolu, les cuirs et les viandes sèches des *Llanos*, les perles de Panama, du Rio-Hacha et de la Marguerite, enfin l'or de Popayan et le platine si abondant au Choco et à Barbacoas, témoignent de la richesse des sources d'exportation dans cet état. — *Commerce et revenu public.* N. Navarete (don Manuel) évalue, d'après les besoins de la population, la valeur des marchandises tirées de l'étranger, à 853,000 p., ce qui fait presque 10 p. par individu. M. de H. entre dans tous les détails propres à faire connaître les ressources, les importations et les exportations du Vénézuéla. D'après un mémoire très-récent du consulat de la Vera-Cruz, cette contrée offre, proportion gardée, une plus grande consommation d'effets étrangers que la Nouvelle-Espagne. Dans une période de vingt-cinq ans, de 1796 à 1820, l'importation du port de la Vera-Cruz, non compris le commerce *pour le compte du gouvernement*, s'est élevée, d'après

les registres de la douane, à la valeur de 259,105,940 p., dont 186,125,113 pour le compte de la métropole. La consommation de la Nouvelle-Espagne en effets d'Europe a été, pendant la même période, de 224,447,132 piastres, ou de 8,977,885 piastres par an, somme bien faible pour une population de plus de 6 millions. Aussi la contrebande, année moyenne, est-elle évaluée à 12 ou 15 millions de piastres. La consommation totale d'objets importés serait donc au Mexique de 21 à 24 millions de piastres par an, c'est-à-dire quatre fois autant seulement que celle de l'ancienne capitainerie générale de Caracas, avec une population octuple. — En 1821, l'industrie manufacturière du Mexique produisait déjà, en tissus indigènes de laine et de coton, une valeur annuelle de 10 millions de piastres; la consommation de produits exotiques est de 10 piastres par tête dans le Vénézuéla, et de 8 au Mexique, défalcation faite des Indiens. — Deux grandes lignes navigables existent dans le Vénézuéla, de l'O. à l'E. (par l'Apure, la Méta et le bas Orénoque), et du S. au N. (par le Rio-Négro, le Cassiquiare, le haut et le bas Orénoque). L'utilité des communications intérieures tant avec le Para, ou les Bouches de l'Amazone, qu'avec les provinces espagnoles de Jaën et de Maynas, n'est fondée que sur de vagues espérances. Ces communications sont pour le Vénézuéla ce que sont pour les Etats-Unis celles de Boston et de New-York avec les côtes de l'océan Pacifique, à travers les montagnes rocheuses. AUBERT DE VITRY.

(*La suite au numéro prochain.*)

MÉLANGES.

316. SOCIÉTÉS SAVANTES. INSTITUT ROYAL. *Académie des sciences.* — *Analyse de ses travaux en* 1824. — M. Jomard a communiqué de nouvelles observations concernant les découvertes récentes dans l'Afrique centrale. Il a discuté avec beaucoup de soin la question de la communication du Nil des Noirs ou Niger, avec le Nil d'Égypte. M. Jomard pense que cette communication n'existe point, et se fonde principalement sur l'estimation des hauteurs de divers points du Nil. De Debod à 250 lieues environ de l'embouchure du Nil, on compte 325 l. jusqu'au confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu, ce qui donne à ce confluent une élévation de 1193 pieds au-dessus du niveau de la mer. En supposant les sources du Nil aux montagnes de la Lune, couronnées de neige, suivant les anciens, sous le 22e. degré de longitude orientale, on a, pour ce point, une élévation de

1880 pieds au moins. D'après les observations du Dr. Oudney, le lac Tsad n'est pas élevé au-dessus de la mer de plus de 980 p. anglais. Il est donc évident, dit M. Jomard, que les eaux du Nil, au confluent des deux branches, ne sont pas un écoulement du lac Tsad. Il ne l'est pas moins par le défaut de pente possible, que ni l'Yaou, ni le Quolla, ou la rivière qui coule à l'est de Tombouctou, se jettent dans le Nil. L'auteur examine ensuite les questions relatives à la probabilité de la situation des nœuds principaux des montagnes centrales de l'Afrique, et à la température moyenne de ces régions. Nous n'en dirons pas davantage sur les observations du savant auteur, que nous avions déjà signalées rapidement dans le *Bulletin* de juin 1825, p. 270. — Le rapporteur annonce les observations importantes et nombreuses que doivent les sciences physiques et la géographie astronomique à MM. Boussingault et Mariano de Rivero, qui résident à Santa-Fé de Bogota. Des analyses subséquentes en feront connaître les principaux résultats. — Il signale ensuite le *Bulletin* comme « une entreprise littéraire d'un très-grand intérêt, qui embrasse » et intéresse tout le domaine des sciences, en procurant à ceux » qui les cultivent les indications les plus utiles. » — L'académie décerne le prix de statistique fondé par M. de Monthion, à un ouvrage de M. Hippolyte de Lesser, qui a pour objet la description du département de l'Hérault, auquel ont concouru plusieurs personnes instruites, et entre autres M. Marcel de Serres pour la zoologie et la description des volcans éteints, et M. l'ingénieur en chef Brochin pour les mines et carrières. Le rapport fait une mention honorable de divers autres travaux, tels que le recueil périodique de Lyon, intitulé *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*; les recherches de M. le Dr. Villermé sur la mortalité comparée dans la classe aisée et dans la classe indigente; le grand ouvrage d'économie politique, entrepris et achevé par M. Moreau de Jonnès, où il passe en revue, dans les 2 premières parties, d'une manière comparative, la situation du commerce dans les principaux pays de l'Europe et dans les États-Unis de l'Amérique. Dans une 3e. partie il traite des moyens d'accroître et de consolider la prospérité du commerce français dans les deux hémisphères. Les encouragemens qu'a donnés la société de Châlons par des médailles accordées aux meilleures statistiques des cantons, pour parvenir à une description complète et détaillée du département de la Marne, obtiennent aussi des éloges.

317. Séance publique de la Société libre économique de Saint-Pétersbourg, et Histoire abrégée de ladite Société. (*Mémoires patriot. Otictschest. Zapisski*, mars 1824, p. 471.)

La Société économ. de St.-Pétersbourg s'est réunie en séance extraordinaire le 20 fév. dernier. L'amiral Mordwinof, président, après avoir rendu compte de sa gestion pendant l'année qui venait de s'écouler ainsi que des travaux des memb. de la société, a terminé son discours en émettant le désir de se voir nommer un successeur; mais il n'a pu résister aux pressantes sollicitations qui lui ont été faites pour qu'il restât président encore pour cette année.

Ont ensuite été nommés unanimement présidens de sections: 1°. le vice-amiral Saritchef, *pour la partie scientifique*, section chargée d'examiner et livrer à l'impression les nouveaux ouvrages jugés dignes d'être publiés; de présenter à la Société les nouvelles inventions, machines, modèles, projets et réponses aux questions proposées par la société; 2°. M. Sobry, *pour l'économie rurale et l'agriculture expérimentale*. Cette section aura soin de recueillir tous les renseignemens statistiques sur la Russie, de faire des recherches sur l'état de l'économie rurale dans tous les gouvernemens de cet empire. Elle s'occupera de l'amélioration de toutes les branches de l'agriculture et des moyens les plus efficaces à prendre pour fertiliser les terres; 3°. M. Opotchinin, *pour le gouvernement intérieur*; 4°. le secrétaire d'état et sénateur Kikin, pour la partie des manufactures: cette section aura pour but de rassembler tous les renseignemens qui pourront servir au perfectionnement des arts, métiers, fabriques, manufactures, établissemens de pêcheries; d'introduire en Russie les nouvelles inventions et de redonner de la vigueur aux anciennes; enfin, de ne négliger aucune occasion d'enrichir ou d'encourager l'industrie nationale; 5°. M. Golinskoï présidera la section de santé, qui s'occupera des moyens de fortifier la santé et de détourner les maladies, surtout parmi les agriculteurs et les artisans; de propager l'usage de la vaccine, et de conserver les animaux de tous genres qui aident l'homme dans ses travaux ou qui servent à le nourrir ou à l'habiller.

La Société libre-économ. a été fondée en Russie en 1761, et confirmée le 31 oct. 1765 par l'impér. Catherine II, qui lui accorda 6,000 roub. pour acheter une maison et établir une bibliothéque.

En 1801, l'empereur Alexandre lui alloua un revenu annuel de 5000 roubles, sur le trésor, et la même année il lui donna une partie de l'île de Pétrofsky pour ses expériences rurales.

Grâce aux libéralités impériales et à la générosité de ses

membres, la Société possède aujourd'hui une fort belle maison, une bibliothèque composée des livres scientifiques les plus rares, un nombre considérable de machines et de modèles de tout genre, et son capital peut s'élever à la somme de 60,000 r.

Depuis sa fondation jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant l'espace de cinquante huit ans, l'activité, le zèle de la Société, l'ont mise à même de publier soixante-douze volumes ayant pour titre, *Travaux de la Société libre économique*, et, en outre, vingt-quatre tomes composés de journaux hebdomadaires et autres feuilles périodiques relatives aux objets dont elle s'occupe principalement.

319. Expéditions des Capitaines Franklin et Parry. — Le capitaine Franklin et ses courageux compagnons sont partis pour New-York; ils s'achemineront de là pour reprendre leur hardi voyage. Le capitaine Beechey va à sa rencontre par la mer Pacifique, sur le Blossom (*La Fleur*), sloop de guerre, doublé selon la méthode du chevalier Davy, pour préserver la doublure de cuivre par l'action galvanique.

Ce navire est parti de Portsmouth le 9 mai dernier. Après avoir visité les îles de Pitcairn, Otahiti, etc., et s'être assuré de leur position géographique, il se dirigera vers le détroit de Béhring, et le passera si les circonstances le permettent, afin de suivre ensuite les côtes du nord de l'Amérique, vers le détroit d'Hécla et Fury. On espère que le capitaine Beechey, commandant ce bâtiment, réussira ainsi à faire la rencontre des capitaines Parry et Franklin. On dit que le Blossom doit compléter aussi le relèvement des côtes de l'Amérique dans le voisinage du détroit de Béhring, qui ne sont qu'imparfaitement connues. Après avoir rempli sa mission dans ces parages et rendu au capitaine Franklin tous les services nécessaires, le capitaine Beechey ne s'occupera plus que de faire de nouvelles découvertes en se dirigeant sur ces parties de l'océan Pacifique, qui sont le moins connues et le moins fréquentées. Le *Blossom* porte des présens pour le roi d'Otahiti et pour le roi des îles Sandwich. Les lords de l'amirauté ont nommé M. Tradescant-Lay naturaliste de l'expédition. Il n'y a point de nouvelles de Parry, et en effet il ne peut y en avoir encore. Le capitaine Sabine va partir pour l'île de Ténériffe, pour y passer un mois ou deux, sur le pic, à faire des observations météorologiques et atmosphériques. (*Journal des Voyages*, mai 1825, p. 264.)

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

319. TABLEAU DES QUANTITÉS ET DE LA VALEUR APPROXIMATIVE DES MARCHANDISES ÉTRANGÈRES IMPORTÉES EN FRANCE pour la consommation pendant l'année 1824, et des produits du sol ou de l'industrie française exportés pendant la même année. (Imprimerie royale.)

Ce tableau publié par la direction générale des Douanes fait suite à un travail semblable relatif aux années 1822 et 1823, qui a paru en 1824 et dont nous avons annoncé la publication en en donnant un extrait (Voyez le *Bulletin* d'août 1824, f°. 137). Comme les précédens, ce nouveau tableau indique la nature et la quantité des marchandises qui ont subi les droits d'entrée et de sortie, et fournit une estimation approximative de la valeur de ces marchandises, d'après un prix moyen résultant d'un travail fait avec soin.

L'application de cette sorte de tarif répétée annuellement sur les mêmes objets, quelles que soient d'ailleurs les rectifications dont il pourrait être susceptible, donne lieu à une comparaison qui rend sensible le mouvement annuel du commerce extérieur de la France, et l'importance de ces documens nous engage à continuer de choisir les résultats principaux que présente le tableau, afin de les mettre sous les yeux de nos lecteurs dans la forme la plus concise, c'est-à-dire en représentant un million par l'unité.

Le tableau suivant présente la valeur des principaux objets qui ont été importés et exportés en 1824.

Tableau des valeurs des principaux objets importés ou exportés en 1824.

Importations. Mill.	Désignation des objets de commerce.	Exportations. Mill.
	Règne animal.	
8,60	Chevaux.	0,40
0,17	Mulets.	4,00
3,65	Moutons.	1,90
6,68	Bêtes à cornes.	3,40
3,00	Porcs, gibier, etc.	1,60
0,31	Viandes salées, etc.	0,43
9,51	Peaux brutes.	0,10
0,85	Pelleteries.	0,50
9,54	Laines.	0,72
0,30	Crins.	0,03
0, 0	Cheveux.	0,06
1,40	Poils de chameau.	0,02
0,87	*id.* propres à la chapellerie.	0, 0
0,29	Plumes de parures.	1,04
0,58	*id.* à écrire et de lit.	0,35
37,15	Soies.	0,89
1,06	Cire.	0,36
0,36	Suif et graisse.	0,22
0,65	Colle forte, etc.	0,13
3,64	Fromages.	0,49
1,00	Beurre.	1,69
0,13	OEufs.	2,00
1,11	Perles fines.	0,40
0,15	Nacre de perle.	0, 0
0,57	Ivoire.	0, 0
0,35	Écaille.	0, 0
0,27	Os de bétail.	0, 0
0,10	Cornes *id.*	0, 0
	Règne végétal.	
0,95	Céréales.	5,08
1,65	Riz.	0,02
0,09	Légumes secs.	0,42
2,51	Citrons et oranges.	0,06
0,76	Fruits de table, frais, secs et confits.	2,63
0,36	Fruits oléagineux et à distiller.	0,10

Importations. Mill.	Désignation des objets de commerce.	Exportations. Mill.
0,09	Noix et amandes.	2,03
0,24	Semences.	2,30
39,71	Sucres bruts et terrés.	0,01
0, 0	Mélasses.	0,74
0,01	Sirops, confitures et bonbons.	0,31
0,74	Cacao.	0,01
21,98	Café.	0,02
0,23	Cannelle.	0, 0
0,22	Girofle.	0, 0
2,60	Poivre.	0,01
0,23	Thé.	0, 0
0,42	Vanille.	0,24
6,03	Tabac.	0,81
1,37	Garance.	0,08
0,16	Résine de pin ou sapin.	0,77
0,18	Aloès et opium.	0,02
0,39	Manne et suc de réglisse.	0,01
0,48	Huiles volatiles de rose, jasmin, orange, lavande, etc.	4,58
50,27	Huile d'olive.	2,00
0, 0	*id.* de graines.	1,30
0,39	Racines médicinales.	0,15
0,30	Écorces *id.*	0,07
0,16	Feuilles *id.*	0,01
0,36	Fleurs d'orange et rose.	0, 0
1,11	Bois à brûler.	0,05
0,70	Charbon de bois.	0, 0
11,20	Bois de construction.	0,90
0,68	Bois feuillard.	0,23
8,30	Merrain.	0, 0
0,94	Liége.	0,69
1,19	Bois de teinture.	0,07
0,60	*Id.* ébénisterie.	0, 0
0,28	Sparte brut.	0,01
4,43	Chanvre.	0,30
0,32	Lin.	2,24

Importations. Mill.	Désignation des objets de commerce.	Exportations. Mill.	Importations. Mill.	Désignation des objets de commerce.	Exportations. Mill.
64,00	Coton.	0,04	0,25	Soudes.	0,58
0,80	Garance.	11,09	0, 0	Sels.	1,55
0, 0	Safran.	0,64	0,56	Salpêtre.	0, 0
0,97	Safranum.	0,02	0,07	Alun.	0,27
2,09	Noix de Galles.	0,02	0,04	Céruse.	0,01
0,22	Capsule du gland.	0, 0	0, 0	Acétate de cuivre.	1,73
0,98	Houblon.	0,03	2,06	Cochenille.	0,44
0, 0	Chardon a carder.	0,28	9,08	Indigo.	0,04
	Tourteaux de grai-		0,02	Parfumerie.	2,70
0,61	nes oléagineuses.	0,26		Médicamens com-	
			0,01	posés.	1,34
	Règne minéral.		0, 0	Savons.	3,11
			0, 0	Poudre à tirer.	0,33
2,69	Pierres gemmes.	4,68	0, 0	Cire ouvrée.	0,22
1,87	Marbres.	0, 0	0, 0	Chandelles, suif.	1,43
0, 0	Pierres à feu.	0,23	0, 0	Sucre raffiné.	2,25
0,20	Marne et sable.	0,67	0,85	Vins de liqueur.	2,66
1,54	Soufre.	0, 0	0,02	Vins.	35,93
7,38	Houille.	0,13	0, 0	Vinaigre.	0,46
0,82	Chaux.	0,10	0,03	Bière.	0,09
0,05	Ardoises.	0,82	0,47	Eau-de-vie.	25,57
0,24	Briques, tuiles, etc.	0,41	0,03	Liqueurs.	0,70
0, 0	Or.	1,99	0,11	Poterie.	0,53
0,72	Fonte brute.	0,08	0, 0	Porcelaines.	4,50
0, 0	*Id.* moulée.	0,66	0,28	Glaces.	0,48
0,71	Fer en barre.	0,31	0, 0	Bouteilles.	1,29
0, 0	*Id.* tréfilerie.	0,92	0, 0	Verrerie et cristaux.	3,64
0,47	*Id.*, tôle et fer-blanc.	0, 0		Fils de lin ou chan-	
0,02	*Id.*, *Id.* (ouvrages).	1,32	6,66	vre.	1,55
1,30	Acier.	0, 0	0, 0	Fils de coton.	0,80
0, 0	*Id.* ouvré.	0,04		Tissus de lin ou	
12,26	Cuivre pur.	0,21	38,49	chanvre.	21,47
0, 0	*Id.* doré filé sur fil.	0,73	0,49	Linge de table.	0,32
0, 0	*Id.* allié ouvré.	0,64	0,01	Mouchoirs.	0,35
4,78	Plomb brut.	0, 0	0, 0	Batiste et linon.	13,32
0,45	*Id.* sulfuré.	0,01	1,47	Dentelles et tulles.	0,90
0, 0	*Id.* ouvré et laminé.	0,16	1,12	Passementerie de fil.	0, 0
1,87	Étain brut.	0,01	0,43	Tissus de laine.	16,27
0, 0	*Id.* ouvré.	0,07	0, 0	Schalls, etc.	3,19
0,72	Zinc.	0,01	0, 0	Tissus mélangés.	0,57
			0, 0	*Id* cachemire.	0,23
	Objets de fabricat.		0,27	*Id.* de soie.	56,79
			0,	*Id.* mélangées.	1,42
0,53	Acides divers.	0,36	0, 0	Gaze.	0,88
4,36	Potasses.	0,01	0, 0	Crêpe.	4,07

IMPORTATIONS. Mill.	DÉSIGNATION DES OBJETS DE COMMERCE.	EXPORTATIONS. Mill.
0, 0	Tulle.	2,44
0, 0	Dentelles.	0,76
0, 0	Bonneterie.	4 37
0, 0	Passementerie.	4,59
0,54	Rubans.	21,56
0,41	Tissus de fleuret.	2,42
0, 0	*Id.* de coton.	29,69
0, 0	Draps, velours, piqués.	3,59
0, 0	Tulle et gaze.	1,17
0, 0	Bonneterie.	0,44
0,09	Nankin des Indes.	0, 0
0, 0	Feutres.	3,10
0,02	Papier blanc et à enveloppes.	3,73
0, 0	*Id.* peint.	1,61
0,08	Livres.	3,06
0,06	Gravures et lithographies.	1,73
0,26	Peaux préparées	7,16
0, 0	*Id.* ouvrées.	8 89
1,71	Chapeaux de paille.	1,40
0.08	Cordages de chanv.	0 96
1,64	Instrum. aratoires.	0,49

IMPORTATIONS. Mill.	DÉSIGNATION DES OBJETS DE COMMERCE.	EXPORTATIONS. Mill.
0,98	Limes et râpes.	0,01
0,05	Orfèvrerie, bijouterie.	3,86
0, 0	Ouvrages plaqués, vernissés	2,31
0,83	Machines et mécaniques.	0,74
0,20	Armes.	1,11
0, 0	Coutellerie.	1,55
0, 0	Horlogerie.	3,81
0,27	*Id.* en bois.	0, 0
1,00	Voitures à ressorts.	0.07
0, 0	Sellerie.	0,44
0, 0	Tabletterie.	0,73
0,16	Bimbeloterie.	0,33
1,79	Mercerie.	9,65
0, 0	Modes.	3, 0
0, 0	Parapluies de soie.	0,64
0, 0	Meubles.	1,22
0,01	Instrumens d'arts libéraux.	0,13
0,08	*Id.* de musique.	0,50
0,03	Habillement.	4,46
0,65	Objets de collection.	0,47

Le commerce extérieur de la France se composant de l'échange mutuel, 1°. des matières nécessaires à l'industrie; 2°. des objets de consommation naturels ou fabriqués ; 3°. enfin du transport de ces diverses marchandises effectué, soit par terre, soit par eau; et, dans ce dernier cas, tantôt par navires étrangers, et tantôt par navires français, nous allons faire connaître dans le tableau suivant quelle a été l'importance des exportations et des importations pour chacune des classes ci-dessus établies, et dans quelle proportion les divers moyens de transports ont été mis en usage.

TRANSPORTS				VALEURS		Classification des marchandises ou objets de commerce.
Effectués par	Nombre des navires.	Jaugeage des navires.	Valeurs des cargaisons.	Comparées des importations et des exportations.	Par nature de marchandises.	
		tonn	fr.	fr.	fr.	
Importations. Navires Français...	3387	316,480	189,534,628	454,861,597	272,873,048	Matières nécessaires à l'industrie.
Importations. Navires Étrangers.	4183	438,005	108,397,237		121,957,679	naturels (objets de consom.)
Importations. Terre.	»	»	156,929,732		60,030,870	fabriq. (objets de consom.)
Totaux.	7570	754,485	454,861,597		454,861,597	Totaux des importations.
Différence en faveur des navires français.	»	»	81,137,391			
— étrangers.	796	121,525	»			
Exportations. Navires Français...	3955	325,698	136,931,794	440,541,901	163,056,838	Produits naturels.
Exportations. Navires Étrangers.	6338	415,241	134,087,760		277,485,063	Objets manufacturés.
Exportations. Terre.	»	»	169,522,347			
Totaux.	10293	740,939	440,541,901		440,541,901	Totaux des exportations
Différence en faveur des navires français.	»	»	2,844,034	14,319,696	Importat.	Différence en faveur des
— étrangers.	2383	89,543	»			

Nota. L'importation en or et argent, soit lingots soit monnayé, s'est élevée à 244,282,108 fr
L'exportation *id.* *id.* *id.* à 83,191,840

Différence. 161,090,268

Parmi les conséquences à tirer de ce dernier tableau, nous ferons remarquer, 1°. que les transports français continuent à rester inférieurs en nombre et en frêt aux transports étrangers; 2°. que les matières nécessaires à notre industrie ont formé les 0,60 de

nos importations, mais que la valeur de ces matières se trouvant inférieure à celle des objets manufacturés que nous avons exportés, le bénéfice de main-d'œuvre sur ces dernières a dû concourir à balancer le prix de celles des matières importées qui ont servi à notre consommation intérieure.

Les primes d'exportation délivrées pendant l'année qui vient de s'écouler s'élèvent à une somme plus forte que celles que l'on avait accordées au commerce pour l'année précédente; et l'augmentation constante et progressive qu'elles éprouvent démontre de plus en plus l'efficacité de cette mesure et son heureuse influence sur le commerce extérieur.

L'importance de ces primes a été en 1824 :

Tissus de coton	469,449 fr.
Cotons filés	29,060
Tissus de laine	684,631
Meubles d'acajou	549
Savons	483,393
Sucre raffiné	2,075,491
Mélasses	342,874
Soufre raffiné	5,603
Acide	32,516
	4,123,566

On doit remarquer que l'exportation des sucres raffinés qui, en 1823, avait été momentanément ralentie, a repris toute son activité en 1824, et que celle des tissus de laine et de coton a éprouvé une assez grande augmentation.

Nous terminerons cet exposé par le tableau du commerce fait par la France avec ses colonies en 1824.

Tableau du commerce fait par la France avec ses colonies pendant l'année 1824.

IMPORTATIONS.		EXPORTATIONS.	
Nature des objets importés.	Valeur des objets importés.	Nature des objets exportés.	Valeur des objets exportés.
Bois de teinture et d'ébénisterie.	182,758	Boissons. Vins.	4,063,474
Cacao.	248,032	Boissons. Eaux-de-vie.	723,940
Café.	8,266,724	Boissons. Liqueurs.	187,813
Girofle.	179,530	Boissons. Autres.	128,094
Colon.	972,521	Grains et farines.	3,299,764
Rhum et tafia.	472,159	Fers, fonte et ouvrages.	1,269,508
Sucre brut.	35,629,397	Feutres.	942,605
Sucre terré.	2,330,011	Huiles.	1,385,709
Gomme du Sénégal fr	1,051,902	Bijouterie et orfévr.	459,858
Articles divers.	990,120	Papier et ses applicat.	631,554
		Peaux préparées et ouvrées.	2,447,678
		Tissus. Lin et chanvre.	7,290,240
		Tissus. Laine.	687,733
		Tissus. Soie.	1,078,006
		Tissus. Cotons.	6,072,608
		Verres et cristaux.	812,324
		Articles divers.	12,540,087
Total des importat.	50,323,154	Total des exportat.	44,020,975

On voit par ce dernier tableau, 1°. qu'un peu plus du cinquième des envois faits à nos colonies ont été des produits de notre agriculture, et que le reste se trouve composé d'objets fabriqués; 2°. que la valeur des retours a excédé d'un septième environ celle de nos expéditions.

En résumé, quoique les importations et les exportations se soient élevées en 1824 à des sommes plus fortes qu'en 1822 et 1823, on peut établir que les rapports entre ces deux sommes et les résultats généraux de notre commerce extérieur, pour l'an 1824, diffèrent assez peu de ceux que nous avons signalés pour les deux années précédentes. F. VILLOT.

320. Société commanditaire de l'industrie. (Voy. *le* n°. de juillet 1825, p. 289. *Journ. du commerce* du 23 juillet 1825.)

Cette grande association, en attendant l'autorisation royale, vient de compléter provisoirement son conseil général d'administration, qui se trouve en conséquence composé de trente-trois membres, y compris MM. Laffitte (J.), président; Ternaux l'aîné et Casimir Perier, vice-présidens, formant le comité de direction. M. Larreguy, associé de MM. Guérin de Foncin et compagnie, banquiers, tient la plume au conseil comme secr. provisoire. Une commission a été nommée pour examiner les projets déjà présentés, afin que la société puisse commencer ses travaux aussitôt que l'autorisation aura été obtenue.—On a indiqué un moyen de faire participer tous les capitalistes aux élémens de succès de la société, et d'assurer aux propositions présentées un accueil plus favorable; c'est de recueillir d'avance des souscriptions conditionnelles pour la moitié ou le tiers du capital, qui ne seront exigibles qu'autant que la société commanditaire se chargerait de l'autre moitié, ou des 2/3.—On ne doute pas, cependant, que la société, dans le commencement surtout, ne s'attache qu'aux projets d'une réussite à peu près certaine, ou dont l'exécution en d'autres pays, en Angleterre, par exemple, aurait déjà été suivie d'un succès incontestable et incontesté. Il s'agit de l'association la plus largement conçue qui se soit formée en France; il est donc de la plus haute importance de ne pas compromettre un instant le succès de ce puissant moyen de richesse et de civilisation.

321. Navigation de St.-Pétersbourg, en 1823. (*Mémoires patriotiques; Otietchestvennia zapisski*, janvier 1824, pag. 1823.)

Les eaux des réservoirs de Vouichni-Volotchok ont été lâchées sur deux points différens jusqu'au 1er. juin, pour recevoir les barques à Vouichni-Volotchok, et pour les conduire de là par la Msta à St.-Pétersbourg, à travers les cataractes de Borovitz. Après le 1er. juin, le gouvernement a jugé à propos de ne laisser les eaux continuellement élevées que dans la Tvertsa afin de garantir la navigation des bâtimens qui viennent du Volga, de les recevoir dans les canaux de Vouichni-Volotchok et de les introduire de là dans le lac de Mstino; mais l'écluse de la Msta ayant été de temps en temps fermée, les caravanes ont été forcées par cette raison seule de se séparer les unes des autres.

La navigation de cette année est surtout remarquable en ce que, non-seulement le nombre des barques expédiées sur toutes les directions, a été plus considérable que les années précédentes, mais que leur marche a été si rapide que les marchandises embarquées dans le gouvernement de Perm, étaient déjà rendues à St.-Pétersbourg peu de temps après Pâques, et que même plusieurs barques arrivèrent de Tver à Vouichni-Volotchok en huit ou dix jours.

L'état suivant indiquera la quantité des barques expédiées des principaux ports, et il servira en même temps à faire voir le progrès de la navigation.

Depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au 16 septembre, il a été expédié 5,354 barques chargées, parmi lesquelles 1,416 appartenant à la couronne, 3,367 sont venues par le Volga, 1,435 ont suivi la Mologa par le système de Tikhwin, et 550 sont arrivées par la Scheksna (système de Marie.)

322. Russie. Presse périodique. (*Mémoires patriot. Otietchessvennia Zapisski*, janv. 1824, p. 154.)

L'université impériale de Kharkof se propose de publier à dater du 1er. janvier de cette année une feuille périodique qui aurait pour titre *Journal de l'Ukraine* et qui embrasserait les objets ci-après : 1°. Tout ce qui est du ressort de l'histoire, tout ce qui concerne les sciences et les arts, l'agriculture, le commerce, l'industrie et tout ce que l'Ukraine peut offrir de remarquable ; 2°. les ouvrages en prose de tous les genres, comme dissertations, discours, nouvelles, dialogues, fragmens historiques, vies des hommes célèbres, voyages en général, recherches sur le génie des langues, etc. ; 3°. toutes les poésies que pourra comporter l'étendue de ce journal périodique; enfin la quatrième section serait consacrée aux mélanges, comme bibliographie ou opinion sur les ouvrages dont on ferait l'extrait, et autres opuscules qui ne pourraient trouver place dans les autres sections. Prix pour l'année, 20 roubles, et pour les autres villes de Russie 25 r., assignations de banque. S'adresser à la direction de l'université de Kharkof. Le nom des souscripteurs sera imprimé à la fin de chaque livraison. Il en paraîtra deux nos. par mois.

323. Description du Palais du khan de Crimée et de sa capitale Bakhtchi-Saraï, faite par le capitaine Manstein, d'après les ordres du comte Münich. (*Même Journal*, juillet 1824, pag. 75.)

La ville de Bakhtchi-Saraï, capitale des khans, est située dans une plaine basse et étroite au milieu de hautes montagnes. La ville supérieure se divise en deux parties : l'une était habitée par des chrétiens de différentes nations et communions, mais surtout par des Arméniens et des Grecs, lesquels y avaient une église particulière qui fut détruite par les Tatars avant notre prise de possession; l'autre, qui est la plus grande, est peuplée de Tatars, et c'est là que se trouve le palais du khan.

Les chemins pratiqués au milieu de la ville sont taillés dans le roc : c'est pourquoi ils sont mauvais et pénibles; et du côté du couchant se trouve un faubourg par lequel nous nous acheminâmes vers Bakhtchi-Saraï.

Pour entrer dans la grande cour du khan, il faut traverser un pont de pierre construit sur une petite rivière assez profonde qui coule près du palais. Cette cour est passablement grande et renferme plusieurs bâtimens qui, autant que j'ai pu le remarquer, sont disposés et ornés de la manière suivante. En entrant par la grande porte, vous voyez à votre droite un ancien édifice où le khan demeurait autrefois; là se trouve une grande salle avec un bassin au milieu : de cette salle on monte dans l'appartement supérieur, également composé d'une vaste pièce dont les planchers sont couverts de belles nattes du pays, et le plafond travaillé en mosaïque bleu et or; cette pièce est aussi partagée en deux. A droite des gradins qui conduisaient a une alcôve, et à gauche une galerie découverte de la largeur d'une sagène; au lieu d'être tapissés, les murs sont ornés de porcelaines de diverses couleurs. Il y a des fenêtres en haut et en bas; en guise de vitres, ces dernières sont ornées de petits grillages en bois de palmier, afin de laisser pénétrer un air toujours frais. De l'autre côté l'on voyait un grand nombre de chambres de plain-pied, mais dépourvues d'ornemens. Sur la muraille extérieure sont tracées des raies rouges distantes d'un demi-pied l'une de l'autre, et qui offrent un assez joli coup-d'œil.

Dans la même cour se trouve un autre bâtiment avec un grand escalier à balustrades et des colonnes pour supporter le toit incliné de 5 à 6 pieds, selon la mode chinoise, pour défen-

dre de l'ardeur du soleil, et le tout orné de mosaïques tant en dedans qu'en dehors. Plus loin est une grande porte qui donne dans une autre cour, et au milieu, sous un toit, un jet d'eau qui tombe dans un bassin de marbre blanc.

A droite du jardin est le nouveau palais du khan, dans lequel on entre par un grand escalier; et là, ce qui fait le meilleur effet du monde, un bassin de marbre blanc avec quatre pavillons de même matière. Les planchers sont exactement couverts de nattes fort propres, et les plafonds ornés de mosaïques en rouge et vert.

Au milieu de la grande salle est une voûte circulaire assez bien travaillée, et autour sont des bancs élevés d'un pied au-dessus du plancher, larges de quatre, et couverts de tapis. A droite de cette maison on voit un grand nombre de belles chambres dont les planchers et les plafonds sont ornés de la même manière que la salle, et les fenêtres grillées comme celles de l'ancien édifice. A gauche une grande chambre avec une cheminée et des fenêtres vitrées du côté du jardin.

Toute la maison est entourée d'une galerie couverte, dont la toiture repose sur des colonnes de pierres, et en bas de la maison, tout le long du mur, sont creusés nombre de jets d'eau qui s'écoulent dans des bassins de marbre.

L'espace qui sépare l'ancien et le nouveau palais est encore occupé par un grand nombre de bâtimens. On y voit le sérail du khan, et entre autres appartemens, les bains des femmes, autour desquels sont intérieurement des jets d'eau et des bassins de marbre. Ces bains se chauffent par en bas, de manière à ce que les baigneurs puissent se procurer de l'eau et de la chaleur à volonté. Ils sont tous voûtés, et reçoivent le jour par des fenêtres pratiquées aux voûtes. Il y a dans chacun de ces bâtimens des jardins et des jets d'une eau pure et fraîche qui vient des montagnes voisines. A gauche de la grande cour sont des chambres destinées aux esclaves du khan, et au milieu une petite place avec deux mosquées recouvertes en plomb, et qui servent de sépulture aux khans. On compte dans Baktchi-Saraï à peu près 3,000 maisons, toutes bâties de briques; mais le quart en a été incendié ou dévasté. Selon moi, ce qu'il y a de plus à regretter dans la ville, c'est l'excellente bibliothèque que les jésuites abandonnèrent lors de leur fuite, et qu'ils déposèrent dans une cave pour la conserver.

324. Essai historique sur le système de colonisation militaire de la Russie; trad. de l'ouvrage anglais de Dr. R. Lyall, publié à Londres en 1824, et suivi d'un appendice de 14 pièces relatives à la Russie; in-8°. de 108 p.

Le *Bull.* est le recueil français qui a le premier publié une analyse exacte et suffisamment étendue de l'écrit du Dr. Lyall, au moment même où il venait de paraître à Londres. (Voy. *le Bull.* d'avril 1824, p. 247, et celui de juin suivant, p. 428). Il importait de signaler à l'attention publique une institution extraordinaire, fortement conçue, et dont les résultats ne peuvent, au moins d'après l'idée qu'on donne M. Lyall, être encore calculés. Cet écrit si remarquable était déjà traduit et publié en Allemagne, au mois de mai de la même année. Nous savons qu'il était déjà aussi alors traduit en français; mais il paraît qu'il n'a pu être publié qu'au moment actuel. On trouvera dans les numéros de notre Recueil que nous avons cités les motifs du vif intérêt que doit inspirer cette traduction, et nous croyons inutile d'y insister. L'appendice y ajoute un nouveau prix par les pièces dont il se compose, et qui présentent toutes des notions aussi utiles qu'importantes sur la statistique, la situation économique et la politique de la Russie. Les détails curieux que l'on y trouve sur l'armée russe, sur la population, l'accroissement du territoire, l'industrie et le commerce de l'empire, sur ses progrès dans la civilisation et sa politique en 1823, sont autant d'élémens excellens pour la connaissance plus approfondie de cet état si puissant. Plusieurs de ces élémens, et ce ne sont pas les moins importans, ont été fournis par l'éditeur M. de M., l'un de nos publicistes les plus habiles. L'esprit de modération qui a présidé à ce petit recueil est une recommandation de plus, et il serait, nous le croyons, assez difficile de réunir plus d'objets d'un grand intérêt sous un moindre volume. F.

325. Notice sur l'organisation, l'administration et l'état présent des Colonies militaires de la Russie, avec un appendice contenant diverses notions statistiques, etc.; par R. Lyall, trad. de l'anglais, et suivie d'observations sur les résultats probables de l'établissement de ces colonies; par C. J. Ferry, ancien professeur aux écoles d'artillerie et du génie; in-8°. de 62 p. Prix, 2 fr. 50 c. Paris; 1825; Anselin et Pochard.

Voici encore une traduction de l'écrit du Dr. Lyall, faite par un

homme instruit, et qui sait penser et écrire. Les réflexions qui suivent sa traduction, et que M. Ferry a resserrées en moins de 12 p. sont en général judicieuses, et se font remarquer par la clarté, l'élégance et la concision de l'expression. On ne voit cependant pas comment le 2d. traducteur aurait pu tenir la promesse contenue dans une annonce distribuée avec sa brochure. Il a *raisonné* sur les faits exposés par l'auteur; mais il ne pouvait guère *discuter*, *éclaircir*, et encore moins *rectifier* M. Lyall, puisqu'il n'avait à sa disposition aucuns autres documens que ceux qui lui étaient fournis par cet écrivain. C'est sans doute ce défaut absolu de moyens de contrôle qui a fait penser au premier traducteur que l'écrit du médecin anglais *devait être simplement traduit*, en y ajoutant des renseignemens puisés à d'autres sources et propres à jeter quelques lumières nouvelles sur la statistique, le système économique et la politique de la Russie. A cet égard, M. Ferry s'est borné à traduire l'appendice du Dr. Lyall. Quant aux résultats probables du système de colonisation militaire, le nouveau traducteur affirme qu'il ne peut avoir une grande influence ni pour ni contre la puissance de la Russie, ni sur la liberté de l'Europe. Un manuscrit que nous avons sous les yeux, que nous regrettons de n'avoir pas connu plus tôt, et dont nous donnerons un extrait dans le prochain numéro, tendrait à confirmer l'opinion de M. F. ou plutôt l'impossibilité d'exécuter le plan conçu, comme trop ruineux pour la couronne. Mais sans la connaissance des faits nouveaux que nous possédons, les notions recueillies par M. Lyall donnaient une grande force à ses conjectures sur les résultats probables, soit du pouvoir presque despotique des gouverneurs de districts militaires, soit d'un système de colonisation dont les progrès croissans promettaient à l'empire russe une immense pépinière de soldats excellens et dévoués. M. F. n'opposait et ne pouvait opposer que des dénégations à ces conjectures très-vraisemblables, puisqu'elles paraissaient appuyées sur la force des choses.

326. Jahrbuch der Koenigl. Preussisch Universitaten. Annales des Universités royales de Prusse, tom. 1, 1821—22, 179 p. in-18. Berlin, 1824.

On trouve dans cette espèce d'Almanach la liste des professeurs et de leurs cours pour chaque université ou académie, l'indication du nombre des étudians qui ont été inscrits dans les

diverses facultés en 1821-22, et une courte description des établissemens publics, collections scientifiques, etc., attachés à chacune de ces institutions. On a même ajouté dans le premier volume des notices biographiques et littéraires sur les professeurs morts récemment. Il serait bon que ce manuel fût continué. En 1821, l'université de Berlin comptait 1,172 étudians; en 1821, celle de Bonn en avait 621, celle de Halle-Wittenberg 825, et celle de Breslau 557; Greifswald n'en avait que 70; enfin l'université de Kœnigsberg en avait 218.

327. Population de l'ile de France.—D'après le recensement fait en 1822, l'île Maurice contient 87,603 habitans, dont 10,359 blancs, 13,475 noirs libres, et 63,769 esclaves. (*Asiat. journ.*, juillet 1825).

328. Grandes routes. — Au nombre des projets gigantesques dont les Américains s'occupent présentement, il faut comprendre celui d'une grande route de poste qui, lorsqu'elle sera achevée, formera une chaussée continue d'une étendue de 3,300 milles, laquelle traversant les territoires des États-Unis et de la république du Mexique, ira aboutir à la ville de Mexico. (*Times*, *Galign. Messeng.*, 26 juillet 1825.)

VOYAGES.

329. Nieuwe Reisverhalen. Nouvelles relations de voyages, ou choix des voyages récens les plus importans et intéressans, etc., avec pl., cah. 16 et 17, in-8. Amsterdam, 1824, Diederichs.

La plupart des articles de ce journal hollandais des voyages sont extraits ou traduits de l'anglais. Le 16e. cah. contient le voyage de Hunter chez les sauvages d'Amérique, le voyage d'Edmonstone en Égypte, la dernière expédition de Parry à la mer Polaire, et un grand nombre d'articles moins importans. Dans le 17e. cah. on trouve une analyse du voyage de Spix et Martius au Brésil, des lettres de la Caroline méridionale, des notes sur les mers polaires, un article sur l'état actuel d'Haïti, etc.

330. Voyage de Pierre Quirini, Vénitien, au nord en 1432; par Schröder. (*Svea*, 6e. cah. Upsal, 1823.)

Le voyage de Quirini est remarquable, ayant été la première expédition des marchands du midi de l'Europe pour les pays du nord, pendant le moyen âge. La relation, malheureusement très-courte, fut imprimée pour la première fois dans la collection de voyages de Ramusio. Forster, dans son histoire des découvertes, l'a accompagnée de notes critiques; Schœning l'a donnée en danois dans le T. II des mémoires de la Société litt. de Trondhiem. M. Schröder en donne une traduction ou analyse en suédois. D.

331. Anteckningar under en resa paa Sicilien. Notes d'un voyage fait en Sicile, l'an 1823; par un Suédois; 39 p. in-4°.; Stockholm, 1824. Rumstedt.

L'excursion du voyageur suédois, qui paraît être M. Rœœk (suivant le *Swensk Litterat. Tidn.* 1825, n°. 96), n'a duré qu'un mois. L'auteur part de Palerme pour Monréale; aux environs de cette ville, il visite le superbe couvent de St.-Martin qu'il compare à l'Escurial, et le mont Pellegrini haut de 1963 pieds; de là il se rend à Agrigente dont il décrit en détail les belles ruines, puis à Palma, Alicata, Terra-Nova, l'anc. Gela, Calatigarone. Par Lantini le voyageur arrive à Syracuse; il gravit l'Etna, et visite Taormina et Messine. Six planches accompagnent sa relation; elles représentent la cathédrale et l'église Notre-Dame, à Palerme, le temple de la Concorde, à Agrigente, une vue d'Agrigente et un plan de Syracuse. D—c.

332. Afrique centrale. Nouveau voyage projeté du Capitaine Clapperton.

Les détails donnés par cet officier et le major Denham, sur le Soudan et d'autres pays de l'Afrique visités par ces voyageurs entreprenans, sont extrêmement satisfaisans, et fournissent des renseignemens précieux sur les habitans de ces contrées. On peut aisément se figurer la surprise du premier de ces gentlemen, lorsqu'arrivé à Sookatou, il trouva des assiettes, des plats, des bassins et autres objets de fabrique anglaise, portant la marque des fabricans, et dont il fit usage pendant près de trois mois que dura son séjour. Les marchés de cette ville

étaient régulièrement approvisionnés en farine, viande de bœuf nourri à l'étable, en moutons, en chevreaux, en œufs et en volaille, y compris des canards sauvages, des oies, etc. L'existence de cette ville, située à l'ouest de Bornou, était restée jusque-là inconnue. Le pays est gouverné par un sultan qui a pl eurs femmes et un grand nombre d'enfans; ce souverain et toutes les personnes de sa maison ont eu les plus grandes attentions pour le capitaine Clapperton. Le major Denham s'avança au sud et à l'est de Bornou, ex l a le lac Tsad, qui est un immense lac d'eau douce, et visita un grand nombre de villes et de villages. Le territoire, situé au midi du Fezzan, peut être considéré comme une nouvelle découverte. Il s'étend depuis ce dernier pays jusque vers le neuvième degré et entre le sixième et le quatorzième de longitude Est du méridien de Greenwich. Il avait été jusqu'ici regardé comme impraticable de voyager dans l'intérieur de l'Afrique comme chrétiens. Ces deux officiers ont fait leur voyage comme tels, portant occasionnellement leurs uniformes, et regardés par un grand nombre de sectateurs de Mahomet comme des personnages curieux. Les ministres ont considéré ce voyage comme tellement important, qu ils ont résolu d'envoyer dans ces contrées une autre mission, sous la direction du capitaine Clapperton, assisté du capitaine Pearce, appartenant comme lui à la marine royale. Le sloop de guerre, *le Caméléon*, actuellement en armement à Plymouth, transportera ces deux officiers à Tripoli. Cette nouvelle expédition donne le plus grand espoir de succès, et l'on pourra dans ce cas introduire jusqu'au centre de l'Afrique des marchandises anglaises en suivant la route qu'a parcourue le capitaine Clapperton. (*Times.*) (*Moniteur du* 31 juillet 1825.) N. B. Un article inséré au *Journal des Débats*, annonce que MM. Clapperton et Pearce doivent se rendre non pas à Tripoli, mais au Benin, pour remonter le Joliba (supposé *le Niger*) et communiquer par ce fleuve avec l'Afrique intérieure.

Le 1er. cahier du 13e. volume de la *Correspondance astronomique*, etc., de M. de Zach, contient deux lettres de Londres, l'une du Cap. *G. H. Smyth*, hydrographe très-estimé, en date du 7 juin 1825, et l'autre de M. A. N. E., en date du 24 dudit, qui confirment quelques observations sur le voyage que viennent e faire en Afrique MM. Clapperton, Oudney et Denham;

la lettre du cap. Smyth confirme les détails déjà publiés sur les résultats des découvertes de ces voyageurs. La route qu'ils ont suivie, route parfaitement sûre, et en grande partie très-agréable, avait été proposée en 1816 au gouvernement anglais par cet habile officier; il ne regarde pas comme décidée la grande question sur le cours du Niger. Le lieutenant (maintenant capitaine) Clapperton a été, dit-il, tout près de l'endroit où *Mungo-Park* a trouvé la mort; c'était à peu près à 13 ou 14 journées de *Tombuctou*, place que les naturels du pays lui ont assuré *n'être d'aucune importance*. M. Smyth regrette que ses compatriotes n'y soient point allés; ils auraient pu revenir sur le *Joliba* qui se jette dans la baie de *Benin*, à ce que les habitans leur ont dit; ce regret est partagé par l'autre correspondant de M. de Zach. D'après lui, le major *Rennel* trouve que le résultat de ce voyage n'est nullement satisfaisant, puisqu'après avoir été tout près de deux points si long-temps contestés, *Tombouctou* et le *Niger*, les voyageurs n'ont vu ni l'un ni l'autre, sans qu'ils fassent mention d'aucun obstacle qui les en ait empêchés : « Le malheur, ajoute-t-il, est que ces messieurs n'étaient pas du tout bien assortis, ni pour voyager ensemble, ni pour ce genre d'entreprises, de manière qu'ils ont négligé beaucoup de choses qui auraient été très-intéressantes, et même très-nécessaires à examiner. » Toutefois, et quoique MM. Clapperton et Denham n'aient point encore fait connaître les motifs qui les ont décidés à quitter l'Afrique sans avoir vu Tombouctou ni le Joliba, ces voyageurs ont fait preuve de trop de zèle et de courage pour que l'on puisse croire qu'ils s'y soient déterminés sans des raisons graves. Cette lettre confirme aussi le départ prochain du capitaine Clapperton qui, d'après les dernières nouvelles (voir le journal des Débats du 5 août), était prêt, comme nous l'avons dit, à mettre à la voile de Portsmouth pour se rendre au Benin, remonter le Joliba, et établir des relations de commerce avec les états africains de l'intérieur, sans que le gouvernement anglais se propose cependant encore d'y former des établissemens fixes.

A la lettre de M. A. N. E., était jointe une petite carte réduite que M. de Zach a donnée avec le cahier ci-dessus cité; elle présente l'esquisse des découvertes faites dans l'Afrique centrale, en 1822, 1823 et 1824, par MM. Oudney, Denham et Clapperton, d'après les observations de ce dernier. Les routes suivies

par MM. Denham et Clapperton, soit ensemble, soit séparément, y sont exactement marquées. A. D. V.

333. Letters from the south and west. Lettres écrites du sud et de l'ouest, par Arthur Singleton; in-8°. de 159 p. Boston, 1824; Richardson et Lord.

Ces lettres sont au nombre de 6 et datées, la première de Philadelphie 1814, les autres de la ville fédérale de Washington 1816; de la Virginie même année; du Kentucky 1818; de la Nouvelle-Orléans 1819, et enfi du golfe du Mexique, à bord d'un paquebot allant à Boston. L'auteur paraît n'avoir quitté la Nouvelle-Angleterre que pour satisfaire le désir de connaître par lui-même les Etats situés au sud et à l'ouest de son pays natal. Il écrit d'un style haché et qui n'est pas exempt de prétentions à l'originalité. Ses lettres sont adressées à son frère, qui probablement ne désirait ni des informations utiles, ni des observations philosophiques, et se contentait de quelques aperçus rapides sur l'aspect des villes, sur les usages des habitans et les idiotismes de chaque État de l'union; encore la lecture de ces lettres n'est-elle point faite pour l'homme d'État, pour le naturaliste, pour le commerçant; mais elle peut amuser quelques instans ceux qui cherchent plutôt en lisant à passer le temps qu'à s'instruire. C. M.

334. Voyage aux Régions équinoxiales du nouveau continent fait, en 1799—1804, par Al. de Humboldt et A. Bonpland, rédigé par Alexandre de Humboldt, avec deux Atlas, etc. Tome IIIe., in-4°. Paris, 1825; Smith et Gide fils. (*Suite de l'article inséré au Bulletin de juillet* 1825, p. 146.)

M. de H. a consacré 30 pages de 117 à 147, à une nouvelle discussion de la possibilité et des avantages d'un canal de jonction des deux mers Atlantique et Pacifique. Le savant auteur établit l'affirmative sous les deux rapports par des considérations topographiques et hydrauliques dont on lira l'exposé avec le plus vif intérêt. Les cinq points qui offrent cette possibilité, et dont trois se trouvent dans le territoire de la Colombie, sont 1°. *l'isthme de Tehuantepec* (lat. 16°-18°) entre les sources du Rio Chimalapa et du Rio del Passo qui se jette dans le Rio Huasacualco, ou Goazacoalcos; on a calculé que la navigation de Philadelphie à Nootka et à l'embouchure du Rio Colombia, qui

est à peu près de 5000 lieues marines, en prenant la route ordinaire autour du cap de Horn, sera au moins diminuée de 3000 lieues, si le passage de Huasacualco à Tehuantepec pouvait être effectué par un canal; 2°. *l'isthme de Nicaragua* (lat. 10°-12°) entre le port de San Juan de Nicaragua, à l'embouchure du Rio San Juan, le lac de Nicaragua et la côte du golfe de Papagayo, près des volcans de Granada et de Bombacho; 3°. *l'isthme de Panama* (lat. 8°,15'-9°,36'); 4°. *l'isthme du Darien* ou de *Cupica* (lat. 6° 40'-7° 12'); 5°. *le canal de la Raspadura*, entre le Rio Atrato et le Rio San Juan du Choco (lat. 4° 58'-5° 20'). L'isthme de Nicaragua et celui de Cupica lui paraissent les plus favorables pour établir des *canaux de grande dimension* semblables au canal calédonien, qui a 103 pieds de large à la ligne d'eau, 47 pieds de large à la ligne de fond, et 18 pieds et demi de profondeur, et tels qu'il les faut pour la navigation dans l'Inde et à la Chine. En effet, lorsqu'il s'agit d'une communication mécanique capable de causer une révolution dans le monde commercial, il ne peut être question des moyens qui établissent un système de navigation intérieure par des écluses de 16 à 20 pieds de largeur entre les bajoyers, comme dans les canaux de Languedoc, de Briare, de la grande jonction, ou de la Clyde; quelques-uns de ces canaux ont paru pendant long-temps des entreprises gigantesques : elles le sont effectivement, lorsqu'on les compare à des canaux en petite section; mais leur profondeur moyenne ne dépassant pas 6 à 7 $\frac{1}{2}$ pieds de France, ils ne peuvent donner passage comme le canal Calédonien aux bâtimens de commerce du plus fort tonnage, et à des frégates de 32 canons; c'est cependant la possibilité de ce passage que l'on discute lorsqu'on parle de la coupure d'un isthme en Amérique. Une profondeur moyenne de 15 et demi à 17 pieds et demi, c'est-à-dire inférieure de 15 pouces à celle du canal calédonien, suffira pour des bâtimens de 300 à 400 tonneaux. Le savant auteur indique les travaux préparatoires à exécuter pour constater la possibilité et les moyens d'exécution d'un canal de grande jonction. L'élévation présumée des points de partage ne sera point un obstacle. « Pendant des milliers d'années, dit M. de Humboldt, depuis l'époque inconnue de la construction des pyramides de Gizeh, jusqu'à la construction de nos flèches gothiques et de la coupole de St.-Pierre, les hommes n'ont pas élevé d'édifice au dessus de 450 pieds; mais oserait-on conclure de ce fait que l'architecture moderne ne peut dépasser une hauteur qui égale à

peine 40 fois celle des édifices que construisent les fourmis blanches? » Des canaux ou *lignes de petite navigation*, telles que le canal de la Raspadura, construit par un moine, curé de Novita, n'en seront pas moins d'une grande importance pour le commerce intérieur. Nous donnons ici, d'après l'auteur, l'évaluation de la hauteur des points de partage des eaux pour un certain nombre de canaux.

Données partielles pour dix Canaux rangés d'après l'ordre de hauteur de leurs points de partage. (*Voyage aux contrées équinoxiales*, par M. de Humboldt. In-4°. tom. III, liv. IX, pag. 135.)

Noms des Canaux.	Élévation des points de partage en pieds de roi.
Canal de Languedoc ou du Midi. (Longueur, 112,480 toises; profondeur moyenne, 6 pieds 2 pouces; nombre des écluses, 62; frais de construction, du temps de Louis XIV, près de 16,280,000 fr.; au cours actuel de la monnaie, 33 millions de francs). G. N.	582
Canal de Léominster. (Longueur, 37,745 toises; frais, 14 millions de francs). P. N.	465
Canal de Huddersfield. (Long., 15,900 toises; frais, 6 ½ millions de fr.). P. N.	409
Canal de Leeds et Liverpool. (Long., 106,700 toises; nombre des écluses, 91; frais, 14,400,000). G. N. . .	403
Canal du Centre, entre la Saône et la Loire. (Longueur, 58,300 toises; profondeur, 5 pieds; nombre des écluses, 80; frais, 11 millions de fr.). G. N. . . .	404
Canal du Grand-Trunck ou *de Trent et Mersey*. (Longueur, 272,000 toises; profondeur, 4 à 5 pieds; nombre des écluses, 75; frais, 9 ½ millions de fr.). G. N.	382
Canal de Grande-Jonction. (Longueur, 74,400 toises; profondeur, 4 pieds 3 pouces; nombre des écluses, 101; frais, 48 millions de fr.). G. N.	370
Canal de Briare, construit en 1642, le plus ancien des canaux à point de partage. (Longueur, 14,500 toises; profondeur, 4 pieds; nombre des écluses, 40; frais, 10 millions de fr.). G. N.	243
Canal de Forth et Clyde. (Long., 34,000 toises; profondeur, 7 ½ pieds; nombre des écluses, 39; frais, 10 millions de fr.). G. N.	155
Canal Calédonien. (Longueur, 18,500 toises; nombre des écluses, 23; profondeur, 18 pieds 9 pouces; frais, 19 millions de fr.).	88

(*La fin au prochain numéro.*) A. D. V.

MÉLANGES.

335. A Upsal on a mis sous presse le *Voyage en Turquie et en Perse* du major de Heidenstam, chevalier de l'ordre de Mirza; et le Voyage en Orient de Berggren, prédicateur de légation.

336. *La petite île de Sprogoe*, située dans le petit Belt, avait, dans le courant de l'été de 1824, éprouvé par son travers une déchirure qui l'exposait visiblement au danger d'être engloutie. Les travaux d'endiguage auxquels on procéda immédiatement, et qui furent achevés dans le mois d'octobre, ont sauvé cette île qui, en hiver, est de la plus haute importance pour le service des postes. On avait fait aussi sur plusieurs points de la même île, entre autres sur l'ancien emplacement de la forteresse construite en l'année 1289, des fouilles tendant à découvrir des objets d'antiquité que l'on supposait y exister; mais on n'y a rien trouvé de vraiment remarquable. (*Hertha*, vol. 1, cah., 1 1825, p. 71.)

337. Phares. Amarque de Porkala en Finlande. — Suivant un avis publié par le collège royal du commerce de Suède, il a été rendu une ordonnance portant qu'à partir du 16 octobre 1824, il sera établi un fanal à feux alternatifs, sur l'amarque de Porkala, sur les côtes de Finlande; voici comment se fera le service et la distribution de la lumière: 1°. Il paraît d'abord une lumière égale qui dure une demi-minute. 2°. A cette lumière succède l'obscurité durant 35 secondes; 3°. vient ensuite la lumière d'un double réfracteur, laquelle éclaire l'horizon pendant 20 secondes, après quoi les premiers feux reparaissent et tiennent 35 secondes. Ce changement alternatif a pour objet de mettre les navigateurs à même de distinguer l'amarque susdite de celle qui est élevée sur le Närgo, dans le golfe de Finlande, et qui est également éclairée par des feux. (*Hertha*, vol. 1, cah. 1, 1825, p. 74.)

338. Établissement d'une nouvelle Amarque sur les côtes de Suède.

On a établi sur l'écueil de Byorn situé sur le banc de sable et de pierre d'Oeregrund, une amarque de forme octogone, de 41 pieds de hauteur, depuis sa pointe jusqu'à la base, et recou-

verte en planches peintes en rouge et goudronnée. Sa pointe est surmontée d'une perche de douze pieds de hauteur, à l'extrémité de laquelle sont fixées deux tonnes jumelles peintes en blanc. Cette balise est située à 3 milles un quart d'Allemagne, à l'ouest nord-ouest de celle à fanal de l'écueil d'Oer, et à 3 milles un quart d'Allemagne, à l'est sud-est d'Eggegrund-Kase, suivant le compas. (*Nouvelles de Stockholm*, 1824. 24 sept. *Hertha*, vol. 1, cah. 1, 1825, p. 71.)

339. Universités en Russie. — On vient de réitérer aux étudians l'ordre sévère de porter l'uniforme qui leur est prescrit, et d'observer une conduite régulière. On a cessé d'enseigner dans les gymnases le droit naturel, et on dit que l'économie politique et la statistique ont éprouvé le même sort dans les universités. Ces sciences sont remplacées par l'étude des anciens classiques, et principalement par la philologie latine. (*Leip. Lit.Zeit.* 93, 1825.)

340. On va construire une chaussée qui ira de Hambourg à Kiel par Oldesloh et qui aura un embranchement depuis Oldesloh, jusqu'à Lubeck. M. Eckard est à la tête de cette entreprise qui se fera par actions et dont les frais seront remboursés par des péages. On essayera peut-être les routes de Mac-Adam dont on a déjà fait plusieurs essais dans le pays de Hanovre. Dans ce dernier royaume, de fortes amendes obligent les voitures à éviter de suivre les ornières sur ces sortes de routes.

341. M. de Chapeaurouge, banquier à Hambourg, frappé des bons effets de l'école des pauvres à Hoffwyl (canton de Berne), a fait depuis environ 7 ans un essai semblable à sa terre du Ham près de Hambourg. Huit à dix jeunes garçons, nés de parens pauvres, y ont été réunis et élevés par un maître sorti de l'école de M. de Fellemberg. Ils y sont employés aux travaux de la campagne, et y apprennent, outre l'agriculture, les connaissances fondamentales nécessaires pour les rendre un jour des fermiers intelligens et honnêtes. Ils sont logés et habillés simplement et proprement, et reçoivent une nourriture saine et abondante.

342. Autriche. L'état-major général autrichien va incessamment publier la carte spéciale du Tyrol. M. Sieber annonce dans le *Messager pour le Tyrol et le Voralberg*, n°. 70, année 1824, que cette carte aura 48 feuilles. On assure que le professeur de Schedius vient de finir sa géographie complète des états

héréditaires de Hongrie et la Transylvanie. M. Pillwein va incessamment publier une description historique, statistique et topographique du pays de l'Enns supérieure, et plus tard une autre du Salzbourg. (*Archiv. für Gesch Stat. Lit. u. Kunst.* avril 1825, p. 322.)

343. Le baron de Wrangel et le lieutenant Arjon qui, en 1821, furent chargés d'une expédition en Sibérie, et dont le but était de déterminer géographiquement les côtes de la mer Glaciale, et le nord-est du vaste continent des Sibéries, jusqu'au pays des Tschuktsches, sont, depuis quelques semaines, de retour à Saint-Pétersbourg. M. Kyber qui, en qualité de médecin et naturaliste, avait accompagné l'expédition, vient d'arriver de Moscou où il avait été retenu par une indisposition. On attend avec le plus grand intérêt la publication des résultats de cette importante expédition. (*Leip. Lit. Zeit*, n°. 93, 1825.)

344. Golfe persique. Deux vaisseaux anglais, *la Discovery et la Psyché*, sous les ordres du capitaine Maulde, sont employés à l'exploration côtière du golfe Persique; déjà on a reconnu une côte très-dentelée qui s'étend depuis Ras Mousendem, situé à l'entrée du golfe, jusqu'à Bahrein; la plupart des rochers sont décrits comme appartenant à la classe des basaltes, et on en a inféré qu'ils étaient d'origine volcanique. Au cap montueux et âpre que les anciens désignaient sous la dénomination de *Montagnes noires*, il existe deux vastes bras de mer, très-profonds et complétement abrités, qui ont reçu les noms, l'un de *Elphinston'inlet* (passe d'Elphinston), l'autre de *Colvilles Cove* (Crique de Colville.) Quelques-unes des vallées les plus petites, situées sur cette côte, sont dans un haut état de culture; leurs habitans se composent d'une race mixte de Bédouins et d'Arabes Mascates. On pense que l'exploration s'étendra cette année jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. (*The London and Paris observer*, 10 juillet 1825.)

345. Grandes-Indes. — *Auberges.* — Les maîtres de poste établis sur la route militaire de Calcutta à Benarès ont fait construire, avec l'approbation et aux frais du gouvernement, des *bungalows* ou gîtes de relais pourvus de toutes les choses nécessaires à l'usage des voyageurs. Ces asiles sont distans entr'eux d'environ quatorze milles; au moyen de ces établissemens, les voyageurs indigènes et européens sont dispensés d'avoir avec eux l'attirail incommode et dispendieux d'une tente ou d'un *budgerou*,

literie portative. Toutefois, pour être bien servi, il convient de prévenir d'avance le maître de poste. Le premier de ces bungalows est situé à l'issue du village de *Sulkea*, sur les bords de l'Houghly, dans la direction de Calcutta à *Hautkolah Ghaut*. Le dernier bungalow est établi à Bénarès, près de la limite des lignes militaires. (*The asiat. journ.*, juin 1825, p. 838.)

346. Nouveau voyage scientifique dans la mer du Sud, par les Anglais. — Le 30 septembre 1824, la frégate anglaise la *Blonde*, capitaine lord Byron, mit à la voile de Portsmouth pour l'océan Pacifique d'où elle doit se diriger sur la côte occidentale de l'Amérique. Elle a à son bord plusieurs astronomes, minéralogistes, botanistes et autres savans ; elle est particulièrement chargée de prendre des sondes près des îles de Sandwich, le gouvernement ayant l'intention d'y établir un mouillage pour les vaisseaux de guerre anglais. La frégate a aussi à son bord les dépouilles mortelles des deux souverains de ces îles, ainsi que les personnes qui composaient leur suite, et en outre, une presse pour l'usage des insulaires. (*Correspond. de Londres*, 1824, art. 6. *Herrha*, vol. I, cah. I, 1825, p. 3.)

347. Voyage autour du monde. — *Prusse*. — Le 14 sept. 1824, le *Mentor*, bâtiment prussien du port de 200 tonneaux, et de 22 hommes d'équipage, cap. J. A. Harmsen, rentra dans le port de Swinemunde, arrivant de son voyage autour du monde. Ce bâtiment, frété par M. Deluis, de Bremen, pour le compte du commerce maritime de Berlin, et ayant un chargement de marchandises provenant des fabriques du pays, avait mis à la voile des bords du Weser, le 16 déc. 1822. Après une relâche plus ou moins prolongée sur les côtes occidentales de l'Amérique du Sud, aux îles Sandwich, à Java et à l'île de St.-Hélène, il rapporta de Canton, en Chine, une cargaison consistant en thé, nanquin, kassia et autres espèces de marchandises étrangères, ainsi que nombre d'objets rares qu'il avait recueillis sur les divers points de son itinéraire. Ce vaisseau, dans un voyage d'environ dix mille milles d'Allemagne, eut le bonheur de ne pas perdre un seul homme de son équipage. (Extrait d'une lettre de *Swinemunde*, du 4 Octobre, 1824. *Hertha.*, vol. I, cah. I, 1825, p. 14.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.



